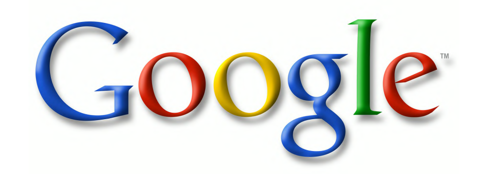
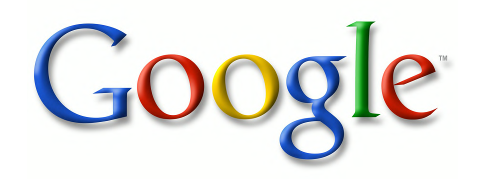




Siostrzeńcowi

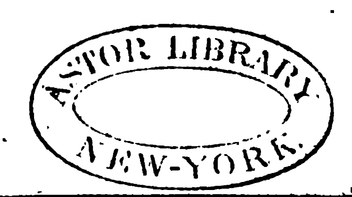
GLR

Florida History

HISTOIRE DU ROYAUME DE LA CHERSONESE TAURIQUE.

PAR M[gr] STANISLAVE SIESTRZENCEWICZ DE BOHUSZ, ARCHEVÊQUE DE MOHILEW, MÉTROPOLITAIN DES ÉGLISES CATHOLIQUES ROMAINES DANS L'EMPIRE DE RUSSIE, ADMINISTRATEUR CAPITULAIRE DE L'EVÊCHÉ VAQUANT DE VILNA, PRÉSIDENT DU COLLÈGE CATHOLIQUE ROMAIN, COMMANDEUR DE L'ORDRE DE St. ANDRÉ, CHEVALIER DE CELUI DE St. ALEXANDRE, GRAND CROIX DE CEUX DE St. VLADIMIR DE LA PREMIERE CLASSE ET DE St. JEAN DE JERUSALEM, CHEVALIER DE L'ORDRE DE St. ANNE DE LA PREMIÈRE CLASSE, ET DE CEUX DE POLOGNE DE L'AIGLE BLANC ET DE St. STANISLAVE DE LA PREMIERE CLASSE.

SECONDE ÉDITION REVUE.



St. PÉTERSBOURG.

DE L'IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE RUSSE.

1824.

PERMIS D'IMPRIMER:

A la charge de fournir au Comité de Censure sept exemplaires de cet ouvrage après l'impression et avant de le publier.

St. Pétersbourg, ce 17 Décembre 1823.

Le Conseiller d'Etat
Alexandre Krassowsky, *Censeur.*

A SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

ALEXANDRE IER.

EMPEREUR ET AUTOCRATE

DE TOUTES LES RUSSIES

etc. etc. etc.

S I R E,

Après 3 mille 600 ans de vicissitudes le sort de la Tauride qui avoit déjà fixé l'attention de Pierre le Grand fut enfin décidé par Catherine la Grande de glorieuse mémoire.

J'ai vu ce royaume passer des mains de ses oppresseurs dans celles de votre illustre Ayeule. Les deux voyages que j'y ai faits m'ont mis à portée d'admirer la beauté de ses sites, la salubrité de son climat, sa fertilité et ses immenses ressources pour le commerce. Mon admiration ne resta point stérile; je reçus l'ordre d'y ajouter un nouvel intérêt en traçant le tableau des changemens et revolutions qu'ont eprouvés ces belles contrées. Mes fonctions ne me laissant que quelques momens de loisir je les ai mis à profit pour me livrer à ce travail, ce n'est qu'après 15 ans de recherches que j'ai pu le terminer. Heureuse époque où il m'est donné de mettre au jour ce fruit de mes veilles sous le règne du Monarque

dont les vues sages et paternelles s'etendent sur une province si riche en souvenirs et qui touche aux extrémités de son vaste empire.

Daignez, Sire, agréer cet oüvrage comme un monument élevé par la reconnaissance à Votre personne sacrée.

Je suis avec le plus profond respect Sire

DE VOTRE MAJESTE IMPERIALE

le très humble, très obéissant,
très soumis serviteur et sujet.

St.—Pétersbourg.
Juillet 1801.

STANISLAVE
Archevêque Métropolitain de Mohilew.

TABLE

CHRONOLOGIQUE DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

L'an 1800 Introduction.

A. J. C.
Avant Jésus-Christ.

LIVRE PREMIER.

Des Tauriens premiers habitans de la Chersonèse-Taurique.

LIVRE II.

1614 *De la Tauride sous les Cimmériens.*

LIVRE III.

De la Tauride sous les Scythes 1514 *avant l'ère chrétienne.*

LIVRE IV.

Des Scythes-Tauriens habitans des montagnes Tauriques contemporains des Scythes jusqu'au dixième siècle de l'ère chrétienne.

LIVRE V.

De la république Chersonique, ou Cherson en Tauride.

LIVRE VI.

Avant J. C. *De la Tauride sous les Bosphoriens.*

LIVRE VII.

Des Amazones.

LIVRE VIII.

Des Sarmatie en Tauride.

LIVRE IX.

LIVRE X.

La Tauride sous les Huns.

LIVRE XI.

Des Cosares en Tauride depuis l'an 679 jusqu' 894.

2. Cosa ou Cosares etait alors le nom propre de ce peuple, et celui de Chezr, et Acatzires, et Chorsar, qu'il a reçu avec le tems par la prononciation de divers autres. Ils avaient adopté aussi celui de Turcs.
3. Leur capitale était la moderne Astrahan, nommée alors Atel, du nom de Volga qui le portait alors. Leur autre ville était Balangiar.
4. Les Cosares firent alliance avec Héraclius Empereur Grec, ils le secoururent contre le roi de Perse avec 40,000 hommes.
5. Ils possedaient au huitième siecle dans l'Asie, le royaume d'Amal, à l'occident de la mer Caspienne.
6. En possedant ce royaume l'an 680, ils vainquirent les Ongres.
7. Suit l'expédition des Cosares dans l'Europe.
8. Où ils demeuraient entre la mer Baltique et le midi.
9. Jornandès appele la Litvanie Berzilie. Les Cosares y habitaient.
10. Justinien II exilé de l'Empire de Constantinople se refugie chez le Chagan des Cosares en Tauride.
11. Les Cosares par leur constitution politique incorporaient à leur nation divers peuples et recevoient les differentes religions.
12. La langue Slavonne y etait en usage, mais celle de la tribu Cosarienne etait la Turque.
13. Les Cosares demandent à Michel III d'être bâptisés, il leur envoie S. Cyrille l'an 858.
14. Une hérésie se forma chez les Cosares.
15. Les Souverains des Cosares ne prenoient pas le titre de karol, mais de Chagan.
16. Ils appelèrent la Tauride Bosarie.
17. Justinien II, en remontant sur le trone de Constantinople couronne sa femme Cosarienne d'origine qu'il avait epousée en Tauride.
18. Sur ces entrefaites les Cosares proclamèrent Philippique Empereur d'orient.
19. L'Empereur Leon demande au Chagan des Cosares sa fille en

LIVRE XII.

La Tauride sous les Petschénegues.

LIVRE XIII.

La Tauride sous les Russes.

LIVRE XIV.

La Tauride sous les Comanes ou Polowces.

LIVRE XV.

De la Tauride sous les Génois.

LIVRE XVI.

La Tauride sous les Mogols ou Tatares.

Fin de la table des matieres.

INTRODUCTION

Avec le précis de la géographie de la Tauride et la chronologie de la domination de ses peuples.

1. Utilité de l'histoire en général.

1. L'histoire étant pour ainsi dire un cours de morale mis en récit, un traité de politique en action, c'est un genre d'étude où l'esprit humain trouve d'autant plus d'attraits et d'utilité qu'il y découvre sans cesse des leçons intéressantes et des conseils salutaires assaisonnés de tout ce qui peut servir d'aliment à sa curiosité naturelle. Aussi quand on a fait les premiers pas dans cette carrière, on se sent plutôt excité que découragé par son étendue. On passe avec empressement des annales de sa patrie, à celles des autres peuples, et des fastes d'une contrée à ceux d'une autre.

2. De celle de la Tauride en particulier.

2. Les fastes de la Tauride, dont le nom est mémorable à tant de titres, sont disséminés dans les ouvrages d'une foule d'écrivains de différens âges, depuis Hérodote jusqu'à nos jours, et je n'ai pu résister au désir de les rédiger en corps d'histoire. L'extrême difficulté de l'entreprise a été compensée par l'espoir d'être utile au grand nombre de lecteurs qui n'ont pas le loisir de remonter aux sources où j'ai puisé mes matériaux. Leur abondance m'a obligé de les accumuler dans un espace un peu resserré, mais j'ai pris soin de les classer avec ordre, plutôt que de les disposer avec élégance, d'en faire saisir l'ensemble, plutôt que d'en faire valoir l'emploi, et de montrer sans affectation la richesse réelle de mon sujet. En effet parmi les pays qui ont figuré avec éclat sur la scène

mobile du monde, la Tauride est un de ces pays les plus fameux par le nombre des différens peuples qui l'ont occupé tour-à-tour et par la rapidité des révolutions qu'il a subies. Le tableau fidelle des événemens qu'il a éprouvés depuis vingt siècles, réveille le souvenir des époques les plus mémorables de l'histoire universelle : mine féconde où un prélat aussi célèbre par ses vertus que par son génie, exerça si habilement l'art precieux de l'analyse, (1) tandis qu'un de ses collégues, animé du même zèle pour le bonheur des hommes, embellissoit une fiction ingénieuse des brillantes couleurs de l'épopée. (2) Cette forme d'instruction très-digne d'éloges, puisqu'elle montre des écueils à éviter et des exemples à suivre, n'a cependant pas toujours les avantages qu'on croit pouvoir en attendre. On a beau reconnoître dans ces romans l'évidence de l'enchaînement des causes avec leurs effets, nos passions ingénieuses à combattre ce qui les contrarie renversent avec dédain un édifice fabuleux, et sont aussi sourdes aux réflexions de l'inventeur, qu'aux explications d'un systéme abstrait. Mais le récit d'une suite de faits bien avérés, doit son ascendant à la force des choses et subjugue notre raison. Elle est obligée d'avouer les principes, elle en saisit les conséquences, et reconnoît avec humilité, dans les vicissitudes constantes de nos destinées, la sagesse ineffaçable du Maître qui en dispose, ainsi que la nécessité d'observer ses lois éternelles qui ne sont jamais impunément violées. Cette grande leçon est le principal but de l'histoire, et son plus beau titre à l'intérêt. Celle de la Tauride si attachante par elle-même et par la diversité de ses liaisons, de ses succés et de ses revers, exige quelques observations préliminaires, pour que le fil de la narration ne soit pas interrompu.

3. Effets de sa situation.

3. On peut regarder l'Europe comme une grande presqu'île dont la partie septentrionale qui touche à la mer Glaciale est entrecoupée de forêts, de marais, de lacs, de rivières, de montagnes, et couverte de frimats pendant plusieurs mois de l'année : la partie méridionale dont la Tauride forme l'extrémité au nord de la mer Noire, est une vaste plaine

(1) M. Bossuet évêque de Meaux de l'hist. univ.

(2) M. de Fénelon archevêque de Cambrai, auteur du poéme intitulé : Aventures de Télémaque.

à travers laquelle serpente le Don qui fixe depuis plus de 2300 ans ses limites conventionnelles avec l'Asie. Cette plaine est le seul passage pour aller par terre d'Asie en Europe, et par cette raison elle a été de tout temps le théâtre des guerres les plus cruelles. Les peuples d'Orient devenus trop nombreux, resserrés dans les bornes de leur contrée, et trop indolens pour multiplier les productions nécessaires à leur subsistance, préférèrent les hasards d'une vie errante aux paisibles travaux de l'agriculture. Ils se portèrent successivement à l'occident pour y chercher des établissemens nouveaux, et rencontrant à droite des lieux inaccessibles, à gauche les eaux de la mer Noire, ils se précipitèrent en foule dans les campagnes arrosées par le Don. Une horde était bientôt remplacée par une autre dans la possession précaire de ces pâturages souvent ensanglantés, et les vainqueurs étoient expulsés ou défaits à leur tour par de nouvelles colonies qui franchissoient le fleuve dans la même direction. Tel fut anciennement l'aspect des plaines contiguës à la Tauride.

4. Indépendamment de sa situation, cette petite presqu'île est très-remarquable par les avantages dont la nature l'a comblée. Elle s'avance vers le sud dans une mer sans écueils. Elle est entourée des meilleurs ports de l'Europe et de l'Asie. Elle attire dans les siens la commerce des deux nations, Russe et Turque, et elle a un hâvre assez bon et assez grand pour que tous les vaisseaux qui y arrivent puissent y mouiller en sureté. En même-temps elle pourroit alimenter une armée avec les productions de son territoire plus fertile encore que celui de l'Ukraine. Pendant mon second voyage en Tauride, en 1787, j'ai vu un Tatare, ensemencer un champ qui n'avoit été ni fumé ni labouré. Après que la pluie eut amolli la terre, il mit son cheval à la herse, le monta, prit en sautoir une corbeille remplie d'orge qu'il sema en se promenant; et au bout de trois mois il moissonna, fit passer les chevaux en cercle sur ses gerbes, vanna son orge sur le même champ à six heures, le chargea dans la nuit au port le plus prochain, et revint le lendemain matin au sein de sa famille avec une poignée de piastres. On peut juger par-là des avantages que produiroit une culture régulière. Les prairies, les montagnes même y offrent d'excellens pâturages. On y envoie les troupeaux en toute sai- 4. Fertilité du sol.

son. Les forêts servent de retraite à une quantité prodigieuse de gibier. Les jardins sont pleins de fruits délicieux, et les vignobles y sont très-abondans.

5. Douceur du climat.

5. Cette fertilité n'est pas seulement due à la bonté du sol, mais à l'heureuse température du climat qui permet de cultiver en plein champ plusieurs productions exclusivement propres aux pays chauds. La Tauride jouit de cette faveur pendant neuf mois de l'année. Le printemps y commence de bonne heure; les ardeurs de l'été, depuis le mois de mai jisques vers la fin d'août sont tempérése, par des pluies fréquentes, et par les vents de nord alizés, qui durent depuis dix heures du matin jusqu'à six heures du soir.

Les deux mois suivans sont beaux. Le declin de novembre amène des frimats. A la fin et au commencement de l'année, il survient de petites gelées qui ne durent guère que trois jours, et font rarement baisser audessous du huitième degré le thermomètre de Réaumur. Cependant la mer gèle quelquefois dans le détroit, et on a vu la glace tenir dix jours de suite. En 1784 et en 1789 le froid avoit fait descendre le thermomètre au vingtième degré. Mais c'étoit une rigueur momentanée que la providence faisoit sentir à tous les pays méridionaux comme pour leur donner une plus haute idée des douceurs habituelles de leur climat. En général ces écarts de la nature sont assez rares. Elle ne languit en Tauride que pendant de courts intervalles: et après le mois de février qui ressemble à celui de novembre, elle commence à se revêtir des riantes couleurs du printemps. Encore peut-on passer au fort de l'hivers, du font de la Tauride en moins de deux heures de temps, à travers la file méridionale des montagnes, et cueillir sur la lisière maritime des fleurs printannières. Ces passages sont: à Foros, à Aloupka, à Alouschta, à Soudak, à Kozy, et à Otouz.

6. Charmes du paysage.

6. Au reste pendant presque toute l'année on peut parcourir avec délices les charmans paysages de la Tauride. Si l'habile major Iwanow

(6) Досуги Кримскіе Сумарокова ч. II. стр. 182. С. Петербургъ 1805.

avoit fait graver les 200 vues qu'il y a dessinées et que j'ai vues, l'amateur impartial n'hésiteroit pas à leur donner la préférence sur les glaciers et les sites fameux de la Suisse, qui doivent une partie de leur célébrité au burin et aux inspirations poëtiques des Mecheln, des Alberti, des Haller, et des de Luc. J'ai vu, je connois les deux contrées, et je ne refuse pas le prédilection à la Tauride, surtout dans la partie montagneuse aux environs de Kozlow et de Kertshe, où la salubrité des eaux, jointe à celle du climat prolonge souvent la vie des hommes jusqu'à cent ans. 7. Exceptions.

7. Il y a cependant des parties mal-saines en certains temps, comme le Sivasche qui répand une odeur infecte sur les plaines occidentales. Mais les naturels du pays n'en ressentent pas les mauvais effets, parce qu'il est continuellement rafraîchi par le vent des mers qui l'entourent de trois côtés, ou par celui du continent. Les étrangers seuls sont attaqués de la fièvre de Crimée, quand ils s'obstinent à continuer leur régime du Nord. Les marais de Taschlik, à l'orient de Théodosie, sont encore mal-sains, de même que les environs des sources des rivières du grand Karasou et de Tunis qui traversent la ville de Karasoubazar: ceux des embouchures de l'Ouzen qui tombe dans le port de Sevastopole près d'Inkerman, et de la Kabarda qui se jette dans la mer Noire près de Belbek; lieux aujourd'hui déserts, et qu'on appeloit le cimetière de notre armée. A l'égard d'Inkerman on sait par le rapport de M. Meyer, médecin envoyé sur les lieux, que les grenouilles sorties de l'Ouzen au printemps, et surprises par les chaleurs dans les prairies, se réfugient dans les broussailles, y meurent, et infectent l'air. Enfin la lisière méridionale est mal-saine lorsqu'après avoir été brûlée par le solstice d'été, elle n'est pas rafraîchie par les pluies. Si après les chaleurs du jour on s'expose aux fraicheurs des nuits, on tombe malade, comme partout ailleurs. Si on sort dans l'automne après le coucher du soleil, on est exposé à des tourbillons aussi incommodes que le Sirocco d'Italie, ou le Sumah de Perse. Il y a tel vent qui amène des brouillards dont il faut se garantir sous peine d'avoir mal à la gorge ou aux yeux: tel autre vent nuit encore davantage en arrètant la transpiration, qui seule est évaluée selon Sanctorius, aux cinq huitièmes des autres secrétions dans l'état de santé.

Mais ces inconvéniens qu'on trouve plus ou moins dans beaucoup de pays, sont faciles à prévenir ou à éviter, en adoptant les précautions, et la manière de vivre des habitans.

8. Plan de cette histoire. 8. La position avantageuse de la Tauride fixa les regards de Pierre I, surnommé le Grand à juste titre, à cause des prodiges de son règne. Il connut toute l'importance de cette presqu'île, et en projeta la conquête. Ses successeurs tentèrent l'entreprise. Catherine II l'effectua, et Paul I sut en profiter en faisant sortir une flotte formidable pour rétablir la justice sur la Méditerranée. Les navigateurs de ces parages bénissent le ciel d'avoir ajouté ce fleuron à sa couronne.

Mon plan remonte aux premiers âges que l'histoire ait éclairés de son flambeau, depuis les Tauriens jusqu'aux Tatares-Mogols inclusivement. Ce qui touche aux temps modernes je le regarde comme une nouvelle ère pour la Tauride, depuis cette epoque l'histoire rentre dans celle de la Russie.

9. Carte geographique de la Tauride. 9. Le dessein de cet ouvrage étant suffisamment développé dans la table chronologique des matières que j'ai distribuées en seize livres, il me reste à donner quelques explications sur la carte géographique misè à la tête du volume. Je l'ai formée avec une attention particulière, en me servant de l'échelle générale, et marquant la distance des lieux par les degrés de l'équateur, et par minutes. Cette méthode a été employée dans le texte pour l'intelligence des lecteurs de différentes nations, qui peuvent ignorer les dimensions indiqées par les noms de werstes, de milles allemands, anglais, italiens etc.

10. Détails topographiques. 10. Cette presqu'île fut formée par deux élémens dont l'action se manifeste aux yeux de l'observateur, le feu et l'eau. La partie méridionale offre des groupes de rochers brûlés, des cratères, de la lave, de la pierre ponce, et de l'argile vernissée. A chaque pas l'inspection du sol indique des volcans éteints, et ce qu'ils avoient épargné, a été abymé dans les tremblemens de terre que les feux souterrains produisent trop souvent.

---

(10) Физическое описаніе Таврической области Габлица стр. 3.— Hist. naturelle de Buffon, t. 3. pag. 39. edit de Berne 1784.

Aucun écrivain n'a déterminé les époques de ces révolutions physiques dont l'effet redoutable détruit quelquefois toute une génération. Mais ces grands bouleversemens sont attestés par les débris imposans restés à la surface de la terre, par les masses de rochers qui encombrent des vallées profondes, et par les couches parallèles des montagnes. Celles de la Tauride forment trois rangs irréguliers dans la direction de l'est à l'ouest.

Selon quelques auteurs les contrées septentrionale et orientale qui sont unies, ont été couvertes d'eau, et formoient une île. Un tremblement de terre ayant séparé l'Europe d'avec l'Asie, la mer Caspienne resta détachée du Pont-Euxin et celui-ci s'écoula dans la Méditerranée. Alors d'immenses plaines parurent d'un côté au pied septentrional du mont Caucase, et de l'autre autour des montagnes tauriques. Le desséchement graduel tarit ensuite jusqu'aux sources des rivières. Celles qui existoient 500 ans avant J. C., comme Hyppacaris, Gherros, ne sont plus que des ravins où l'on retrouve des traces douteuses de leurs lits, quand les pluies sont abondantes. La superficie de ce fond abandonné par les eaux est plane à perte de vue: l'intérieur est disposé en couches parallèles testacées, et contient des sources d'eau saumâtre qui ne tarissent point. On y trouve aussi des lacs salans.

11. La Tauride est donc une presqu'île formée par l'ecoulement dans la mer mèditerranée des eaux qui, de la mer noire et de la Caspienne ne faisoient qu'un océan et qui, chemin faisant, avoient inonn dé le Peloponèse. L'antiquité appelle cette catastrophe le déluge d'Ogygès, et le fixe l'an 1795 avant l'ère chrêtienne. C'est aussi l'époque où la presqu'île sortie de la mer pouvoit recevoir les habitans arrivés du voisinage du mont Taurus de l'Asie. 11. Formation de la Tauride.

A l'entrée de l'Isthme de la Tauride, nommé par les Grecs Taphros et par les Sarmates Pérécop, les plaines s'étendent à perte de vue vers la mer Noire, et vers les rivières de Bulganaque et de Salguir, à l'occident, et le long de la mer Pourrie appelée Sivasche, du côté de l'est. Le golfe de Bycès

---

(11) Plin. I. IV. c. 12.—Strabo, l. I. p. t. g. 49. 50. 51.—Hist. natur. de Buffon, t. I. p. 102.
Hérodot. l. IV. p. 381. 382.

ou Bugès qui resserre l'Isthme, a été formé par l'écoulement des eaux du Corète par le detroit de Schoungar, jusqu'au quel s'etendoit l'Isthme avant l'ére chretienne. Car Strabon en fixoit la largeur à 360 stades, ou 80 verstes, tandis qu'aujourd'hui nous le trouvons large seulement de six verstes. Le détroit de Schoungar est éloigné de quarante minutes du golphe de Necropole, (Tamyrache ou Carcinite) qui ferme l'Jsthme à l'ouest. Le terrain est fertile et abonde en pâturages, sur-tout au nord de Kozlow, (aujourd'hui Eupatorie) le long du Sivasche, et dans la presqu'île de Kertsche.

12. Kertsche autrefois Panticapé.

12. Cette presqu'île autrefois appelée Cybermique, est fort élevée au-dessus de la mer Noire, et de celle d'Asow ou Asof; (Palus-Méotides, la mère de la mer Noire, Temerinda, Karpiloug, mer Bleue). Elle est unie depuis Théodosie jusqu'à quatre minutes avant le Bosphore. Elle communique avec la langue d'Arabat, (verte, Zéniské, autrefois Zénon) qui est longue d'un degré, large de deux minutes, et fermée du côte du continent par le détroit de Ienitschi. Elle n'a d'autre bois que celui de ses vergers, et point de rivières: il y a plusieurs lacs salans, et très-peu de sources d'eau douce. Près de la ville de Kertsche est une plaine fort étendue, semée de petites éminences qui sont les tombeaux de ses anciens habitans. Cette ville, autrefois (Panticapé, Bosporus, Vospro, Aspromonte) a une rade spacieuse ouverte vers le sud. Le rivage qui la forme depuis la ville de Jenikalé, jusqu'au cap Ak-bouroun est fort escarpé, et n'est abordable que dans le voisinage de ces deux villes. Entre elles et la mer d'Asow, il y a sur les montagnes des eaux saumâtres, a la superficie desquelles surnage le Petrol ou Naphte que les habitans recueillent en grande quantité.

Au pied septentrional de ces montagnes, est un marais dont les exhalaisons indiquent des matières sulfureuses, qui dans la suite produiront peut-être une éruption, comme cela est arrivé de nos jours dans l'île de Taman l'an 1817. Le banc de sable qui s'avance du côté de cette île resserre le chenal, passage du Bospore, qui est défendu par la batterie de Saint-Paul près d'Ak-bouroun. Takelmysche est un promontoire escarpé au sortir du Bospore dans la mer Noire. A six minutes vers l'occident est Apouk (Nymphéon, Cypricon) avec un port.

13. La partie montueuse, ou la Tauride proprement dite, est à l'occident de la presqu'île de Kertsche. Les rivières qui en découlent se précipitent les unes vers le Sivasche, et les autres vers la mer Noire. Les premières sont: 1° le Salguir auquel se joignent les deux Karasous-Burultscha, Zuia et Beschterek, 2° le Bulganaque oriental, 3° les trois Indals, 4° le Soubache, 5° Tschourouk-sou, et 6° le Karagos. Les secondes sont: 1° le Bulganaque occidental, 2° Alma, 3° Katscha, et 4° Kabarta. Les ruisseaux d'Akarsou et de Ballasou dont la chute et très-forte, tombent auprès d'Ialta dans la mer noire sur la côte méridionale; et un peu plus loin vers l'orient les rivières d'Alou schta, d'Oustiouk, et de Soudaky ont leurs embouchures. Celle d'Istriane est près de Théodosie. 13. Montagnes et rivières.

La chaine de montagnes qui s'élève depuis cette ville et qui aboutit à la Chersonèse-trachée que forment les ports de Sévastopole et de Balaclava, est presque parallèle au rivage méridional de la mer Noire, et garantit des vents du nord une petite contrée qu'on pourroit appeler l'Italie russienne. Elle est composée de plusieurs chainons, et fermée dans les interstices par d'autres montagnes plus septentrionales qui s'étendent derrière elle.

14. Cherson ou Kerson (Cherrhone, Cherronesus, Korssonne, Sarsone, Sarikirman, Schurshi) a été la capitale de la petite presqu'île nommée Trachée, et même de toute la Tauride pendant plusieurs siècles. Sévastopole est fondée sur les ruines de ses faubourgs près du port de ce nom (Achtiar) qui a quatre minutes de longueur sur une minute et demie de largeur. La sureté de l'entrée, la facilité d'en défendre l'accès, l'étendue, la profondeur, le fond d'argile, tout en feroit le meilleur port du monde, si la petite rivière d'Ouzen, qui s'y jette du côté d'Inkerman, n'y favorisoit par des eaux douçâtres la reproduction des vers pernicieux aux bâtimens. A deux minutes vers le sud près des ruines de Cherson se trouve encore un petit port. Il y a un peu plus loin deux rades sur les rivages desquels le sel se forme dans l'été, comme dans les lacs salans. 14. Sévastopole, Cherson, Balaclava.

15. A dix minutes de ces ruines s'élève le promontoire de Saint Geor- 15. Cap Parthonion.

---

(15) Const. Porph. de adm. imp. p. 150. 155. édit de Paris, Mém. popul. t. 4. Sarmatica, p. 517.

ges autrefois Parthénion, (Carlos, Kosaphar, Tschifuros, Uret,) fameux par le temple de Diane célèbre dans l'antiquité. C'est là que les montagnes très-élevées conservent des empreintes volcaniques, et présentent les premiers chaînons qui s'étendent jusqu'à

16. Balaclava ou Bellachiave.

16. Balaclava, autrefois Symbolon (Cembalo, Bellachiave). Le port de cette ancienne ville est sûr, mais sa longueur n'a pas une minute, sa largeur est dix fois moindre, et l'entrée en est difficile.

17. Mont Trapezos ou table.

17. La ville est située à l'orient du port, à l'extrémité de la montagne de Sinab-Dag, mal-à-propos nommée Aïa-Dag, et la plus longue de celles du sud. Comme elle est plate au sommet, les Grecs l'avoient nommée Trapezos. Elle se termine dans la mer vers le sud par un promontoire qu'on nomme Aïa, ou Ania, autrefois Crionmetopon, (frons arietis, Brisaba, Acroma, Famar.

18. Volcans éteints.

18. Plus loin, près de Siméis, de grands éclats de rochers éternisent la mémoire des feux souterrains ou des tremblemens de terre dont l'histoire ne fait pas mention. Ensuite on voit deux caps, celui de Saint-Théodore (Tasus Kirkinos-bouroun) et de Nikite près d'Ialta.

19. Campogore abritée comme Hieres.

19. Les campagnes voisines de ce bourg et particulierement celles d'Aloupka, sont entourées de montagnes assez ressemblantes à celles d'Hières, où les vergers abrités du côté du nord sont couverts d'orangers en pleine terre. Des troupeaux nombreux paissent au sommet, la pente est couverte d'arbres en amphithéâtre, et il en tombe des ruisseaux qui fertilisent la plaine dans le temps des plus grandes chaleurs.

20. Gorabita.

20. A trois minutes d'Ialta est le nouvel Oursove (Koursouv) bourg fortifié par l'empereur Justinien I, et nommé Gorzabita, qui veut dire en slavon, montagne éclatée. Les ruines du vieil Oursove se présentent sur un rocher isolé que la mer bat de toutes parts.

21. Parthénite.

21. A la même distance et près du cap Rond se trouve Parthénite, ville autrefois commerçante, et patrie de saint Jean évêque de Gothie.

22. Lampas.

22. Plus loin est le petit Lambate (Lampas) ancienne place de commerce, dont la rade porte les marques d'un horrible tremblement de terre.

---

(16) Formaleoni, hist. du comm. de la mer Noire. t. 2. p. 278.

23. Ensuite le grand Lambate près d'Aloutschta, nom qui signifie en slavon, petite Hélène. L'ancien nom étoit Phrourion; c'étoit la seconde forteresse bâtie par Justinien I sur la côte méridionale de la Tauride. En cet endroit Sinab-dag s'aplanit; mais cet interstice est abrité du côté du nord par deux grandes montagnes rangées sur la seconde file. 23. Alouschta, ou petite Hélène.

24. La chaîne interrompue recommence à Oustiouk, où deux rochers coniques laissent passer le vent avec impétuosité vers la mer, et semblent former ainsi l'antre de Borée que quelques géographes placent dans cette plage. 24. Oustiouk.

25. A six minutes de-là, le promontoire d'Aïoudag (Agyra) présente les ruines d'une tour que les Tatares ont nommée Tschaban Kalé, parce que leurs bergers y retiroient leurs troupeaux pendant les chaleurs du jour. 25. Aïoudag.

26. Un autre promontoire nommé anciennement Corax est près de Soudag. Ce bourg, autrefois ville très-florissante par son commerce, est située sur une haute montagne. Il y a de riches vergers, et des vignobles dont la célébrité s'accroîtra par la plantation nouvelle des ceps de Hongrie, envoyés par Joseph II. à Catharine II. 26. Soudag.

27. La chaîne d'Oustiouk, interrompue ici, se relève de nouveau, se prolonge et s'aplatit à dix minutes vers Théodosie. Cette ville se nommoit anciennement Ardauda, ou la ville de sept dieux, (Tusba, Teudosie,) et ensuite Caffa. Elle a eu de l'éclat sous les Génois pendant trois siècles. Elle est située sur une montagne qui descend en pente demi-circulaire vers la rade, où le promontoire garantit les vaisseaux de tous les vents, excepté de celui d'est. 27. Théodosie ou Caffa.

28. La petite rivière d'Istriane baigne les murs qui entourent la ville. A l'orient et au nord commencent les plaines de la presqu'île de Kertsche, et la seconde file des montagnes, qui cotoie la chaîne méridionale et en couvre les interstices, a moins d'élévation. 28. La riviere d'Istriane.

---

(24) Stritter, mém. pop. T. II.
Abrahami Ortelii vetus géographia, edita Antverpiae, anno 1624.

29. Inkerman ou Doros. 29. On voit au sommet d'une de ces montagnes les ruines de Doros ou Inkerman, ancienne capitale de la principauté de Théodoric. C'étoit le Ctenos de Strabon: car la situation est la même, à quatre minutes de Cherson, et de Balaclava. Dans l'intérieur de cette montagne au sud, il y a trois chapelles, et plusieurs chambres à-peu-près cubiques, de deux petites brasses, taillées dans le roc à cinq étages, avec beaucoup d'art.

30. Neapolis. 30. A quatre minutes vers l'orient étoit la forteresse de Néapolis.

31. Mangout. 31. On trouve trois minutes plus loin les ruines de Mangout ou Mancoup.

32. Terre à foulon. 32. Vers le sud-est, à quatre minutes d'Inkermau, et près du village de Beïkirman, il y a une mine d'argile savonneuse que les Turcs appellent Kil. On peut s'en servir pour dégraisser les étoffes, et la mêler avec de la lessive pour blanchir le linge. Elle est couverte d'une forte couche de terre à foulon, aussi bonne que celle d'Angleterre pour les fabriques de drap. Je l'ai fait éprouver dans la mienne avec succès.

33. Montagne de Baba. 33. A sept minutes d'Inkerman est la montagne de Baba, isolée, couverte de bois et portant à sa cime un rocher coupé à pic.

34. Ruines de Mangout. 34. Une autre est près de la rivière de Kabarda qui serpente au milieu d'une contrée charmante, dont les aspects sont variés par les contrastes d'une riche culture, avec les ruines d'une centaine d'anciennes habitations répandues de distance en distance. Cette montagne forme un triangle à-peu-près équilatéral avec celles qui portent les bourgs d'Inkerman et de Balaclava. Elle est accessible d'un côté par une pente douce, mais par-tout ailleurs elle est coupée d'abymes dont l'oeil ne peut mesurer la profondeur. L'intérieur contient de grandes cavernes taillées dans le roc. La cime est une vaste plaine tirée au cordeau et couverte d'arbres fruitiers, au centre de laquelle sont les ruines d'une grande ville, jadis la résidence des Goths qui la nommoient Mangout, et que les Grecs nommoient Kastron Gothicon. Aujourd'hui ces ruines même ont dépéri.

35. Autres montagnes. 35. Il y a près de Baba deux autres montagnes taillées dans l'intérieur. Elles se nomment Eski-Kirman et Tscherkes Kirman. Deux autres en face

---

(29) Quarante Stades. v. Strabo. li. VII. p. t. gr. 308. 309. 312.

d'Aloutschta ont beaucoup d'élévation, et garantissent le vaste défilé qui est près de ce bourg.

36. Tschatir-dag, ou Berosus.

36. La première qu'on appelle Tschatir-dag (Berosus) est isolée. Avant de passer le Salguir en venant de Pérécop on voit sa cime qui perce les nuages. Sur sa croupe est un abyme rempli de glaces produites par l'écoulement des eaux que le froid de l'intérieur fait condenser. Elles se fondent insensiblement par la chaleur des eaux de pluïe de l'arrière saison. Ce phénomène est la cause du bruit généralement accrédité que la glace y abonde pendant l'été, et se perd pendant l'hiver.

37. Temirdgi.

37. L'autre montagne aussi haute et isolée est à l'orient de ce défilé: le village de Temirdgi est à sa base. Plus loin, vers Karasoubasar, il y en a une qui renferme une immense quantité de glaces, et vis-à-vis d'Oustiouk, près du grand chemin de Karasou-basar, sont les deux rochers coniques ci-dessus mentionnés.

38. Mont-Kimmerios.

38. La montagne d'Aghermische (Oros Kimmerios) termine la seconde file des montagnes. Elle est isolée, et longue de plus de cinq minutes.

39. Kimmericon, Cerberion.

39. Anciennement la ville de Kimmericon étoit sur la rive Asiatique du Bospore près de la Meotide, 20 stades d'Ach·:leon.

40. Vieux Crim ou Cremni.

40. Celle de Cremni, ou vieux Crim, s'étendoit jusqu'à la croupe de Kimmerios. Aujourd'hui le bourg qui porte ce nom est à sa base. On y jouit d'une vue incomparablement belle. Du second étage du palais épiscopal, on découvre les trois mers, le Sivasche, la mer Noire et celle d'Asof. Il y a sur le flanc oriental de la montagne une caverne nommée Ingistan-Kouïon, dont les Tatares n'osoient approcher, croyant que c'étoit l'entrée de l'enfer.

41. Simferopole ou Ak-metschée.

41. En allant de Pérécop au sud on voit le terrain s'élever insensiblement. D'abord on arrive à Simféropole, (Achmetschik) ville du gouvernement située sur le Salguir. En s'avançant on s'égare dans un groupe de montagnes. On y trouve les ruines de la ville de Calamite, à dix minutes de la mer sur la rive gauche de l'Alma.

---

(39) Strab. L. VII. p. t. g. 309.

42. Baktschisarai. 42. Plus loin est la ville de Baktschiserai dans une vallée escarpée, longue et très-profonde qui étoit la résidence des Chans. Cette ville est habitée aujourd'hui par les Tatares. L'eau y est excellente, et le vent y entretient la salubrité de l'air.

43. Tschefout Kalé ville des Juifs. 43. A l'extrémité occidentale du vallon, les Juifs ont un bourg nommé Tschefout Kalési.

44. Les Chans de Kirkel. 44. Au haut du rocher on voit le château de Kirkiel, habitation des anciens Chans, d'où on les nommoit Chans de Kirkiel.

45. Tapé Kirman. 45. La montagne qui est à trois minutes et demi de Baktschisérai, offre un aspect imposant. Elle s'appelle Tapé-Kirman: elle est très-haute, conique, et couverte de bois audessus des quels s'élève sa cime toute pelée On prétend que l'intérieur, divisé en grottes taillées à trois étages, servoit de prison au gouvernement génois. On y voit des cavités remplies d'ossemens humains.

46. Biaka koba. 46. A cinq minutes vers le midi, la montagne qui est sur la Katscha est aussi remarquable par les grottes qu'elle renferme. On trouve aussi beaucoup de cellules sur le flanc méridional du Biaka-Koba, situé près de la rivière d'Alma, sur la gauche du chemin de Simféropole à Baktschisérai. L'énorme rocher qui en est tout près est aussi travaillé dans l'intérieur, de manière qu'on pouvoit y loger. Il paroît en effet que ces retraites sont l'ouvrage des anciens moines grecs qui s'occupoient à creuser pour eux des monastères, comme le prouvent actuellement ceux de Pietscherske à Kiovie. Les inscriptions grecques, les divers ornemens des saints, admis dans cette église, et que la main du temps n'a pas encore effacés sur quelques parois de ces cavernes, ont confirmé à mes yeux cette conjecture.

47. Ile de Taman. 47. L'île de Taman appartient à la Tauride, quoiqu'elle en soit séparée par le Bospore et qu'elle fasse partie de l'Asie. Elle est baignée d'un côté par ce détroit, et de l'autre par deux bras du fleuve du Couban, dont l'un se jette dans la mer Noire près de la montagne de Kisil-

---

(45) Mém. du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares. Paris 1785. t. I. p. 224.

tasche, située sur la rive gauche où étoit Hermonassa vers l'embouchure. L'ancienne ville de Corocondama étoit sur la rive droite. L'autre bras se jette dans la mer d'Asof près de Temriouk. Un troisième bras du même fleuve forme l'île d'Atschouiew ou Schouïew appelée ainsi à cause d'un bourg du même nom près duquel il tombe dans la mer d'Asof.

48. Les Russes le nomment aujourd'hui bras Noir, et les Tatares le nommoient Koumli, ou Cara Couban. Il commence près de Kopyl capitale de l'île, et autrefois résidence d'un Sérasquier qui commandoit tous les Tatares du Couban pour le Chan de la Crimée. Atschouiew a plus d'étendue que Taman, mais elle est pleine de sables et de marais couverts de joncs et de roseaux, ce qui la rend très-mal-saine. C'étoit originairement une presqu'île; mais un peu avant notre ère, Pharnacès, roi de Bospore, l'a transformée en île en perçant le rivage du Couban, et détournant les eaux de ce troisième bras dans la mer d'Asof, à travers les campagnes basses des Dardaniens ses ennemis, afin de les inonder. 48. Tschernoï protok près de Kopyl.

49. L'île de Taman a successivement porté les noms de Mintana, Ada, Tamatarcha, Tmutarakan, et Matréga. Taman la capitale, a une rade vaste et sure, mais peu profonde. Quoique le terrain de l'île soit fort élevé, il y a cependant près de Temriouk un lac qui tient au Couban, et qui est assez spacieux et assez profond pour porter de petits vaisseaux. Il y a aussi des lacs salans dans quelques parties inférieures. Elle est très-fertile. Les Cosaques du Pont-Euxin, ses modernes habitans, aiment assez l'agriculture pour profiter de cet avantage. Elle est dépourvue de bois et de rivières, sans être privée de sources d'eau douce. Le fonds du terrain recéle des matières combustibles, comme on a eu lieu de s'en convaincre par l'abondance de pétrol, par des tremblemens de terre, et par l'éruption du volcan qui survint en 1793. L'athmosphère est souvent chargée de brouillards, les rosées y sont considérables, et l'air y est généralement humide, mais il est sain. Nos garnisons pendant les dernières guerres n'y avoient presque point de malades, et les valétudinaires qui étoient contonnés dans cette île s'y rétablissoient. 49 L'île de Taman est saine.

(48) Ptolem tab. 2. Asiae.

Mr Hablitz Vice Gouverneur de la Tauride, en a fait l'histoire naturelle. Profondèment versé dans cette science, il a voyagé dans les plaines, gravi les montagnes. Il en a dessiné la carte géographique, sur la quelle, malgrè mes deux voyages, j'ai cru devoir baser les miennes.

Mrs l'Evêque Naruszewicz et le Professeur Thunmann, malgré qu'ils n'y ayent jamais mis le pied, ont rempli dans leurs ouvrages quelques lacunes géographiques et historiques.

50. La chronologie des habitans de la Tauride et de leurs chefs, depuis que cet île sortit de la mer méditerranée ecoulée, par l'ouverture operée à Cadix, dans l'océan Atlantique, est inconnue. Les monumens de l'Atlantide située tout près, habitée dans une plus haute antiquité, et dont Platon crut avoir quelque notice, ont aussi disparu, avec la mémoire des pays voisins, par ce mouvement violent de la muraille d'eau.

Avant la fondation des Olympiades l'an 854 avant l'ère, seulement quelques époques sont certaines, comme l'arriveé du roi Scythe Targiteüs sur le Boristhènes en Europe l'an 1514, attestée par Herodote; le commencement de la guerre de Troie l'an 1219 attestée par les marbres d'Arundel, avant la même ere vulgaire, savoir de la naissances de Notre Seigneur.

Mesures usitées en Tauride.

51. Mesures itinéraires par degrés de l'equateur.

51. Pour faciliter la reduction de l'échelle la comparer aux mesures itinéraires usitées en différentes contrées, il suffira d'en spécifier ici quelques-unes. On sait qu'un degré de l'équateur se subdivise en 60 minutes.

52. Schoene.

52. Le degré est équivalent à près de dix-neuf schoenes d'Egypte; le schoene a 60 stades macédoniens.

53. Stade.

53. Et le stade à 54 toises 2 pieds 5 pouces de France.

Hérodote comptoit 200 stades olympiques pour un jour de voyage par terre pour un piéton, et 600 stades pour un jour de voyage par mer, ce qui fait un tiers du degré.

On compte dans un degré $1011\frac{1}{2}$ stades macédoniens, 600 stades

grecs ordinaires dont un équivaut à 94 toises 2 pieds 8 pouces de France. Huit de ces stades, dont s'en servi Strabon, font un mille romain.

54. On compte aussi dans le degré 90 milles grecs ou turcs, ou 600 stades grecs: 54. Milles turcs.

55. $75\frac{1}{2}$ anciens milles romains, dont un fait huit stades ordinaires de Grèce, ou mille pas. 55. Milles Romains.

56. $11\frac{1}{9}$ myriametres = $111\frac{1}{9}$ kilometres de nouvelle mesure de France. 56. Myriametres.

57. 25 parasangues de Perse. 57. Milles verstes, lieues, parasangues.

15 milles d'Allemagne.

$104\frac{2}{7}$ werstes de Russie. $1 = 2\frac{2}{3}$ verstes 3 min = 5 rus.

60 milles d'Angleterre. 1 minute = 1 mille d'Ang.

Et 25 lieues de France ou 57065 toises ou selon la nouvelle observation = 57,008; font un degré de l'équateur.

En subdivisant ces quantités par 60, il est aisé de trouver la réduction d'une minute.

58. Afin de nous faire entendre aussi universellement sur les dénominations des mesures du commerce et des monnoies, j'ajouterai ici les observations suivantes: 58. Mesures du commerce.

59. Le kilometre cube = 1 tonneau en terme de marine 2000 livres pesant 59. Kilometre, kilogramme, kil.

= 50,461 pouces cubes.

Kil de Constantinople = au quintal.

Oko = 3 livres + presqu' 1 once de France.

Kilogramme = 1000 grammes = 2 livres + 5 drachmes + 49 grains poids de marc.

---

(58) Exposition du nouveau système des poids et mesures à Paris, Tableau des nouvelles mesures pag. 33.

Словотолкователь. С. Петербургъ 1804. стр. 211. 276. 513.

Peysonnet traité sur le commerce de la mer noire à Paris. 1787. T. I. p. 202. 203. Manuel des Negocians. à Lyon 1762. T. II. p. 403. 404.

60. Medimne, last, kwarter. 60. Le last d'Agleterre=320 picotins=quatre médimnes attiques, dont une etoit égale à 80 picotins d'Angleterre.

Last = a dix kwaters. Un kwater contient 32 picotins et sa capacité 14408 pouces cubes de Paris; un picotin contient seize pintes.

61. Tschetwert de Russie. 61. Last = a seize $\frac{5}{8}$ tschetwerts de Russie dont la capacité est de 9832 pouces cubes de Paris.

62. Mesures de longueur. 62. 1 Kilometre = 1000 metres = plus de 3079 pieds de longueur = 513 $\frac{2}{18}$ de toises.

1 metr = 3 pieds + presqu' 1 poucee.

J'ajoute les mesures Russes pour leur comparaison avec les crimeénnes.

Pour un degré Géographique 104$\frac{2}{7}$ verst. 131 sajenes $\frac{1}{2}$ et 7 verschoks $\frac{1}{18}$.

Pour un mille terrestre anglais, une verste 86 sajènes.

Pour un mille marin anglais, une verste 368 sajenes 2$\frac{1}{4}$ archines et $\frac{1}{8}$.

Pour une lieue de France 4 verstes 84 sajen.

Mesures de superficie.

La désétina rectangle a un côté de 80 sajènes ou toises et l'autre de 30 sa surface contient 2,400 sajènes carrées, ou 117,600. pieds anglais carrés. Dans quelques provinces, la désétina a l'un de ses côtes de 60 sajènes, et l'autre de 40, ce qui produit toujours le même résultat.

Le tschetvert est la demi-désétina.

Dans les Gouvernemens de Wibourg, de Riga, de Reval, et dans le district de Pétersbourg, on se sert encore de la tonne suédoise, qui contient 46,772 pieds de France carrés.

Mesures des Grains.

Le garnitz ou l'osmouca est la plus petite mesure pour les grains.

Elle contient la huitieme partie d'un tschetverik, et pèse 5 livres Russes de seigle sec. On s'en sert ordinairement pour l'avoine.

Le pol-Schetverik ou demi-tschetwerik contient 614 et $\frac{1}{2}$ pouces cubes de France.

Son poids est d'un demi-poud de seigle sec.

Le tschetwerik est le huitième d'un tschetwert. Il contient 1,229 pouces cubes de France et pese un poud d'orge sec.

Le paï, ou payok est un quart de tschetwerik.

Il pèse deux pouds et un quart.

Le polosmina est un demi tschetwert.

Il pèse quatre pouds et demi, et contient 4,916 pouces cubes de France.

Le meschok ou sak, pèse 5 pouds. On s'en sert ordinairement pour mesurer la farine.

Le tschetwert, ou osmina est le quart d'un okau. Ils pèse 8 pouds.

Le koul contient 10 tschetweriks. Il pèse 9 pouds.

L'okau contient 4 tschetwerts. Il pèse 32 pouds de seigle sec.

POIDS.

Le zolotnik pèse 70 grains. On le divise communément en $\frac{1}{2}$ et en $\frac{1}{8}$; Mais les orfèvres, les jouailliers le divisent en 96 parties.

Le loth est égal à 3 zolotniks.

La livre pèse 32 loths ou 96 zolotniks.

45 livres Russes font 38 livres d'Hambourg.

Il y a des poids de 2, 3, 5, et 10 livres.

Le poud pèse 40 livres Russes et 33 livres poids de marc.

Le berkowetz pèse 10 pouds.

Le grista pèse un demi poud.

Le parin pèse 480 gristas. Mais ces deux dernières mesures sont en usage seulement dans quelques provinces.

MONNOIES.

63. Le talent attique équivaut à peu-près à 432 $\frac{1}{2}$ ducats de Hollande. 63. Monnoies comparées.

A 206 $\frac{1}{4}$ livre sterling d'Angleterre.

A 4537 liv. 10 s. de France, ou livres Tournois. Le franc vaut 10 decimes = 100 centimes.

Un ducat vaut à-peu-près 10 liv. 10 s. de France. Par la nouvelle ordonnance il vaut 17 $\frac{89}{145}$ francs, = 176 $\frac{51}{43}$ decimes.

Une livre sterling 22 liv. sauf les variations du change.

Un ducat de Hollande valoit en Russie en 1553 un rouble qui vaut aujourd'hui moins de 3 liv. Tournois.

64. Monnoies Turques.

64. Le ducat équivaut à 148 paras turcs, à 444 aspers ou achtses turques, ou à 3 piastres ¼ turques.

Une bourse d'argent en Turquie vaut 335 ducats d'Hollande, 167 ducats turcs.

Une demi-bourse ou rezès vaut 56 livres sterling ou 167 ducats.

300 roubles d'argent ou 500 lèves, selon le calcul de Russie, font une bourse d'argent ou Kiesa de Constantinople.

Sous le gouvernement des Tatares en Tauride, vingt béchéliks, pièces de cinq aspres ou achtses de Crimée, formoient une piastre de Crimée, monnoie de compte susceptible de variation suivant la rareté des béchéliks et l'abondance des piastres de Turquie dont la valeur alloit de cinq piastres de Crimée au moins, jusqu'à sept au plus. Vingt-une piastres de Crimée étoient donc à-peu-près de la valeur d'un ducat de Hollande.

65. Sources et autorités.

65. Ces notions préliminaires soulageront la mémoire du lecteur, et nous dispenseront d'interrompre souvent une narration nécessairement chargée d'un grand nombre de notes, qui sont indispensables pour indiquer les autorités anciennes et modernes, dont la lumière a dirigé notre marche dans la nuit des temps. Hérodote, notre premier guide, qu'on a nommé le père de l'histoire, ou parce qu'elle prit en ses mains sa première forme, ou parce qu'il est le plus ancien dont les écrits en ce genre soient venus jusqu'à nous, sera cité d'autant plus souvent, que ses voyages en Scythie lui avoient donné des connoissances plus particulières sur la Tauride. Bérose et Manethon, historiens égyptiens, sont après lui les plus anciens originaux que j'aye consultés. J'ai quelquefois remarqué de la confusion, des contradictions, ou des lacunes dans ces anciens âges, où la gravité de l'histoire fut souvent séduite par les fictions de la poësie qui étoit alors à son dernier période. Eschyle, Euripide, et Sophocle avoient poussé la tragédie à sa perfection. Pindare s'étoit illustré par ses odes: et s'il est vrai, comme le dit Lactance, que les poëtes déguisoient seulement la vérité, il ne l'est guères moins que le voile dont ils

l'ont enveloppée, n'a jamais été entièrement levé. Les mémoires ténébreux de l'antiquité ressemblent à ces vieilles médailles dont les inscriptions sont à demi effacées, et dont on ne peut restituer les caractères anéantis que par des conjectures sur ceux qui nous restent. Et le moyen de vérifier la chronologie négligee?

66. En nous rapprochant de notre ère nous profitons du travail de Diodore de Sicile dont Lamothe le Vayer regrettoit si vivement les ouvrages perdus, qu'il disoit qu'il iroit les chercher au bout du monde. Procope sur-tout nous est d'un grand secours. Ses huit livres de la guerre des Perses, des Goths, et des Vandales, auxquels les cinq livres d'Agathias servent de suite, sons dignes d'estime, et ils offrent une imitation pénible mais heureuse des écrivains attiques ou du moins des écrivains asiatiques de l'ancienne Grèce. Il mérite d'autant plus de confiance qu'il a été témoin d'une grande partie des choses qu'il raconte, et sa manière franche, élégante et énergique prouve qu'il avoit la noble émulation de charmer et d'instruire la postérité.

HISTOIRE
DE LA TAURIDE.

LIVRE PREMIER.

Des Tauriens, premiers habitans de la Chersonnèse Taurique.

1. Origine des Tauriens.

1. Les Tauriens ont été Celtes habitans de la contrée montagneuse de la Tauride. Les trois chaînes de montagnes qui l'entourent, sont aussi anciennes que le monde.

2. Etymologie.

2. Elles tirent leur nom de *Toïra* qui signifie *Mont* dans la langue d'Assyrie la première monarchie après la Scythique et que borne le mont Taurus du côté du midi. Le trajet de ses provinces septentrionales peut se faire en Tauride en deux jours de temps. Il enchaîne l'Asie et porte ce nom par excellence. Ainsi le nom de Tauride, qui en dérive évidemment, est la plus ancienne dénomination de cette presqu'île, et les Tauriens sont ses premiers habitans. L'ancienneté de leur origine est également attestée par les fastes de la poësie, et par les monumens de l'histoire, ils sont nommés par-tout avant les divers essaims des peuples qui ont successivement occupé cette superbe contrée.

4. Leur ancienneté.

3. Avant que la puissance des Scythes prodigieusement augmentée en Asie, eût franchi les bornes de l'Europe, avant qu'on y connût les

(1) Strabo lib. VII. pag. text. grec. 311.

(2) Linguarum totius orbis vocabularia comparativa augustissima cura collecta. Petrop, 1786 et 1789. II. vol. part. I. pag. 334. Ptolem. geogr. tab. 5. Asiae.

(3) Sophocle. Euripïde.

Diodore de Sicile, l. II. c. 27. Ovid. ex Ponto. lib. III. Epist. 2. Cottae.

Cimmériens qui les avoient précédés en Tauride, une reine des Amazones, ayant porté son empire fort avant au-delà du Tanaïs, entre les années 1249 et 1143 avant l'ère joignit à ses états tout le pays qui s'étend depuis ce fleuve jusqu'au Danube. Mais elle trouva déjà les Tauriens en Tauride qui fait la moitié du chemin entre ces deux fleuves. Car c'est à Tauros qu'elle institua des sacrifices en l'honneur de Mars et de Diane.

4. Les Scythes arrivèrent sur les bords du Borysthène, 1514 ans avant notre ère. Or il est constant que les Cimmériens les avoient précédés en Tauride, autant qu'on en peut juger par leur grande population, et par leurs établissemens. En effet dès cette époque, on les voit élever des murailles, bâtir des villes, et vivre en corps de nation. Ils donnent leurs noms au mont d'Aghermysche, au Bosphore, à la ville et à toute la presqu'île de Crimée, qui jusqu'à nos jours a conservé cette dénomination avec celle de Tauride. Mais avant cette époque, et dés le temps du patriarche Jacob, cette région peut avoir été habitée par les naturels du pays, vu son ancienne existence. 4. l'Arrivée des Scythes en Tauride.

5. Le récit d'Hérodote ne permet pas de douter de la possession originaire de ces premiers habitans. Dans la relation détaillée de l'arrivée des Scythes de l'Asie en Tauride, il dit, qu'ils s'étoient étendus dans les plaines orientales à côté des Tauriens, habitans des contrées montueuses, analogues à leur dénomination, il devoit lui paroître superflu d'indiquer plus particulièrement celle des Tauriens, puisque leur nom seul semblable à celui du lieu qu'ils habitoient, prouvoit leur droit d'aînesse, ou pour mieux dire, l'ancienneté de leur établissement dans la Tauride. Non-seulement ils y furent les premiers, mais ils y furent long-temps seuls avant l'arrivée des Cimmériens et des Scythes. 5. Preuves historiques.

---

(4) Hérodote, édit. in. 12. de. 1526. l. IV. p. 357.

Scythae extiterunt a primo rege Targitao (ad Boristhenen) usque ad Darii adversus ipsos transitum annos omnino mille fuisse.

Chronologia vero docet nos, ut Schraderi tabulae chronolog, tabula 6 sub anno mundi 3426, Darii infelicem expeditionem contra Scythas extitisse annos 514 ante Christum.

(5) Hérodote. l. IV. p. 360. 404.

6. La Tauride étoit jadis une île.

6. C'est du moins une conjecture fondée sur la nature des choses; car il paroît que toute la plaine actuellement remplie de lacs salans, et d'eaux saumâtres, étoit anciennement submergée, et que la partie élevée de la Tauride étoit d'abord une île. C'étoit l'opinion de Pline.

7. L'ancienne division de l'Europe en plages.

7. Si l'on veut remonter plus haut, on est obligé de donner une origine commune a tous les peuples d'Europe. Avant que les quatre parties du monde eussent reçu les noms qu'elles portent aujourd'hui, on divisoit la terre selon ses quatre plages: et la plage occidentale s'appeloit Celtique. Toute la contrée qui s'étend du nord au midi, depuis la mer Baltique, jusqu'au Pont-Euxin étoit occupée par les Celtes; on les nommoit aussi Gaulois ou Galates. Depuis bien des siècles on a généralement regardé cette nation comme la mère des Européens. Au premier siècle de notre ère, il y avoit dans la mer du Nord un cap nommé Celtique.

Et de nos jours nous avons appris que l'anciên langage Celtique est connu jusques dans quelques parties de l'Amèrique. Robert Lieutenant Anglois, ayant prononcé par hazard dans une société quelques mots gallois, à Washington, un chef Indien se leva précipitamment, et lui demanda en Gallois, si c'étoit sa langue, et sur la reponse affirmative de Mr Robert il dit que c'étoit aussi la sienne, celle de son pere, de sa mère, et de son pays. Sur la rélation ultérieure de Mr Robert que c'étoit la langue d'une province Angloise qui s'appelle Galles, l'Indien dit, qu'il n'avoit pas entendu parlér de ce pays; qu'il y avoit seulement chez eux une tradition, que leurs ancètres étoient venus de l'Est, d'un pays trés-éloigné, par de là de grandes eaux. Il comptoit devant Mr Robert jusqu'à cent et plus. (a) Les philologues sa-

---

(6) Pline Hist. l. IV. cap. 12.

(7) Ephorus in Strabonis geographia. l. I. Appian. de bello civili. l. I. La Martinière dict. géograph. t. II. p. 440. Leibnitz Collectanea. t. II. p. 61.

Jul. Caesar. com. de bello gallico. l. I. cap. 1. Pausanias in Attic. l. I. cap. 3. Strabo. l. IV.

Pline l. VI. c. 13. l. IV. c. 13.

(a) Conservateur impartial de St. Petersbourg du 24 Novembre n. st. 1818 num. 91 si dans cette relation, Mr Robert a été plus sincère, que ses compatriotes?

vent que l'usage de mêmes nombres employés par les peuples, est le caractéristique de l'identitè de leur origine. Ainsi l'Amérique atteste la profonde antiquité des Gaulois, avant sa découverte par Colomb.

8. Cette nation immense, isolée, indépendante, s'est divisée en plusieurs peuples, les peuples en tribus, et les tribus en familles. Les voisins de la Chersonnèse taurique ont fait partie de la Celtique, et ces plus anciens habitans, ont été Celtes d'origine. C'est par erreur que des auteurs grecs les ont confondus avec les Scythes. Il est aisé d'apercevoir dans leurs moeurs et dans leurs usages des différences caractéristiques. Au lieu d'errer dans de vastes plaines comme les Scythes nomades, les Celtes fixés sur de rians coteaux, ou dans des vallées fertiles, s'occupoient de l'agriculture et du commerce. 8. Les Celtes anciens habitans de l'Europe.

La langue celtique, qui étoit celle de ces anciens Européens, a toute la simplicité de la langue primitive, et une grande ressemblance grammaticale avec l'hébreu. Elle est remplie de mots grecs, latins et allemands, de sorte que ces trois langues paroissent en dériver. Si les Russes avaient alors deja navigué comme ils le font aujourd'hui on aurait aussi étendu cette conséquence de dérivation à la langue slavonne russe et à la polonoise Sarmate. Encore le voisinage peut avoir causé ce mélange des langues.

9. Les restes de la langue celtique se sont conservés dans les patois de la province espagnole de Biscaye, et de la basse Bretagne en France, ainsi que chez les Bretons méridionaux, dans la principauté de Galles et de Cornouailles, et chez les Irlandois qui dans les anciens temps étoient réputés compatriotes, et parloient la même langue. 9. Ou parle-t-on encore Celte?

10. Mais, dira-t-on, d'où venoit la nation celtique à laquelle appartenoient ces peuples? De l'Orient, selon le témoignage de Quintus Cicéron dans une lettre qu'il écrivoit de la Bretagne méridionale, où il faisoit la campagne. »J'ai trouvé, dit-il, des éclaircissemens certains sur l'origine orientale 10. Origine des Celtes.

---

(9) Vocabularia Linguarum totius orbis, Petropoli tom. II.

(10) Tacite, Agricol. cap. 2. Diod. Sic. l. V. c. 24.

Epist. Quinti Ciceronis ad Marcum Tullium Ciceronem. Tacit. Agricol. cap. 2. Encyclop. mot Celte. Diod. Sic. l. V cap. 24.

des Bretons.« Or les Bretons étoient alors un même peuple avec les Celtes. Ainsi pour connoître leur patrie, nous allons pénétrer dans l'Orient sur la foi d'un homme qui a vu les choses de plus près que nous, 1800 ans avant nous, et qui communiquoit le résultat de ses recherches au grand orateur Cicéron son frère, le plus curieux et le mieux instruit des philosophes. Nous ne craindrons pas d'avoir pris une fausse route sous la direction d'un guide aussi éclairé. (a) Il est vrai que cette route semble conduire au pays des fictions et de l'imagination; mais quand il s'agit d'époques éloignées, la fable même peut jeter du jour sur la vérité de l'histoire, et la saine critique ne doit pas plus s'alarmer du mot de conjecture, que la bonne physique du mot de système.

11. Opinions des Anciens. 11. Il importe peu que la Sibérie, rouge se soit au commencement comme tout le globe, refroidie la première, pour devenir l'habitation de l'homme ou que la Perse, l'Arménie, l'Assyrie, les Indes, et l'Egypte ayent été le berceau de la race humaine. On doit toujours tenir pour constant que les pays chauds ont été habités les premiers. Il auroit répugné à la sagesse et à la bonté du Créateur de planter sur des terres ingrates, le plus bel ouvrage de ses mains, et de laisser les contrées les plus heureuses, désertes ou abandonnées aux bêtes féroces. Les hommes eux-mêmes ne s'éloignent des beaux climats, que lorsque la nécessité les y contraint. Il y a tels hommes et tels peuples à qui l'émigration paroît le plus insupportable de tous les maux, et qui redoutent moins les horreurs des guerres civiles, et de la famine, que le malheur de s'expatrier. On a vu de nos jours des exemples incroyables de cet attachement presqu'invincible pour le pays natal; et cette passion portée jusqu'à la stupeur enchaînoit, pour ainsi dire, au char de la mort ces milliers de propriétaires françois de toutes les classes, qui se laissèrent précipiter dans les cachots, ou traîner au supplice, plutôt que de chercher leur salut dans la fuite. C'est ainsi que les Chinois, si fameux par la sagesse de leur législation, obéissent à une loi barbare qui les autorise à expo-

---

(a) Il est plus sûr de chercher les Celtes, peuple oriental selon Ciceron, parmi ceux de la bible, puisque leur langue approche de l'hêbraïque.

(11) Buffon epoque de la nature.

ser leurs enfans, dans les temps de disette que l'excès de leur population ramène périodiquement. Ils sont moins effrayés d'outrager la nature que de s'éloigner des lieux qui les ont vus naître dans les champs deserts qui sont au de la de là fameuse muraille.

12. Nous devons aux recherches de la société de Calcutta, la connoissance de cette partie de l'Asie qui a été cultivée la première, et a la quelle sous le titre de patrons de la société, les Lords Hastings, Cornwallis, et autres gouverneurs généraux de la compagnie des Indes orientales ont fourni de savantes notices historiques. Ils lui obtinrent l'ouverture des archives secrètes de Brahmas, et la conviction de l'ancienneté et de l'authenticité d'un livre de Zoroastre qu'ils tiennent pour canonique. Il est écrit en Zend, dont le Sanscrit n'est qu'un dialecte. Il est dit dans ce livre: «Que les habitans de la Perse, ou d'Iran sont les plus anciens du monde, et que les Egyptiens, les Indiens, les Chinois, les Assyriens ne sont que ses colonies.» Iran pays voisin du débarquement de Noé, dont le petit-fils s'appeloit Aram, est donc le berceau de toutes les nations de la terre, et conséquemment aussi des Celtes et des Tauriens-Scythes. 12. Notions modernes.

13. Les Tauriens, comme premiers habitans de la Tauride occupèrent sans doute la partie la plus salubre, la plus belle, la meilleure, et la plus fertile en productions spontanées. Ils trouvèrent des cantons abondans en gibier, des collines couvertes de bois et d'arbres fruitiers; la proximité des bois propres à la construction, le voisinage d'une source d'eau pure, l'attrait d'un site heureux, déterminèrent les premiers choix. Ils s'y fixérent paisiblement, et y vécurent sans mèlange, jusqu'à l'arrivée des peuples asiatiques dans les plaines qui touchent leurs remparts naturels. Ils parurent sans doute inaccessibles aux Cimmèriens qui vinrent les premiers dans les plaines contigues, et qui n'osèrent jamais se 13. Idée de l'ancienne Tauride.

---

(12) Relation de Williams Jones, président de la société du Bengale.
Le Sanscrit est la plus ancienne de toutes les langues; elle contient les racines des langues primitives.

hasarder dans leurs défilés: du moins il n'existe aucunes traces d'une pareille entreprise.

14. Melange des Scythes avec les Tauriens.

14. Mais il paroit que les Scythes s'y avancèrent bientôt après leur établissement sur les rives du Boristhéne, qui arriva 1514 ans avant notre ère. Ils y habitèrent sous la dénomination commune de Scythes-Tauriens avant le règne de Thoas. En effet quand Iphigénie reproche à ce roi les sacrifices des victimes humaines qui se faisoient à Tauros, il lui répond: «*Est-ce au Scythe que vous parlez?* «Voulant montrer par-là qu'il avoit trouvé cette horrible institution établie chez les Tauriens et les Scythes-Tauriens dont il étoit roi, et que ce reproche ne devoit pas s'adresser à lui qui étoit né en Grèce.

15. Sacrifices d'hommes.

15. Les Tauriens avoient adopté avant l'arrivée des Scythes, la coutume barbare de sacrifier à Diane taurique les étrangers qui abordoient sur leurs rivages.

16. Jason en Tauride.

16. Les Argonautes étant sortis de la Thrace, et se dirigeant vers le Pont, mirent pied à terre en Tauride, sans soupçonner le danger auquel ils s'exposoient. Ils eurent le bonheur d'échapper par une prompte retraite et ils allèrent descendre dans la Colchide près de l'endroit où étoit bâti le temple du soleil.

17. Médée errante.

17. Ils y trouvèrent Médée, disgraciée par son père qui étoit roi de ce pays. Cette princesse errante leur apprit que son père faisoit garder la toison d'or par une garnison de soldats tauriens, dans le temple de Mars environné de hautes murailles. Cette circonstance a donné lieu aux fables monstrueuses des Grecs, qui disoient que ce temple étoit gardé par des taureaux qui souffloient le feu.

18. Argonautes l'an 1254 av. l'ere 35 ans avant la guerre de Troie.

18. Médée conduisit les Argonautes près du temple, à environ trois lieues de distance de la ville de Sibaris où étoit le palais des rois. Quand elle fut arrivée aux portes du temple qu'on tenoit fermées pendant la nuit, elle parla en langue taurique à ceux qui les gardaient. Les soldats reconnurent la princesse, et lui ouvrirent les portes sans difficulté: les

---

(16) Euripide Tragedie Iphigenie en Tauride.

Argonautes se précipitèrent dans le temple, et firent main basse sur tous les soldats. Après les avoir tués, ou mis en fuite, ils s'emparèrent de la toison et l'emportèrent à la hâte dans leurs vaisseaux. Médée s'y embarqua avec Jason qui commandoit l'expédition. Mais ce ne fut pas sans coup férir, car les fuyards ayant informé le roi de ce qui venoit d'arriver, ce prince avoit couru aux armes, et livré un combat sanglant dans lequel il fut tué à la tête d'une troupe fidelle qui fut ensuite facilement dispersée.

Alors les Colchidiens allèrent croiser vers l'embouchure du Pont, et en fermèrent le passage. Cet obstacle donna lieu aux Argonautes de faire un prodige, car en remontant jusqu'aux sources du Tanais, ils traînèrent leur vaisseau sur terre pendant long-temps, et se rembarquèrent sur un autre fleuve qui se jette dans l'Océan.

C'est ainsi que Diodore amène les Argonautes en Russie. Cet historien, s'il eût été meilleur géographe, auroit été embarrassé de l'intervalle de cent lieues qui se trouve entre le Don et la Duina, puisqu'il n'hésite pas à faire porter un vaisseau par 54 hommes qui le montoient. Au reste ce qu'il y a de réel dans l'expédition suffit pour faire époque dans l'histoire des Tauriens, sous ce rapport il est bon de s'y arrêter un moment.

19. Quelques écrivains ont soutenu que la toison d'or étoit un livre de peau de mouton qui contenoit le secret de faire de l'or. Dautres plus crédules dans leurs conjectures, assurent que les Argonautes ravirent les chèvres d'Angoura que les Colchidiens gardoient avec une jalousie extrême, comme font aujourd'hui les Turcs en Natolie, et dont ils employoient la laine à fabriquer des étoffes qui leur produisoient de grandes richesses. L'institution de l'ordre de la toison d'or par Philippe le Bon duc de Bourgogne, province renommée alors par ses belles manufactures de draps, étoit une allusion à cette opinion. D'autres croient enfin que c'etait Medée elle-même qui etait cette toison d'or recherchée par le jeune prince Jason.

---

(19) Suidas. sub voce Deras.

20. Opinion de Newton.

20. Le grand Newton attribue aux Argonautes des projets plus vastes. «Le brigandage de Sésostris, dit-il, étoit trop téméraire pour que les nations dépouillées n'eussent pas résolu d'en tirer une vengeance éclatante, en portant le fer et la flamme au coeur de l'Egypte. Tous les états ravagés par ce roi, frémissoient au seul nom du joug qu'il leur avoit imposé. Les Grecs toujours portés avec enthousiasme pour la liberté, n'aspiroient qu'au moment de légitimer une sédition. Ils profitèrent du temps où l'Egypte étoit gouvernée par Phéron, prince foible et privé de la vue. On détermina des jeunes gens des premières familles de la Gréce à s'embarquer sur un long vaisseau nommé Argo, dont le commandement fut donné à Jason prince royal de Thessalie. On les fit promener d'un port de la mer Noire à l'autre pour engager les rois à faire cause commune contre l'Egypte.

21. Critique.

21. Cette opinion de Newton ne peut-être considérée que comme une simple conjecture. Elle n'est appuyée sur aucun fait connu. Il n'existe aucune trace de la prétendue entreprise des Argonautes contre l'Egypte. Il est d'ailleurs invraisemblable que les Grecs eussent différé si long-temps leur vengeance, puisque 266 ans s'étoient écoulés entre l'agression de Sésostris et l'expédition des Argonautes.

Quant aux Tauriens, comme Sésostris n'avoit pas risqué de pénétrer dans leurs défilés, ils n'avoient aucun sujet de ressentiment qui pût leur faire embrasser la querelle des Grecs, à qui leur presqu'ilè étoit si peu connue, qu'ils osèrent à peine s'y arrêter un moment, et que cette courte apparition pouvoit leur devenir funeste. Ainsi rien ne prête au soupçon d'une négociation politique entre eux; mais tout confirme l'enlèvement de Médée. Etoit-ce donc là le but secret et principal de l'entreprise? L'amour d'un prince est souvent plus actif que la haine d'un peuple.

22. Cependant on assure que la vanité seule entraina Jason, et que son oncle Pélias, à la première ouverture de ses desseins, approuva volon-

(22) Diodore de Sicile l. IV.
Thucydide. l. I.

tiers une résolution qui sous pretexte qu'elle sembloit devoir transmettre son nom à la postérité la plus reculée, espérait hériter de son trone. On sait qu'avant la guerre de Troye les Grecs n'avoient point de liaison entre eux: ils faisoient le métier de corsaires sous quelques chefs; ils attaquoient et pilloient les bourgs et les villes foibles. Une partie de leur subsistance étoit fondée sur ce brigandage; et loin qu'il fût regardé comme une infamie, on tenoit à honneur de l'exercer. »*N'êtes-vous pas ùn honnête pirate?* se disoient-ils dans leurs rencontres. Ainsi Jason fut un illustre chevalier errant, des vieux temps, de la mer Noire. Les actions changent de nom selon le rang des personnages, et sur-tout selon les moeurs du tems. La politique, qui autorisoit ces moeurs, explique assez pourquoi les étrangers étoient si cruellement traités en Tauride. Les Grecs espionnoient ses ports pour s'y établir.

23. Aussi le premier roi des Tauriens fut un étranger. Ce fut Thoas ancien roi de Lemnos, où les femmes dans un soulèvement général avoient massacré tous les hommes. Il fut sauvé seul, par les soins de sa fille Hypsipyle. Le vaisseau qu'il montoit ayant étè poussé par la tempête, il aborda en Tauride 1250 ans avant notre ère. Il s'empara du temple de Diane, et se fit obéir en roi. 23. Règne de Thoas. 1250. av. J. C.

Dans ce cruel temple la déesse lui confia l'épée et le préposa à son triste autel.

On pensoit alors que le seul moyen d'apaiser les dieux et de sauver la vie d'un homme en danger de mort, c'étoit d'immoler un autre homme en sa place. On croyoit devoir offrir les victimes les plus excellentes, et comme rien n'est plus excellent que l'homme, on ne doutoit

---

(23) Hérod. l. VI. Silius Italicus l. IV. vers 77. Pausanias. Ovid. l. III. ex Ponto Ep. 2. Regna Thoas habuit, Maeotide clarus in orâ.

The amendments of chronology of ancient kingdoms by Isaac Newton.

Sulzer Auszug aus der berühmten Newtons Chronologie. Hildburghausen 1748

Breitenbauch Zeittafeln tab. 6. fol. 3. Creta.

pas que les victimes humaines ne fussent le sacrifice le plus agréable à la divinité. On réservoit d'abord pour ces expiations les hommes les plus coupables; on vouloit par-là diminuer le nombre des forfaits, et engager le peuple à ne jamais favoriser l'évasion des accusés. Mais dans la suite, au défaut de criminels, en Tauride on condamna les espions soupçonnés, on immola sans scrupule des innocens, tant on étoit persuadé de la nécessité d'offrir des victimes humaines.

24. Exemples des sacrifices d'hommes.

24. Qu'on ne s'imagine pas que cette affreuse institution fût particulière à la Tauride seule. Par-tout l'histoire nous présente les récits affligeans de faits et d'usages contraires à la nature; pour l'honneur de notre espèce on seroit tenté de les démentir, s'ils, n'étoient avérés par des témoins, et prouvés par des autorités incontestables. La raison s'en étonne, l'humanité en frémit. Les Phéniciens, les Egyptiens, les Arabes, les Cananéens, le Syriens, les Carthaginois, les Grecs, les Romains, les Albanais, les Allemands, les Anglois, les Espagnols et les Gaulois étaient plongés dans cette cruelle superstition comme les Tauriens. Plusieurs de ces nations sacrifioient les hommes par politique et par intérêt. Les bûchers sacrés étoient des cours souveraines, où les rois de concert avec les prêtres condamnoient leurs sujets suspects, sur le rapport des esprits familiers qui rôdoient en espionnant tout le pays. Les autels étoient des échafauds.

Dans les Etats où le caractère national étoit vigoureux, on employoit l'appareil pour jeter l'épouvante. Au Mexique le temple de Witzli-Poutzli étoit entouré d'une vaste galerie, et d'une haute muraille hérissée de crânes, comme de crénaux. Ainsi en faisant le tour du globe on aperçoit de toute part, ces actes de cruauté apparemment inséparables de la foiblesse et de l'ignorance, dans l'enfance des nations, ou dans la décadence des empires.

---

(24) Philo de Phoenic. hist. lib. I. Euseb. de praepar. Evang. l. IV. c. 16. Chiniac. Claux discours sur la religion des Gaules.

25. Thoas loin d'abolir ce culte sanguinaire, crut devoir conserver l'exécrable usage de ces sacrifices pour se maintenir dans l'usurpation de la Tauride, dont il avoit fait la conquête avec l'équipage d'un seul vaisseau. Thoas avoit régné, il avoit vu crouler son trône, il étoit encore frappé de l'image de la sédition de Lemnos, il étoit bien naturel qu'il se mît en garde contre les entreprises de ses nouveaux sujets. Il avoit à contenir des montagnards accoutumés à l'indépendance et jaloux de leur liberté. Ainsi la politique le fit renchérir sur l'appareil des sacrificest il y introduisit le rit grec (Payen). On jetoit suivant ce rit de la farine et du sel sur la tête de la victime. On lui lioit les mains derrière le dos, on lui faisoit des aspersions d'eau lustrale, on le coiffoit d'une mitre sous laquelle on retroussoit ses cheveux. Après avoir invoqué les dieux, et chanté des hymnes on bandoit les yeux de l'infortuné, la prêtresse vierge le frappoit du glaive sur l'autel. 25. Sa politique.

26. Mais avant le règne de Thoas les cérémonies étoient moins recherchées, et tout aussi cruelles. On immoloit à la déesse vierge tous les étrangers qui faisoient naufrage sur les côtes de la presqu'île. Après avoir fait leurs prières, les sacrificateurs frappoient les victimes d'un coup de massue sur la tête; on la coupoit ensuite, on l'attachoit à un pieux devant lequel on brûloit des parfums. On précipitoit le tronc du haut du rocher sur lequel le temple étoit bâti: quelquefois on lui donnoit la sépulture. Comme les Tauriens vivoient de rapine, ils coupoient la tête à leurs prisonniers, la portoient chez eux, et l'attachoient sur une longue pique au-dessus des toits ou des cheminées. C'étoit selon leurs idées l'ange gardien de la maison. 26. Il maintient les anciens usages.

27. Tout le rivage du Pont-Euxin étoit habité par de semblables barbares. C'est pourquoi les Grecs l'avoient nommé Pont-Axenos, qui veut dire inhospitalier. Il n'est pas vrai qu'il existe peuplade assez malheu- 27. Ses motifs.

---

(25) Lucien in Toxar.
Ovid. ex Ponto l. III. Ep. 2.
(27) Millot, élemens d'histoire générale t. I. c. 4.

reuse pour chercher par nécessité les moyens de subsistance dans le brigandage; et la nature, libérale envers les Tauriens, ne les réduisit jamais à cette horrible extrémité. Il ne faut donc imputer la rudesse de leurs anciennes mœurs et leur goût pour la piraterie, qu'à l'humeur guerrière, et au caractère farouche dont on retrouve les traits chez tous les peuples primitifs qui ne sont pas encore adoucis par la sagesse des institutions civiles. Nous avons vu pourquoi Thoas dut se croire intéressé à n'introduire que les changemens utiles au maintien de son autorité. Ce prince lui-même étoit plus guerrier que législateur. Il prit part, à cause de sa naissance, à la guerre de Troye, au commencement de laquelle Iphigénie vint en Tauride. L'éclat de cette guerre mémorable, sa cause, sa durée, le nom de ses héros, le génie du poëte immortel qui les a chantés, le sort d'Iphigénie, en un mot tout ce qui se rapporte à cette époque fameuse de l'histoire des Tauriens, réveille des souvenirs si intéressans, qu'il suffit de tracer légérement les principaux faits. Nous nous bornerons à une courte analyse.

28. Siége de Troye.

28. La véritable cause de l'incendie qui embrasa la Troade n'est pas douteuse. La haine étoit héréditaire entre la maison de Priam et celle d'Agamemnon et de Ménélas, dont le bisaïeul avoit été dépouillé de ses états par le grand-père de Priam. Ce ressentiment passant des princes aux sujets, étoit devenu si vif qu'il ne pouvoit s'éteindre que dans leur sang, et par la destruction des Grecs ou des Troyens. Cette passion éclata peu de temps après l'enlèvement d'Hélène épouse de Ménélas, roi de Sparte, par Alexandre, autrement nommé Paris, fils puîné de Priam, roi de Troye. Le ravisseur poussé par des vents contraires, entra dans le port du Nil avec sa conquête. Protée qui régnoit alors en Egypte en fut bientôt informé; il renvoya le prince troyen après lui avoir fait une forte réprimande, et retint Hélène pour la restituer à Ménélas.

29. Sa cause.

29. Autant la justice de Protée inspira d'estime pour lui aux princes de la Grèce, autant le forfait de Paris excita leur courroux. Comme ce

(29) Hérodote l. II.

prince étoit en liberté, Ménélas le soupçonna d'avoir employé quelque stratagème pour faire sortir Hélène d'Egypte, et la faire conduire à Troye. Il demanda en conséquence qu'elle fut rendue à Priam, père de Paris. C'étoit le réduire à l'impossible, et le rendre en quelque sorte responsable du crime de son fils. Le refus de Priam, tout forcé qu'il étoit, fut regardé comme une complicité volontaire, et comme un nouvel outrage. Ménélas indigné en porta ses plaintes à ses alliés, qui déclarèrent la guerre au roi de Troye. Telle fut la cause prochaine, mais seulement secondaire de cette guerre sanglante qu'Homère a chantée.

30. Pour colorer cette guerre d'une ombre de justice, Homère suppose qu'Hélène s'étoit trouvée à Troye. Mais si cette fiction est autorisée par les prérogatives de l'épopée, elle n'est pas fondée sur la vraisemblance. En effet il n'est pas probable que Priam, sans craindre la perte de son royaume, celle de sa famille, et la sienne propre, se fût obstiné à retenir Hélène, à braver l'orage qu'il auroit pu détourner en remettant cette princesse à son époux. La tendresse d'un père foible pour un fils chéri, ne va pas jusqu'à un tel excès d'aveuglement. D'ailleurs Hélène si renommée pour sa beauté, avoit déjà perdu l'estime publique, sans laquelle on ne peut exciter l'intérêt. On savoit qu'avant son mariage avec Ménélas, elle avoit donné le jour à Eriphile. Mais l'enlèvement de la princesse de Sparte étoit un prétexte suffisant pour acharner les Grecs contre les Troyens. On résolut donc de venger ce prétendu rapt qui n'étoit réellement que la fuite volontaire d'Hélène avec Paris. On somma tous les rois de la Grèce pour la guerre, et Thoas roi des Tauriens, ne put se dispenser d'entrer dans cette ligue, en qualité de prince issu du sang grec; il assista au siége de Troye.

31. Avant d'aller fondre sur cette malheureuse ville, la flotte combinée des Grecs, composée de deux mille vaisseaux, se rassembla en Aulide. Agamemnom, roi de Mycènes, frère de Ménélas, en fut élu le chef gé- 31. Sacrilége d'Agamemnon.

(31) Euripid. Trag. Iph. en Tauride. Hygin. fab. 261. Dict. Cretens. l. I.

Racine, Iphigénie act. I. sc. 1.

néral. En attendant la réunion des troupes qui arrivoient lentement, ce prince prenoit le plaisir de la chasse dans le pays voisin du rendez-vous. Il lui arriva un jour, par hasard ou par mépris de la propriété d'autrui, de tuer une biche dans un parc appartenant aux sacrificateurs de Diane. Un tel sacrilége ne pouvoit pas rester impuni. Tout-à-coup les vents cessent de souffler, et le calme arrête la flotte dans le port pendant trois mois. Bientôt les rumeurs de l'armée imputent ce malheur à la témérité d'Agamemnon. C'est un profanateur. . . Il a violé l'enceinte du bois sacré, il a outragé les prêtres en se jouant de leurs privilèges. . . . Enfin on consulte l'oracle qui répond que ce forfait ne peut être expié que par le sang d'Agamemnon, et qu'il faut immoler sa fille Iphigénie. Quelle proportion entre le délit, et la peine! Et sur qui cette peine capitale doit-elle tomber? sur un enfant innocent, pour une faute légère du père. Mais cette réponse étoit l'ouvrage de l'intrigue de quelques rois mécontens. Ces princes qui ne pouvoient supporter l'humeur altière d'Agamemnon voulurent le mettre dans l'alternative ou de sacrifier sa fille vertueuse en étouffant tous les sentimens de la nature, ce qui paroissoit impossible, ou de se démettre du commandement de l'expédition. Docile à leurs suggestions, l'implacable ministre de Diane dans le temple d'Aulide, le perfide Chalcas expliqua ainsila volonté de la déesse:

„Vous armez contre Troye une puissance vaine,
„Si, dans un sacrifice auguste et solennel,
„Une fille du sang d'Hélène,
„De Diane en ces lieux n'ensanglante l'autel.
„Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie,
„Sacrifiez Iphigénie. „

32. Départ d'Iphigénie.

32. Ulysse, un des alliés les plus zélés, se charge d'aller chercher Iphigénie à Mycène pour la conduire en Aulide. Agamemnon cédant d'abord à la voix de l'ambition, est sourd à celle de la nature. Il se

---

(32) Virg. AEneid. l. II. v. 116. Eurip. trag. Iph. Taur. Themiat, orat. 3.

hâte d'écrire à la reine Clytemnestre et lui ordonne de remettre leur fille entre les mains d'Ulysse, feignant le dessein de la marier tout de suite avec Achille, dont l'amour pour Iphigénie étoit connu. A peine Ulysse est-il parti, que les noms de père et de fille se font entendre au cœur d'Agamemnon. Il expédie bien vîte un contre-ordre. Mais Ulysse a trop d'avance, il arrive à Mycène le premier: il emmène en Aulide Clytemnestre et Iphigénie. Cette jeune princesse est livrée aux prêtres. Achille informé du sort qui la menace exige de Clytemnestre qu'elle n'abandonne point sa fille, brave courageusement l'autorité d'Agamemnon, écarte la garde qui entoure déjà l'autel dans l'attente du sacrifice, s'empare de la princesse, et ne pouvant l'épouser durant la guerre, la confie à Thoas, et le prie de la conduire en Tauride.

33. Thoas ne tarda pas à y retourner avec elle; mais n'osant la soustraire absolument à l'autel de Diane auquel elle avoit été vouée, ni se dispenser lui-même de l'accomplissement de l'oracle par la crainte de la vengeance des prêtres de Diane, il la consacra prêtresse dans le temple de cette déesse érigé à Tauropole par les Amazones. Les fonctions de cet horrible sacerdoce consistoient à sacrifier tous les étrangers qu'on arrêtoit, et qu'on présentoit au temple. Thoas ne savoit pas qu'après son départ, Chalcas, effrayé de la colère d'Achille, avoit expliqué l'oracle dont il étoit l'inventeur. Suivant cette interprétation, ce n'étoit plus le sang de la fille d'Agamemnon qui étoit demandé, mais celui d'une autre Iphigènie surnommée Eriphile, née de l'alliance secrète de Thésée avec Hélène, soeur de Clytemnestre, avant qu'elle eût été donnée légitimement par ses parens à Ménélas, et qui devoit être immolée alors en Aulide sur l'autel de Diane. Quand tous les moyens d'intrigue des princes grecs furent épuisés, on sacrifia un cerf. Agamemnon se réconcilia avec la divinité, c'est-à-dire avec Chalcas, et quelque temps après on n'immola plus des hommes en Aulide.

33. Son arrivée en Tauride.

(33) Dictys Cretens. l. I.
Racine préface de la trag. d'Iph.
Pausanias l. IX. c. 19. idem l. III. c. 9. idem. l. I. c.
Marm. Arundel ep. 26.

34. Les fureurs d'Oreste. 34. Trois ans après le siége de Troye 1206 ans avant notre ère, Agamemnon de retour dans son royaume est assassiné par son épouse Clytemnestre, qui veut placer son amant Egyste sur le trône. Oreste venge la mort de son père, par celle d'Egyste, et de sa propre mère. Mais bientôt déchiré par les remords, que la mythologie a personnifiés sous le nom de Furies, il tombe dans un délire affreux. Il profite d'un moment lucide pour aller consulter l'oracle de Delphes, sur le moyen de guérir. Apollon répond que pour être délivré de ces tourmens, Oreste doit enlever sa soeur de la Tauride. Oreste, à qui l'aventure des Argonautes n'étoit pas inconnue, prévoyoit bien tous les dangers qu'il alloit courir, s'il vouloit obéir à la décision de l'oracle. Mais ce prince ennuyé d'une vie qui lui est à charge, et qui est funeste aux autres dans les absences de sa raison, prend sa résolution, et part dans la même année pour la Tauride, accompagné de son intime ami Pylade. Ils arrivent pendant un orage qui les fait échouer sur la côte; ils cachent dans des rochers les matelots qui parviennent à se sauver, et s'occupent à réparer le vaisseau. Oreste s'approche du temple; il épie le temps et le moyen d'enlever la statue d'or de Diane, soeur d'Apollon, croyant ainsi accomplir le décret de l'oracle; car il ne savoit pas que sa propre soeur Iphigénie étoit prêtresse de ce temple.

35. Amitié de Pylade. 35. Mais il est surpris avec son ami par les gardes de la côte. Accablés par le nombre, ils sont pris et liés tous deux, et amenés devant Iphigénie. Au premier aveu qu'ils sont Grecs, elle les dévoue au fatal autel, et répand déja du sel et de la farine sur leurs têtes. Cependant, par des questions ultérieures, elle découvre que l'un d'eux est son frère. Elle veut le délivrer et faire immoler seulement l'autre. Pylade découvre ce qu'il est; Oreste se donne pour Pylade; chacun d'eux demande à mourir pour l'autre. Ce combat de générosité excite l'admiration de tous les assistans, et amollit les coeurs les plus inflexibles. Iphigénie profite de cet intérêt général pour dégager les deux amis de leurs chaînes. Mais à peine ont-ils recouvré leur

---

(34) Hygin. fab. 119. 120. Euripid. trag. d'Electr. Pausanias l. I. c. 22. 28

(35) Lucian. in Toxar.

liberté, qu'ils appellent leurs compagnons, ils attaquent les Tauriens et les dissipent.

36. Le roi Thoas périt dans ce combat. Oreste, pour accomplir doublement l'oracle, emporte la statue d'or de Diane, emmène sa soeur Iphigénie, et sort du port l'épée à la main. 36. Mort de Thoas.

Ainsi mourut Thoas après un règne de 70 ans. Il y a des critiques pour qui la longueur de ce règne est la matière d'un doute, et qui prétendent qu'il y eut vers la même époque deux Thoas dont l'un occupoit le trône de Lemnos, tandis que l'autre gouverna la Tauride. Il semble qu'on a lieu de s'étonner aussi qu'une aussi longue vie se termine dans les combats. Quant à l'origine de Thoas nous avons tranché d'avance la difficulté en prouvant qu'il étoit Grec. Cette preuve confirmée par son intervention réclamée dans la guerre de Troye, et par les témoignages de confiance que lui donne Achille, se fortifie encore par le silence des historiens grecs sur ses successeurs, qui nous sont inconnus. A l'égard de la durée de son règne, et de la mort glorieuse qui le termine, on en sera moins surpris si l'on considère que dans des siècles plus rapprochés de nous, des monarques énervés par une molle oisiveté, ou efféminés par toutes les jouissances du luxe ont poussé leur carrière aussi loin que Thoas. On sait que la simplicité de la vie influe sur sa durée, que la frugalité entretient les forces, et que l'activité les augmente; ainsi l'on peut concevoir sans peine que dans les temps héroïques la vigueur et la valeur guerrière accompagnent encore la vieillesse, même sur le trône. Il s'agissoit enfin pour Thoas de la défense des autels, de la conservation d'un dépôt sacré; il falloit mourir en roi, ou renoncer à l'estime des Tauriens.

37. Depuis cette époque il se trouve dans leur histoire une lacune de plusieurs siècles, Avant de franchir cet intervalle, reportons nos regards sur les scènes tragiques dont la Tauride a été le théâtre. Nous verrons le même peuple offrir, comme le font encore aujourd'hui, quelques nations sauvages, le contraste frappant d'une cruauté féroce, et d'une sensibilité exquise.

---

(36) Cloquemini dictionarium historicum poeticum, Lugduni 1581. sub voce: Iphigenia.

38. Temple d'Orestéon.

38. Ce même peuple inhumain envers les étrangers, est touché des douceurs de l'amitié, en respecte les liens, et en consacre les devoirs. Ce même peuple accoutumé à l'effusion du sang, connoît les droits du sang. Il combat à outrance pour des dieux qui lui commandent l'homicide, ou pour des prêtres qui s'y complaisent, et il élève des autels à ses vainqueurs parce qu'ils ont donné l'exemple d'une vertu rare, en portant l'amitié jusqu'à l'héroïsme. Si la Tauride n'étoit connue que par l'expédition d'Oreste et de Pylade, son histoire mériteroit par cela seul une place distinguée dans les annales du monde. La conduite magnanime de ces deux amis ne pouvoit pas manquer de produire une impression profonde sur les témoins de leurs nobles combats. Les Tauriens en furent si pénétrés, qu'ils oublièrent bientôt l'insulte faite à leur déesse, ou du moins ils ne s'en souvinrent que pour honorer la mémoire de ces deux illustres étrangers. Ils canonisèrent ce couple d'amis, sous le nom de Corates ou patrons d'amitié. Ils leur érigèrent un temple sous le nom d'*Orestéon*. Dans la suite les arts prirent le soin de transmettre à la postérité le récit des événemens qui avoient donné lieu à la fondation du temple. On en fit graver la description sur une colonne d'airain. On en peignit les principaux traits sur les murs de la galerie qui entouroit l'édifice. On y voyoit Oreste et Pylade sur un vaisseau battu par la tempête. Un autre tableau représentoit leur naufrage: on les voyoit successivement faits prisonniers, entraînés à l'autel, et couronnés de fleurs pour y être immolés. Plus loin c'étoit Iphigénie le bras levé sur la victime et reconnoissant son frère au moment de le frapper. Sur le mur opposé on avoit peint Oreste et Pylade en liberté, combattant et perçant Thoas, et faisant un grand carnage des Tauriens. Ensuite on voyoit les vainqueurs courir à leur vaisseau, lever l'ancre et partir avec la statue d'or et Iphigénie. Une poignée de Tauriens s'attachoit à la poupe du vaisseau déjà flottant et s'efforçoit de le retenir; quelques-uns saisissoient le gouvernail et tentoient d'y monter, d'autres blessés ou effrayés regagnoient la rive à la nage. On remarquoit sur-tout la per-

(38) Lucien Toxar. et Mnesip. Ovid. Pont. lib. III. ep. 2.

fection de la peinture dans la manière d'exprimer l'anxiété des deux amis, leurs efforts mutuels, et la défense que faisoit chacun d'eux pour sauver la vie de l'autre aux dépens de la sienne. Ces peintures à fresque subsistoient encore du temps de Lucien qui mourut l'an 193 de l'ère chrétienne.

39. L'apothéose des deux amis ne fut pas le tribut d'une admiration stérile, ou d'une aveugle idolâtrie. L'enthousiasme qu'ils excitèrent n'étoit pas le produit d'une imagination exaltée ou d'une effervescence éphémère chez un peuple frivole qui encense et outrage dans un même jour les objets de son culte. C'étoit l'hommage d'une nation toute neuve, non civilisée, impétueuse, inhospitalière, terrible aux étrangers, mais douce, bonne, constante et généreuse dans ses affections domestiques. La bienveillance qu'on peut appeler une amitié commencée, est une disposition naturelle à tous les cœurs qui ne sont pas corrompus. Ce sentiment, qui ne gagne pas à se répandre, étoit plus vif parmi les Tauriens dont les relations se bornoient aux limites de leur territoire. Ils avoient le germe de cette vertu sublime qu'ils admiroient chez leurs vainqueurs, et depuis l'apparition des deux héros, ce germe jeta de si profondes racines qu'ils firent une loi de l'inviolabilité de l'amitié. Ce respect religieux se soutint et se fortifia d'âge en âge. Il passa jusques sur le trône, et dans la suite quelques uns de leurs rois eurent des amis qui s'obligeoient par serment à ne pas leur survivre.

40. Les Scythes adoptèrent les mêmes maximes; ils nommèrent l'amitié la première de toutes les vertus, et en pratiquèrent les devoirs avec un zèle inconnu aux autres nations. Ils regardoient le temple d'Orestéon comme la meilleure école pour leurs enfans. Ils les y envoyoient dans l'âge où les premières impressions décident presque toujours du reste de la vie. On leur expliquoit les différentes scènes représentées sur le mur de la galerie, on leur en faisoit réciter l'histoire, et on leur

---

(39) Freret. Acad. des inscript. et belles lettres, tom. 19.
(40) Voyez Scythes I.

inspiroit de bonne heure le goût des grandes actions. Heureux temps! peuple fortuné! C'étoit la Grèce qui avoit fourni les modèles: mais c'étoit la Tauride qui les avoit possédés et consacrés. C'étoit la Tauride qui enseignoit à aimer, c'étoit elle qui formoit les imitateurs, et qui donnoit les maitres. Parmi les ruines de l'antiquité on trouve encore bien des débris des autels de Vénus; les temples de l'amour ne sont pas entièrement détruits: le temple de l'amitié n'existe plus; ou du moins l'édifice qui mérite ce nom par-dessus tous les autres, l'Orestéon a subi l'inflexible loi du temps. Peut-être un jour parviendra-t-on à retrouver ses restes enfouis. Approchons-nous du lieu qui les recèle, et tâchons de reconnoitre la place où fut élevé ce monument si digne de la mémoire des hommes.

41. Recherches sur ce temple.

41. Diane avoit trois temples en Tauride: attachons-nous de préférence à visiter l'enceinte de celui dans lequel Oreste prit la statue de la déesse. Quand nous y serons arrivés, nous serons indubitablement dans le voisinage du lieu où fut bâti l'Orestéon. Pour ne rien donner au hasard, nous marcherons sous la direction des écrivains du premier siècle. Vers les extrémités occidentale et méridionale de la presqu'île nous traversons une vallée arrosée par deux ruisseaux qui coulent en sens contraire. Un de ces ruisseaux se précipite dans le port de Symbolon ou de Baluclava: l'autre se jette dans le Ctenos, bassin du port de l'ancienne Cherson, nommée depuis Achtiar par les Tatares, et Sévastopole par les Russes.

Nous avons sous nos pieds les décombres de la muraille qui fermoit l'isthme large de deux petites lieues que forment les sources de ces deux rivières.

42. Nous entrons dans une petite presqu'île nommée par les anciens Trachée, enclavée au sud-ouest dans la Tauride. Nous passons à droite

---

(41) Strabon l. VII. p. 308. Carte géograph. de la Tauride.

(42) Ab Istro haec jam vetus Scythia est ad meridiem versus austrum proposita usque ad urbem Carcinititum.

Ejusdem deinceps quod ad mare fert montosae regionis et in Pontum porrectum incolit gens Taurica Chersoneso tenus, nomen TRACHEA,

le bassin desséché de Ctenos et nous apercevons les ruines de la ville de Chersonnése, ou Chersonne-Héracléote, où Diane avoit un temple. Mais Strabon nous avertit que ce n'est pas là celui que nous cherchons, puisque Chersonne-Héracléote n'a été fondée que cinq cents ans avant notre ère, c'est-à-dire plusieurs siècles après Thoas, et après Oreste, epoque où le temple de Diane étoit déjà célèbre.

43. Nous avançons vers le midi en suivant le rivage de la mer, nous côtoyons trois ports, et nous arrivons au promontoire de Parthénion sur lequel est aujourd'hui le monastère de Saint-Georges. Nous voilà éloignés d'environ quatre lieues de l'ancienne Chersonne. Ici notre guide nous fait remarquer que sur ce promontoire, au commencement du premier siècle, étoit le temple d'une certaine déesse vierge, et son idole. Nous comparons, nous appliquons au site, et la description du géographe, et la peinture du poëte qui étoit son contemporain.

44. Tout est d'accord, nous sommes au parvis du temple où Diane fut adorée sous Thoas, nous foulons les ossements des Grecs immolés par milliers pendant plusieurs siècles, et la poussière de l'autel de marbre blanc sur lequel Iphigénie pensa immoler son frère. Voilà sans doute où fut placé l'autel, voilà le piédestal de la statue d'or de Diane enlevée par Oreste.

45. Nous avons sous nos yeux la vallée d'où l'on montoit au temple par quarante degrés, sous lesquels étoit la grotte consacrée aux nymphes. Nous mesurons d'un œil épouvanté l'endroit d'où l'on jetoit dans la mer les restes des malheureuses victimes (45). Cet énorme rocher isolé dans la mer dont la tête s'élève au-dessus de tous les autres, dont la base irrite les vagues paisibles, et brave les tempêtes, c'est le même rocher derrière lequel se cachoit Oreste pour épier le moment favo-

---

id est aspera Haaec ad mare pertingit quod ad ventum subsolanum vergit. Herodot Lib. IV. pag. 404. edit Hamboc.

(43) Ovid ex ponto, l. III. ep. 2 Cottae.

(45) Hérodote l. IV. p. 406.

(46) Hérod. l. IV. p. 414.

râble où il pourroit enlever Diane. Ainsi n'en doutons pas, voilà le cap sur lequel on érigea le temple d'Orestéon, non loin du temple de Diane qui conserva toujours le nom de la déesse, quoique depuis l'enlèvement de sa statue, on y sacrifiât à Iphigénie. A l'orient de ce cap est le port de Symbolon devant lequel étoit l'ancienne ville de Placia (a), ville déjà ensevelie sous ses ruines avec ses temples dans le premier siècle de notre ère, tandis que dans le déclin du second, du temps de Lucien, Orestéon existoit encore (b).

Il est temps de rentrer dans l'intérieur de la Tauride et de reprendre le fil de son histoire, dont nous ne croyons pas nous être écartés en cherchant la place d'un monument qui est un de ses plus anciens titres à la curiosité de nos lecteurs.

46. Neutralité des Tauriens. 514. av. J. C.

46. Nous avons dit qu'après la mort de Thoas il y avoit un vide considérable dans l'histoire des Tauriens. Nous avons imputé le silence des écrivains grecs à cet égard, au choix qui dut naturellement tomber sur quelque guerrier de la Tauride, si toutefois le gouvernement conserva une forme monarchique. Nous sommes réduits à des conjectures, sur tout ce qui est relatif à cette contrée durant plusieurs siècles, pendant les quels il n'y eut point d'entreprise au dehors. De-la vient que ce peuple est presqu'oublié, ou nommé très-rarement jusqu'à l'époque de Darius roi de Perse et de Médie. Sous le règne de Cyaxarès, un de ses prédécesseurs, les Scythes avoient fait une irruption en Perse, et y avoient fait un dégât considérable. Darius résolu d'en tirer une vengeance éclatante, fit marcher un gros corps d'armée contre les Scythes, 514 ans avant notre ère. Aussitôt qu'ils furent informés des intentions de ce monarque, ils engagèrent les Tauriens à faire cause commune avec eux pour s'opposer à cette entreprise. Mais les Tauriens refusèrent formellement de secourir leurs voisins de la terre ferme, et déclarèrent qu'ils vouloient rester neutres, parce que n'ayant jamais donné à Darius aucun sujet de mécontentement, ils n'avoient nulle raison de croire que ce roi vînt porter la guerre chez eux.

(a) Plin. Hist. l. IV. c. 12.
(b) Lucien in Toxar.

En effet ils n'avoient pas accompagné les Scythes dans leur expédition en Asie, et ils étoient fondés à croire qu'ils ne seroient pas troublés par des hostilités, qui n'avoient d'autre cause que la vengeance. Cependant leur neutralité dans cette guerre, n'empêcha pas qu'elle ne produisit, par ses conséquences, un grand changement dans leur patrie.

47. On peut regarder l'invasion de Darius, comme l'époque de la fondation des colonies étrangères en Tauride. Les habitans de l'Asie mineure, sujets du roi de Perse, qui composoient son armée navale, eurent tout le temps de reconnoîrte les côtes de la mer Noire; ils conçurent le dessein de s'établir sur les points qui leur plurent davantage, et ils l'accomplirent bientôt après la guerre. Quand elle fut terminée les Héracléotes firent voile vers ces parages, conjointement avec les Déliens de la côte septentrionale de l'Asie mineure, et ils bâtirent Cherson sur le territoire des Tauriens. Cette colonie a subsisté pendant deux mille ans. 47. Origine des colonies.

48. Cent vingt ans après la fondation de Cherson, les Tauriens éprouvèrent un sort plus fâcheux que l'usurpation du terrain nécessaire à la construction d'une ville. 380 ans avant notre ère, les Sarmates qui en différentes occasions avoient toujours combattu les Scythes avec avantage, les ayant tous subjugués ou exterminés, se mirent à la poursuite de ceux qui vivoient dans les montagnes de la Tauride, mêlés avec les naturels du pays, et ils établirent leur domination sur les uns et les autres. Les vainqueurs s'emparèrent de la ville de Tauros, et de ses environs. C'est pourquoi un Sarmate dit à Ovide: »Je suis natif de Tauros en Scythie: nous y adorons la sœur d'Apollon.« 48. Celles des Sarmates.

49. La seconde colonie en Tauride étoit celle du Bospore. Elle n'étoit pas fixée sur la côte de la presqu'île, mais son pouvoir s'y fit sen- 49. Celle de Bospore.

---

(47) Strabon, l. VII. p. 308. l. XII. p. 542. Justin, l. XVI. c. 3. Pline Hist. l. IV. c. 12.

(48) Ovid. ex Ponto, l. III. epist. 2.
Diodor. l. XX. c. 24.

(49) L'histoire de Bospore a son chapitre parriculièr plus bas.

tir plus promptement que celui des fondateurs de Cherson. (a) Un roi de Bospore nommé Eumelos, qui régnoit à-peu-près dans le même temps, chassa tous les pirates de la mer Noire, et s'attira les bénédictions de toutes les villes commerçantes. Les peuples corsaires les plus connus étoient alors les Hénioches, les Achéens, et les Tauriens.

50. Ceux-ci n'abandonnèrent pas leur métier favori, et ilsexercèrent sur le continent le brigandage qui leur étoit interdit sur la mer. Ils ne firent que changer le théâtre de leurs courses, et ils devinrent d'autant plus entreprenans qu'ils n'avoient plus rien à redouter de la supériorité des Scythes que les Sarmates avoient détruits. Bospore et Cherson, les deux villes les plus opulentes, furent en proie à l'avidité de ces Barbares. Ils y levoient impunément des contributions énormes, et dans les cas d'insolvabilité ils y commettoient d'horribles dégâts.

Ces vexations durèrent jusqu'au commencement du siècle qui précéda notre ère.

51. Dans l'année 81, Mithridate roi du Pont subjugua Bospore, et soumit les Chersonnites, qui après avoir étendu insensiblement leur puissance sur toute la contrée montagneuse de la Tauride, en étoient devenus les maîtres et les oppresseurs. Dans la vue de s'assurer la possession de cette conquête, le vainqueur fit passer d'Asie en Tauride trois colonies nombreuses de fidelles Sarmates, les Yazygues, les Basiléens et les Korolles. La ville de Tauros, et son temple ont été décrits par Ovide au commencement de notre ère, sur la relation d'un Sarmate qui disoit y être né, et y être plus attaché qu'à la patrie de ses pères.

52. Mithridate jouit de sa conquête pendant l'espace de seize ans; après quoi il fut vaincu par Pompée. Alors les Tauriens subirent le mê-

---

(a) L'histoire de ce royaume et de cette republique est dans les livres. V. et. VI.

(50) Description de la Crimée, par Thunmann, p. 11. Nous conservons le mot de Bospore, à cause de l'étymologie de porin voyager, quoique l'usage du mot Bosphore ait prèvalu, de forin porter.

(52) Tacit. annales. l. XII.

me sort que les Chersonnites, et devinrent comme eux une province romaine.

Mais quoique Mithridate eût abandonné la Tauride, et que l'année suivante il eût terminé sa vie par une mort violente, l'armée romaine ne put avancer que jusqu'à la rivière de Phase.

Les Tauriens, séparés par des barrières naturelles se releverent peu-à-peu. Dans l'espace d'un siècle ils devinrent assez forts pour recommencer leurs brigandages. Ils étoient déjà redoutables sous l'empereur Claude, et vers le milieu du premier siècle de notre ère, ils battirent son armée de concert avec Mithridate III roi du Bospore qui n'avoit pas dédaigné leur alliance.

53. Vers le milieu du second siècle, les Scythes déjà connus sous le nom de Goths prirent un nouvel essor. Ils relevèrent leur puissance et ils subjuguèrent en même-temps les Tauriens dont ils éteignirent presque le nom. A la fin du quatrième siècle une autre tribu de Goths persécutée par les Huns, pénétra dans la Tauride, à travers les défilés que l'on croyoit inaccessibles, et y fonda une république. Ce petit état devint avec le temps une principauté sous le nom de Goths Trapésites, et ses souverains résidèrent à Mangout. 53. Des Goths.

54. Dans le cinquième siècle les Ongres occupèrent la côte méridionale de la presqu'île. Après eux les différens peuples qui firent successivement des invasions dans la Tauride, n'inquiétèrent pas les montagnards, et se contentèrent du tribut qu'ils en recevoient. 54. Des Hongres ou Ougres.

55. Les choses changèrent de face au quatorzième siècle, époque où les Génois s'emparèrent de Mangout, d'Inkerman, de Soudag et de Baluclava, et opprimèrent Cherson. Enfin dans le siècle suivant l'irruption des Tatares opéra un changement encore plus considérable. Les Tauriens devinrent Tatares eux-mêmes, et leurs nouvelles mœurs rendirent leur origine entièrement méconnoissable. 55. Des Génois.

Telle est la matière des scènes diverses qui se passent en Tauride pendant la durée de 3600 ans. Conformément au plan de travail que j'ai adopté, je vais en offrir séparément les tableaux dont la variété ne permettoit pas de former un seul tout, puisque la Tauride étant si sou-

vent occupée par des étrangers, son histoire est nécessairement celle de plusieurs nations. Je commence par celle des Cimmeriens, qui fera le sujet du livre suivant.

LIVRE II.

De la Tauride sous les Cimmeriens.

1. Les Cimmeriens etaient du'ne rigine très-differente de celle des Scythes Ils etaient Celtes.

2. Ils habitoient l'interieur de l'Asie.

3. L'antiquité de la nation prouve la ville de Cimmérion dans la Troade dont la capitale fur détruite l'an 1209. av. l'erè.

4. Galatée fils d'Hercule et d'une princesse Celtique étant monté sur le trône de son frere, augmenta son royaume de plusieurs états, et y donna, aussi bien qu'à ses sujets, le nom de Galates ou Gaules.

5. Les Cimmériens habitoient le plat pays de la Tauride. Ils étoient en Europe aux environs de la mer Noire depuis une haute antiquité, lorsquen 1514 avant notre ère, les Scythes poursuivis par les Massagètes en Asie, vinrent menacer leurs frontières sur les bords du Borysthène sous la conduite du roi Targitaüs Ils y peuvent donc avoir été déjà l'an 1600 av. l'ère. **5. Leur origine.**

6. Aux approches des Scythes peuple nombreux et formidable, les Cimmériens qui étoient mécontens de leur gouvernement ne témoignèrent nulle envie de défendre leur territoire. C'étoit une espèce de république où l'ambition de quelques particuliers comptoit pour rien le malheur général, et ne maintenoit que par la violence, un pouvoir usurpé par la ruse. Le commun peuple, pour qui le changement a toujours de l'attrait, étoit disposé à ouvrir les bras à des étrangers qu'il regardoit **6. Leur état.**

---

(1) Plin. L. VI. c. 13. (2) Herodot. L. IV. (3) Plin L. V. c. 30.
(4) Diod. Sic. L. X. art. 18.
(5) Hérodot. l. IV. p. 357. 359. AEschylus in Prometheo, vers 729. Diodor. Sicil. l. II. cap. 26.

moins comme des ennemis que comme des libérateurs. Tel étoit le sentiment de la multitude qui n'ayant ni propriété, ni autorité dans l'état, jugeoit qu'en tout événement, servitude pour servitude, on seroit peut être moins opprimé sous de nouveaux maîtres.

7. Leurs discordes.

7. De leur côté les chefs intéressés à conserver leurs possessions et leurs prérogatives, étoient effrayés d'une invasion prochaine qui pouvoit les rejeter dans la classe plébéïenne, ou les réduire à chercher avec elle un autre établissement. Ils tinrent donc une assemblée dans laquelle ils prirent la résolution de défendre leurs foyers, et de vendre chèrement leurs vies. Mais le peuple déclara qu'il ne vouloit pas courir les hasards d'un combat où tout l'avantage de la victoire ne seroit utile qu'à ses commandans.

8. Leur guerre domestique.

8. Ce partage d'opinions fit éclater dans l'état une guerre intestine où les deux partis, au lieu de fondre l'un sur l'autre, employèrent un moyen pratiqué dans les temps barbares, mais inusité chez les nations policées, quoiqu'il épargne l'effusion du sang humain. On convint pour terminer le différent, de s'en rapporter au sort des armes entre des champions égaux en nombre et en force qui furent choisis de part et d'autre. Les juges infortunés se tuèrent mutuellement dans le combat sans décider la question, et furent ensevelis sur le bord du Dniester.

9. Leur transmigration.

9. Cependant les Scythes arrivant en foule du côté du nord vers ce fleuve, ne laissèrent plus aux Cimmériens le temps de délibérer; et le gros du peuple refusant de combattre, les Cimmériens furent obligés de passer le fleuve et de se retirer au sud. Ils y furent tranquilles pendant quelques siècles. Ils accompagnèrent les Argonautes qui abordèrent sur leur rivage l'an 1254 avant notre ère. Enfin ils furent encore délogés par les Scythes, de ce pays que le Danube sépare de la Thrace, qui fut nommée depuis ancienne Scythie et aujourd'hui Moldavie.

---

(9) Hérodot. l. IV. Breitenb Zeitrech. zu allgemeiner Weltgesch. vom Ursprung der Monarchie, à Berlin 1785 tab 1 fol. 3 Bosp. tab 6 fol 5.

10. D'un autre côté, peu de temps après la guerre de Troye, les Cimmériens furent chassés par les Hénètes peuple principal de Paphlagonie, qui après avoir perdu leur chef Pylamène sous la conduite duquel ils avoient secouru cette malheureuse ville, passèrent en Thrace, furent longtemps errans en diverses contrées, et allèrent enfin s'établir sur la côte vénitienne de la mer Adriatique.

11. Successivement poussés par les Scythes, par les Hénetes et par d'autres peuples, dans les temps où la force décidoit seule du sort des nations, les Cimmériens passèrent les uns en Italie, où ils s'enfoncèrent dans les cavernes près du bain de Bayes et du golfe d'Averno, et les autres dans les contrées septentrionales de l'Europe. La dernière émigration de ce peuple est indiquée par son apparition en Danemarck sous le nom de Cimbres, ce nom selon Diodore est synonime de Cimmériens; ils étoient en société avec les Daces leurs anciens voisins au nord du Danube pendant plusieurs siecles; (a) il savoit aussi que l'hyvers étoit très-long chez eux.

12. Nous les retrouvons aussi sous la dénomination de Cimmériens sur les côtes de l'Océan septentrional, au nord des Arimphéens qui habitoient sur la rivière de Chrône ou Niémen, c'est-à-dire au nord, dans la Lithuanie. La description des anciens géographes ne laisse aucun doute à cet égard.

13. Quelques écrivains, après avoir dit qu'une partie des Celtes resta dans les contrées méridionales entre les Pyrénées et les Alpes, et que l'autre alla s'établir dans le nord de l'Europe, ajoutent expressément que les Cimmériens passèrent au nord, et y prirent le nom de leurs compatriotes (13).

---

(11) Strabon. l. V. l. IX. p. 244.
(a) Diod. Sic L. V. art. 21.
Diction. historicum ac poeticum Cloquemini, Lugduni. 1581. verbo Cimmerii.
(12) Pline l. VI. p. 13. Amm. Marcel. l. II. c. 8.
(13) Plutarque vita Camilli. Diod. Sic. l. V. c. 32.
Appian. l. I. de bello civili p. 625.

14. On se rappelle que dans la suite des temps, le mot du Celte ou Kelte fut changé en Galate par les Grecs (14), et en Gaulois ou Galles par les Romains (a). Mais tous ces noms ont la même signification; ils veulent dire, guerriers (b).

Il est vrai qu'Hérodote ne fait mention que des Celtes établis dans les contrées méridionales entre les Pyrénées et les Alpes, et qui s'y trouvoient de son temps, 500 ans avant l'ère chrétienne. Mais on ne sera pas étonné de son silence sur la dernière transmigration des Cimmériens, si l'on considère son opinion sur la rigueur d'un climat qu'il croyoit insupportable. En effet cet historien, avouant avec ingénuité qu'aucun de ses prédécesseurs n'a porté les recherches plus avant, place la zône glaciale au cinquante-deuxième degré d'élévation du pôle. Il ne voit sous ce parallèle que des races d'infortunés, des générations de monstres, n'ayant qu'un oeil, ou des pieds de chèvre, trainant, au milieu des neiges, des glaces et des frimats, une vie triste et languissante sans voir jamais le soleil sur leur horizon (c).

15. Il me semble que le silence d'Hérodote est compensé par le témoignage d'Homère à qui je ne crains pas d'accorder les connoissances qu'Hérodote refuse à tous les Grecs, en ce qui concerne la géographie du Nord. Sans doute c'est le Nord que le poëte avoit en vue, quand il a dit: »*Le soleil qui échauffe tout, n'éclaire pas les Cimmériens.* Cela ne peut pas convenir au Bospore Cimmèrien, dont le climat est habituellement très-doux, et cette pensée ne peut s'appliquer qu'à la Chersonnèse Cim-

---

(14) Pausanias l. I. c. 3.
(a) Jul. Caesar de bell. gall. l. I. c. 1.
(b) Pezron. or. ling. celticae. c. 2. Appian. bell. hispan. p. 420. edit. Amstelodami in 8°. 1670.
(c) Hérodot. l. IV. p. 366.
(15) Homère, Odyssée. l. XI. v. 15.
(15) A Londres, le 6 décembre 1787 avant midi, l'air étoit tellement imprégné de neige qu'on fut obligé d'allumer les bougies. A Amsterdam, le 14 décembre 1783 et le 4 janvier 1794, le brouillard étoit si fort que les

mérienne, Cimbrique, ou Juthlande, où les ténèbres et les gelées sont plus ordinaires et plus fortes, où les nuits sont plus longues en hiver que celles de la Grèce et de la Tauride. Les jours mêmes sont souvent obscurcis dans les contrées septentrionales par les vapeurs qui s'élèvent du sein de la mer, et qui produisent des brouillards assez épais pour intercepter la lumière du soleil. Nous en avons des exemples récens. Tout le monde connoît le bon mot de cet Italien qui écrivoit de Londres à un de ses amis de Florence, *salutate mi il sole*, saluez le soleil de ma part.

On objectera peut-être qu'il s'élève aussi quelquefois des brouillards sur les côtes des îles de l'Archipel, mais ils y sont moins fréquens, moins épais, et moins durables; et s'ils sont fâcheux pour la navigation c'est moins par leur obscurité, que par la violence des tourbillons, et des trombes dont ils sont accompagnés. Variétés de climats.

16. On peut objecter aussi que du temps d'Homère les gelées étoient très-rudes sur le Pont-Euxin, et l'on peut appuyer cette objection sur des observations relatives à des époques encore moins éloignées de nous. En effet, 500 ans avant notre ère, les glaces du Bospore furent si fortes que les Scythes de la Chersonnèse y combattirent et y passèrent avec des chariots pour aller aux Indes.

400 ans plus tard Néoptolème, général de Mithridate, a vaincu les Scythes dans un combat naval à la même hauteur du Bospore où pendant l'hiver il les avoit battus sur la glace avec sa cavalerie (a).

17. Du temps d'Ovide on vendoit le vin gelé par morceaux, à pleines mains, sur le bord de la mer Noire en Sarmatie (b).

---

hommes et les chevaux tomboient dans les canaux en plein midi. Voyez les gazettes du temps.

(15) Hist. natur. de Buffon éd. de Berne 1784. t. III. p. 25.
(16) Hérodot. l. IV. c. 28.
(a) Strabo, l. 7. t. IX. p. 307.
(17) Ovid. Tristium l. VIII.
(b) Agathias, l. IV.

Le Danube gela vers son embouchure en 559 (c).

En 717, la terre fut couverte de neige en Asie pendant plus de trois mois consécutifs; et la rigueur du froid fit périr une grande quantité d'hommes et d'animaux (d).

Au mois de février 764 d'énormes glaçons, qui pouvoient porter trente hommes, furent poussés dans le détroit de Constantinople et vinrent battre en brèche les murs de cette ville. Ce grand hiver avoit commencé dès le mois d'octobre de l'année précédente avec une telle force que toute la mer Noire fut couverte de glaces de 30 pieds d'épaisseur (e). On pouvoit passer en voiture de la Tauride en Thrace et de Constantinople en Asie.

En 801. La mer Noire fut gelée pendant tout l'hiver (f).

18. En 1068. Oleg prince de Russie, duc de Tmutarakan, fit mesurer sur la glace la distance de cette ville à Kertsche à travers le Bospore (18).

Nous accorderons, si l'on veut qu'au temps d'Homère le climat du Bospore a probablement éprouvé des hivers plus rigoureux. Toujours est-il vrai de dire que des variations accidentelles, uniquement remarquables par leur extrême rareté, ne doivent pas être considérées comme des phénomènes ordinaires et réguliers. Le prince des poëtes ne s'arrêtoit pas aux exceptions ni aux écarts de la nature pour peindre la nature, il en saisissoit les traits caractéristiques, habituels et constans. Ainsi quand il désigne un peuple contristé par l'absence du soleil qui porte la chaleur en tous lieux, il ne veut pas parler de ceux qui jouissent le plus souvent de cette chaleur bienfaisante, mais de ceux qui sont constam-

(c) Calvisius art. de Cedrenus.
(d) Calvisius miscellanea.
(e) Cedren t. II. p. 464. Zonaras, t. II. p. 109. 110.
(f) Calvisius ex annalibus Fuldensibus.
(18) Историческое изслѣдованіе мѣсто-положенія древняго Россійскаго Тмутараканскаго Княженія, издано Алексѣемъ Мусинымъ-Пушкинымъ 1794 С. Петерб.

ment assujettis aux longueurs périodiques des longs hivers. Telle étoit la condition des Cimmériens en Juthlande.

19. Comme la partie des Cimmériens, que les Scythes avoient poussés vers le Dniester, eut la liberté de se retirer au-delà de ce fleuve, l'autre, parceque les Scythes laissèrent à leur gauche, a trouvé un passage ouvert à travers le Bospore Taurique en Asie. En effet les Scythes venant par terre n'avoient point de vaisseaux à leur disposition, pour faire le trajet de ce Bospore et pour entrer par-là dans la Tauride. Il ne leur étoit guère possible de côtoyer la mer d'Asof, dont les bords sont coupés par beaucoup de rivières ordinairement très-larges à leur embouchure. Ainsi la nature des lieux indique assez clairement qu'ils dirigèrent leur marche vers le Nord. Ils fondirent de ce côté-la sur les riverains du Dniester, et laissèrent conséquemment un passage libre vers Pérécop à tous ceux qui habitoient les côtes septentrionales du golfe de Carcinite et de la mer d'Asof. Cette retraite est d'autant plus probable que les habitans devoient avoir assez de connoissance de leur pays pour prévoir les difficultés insurmontables qu'ils auroient à vaincre dans l'intervalle qui sépare le Dniester et le Don. Nonseulement ils s'y seroient trouvés exposés à des dangers continuels, puisque cette vaste plaine dépourvue de forèts et de défilés, ne leur offroit aucun abri contre les attaques des Scythes: mais quand ils auroient passé le premier fleuve, très-large en cet endroit, et dont la rive gauche est presque toute couverte de marais, ils auroient rencontré successivement cinq ou six autres fleuves qui se jettent dans le golfe de Carcinite et dans les Palus-Méotides.

20. Ils abandonnèrent donc la Tauride, et en côtoyant la mer Noire, ils entrèrent sous la conduite du roi Lygdamis dans la presqu'île où les Grecs bâtirent la ville de Sinope.

21. Cependant cette émigration ne fut pas générale; une grande partie des propriétaires aime mieux subir la loi des vainqueurs et con-

(19) Hérodote l. IV. p. 378.
(20) Hérodote l. IV. p. 360.

server quelques biens que de tout perdre en s'éloignant. Il n'y a que les Nomades qui se decident si facilement à changer de demeure, mais il est bien rare que des hommes attachés à la glèbe par la culture, ou fixés dans l'enceinte des villes, se déterminent tous à-la-fois à quitter leur patrie. Ils y tiennent encore par des liens puissans, lors même qu'elle devient méconnoissable par les changemens de dynasties régnantes, ou par l'invasion de l'ennemi. C'est pourquoi les Chinois restèrent immobiles, quand les Manjous occupèrent leur trône; c'est par la même raison que les Romains portèrent le joug sans abandonner l'Italie, quand les Goths l'inondèrent. Aussi trouvons-nous des traces du séjour d'une partie des Cimmériens en Tauride, long-temps après la conquête des Scythes. On y entend retentir dans des siècles plus rapprochés de nous les noms de ville de Cimméricon, à l'entrée de la Chersonnèse (de Kertsche), de murs cimmériens, (21) de la douane cimmérienne à Cremni (a) du mont Cimmérios, et de leurs autres habitations (b).

Ils eurent aussi des établissemens dans l'île de Taman, à l'orient du détroit de Bospore, qui porte leur nom jusqu'à nos jours: mais ils ne s'étendirent pas plus loin du côté du levant. Du moins il ne paroît pas que Sésostris les ait rencontrés sur les côtes de la mer, dans le cours de son expédition contre les Scythes 39 ans après leur passage en Europe (c).

22. Oppression des Scythes.

22. Les Cimmériens supportèrent pendant 800 ans la domination des Scythes en Tauride, jusqu'à ce que des vexations multipliées eussent réveillé les anciens ressentimens. Quand ils virent que les Scythes combloient la mesure des injustices, en violant toutes leurs propriétés, ils

---

(21) Hérodote, P. IV. p. 364.
(a) Strabon. l. XI. p. t. gr. 494.
(b) Tabula peutingeriana Segment. 8. littera C. Cette carte itinéraire a été faite par l'ordre de l'empereur Théodose dans le quatrième siècle. *Von Suhm, Geschichte der Entstehung der Völker, 6 Kapitel, Seite* 435.
(c) Voyez le livre III de cette histoire où est celle des Scythes.

se soulevèrent contre leurs tyrans (22), et secouant le joug qui leur étoit devenu odieux, ils sortirent de la Tauride, entrèrent en Asie les armes à la main, et subjuguèrent le royaume de Lydie (a).

23. On ne regrette pas ordinairement ceux qu'on opprime. On sentit la perte des Cimmériens long-temps après leur départ qui laissoit un vide considérable dans cette classe précieuse, dont les travaux et l'industrie sont des sources de richesses toujours renaissantes. Les usurpateurs qui leur avoient succédé, n'avoient acquis que des germes de division intestine en partageant leurs dépouilles. Les générations suivantes, diminuées et appauvries par la privation de tant de bras nécessaires à la culture, jugèrent qu'il étoit de leur intérêt de ramener sur leur territoire toutes les familles agricoles qui s'en étoient éloignées 60 ans auparavant. Tel fut l'objet principal de l'expédition des Scythes 640 ans avant l'ère chrétienne. Mais ils manquèrent leur but en prenant une fausse route, et ils entrèrent en Médie, dont ils firent la conquête ainsi que de toute l'Asie extérieure, où les Cimmériens furent enveloppés dans la calamité générale que les Scythes répandirent sur cette contrée pendant 28 ans. Les Cimmériens ne revinrent plus en Tauride.

24. Le frere de Ciceron repondit à la demande de quel pays vinrent les Cimmeriens en Troade, ainsi que ceux qui habitèrent la Tauride, les côtes du Pont-Euxin et des Palus-méotides. C'est rechercher un fait qui se perd dans la nuit des temps, et qui remonte à une époque où l'histoire écrite commençoit à peine à se développer. Mais si elle ne nous apprend rien de précis sur la première habitation de ces peuples, elle nous garantit au moins leur très-haute antiquité, en nous attestant qu'ils étoient Celtes d'origine, (24) et qu'ils étoient connus en Europe dans le temps où elle portoit encore le nom de Celtique.

25. Quant à la dénomination de Cimbres et de Cimmériens, c'est une seule et même chose. (25) Il n'est pas rare de remarquer de pareils 25. Etymologie des Cimmériens.

(22) Plutarque in Mario.
(a) Hérodote, l. I. p. 12.
Diod. Sic. l. V. c. 2 l. II. c. 26. App. de bello civili, p. 625., ed. de Paris.
(25) Platon Cratilo Strab. l. XVI. p. t. g. 785. L. XII. p. 549.

changemens de noms introduits per les Grecs, dont l'oreille délicate et accoutumée aux douceurs d'une langue toute pleine d'harmonie, obligeoit les écrivains à défigurer les sons primitifs, et à en altérer la terminaison, sans se mettre en peine des embarras qui en résultoient pour les étrangers.

26. On peut se convaincre de la priorité du nom de Cimbre, et de son identité avec celui de Cimmérien, en consultant les auteurs byzantins qui ont appelé Cybermicon, (26) la presqu'île de Kertsche, où les Cimmériens avoient autrefois leur habitation principale, sur les rives du détroit qui sépare la Tauride de l'Asie.

Les auteurs grecs les ont toujours appellés Cimmériens, (a) et le nom de Cimbres leur a été restitué par les Romains qui éprouvèrent leur férocité sous les consuls Cépion et Manlius, et qui sous Marius remportèrent contre eux une victoire signalée. (b)

Puisqu'il est constant que les Cimbres ou Cimmériens étoient Celtes d'origine, ils parloient sans doute la langue celtique dont on retrouve le patois dans plusieurs provinces de l'Europe. Elle paroît fort éloignée de celle que les Cimbres parlent aujourd'hui en Juthlande, qui est un dialecte germanique. Mais il n'est pas étonnant qu'un intervalle de vingt trois siècles ait effacé les traits originaires de leur langage. Quant à leur histoire ancienne, elle rentre dans celle des Celtes, qu'on appeloit aussi Galates (c) et Gaulois. (d).

---

(26) Constant, Porphyrog. de administ. Imperii. p. 148. 150.

(a) Hérodot. l. II. c. 3. p. 162. l. IV. c. 49.

(b) Diod. Sic. l. V. c. 21. l. II. c. 26. Plutarque in Mario. Cicero de provinciis consularibus.

(c) Pausanias in Attic. l. I. c. 3. Strabo, l. IV.

(d) Jul. Caesar, bell. Gall. l. I. c. 1.

LIVRE III.

De la Tauride sous les Scythes, 1514 ans avant l'ère chrétienne.

1. Les Cimmériens furent dépossédés en Europe par les Scythes, peuple fameux, qu'on retrouve souvent sous la même dénomination, dans des lieux divers, et chez des nations d'origine fort différente. De là vient qu'on en parle quelquefois d'une manière vague, obscure, ou contradictoire. Ainsi nous croyons qu'avant de raconter leurs exploits, il est essentiel de déterminer avec plus de précision, leur nom, leur origine et le lieu de leur demeure. Il ne s'agit pas d'une recherche oiseuse, mais d'un éclaircissement nécessaire pour éviter la confusion, pour mériter et soulager l'attention du lecteur. Car si nous passions superficiellement sur ce qui a besoin d'être approfondi, nous déplairions tout-à-la-fois aux savans et à ceux qui ne le sont pas: aux uns en leur laissant trop de choses à désirer, et aux autres en les égarant dans un labyrinthe de faits dont ils ne pourroient pas trouver le fil. 1. Les Scythes.

2. Chez les Grecs, tous les étrangers éloignés, ou comme ils avoient coutume de les appeler, les Barbares, étoient Scythes. (1) Du moins ils leur assignoient pour patrie tout le nord de l'Asie (a) et de l'Europe. (b) Cependant, à les en croire, il y avoit aussi des Scythes en Egypte. (c) Trompés par leur ancien géographe Ephore, que Strabon réfute à chaque page, ils désignoient de ce nom commun tous les peuples du Nord qui étoient fort 2. Leur origine.

---

(1) Strabo. l. I. p. t. g. 33.
(a) Diodor. sicil. l. II. c. 26.
(b) Strabo. geogr. l. XI. p. t. g. 507.
(c) Ptolem. geograph. tab. 3. Africae.

11

éloignés d'eux. (d) Ils nommoient les Ethiopiens, Scythes du midi, (e) les Indiens, Scythes du sud-est, et les Celtes, Scythes du nord-ouest. (f)

3. D'autres appeloient Scythisme en général, toute espèce de vie effrénée, irrégulière, qui n'étoit assujettie, ni au pouvoir d'un chef, ni à l'autorité des lois civiles, ou des maximes de gouvernement établies chez les nations policées. (3) On peut donc avancer, sans craindre de se méprendre, que parmi les Grecs on donnoit le nom de Scythe, aux peuples peu connus: et si sur la foi de cette dénomination, un écrivain se flattoit de composer la véritable histoire des Scythes en recueillant tout ce que nous en ont transmis les auteurs Grecs les plus estimés, il formeroit la compilation la plus embrouillée des exploits de tous les peuples barbares en général, c'est-à-dire étrangers aux Grecs. Car il n'y en a guère auxquels ils n'ayent attribué ce nom. Ils appeloient Scythes les Avares, les Bulgares, les Chazares, les Chrobates, (d) les Hérules, (e) les Huns, (f) les Lèches, ou Polonois, (g) les Petschénègues ou Patzinates, (h) les Russes, (i) les Serbes, (k) les Slaves, (l) les Tatares, (m) les Tauriens, (n) les Turcs (o) et les Uzes. (p).

Leur religion.

On se flatteroit vainement de reconnoître le véritable nom de la nation scythe au milieu des ruines de son ancienne langue. Hérodote ne rapporte

(d) Strabo, l. I. p. t. g. 33.
(e) et (f) idem. ibidem.
(3) Chronicon Paschale, p. 33. 34. 49.
(d) Cedren.
(e) Zonaras.
(f) Eunap. de legation.
(g) Cinnam.
(h) Nicéphor. Bryennen. Anna Comnen.
(i) Georg. Acropol.
(k) Cedren.
(l) Constantin in Basil. Cedren. Cameniata de excidio Thessalon.
(m) Pachymer, tom. I. Chalcond. de reb. turc.
(n) Ptolemée. Strabo.
(o) Zonaras Theophylact.
(p) Scyl.

quelques mots: par exemple elle nommoit Jupiter, *Papee;* Neptune, *Thamimasades;* la Terre, *Apie;* Vénus, *Artimpase;* Apollon, *Etesyrie;* Vesta, *Tabita*, Amazone, exterminatrice des maris, *Eorpata;* la voie sainte, *Amexampée;* peuple borgne, *Arimaspu.* (q)

Premièrement, quant aux noms des dieux, il est naturel de conjecturer qu'Hérodote a pu se laisser séduire par son patriotisme dans la comparaison des divinités Scythes avec les dieux de son pays. En second lieu, on ne peut pas accorder plus de confiance aux autres mots, attendu que leur étymologie est incertaine. Pour peu qu'on se livre à son imagination en pareille matière, on aperçoit des rapports, des analogies, des traits de ressemblance qui tiennent uniquement à la conformité de quelques syllabes. D'ailleurs, en supposant, que les Scythes ayant parlé cette langue de la nation la plus ancienne en l'Europe, où leurs ancêtres se fixèrent, il ne seroit pas possible d'en tirer une induction bien concluante; car elle a été altérée, mélangée, changée du tout au tout pendant l'espace de 3300 ans, et le patois qui en vient et qui subsiste encore aujourd'hui est rempli de mots Grecs, latins et allemands, de manière que chacune de ces trois nations pourroit revendiquer le nom Scythe avec une égale apparence de raison, en se dirigeant sur les traces douteuses du langage. (r).

4. Une très-ancienne tradition sembleroit indiquer à quelle nation appartenoit proprement le nom Scythe. Les Scythes qui habitoient aux environs du Pont-Euxin, se donnoient pour père Jupiter, et pour mère une fille du Borysthène. (4) Mais cette origine, purement fabuleuse, ne présente aucun signe distinctif. C'étoit une prétention commune à toutes les nations de l'antiquité, toutes vouloient descendre des dieux, comme plusieurs veulent aujourd'hui venir de la famille débarquée immédiatement de l'arche de Noé.

(q) Hérodot. l. III. et IV.
(r) Linguarum totius orbis vocabularium.
(4) Hérodot. l. IV.

5. De leur côté les Grecs débitoient que les Scythes européens étoient issus d'Hercule, et d'une femme, hyléenne, monstre moitié serpent habitant dans un antre de l'isthme de Kilbooroun. L'invention de cette origine hideuse n'avoit pour but que d'inspirer du mépris pour un peuple étranger à la Grèce, et de fomenter une haine nationale d'autant plus acharnée que le prétexte étoit plus extravagant. Les auteurs de cette absurde fiction savoient bien que pour émouvoir la multitude, il faut parler à son imagination, et qu'on est toujours assuré d'y réussir à l'aide des prodiges et des mensonges.

Nous autres nous ferons des recherches épurées sur les antiquités Scythiques en suivant l'ordre chronologique.

6. Variété noms.

6. Au témoignage de Pline, on commença, de son temps, à se former des notions plus exactes sur la géographie. On regardoit alors comme une ignorance honteuse l'application d'un nom commum à des peuples différens. L'équivoque du nom scythe disparut; on ne le donna plus qu'à ceux qui étoient vraiment de cette race, ou a à ceux qui se trouvant aux extrémités de la terre, étoient encore inconnus presque à tous les hommes. (6) L'usage de ce mot tomba en désuétude, ou du moins il fut considérablement restreint, et ne fut employé que comme épithète. (a) Enfin cette dénomination passa exclusivement aux Germains car ils étoient de la même race que les Scythes. (b) On peut dire la même chose dautres peuples qui étoient Germains d'origine, comme les Bastarnes, et les Peucins qui occupoient le midi de la Sarmatie européenne, et comme les Vandales riverains de la Vistule. (c) Au contraire on appeloit les Sarmates-Scythes, parce qu'ils occupoient l'ancienne Scythie, nommée depuis Sarmatie Européenne.

La nation qui occupa la Tauride pendant l'espace de 1500 ans avant l'ère chrétienne, et 1500 ans après, appartient sans doute originairement, comme toute la race humaine, à nos premiers parens débarqués sur le

(6) Plin. hist. l. IV. c. 12.
(a) Strabo. l. I. p. t. g. 306.
(b) Tacit. de situ et moribus Germanorum.
(c) Ptolemée, tab. VIII. Europae.

sommet du mont Ararât. Sa première patrie fut aux pieds de cette montagne. Elle n'habita d'abord qu'un canton assez borné le long du fleuve Araxe qui coule au nord de la Palestine, dans la rive occidentale de la mer Caspienne. (d) Cette nation est appelée dans la sainte écriture, *Gog:* (e) et son pays, faisant partie de la moderne Arménie, et de la Géorgie, *Magog*. Le texte dit que Gog est dans la terre de Magog, au nord des montagnes d'Israël. (f)

Les Finois, peuple originairement septentrional, appellent encore aujourd'hui la terre, *Ma*. (g)

Du nom primitif de Gog, vinrent successivement les noms de Goth, (h) Gète, Gythes (i).

Nous avons déjà remarqué au sujet de pareilles altérations, la cause des changemens introduits par les Grecs dans l'articulation de plusieurs mots qu'ils aimoient à prononcer en grasseyant. Accoutumés à cette mollesse de langage, ils adoucissoient le *d*, le *th*, en y mêlant légérement le son de la lettre *s*, et quelquefois même ils ajoutoient cette consonne au commencement des noms étrangers, pour les rendre à leur grè plus sonores. C'est ainsi que de Kimbri, Merdis, Alpes, Cothiae, ils ont fait, Skimbri, Smerdis, Salpiæ, Scothiæ, et de Gyth, ils ont formé Sgyth, et Skyth. (7)

Remarque sur la langue des Grecs.

Ces dérivations, quoique tournées en ridicule par des écrivains modernes à qui d'agréables saillies tiennent lieu d'érudition, sont pourtant

(d) Diodor. sicil. l. II. cap. 26.

(e) Bochart in phaleg.

(f) Ezéchiel, c. 38. vers 2. c. 39 vers 2.

(g) Georgi Beschreibung aller Nationen des Russischen Reichs, erste Ausgabe, vom Finnischen Stamme. Petersburg 1776. Seite 1.

Сравнительный Словарь всѣхъ языковъ и нарѣчій по азбучному порядку часть 3 въ Санктпетербургѣ 1791. страница 72. 73. буква м.

(h) Syncell. p. 382.

(i) Spartianus in vita Anton. Caracallae N°. 10 Getae. N°. 6. in vita Caracal. Spartien écrivoit à la fin du 3e siècle.

(7) Lycophron. v. 1367 Briant. annal. vol. III. p. 146. Russia, or a complet historical account of all the nations wich compose that empire by Pinkerton, p. 15.

les seuls points lumineux à la faveur desquels il nous est permis de pénétrer dans les ténèbres de l'antiquité. Nous ne craignons donc pas d'insister sur une opinion qui répand du jour sur l'histroire générale, et dont la justesse est attestée par les plus sages et les meilleurs écrivains de la Grèce. Platon dit expressément que les Grecs accommodoient les noms étrangers au génie de leur langue, et qu'il n'osoit lui-même, par égard pour ses compatriotes, écrire les mots atlantiques, sans en avoir adouci la prononciation. (a)

Ainsi on ne peut pas douter que les Grecs n'ayent formé ce nom de Scythe inconnu à la nation même à qui on le donnoit. On ne le trouve pour la première fois qu'au commencement du cinquième siècle avant l'ère chrétienne, environ cinquante ans avant Hérodote. (b)

8. Ancienneté des Scythes.

8. Cependant les Scythes prétendoient être beaucoup plus anciens que les peuples d'Egypte dont personne ne conteste la haute antiquité. (8) Cette prétention est étayée du suffrage de quelques savans qui les font descendre de Sérug, septième arrière-neveu de Noé. (a) Ils ne formoient encore qu'une peuplade obscure et peu nombreuse dans la contrée voisine d'Araxe, quand un de leurs rois, qui avoit le goût de la guerre et qui en possédoit le talent, se rendit maître des environs du Caucase et de toute la plaine qui s'étend depuis l'Océan jusqu'aux Palus-Méotides et au Tanaïs. (b) Dans la suite des siècles cette nation eut pour limites les Indes, la Chine, le Nord, et les inpénétrables forêts de l'occident. (c) Elle a dû par conséquent, comme Zenda Vesta l'assure, habiter très-anciennement la Perse, ou Iran, qui se trouve entre l'Arménie d'un côté, et qui confine de l'autre à l'Océan oriental et aux royaumes des Bactriens et des Parthes. (d)

(a) Plato in Cratylo. in Timoleone.
(b) AEschylus in Prometheo.
(8) Justin. lib. II. c. 1.
(a) Eusebii Chronicon, p. 13. Chronicon paschale, p. 23. ed. Paris.
(b) Diodor. Sic. l. 2. c. 26.
(c) Justin. Hist. l. II. c. 3.
(d) Ptolem. geograph. tab. V. Asiae.

9. La puissance des Scythes en Asie remonte à une époque bien reculée, puisqu'ils y recevoient des tributs depuis quinze siecles lorsque Ninus roi d'Assyrie qui vivoit 1395 ans avant notre ère, mit fin à leur domination. (9) Le commencement de leur pouvoir, s'il falloit en croire le calcul de Trogue Pompée sans parler de leur origine, dateroit de quatre cents ans après la création du monde. Mais nous croyons devoir nous en tenir à l'opinion reçue dans la chrétienté sur la durée du genre humain; et cette opinion nous paroît préférable aux exagérations d'un auteur dépourvu des ressources nécessaires pour l'histoire des royaumes étrangers qu'il a prétendu faire. On sait que Tite-live lui-même en écrivant celle de sa propre patrie, demandoit cependant de l'indulgence pour les fables dont il en ornoit les commencemens. (a) Tant il est impossible de se renfermer dans les bornes de la vérité, quand on la cherche sans guide au-delà des chemins battus.

10. Quoi qu'il en soit, cette nation, dans ses accroissemens successifs, s'est partagée comme plusieurs autres en diverses branches, qui se trouvant enclavées dans d'autres états, mélées avec des peuples étrangers, divisées et séparées à jamais par des montagnes, ou par des déserts sablonneux, changeoient de noms, de langues et de coutumes, au point de s'oublier réciproquement et d'ignorer leur parenté. C'est ainsi que cette nation a donné naissance aux Sakes, aux Massagètes, aux Arimaspes, et à une foule d'autres peuplos. 10. Leur accroissement.

11. Elle a eu des rois illustres, qui amenèrent plusieurs colonies des pays dont ils firent la conquête. Les deux plus considérables furent celles qu'ils tirèrent des Assyriens et des Mèdes. La première fut envoyée dans les terres situées entre la Paphlagonie et le Pont. La seconde, sous le nom de Sarmates fut établie le long du Tanaïs. (11)

---

(9) Justinus epitomator Trogi Pompeii hist. l. II. c. 3. Schraederi tab. Chronol I.

(a) Tite-live, l. VII. c. 6.

(11) Diodor. sic. l. II. c. 26.

12. Description de la Scythie.

12. Nous nous proposons seulement de suivre la marche de cette partie des Scythes qui, après avoir long-temps parcouru l'Asie, tournèrent leurs armes vers l'Europe. (12) Ceux qui habitoient sur les bords de la mer Caspienne, ayant été persécutés par les Massagètes, tribu compatriote, furent obligés d'abandonner leur demeure. (a) Laissant derrière eux le royaume de Médie vers le sud, ils passèrent l'Araxe qui prend sa source dans le pays des Mantiens, appelé aujourd'hui Bassiane, et qui a son embouchure au couchant de la mer Caspienne. (b) Comme ils ne purent se diriger sur l'Orient dont les Issédons fermoient le passage, ils marchèrent du côté de l'Europe, traversèrent le Don, fondirent sur les Cimmériens qui occupoient la rive gauche du Tyras ou Dniester, poussèrent leurs armes jusqu'à la Thrace aux bords du Danube, après s'être répandus dans la Tauride, située à moitié chemin entre ces deux fleuves. (c) Les vicissitudes qu'ils y éprouvèrent, ne peuvent être exposées dans un ordre convenable qu'en fixant avec précision les limites de leurs possessions diverses. Pour y parvenir, je vais donner une courte description de la Scythie, telle qu'elle étoit au temps d'Hérodote: c'est-à-dire 444 ans avant l'ère chrétienne. Ce père des historiens Grecs est le plus ancien auteur qui ait parlé avec quelques détails de la contrée où se trouve la Tauride. Il appelle cette contrée Scythie, et en général il donne le même nom à tout ce qui appartenoit à ce peuple en Europe. (d)

13. Il distingue la Scythie européenne et la Scythie asiatique au nord de l'Asie, où vinrent les fuyards de la première. Faute de méthode et de carte géographique, il y a dans son récit une confusion et une

---

(12) Ptolem. Georgraph. tab. VII. Asiae. (a) Hérodot. l. IV. p. 359.

(b) Anville, géographie ancienne t. I. Ptolemée tab. III. Asiae. Hérodote, l. I. p. 74—133. Ptolemée tab. III. Asiae. Contra Bayerum in comment. Acad. Petrop. t. I. p. 393.

Карта театра войны союзныхъ Имперій противъ Турокъ.

(c) Hérodot l. IV. p. 361. Ptolem. t. VIII. Asiae. Diodor. Sic. l. II. c. 26. Livre III. des Cimmériens.

(d) Hérodot. l. IV. p. 366 — 404.

obscurité que je tâcherai de faire disparoître, en rédigeant avec ordre la traduction littérale du texte que je distinguerai par des guillemets.

J'y joindrai mes remarques et mes explications afin de frayer des routes plus faciles à mes lecteurs, sur la carte qui se trouve au commencement de cet ouvrage.

»La Scythie Européenne étoit composée de deux carrés égaux qui »touchoient les mers. La longueur de l'un, le long des mers, depuis le »Danube (à Kilia) jusqu'au Boristhène étoit de dix jours, et autant du »Boristhène aux Palus-Méotides (en tout vingt jours,) ou six degrés 40 »minutes de l'équateur. La largeur depuis la mer jusqu'aux Mélanchlènes »étoit aussi de vingt jours. De même la longueur de la Scythie (ancien»ne depuis Kilia vers la rivière d'Aluta) étoit de quatre mille stades. Sa »largeur directement vers le fond du pays, (depuis l'embouchure d'Aluta »dans le Danube jusqu'à la source du Dniestre) aussi de quatre mille »stades. « (f)

14. Hérodote compte deux cents stades olympiques pour un jour de voyage. Pour un jour de navigation sur une rivière il en faut 600 pour un degré de l'équateur. Bayer ne s'est pas trompé dans son calcul, en les prenant pour des stades olympiques.

15. »Les voisins de la Scythie (à partir du Danube) étoient les »Agathyrses, les Nèvres, les Anthropophages, les Mélanchlènes, les Budins »et les Sauromates Laxi. « (15)

Tel est effectivement l'ordre indiqué par les progrès de Darius, dont les Scythes avoient attiré l'armée chez ces différens peuples, en feignant toujours de fuir devant elle, pour faire tomber les calamités de la guer»re sur des alliès qui avoient refusé de les secourir. »Après que cette »armée eut traversé la Sarmatie et dévasté la Budinie, ils la firent mar»cher vers l'occident, premièrement chez les Mélanchlènes, puis chez les »Anthropophages, chez les Nèvres, et enfin chez les Agathyrses. (a)

(f) Hérodot. l. IV. p. 405.
(15) Hérodot. l. IV. p. 397. 406. 407. Commentar. Petropol. tom. I. et III.
(a) Hérodot. p. 415. 416.

»La rivière de Maris (Marosch) qui se jette dans l'Ister (Danube) ar»rose le pays des Agathyrses hors de la Scythie. (b).

16. »Les Nèvres s'étendoient vers le nord au dessus des sources du »Tyras (Dniester), du commencement de l'Hypanis (Bog), et des Scythes »agricoles. Au-dessus d'eux étoit un grand désert (Les marais de Polésie »ou de Pinsk). A la droite des Nèvres les Antropophages avoisinoient le »grand désert Scythique, nommé Gerrho. (16) Plus loin à la droite, à la »distance de vingt jours de la mer (d'Asof), au-dessus des Scythes royaux, »étoient les Mélanchlènes, ainsi nommés à cause des habits noirs qu'ils portoient.« (a)

17. La ville de Tchernigow étoit aux frontières de leur pays. C'est la plus ancienne de l'empire de Russie, comme l'atteste son nom slavon, qui signifie la même chose que l'ancien nom grec, et qui subsiste encore de nos jours, puisqu'on appelle cette contrée la Russie Noire.

18. »Du côté de l'Asie, au-delà du Tanaïs le (Don), les Scythes royaux »avoient pour limitrophes à l'orient, la seconde partie des Budins, et les Gélons, et au-dessous de ceux-ci, les Sauromates Laxi, qui erroient de»puis l'embouchure dans les Palus Méotides, jusqu'à quinze jours de »voyage vers le nord.« (18)

Ils s'étendirent sur les rives du Tanaïs du côté de l'orient. Leur population s'étant accrue dans la postérité des Amazones qui s'étoient fixées à trois jours de voyage de cé lieu, ils se répandirent des Palus-Méotides jusqu'à la mer Caspienne. (a)

On doit présumer que la première portion des Budins s'est portée en Europe au dessus des Mélanchlènes et des Anthropophages, jusqu'auprès des *Nèvres*, parce que: »Des serpens étant venus en nombre prodi-

---

(b) Hérodot. p. 378.

(16) Hérodot. p. 363. 405. 380. 363. 364.

(a) Hérodot. p. 405. 364. 405. 417.

(18) Hérodot. p. 364. 365. Diodor. Sic. l. II. cap. 26.

(a) Gatterer, Dissertatio an Prussorum, Lithuanorum et caeterorum populorum Letticorum originem à Sarmatis liceat repetere. Göttingae 1792 I. part.

»gieux du désert voisin, et d'ailleurs la population se trouvant très-con»sidérable avant l'expédition de Darius, les Nèvres furent forcés d'aban»donner leur patrie et de se retirer chez les Budins.«

19. La description de l'intérieur de la Scythie se réduit à l'énumération de différentes peuplades qui n'ayant ni villes, ni villages, erroient avec leurs troupeaux, ou s'adonnoient à l'agriculture.

L'ancienne Scythie étoit bornée au sud par le fleuve Ister, qu'on appelle aujourd'hui Danube, et qui portoit le nom d'Jster depuis la Mesie jusqu'a son embouchure. Il se jette dans le Pont-Euxin par cinq bouches qui forment des îles, dont la plus méridionale se nommoit Peucé. (19)

»Le pays depuis ce fleuve, jusqu'à la ville de Carcinite (près de Pé»récop), portoit le nom d'ancienne Scythie. (a) Les rivières qui l'arrosoient »et se déchargeoient dans l'Ister, étoient Porata (Pruth), Ararus (Seret), »Naparus (Jalonitza), Ordissus (Ardisch) et Tiarantus (Aluta).«

20. »Après le Danube, le second fleuve qui se jette dans le Pont»Euxin est le Tyras, (Cyres, Danastris, Dniester, Turla) au 46° de latit. »sept. (20) Les Grecs nommés Tyrites, ceux qui habitoient le long de ses »rives jusqu'à son embouchure. (a)

21. »Le troisième fleuve est l'Hypanis, (Bog, Asiacis); sur sa rive »droite habitoient les Borysthénites. Le rivage avancé du (Liman ou) »golfe que forme son embouchure conjointement avec le Boristhène »se nommoit Cap d'Hypoléon, (Stanislawskoïnos), et il y avoit sur »ce cap un temple de Cérès. La ville de Borysthène, Olbiopolis était au

(19) Ptolem. Lib. III. cap. 8.
(a) Hérodot. p. 378.
(b) Hérodot. p. 404.
(20) Strabo. Géograph. l. VII. p. text. gr. 306.
(a) Hérodot. l. IV. p. 381.
(21) La ville d'Olviopole est mal mise sur le Borysthene. Ses ruïnes ont été trouvées sur la rive du Bog à trente lieues de la mer par le Général Russe Comte de Langeron, alors Gouverneur-Général de Katarinoslave.

»fond du Golfe Sur la rive gauche de l'Hypanis, à trente lieues de la mer selon la relation du General Russe Comte de Langéron.

22. »Au-dessus de cette ville commerçante, le premier peuple s'ap»peloit Callipides. Ils s'étendoient depuis l'Hypanis jusqu'au Borysthène. »Ils étoient Grecs devenus Scythes. A quatre jours de navigation depuis »l'embouchure de l'Hypanis les eaux étoient rendues amères par la source »d'Amaxampée qui y tomboit en traversant les frontières des Scythes agricoles »et des Halizones, où l'Hypanis commence à s'approcher du Tyras.« (aux environs de Braçlaw.) Aujourd'hui aucune rivière saumâtre n'altère les eaux du Dniester.

»Le reste de la rive gauche d'Hypanis, longue jusqu'à sa source de »cinq jours de navigation, étoit occupé par les Nèvres, et par les Scythes »agricoles.

23. »Les Halizones, autre peuple devenu Scythe, habitoient sur la »rive gauche de l'Hypanis depuis cette source (Amaxampée) où cette »rivière resserroit les Borysthénites, et s'étendoient au-dessus des Callipi»des, jusqu'à la rive droite du Borysthène.«

Ils occupoient la partie orientale du gouvernement de Cherson et dans la suite ces Celtes, ou *Galles*, ou *Halles*, suivant la prononciation slavonne, s'étant avancés vers l'occident de l'Europe y bâtirent la ville d'Halicz dont le nom décèle les fondateurs, selon l'opinion de quelques uns, et selon d'autres les sources salines.

24. »Les Scythes agricoles occidentaux étoient (à l'extrémité de la »Scythie) entre les Nèvres, limitrophes étrangers, et les Halizones, voisins »compatriotes, s'étendoient depuis l'Hypanis, et la source (ci-devant) »amère, Amaxampée, jusqu'à la rive (droite) du Boristhène dont-ils occu»poient la côte, longue de dix jours de navifgation, depuis le désert de »Gerrho que traversoit le Borysthène en changeant sa direction méridio»nale.« (C'est-à-dire, depuis Kiovie jusques vis-à-vis l'embouchure de la »rivière de Sula).

»Les Scythes agricoles orientaux étoient séparés des occidentaux. Ils »s'appeloient Boristhénites et Olbiopolites. La largeur (de leurs campag-

»nes) vers le nord depuis le bois d'Hylée, le long du Boristhène, étoit »de onze jours de navigation. Elles aboutissoient au désert (de Gerrho dont »elles n'étoient séparées que par la rivière de Konskie wody (24). C'étoit à l'endroit où le Borysthène commence à être navigable,« (à la fin des cataractes.) (a) »où étoient les tombeaux des rois des Scythes.«

25. »La longueur vers l'orient, depuis la rive (gauche) du Boristhè- »ne, jusqu'à celle (droite) de Penticapé, (tschornaïa dolina Kangli Deres- »si) étoit de trois jours de voyage. Au-dessous d'eux le bois d'Hylée cou- »vroit toute cette langue de terre depuis les deux rives de l'embouchure de »Penticapé, du côté du Boristhène, et depuis la rive droite d'Hypacaris, »(Souchoï Kalantschik, du côté de la mer) jusqu'à la carrière ou course »d'Achille« (25)

26. Cette carrière étoit une langue de terre étroite et longue à droite de celle de Kilbouroun. On y célébroit les jeux de course en l'honneur d'Achille; mais dès le cinquième siècle, elle a été séparée en plusieurs îles par les eaux de la mer. Ses autres noms sont Dromos Achilleos, Dendra, Adara, Tandara, Kosa, Diarilatsche.

27. »Les Nomades erroient avec leurs troupeaux dans les champs »dépourvus de bois, entre la limite orientale des Olbiopolites, et les ri- »vières de Gerrho et d'Hypacaris, et depuis cette rivière, et celle de »Penticapée dans l'Hylée. La longueur (de leurs pâturages depuis Kilbou- »roun) jusqu'aux (sources de) Gerrho, étoit de quatorze jours de voyage.« Ils bordoient la rive gauche du Dnieper: »où le désert de Gerrho les »séparoit des Scythes royaux,« jusqu'aux limites septentrionales de la Scythie, près des Mélanchlènes. 27. Scythes nomades.

Les ravages du temps ayant détruit l'Hylée, quelques-unes des rivières qu'elle entretenoit baissèrent considérablement, d'autres furent

(24) Atlas de la Pologne par Rizzi Zannoni carte 24.
(a) Hérodot. l. IV. p. 363. 364. 388.
(25) Thunmann, descript. de la Crimée. p. 68.

tout-à-fait desséchées. Hypacaris, Penticapée, Gerrho, n'étoient navigables que vers leur embouchure. Aujourd'hui le lit de la première est à peine remarquable; on prendroit la seconde pour un ravin plutôt que pour une rivière, et la troisième laisse à peine des traces de son ancien cours. (27) On retrouve d'un lieu à l'autre quelques traces de son lit abandonné. Les Tatares Nogais élevèrent autrefois une digue au milieu de la molotschnaïa et la détournèrent pour arroser leurs campagnes désertes: ils en ont formé un lac subsistant de nos jours sous le nom de Molotschnoïe Ozero. Du moins c'est une ancienne tradition accréditée, qui m'a été rapportée par un Zaporogien du lieu.

28. Scythes royaux.

28. »Entre l'ancienne rivière de Gerrho, et le Tanaïs (le Don) »habitoient les Scythes royaux; ils s'étendoient depuis la frontière des »Mélanchlènes jusques dans la Tauride:« entre le Carcinite, et les Palus-»Méotides, car le golfe de Bycès n'existoit pas encore.

29. »La partie montagneuse de la Tauride les bornoit au sud; ils »avoient à l'orient le fossé creusé par les esclaves aveugles scythes, et »Cremni, ville commérçante des Palus-Méotides. Ils y occupoient (toutes »les plaines) entre le Pont-Euxin, (et les Palus-Méotides,) au-dessus des »Tauriens, et celles à l'occident du Bospore.«

Aussi appeloit-on cette Chersonnèse Scythique ou Taurique (29). Ceux qui habitoient entre le fossé et le Bospore, étoient laboureurs. La ville commerçante était dans la Tauride, Ardauda, ou de Sept Dieux, qu'on appelle actuellement Caffa, ou Théodosie. »Ils alloient aux Indes, »et passoient ce détroit avec leurs voitures, quand il étoit gelé (a).

»Le désert de Gerrho, que les Anthropophages avoisinoient, étoit »traversé par le Boristhène à quarante jours de navigation de son em»bouchure où il tourne sa direction méridionale (vers l'orient) et jusqu'»où il étoit connu.«

---

(27) Hérodot. p. 382.
(29) Strabo, l. XII. pag. text. gr. 544.
(a) Hérodot. l. IV. p. 368.

»Ce désert s'étendoit vers le sud entre les Nomades« (qui bordoient à l'occident la rive gauche du Dnieper) »et les Scythes royaux qui »étoient à l'orient, et il se terminoit au bout des champs des Olbiopolites. »Il a donné le nom et l'origine à la rivière de Gerrho.

30. »Les tombeaux des rois scythes étoient dans ce désert de Gerrho »où le Boristhène est déjà navigable. «C'est-à-dire au-dessous des cata»ractes.

En terminant cette analyse par une observation qui aura quelque prix pour les amateurs de l'antiquité, nous ferons remarquer à ceux qui sont plus curieux de faits que de monumens, l'exactitude particulière avec laquelle Hérodote a traité tout ce qui a rapport à l'histoire des Scythes. Il ne se borne pas à désigner les lieux qu'ils habitoient, il distingue avec soin les peuples qui avoient la même origine qu'eux, d'avec ceux qui n'en étoient pas. Il indique leur religion, leur vie privée, leurs coutumes et leur politique.

31. Il conserve leur nom caractéristique de *Scolotes*, à cause du gouvernement monarchique auquel ils étoient soumis. Ce mot signifioit royaux dans l'ancienne langue germanique qui avoit été la leur. C'est pourquoi on appeloit *Skoldunge* les premiers rois de Dannemarck, *Skalhot* la résidence des rois d'Islande, et *Skult-het*, chef pour le roi.

32. On appeloit aussi Satarches ou Scytarches par inversion du mot grec Archi-Scythes, les Scythes royaux qui habitoient la partie septentrionale de la Tauride, et le continent attenant. Ils nommoient leurs monarques, *Paralates*, c'est-à-dire, vieux pères, de *Phar*, père, en bas allemand, et *alt* vieux. Outre leurs sujets immédiats, les habitans de la Scythie, savoir les colonies grecques les agricoles et les nomades séparés relevaient de ces rois à certaines conditions.

33. Je vais recueillir tout ce que l'historien grec nous a transmis sur ces maîtres de la Tauride, et si quelquefois son silence nous offre des lacunes dans les générations des Scythes européens, nous franchirons ces intervalles sans les remplir, plutôt que de nous engager dans le dédale où les autres écrivains se sont égarés, en confondant, sous une dénomination vague et générale, les Scythes de tous les pays.

34. Targitaüs premier roi des Scythes en Europe 1514 ans avant J. Chr.

34. Targitaüs fils de Jupiter et de Boristhène affermit le premier le royaume des Scythes sur les rives du Boristhène, environ mille ans avant l'expédition de Darius en Scythie, c'est-à-dire dans le siècle de Moïse, 1514 ans avant l'ère chrétienne. Lordre des temps ne permet pas de confondre ce Jupiter avec celui de Crète, dont le règne étoit célèbre 500 ans plutôt, et qui fut contemporain du patriarche Abraham. (34)

35. Kolaxaïs règne après lui, 1484 ans avant J. C.

35. Après un règne de trente ans Targitaüs mourut, laissant trois fils dont le plus jeune, appelé Kolaxaïs, monta sur le trône du consentement de ses frères qui lui cédèrent leur droit de primogéniture. Ils vécurent en bonne intelligence, et leur union ne contribua pas peu à la prospérité de leurs sujets. Afin de les exciter à l'agriculture, le roi imagina un stratagème innocent, on pourroit même dire louable, car les artifices, qui sans nuire à personne, sont employés pour le bien de l'humanité, devroient être des titres de gloire pour l'inventeur. Il imagina donc, de concert avec ses frères, de débiter qu'un jour ils avoient vu tomber du ciel à leurs pieds une charrue d'or, une hache d'or, et un flacon d'or (35). Cette fable s'accrédita, on fit la consécration de ces instrumens vénérables, et chaque année on les exposoit aux adorations publiques dans des cérémonies solennelles. Ce culte symbolique transforma bientôt des plaines désertes en campagnes fertiles; en peu de temps la colonie vit augmenter sa population comme ses richesses, et recula les bornes de son territoire, en étendant ses conquêtes sur la nature, conquêtes plus nobles et plus profitables que les victoires d'un guerrier.

Partage de ses Etats.

Dans la vue de maintenir le gouvernement monarchique dans la Scythie d'Europe, Kolaxaïs divisa ses états entre ses trois fils. L'aîné reçut la portion la plus considerable, où l'on conservoit les instrumens aratoires dont son père avoit fait un objet de religion; les deux autres eurent en partage les pays septentrionaux.

---

(34) Pezron. Antiqu. Celt. p. 118. Schraderi, tab. chronol. 1 et 6. Diod. Sic l. II. c. 26. Hérodot. l. IV. pag. 404.
(35) Hérodot. l. IV. p. 356. 357.

36. Le bonheur des Scythes ne fut pas de longue durée. Leurs paisibles travaux furent troublés par l'invasion de Sésostris roi d'Egypte, qui vint assaillir leur pays, 1475 ans avant l'ère chrétienne. Les auteurs ne s'accordent pas sur la date de cet événement; mais toutes les opinions doivent se réunir en faveur de cette époque très-précisément indiquée par le grand prêtre d'Egypte Manéthon, qui composa son histoire sous Ptolémée Philadelphe, d'après les anciennes archives sacrées de ses prédécesseurs (36). Sésostris, frère de Danaüs, étoit contemporain de Josué (a). On le nommoit aussi Sésonchis, et Egyptus (b). Ayant conçu le projet de subjuguer l'Asie, ce roi confia les rènes du gouvernement à son frère, et commença son expédition à laquelle il employa neuf ou dix ans. Le pouvoir de ses armes se fit sentir jusqu'aux rives du Danube (c).

36. Invasion de Sésostris, 1475 a. J. C.

Il y a des guerres dont la justice réelle ou apparente excuse en quelque sorte les rigueurs. Tantôt les conseils de la prudence, ou les combinaisons d'une politique éclairée, tantôt la conviction d'un droit légitime, ou l'espoir de conserver des acquisitions éloignées, quelquefois l'intérêt de l'Etat, souvent enfin l'inflexible loi de la nécessité, obligent les souverains à vider leurs querelles par le sort des combats. Mais aucun de ces motifs n'avoit déterminé l'entreprise de Sésostris. Il ne pouvoit se flatter de se maintenir dans les vastes contrées qu'il prétendoit subjuguer. Son fol orgueil, une déférence aveugle pour ses adulateurs, de fausses idées de gloire lui suggérèrent la résolution de porter au loin la terreur de son nom. Il n'aspiroit qu'à celui de conquérant, et il ne fut qu'un dévastateur barbare. Dans le cours de ses victoires il s'indignoit de la soumission des peuples qui s'intimidoient à son

---

(36) Fragmens de l'histoire d'Egypte de Manéthon conservés dans les ouvrages de Josephe et d'Eusèbe, in praepar. Evang. Histoire universelle d'une société t. I. Hist. asiatique, l. I. c. 3.

(a) Schraderi, tab. chron. t. II. column. 2.

(b) Justin, épitomator Trogi Pompeii. l. I. c. 1.

(c) Hérodot. l. IV. p. 200.

approche; il se réjouissoit d'éprouver une résistance assez soutenue pour animer le soldat, et pour autoriser le pillage en donnant un prétexte à la cruauté du vainqueur. Ces sentimens féroces, dégénérés en passion, étoient attestés par les monumens de fureur, qu'il laissa chez les nations vaincues, et que quelques-unes eurent la bassesse de souffrir long-temps à côté de leurs dieux Pénates. Il fit élever des figures d'hommes chez celles qui avoient fait une vigoureuse défense, et fit graver sur des pierres les signes humilians qui présentoient une allusion à la foiblesse, partout où la frayeur des peuples n'avoit opposé aucune barrière à son armée.

— Ses revers. Plus cette armée faisoit de rapides progrès, plus elle laissoit derrière elle de pays soumis ou ravagés, et plus elle se préparoit d'embarras, d'obstacles et de périls pour le temps où il faudroit rétrograder. Sésostris en fit une rude épreuve, losqu'arrivé au Danube, il se vit obligé de revenir sur ses pas à la nouvelle d'une révolte excitée dans son royaume par son propre frère, qu'il avoit chargé du gouvernement. Autant la première incursion avoit été facile, autant la retraite du vainqueur lui devint funeste. Les peuples qu'il avoit désolés en passant au milieu d'eux avoient profité de son éloignement pour former des alliances, et se mettre en état de l'accabler à son retour.

Harcelé de toutes parts, il tenta vainement d'apaiser le juste ressentiment des Scythes. Ils reçurent ses propositions avec mépris et insultèrent ses envoyés. Ils obligèrent son armée de traverser la Scythie à grands pas depuis la Thrace. (e)

37. Ils attaquérent le roi, le battirent, lui prirent tout son bagage, et le poursuivirent jusqu'en Egypte. (37) Mais comme les eaux du Nil venoient seulement de se retirer, les Scythes ne voulurent pas s'engager dans des terres encore marécageuses. Ils s'éloignèrent, se répandirent en Asie où ils pillèrent et subjuguèrent quantité de villes. La continuité de

---

(e) Jornand. cap. 6, Hérodot. l. IV.
(37) Justin. lib. 2. c. 3.

leurs succès leur fit trouver des charmes à ce genre de vie; ils firent ce métier pendant quinze années consécutives, et ils ne l'auroient peut-être pas abandonné, si leurs femmes ne les eussent pas rappelés au sein de leurs familles. (a)

Dans cette première expédition que firent les Scythes d'Europe en Asie, il n'y avoit pas encore de colonies grecques éolienne et ionique. Elles n'y furent établies que 500 ans plus tard, du temps de Rohoboam. (b) Ils n'ont pas pu eux-mêmes y être connus sous le nom de Scythes, qui ne leur fut donné que cinquante ans après leur transplantation, par les anciens écrivains grecs, pour la plupart habitans de l'Asie. (c) Ce nom ne se trouve pas dans les poësies d'Homère. (d)

Transmigration des Scythes.

38. A l'égard des Scythes qui habitoient en Colchide ils ne peuvent entrer dans le plan de notre histoire, que comme ayant peuplé l'ancienne Scythie, et relativement aux entreprises qu'ils paroissent avoir faites de concert avec les Scythes-Scolotes, ou Scythes-Royaux de la Tauride. Employés à poursuivre Jason le ravisseur de Médée, ils passèrent la mer, et débarquèrent en Thrace. Quelques-uns y perdirent l'envie de continuer leur route, et s'établirent sur les rives du Danube, dans cette contrée que les Grecs appelèrent ensuite l'ancienne Scythie (38) Les noms du canton, du village et de la ville de *Scolos*, la plus considérable de la Béotie, après Thèbes qui en étoit la capitale, sont des indices du progrès qu'ils firent vers le midi, où ils s'étendirent conjointement avec les Scythes-*Scolotes* de la Tauride. (a) D'ailleurs s'ils y eussent été seuls, comment auroient-ils pu, dans l'espace de 30 années qui s'étoient écou-

---

(a) Strabo. Justin. lib. XII.
(b) Histoire Univ. d'une société. t. I. l. 1 c. 3. p. 45.
(c) Schraderi tab. chronol. 2 et 4. Hist. Univ. loc. cit.
(d) Schraderi tab. chron. loc. cit.
(38) Hérodot. l. IV. p. 404.
(a) Caelius. l. IX. c. 16. Strabo. l. IX.

lées depuis la poursuite de Jason, devenir assez florissants, pour donner de Scolos leur contingent des forces navales dans la guerre de Troye? (b)

39. Ceux qui s'obstinèrent à poursuivre Jason, remontèrent le Danube et la Save, et s'avancèrent dans les terres jusqu'à la ville d'Aquilée: mais toujours en vain. Rebutés par de longues fatigues, ou honteux peut être de retourner dans leur patrie, sans avoir pu remplir l'objet de leur mission, ils restèrent dans cette contrée appelée dans la suite Istrie, du nom de fleuve Ister ou Danube dont ils avoient abandonné les rives. Ils y établirent une république à laquelle ils donnèrent le nom de *Pollenne*, parceque dans leur langue le mot *polla* vouloit dire *exilés*. (c) Cette ville subsiste encore vis-à-vis de Venise sur la rive orientale de la mer Adriatique. Une autre de leurs colonies bâtit la ville de Colchinion un peu plus bas vers le sud; on l'appela depuis Olchinion. (d)

40. A l'époque où l'armée de Sésostris pénétra en Tauride, les Scythes de la plaine étoient dans une position désavantageuse pour s'y opposer, parce qu'alors l'isthme qui sert de clef à la presqu'ile étoit encore très-ouvert. On trouvera plus bas comment les Amazones y arrivèrent plus tard, entre les années 1343 et 1243 avant l'ère et comment cette invasion se termina par une prompte paix, et par leur mariage avec les jeunes Scythes qui devinrent la souche des Sarmates Gynecocratumènes. (40).

Les documens de l'histoire nous laissent un vide de six siècles jusqu'au temps de Protothias qui, environ quarante ans après la conquête de la Cimmérie, régnoit en Tauride où habitoit la plus grande partie des Scythes européens. L'époque de son règne est déterminée par celle des exploits de son fils qui vécut sous Cyaxarès roi des Médes. (a)

(b) Homère Iliade. l. II. v. 497. Schraderi. tab. Chron.

(c) Peysonnel obs. hist. géogr. c. 3. Pomponius Mela. l. II. c. 7. Strabo. l. V. p. t. 9. 215.

(d) Plin. Hist. l. IV. c. 22.

(40) Livre II de cette histoire. Plin. hist. l. VI. c. 7. Hérodot. l. IV. p. 408.

(a) Hérodot. l. I. p. 12-71.

41. Vers le même temps les Scythes Nomades, errans avec leurs troupeaux, secouèrent le joug de l'autorité royale. Devenus incapables d'obéir, ils voulurent dominer avec une rigueur inouïe leurs esclaves cimmériens, qui ne pouvant plus supporter le malheur de leur condition, se soulevèrent contre leurs tyrans, et se retirèrent en Asie en côtoyant le Pont-Euxin. Ils inondèrent la Lydie pendant plusieurs années. Leurs maîtres se mirent à leur poursuite, mais ils prirent une route différente. Ils marchèrent le long de la pente septentrionale du Caucase, et côtoyèrent la mer Caspienne, après avoir passé le défilé du Derbent, ou la Porte de Fer, ils entrèrent contre toute attente, en Médie. Cette nation riche, fastueuse, énervée et corrompue, réveilla le sentiment de leur courage, et le désir de combattre. Mais en réfléchissant sur l'extrême disproportion de leur nombre et de leurs armes, ces sujets si turbulens, ces maîtres si cruels, implorerent en suppliant la protection de Cyaxarès roi de Médie. Cette soumission fut accueillie: on les traita d'abord avec bienveillance; on leur confia des enfans auxquels ils enseignoient à parler leur langue et à tirer de l'arc. Ils alloient journellement à la chasse, et fournissoient la table du roi. Comme son caractère étoit fort dur, il éclatoit en réprimandes contre eux, quand ils revenoient les mains vides. Un jour qu'ils avoient essuyé des menaces violentes, ils résolurent de s'en venger. Ils le firent d'une manière barbare; ils poignardèrent un de leurs élèves, l'apprêtèrent comme une pièce de gibier, et l'envoyèrent au roi. Lorsqu'on découvrit cette atrocité, ils avoient déjà pris la fuite. Ils se retirèrent dans les états d'Halyatès roi de Lydie. 41. En Médie.

42. Indigné de l'outrage et du crime, Cyaxarès en réclama les auteurs. Le refus injuste d'Haliatès devint l'occasion d'une guerre opiniâtre qui dura plus de cinq ans, et qui se termina la sixième année, par un événement, où les deux partis crurent apercevoir la manifestation de la volonté divine. Dans la crise d'une action très-vive, où les troupes étoient d'égale force, et sembloient devoir se disputer long-temps la victoire, il survint en plein midi une éclipse de soleil qui fit cesser le 42. Guerre contre Cyaxarès.

combat ; on se retire de part et d'autre, et la paix fut conclue peu de temps après. (42)

43. C'étoit la seconde fois que les Scythes d'Europe venoient en Asie avant l'an 1475 avant l'ère chré tienne. Ils y étoient entrés en poursuivant Sésostris. Leur seconde invasion fut bientôt suivie d'une troisième. Voici comment elle s'effectua; nous suivons toujours le récit d'Hérodote, qui se concilie parfaitement avec le calcul de Justin. (43)

Pendant le séjour de douze ans qu'ils avoient fait en Médie, les Scythes, remuans, inquiets, et jaloux de la domination, avoient étudié les foiblesses de leurs hôtes, et n'épioient que le moment de les subjuguer. Se voyant trop foibles pour une si grande entreprise, ils envoyèrent secrétement des émissaires à leurs compatriotes, leur communiquèrent ce projet, en les invitant à lever une armée considérable pour tomber sur le pays pendant que Cyaxarès, à la veille d'une guerre contre le roi d'Assyrie, n'auroit que des forces médiocres à leur opposer. »Après »un intervalle de temps, dit Hérodote, Cyaxarès assiégea la ville de »Ninus. Les Scythes se prévalant de cette occasion viennent l'attaquer »sous le commandement de Madyès, fils de Protothias, mettent son armée »en déroute, et par là deviennent les maîtres de la partie supérieure de »l'Asie que ce roi s'étoit soumise». (a)

44. Leur gouvernement.

44. Leur triomphe en Médie fut le signal des cruautés les plus atroces. Ils avoient longtemps médité leur vengeance, elle fut horrible. »Ils »portoient la désolation par-tout, ils dépouilloient inhumainement tous »les propriétaires. La licence et la dissolution étoient à leur comble.« (44) Au milieu de ces désordres, ils avoient pourtant une ombre de gouvernement monarchique sous leurs rois Spargapithis et son fils Lycos qui étoient venus de la Tauride à la tête de leur armée. On peut dé-

(42) Justin. l. II. c. 2. (43) Hérodot. l. IV.
(a) Hérodot. l. IV.
(44) Hérodot. l. I.

terminer l'époque de leur règne, par celui de Gnuros fils de Lycos qui étoit en possession du trône l'an 592, avant l'ère chrétienne, en évaluant à 30 années la durée de chacun des règnes précédens. (a)

C'est ici le lieu de rectifier l'erreur d'un écrivain moderne qui confond les deux dernières expéditions des Scythes en une seule. (b) Cette méprise qui leur attribue des succès invraisemblables avec une poignée de monde, réduit la durée de leur séjour en Médie à 28 ans, tandis que le récit d'Hérodote le fixe à 40, pendant le règne de Cyaxarès. (c) Il suffit de réparer cet oubli, pour rétablir l'ordre des faits, et la justesse du calcul, sur la révolte des Cimmériens, la marche des Scythes leurs maitres qui les poursuivirent, sur l'état d'abaissement réel et de soumission apparente où ils vécurent pendant 12 ans sous Cyaxarès, sur la supériorité de forces nouvelles qu'ils appelèrent fort à propos, pour désoler pendant 28 autres années une partie de son royaume. Nous nous bornerons au surplus à citer nos garans. (d)

45. Autant les Scythes avoient mis de discrétion dans leurs démarches, de discernement dans le choix des circonstances et de vigueur dans l'application des moyens pour leur dernière entreprise, autant ils montrèrent d'aveuglement et de stupidité dans l'exercice de leur tyrannie. Trompés par la longue impunité de leurs excès, ils continuoient leurs vexations, avec la sécurité que donne l'habitude du pouvoir. Il n'étoit pas difficile au roi qu'ils avoient dépouillé, d'augmenter la confiance de leurs chefs par le témoignage d'une amitié feinte. Ne pouvant plus se débarrasser de ses ennemis à force ouverte, Cyaxarès prit la résolution de s'en délivrer par la ruse. Il ordonna aux grands de sa cour de se ménager des liaisons avec les principaux personnages parmi les Scythes; il les fit assurer de son estime, du désir qu'il avoit de vivre toujours en bonne intelligence avec eux. Enfin il les invita un jour à

45. Leur fuite vers le Caucase.

(a) Isaac Newton, chronologie amended of ancient Kingdoms.

(b) Bayeri chronologia Scythica in Commentario Academiae Scientiarum Petropolitanae. tom. III. p. 302.

(c) Hérodot. l. I. p. 72.

(d) Hérodot. l. I. p. 12. Plutarch. in Mario.

un repas qu'ils acceptèrent sans défiance, il leur fit servir avec profusion les vins les plus exquis, et on les massacra dans leur ivresse. Il paroît que le roi Lycos fut une des premières victimes de cette conspiration. (45)

Cyaxarès n'eut pas de peine à rentrer en possession de ses états. Les Scythes en apprenant la mort de leurs chefs, ne pensèrent qu'à chercher leur salut dans la fuite. Les Mèdes enchantés de leur départ, étoient plus disposés à leur faire un pont d'or, qu'à les inquiéter dans leur déroute. Les premiers avertis de cette catastrophe étoient à Ecbatane, moderne Hamadan. Ils se précipitèrent en foule vers le mont Caucase, afin de rentrer chez eux par la Porte de fer, appelée aujourd'hui Derbent; et les autres qui apprirent leur désastre dans les provinces, s'enfuirent par la Porte du Caucase, passage étroit, fortifié jadis par Cosroès roi de Perse, près de la ville d'Hamastris, nommée aujourd'hui Katschivan, en Ibérie, qui est la moderne Imerette. (a)

46. Défaite de leurs esclaves en Tauride.

46. Après avoir franchi les plaines salantes, qui sont entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, ils traversent le Tanaïs, et s'approchent de la presqu'île avec le sentiment de joie qu'inspire la vue de la patrie. Mais la leur étoit devenue méconnoissable; leurs femmes ennuyées d'une longue absence avoient épousé leurs esclaves, et peuplé leurs demeures d'une génération abâtardie. Les Scythes en apprenant cette confusion, passent de la joie au désespoir, et se pressent vers l'Isthme en jurant d'exterminer cette race impure. Ils trouvent l'Isthme coupé d'un fossé profond, creusé par ces hommes nouveaux qui en défendent les approches avec la résolution de vendre chérement leur vie. On les attaque avec impétuosité, ils résistent avec courage; on fait des deux parts les mêmes efforts, et des pertes égales; les Scythes vainqueurs s'étonnent et s'indignent de ne pouvoir gagner un pouce de terrain, losqu'un de leurs

---

(45) Hérodot. l. I. p. 72.

(a) Plin. hist. l. VI. c. 11. orbis veteribus notus auctore d'Anville 1781. Карта войны союзныхъ Имперій противъ Турокъ Commentar Academ. scient. imp. petrop. t. I. p. 425 de muro Caucaseo auctore Bayero. Géographie ancienne par M. d'Anville. t. II. à Paris 1718. p. 117.

chefs le plus expérimenté leur propose un expédient. »Arrêtez, s'écria-t-il, »cessons mes frères, de profaner nos armes à l'egard d'hommes indignes »de se mesurer avec nous; plus nous en exterminons, et plus nous per- »dons d'esclaves, car le lait qu'ils ont sucé ne relève pas leur origine. Remettons l'epée dans le fourreau, et les flèches dans le carquois. »Agissons en maîtres le fouet et la verge à la main. Ces gens-là s'enfui- ront à la vue des signes de commandement qui faisoient rentrer leurs »pères dans le devoir.» Il dit, et s'élance le fouet déployé comme pour frapper avec assurance; tous les Scythes en font autant, une terreur pa- nique s'empare des jeunes esclaves, ils abandonnent leur poste en se dispersant, l'armée victorieuse franchit le fossé d'Oryxa, et entre dans la Tauride. Je rapporte ce trait d'après Hérodote, sans y ajouter foi. (46)

La consternation jetée par les premiers fuyards se répandit dans la plaine. Toutes les familles intimidées se hâtèrent de rassembler leurs troupeaux, et se retirèrent au-delà du Bosphore, dans la Sindica, vers le sud, où elles formèrent long-temps un royaume sous le nom d'Aorses. (a)

Les vainqueurs ne firent point de quartier. Ils exterminèrent impi- toyablement sans distinction d'âge ni de sexe les esclaves qui n'avoient pas eu le temps de prendre la fuite ou de prévenir leur funeste sort par le suicide. (b)

47. Depuis ce massacre, dont le récit est gravé en traits de sang dans les annales scythes, il s'écoula plusieurs années avant que l'ordre pût être rétabli. 670 ans après la fuite de Médée, Gnuros fils de Lycos régnoit en Tauride, lorsque le jeune Scythe Anacharsis, fils de Caduste, beau-frère du roi de Perse, issu du sang royal, fut envoyé l'an 595 avant l'ère chr: à Athènes, par les soins de sa mère qui

45. Gnuros. 592 av. J.C.

594 av. J.C.

(46) Hérodot. l. IV. p. 355.

(a) Ammien Marcellin. l. XXII. c. 8. Strabo. l. XI. p. 491. Plin. l. VI. c. 5 Plin. l. IV. c. 12. d'Anville géograph. anc. abrégé. tom. 2.

(b) Justin. l. II. c. 5.

étoit Grecque. Il y fit ses études dans le temps que Solon y florissoit, et il fut logé dans sa maison. (c).

48. Le disciple étoit digne d'un tel maître. On ne doit pas le confondre avec le Scythe du même nom que l'abbé Barthélemi fait voyager en Grèce depuis l'an 363, jusqu'à l'an 337 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire deux siècles après la mort du véritable Anacharsis qui est le nôtre. L'ingénieux auteur de cette fiction, aussi admirable par la beauté de son style que par la profondeur de son érudition, a choisi l'époque la plus convenable à l'étendue de son plan, mais il a été attentif à respecter la chronologie en faisant dire à son héros. »Les liens du sang et le souvenir des lieux qui m'ont vu naître ne me permettent pas d'oublier »Anacharsis que le bruit de sa réputation attira du fond de la Scythie, »et que la Grèce, quoique jalouse du mérite des étrangers, place quelquefois au nombre des sages dont elle s'honore.» (48)

Anacharsis ami de Solon.

En effet dans l'âge de Solon, pendant que Gnuros régnoit sur les Scythes, le dépôt des lumières étoit concentré dans la Grèce entre les mains de quelques hommes vertueux connus sous le nom de Sages. Leur unique étude avoit pour objet l'homme, ce qu'il est, ce qu'il doit être, comment il faut l'instruire et le gouverner. Ils recueilloient le petit nombre de vérités morales et politiques, qui existoient alors et les renfermoient dans des maximes assez claires pour être saisies au premier aspect, assez précises pour être ou paroître profondes. Chacun d'eux en choisissoit une de préférence, qui étoit comme sa devise, et la règle de sa conduite. *Rien de trop*, disoit l'un, *connoissez-vous vous-même,* disoit un autre. Il paroît que la maxime favorite d'Anacharsis étoit de se contenter du nécessaire. Ne portant d'autre vêtement que le feutre scythique, il rejetoit l'usage de tout ce qui lui paroissoit superflu, et se passoit de lit, de meubles commodes, et d'argent monnoyé sans y trouver la moindre pri-

---

(c) Encyclop. au mot Scythes. Hérodot. l. IV. p. 392. Lucien in Toxar. Schraderi tab. chronol. 5. an 1-r. de la 47-e. olympiade.

(48) Introduction au voyage de la Grèce. p. 101.

vation. (a) Cette austérité jointe à l'étendue de ses connoissances, et à l'originalité de son esprit, lui attira l'estime et l'amitié de Solon qui l'accompagna dans la suite à Corinthe où notre Scythe fut invité chez Périandre au banquet des Sages.

Son caractère.

La conversation roula d'abord sur les propriétés du vin, sur la musique, et sur la danse. Un des convives ayant demandé au prince Scythe s'il y avoit des musiciens et des danseuses dans son pays, il répondit qu'il n'y avoit pas même de vignes. (b) Il mangeoit peu de viande, et ne vivoit guère que de lait et de fromage, disant que l'appétit étoit son meilleur mets. Comme on le plaisantoit sur cette retenue, et sur l'abstinence du vin: »j'ai quelquefois, disoit-il, regardé attentivement un hom»me ivre, et j'ai réfléchi que le cep porte trois sortes de raisins, ceux »d'enjouement, ceux d'ivresse, et ceux de souffrance.» Il désignoit par-là l'usage modéré du vin qui réjouit, l'abus qui trouble la raison, et l'excès qui cause des maladies. (c)

Sa profonde sagesse.

Nourri à l'école du législateur d'Athènes, il avoit une profonde connoissance du coeur de l'homme. Il sourioit aux raisonnemens raffinés sur la politique dont il avoit étudié le fort et le foible, et il répétoit souvent que les lois ressemblent aux toiles d'araignées qui ne prennent que des mouches. Expression du génie qui sent la nécessité d'une base prise dans la morale et dans la religion! C'est une chose bien remarquable que cette lueur de vérité dont on voit briller les étincelles au milieu des ténèbres du paganisme. Tous les sages s'accordoient dans leurs discours à reconnoître la toute puissance de Dieu. »Je suis du même senti»ment, dit Anacharsis, eh! d'où viendroit sans lui, l'ordre merveilleux de »l'univers? Quel être fait agir les ressorts de la nature, si ce n'est Dieu »qui les fait mouvoir comme des instrumens dont il est le maître? Tous les élémens dépendent de sa puissance et secondent sa volonté. Les arcs

---

(a) Hyppocrat. de aëre. l. II. hist.
(b) Platonis Convivium septem Sapientium.
(c) Ciceronis quaest. Tusculan. V. Pline Hist. l. VII. c. 56. Diodor. Sic. l. IV.

»n'ont pas plus de docilité dans les mains des Scythes, et la lyre ou le »luth dans celles des Grecs, que toutes les causes secondes dans les mains »du Créateur.»

De pareils traits consignés dans les anciennes chroniques, nous donnent lieu de croire, comme quelques auteurs l'assurent, qu'Anacharsis avoit composé des ouvrages de philosophie, et nous devons regretter qu'ils ne soient pas parvenus jusqu'à nous. On lui attribue des découvertes intéressantes pour le commerce et la navigation, comme l'invention de la roue du potier, et celle de l'ancre. Mais la première appartient à Tallus neveu de Dédale, et la seconde étoit déjà connue du temps des Argonautes. (d)

49. Sa fin tragique.

550 ans av. J. C.

49. Après avoir fait de longs voyages dans l'intérieur de la Grèce, et dans plusieurs provinces de l'Asie, le philosophe Scythe enrichi des connoissances qu'il avoit acquises, revint dans sa patrie avec le dessein et l'espoir de lui être utile. Elle étoit alors gouvernée par Saulios qui en succédant à Gnuros son frère, hérita en quelque sorte de sa destinée; car ces deux règnes furent également paisibles autant qu'on en peut juger par le silence de l'histoire. Leurs noms ne sont peut-être connus que par l'éclat que fit réjaillir sur eux la célébrité d'Anacharsis. La fin tragique de ce prince royal est le seul événement mémorable du règne de Saulios son assassin. Il lui perça le coeur d'un coup de flèche dans la foret d'Hylée près du cours d'Achille, nommé aujourd'hui la langue de Kilbouroun. (49) Enfoncé dans l'épaisseur du bois le prince alloit accomplir un sacrifice qu'il avoit promis de faire à Cybèle, s'il revenoit sain et sauf dans son pays; il s'acquittoit secrétement de ce pieux devoir pour ne pas offenser la multitude par un culte nouveau, et tandis qu'il se croyoit seul en présence de la déesse, il fut atteint du trait mortel.

(d) Strabo. l. VII. p. 303. Homer. Iliade vers 600. Scholiast. Appollonii Rhodii ad lib. I. Ménage ad Diodorum Laertium. l. I. segment. 165.

(49) Hérodot. l. cit. Strabo. l. I. p. t. 9. 307.

Il s'écria en expirant: »La sagesse qui a fait ma sécurité dans la Grèce, »a fait ma perte en Scythie. (a)»

Ainsi mourut Anacharsis, à qui les Scythes ne purent pardonner d'avoir adopté et conservé le culte des Grecs, et qui avoit eu l'art de plaire aux Grecs sans perdre ses manières scythiques. On l'avoit représenté à Athènes avec un arc bandé dans la main gauche, et tenant un livre dans la droite. On l'immola dans son pays parcequ'au lieu de sacrifier publiquement à l'épée de Mars, il adoroit Cybèle en secret.

50. Saulios eut pour successeur son fils Indathyrse qui donna une gloire immortelle à la nation scythe. On le nomme quelquefois Jancyros, ou Scytharsès. (50) Autant son père avoit marqué par un meurtre cruel son aversion pour les moeurs et la religion des Grecs, autant ce prince témoigna d'éloignement pour les familles étrangères qui recherchèrent son alliance. 50. Indathyrse. 520 ans. av. J. C.

51. Darius fils d'Hystaspe, devenu roi des Perses par un artifice qui fit déclarer en sa faveur le sort auquel on avoit confié le choix du souverain, après la mort de Cambyse fils de Cyrus, possédoit alors le plus puissant empire du monde. A l'exemple des anciens monarques des Assyriens, il avoit pris le titre de grand roi, et celui de roi des rois. Il envoya une ambassade chez Indathyrse, pour lui demander sa fille en mariage, et, contre toute attente, il en éprouva un refus formel. Irrité de ce mépris, Darius donna ordre à son satrape de Cappadoce, Ariamnès, de marcher en Scythie, et d'en emmener hommes et femmes en captivité. Ariamnès exécuta cet ordre avec trente galères à cinquante rames, et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvoit le frère d'Indathyrse, nommé Marsagète. Le roi des Scythes écrivit à Darius dans des termes très-vifs, pour se plaindre de ces hostilités, il en reçut une réponse qui n'étoit rien moins que satisfaisante. (51) Cette première 51. Hostilités de Darius.

(a) Encyclopédie, au mot Scythe.
(50) Justin. l. II. c. 5.
(51) Ctesiae Persica excerpta à Photio.

agression n'étoit que le prélude des vengeances que méditoit le maître de l'Asie à l'instigation de ses courtisans, mais contre le voeu de son frère Artabane, et au mépris de ses sages conseils. (a) Cependant il fut occupé pendant quelques années de soins plus importans qui laissèrent aux Scythes le temps de respirer.

Amitié de Zopyre.

Babylone s'étoit révoltée, rien ne paroissoit plus pressé ni plus difficile que de la réduire, et sans doute jamais on n'y fût parvenu sans un incident qui prouve tout ce que les souverains peuvent attendre du dévouement d'un seul homme. Un jour Darius tenant une grenade dans sa main, quelqu'un osa lui proposer cette question: »Quel est le bien »que vous voudriez multiplier autant de fois que ce fruit contient de grains?»—Zopyre, répondit le roi sans hésiter. Cette réponse jeta Zopyre dans un de ces égaremens de zèle qui ne peuvent être justifiés que par le sentiment qui les produit. (b)

Son dévouement.

Le siége de Babylone duroit depuis dix-neuf mois: Darius étoit sur le point de renoncer à son entreprise, lorsque Zopyre parut en sa présence, sans nez, sans oreilles, toutes les parties du corps mutilées, et couvertes de blessures. »Et quelle main barbare vous a réduit en cet »état, lui dit le roi en courant à lui? C'est moi-même, reprit Zopyre. Je »vais à Babylone où l'on connoît assez mon nom et le rang que je tiens »dans votre cour: je vous accuserai d'avoir puni par la plus indigne des »cruautés le conseil que je vous ai donné de vous retirer. On me con»fiera un corps de troupes, vous en exposerez quelques-unes des vôtres, »et vous me faciliterez des succès qui m'attireront de plus en plus la »confiance de l'ennemi. Je parviendrai à me rendre maître des portes, et »Babylone est à vous.» Darius fut pénétré de douleur et d'admiration. Le projet de Zopyre réussit. Son ami le combla de bienfaits; mais il disoit souvent: J'eusse donné cent Babylones pour épargner à Zopyre un traitement si barbare. (c)

(a) Hérodot. l. IV p. 396.

(b) Plutarq. Apopht. t. II. p. 173. Hérodot. l. IV. c. 143, au lieu de Zopyre, Mégapyse père de ce jeune Perse.

(c) Hérodot. l. III. c. 131. Plut. Apopht. tom. II. p. 173.

Quelques temps après, Atossa fille de Cyrus, que Darius venoit d'épouser, lui inspira la résolution d'asservir les peuples du continent de la Grèce, avec qui les Perses n'avoient point eu d'intérêt à démêler. Cette idée avoit été suggérée à la reine par un médecin grec, nommé Démocède, qui l'avoit guérie d'une maladie dangereuse. Démocède ne pouvant se procurer la liberté par d'autres voies, donna le projet d'une invasion dans la Grèce, et se flatta d'obtenir une commission qui lui faciliteroit le moyen de revoir Crotone sa patrie. Invasion de Darius.

Atossa profita d'un moment où Darius lui exprima sa tendresse. »Il »est temps, lui dit-elle, de signaler votre avénement à la couronne par »une entreprise qui vous attire l'estime de vos sujets. (d) Il faut aux »Perses un conquérant pour souverain. Détournez leur courage sur quel»que nation, si vous ne voulez pas qu'ils le dirigent contre vous.» Darius lui ayant répondu qu'il se proposoit de déclarer la guerre aux Scythes. »Ils seront à vous ces Scythes, répliqua la reine, dès que vous le »voudrez. Je désire que vous portiez vos armes contre la Grèce, et que »vous m'ameniez pour les attacher à mon service, des femmes de Lacé»démone, d'Argos, de Corinthe et d'Athènes.» Dès cet instant Darius suspendit son projet contre les Scythes, et fit partir Démocède avec cinq Persans chargés de lui rendre un compte exact des lieux dont il méditoit la conquête.

Démocède ne fut pas plutôt sorti des états de Darius, qu'il s'enfuit en Italie. Les Persans qu'il devoit conduire essuyèrent bien des infortunes, et lorsqu'ils furent de retour à Suze, la reine s'étoit refroidie sur le désir d'avoir des esclaves grecques à son service.

51. Darius prit alors la résolution de marcher contre les Scythes. L'an 508 av. J. C. Il vint à la tête de sept cent mille soldats offrir la servitude à des peuples qui pour ruiner son armée n'avoient qu'à l'attirer dans des pays incultes et déserts. Darius s'obstinoit à suivre leurs traces: il parcouroit

---

(d) Hérodot. l. III. c. 134.

en vainqueur des solitudes profondes. (51) »Et pourquoi fuis-tu ma pré»sence, manda-t-il un jour au roi des Scythes? si tu peux me résister, »arrête, et songe à combattre; si tu ne l'oses pas, reconnois ton maître.» Le roi des Scythes lui répondit. »Je ne fuis, ni ne crains personne. Not»re usage est d'errer tranquillement dans nos vastes domaines pendant »la guerre, ainsi que pendant la paix, nous ne connoissons d'autre bien »que la liberté, d'autres maîtres que les Dieux. Si tu veux éprouver not»re valeur, suis-nous, et viens insulter les tombeaux de nos pères.« (a)

52. Sa retraite.

52. Cependant l'armée s'affoiblissoit par les maladies, par le défaut de subsistances, et par la difficulté des marches. Il fallut se hâter de regagner le pont que Darius avoit laissé sur l'Ister. Il en avoit confié la garde aux Grecs de l'Ionie, en leur permettant de se retirer chez-eux, s'ils ne le voyoient pas revenir avant deux mois. (b) Ce terme expiré, des corps de Scythes parurent plusieurs fois sur les bords du fleuve. (c) Ils voulurent d'abord par des prières, ensuite par des menaces, engager les officiers de la flotte à la ramener dans l'Ionie. Miltiade l'Athénien appuya fortement cet avis; mais Histiée de Milet ayant représenté aux autres chefs, qu'établis par Darius, gouverneurs des différentes villes de l'Ionie, ils seroient réduits à l'état de simples particuliers s'ils laissoient périr le roi; on promit aux Scythes de rompre le pont, et on prit le parti de le garder. (d) La réflexion d'un seul homme sauva ainsi Darius et son armée. Ainsi finit cette expédition téméraire dans laquelle 180 mille Persans perdirent la vie, parcequ'avant qu'ils fussent au bord du fleuve Darius informé que les Scythes approchoient, avoit fait rompre le pont. (e)

Son passage en Thrace.

Il effaça bientôt la honte de cette retraite par une conquête qui répandit l'alarme dans la Grèce. En s'en retournant par la Thrace,

---

(51) Justin. l. II. c. 5.
(a) Hérodot. l. IV. chap. 127.
(b) Hérodot. l. IV. chap. 98.
(c) Ibid. chap. 133.
(d) Id. ibid. Nepos in Miltiade cap. 3.
(e) Darius n'étoit pourtant pas inhumain, mais trop souvent les néces-

il y laissa un corps d'armée considérable qui soumit ce royaume, obligea le roi de Macédoine de faire hommage de sa couronne à Darius, et s'empara des îles de Lemnos, et d'Imbros. (52)

Les Scythes n'eurent rien à regretter que la perte de quelques bestiaux, et les pâturages d'une année. En revanche ils eurent la gloire, infiniment précieuse pour eux, d'avoir triomphé des efforts d'une armée formidable, et d'avoir déconcerté par une sage défensive les troupes aguerries du maître de l'Asie. Ils eurent tous les honneurs d'une guerre dont ils portèrent presque seuls tout le fardeau; car à l'exception des Budins et des Gelons, que commandoient Indathyrse et Toxakis, et des Sarmates dont Scopasis conduisoit une colonne, les autres nations du voisinage refusèrent de prendre part à leur querelle. Les Tauriens nommément s'en excusèrent, en disant qu'ils n'avoient jamais offensé Darius, dont la vengeance avoit quelque chose de légitime contre les Scythes, puisqu'ils avoient ravagé les provinces de ses ancêtres. (a) Mais quoique la fierté naturelle aux Scythes eût lieu d'être satisfaite d'un succès qui sembloit assurer leur tranquillité dans leur territoire, cette illusion ne fut pas de longue durée. L'expédition de Darius leur devint funeste par ses conséquences. Les Grecs qui servoient dans l'armée persanne, et dont les vaisseaux avoient abordé sur leurs côtes, avoient observé les positions les plus favorables à leurs vues. Ils y descendirent quelques années après

Colonies grecques chez les Scythes.

---

sités de la guerre l'emportent sur le cri de la nature. C'est ainsi que de nos jours après que les troupes autrichiennes eurent repassé le Rhin près de Mulheim, le commandant craignant d'être atteint par les ennemis fit rompre le pont en présence d'une foule d'émigrés françois, qui fuyant de Cologne, à la suite de ces troupes, imploroient sa pitié en lui tendant les bras. Les prières, les pleurs, les cris de désespoir, rien ne put le toucher. Ces infortunés alloient être massacrés sous ses yeux, lorsque de simples soldats se jettent dans des pontons déjà séparés, reçoivent ces étrangers, et les passent sur la rive droite sous une grêle de boulets. Ctesiae excerpta a Photio.

(52) Hérodot. l. V. cap. 2. 18. et 26.

(a) Hérodot. l. IV. p. 414.

avec des forces respectables, et ils y établirent des colonies. (b) C'est ce que les Scythes craignaient, et pour le prevenir ils sacrifiaient les Grecs, pris comme ennemis sur les bords de la Tauride.

53. Atteinte à leur liberté. An 460 av. J. C.

53. Cet établissement des Grecs sur les côtes de la Scythie, porta un coup mortel à la liberté de cette contrée. Elle étoit alors gouvernée par un roi foible nommé Aripithès. Les Scythes mal dirigés, se laissèrent repousser dans l'intérieur des terres. Ils abandonnèrent imprudemment leurs ports à l'avidité des étrangers, qui une fois maîtres de la mer, se rendirent bientôt les agens exclusifs du commerce, et réglèrent au gré de leur intérêt, le prix des bestiaux et des productions du sol.

Règne de Scylès, an 455 av. J. C.

Malgré cet état d'assujettissement les Scythes conservoient encore par habitude ou par orgueil les usages de leurs pères. Leur indépendance étoit détruite, mais leur caractère national n'étoit pas altéré; leur attachement à leur religion n'étoit pas affoibli. On en vit des preuves éclatantes sous le règne de Scylès, qui succéda à son père Aripithès. (c)

54. Scylès élevé dès sa plus tendre enfance à la manière des Grecs, instruit dans leur langue, initié dans leurs sciences, par les soins de sa mère Opée, qui étoit Grecque d'une colonie du Danube, détestoit au fond de son coeur les coutumes de sa patrie. Ayant épousé une Grecque de la ville de Borysthène, colonie milésienne, il y bâtit un palais dont il orna le vestibule de sphinxs et de griffons de marbre blanc. Tandis qu'on y célébroit les mystères de Bacchus, le tonnerre y tomba au moment même de l'initiation du roi: il ne voulut point en sortir avant la fin de la cérémonie, tant il avoit pris de goût pour le culte qu'il embrassoit. Lorsqu'il campoit avec son armée auprès de cette ville, souvent il y venoit seul, en faisoit fermer les portes, afin qu'aucun Scythe n'y pût entrer, déposoit son habit scythe, prenoit un costume grec, se promenoit dans la place publique sans garde, et assistoit aux sacrifices dans

(b) Strabo. l. XI. Diodor. l. XII.
(c) Hérodot. l. IV. p. 392. 394. Diodor. Sic. l. XII. c. 19-20.

les temples. Il y séjournoit quelquefois un mois de suite, sans reprendre ses vêtemens royaux.

Quelques seigneurs scythes reprochant un jour à un Grec l'usage insensé des Bacchanales, il leur observa qu'il ne leur convenoit pas de nommer ainsi un usage que leur roi lui-même pratiquoit exactement. Les Scythes s'écrièrent que cela n'étoit pas possible. Alors le Grec s'offrit de le leur faire voir, et il les introduisit dans la ville avant que le roi n'y fût entré. Il les mena dans une tour, du haut de laquelle ils virent à leur grand étonnement le roi tout agité des fureurs bachiques, c'est-à-dire échauffé par les libations, courant les rues à la tête d'un choeur qui exécutoit des danses. De retour au camp, leur premier soin fut de raconter à leurs compatriotes la scène dont ils venoient d'être les témoins. Ce récit fut un sujet de scandale et de douleur pour toute l'armée. On déposa Scylès, et on élut à sa place Oetamasadès son frère puiné, qui indépendamment de son droit à la couronne avoit un titre particulier à l'affection des Scythes, parce qu'il étoit fils de Térée, fille du roi des Thraces, ennemis naturels des Grecs qui les traitoient aussi de Barbares. Scylès ne survécut pas long-temps à sa disgrace. Il y mit le comble par son imprudence en allant chercher un asile en Thrace, dont le roi Sitalcès, oncle maternel de son successeur, avoit un frère réfugié chez les Scythes. Ainsi à la première réclamation les deux souverains consentirent à l'échange des deux princes fugitifs, et l'infortuné Scylès fut remis entre les mains de son frère qui lui trancha la tête le jour de son arrivée. (c) L'homme capable d'un pareil attentat pour s'affermir sur le trône, peut bien être soupçonné de s'en être ouvert les chemins par l'intrigue, et d'avoir excité le fanatisme de l'armée pour accélérer la chute de sa victime.

An 432 av. J. C. il célèbre les Bacchanales.

55. C'est pendant le règne de ce même Scylès qu'Hérodote voyagea en Scythie, et qu'il y prépara, en recueillant des notes et des observations, les matériaux de son histoire. (55)

(c) Hérodot. l. IV. p. 394.
(55) Hérodot. l. IV. p. 395. 396.

Nous devons aux soins de cet écrivain aussi bien qu'à Diodore de Sicile, les notions que nous avons sur l'origine des Sarmates, colonie amenée de Médie par les Scythes, et fixée sur la rive gauche du Tanaïs, et le long de la côte asiatique des Palus-Méotides. (a) Cette colonie devint redoutable par l'habitude de la guerre, et par l'excès de sa population. Elle passa le Tanaïs, dans le dernier siecle avant l'ere, sous la conduite de Mithridate roi de Pont et secondée par les Gètes fit de grands ravages dans la Scythie. (b) Elle avoit vu crouler le trône de ses rois, et une partie de ses pâturages transformés en déserts, lorsqu'elle fut envahie par Philippe roi de Macédoine.

56. Entreprise de Philippe.

56. Philippe avoit fait des dépenses considérables au siége de Bysance, qu'il avoit entrepris à la prière d'Athéos roi de l'ancienne Scythie, et que les Grecs l'avoient obligé d'abandonner. Il alla chercher d'abord des dédommagemens dans le Péloponèse, où il étoit accompagné de son fils Alexandre, alors âgé de dix-huit ans. Ensuite il traversa la Thrace, pour combattre les Istriens. Mécontent de ce qu'Athéos n'avoit pas effectué sa promesse d'ordonner par son testament la réunion de son royaume à celui de Macédoine, il passa le Danube, défit une armée de Scythes qui s'opposoit à son passage, leur enleva des troupeaux sans nombre, avec vingt mille cavales de la meilleure race, et leur fit vingt mille prisonniers. Mais à son tour, voulant traverser le Danube dans la partie occidentale de la moderne Bulgarie où les Triballiens habitoient alors, il fut obligé de leur céder une partie de ce riche butin, pour qu'ils lui permissent le passage. (56)

57. Et d'Alexandre en 334 av. J. C.

57. A la mort de Philippe, Alexandre à la tête d'une armée considérable, marcha au nord de la Macédoine contre les Triballiens gouvernés par Syrme, et contre les Thraces. Il les poursuivit dans leur retraite vers l'île de Peucé, la plus méridionale des embouchures du Danube.

(a) Hérodot. l. IV. Diod. Sic. l. II. c. 26.
(b) Appian de bello Illyr.
(56) Ptolem. tab. 9. Europae. Pline lib. IV. c. 1. Justin l. IX. c. 2. Curt. supplement. l. I.

(57) Comme le rivage étoit fort escarpé, il remonta le fleuve à la faveur de la nuit et le traversa. Il rencontra les Gètes, qui du temps de Darius occupoient la rive droite. (a) La frayeur se répandit parmi eux, et leur ville fut livrée au pillage. Alexandre à l'exemple de son père, alloit faire éprouver aux Scythes le même sort, lorsque la nouvelle d'une révolte survenue en Péonie, province de Macédoine, l'obligea de repasser promptement le Danube. (b)

Son ambition.

La vie de ce conquérant est trop généralement connue pour qu'il soit besoin de rappeler ici l'ascendant qu'il avoit pris sur les républiques de la Grèce, et l'appareil des forces réunies qu'il déploya contre Darius Codoman roi des Perses. (c) On a bercé notre enfance du récit de ses exploits, comme son instituteur Aristote avoit enflammé son imagination par la lecture d'Homère. De tous ses héros, l'impitoyable Achille étoit celui qu'il admiroit le plus; il sacrifia sur se tombe auprès de Troye, et il le prit pour son modèle. (d) Ainsi malheur aux peuples qui se trouvoient sur son passage: malheur aux nations éloignées dont la richesse ou la valeur excitoient sa cupidité où son ambition. Des campagnes dévastées, des villes rasées, leurs habitans exterminés sans distinction d'âge ni de sexe, lui avoient soumis une partie de l'Asie, lorsqu'à son retour il résolut de passer la rivière de Jaxarte, autrement nommée Sylis, Syhon et Sirt-Daria, pour porter la guerre aux Scythes, se flattant de réduire ce peuple belliqueux, et d'intimider par-là toutes les nations du voisinage. Il envoya d'abord à ceux de l'Asie un officier nommé Berde, qui leur défendit de passer le Sylis sans sa permissoin. Il fit aussi porter ses ordres au-delà du Bospore aux habitans de la Chersonèse Taurique. (e)

Sa réponse

Les Scythes accoutumés à ne recevoir que comme des conseils les

---

(57) Id. ibidem. Plin. l. IV. c. 11.
(a) Hérodot. l. IV.
(b) Curt. supplém. l. II.
(c) Justin lib. XI. cap. 3 4 et 5.
(d) Plin. l. IV. c. 11.
(e) Curt. l. VII.

aux ambassadeurs scythes. ordres de leur propre souverain, regardèrent cette affectation de supériorité comme un défi, et dans l'instant ils assemblèrent une nombreuse cavalerie sous le commandement de Charchaze frère de leur roi, afin de protéger la démolition d'une ville nouvelle qu'Alexandre venoit de bâtir sur la rivière de Sylis, et qui sembloit menacer leur liberté. Cependant avant de rien entreprendre ils lui envoyèrent des ambassadeurs au nom de toute leur nation répandue depuis le Sylis jusqu'au Danube. Ils arrivèrent au nombre de vingt suivant la coutume du pays; ils traversèrent le camp à cheval demandant à parler au roi. On les introduisit dans la tente; le plus âgé d'entre eux lui adressa une harangue devenue fameuse sous la plume des historiens, et dont nous nous bornerons à rappeler la substance. »Nous ne prétendons commander à personne: mais nous »ne voulons pas souffrir un maître étranger. Si vous êtes un Dieu, vous »ne devez faire que du bien aux hommes, si vous n'êtes qu'un homme, »souvenez-vous de l'inconstance de la fortune. On dit que les Grecs par»lent avec mépris de nos déserts et de notre pauvreté. Ce qui leur sem»ble un sujet de raillerie, vous offre matière à des réflexions sérieuses.... »Il ne tient qu'à vous de choisir entre la conquête inutile de nos plaines, »ou l'amitié franche de notre nation. Elle n'est pas à dédaigner. Nous »pouvons être vos gardiens de l'Europe et de l'Asie, car des bords du »Sylis où vous venez de vaincre les Bactriens, nous nous étendons jus»qu'aux lieux où le soleil se couche, aux rives du Danube qui nous sé»pare de la Thrace non loin de votre Macédoine. Ainsi voyez ce qui vous »paroit préférable de nous avoir pour amis ou pour ennemis.» Alexandre répondit aux ambassadeurs qu'il suivroit sa fortune et leur conseil: sa fortune en continuant d'y avoir confiance, et leur conseil en ne faisant pas d'entreprise téméraire. (f)

Sa retraite. A peine les eut-il congédiés qu'il plaça son armée sur des radeaux, et lui fit passer le Sylis à la vue des Scythes rangés sur l'autre rive. Il les battit et marcha en personne à leur poursuite, fort avant dans la nuit,

(f) Quint. Curt. l. VII.

quoique souffrant encore d'une blessure qu'il avoit reçue peu de temps avant cette expédition. Elle se termina presque aussitôt qu'elle avoit commencé, le vainqueur ayant été obligé de rétrograder pour apaiser les troubles de Marcanda, (aujourd'hui Samarcande) capitale du royaume du même nom qui s'étoit révoltée pendant qu'Alexandre s'éloignoit vers la Scythie. (g)

En se retirant le roi de Macédoine reçut des ambassadeurs de la Chersonèse Taurique, dont les manières insinuantes et polies contrastoient avec la rudesse des Scythes d'Asie. Ceux d'Europe se ressentoient du voisinage de la Grèce. Ils abordèrent Alexandre avec des paroles pleines de respect et de flatteries, lui demandèrent au nom de leur roi son amitié, le prièrent de la cimenter par une alliance en épousant la princesse sa fille, ou du moins de consentir au mariage de ses braves Macédoniens avec les filles de leurs principaux chefs. (h) Alexandre les congédia sans prendre d'engagement, prévoyant bien qu'il seroit occupé de soins trop importans pour revenir à ses idées de conquête en Scythie. En effet après avoir soumis les peuples rebelles, ce monarque recula les bornes de son empire jusqu'aux extrémités méridionales de l'Asie. A sa mort, qui arriva peu de temps après, ses vastes états furent partagés entre ses généraux. (i) La Thrace échut à Lysimaque dont la domination s'étendit jusqu'au royaume de Pont. (k) Il pénétra même jusqu'en Tauride; mais son règne n'y fut pas de longue durée. Vaincu dans une bataille que lui livra Dromichetès roi des Gètes, il fut prisonnier, et sa liberté ne lui fut rendue qu'à condition qu'il se désisteroit de toutes prétentions au nord du Danube.

Sa politique, an 325 av. J. C.

Sa mort en 323 av. J. C.

58. Les Goths habitoient l'ancienne Scythie, et ils portoient le vrai nom de la nation que les Grecs appeloient Scythes. (58) Ils en furent

58. Elévation des Scythes-Tauriens.

(g) Quint. Curt. l. VII.
(h) Schraderi tab. chron. 8.
(i) Schraderi tab. chron. 8.
(k) Strabo. l. VII. p. t. g. 302. Plutarch. in Demetr. Pausan. Attic. c. 9.
(58) Procop. de bello Gothico, l. I. c. 19. Stritter mem. pop. tom. I. p. 160.

long-temps les oppresseurs, Bérébiste dernier roi des Getes fit sentir son pouvoir aux peuples du voisinage. Il commençoit à être redouté des Romains, lorsqu'il perdit la vie dans une révolte; alors la monarchie des Gètes se divisa et s'anéantit. Ce fut l'époque de l'élévation des Scythes, et particulièrement des Scythes-Tauriens qui soumirent toute la Tauride. (a) Mais la cupidité perdit tout. Ils exercèrent toutes sortes de vexations sur les colonies grecques répandues dans cette contrée. Le même peuple qui avoit méprisé l'argent, apprit à connoître les besoins du luxe, et mit un prix aux richesses factices. Il accabla les Grecs de contributions qui s'augmentoient annuellement, et les fatigua au point de les réduire à implorer la protection de Mithridate Eupator.

59. Ils sont défaits par Mithridate Eupator.

59. Ce puissant roi de Pont, ayant obtenu des Sarmates le passage de la côte orientale des Palus-Méotides, avoit traversé le Tanaïs, et porté la guerre chez les Roxolans et chez les Scythes, entre ce fleuve et le Borysthène. Son dessein étoit de se frayer une route vers l'occident, et de marcher en Italie après avoir soumis ces peuples qui auroient pu l'inquiéter, ou l'embarrasser à son retour. Il parvint à les subjuguer. Pendant le cours de cette expédition, les Chersonites et les Bosporiens lui demandèrent du secours contre les Scythes péninsulaires qui les opprimoient. Il envoya sur-le-champ deux armées en Tauride. Un de ses généraux défit les Scythes-Tauriens et les Roxolans, tandis que l'autre battoit par mer leur escadre Théodosienne postée à l'extrémité des Palus-Méotides. (59) Mithridate devint maître de tout le pays. Ce n'étoit qu'un incident de l'entreprise qu'il méditoit secrétement contre l'Italie. Ce projet caché soigneusement, et long-temps différé, fut pénétré par les Romains. Ils y mirent des entraves en décrétant que Mithridate restitueroit aux Scythes les conquêtes qu'il avoit faites sur eux. (a) Ce décret releva les espérances d'un peuple qui n'attendoit qu'une occasion favorable pour secouer le joug. Mais Mithridate l'appesantit de plus en plus, en s'y établissant

An 115 av. J. C.

Rome les soutient, an 89 av. J. C.

(a) Strabo. l. VII. p. 303-304.
(59) Cary hist. des rois de Thrace.
(a) Photius ex Memnone p. 378.

au milieu d'eux une colonie nombreuse, et trois grandes tribus de ses fidelles Sarmates, qu'il fit passer de l'Asie en Europe; savoir les Yazygues, les Basiléens, et les Korolles. (b) C'est par erreur que les historiens ne font pas de cette dernière une tribu différente parceque ces deux noms ont la même signification de royaux, l'un en grec, et l'autre dans la langue que les Sarmates parloient.

Mithridate les accable, an 80 av. J.C.

Quelques années après, Mithridate battu par Lucullus, envoya aux Scythes l'ordre de marcher à son secours en Asie. (c) Cet ordre excita du mécontentement, et fit soulever une grande partie des Scythes qui, estimant la liberté au-dessus de tous les biens, aimèrent mieux abandonner leur patrie que d'y vivre dans la servitude. Ce fut l'époque de leur fameuse émigration sous la conduite d'Odin, entreprise si hardiment conçue, et si sagement exécutée, que sa nation le crut inspiré de Dieu. Il marcha vers le nord, laissant des colonies, chemin faisant, et alla se fixer en Scandinavie. (d)

Ils émigrent sous la conduite d'Odin an 70 av. J.C.

Mithridate informé de leur refus, et de la désertion d'un certain Dioclès qu'il avoit chargé de présens pour eux, et qui passa chez Lucullus, n'hésita pas à retirer son armée de Scythie pour se mettre en état de défense contre les Romains. (e) Cependant il étoit loin de renoncer entièrement à ses premiers projets. Les forteresses qu'il possédoit dans cette contrée, les garnisons qu'il y laissoit, le mélange des colonies sarmates, la destruction du trône Scythe-Taurien, l'affoiblissement produit par les défaites, et l'émigration des Scythes étoient effectivement pour lui autant de motifs de sécurité.

An 69 av. J. C. Retraite de Mithridate.

Quelques Scythes suivirent son armée. L'un d'eux nommé Dardanus ou Olkabas lui avoit donné une grande marque de dévouement. Feig-

---

(b) Appianus in Mithridat. p. 365.
(c) Photius in Memnone p. 373.
(d) Richer neue Geschichte, Fortsetzung Rollins. 28 Theil, c. 5. Edda ou Mythologie des anciens peuples du Nord, par Mallet, fab. 5. p. 202.
(e) Justin. l. 38. c. 5.

nant d'avoir des sujets de plainte contre Mithridate il s'étoit enfui chez Lucullus avec la commission d'assassiner le général romain. Il revint chez son maître sans avoir pu consommer cette perfidie, et il lui découvrit plusieurs trahisons tramées contre lui par ses compatriotes, avec les circonstances qu'il avoit apprises pendant son séjour dans l'armée romaine. (f)

An 65 av. J. C. La Tauride au pouvoir des Romains

Tout changea de face après la victoire que Pompée remporta sur Mithridate; son royaume héréditaire passa au pouvoir des Romains avec la Tauride et toutes ses conquêtes. Le Bospore, dont la Tauride faisoit partie, ne fut pas changé en province: mais les empereurs le concédoient à titre de fief à des rois qui s'obligeoient à contenir les Scythes, et à leur faire respecter les frontières romaines.

An 54 av. J. C.

60. Neuf ans après la mort de Mithridate, les Gètes surprirent et saccagèrent la ville de Boristhène, et répandirent la terreur sur la côte du Pont-Euxin. (60) A cette époque le nom de Scythe s'évanouit peu-à-peu, et l'histoire de cette nation se continue sous le nom de Goths, nom restitué par les Romains à la dénomination originaire au lieu de celle de Scythes, imposée par les Grecs. Depuis ce temps on voit encore quelquefois les Scythes reparoître sur le théâtre de l'Europe, mais c'est par une méprise de quelques écrivains peu exacts sur la nomenclature. Ainsi si l'on trouve que les Scythes détruisirent la ville de Philippopolis sur la rivière de Maritz ou Hebre en Thrace l'an 250, il faut comprendre que c'étoient les Goths. (a) Ainsi l'an 1163 on voit les Scythes appelés comme auxiliaires par Emmanuel Comnène empereur d'Orient, contre Etienne III roi de Hongrie, tandis que c'étoient les Petschénègues. Ce furent eux aussi qui quelques années après vinrent au secours des Hongrois contre le même empereur Emmanuel, pendant qu'il assiégeoit leur ville de Zeugmen, située sur la rive droite de la rivière d'Olta. (b) On s'accoutume à lire,

Le nom des Scythes effacé par celui des Goths.

(f) Appian in Mithridat. p. 326, 373. Plutarch in Lucull. p. 501.

(60) Chrysostomus sophista in oratione habitâ Borysteni, anno domini 94. p. 437.

(a) Stritter mem. pop. tom. I. p. 38, Georg. Syncell. p. 376. Zonaras tom. I. p. 627. Cedren. tom. I. p. 251.

(b) Cimmam. l. III. p. 115.

sans s'étonner, avec quelle facilité ces Barbares vendoient leurs services au plus offrant, soit pour combattre, soit pour défendre les mêmes nations, qui d'ailleurs ne les intéressoient sous aucun rapport, et qui souvent leur étoient inconnues. Il est vrai que malgré le cri de la nature, en faveur de cette conservation, nous observons presque le même mépris de la vie chez des peuples civilisés, prêts à entrer dans la querelle des autres, moyennant une certaine rétribution, et tandis que l'humanité gémit de ce honteux trafic, la politique paroit s'en accommoder sans scrupule; il semble qu'on ne pense même pas à ce qu'il y a de vil dans un pareil négoce. On ne réfléchit pas davantage au crime de deux particuliers qui, se jouant des lois divines et humaines, vident leurs différens dans des combats meurtriers, comme s'ils n'avoient point de juges sur la terre, ni dans le Ciel. La bizarrerie de nos moeurs et de nos idées, ne nous permet pas d'être bien difficiles sur les moeurs et les idées reçues parmi les Barbares.

Dissertation sur les Scythes en général.

Ceux qu'on appeloit Petschénègues, et qui servirent tour-à-tour l'empereur d'Orient et le roi de Hongrie, n'avoient rien de commun avec les Scythes du Danube, encore que la proximité pût le faire soupçonner; car on les retrouve en même-temps sur ce fleuve, et dans la Tauride, sous leur dénomination propre de Goths. Ce n'étoient pas non plus les Scythes de la Tauride parceque ceux-ci ayant été subjugués et transformés successivement en provinces grecques, chazares, ou italiennes, portoient le nom de leurs maitres, et ne pouvoient sans leur aveu sortir de la presqu'île qui n'avoit qu'une seule issue. C'est aux compilateurs modernes qu'on doit imputer les équivoques, et les contradictions reprochées aux anciens auteurs sur tout ce qui a rapport aux Scythes. Pour faire disparoître ces contradictions, il suffit de distinguer les différens peuples de la nation scythe, les diverses contrées où ils ont eu des établissemens, et l'ordre des temps où ils ont été décrits.

61. Il y avoit au bord du Pont-Euxin, et dans les pays limitrophes quatre classes de Scythes: les royaux, les colonies grecques scytisées, les agricoles, et les nomades séparés. (61) Les rois exerçoient sur les colonies

(61) Voyez la carte géograph.

une sorte de souveraineté dont nous avons vu des exemples. Ils s'arrogeoient aussi l'empire sur les agricoles, et les nomades des contrées détachées, qui auroient voulu s'y soustraire. Mais en outre les rois de la Tauride avoient au centre de la presqu'île des sujets immédiats tout-à-la-fois pâtres et laboureurs. Ils avoient la réputation d'être justes, apparemment parce qu'ils vouloient ou croyoient l'être suivant les foibles notions de ce temps-là; car on a pu remarquer par leur conduite à l'égard des Cimmériens leurs sujets, qu'ils avoient une étrange idée de la justice. (a)

Le pays limité par le Tanaïs et le Gherros qui tomboit dans le golphe de Carcinite près de Pérécop, étoit possédé par trois dynasties royales. La principale étoit celle du sud, et elle comprenoit aussi la Chersonèse Taurique. (b) Le roi n'avoit d'autre marque distinctive qu'un flacon d'or attaché à la boucle de sa ceinture. Sa prérogative devoit être fort étendue, si on en juge par le respect qu'on avoit pour sa personne. Quiconque profanoit son nom, étoit puni de mort. (c)

Leur goût pour la monarchie.

Le gouvernement des Scythes étoit comme celui de tous les états libres qui sont composés de plusieurs autres états. Chaque royaume, chaque peuple, originaire ou étranger mêlé avec eux, étoit indépendant pour ce qui regardoit son économie intérieure; mais dans les affaires qui intéressoient l'universalité des Scythes, ils s'assembloient, délibéroient, et agissoient en corps de nation, sous l'autorité d'un chef. Ce rang suprême étoit dévolu au roi de la Tauride. L'influence du gouvernement monarchique sur le bonheur des hommes étoit déja très-remarquable dans l'enfance des anciens peuples. Il y avoit plus de population, plus de bonté, plus de concorde, et plus de prospérité en général parmi les Scythes immédiatement soumis à l'autorité des rois. (d) Cette image de la puissance, paternelle, dont le prix, comme celui de la santé, n'est bien connu que lorsqu'on cesse d'en jouir, cette simplicité, cette unité de mouvemens

(a) Strabo. l. VII. p. t. g. 311.
(b) Hérodot. l. IV. p. 363, 364, 366.
(c) Hérodot. l. IV. p. 359, 386.
(d) Hérodot. l. IV. p. 364. Justin. l. II. c. 2. Strabo. l. VII. p. 300.

imprimés aux Scythes-royaux, étoient les garans de leur tranquillité intérieure pendant la paix, et de leurs succès à la guerre. A la vérité ils étoient faciles à diriger, parce qu'ils avoient peu de passions, et un genre de vie aussi simple que frugal. Ils vivoient de fruits et de lait. Ils cultivoient la terre à tour de rôle, et se relevoient annuellement par familles pour fertiliser des héritages qui s'affermoient moyennant une modique redevance. (e) Comme ils ignoroient l'usage des métaux précieux, ils étoient exempts des maladies de l'ame qu'ils occasionnent. Leurs tentes leur tenoient lieu de maison, et la bonne foi les dispensoit de clôture. (f) Ils observoient les règles de la justice plutôt par habitude que par la contrainte des lois. La douceur de leur caractère ne se démentoit que dans deux circonstances où les erreurs de l'esprit égarent toujours le coeur. Ils étoient cruels dans les cérémonies religieuses, et dans les combats où ils voyoient l'effusion du sang avec indifférence.

Ils étoient presque toujours à cheval, et ils portoient un haut de chausse lié au-dessus de la taille avec une large ceinture. Cet habit descendoit jusqu'aux talons. Leurs souliers étoient d'écorce d'arbre, comme ceux dont se servent encore aujourd'hui les pauvres paysans de Russie et de Pologne, et qu'ils nomment *Lapti*. Le butin de leur garde-robe ne pouvoit guère exciter la cupidité. C'étoit en hiver une peau de bête, et en été de la toile de chanvre. Ils avoient cependant des toiles de cette espèce assez bien travaillée pour ressembler à celles de lin. (g) Cet art et celui de coutelier étoient presque les seuls qu'ils connussent. Leurs flèches étoient fort bien fabriquées. Leur costume.

62. Au reste il paroît que les Scythes n'étoient pas tout-à fait dépourvus d'instruction. Ils avoient une religion et des cérémonies auxquelles ils étoient attachés jusqu'à l'intolérance. Ils ne méprisoient pas les savans, comme les autres Barbares. Peut-être étoient-ils redevables de 62. Leurs connoissances.

(e) Justin. l. II. c. 2.
(f) Hérodot. l. IV. p. 377.
(g) Hérodot. l. IV. p. 390.

quelques lumières à ceux de leurs compatriotes qui avoient eu des relations de voisinage avec les Chaldéens, ou les prêtres assyriens. Ils employoient comme les Sarmates, les hiéroglyphes symboliques en substituant à une chose la figure d'une autre qui avoit des qualités semblables. (62) Aussi furent-ils comptés parmi les nations lettrées; (a) et Hérodote qui traite d'ignorans tous les peuples contre lesquels Darius fit son expédition, excepte nommément les Scythes de cet anathème. (b) Quand ils reparurent sous leur vrai nom de Goths, ils n'avoient pas encore la connoissance des lettres, et ils conservoient l'usage des hiéroglyphes à l'exclusion de tout autre signe. En effet un très-savant antiquaire qui a fait une collection considérable de monnoies gothiques n'a trouvé aucune trace de l'alphabet runique, le premier qui ait été en usage chez les peuples du Nord. (c) Ils appeloient runes en général les lettres dont ils composoient l'écriture des mots. Ainsi en Scandinavie on nommoit les lettres grecques *griskar-runir*. Celles des Irlandois *Ira-runir*, des Groenlandois *groenlandukar-runir*, des Venèdes *Vende-runir*. L'usage de ces lettres étoit établi en Scandinavie long-temps avant l'arrivée des Scythes sous la conduite d'Odin, à qui les chroniques et les poësies du Nord donnent entre autres titres hyperboliques celui d'inventeur des runes. Toujours est-il vrai que le gros du peuple scythe ne savoit ni lire ni écrire jusqu'à cette époque, et qu'à l'exception de quelques voyageurs instruits parmi les Grecs, les hommes les plus éclairés de cette nation ignoroient les premiers élémens des sciences.

63. La seconde classe des Scythes européens comprenoit les colonies grecques scythisées. La plupart étoient établies hors de la presqu'île: je me bornerai à parler de celles qui s'y trouvoient enclavées.

Les colonies retenoient la langue et les moeurs de leur patrie; mais

---

(62) Joseph Flavius des relations des Scythes avec des prêtres Chaldéens ou Assyriens.

(a) Fasti Siculi.

(b) Hérodot. l. IV. p. 377.

(c) Nicolaus Keder.

les Grecs dégénérèrent pendant les deux derniers siècles avant notre ère: les Scythes furent imités en bien et en mal par les colonies qui avoient des relations de commerce avec eux.

64. La troisième classe qu'on nommoit proprement *agricoles*, étoit composée d'états séparés sur les deux rives du Borysthène. Il y avoit en outre à l'occident du fleuve les Tyrites, les Borysthénites, les Callipides, les Halizones, et à l'orient les Olbiopolites, colonies grecques agricoles, et les agricòles qui cultivoient les terres au centre des royaumes des Scythes. Elles payoient toutes des redevances aux rois. Le goût de la culture s'affoiblit bientôt dans ces contrées à portée de l'embouchure du fleuve, et on s'adonna au métier de corsaire.

65. Les Scythes Nomades ou pasteurs composoient la quatrième classe. Ils étoient répandus avec leurs troupeaux à l'orient du Borysthène, dans la langue de Kilbouroun, juqu'aux rivières de Kangli-Déressi, et de Kalantschik; et sur la rive gauche du fleuve jusqu'à Kiovie. (65) Telles étoient les frontières de toute la peuplade; mais les individus n'ayant point de demeure fixe, point de propriété déterminée par des limites, l'autorité des rois y étoit précaire, et la tranquillité publique étoit souvent troublée. Une grande partie du territoire étoit réservée pour les pâturages, on affermoit le surplus aux Agricoles, et quand ils n'étoient pas exacts à remplir les conditions, on portoit la guerre chez eux; ce qu'on appele aujourd'hui éxécution. 65. Leur vie errante.

66. Enfin il vint un temps où les Scythes cessèrent de mener une vie errante dans leurs chariots. Ils bâtirent des villes, ils prirent du goût pour les commodités de la vie, et pour l'argent qui les procure. Leur avarice devint funeste à leurs vassaux les Bosporiens, et à eux-mêmes. Ils avoient commencé à se dépraver au sein des délices de la fastueuse Médie. Ce n'étoient déjà plus ces mêmes hommes que l'auteur de l'Iliade appeloit les meilleurs habitans de la terre. (66) Entre autres vices qui 66. Leur civilisation.

(65) Voyez la Carte géograph.
(66) Homer. Iliad. l. XIII. v. 6.

se glissèrent parmi eux l'intempérance fit de tels progrès que les femmes partageoient les débauches de la table avec leurs maris, et dans cette ivresse commune on arrosoit de vin le vêtement des convives, pour conserver l'odeur et le souvenir de la crapule. On doit sans doute imputer à cet abrutissement plutôt qu'à leur grossièreté primitive, la rigueur dont ils accabloient leurs ennemis vaincus. Sous prétexte de les distinguer d'avec les Scythes qui portoient une longue chevelure, on rasoit ces infortunés, on leur fendoit les narines, et on les traitoit plus durement que des esclaves. Les femmes égratignoient le visage des femmes subjuguées pour qu'elles ne leur ressemblassent pas.

Telles furent successivement les moeurs particulières des quatre classes de Scythes. Mais les changemens que le temps y apporta ne s'étendirent pas jusqu'à leurs cérémonies religieuses, elles furent toujours généralement respectées, ainsi que quelques-unes de leurs lois civiles et militaires.

Leur religion.

67. Les principaux objets de leur culte étoient la déesse Tabite et Papée son mari. Les divinités secondaires étoient Apie, Etocyre, Artimpase, et chez les Royaux Thaminasades. S'il faut en croire les Grecs, c'étoient Vesta, Jupiter, la Terre, Apollon, Vénus et Neptune, en un mot c'étoient les dieux de la Grèce, que les Scythes adoroient sous d'autres noms. (67) Cependant l'histoire atteste qu'ils avoient de l'aversion pour tout culte étranger. On cite même des exemples de leur intolérance. (a) La vanité seule explique cette contradiction.

Les Scythes-Royaux, relativement aux pays qu'ils habitoient, honoroient plus particulièrement le dieu de la mer. Ils lui sacrifioient des chevaux et toutes sortes d'animaux, excepté le cochon qui étoit exclu de leur économie rurale, sans doute parcequ'il est mal-sain dans les pays chauds, d'où ce peuple étoit sorti. (b) Dans les lieux où le bois étoit rare, on allumoit les feux avec les os des victimes.

---

(67) Hérodot. l. IV. p. 382, 383, 384.
(a) Hérodot. p. 391.
(b) Idèm.

68. Ils n'érigeoient de temple qu'en l'honneur de Mars; encore n'étoit-ce qu'une estrade immense de fascines, dont l'entretien étoit aussi facile que la construction en étoit simple. Elle avoit trois stades en carré. On y ajoutoit tous les ans une nouvelle provision de cent cinquante charretées de fagots; au milieu de cette estrade on plantoit un vieux sabre, idole de Mars, qu'on arrosoit annuellement de sang humain en immolant le centième des prisonniers, auxquels on coupoit la tête après quelques aspersions de vin. C'est sur cet emblème de la mort, et sur l'air conservateur de la vie que les Scythes juroient pour assurer la foi de leurs engagemens, et la durée de leur amitié. (68)

Ils avoient trois sortes de prêtres: les devins, les *Enarès,* ou impuissans, et les vieilles femmes, qui étoient en grande considération parmi eux. Ils disoient la bonne aventure tenant à la main un faisceau de baguettes d'osier. On appeloit Enarès les infirmes qui survivoient à la dyssenterie, maladie funeste chez-eux causée par les voyages continuels à cheval et les variations du climat. Ceux qui avoient ainsi perdu l'usage de leurs forces, passoient à la classe des vieilles devineresses, en prenoient l'habit et en exerçoient les fonctions. Enare vient de narr.

Lorsque le roi tomboit malade, on appeloit trois de ces devins pour les consulter. Ordinairement dans leur réponse, ils imputoient l'accident au parjure de quelque sujet qui avoit fait un faux serment au nom du roi. Là-dessus on consultoit six autres devins, et s'ils confirmoient l'oracle, on décapitoit l'accusé dont on confisquoit les biens au profit des trois premiers. Malheur à eux quand leur pronostic étoit démenti. Alors on les garrottoit tous trois, on les jetoit sur un chariot attelé de bœufs, et chargé de bois, et on y mettoit le feu. Au reste c'ètoit aussi la peine établie pour toutes les espèces de fausses dénonciations. Leur superstition.

69. La sépulture qui chez tous les peuples est accompagnée de cérémonies religieuses, étoit honorée chez les Scythes par des atrocités sanguinaires que la superstition leur faisoit respecter. La mort du roi Leur cruauté.

---

(68) Lucian in Toxar.

17

étoit toujours l'époque d'une calamité publique. Son corps embaumé d'osier et du thim pilés, des graines de lierre et d'anis, et enduit de cire, étoit promené dans toutes les provinces de son royaume. Le peuple pour témoigner sa douleur étoit obligé de se blesser, et de se mutiler. Arrivé au lieu de la sépulture, le corps étoit déposé dans une large fosse carrée, où l'on jetoit en même temps, après les avoir étranglés, une de ses concubines, le chancelier, le maitre-d'hôtel, et l'aide-de-camp, avec plusieurs chevaux. On y jetoit aussi des prémices de tous les fruits avec le flacon d'or. Ensuite on la couvroit de terre jusqu'à une élévation considérable. Il subsiste encore aujourd'hui quelques-uns de ces tombeaux remarquables par leur éminence, dans le désert de Gherro non loin des cataractes du Dnieper.

Ces horreurs se renouveloient l'année suivante, par des obsèques anniversaires, où l'on immoloit de nouvelles victimes. Elles étoient choisies parmi les plus fidelles officiers du feu roi. C'étoient toujours des Scythes, car il n'y avoit jamais d'étrangers à son service. On en faisoit étrangler cinquante, on tuoit un nombre égal de chevaux, on les élevoit sur des pieux, et on y plaçoit les victimes autour du tombeau, comme pour en garder les approches. (69)

On en usoit tout autrement pour la sépulture des particuliers. C'étoit une occasion de rapprochement pour les familles. Après avoir embaumé le corps on le promenoit pendant quarante jours chez les amis qui donnoient des repas à tout le convoi. Au moment de l'inhumation, les parens jetoient du chenevis sur des pierres brûlantes pour arracher des larmes à tous les assistans.

Au milieu de ces ténèbres on découvre dans les institutions des Scythes quelque lueur d'une politique farouche à la vérité, mais moins absurde que beaucoup de systèmes modernes qui sous des apparences plus douces ont des conséquences plus cruelles. Sans doute il étoit atroce d'immoler aux obsèques du roi ses plus fidelles serviteurs, mais cette

---

(69) Hérodot. l. IV. p. 388, 389, 390.

cruauté même les intéressoit à la conservation de ses jours, et prévenoit des crimes ou des conjurations qui entraînent souvent le malheur de plusieurs provinces. L'idole de Mars étoit une extravagance comme toutes les folies du paganisme, et pourtant ce culte symbolique étoit l'aliment du patriotisme et du courage.

L'armée d'Attila faisoit encore des prodiges de valeur à la seule vue d'un sabre des Scythes qu'il prétendoit avoir trouvé dans un lieu consacré au dieu de la guerre. (a)

70. Cette nation n'a commencé à jouir des bienfaits de la révélation que vers la fin du quatrième siècle. Les Scythes embrassèrent alors la religion chrétienne par les soins de quelques missionnaires, et de Saint-Chrysostôme. Ils avoient leur évêque à Tomi, aujourd'hui Temiswar, à la droite du Danube, dans la Scythie Pontique actuellement Bulgarie. (70) C'est là qu'Ovide fut exilé.

70. Leur conversion au christianisme.

71. Pendant long-temps les Scythes se bornèrent à la défense de leur territoire, ou à de légères incursions, sans autre but que de faire du butin. (71) Mais dans la suite ils apprirent des Grecs à devenir plus entreprenans, à mieux profiter de leurs victoires et à reculer leurs frontières. Thucydide qui commandoit en Thrace disoit qu'il ne connoissoit en Europe ni en Asie, aucune nation en état de résister aux Scythes, s'ils eussent réuni leurs forces. (72)

71. Leur passion pour la guerre.

Aussitôt qu'un Scythe avoit fait un prisonnier, on lui ouvroit une veine, et on en suçoit le sang. Pour avoir part au butin, il falloit qu'il présentât au roi la tête d'un ennemi. Le vainqueur conservoit le crâne du vaincu dont il se faisoit une coupe, il préparoit sa peau dont il se servoit pour se vêtir, il ajustoit la main droite en forme de couvercle à son carquois. Les accusateurs avoient le même droit sur le corps des condamnés contre lesquels ils avoient gagné un procès criminel devant le roi.

(a) Jornand. de reb. Gothicis. cap. 35. p. 101.
(70) Fleury hist. Eccles. t. III. l. 20. S. Chrysost. ep. ad Olymp. 44.
(71) Justin. l. II. c. 2.
(72) Thucyd. t. I. l. II. c. 21.

Ils célébroient tous les ans une fête militaire, où les vainqueurs buvoient dans une ou deux coupes, selon le nombre des ennemis qu'ils avoient tués. Ceux qui n'avoient pas eu cet avantage, assistoient debout à la solennité. Ils étoient honteusement relégués hors du cercle. Les Grecs pour exprimer le délire de l'ivresse qu'on remarquoit dans de pareilles cérémonies avoient imaginé un mot qui correspond à celui de Scythiser. (a)

Leur frugalité. Mais d'ailleurs les Scythes étoient généralement sobres. Ils supportoient sans se plaindre, la faim, le froid, le chaud et tous les genres de privations ou de fatigues inséparables de la guerre. Afin de mieux endurer les longues abstinences, ils se serroient le ventre avec une large ceinture. (b) Ils préparoient aussi avec le lait de leurs cavales un fromage très-dur, qui leur ôtoit l'appétit pour plusieurs jours, et ils mâchoient une certaine plante qui produisoit le même effet. (c)

72. Leurs lois. 72. Chez ce peuple, comme aujourd'hui dans quelques états de l'Europe, les enfans portoient la peine des crimes commis par leurs parens. Quand un coupable étoit condamné par le roi, qui étoit leur juge ordinaire, tous ses enfans mâles étoient exterminés avec lui. Le vol étoit très-sévèrement puni. Sans cette rigueur ils n'auroient pu conserver leurs troupeaux, qui n'étoient jamais enfermés. Au reste ils gardoient leur pays avec tant de vigilance qu'il étoit fort difficile à un accusé de se soustraire à leurs poursuites. (72) Comme ils avoient un grand nombre d'esclaves, ils s'assuroient d'eux en leur crevant les yeux, et les occupoient à battre le beurre et à faire le fromage. (a)

Leur fidélité. Les traités de paix, d'alliance et d'amitié, se cimentoient par le sang. On versoit du vin dans une coupe de terre; les contractans y faisoient couler le sang d'une blessure en s'ouvrant un doigt de la main, ils y trempoient l'extrémité de leurs sabres, de leurs épées, ou de leurs poig-

(b) Aulus Gell. noct. attic. l. XVI. c. 3. Erasistrates.
(c) Plin. l. XXV. c. 8.
(72) Hérodot. l. IV. p. 377.
(a) Hérodot. l. IV. in principio.

nards, juroient sur la vie et sur la mort, buvoient et faisoient boire les principaux assistans après avoir fait des imprécations contre les infracteurs. (b)

73. Ces sortes d'engagemens étoient respectés de peuple à peuple, et ils formoient entre les particuliers des liaisons de deux ou trois personnes qui confondoient leurs intérêts et leur existence avec une fidélité à toute épreuve, et un dévouement porté jusqu'à l'enthousiasme. Toxaris en cite plusieurs exemples.

Un jour les Sarmates surprirent les Scythes au bord du Tanaïs: les battirent, s'emparèrent de leur bagage, firent beaucoup de prisonniers, et repassèrent le fleuve. Parmi les Scythes qui échappèrent étoit un nommé Dandamis. En sortant de la mêlée, il apprend qu'Amizoc son ami est prisonnier. Aussitôt il retourne sur ses pas, traverse le fleuve à la nage, et va réclamer Amizoc chez les Sarmates. Celui qui s'en étoit emparé demande une forte rançon. Dandamis avoit perdu tous ses biens, il offre sa personne en échange; le Sarmate lui demande ses yeux, Dandamis y consent, et revient au camp appuyé sur son ami. Dès qu'ils sont arrivés Amizoc se fait aussi arracher les yeux dans le premier transport de sa reconnoissance. Exemples de dévouement.

Un certain Basthès venoit d'être déchiré par une bête féroce. Bélitta son ami, quoique mal armé, se précipite sur l'animal, et le tue, après avoir été lui-même mortellement blessé. Les Scythes érigèrent deux tombeaux sur le lieu du combat: l'un pour les deux amis, et l'autre pour l'animal.

Arsacomas, envoyé chez Leucanor roi du Bospore, pour lever le tribut ordinaire, prend un goût très-vif pour la princesse Mazée sa fille, et la lui demande en mariage. Deux autres princes très-opulens, un Laze, et un Maklyen, font la même demande. Arsacomas déclare qu'il est sans fortune à la vérité, mais qu'il est infiniment plus riche que ses rivaux,

---

(b) Hérodot. l. IV. p. 387. Clementis Alexandrini adhortatio ad Gentiles.

parce qu'il possède à lui seul deux amis. On rit de sa candeur, et la main de Mazée est promise au prince des Maklyens. Confus et irrité, Arsacomas retourne dans sa patrie, raconte à ses deux amis Leuchatès et Makentès l'outrage qu'il vient d'essuyer. Le premier s'engage à apporter la tête de Leucanor, le second promet d'enlever la princesse. Arsacomas prévoyant les suites d'une telle entreprise, implore le secours de ses compatriotes dans la forme usitée. Il immole un bœuf, et tandis qu'il est assis sur la peau de cet animal les mains liées par derrière, ceux qui viennent le toucher du pied droit, et prendre un morceau de chair, s'obligent à se joindre à lui avec un certain nombre de cavaliers. Leuchatès vole à Bospore, se présente au roi, lui fait une fausse confidence, et lui offre d'en attester les particularités secrètes par un serment. Ils vont droit au temple, et le roi ordonne aux gens de sa suite de l'attendre dehors. Après quelques momens d'entretien, Leuchatès coupe la tête du roi, la met dans sa besace, et sort comme s'il étoit envoyé pour un moment. Il saute sur le cheval qu'il avoit laissé dans un coin derrière le temple, et revient sain et sauf avec sa proie dans sa patrie. De son côté Makentès va trouver le prince des Macklyens, se donne pour Alain, et parent de Mazée, lui annonce la vacance du trône de Bospore, le décide à s'y rendre en toute hâte, en lui offrant de le suivre à petites journées avec la princesse. Elle est confiée à ses soins, et dès qu'elle est en son pouvoir, il la met devant lui sur son cheval et la conduit chez Arsacomas. A la nouvelle de cette perfidie le prince Macklyen rassemble une armée, et fait une irruption en Scythie; le frère de Leucanor se joint à lui pour venger le meurtre du roi son prédécesseur. Arsacomas à la tête d'une troupe nombreuse marche à leur rencontre. Il se livre une bataille sanglante, les trois amis donnent à l'envi l'un de l'autre des preuves d'héroïsme dont l'émulation se partage dans tous les rangs. Les Scythes remportent la victoire, et les princes ennemis se retirent respectivement chez eux.

Le trait suivant prouve que l'amitié jurée faisoit taire même les droits de la nature. Abauchas arrive à Boristhène, ville située sur le fleuve du même nom, avec sa femme qu'il aimoit beaucoup, un enfant de sept ans, et un autre à la mammelle. Il étoit accompagné de son

ami Gyndanès qu'une blessure au pied mettoit hors d'état de marcher. Pendant leur sommeil le feu prend à la maison, dont ils occupoient le second étage. Abauchas se lève en sursaut, oublie sa femme et ses enfans, prend sur ses épaules Gyndanès, et le porte au bas de l'escalier hors de la maison. Sa femme retardée par ses deux enfans, à demi brûlée ou suffoquée, laisse tomber le plus jeune, et ne parvint à sauver que celui qui pouvoit la suivre. Les habitans indignés contre Abauchas, lui reprochoient sa dureté envers sa femme et ses enfans: »Je peux en avoir »d'autres, dit-il froidement, mais je ne trouverai pas dans le monde un »ami comme Gyndanès.»

Toxaris raconte un autre exemple de dévouement dont il fut lui-même l'objet. Lorsqu'il voyageoit pour faire ses études en Grèce, il étoit accompagné de son ami Sisinnès. La première ville où ils arrivèrent, la plus proche de la Tauride par mer, étoit Amastris. Tandis qu'ils s'y promenoient, on les dévalisa dans l'auberge où ils étoient logés. En rentrant Toxaris apprend qu'il a tout perdu. Dans ce désastre commun aux deux amis, Sisinnès dit qu'il est le moins à plaindre, parce qu'il a plus de vigueur. Il pourra faire subsister Toxaris du produit de son travail; en effet il commence par se louer comme porte-faix, et bientôt il demande à combattre dans une fête où les gladiateurs étoient payés d'avance. Il est admis dans la lice, et pour prix d'un défi périlleux qu'il fait au maître d'escrime, il reçoit un talent (environ 530 liv. tour.) le porte à Toxaris qui étoit assis parmi les spectateurs: »Si je survis, lui dit-il, »nous partagerons, si je succombe, je te donne tout à condition que tu »te chargeras de ma sépulture.« Il vole au combat, sans attendre la réponse, et il gagne la victoire, sans autre atteinte qu'une blessure au pied qui le fit boiter toute sa vie (73)

Réflexions sur leurs moeurs.

De pareilles mœurs offrent plutôt des écueils à éviter, que des modèles à suivre. Autant on aime à voir, ce qui malheureusement ne se reproduit guère, même dans l'histoire des peuples policés, la persévéran-

---

(73) Lucien in Toxar. et Mnesipp.

ce des affections douces, l'énergie des sentimens délicats, et l'ascendant d'une prédilection éclairée, autant on gémit sur ces féroces mouvemens de fanatisme ou d'ostentation, sur ces excès d'un zèle inconsidéré qui fait oublier ou méconnoître les devoirs les plus essentiels, et qui souvent outrage la nature. Ces traits caractéristiques paroissent appartenir plus particulièrement aux Scythes qui furent long-temps dans un état mitoyen entre la barbarie et la civilisation.

74. Les analogies dans le caractère, dans les coutumes, et dans le langage, doivent sans doute entrer en considération quand on veut prouver l'identité, ou l'affinité des peuples qui, avec une origine commune, ont eu successivement diverses patries adoptives, ou différentes dénominations. Mais le rapport qui trompe le moins, c'est celui que la main du créateur a graduellement imprimé à l'espèce humaine, en variant les formes extérieures des grandes familles, d'une manière distincte et facile à saisir pour peu qu'on veuille y faire attention.

Leur extérieur.

Les Scythes étoient généralement blonds, (74) d'une taille élevée, (a) tout-à-la fois forte (b) et svelte. Ils avoient les pieds fort gros. (c) Leurs femmes avoient le visage long. (d) Je ne fais qu'ébaucher cette esquisse, parce que nous aurons occasion d'y revenir en parlant dans le livre suivant des Scythes-Tauriens, dénomination sous laquelle les Scythes ont continué d'exister, et de troubler le monde.

---

(74) Clearchus apud Athenaeum in fabulâ: Socrus.
(a) Hérodot. l. IV. c. 76. Strabo l. VII.
(b) Justin l. II. c. 2.
(c) Eunapius in excerpt. de legation. p. 18. Stritt. Mem. pop. t. I. p. 47.
(d) Anna Comnena. p. 77, 78.

LIVRE IV.

Des Scythes-Tauriens habitans des montagnes Tauriques, contemporains des Scythes, jusqu'au dixième siècle de l'ère chretienne.

1. De même que les Grecs ont appelé Tauro-Scythes, ceux qui habitoient la langue de terre enclavée entre le golfe de Carcinite, ou de Tamyracha et l'embouchure du Boristhène, (1) de même ils ont nommé Scythes-Tauriens ceux qui étoient fixés au sud-ouest, dans la contrée montagneuse. Ni ces noms composés, ni celui de Scythes n'étoient en usage chez les peuples aux-quels les Grecs les attribuoient. (a) Ils avoient d'autres dénominations usitées chez-eux et chez leurs voisins. L'emploi de l'epithète ne prejudiciait pas à l'identité de la nation. **1. Dénomination des Scythes Tauriens.**

2. Les Scythes maitres du continent au nord de la mer noire, s'etendirent dans l'île de Tauride, et y furent appelés Tauro-Scythes.

Les Scythes montagnards de la Tauride étoient connus sous les noms de leurs tribus au nombre de six: c'étoient, les Orgoncyns, les Charasènes, les Assyrans, les Tractares, les Archilachites, et les Caliordes. (2) **Leurs tribus diverses.**

Ces tribus vers le temps de l'ère chrétienne éprouvèrent dans leur manière d'exister quelques changemens dus à l'influence du voisinage des Grecs. Elles construisirent des villes dans la partie montagneuse. Le roi Skiluros et ses fils y bâtirent les forts de Palakion, de Chavon, et de Néapolis. (a) On en voit aujourd'hui les ruines sur des hauteurs fortifiées

(1) Plin. hist. l. IV. c. 12. Ptolem. tab. 8 Europ. Strabo l. VII. p. t. g. 308, 311.
(a) Hérodot. l. IV. p. 356, 357.
(2) Plin. hist. l. IV. c. 12.
(a) Strabo l. VII. p. t. g. 312.

par la nature, non loin d'Inkerman. On nomme ces éminences *Kirmen*, ou forteresse.

Obscurité de leur histoire.

Si on en excepte quelques renseignemens géographiques, on n'a guères de documens propres à satisfaire la curiosité sur ce qui est relatif à ces six tribus. Nous pouvons leur appliquer avec une grande vérité ce que Strabon a dit des Scythes en général: »L'ancienne histoire »de ces peuples est incertaine, parce que ses auteurs la composoient de »fictions, voyant que les ouvrages fabuleux, étoient plus en vogue, et »plus estimés, que les récits d'événemens véritables.« (b) Comme de nos jours les romans.

Leur roi Skiluros.

En effet, on ne parle même de leur roi Skiluros que sous le nom général de roi des Scythes, quoique le lieu de sa résidence, et la situation des villes soumises à son autorité ne laissent aucun doute sur la circonscription de ses états. Quand ils furent investis par Mithridate, ces villes servirent de places d'armes aux Scythes-Tauriens, qui malgré l'assistance des Scythes et des Scythes-Roxolans furent défaits par le roi de Pont. Skiluros après ce désastre s'enferma dans Palakion, aujourd'hui Baktschi-Serai, (palais du jardin) malgré sa valeur, il fut bientôt obligé de rendre la place. Il ne survécut pas aux malheurs que ses prédécesseurs avoient attirés sur sa patrie, et auxquels il avoit mis le comble en appesantissant le joug sur les colonies grecques établies en Tauride. (c)

Avis salutaire à ses enfans.

Sentant sa fin prochaine, Skiluros assembla ses enfans, qu'on prétend avoir été au nombre de quatre-vingts, ce qui n'a rien d'invraisemblable dans l'état de polygamie. Le roi leur fit remettre un faisceau de flèches, en ordonnant successivement à chacun d'eux d'essayer de le rompre. Comme aucun n'y pouvoit parvenir, il fit délier le faisceau, et leur distribua les flèches l'une après l'autre, en leur prescrivant de faire de nouvelles tentatives pour les briser, ce qu'ils effectuèrent tous à l'instant avec une extrême facilité. »C'est ainsi, leur dit le père, qu'on vous écra-

(b) Strabo. l. XI. p. t. g. 507.
(c) Strabo. l. VII. p. t. g. 307, 312.

»sera quand vous serez désunis.« (d) A peine eut-il proféré ces paroles ingénieuses qu'il expira. Ce sage conseil d'un roi scythe a été dix-sept cents ans plus tard la devise des Hollandois dont la république prit pour arme un faisceau de flèches avec cette légende: *Vis unita fortior.*

3. C'est seulement vers le temps de l'ère chrétienne qu'on commence à voir luire le jour de la vérité sur l'histoire des Scythes-Tauriens. Elle se divise en trois parties relativement au nombre de leurs tribus, qui étoient alors les Alains, les Zichiens, et les Goths. On pourroit y ajouter les Silingues, et les Ardingues: mais on ne sait rien de bien positif sur leur histoire, sinon qu'ils habitoient en Tauride, qu'ils étoient Gaulois-Vandales, (3) et qu'ayant été compatriotes des Scythes, comme Vandales tribu gothe, ou scythe et des Tauriens comme habitans de montagnes Tauriques, ils ont des titres incontestables à la qualité de Scythes-Tauriens. (a) Ces Scythes aussi nommés Alains.

Le nom d'Alains est le premier qu'on ait donné aux habitans des montagnes de la Tauride. Il est employé par tous les écrivains, à l'exception des Grecs. Leur nomenclature fut rectifiée par les Romains quand ils devinrent maîtres d'une partie de cette contrée. Ils introduisirent l'usage des noms propres que les peuples se donnoient eux-mêmes, et ils apprirent aux géographes ignorans, entre autres noms, celui d'Alains, synonyme de Scythes-Tauriens, car *Alin* dans la langue mantjoue, comme *Toïra* en assyrien signifie montagne. (b) Ce nom *d'Alin* appartenoit particulièrement à la montagne d'Imaüs, appelée aujourd'hui Mustag, (c) sur les confins de la Scythie asiatique, patrie des Tatares-Mantjous habitant en-deçà de la montagne. On appeloit aussi Alains ceux qui étoient au pied de la montagne dans le nord de l'Asie. Ils étoiens Scythes, et Pourquoi.

(d) Plutarch in Apopht. de Garrulis p. 511. Strabo. l. VII. p. 312.
(3) Procop. de reb. Vandal. Stritter. mem. pop. t. I. p. p. 259. Summarium de Vandalis.
(a) Stritter. mem. pop. t. I. p. 3. Zonaras. Cedrenus.
(b) Linguar. tot. orbis vocab. comp. pars I. p. 334.
(c) De Guignes hist. des Huns et des Tat. t. I. l. IV. c. 1.

parloient scythe. Ils se répandirent jusqu'aux Indes, et ils se partagèrent vers l'une et l'autre plage du monde.

Leurs moeurs.

Ces peuples ne cultivoient point la terre, ils vivoient du lait et de la chair de leurs troupeaux. Ils se tenoient dans leurs chariots qu'ils couvroient d'écorces d'arbres, et voyageoient ainsi à travers d'immenses déserts. Quand ils arrivoient dans un endroit où il y avoit de l'herbe, ils rangeoient leurs chariots en cercle, et prenoient leur repas au milieu de leurs bêtes. Après avoir épuisé le fourrage, ils se remettoient en marche avec leurs villes roulantes, les hommes restoient sur leurs chariots avec leurs femmes qui vaquoient à des occupations paisibles. Les enfans y naissoient et y étoient élevés. Quelque part qu'ils allassent, ils regardoient le lieu où ils arrivoient comme leur patrie. Ils avoient surtout grand soin de leurs chevaux.

Presque tous les Alains étoient grands et fort agiles. Quoiqu'ils eussent quelque chose de terrible dans le regard, comme ils avoient une chevelure blonde, leur physionomie tout-à-la-fois douce et martiale, étoit assez belle. Ils portoient des armes légères.

Leur discipline.

Les jeunes gens accoutumés dès l'âge le plus tendre à courir à cheval, regardoient comme un déshonneur d'aller à pied. L'esclavage étoit inconnu parmi eux; ils étoient tous libres, mais ils naissoient soldats. Leur discipline variée en fit des guerriers excellens. C'étoit pour eux un plaisir très-vif que d'affronter les périls de la guerre. Ils estimoient heureux quiconque périssoit dans un combat: mourir de vieillesse ou d'accident leur paroissoit une infamie digne de mépris. Pour faire parade de leurs exploits, ils caparaçonnoient leurs chevaux avec la peau des ennemis auxquels ils avoient coupé la tête. Leur estime pour les talens militaires étoit portée à un tel point que l'élection de leurs magistrats tomboit uniquement sur des hommes distingués par une longue expérience dans l'art de la guerre.

Leur religion.

Ils n'avoient ni temples ni autels. On ne trouvoit pas même chez eux une cabane couverte de paille. A l'imitation des peuplades autour desquelles ils erroient, ils fichoient une épée en terre et adoroient ainsi le dieu Mars. Quand ils vouloient pronostiquer l'avenir, ils rassembloient

des branches droites d'osier, qu'ils séparoient ensuite à certains jours marqués, et au moyen de quelques enchantemens secrets, ils se flattoient de faire des prédictions sûres.

Leurs progrès.

En pillant et en chassant, quelques-uns parvinrent jusqu'aux Arménies, et à la Médie; (d) d'autres jusqu'au Bospore Cimmérien, et au nord des Palus-Méotides. (e) D'autres enfin occupèrent la lisière méridionale de la Tauride. Malgré la dénomination d'Alains, quand on considère un peuple si ressemblant aux Scythes par son respect pour l'épée, par la divination à l'aide des baguettes, ayant la même manière de vivre, le même goût pour se parer de la dépouille des vaincus, le même esprit guerrier, la même configuration, en un mot la même origine, on ne peut douter qu'il ne soit venu de l'Asie en-deçà d'Imaüs, ainsi que les autres Scythes ses compatriotes. Mais si leur état primitif est facile à constater, si nous pouvons prononcer affirmativement sur le lieu de leur départ, et sur leur transplantation en Tauride; nous en ignorons absolument l'époque; on ne les voit figurer dans cette région que pendant le cours du premier siècle. C'est alors que se prévalant de leur prépondérance dans la presqu'île, après avoir subjugué les Tauriens, dont les Alains étoient limitrophes, (f) ils opprimèrent les villes opulentes, et nommément Bospore et Cherson. Ces vexations continuèrent à-peu-près l'espace d'un siècle, et vers le milieu du second, ils tombèrent à leur tour au pouvoir des Goths, autre tribu scythe. (g)

An 6a de notre ère.

Leurs revers.

Le sort des Alains fut encore plus déplorable sous la domination des Huns. (h) Cependant ils restèrent dans les montagnes le long de la côte méridionale, et possédèrent une quarantaine de villes conjointement avec les Goths, jusqu'à l'an 1253. Ceux que l'indigence obligea de se séparer, vinrent s'établir dans les champs fertiles de la presqu'île de

(d) Amm. Marcel. l. XXXI. c. 2. De Guignes l. c.
(e) Ptolem. tab. 8 Europae.
(f) Ptolem. tab. 8. Europae.
(g) Thunm. descript. de la Crimée, l. Crimée, p. 12.
(h) Voyez l'hist. des Huns, au livre X et dans le Precis des recherches sur l'origine des Slaves ou Esclavons et des Sarmates. S. Petersbourg. 1824 chapitre XVI des Slaves sous les Huns.

Kertsche. Ils s'y sont enrichis par l'agriculture, et ils ont formé un état indépendant qui a quelquefois été gouverné par des rois chrétiens. Mais leur prospérité ne fut pas de longue durée. Un essaim de Barbares fondant sur leur territoire à l'improviste, comme une vague au travers d'une digue rompue, inonda leurs belles campagnes, leurs vergers et leurs villes, et les engloutit eux-mêmes.

4. Une de leurs tribus appelée Zichiens avoient partagé la Tauride montagneuse avec les Goths, et ils avoient respectivement imposé leur nom au pays qu'ils habitoient: ces noms ont été connus jusques vers la fin du septième siècle.

5. Recherches sur les Goths.

5. La troisième tribu des Scythes-Tauriens étoit celle des Goths. Il n'est pas indifférent de rechercher la dérivation de ce nom. Chaque nation tire le sien de différentes particularités; tantôt c'est la position du pays, comme la Tauride à cause de ses montagnes, la Pologne à cause de ses plaines; tantôt c'est le pouvoir du peuple vainqueur, comme la France, l'Angleterre; ou la fortune des premiers chefs, comme la Turquie: Souvent c'est le nom d'une divinité, par exemple, quelques peuples d'Asie connoissoient Dieu sous le nom d'Eli, dont les Mahométans ont formé leur Alla. Comme les adorateurs d'Eli, célébroient les cérémonies de leur culte sur les montagnes, (5) ils appeloient *Alin* ces autels naturels, (a) et se nommérent eux-mêmes Alains ou Alanes, et dans la suite Allemands.

Les Germains sortis de la Perse où ils étoient connus dans le cinquième siècle avant l'ère chrétienne, (b) adoroient une divinité nommée *Ermen*. Son idole autrefois célèbre à Stadtberg dans la principauté de Waldeck, en Saxe et dans d'autres provinces d'Allemagne, sous le titre de colonne d'Ermen, ou *Ermen-Seüle* a perpétué sa mémoire.

Theuth étoit le nom d'une divinité égyptienne près de Naucratis. Tous les arts lui devoient leur origine; Cambyse roi de Perse, y trans-

---

(5) Georgi Beschreibung aller Nationen des Russichen Reichs, Petersburg 1776.
(a) Ling. totius orbis vocabula par.
(b) Hérodot. l. I. p. 86.

féra le culte de cette divinité, en y ramenant les artisans après avoir conquis l'Egypte. (c) Les Germains qui habitoient alors en Perse adoptèrent ce culte, le rapportèrent en Europe, et ils en prirent ou reçurent le nom propre qu'ils portent encore dans leur langue, *Teutsche*.

Pourquoi ne seroit-il pas permis d'appliquer les mêmes règles d'analogie, à l'histoire des Goths? Il est constant que le plus ancien peuple qui vint des bords de l'Araxe faire sa demeure dans les environs de la mer-Noire et de celle d'Asof, s'appeloit Gog. (d) Il adoroit l'Etre-suprême sous le nom de Gott. Après la connoissance du vrai Dieu, le même nom s'est conservé dans l'ancien dialecte de ce peuple, et dans celui de tous les Germains jusqu'à nos jours. (e)

Observons de plus que Goth, et Gott selon l'ortographe et la prononciation d'un grand nombre de tribus germaniques, s'écrivent göthe, et se lisent gete. Ainsi ces deux peuples avec cette légère différence de nom, appartenoient à une même tige plantée sur les bords de la mer-Noire, comme deux branches étendues vers diverses plages. Les Goths étoient à l'orient et au nord de la mer d'Asof, et au nord de la mer-Noire en Tauride: (f) Les Gètes habitoient en Thrace sur la rive droite du Danube au temps de l'invasion de Darius, et sur la rive gauche au temps de l'invasion d'Alexandre. (g)

6. Dans le premier siècle ils étoient répandus sur les rives occidentales de la mer-Noire qu'on appeloit alors les solitudes gétiques. (h) Mais ils n'étoient pas originaires de cette contrée, (a) quoiqu'ils en par- **Sur leur langue.**

(c) Cicero de naturâ Deorum, l. III.
(d) Voyez l'histoire des Scythes l. III.
(e) Allgemeine Welt-Geschichte nach dem Plane Guthrie und Gray, Leipzig 1778. 6 Band, I. Abtheilung, 36 Buch, Seite 35.
(f) Stritter mem. pop. t. I. p. 3, 4.
(g) Voyez l'hist. des Scythes, l. III.
(h) Strabo lib. VII. p. t. g. 294, 308.
(a) Hérodot. lib. IV. p. 401, 412.

lassent la langue (b) dont les Epirotiens montagnards d'Albanie conservent les restes dans leur dialecte ainsi que les Valaques qui la parlaient avant Trajan.

7. Jornandès évêque de Ravenne, qui luimême étoit né Alain-Goth, atteste l'identité ou au moins la très-proche affinité des Goths et des Gètes. (7) C'est pourquoi on employoit ces deux noms concurremment: c'est ainsi qu'on nommoit Tyra-Gètes et Tyra-Goths, les Gètes qui occupoient les deux rives du Tyras, aujourd'hui Dniester (a).

Sur sa prononciation.

8. Le nom de Goths s'articuloit de diverses manières chez différens peuples. Cette variété de prononciation les a faits appeler Gyths, (8) Juthes, (a) Guthons, (b) Gothons, (c) et Gythons. (d) Mais toutes ces tribus n'en étoient pas moins de la race germanique et conséquemment Scythes. (e) On peut se convaincre de cette vérité à la lecture de la traduction allemande des quatre Evangélistes par Ulfilas, ou seulement à la vue de quelques inscriptions gothiques. Au reste il est superflu d'aller chercher des preuves si loin quand elles abondent. En effet on est d'abord frappé de la ressemblance des Juthes et Gythes, race cimbre, appartenante aux Germains. On sait que les Guthons et les Gètes avoient leur

---

(c) Thunmans Untersuchen über die Geschichte der östlichen Europäischen Völker I. Theil, Leipzig 1774. Ueber die Geschichte der Albaner, Seite 171.

(7) Jornandes Episcopus Ravennae de Getar. sive Gotharum origine. Oros. l. VII. c. 4. p. 29. S. Hieronym. de fide l. 2, c. 4 et tradit. hetrusc. in Genesin. S. August. de civitate Dei, l. XX. c. 10.

(a) Procop. de bello Vand. l. I, c. 2, p. 178. in vitâ Antonini Caracallae (Spartien a écrit à la fin du troisième siècle.) Philost. Capitolin in Maximo. Vopiscus in Probo. Hist. univ. tom. 13, l. IV. c. 16, p. 530. Amm. Marcel. l. XXVII. Grot. in praefat. ad script. Goth. p. 13.—Voyez la carte géograph.

(8) Spartianus in vitâ Antonini Caracallae, n°. 10 Getae.

(a) Büsching geograph. Jornandles Episcopus Ravennas de Getharum seu Gothorum origine.

(b) Strabo. geogr. l. VII, p. t. g. 290.

(c) Tacit. de ritu et moribus Germanorum.

(d) Ptolem. c. 6, t. 8. Europae.

(e) Voyez l'histoire des Scythes, l. III. Excepté les Gothins qui étaient Celtès.

demeure au centre de la Germanie dans le premier siècle. (f) Les Guthons étoient compatriotes des Goths, (g) et ils étoient déjà connus dans le troisième siècle. (h) Tacite compte les Gothons parmi les peuples germaniques; (i) à l'égard des Gythes et Gythons, la terminaison de leurs noms, fait toute la différence. Mais les Gothins ont été Gaulois d'origine.

9. Les Gètes d'Europe ont été comptés parmi les peuples Scythes. (9) Ils se trouvoient aussi dans la Scythie d'Asie en-deçà de l'Imaüs. La victoire qu'un empereur des Huns remporta sur eux les obligea de s'éloigner, et ils se retirèrent en Europe vers l'occident. (a) Il y avoit aussi dans la Scythie asiatique un autre peuple nommé Daces. (a) Ils avoient une grande ressemblance avec les Gètes, (c) et parloient la même langue. (d) Les Daces et les Goths étoient habitans du même pays appelé aujourd'hui Moldavie. 9. Leur passage à l'occident an 162.

10. Enfin tous les monumens de l'histoire s'accordent à reconnoître les Goths pour les anciens Scythes. (10) Tanasis roi des Scythes, renommé par sa vigoureuse défense contre le roi d'Egypte, est aussi nommé roi des Goths. (a) Les Amazones sont appelées Scythes par quelques écrivains, et d'autres les appellent femmes des Goths. (c) On trouve 10. Anciens Scythes.

(f) Strabo. geogr. l. VII, p. t. g. 290.
(g) Procop. de bello Goth l. III. c. 2.
(h) Voyage de Pythéas le Marseillois décrit dans Eratosthenis geographicorum fragmenta, éd. Götting 1789. Strabo. l. I. p. t. g. 64.
(i) Tacit. de ritu et moribus Germanorum.
(9) Plin. hist. l IV. c. 12. Procop. de bello Goth. l. IV. c. 2.
(a) De Guignes hist des Huns, t. 1. I. L'hist. Chinoise an 162.
(b) Ptolem. l. 6, c. 10, tab. 7. Asiae.
(c) Plin. l. IV, c. 12.
(d) Strabo. l. III, p. t. g. 305.
(10) Photius. cod 23 Isidori Chronicon de Gothis, Vandalis, et Suevis. 201 ex descriptione Ponti-Euxini quae desiderantur apud Procopium, l. IV bello Goth.
(a) Jornand de reb. Goth. c. 6.
(c) Jornand, l. VII, p. 24. quoiqu' elles eussent été Cappadociennes.

dans la Scythie asiatique des Suobeni, des Syebi, des Sasones, et des Kyres-Chatae. (d) Tacite place ces peuples en Germanie sous des noms semblables; savoir, les Suèves, les Saxons, et les Cattes, ou Hessois, sans ajouter suivant son exactitude ordinaire, qu'ils fussent d'origine étrangère, comme il l'a fait en parlant des Gothins de race gauloise. (e)

11. Les Suédois qui sont du même sang que les Germains tirent aussi leur origine des Scythes. (11) Odin le héros des Scandinaviens qui comprennent les Danois, les Suédois et les Norvégiens, est sorti de la Scythie non loin du fleuve Danestrem. Anciennement on appeloit Scythie tout le pays du Nord où habitoient les Goths et les Danois. Les Scythes, dit formellement un auteur Bysantin, se nomment Goths dans leur propre langue. (c)

Remplacés par les Goths.

Indépendamment de cette foule de preuves, n'est-ce pas un argument invincible que le phénomène politique dont nous avons déjà parlé? Quand on voit dans le même temps et dans le même pays les Scythes s'éclipser et les Goths paroître sur la scène sans que l'histoire indique ce que les uns sont devenus ni d'où les autres sont arrivés, n'est-il pas évident que c'est toujours le même peuple? Cette nation immense des Gots sortie des bords de la mer Noire inonde l'Europe, tandis que la nation scythe, célèbre déja depuis mille neuf cents ans avant l'ère chrétienne et cent ans après, disparoît à la même époque, et dans la même contrée. Dira-t-on que les Scythes étoient peu nombreux, et qu'ils ont pu être anéantis tout-à-coup par quelque grande calamité? Mais rien ne l'indique, et tout atteste que leur population répondoit à l'étendue du pays qu'ils occupoient. Elle étoit si considérable sous le règne d'Arianthès que le prince ayant ordonné à tous les archers de sacrifier une pointe de flèches, on en remplit une chaudière qui contenoit mille seaux. (d)

(d) Ptolem. l. VI, c. 14, t. 8, Asiae. cap. 14.
(e) Tacit. de mor. Germanorum.
(11) Bibliot. Suevi, t. 1, p. 16 et 57.
(c) Syncell. p. 382.
(d) Hérodot. l. IV, p. 395.

12. C'est dans la seconde moitié du dernier siècle avant l'ère chrétienne que Mithridate faisoit la guerre aux Scythes en Tauride. (12) C'est vers le même temps que Jules-César médita une irruption en Scythie. (a) Dans le premier siècle les Scythes combattoient les Parthes. (b) Vers la même époque un roi de Bospore élevoit une muraille dans la Tauride contre les Scythes. (c) Pomponius Mela qui florissoit au milieu de ce même siècle, assure que la Thrace et les rives du Tanaïs étoient occupées par un même peuple, quoique connu sous différens noms. (d) Ptolémée qui écrivoit au commencement du siècle suivant indique nommément les Scythes, comme habitans de cette contrée. (e) 12. Leurs guerres.

13. Les Goths en sortent environ cinquante ans après, et se répandent dans l'empire romain. Il n'est plus question des Scythes, ou du moins on n'applique plus ce nom qu'à quelques tribus obscures, ou plus improprement encore à des peuples septentrionaux à peine connus. Ce sont les Goths qui commencent à jouer un rôle en Europe.

D'abord l'empereur Trajan fait une expédition contre eux. (13) Environ trente ans après ils deviennent les maîtres des Huns. (a) Au commencement du troisième siècle on voit paroître les Goths sur les côtes de la mer Noire et de celle d'Asof. (b) On les voit ensuite passer le Danube et ravager les terres de l'empire romain. (c) An 106 de notre ère. An 214 de notre ère. An 250 de notre ère.

---

(12) Nicephor. Gregoras, t. 2, p. 400: voyez le livre précédent.
(a) Zonaras, t. 2, p. 489.
(b) Petrus Patric in excerpt. legat p. 23.
(c) Voyez le livre VI du Bospore.
(d) Pomponius Mela de situ orbis, l. II, c. 2.
(e) Ptolem. geograph.
(13) Chronicon Paschale, p. 253. Stritteri mem. pop. t. 2, p. 37.
(a) Thounmann description de la Crimée, p. 2, et 46.
(b) Isidori Chron. Goth. in appendice ad hist Jornandis.
(c) Procop. de bello Vandalico, l. I, c. 2, p. 178. Theophan. p. 81. Anastas, p. 39. Constant. Porphyrog. de admin. imper. c. 25, p. 78, 79 Georg. Syncell. p, 376. Zonaras, t. 1, p. 627. Cedrenus, t. 1, p. 258, 342. Stritter mem. pop. t. 1, p. 58, 78.

Toutes ces scènes se succèdent sur les bords du Pont-Euxin. Ce sont toujours les mêmes personnages qui se reproduisent successivement sous un nom défiguré par les Grecs, et sous leur nom propre restitué par les Romains. Si cette recherche porte l'empreinte de la vérité, nous y mettrons le sceau en continuant de nous attacher à des faits certains qui écartent toute idée de système.

Leurs lois. Rien n'est plus propre à donner une idée juste d'un peuple, que le tableau de ses usages, de ses moeurs, et de son gouvernement. Sous ces rapports on trouve une grande conformité entre les Scythes et les Goths, du moins jusqu'à l'année 504, où ceux-ci commencèrent à rédiger leurs lois par écrit, ce qui fit une révolution parmi eux. (d) Ils imitèrent aussi dans la suite quelques-unes des nations parmi lesquelles ils se répandirent, ou qu'ils subjuguèrent. A cela près on reconnoît constamment des traits de ressemblance frappans.

Leurs usages. La cérémonie singulière qu'observoient les Varagues Scandinaves d'origine Gothique pour féliciter l'empereur d'Orient au jour de Noël, offre une image de leur caractère féroce, et de cette rudesse primitive qu'ils avoient originairement quand ils portoient le nom de Scythes. On appeloit cette cérémonie *Gothicon*. Ils se masquoient, et se couvroient de pelisses retournées. Les uns portoient des guitarres, les autres des boucliers qu'ils frappoient de verges, et tous faisant un horrible tapage, criant à pleine voix *toul, toul,* ils entroient précipitamment dans la salle, où l'empereur donnoit un festin servi sur dix-neuf tables. Puis se divisant en deux bandes, ils chantoient tour-à-tour des versets sacrés de peu de sens. Après quoi ils sortoient avec le même vacarme. A l'imitation des Varagues Scandinaves, les varagues Angles célébraient aussi annuellement cette étrange fête, le second jour de janvier à Constantinople, jusqu'au règne de Justinien. (e)

(d) Isidori Chronicon Gothorum, p. 201, 202, et 213. In appendice ad historiam Iornandis de G, seu G.

(e) Constant. de cerem. Aulae Byzantinae, l. I, c. 83, p. 222.

14. Les Goths portoient de longues barbes et les cheveux épars comme les Scythes. Leur vêtement étoit composé d'un pourpoint échancré, pendant jusqu'aux genoux, et d'une culotte à la hongroise. Ils avoient des souliers pointus. Leurs prêtres et prêtresses, le visage couvert d'un voile, s'enveloppoient le corps dans de longues couvertures. Les rois et les chefs portoient l'habit militaire des Romains, et un manteau doublé de pelleterie. Leurs voitures étoient attelées avec des boeufs, et leurs idoles étoient portées par des chameaux. (f) Leurs maréchaux étoient armés d'un bâton en signe de commandement, avec un étendard d'étoffe et de ruban, qui représentoit le dragon quand il étoit gonflé par le vent. 14. Leur costume.

Il est difficile de recueillir avec une grande exactitude les particularités relatives à une nation dispersée, mêlée avec cent autres, et dont le nom s'est évanoui depuis près de mille ans. Cependant on sait d'après les historiens du moyen âge, que les Scythes étoient blonds. (g) Les Goths l'étoient aussi. (h) Les uns et les autres étoient de grande taille. (i) Ceux-là étoient francs, ceux-ci avoient une physionomie ouverte. En un mot les Alains qui étoient compatriotes des Goths (k) parloient scythe, (l) et Tauro-Scythe; (m) et la langue gothique, cet ancien dialecte allemand, étoit la langue scythique. (n) Leur figure.

Les tribus d'une même nation forment souvent différens dialectes, qui altèrent et dénaturent leur langue primitive. Quelquefois elles y renoncent tout-a-fait, et reçoivent un idiome étranger en subissant la loi du vainqueur. Ainsi les Juifs parloient hébreu, et les habitans de la Palestine Variété des dialectes.

(f) Anselmi Banduri imp. orient. t. I, p. 508.

(g) Apud Athenaeum in fabulà: Docrus.

(h) Procop. de bello Vandal. l. I, c. 2, p. 178.

(i) Hérodot. l. IV, c. 76. Strabo, l. VII.

(k) Procop. de bello Vandalico, p. 391. Constant. Porph. de adm. imp. c. 25, p. 79. Stritter mem. pop. t. IV, p. 336.

(l) Lucien in Toxar. et Mnesip.

(m) Anonymi peripl. Ponti-Euxini, p. 6. Suhm. von Entstehung der Völker, 6, c. 5.

(n) Anna Comnena, p. 587.

parloient l'idiôme punique, tandis que les Lacédémoniens leurs compatriotes parloient grec. On trouve la preuve de cette origine commune dans le début de la lettre adressée par le peuple juif à ces républicains. »On a »appris que vous descendez de la race d'Abraham.« (o) Tacite appuie cette opinion en assurant que les Juifs sont sortis de Crête lorsque Saturne chassé par Jupiter fut privé du royaume. (p) Du moins il est constant que les peuples sortis de Crète, et par cette raison nommés Crétins par les Juifs, étoient les Palestiniens et les Philistins. (q) D'un autre côté on sait que les Lacédémoniens étoient venus de Crète dans le Péloponèse.

De même les Scythes - Scolotes originaires des chaînons du mont Ararat et d'Iram ont parlé d'abord la langue orientale ou Zend, et successivement ils ont amalgamé leur langue avec la celtique en s'établissant en Europe.

15. Leur transmigration.

15. Telle est l'ancienneté de ce peuple nombreux et puissant qui de la Tauride se répandit vers les quatre plages du continent, et qui sous le nom de Goths fit des exploits si mémorables. (15) Hérodote ne dit rien de leur marche vers le Nord, mais un demi-siècle après lui, environ 285 ans avant l'ère chrétienne, Pithéas dans son voyage trouva les Guthons sur les rives de la mer Baltique. (a) Etant alors éloignés des Grecs, ils y étoient connus sous leur vrai nom de Goths ou Guthons. (b)

Ceux qui restèrent à l'Est furent nommés Ost-Goths, ou Ostro-Goths. Ils subjuguèrent l'Italie.

On appela Ouest-Goths, ou Visi-Goths, ceux qui se tournèrent vers l'occident. Ceux-ci s'établirent en France, fondèrent un royaume en Espagne, et furent les pères de cette noble nation.

(o) Machab. l. II, c. 12.
(p) Corn. Tacit. Histor. l. V, c. 2.
(q) Ezéchiel, c. 25, 16, 1. Reg. c. 30, v. 14.
(15) Thounman description de la Crimée.
(a) Erathostenis geographicorum fragmenta, Götting, 1789.
(b) Mosès Chronicon geograph. pars altera.

16. La quatrième partie resta en Tauride sous le simple nom de Goths. Ils battirent les Spales qui habitoient les côtes des Palus-Méotides à l'occident du Don. (16) Ils s'étendirent dans la Chersonnèse Scythique, (a) où les Scythes avoient permis aux Grecs de fonder quelques villes pour leur commerce, telles que Cherson et Théodosie. (b)

17. Dès le commencement du second siècle l'empereur Trajan, instruit des préparatifs que faisoient les Goths, et les Persans, se hâta de les prévenir. (17)

Ils devinrent bientôt fameux et redoutables. Vers le milieu du siècle suivant ils ravagèrent les côtes du Bospore Taurique, les rives du Danube, et les terres de l'Empire, encore que l'empereur Probus leur eût opposé une armée. (a) Après avoir pris Athènes, ils apportèrent sur la place publique tous les livres qu'ils y trouvoient, et ils alloient y mettre le feu, lorsqu'un de ces Barbares les en dissuada en leur observant que l'érudition de l'ennemi étoit un garant de sa mollesse. Ainsi nous sommes redevables de ce dépôt précieux à leur mépris pour les lettres. Leur guerre contre Probus.

18. A la fin du troisième siècle, et au commencement du quatrième, la religion chrétienne fut portée en Tauride. On érigea successivement plusieurs évèchés, à Cherson, à Bospore et parmi les Goths. (18)

Leur conversion ainsi que celle des Celtes fut opérée par les prêtres catholiques qu'ils avoient ramenés captifs de l'Asie mineure, pendant la guerre contre les Romains. (a) 18. Leur conversion.

Ulfilas étoit fils d'un de ces prisonniers. Quoiqu'il y eût avant lui des évêques chrétiens à Tomi en Scythie et à Bospore, on peut à juste Travaux de l'évêque Ulfilas.

(16) Jornandès de rebus Cot. c. IV.
(a) Plin. l. VI, c. 7.
(b) Jornand. c. V, p. 15.
(17) Chronicon Paschale, p. 253.
(a) Mosès Chronensis, l. II, c. 76.
(18) Georg. Syncell. p 376. Zonaras, t. I, p. 627, 635. Cedren, t. I, p. 258, t. II, p. 259. Chronic. Pasch. p. 273, 446.
(a) Theophan. p. 18. Anastas. p. 27. Thounmann description de la Crimée.

titre le considérer comme le premier apôtre des Goths. Il sapa les fondemens du paganisme, en traduisant l'Evangile dans leur langue. Cette version dont j'ai vu un très-ancien exemplaire chez le feu conseiller d'état Stählin, à St.-Pétersbourg, et qui se trouve aujourd hui chez ses successeurs à Nordlingue, est mêlé de mots grecs et latins. Cependant le fond de la langue approche de ce qu'on appelle aujourd'hui le plat-allemand. Le traducteur avoit adopté les caractères runiques très-anciennement usités dans l'Asie septentrionale, et ressemblans en partie a ceux de grecs, à quelques-uns près qu'il forma pour exprimer les sons propres à la langue gothique. (b)

Ses erreurs et son repentir.

Ulfilas fut sacré évêque à Constantinople. Il ne négligea rien pour adoucir les moeurs de ses compatriotes, et pour faire goûter les délices de la charité chrétienne, à des hommes qui ne respiroient que la guerre. On peut juger de leur penchant pour ce cruel métier par les instances qu'ils faisoient à leur roi Théodimir, avant de passer la Save: »Nos »voisins sont dépouillés, disoient-ils, nous sommes en paix, et nous manquerons bientôt de vivres et d'habits. Menez-nous contre un ennemi, »n'importe lequel.« (c) Aussi le prélat ne voulut pas traduire les livres des rois, où les Goths auroient trouvé des exemples qui auroient flatté leur passion guerrière. Il tomba un moment dans l'erreur, il embrassa la secte des Ariens sous l'empereur Valens qui la soutenoit, et il assista au concile hétérodoxe de l'année 359, néanmoins il mourut orthodoxe.

Ordre hiérarchique.

L'archevêque de Gothie, que les Grecs nommoient Scythie, suivant leur usage d'appeler Scythes les habitans de ce pays-là, résidoit à Tomi ou Tomé. Il y avoit deux villes de ce nom, l'uné en Bulgarie, sur la rive occidentale de la mer Noire, aujourd'hui Tomisvar, et l'autre, sur la côte orientale du Bospore-Taurique, (d) la moderne Taman, où les

---

(b) Jornand. de rebus Geticis, c. 51. Walafrid de reb. eccles. p. 181.
(c) Jornand. de rebus Geticis, c. 54.
(d) Thounmann description de la Crimée.

archevéques avoient leur église cathédrale. (e) Elle étoit la trente-sixième dans l'ordre hiérarchique entre celles qui relevoient du patriarche de Constantinople.

Bospore, actuellement Kerstche, étoit le siége d'un autre évêque grec. Saint-Chrysostôme patriarche de Constantinople en avoit sacré un. (f) Non loin de là, un évêque latin résidoit à Jénikalé. Thomas qui gouvernoit ce diocèse fut proposé par le pape Jean XXII, à Jeretany roi des Ongres qui l'avoit prié en 1223 de lui envoyer des missionnaires. (g)

Au moyen des dispositions faites par l'empereur Léon-le-Sage, dans les archevêchés soumis à la jurisdiction spirituelle du patriarche de Constantinople, l'église archiépiscopale de Gothie, devint la trente-quatrième dans l'ordre hiérarchique. (h) Sous l'empereur Andronique-Paléologue, elle fut élevée à la dignité de métropolitaine avec le titre de Zichie. (i) C'étoit l'évêque latin de Caffa qui portoit le titre d'archevêque de Gothie, et il avoit la jurisdiction immédiate sur les églises de cette contrée.

Les Goths n'adopterent le rite latin que dans le huitième siécle. Leur évêque Jean, mit beaucoup de zèle à convertir les Iconoclastes, dont la secte dominoit alors à Constantinople; aussi n'y fut-il pas sacré, mais en Ibérie, actuellement Imérette. Il assista en 737 au second concile de Nicée. Cet évêque fut emmené prisonnier par les Chazares, lorsqu'ils assaillirent et subjuguèrent les Goths. (l)

Rite latin au 8-e. siècle.

Dans le quatrième siècle les Ostro-goths étoient maîtres de l'immense étendue de pays depuis le Volga jusqu'à la Vistule d'un côté, et de l'autre depuis la mer Noire jusqu'à la mer Baltique. (m) Cependant les

(e) Constantinus de ceremoniis aulae Bysantinae, t. II, p. 458. Codin in notit graec. episcopat. p. 338, 366.

(f) St. Joan. Chrisost. ad Olymp.

(g) Litterae Joannis XXII, papae apud Raynaldum, t. XIII. sub anno 1223, nom. 96.

(h) Codin in notit. graecor. episcop. p. 381 et 403.

(i) Ecthesis Andronici Paleologi annis 1282 et 1324.

(l) Moenolog. graec. ad 26 'Jun. acta Sanctorum 26 Jun.

(m) Thounmann Oestliche Europäiche Völker, t. I, p. 27.

géographes continuoient de donner à cette contrée le nom de Sarmatie qu'elle avoit porté dans le premier siècle. (n)

Des Vandales et des Visigoths.

Deux grandes tribus gothiques, les Vandales et les Visigoths, qui vivoient sur les bords des Palus-Méotides au dedans et au dehors de la Tauride, se répandirent en Afrique et en Europe, et laissèrent les côtes fort dépourvues d'habitans. Les Huns venant de l'orient se rapprochèrent alors de ces côtes, fondirent à l'improviste sur les Ostrogoths à l'occident du Bospore, et les massacrèrent tous avec leurs familles. Alors ils soumirent les Goths, les Alains, et les Zichiens compatriotes des Ostrogoths en Tauride. Ceux qui purent échapper se retirèrent vers le Don; les uns obtinrent des concessions de terre en Thrace moyennant une redevance à l'empereur d'Orient, les autres entrèrent à son service, mais en qualité de volontaires. (o)

Une partie des Goths qui se mirent à l'abri de la cruauté des Huns, après avoir long-temps erré, alla en Italie sous la conduite du roi Théodoric en 488. (p) Les autres se cantonnèrent au bord du détroit que forme la mer d'Asof en Tauride. On voit qu'ils y existoient dès le commencement de la domination des Huns, la preuve en est dans une lettre que Saint-Chrysostôme écrivoit vers la fin du quatrième siècle. »Le grand évêque »Olémus que j'ai sacré, dit ce saint patriarche, et que j'ai envoyé en »Gothie est mort après avoir fait des choses importantes. Le roi des »Goths prie qu'on lui envoie un autre évêque. Faites que les envoyés »diffèrent leur voyage vers le Bospore. (q)«

Les Goths de cet état Bosporien se nommoient Traxites, (r) ou Tétraxites, (s) probablement parce qu'ils étoient distribués en quatre habitations. C'est ainsi que les princes de Galilée portoient le nom de Tét-

---

(n) Ptolem. Tab. VIII, Europae.
(o) Procop. de bello Gothico, l. IV, c. 5, p. 575.
(p) Procop. de aedific. l. III, c. 7, p. 63.
(q) Chrisost. patriarch. Constant. epist. ad. Olymp.—Mort en 407.
(r) Isidori Hispalensis Chron. Goth. p. 247.
(s) Procop. de bello Gothico, l. IV, c. IV, p. 573.

rarques, (t) les Syriens Séleusiens celui de Tétrapolites. (u) On appeloit aussi par la même raison Tetrapolis, une des douze villes de la dépendance d'Athènes, parce qu'elle avoit un district de quatre villages. (w)

Puissance des Huns.

Ils ne furent pas long-temps en paix dans cette retraite. Le pouvoir des Huns se faisoit sentir en Tauride par-tout où ils pouvoient atteindre. Ils envoyèrent chez les Tétraxites une tribu de Cuturgures qui les incommoda beaucoup. Ensuite les Uturgures, autre tribu du peuple vainqueur traversant leur demeure pour aller reprendre ses anciennes possessions en Asie, se livrèrent à de nouveaux excès. Mais les Tétraxites, dont le territoire environné de la mer ne présentoit à l'ennemi qu'une entrée fort étroite, profitèrent de l'avantage de cette situation pour capituler avec les Uturgures. Ils consentirent à passer le détroit, et à s'établir avec eux en Asie en bonne intelligence. Les Uturgures avoient exigé cette condition dans la crainte que ce peuple peu nombreux, mais redoutable par sa valeur et par sa position ne prît des engagemens contre eux avec les Romains à l'exemple des Goths Trapézites ou de Dorye. (x) Politique remarquable pour le temps, et que les moeurs du temps firent échouer! car cette violence qui sembloit devoir être la dernière, fut suivie de mille autres procédés cruels, sur lesquels renchérit encore la tyrannie des autres Barbares qui infestoient la côte orientale du Bospore-Taurique et de la mer d'Asof.

19. Ainsi ces différentes espèces de Goths ne pouvoient se passer de l'alliance des empereurs romains.

Démarches auprès de Justinien.

De son côté, la cour de Bysance voyant le mécontentement des Goths, leur offrit sa protection, et se les attacha. Mais il lui étoit plus facile de les attirer que de les retenir. Cette cour surchargée du poids de tant de provinces éloignées que les ennemis de l'Empire déchiroient impunément, n'étoit qu'un foible appui pour les Goths. Les forces de

---

(t) Luc Evang. c. 2.
(u) Strabo. l. XVI, p. t. g. 749.
(w) Strabo, l. IX, p. t. g. 397.
(x) Procop. de bello Gothico, l. IV, c. 5, p. 576.

l'empereur d'Orient, épuisées dans le centre même de sa résidence, n'étoient d'aucun secours à des sujets, ou à des alliés éloignés, et séparés par les mers. Sa suzeraineté sur la Tauride n'étoit qu'un vain titre. Toute son influence étoit le fruit de l'intrigue, et de la corruption. Cependant cette ombre de puissance étoit plus que suffisante pour fasciner les yeux des Tetraxites. Une nation persécutée qui attend du secours de loin, y aperçoit aisément le pouvoir et la bonne volonté. Ils envoyèrent donc des ambassadeurs à Constantinople, dans la vingt-unieme année du règne de Justinien, avec des propositions secrètes. Les Uturgures leurs voisins leur donnèrent des adjoints pour observer leurs démarches. Le but apparent et avoué de cette ambassade, étoit de prier l'empereur et le patriarche de leur donner un évêque à la place de celui qui venoit de mourir. Ils s'autorisoient de l'exemple des Abasques, à qui la même grâce avoit été récemment accordée. Avant de prononcer, l'empereur fit demander quelle étoit leur opinion sur le dogme de la consubstantialité de la nature de J. C. Ils répondirent qu'ils n'entendoient pas un mot de la question. Cette réponse les fit juger orthodoxes, et ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Mais tandis qu'en présence des Uturgures ils stipuloient les intérêts de leur Eglise, ils ne perdoient pas de vue le principal objet de leurs instructions secrètes, qui étoit de faire prendre à la cour d'Orient, la résolution d'entretenir la mésintelligence entre les Barbares, en lui présentant les moyens de l'opérer, et les avantages qui en résulteroient. (19)

An 548 de notre ère.

Les Tétraxites.

Le pays à l'orient des Palus-Méotides et du Bospore-Taurique, où les Goths-Tétraxites s'étoient transportés en Asie, s'appeloit anciennement Eulisie, (a) Elle, et Suetzia. (c) Ils y étoient encore sous le règne de l'empereur Justinien, vers le milieu du sixiéme siècle; mais cent ans plus tard, leur nom y étoit déjà éteint. Car un écrivain de ce temps-là, dit

(19) Procop. de bello Goth. l. IV, c. 4, p. 573.
(a) Idem. l IV, c. 4, p. 572, 576.
(c) Isidori Chron. Goth. ex descriptione Ponti-Euxini quae desiderantur apud Procopium, l. IV, belli Gothici, p. 248.

que sur les côtes orientales des Palus-Méotides et du Bospore étoient les *anciennes* habitations des Goths, des Goths-Tétraxites, des Visigoths, des Vandales et d'autres peuples de la race gothique, autrefois appelés Scythés, du nom qu'on donne communément aux habitans de cette contrée. (d)

Quelqu'ait été le résultat des négociations secrètes auprès de l'empereur, sa protection n'en fut pas plus efficace à l'égard des Tétraxites. Ils continuérent toujours d'exister dans un état précaire et dépendant des Uturgures qui les firent marcher comme auxiliaires, jusqu'au nombre de deux mille dans une expédition contre les Cuturgures de l'autre côté du détroit, expédition dont l'empire payoit d'avance tous les frais aux premiers, et dont les Goths ne tiroient aucun profit. (e) 551.

20. Les Trapézites.

20. Une autre partie des Goths qui habitoient depuis très-long-temps en Tauride, et qui au lieu de suivre le roi Théodoric, étoient restés à l'abri des Huns et des Ongres, étoient les Goths-Trapézites. (20) Les Grecs leur ont donné ce nom de la figure de leur position sur le sommet de la montagne de Sinap-Dag, plate comme une table, terminée en angles saillans, et presque parallèle à la côte méridionale de la Tauride. De tout temps ces sortes de retraîtes inaccessibles et fortifiées par la nature, ont servi d'asile aux peuples malheureux et poursuivis par les conquérans. Ils y perpétuoient leur race, et conservoient leur langue ainsi que leurs usages et coutumes. Cette contrée s'appeloit *Dorye,* suivant l'orthographe, et la prononciation du dialecte gothique. En effet dans le milieu du septième siècle on nommoit *Taurie,* la plage montagneuse de la presqu'île. (a)

21. Mais les Goths en Tauride comme ailleurs avoient aussi donné le nom de Gothie à la partie qu'ils occupoient. La capitale où résidoient leurs princes étoit Mangout située sur la montagne; C'est ainsi que leurs compatriotes ayant conquis une partie des Gaules, et fondé un royaume

---

(d) Procop. de bello Goth. l. IV, cap. 5, p. 574.
(e) Procop. de bello Goth, l. IV, c. 18, p. 616, 617.
(20) Procop. de bello Goth. l. IV, c. 4, p. 517.
(a) Isidori Cronicon Gothicum quae desunt in Procopio, p. 252.

dont Toulouse étoit le chef-lieu, l'avoient appelé Gothie. (21) Ceux qui s'étoient établis entre la rive droite du Danube et la côte du Pont-Euxin, avoient imposé le même nom à cette contrée. (a)

Les désastres occasionnés successivement par les invasions des Barbares obligèrent les Goths de la Dorye, les Goths-Trapézites à implorer la protection des empereurs d'Orient. Quoique cette peuplade ne pût mettre en campagne que trois mille combattans, leur alliance n'étoit pas à dédaigner, et les Romains en faisoient un grand cas à cause de leur extrême bravoure.

22. Comme ils n'aimoient pas à demeurer dans des villes fermées, ils prièrent Justinien de n'en pas faire bâtir sur leur territoire. L'empereur qui en avoit construit ou réparé plusieurs sur les côtes de cette presqu'île, voulut bien condescendre à leur demande, et se contenta de les mettre à l'abri d'une surprise en élevant une longue muraille du côté où l'ennemi pouvoit les attaquer.

Leurs moeurs.

Bien différens de leurs autres compatriotes qui parcouroient et ravageoient l'Europe, ils étoient agricoles paisibles et laborieux. Il est vrai que leurs terres quoique fort élevées, n'étoient ni rudes ni inégales. Une grande abondance de toute espèce de fruits les dédommageoit amplement des soins d'une culture facile. On louoit beaucoup leur hospitalité envers les étrangers, mais cette qualité leur étoit commune avec les autres habitans des pays fertiles et peu fréquentés. (22)

Leur défaite par les Chazares.

An 679 de notre ère.

La situation avantageuse de la Dorye défendoit les Goths-Trapézites plus efficacement que la protection de l'empereur contre leurs ennemis, et sur-tout contre les Cuturgures, leurs plus puissans voisins. Cependant ce rempart naturel ne put résister aux efforts des Chazares, dont la domination se fit sentir pendant plusieurs siècles depuis la mer Caspienne et le Pont-Euxin, jusqu'à la mer Baltique. Ils occupèrent la Tauride et

---

(21) Jornand. de rebus Get. cap. 30, 31.
(a) Ammien Marcellin, l. XXXI, cap. 3.
(22) Procop. de aedific. l. III, c. 7, p. 63.

lui donnèrent le nom de Chazarie. (a) Les Goths, et toutes les villes grecques situées au bord de la mer furent obligés de se soumettre à leur payer annuellement un certain tribut.

24. On seroit tenté d'attribuer l'entreprise des Chazares à l'idée qu'ils pouvoient se former de leur supériorité sur les Goths, ceux-ci ayant embrassé le rite des catholiques romains ne paroissoient plus tenir que par des liens foibles à Constantinople. Mais dans ce temps-là les deux Eglises étoient encore unies par le dogme. Leur division n'étoit relative qu'au rite et à la discipline. Ainsi ce n'étoit pas une raison pour que des alliés fussent abandonnés; et sans recourir à des considérations politiques, on peut expliquer l'invasion des Chazares par la conscience de leurs propres forces, et par la jalousie que leur inspiroit le voisinage d'un peuple brave et indépendant, capable de les combattre et de les subjuguer pour peu qu'il eût été secondé. Les Goths tentèrent bientôt de secouer le joug, et ils parvinrent à reprendre la principauté de Théodorie, ou d'Inkerman: mais ils perdirent de nouveau leur conquête, et quoiqu'on leur permît de conserver leurs rois, ils tombèrent dans un assujettissement dont il fallut essuyer long-temps l'humiliation. (24) 24. Motifs de leur invasion.

25. Elle cessa enfin lorsque les Comanes appelés, *Polowces*, par les Slaves, arrivèrent dans la presqu'île. Alors les Goths se relevèrent, et imposèrent une contribution aux Barbares nouvellement arrivés. C'étoit un peuple dissimulé, qui entrant pour la première fois en Tauride, s'accommodoit de toutes les conditions pour s'y affermir. Il trompa les Goths par une soumission feinte, et après avoir chassé une partie des Chazares, et subjugué l'autre, il cessa de payer aux Goths le tribut stipulé, il en exigea un à titre de représailles, et les réduisit à une espèce de servitude qui dura deux siècles. (25) 25. Supériorité des Comanes. An 1050.

26. Cette situation qui sembloit ne pouvoir empirer, devint encore plus fâcheuse. Les Goths n'eurent même plus la liberté de se choisir 26. Et des Tatares Mogols.

(a) Voyez le livre XI des Chazares.
(24) Thounmann description de la Crimée. pag. 12. 13. 38. 39.
(25) p. 14.

des protecteurs ou des maîtres. Ceux qui le devinrent de toute la Tauride croyoient faire grâce aux habitans en leur permettant d'y végéter,
An 1257. sous un titre quelconque. Telle fut la rigueur des Tatares-Mogols. Ils ne se contentèrent pas comme les Chazares, et les Comanes, d'imposer un tribut; ils ignoroient cette espèce de ménagement qu'on a pour des vassaux; ils traitèrent les Goths en véritables esclaves, et le vain titre qu'ils voulurent bien laisser à leurs anciens princes, n'étoit qu'un nom dérisoire. C'est ce qu'éprouvèrent ceux de Théodorie, ou Inkerman, qui subsistoient depuis l'an 1204, et dont le dernier étoit Constantin XI, surnommé paléologue dernier empereur chrétien de Constantinople avant son avénement au trône, (26) tué à la prise de Constantinople par Mahomet II, l'an 1453.

Quelque temps après les Goths furent déclarés libres. Mais sous cette forme d'affranchissement, on viola leur liberté dans son sanctuaire. Ils furent obligés d'embrasser le mahométisme, et de courber leurs têtes sous ses lois civiles et religieuses, qui ne laissent à l'homme, ni le mérite des bonnes actions pendant sa vie, ni les douces consolations de sa conscience aux approches de la mort. Assujettis sous le nom de dixmes à des impôts exorbitans relativement à l'état précaire de leur culture et de leurs propriétés, ils étoient moins Goths que Tatares. Cependant leur langue se conserva quelque temps, et on parloit encore gothique dans
1253 de n. E. toute la contrée entre Cherson et Soldaïa, ou Soudag, lorsque Rubriquis
1451 de n. E. fut envoyé au Khan de la part de St.-Louis, roi de France. (a) Joseph Barbaro sénateur vénitien qui passa quinze ans parmi eux dans le quinzième siècle, y parloit aussi la langue gothique. (b)

Les Tatares possédoient nos livres sacrés, écrits avec les caractères employés par Ulfilas; ils les lisoient dans la même langue que parloient leurs ancêtres, suivant leur tradition, au temps d'Ovide. (c)

Le Baron Busbek, ambassadeur de l'empereur Ferdinand à Constantinople, en 1562, s'y entretint en dialecte allemand avec les députés ta-

---

(26) Thounmann description de la Crimée, p. 14, et description de Mangout.
(a) Relation de Rubriquis, collection de Gerberon, p. 9.
(b) Grot. praefatio ad Procopium.
(c) Scaliger Isagog. l. III, p. 138.

tares qu'on y avoit envoyés de la Tauride pour demander le redressement de quelques griefs. Il rapporte une longue liste de mots à l'appui de sa relation où il est dit que ces députés étoient de Mangout et de Savaris. (25)

27. J'ai vu cette ville de Mangout jadis ville capitale des Goths, et résidence de leurs anciens rois, dont les noms sont ignorés. Au bord de la rivière de Kabarda qui serpente au milieu d'une immense campagne, s'élève majestueusement la haute montagne dont le plateau est couvert de quelques vieilles masures habitées par des indigens. Ils descendent d'un ancien peuple suivant toutes les apparences qui résultent du local, et de leurs traits particuliers, et de leur dialecte absolument différent de celui de tous leurs voisins. On diroit qu'ils sont fixés sur cette cime pour animer les ruines silencieuses d'un vaste monument qui étoit sans doute le palais de leurs souverains. La physionomie des vieillards nichés dans ces décombres, me garantit que la main du temps a respecté quelques restes de ces anciens Goths. Quelques familles pauvres, isolées, à peine connues, voilà tout ce qui a subsisté. Ce restes mêmes n'y sont plus. Ils se sont transportés à Tschefout-kalé. Elle n'existe plus aujourdhui cette nation qui a parcouru l'Europe en dictant des lois aux peuples vaincus, cette nation qui a fait trembler l'empire d'Orient, renversé celui d'Occident, et qui, sur les débris de ces deux trônes, et de celui d'Espagne, a élevé sa puissance, érigé un royaume en France et introduit partout les droits bizarres de la féodalité, les devoirs humilians du vasselage, institutions où la force tint lieu de justice, et dont la rigueur consacrée par une longue possession infecte encore plusieurs états-policés. C'est ainsi qu'en dépit des siècles, et malgré les progrès du goût, on aperçoit à côté de nos èdifices modernes des milliers d'églises, et de châteaux forts, quelquefois même des villes entières, où les tours, les crénaux et les ornemens mesquins perpétuent la mémoire de l'architecture gothique. Les lois et les monumens de cette nation fameuse ont 27. Ruines de Mangout.

(25) Baron Busbek, Kaïserlichen Gross-Botschafters in Constantinopel Briefe im Jahre 1590, 2. Theils, 4. Brief.

survécu long-temps à sa puissance. Elle a conservé sa domination en Tauride pendant quatre mille ans, et peut-être seroit-elle encore dans tout son éclat en Europe, si ses rois, toujours avides d'une fausse gloire, n'eussent préféré le vain honneur de conquérir, au bonheur de conserver; si, confondant leurs intérêts, et ceux de leurs sujets, ils eussent abandonné les chimères de la gloire pour se livrer aux douceurs d'un gouvernement paternel. (27) On pourroit affirmer que dans les grandes nations, comme dans les familles particulières, l'imprudence des hommes est la seule cause de tous ces bouleversemens que notre vanité impute vaguement à je ne sais quelle faculté, ou à la vicissitude ordinaire des choses humaines.

---

(27) Büsching Erd-Beschreibung, 5 Theil, Asia Anatolia. Наказъ Ея Императорскаго Величества ЕКАТЕРИНЫ II Самодержицы Всероссійскія, данный Коммиссіи о сочиненіи новаго проекта уложенія въ С. Петербургѣ 1770 года глава 20 статья 520.

LIVRE V.

De la République Chersonite ou Cherson en Tauride.

1. Lorsque les Sarmates désoloient la Tauride, la ville de Cherson ou Kerson étoit déjà florissante, et assez forte pour leur opposer de la résistance. Cherson étoit une colonie d'Héraclée, qu'on nomme actuellement Erekli et Pendéraschi, ville fondée dans l'antiquité la plus reculée, à l'occident du promontoire de Carambis ou Kérempi-Bouroun à l'opposite du cap Parthénion dans la Tauride. Heraclée était située à l'extrémité de la Bithinie. Elle était habitée par les Megariens qui, comme tous les Bithyniens, étoient originaires de la Thrace. (a) D'après le calcul d'un géographe moderne les Héracléotes envoyèrent une colonie à Cherson en Tauride, environ cinq cents ans avant Jésus-Christ. (b) Ils l'appelèrent d'abord Mégarice, puis Cherson et Chersonèse du nom de la petite presqu'île, autrement appelée Trachée, située à l'extrémité méridionale de la Chersonèse-Taurique. (c) Cette Trachée étoit autrefois fermée d'une muraille et d'un fossé long de quatre minutes, depuis la ville de Cténos sur le port du même nom, dont le bourg d'Inkerman occupe aujourd'hui l'emplacement, jusqu'au fond du port de Baluklava ou de Symbolon qui regarde le midi. Ces deux ports sont excellens. Celui de Sévastopole ou d'Actiar, nommé autrefois *bon*, qui tient à la mer Noire du côté de

1. Cherson, colonie d'Héraclée

(a) Strabo l. VII, p. t. g. 308, l. XII, p. 542. Justini, hist. l. XVI, c. 3. Plin. hist. l. IV, c. 12.

(b) Thounmann description de la Crimée, 1 la Crimée 1 partie des montagnes.

(c) Hérodot. l. IV. pag. 404. In pontum porrecta gens Taurica Chersoneso tenus, nomine Trachea, id est aspera.

l'occident, est aujourd'hui le plus avantageux à tous égards, depuis que l'académie de Saint-Pétersbourg a reçu et approuvé le procédé inventé par M. Grassman, contre les vers qui rongent les vaisseaux. (d)

Cette colonie qui n'étoit éloignée de la mère patrie, que de deux jours de trajet, pouvoit entretenir avec elle des relations rapides et fréquentes. Il n'est pas douteux que cette circonstance n'ait beaucoup contribué à sa prospérité; mais en prenant l'essor elle appauvrit les naturels du pays, et tout ce qui étoit étranger à la colonie dépérissoit dans la contrée voisine.

2. Sa situation. 2. Cherson située dans la petite presqu'île de Trachée, au midi du port de Sévastopole, étoit divisée en quatre quartiers, dont un appelé Suza étoit sur le bras du port qui baignoit les murs de la ville. Elle avoit la mer à l'occident et n'en étoit éloignée que de deux minutes et demie. Ainsi les perfides Bosporiens qui sortoient de la ville vers le soir, n'avoient pas plus d'une lieue à faire pour arriver à l'entrée du port. (2)

3. A la distance d'une minute et demie de cette ville vers l'orient étoit le fort Diophante sur un promontoire qui s'avançoit dans le port, et la baie qui le ceignoit du côté de l'occident s'étendoit vers la ville.

4. Plus loin vers l'orient, à quatre minutes de Cherson, étoit le port de Cténos. On nommoit ainsi anciennement le fond du port de Sévastopole. Mais les eaux s'étant retirées, ce n'étoit plus qu'un lac saumâtre au commencement de l'ère chrétienne. (4) Aujourd'hui c'est un marais mal-sain près d'Inkerman.

5. Cherson étoit éloignée de dix-sept minutes de Baktschisérai, résidence des anciens souverains de la Tauride. Cette résidence du temps de Mithridate, s'appeloit Palakion, qui paroit être la traduction du mot tatare. Le long de la côte jusqu'au cap de Parthénion, actuellement Téaleit ou

(d) Hamburgische Zeitung num. 154, vom Jahr 1795, Artikel Belleville, 21, July.

(2) Trois milles romains. Constant. Porphyr. de adm. imper. p. 150, 155. Stritteri mem. pop. t. IV, p. 512.

(4) Strabo, l. c.

Saint-George, il y avoit trois ports. Il y avoit encore au premier siècle dans la ville et sur ce cap un temple de Diane, époque avant laquelle Placia ou la vieille Cherson n'existoit plus. (5)

Comme on ne s'accorde pas sur la situation de l'ancienne Cherson, il nous a paru convenable d'en faire la recherche avec plus de soin. Müller la place à Kertsche, Levesque, Leclerc et Deville, à Théodosie, Büsching, à Karasoubazar, Peysonnel et Naruszewiez, à Kozlow, DAnville, à Akmetschik sur le Carcinite, et Tatishtschew, à Kilbouroun. Ces opinions qui se contredisent laissent une incertitude dont il est aisé de sortir en se fixant à la description de Strabon. Sans la vérifier sur les lieux, il suffit de la confronter avec une bonne carte, pour se convaincre que c'est sur les décombres d'un des faubourgs de Cherson-Héracléote qu'on vient de bâtir Sévastopole. (a)

La partie méridionale de la petite Chersonèse est plus unie, et plus ouverte que celle du nord où Cherson étoit située. Le choix de cette position étoit conforme aux intérêts de la nouvelle colonie. En s'établissant dans un pays étranger, elle devoit préférer un lieu dont l'accès fût difficile, et fortifié par des défilés. Il y avoit cependant des champs cultivés, et de belles vallées à proximité de la ville. C'est là que les habitans avoient leurs maisons de campagne, leurs plantations et leurs jardins qu'ils appeloient Phanaguris, et Cépi. (b)

6. Les commencemens et les progrès de cette ville sont obscurs comme ceux de toutes les villes d'une haute antiquité. Nous savons seulement qu'elle étoit libre et qu'elle se gouvernoit par ses propres lois. Elle étoit comptée au nombre des états grecs dont elle avoit adopté les moeurs et imité la police. (c) Elle étoit belle, et propre; l'industrie de ses habitans, l'activité de son commerce, et la commodité de ses ports 6. Son origine.

---

(5) Voyez le livre I. des Tauriens.

(a) Voyez les cartes de la Tauride dessinées par ordre du pr. Potemkin, de l'amiral Kinsbergen, de Schmid, de Wilbrecht, de Thomas, de Leseur.

(b) Procop. de bello Goth. l. IV, c. 6 et de aedific. p. 63.

(c) Plin. l. IV, c. 12. Scylax.

lui procurèrent de l'opulence. Elle étoit enfermée dans l'enceinte d'un mur long de quatre minutes. (d)

7. Sa foiblesse. 7. Mais ce petit état assés bien réglé pour être heureux pendant la paix, n'avoit que de foibles barrières à opposer aux entreprises des Barbares qui désoloient ses campagnes. Il se mit sous la protection de Mithridate, roi de Pont, à qui Parysadès III avoit cédé son royaume de Bospore situé sur les confins de la Tauride. Cherson resta l'espace d'un demi-siècle sous sa domination et passa ensuite sous celle des Romains. Dans le cours des deux siècles précédens, elle avoit été obligée de reconnoître la suzeraineté des rois de Bospore, et s'étoit épuisée dans des guerres continuelles occasionnées par la possession d'une grande partie de la Tauride. Mithridate sous prétexte de les secourir contre les Scythes, y introduisit par terre et par mer, un parti détaché de son corps d'armée qui agissoit contre les Scythes-Roxolans, entre le Tanaïs et le Borysthène. Cette opération secondaire entroit dans le plan qu'il s'étoit formé de subjuguer tous les peuples qui pourroient traverser sa marche contre l'Italie. (f) Son général Diophante attaqua Palacus fils de Skiluros roi des Scythes-Tauriens, et les Roxolans leurs alliés, que Tase, aussi prince royal, commandoit. Quoiqu'ils fussent au nombre de cinquante mille hommes braves et vigoureux, comme ils étoient presque nus, légérement armés, et seulement pourvus de casques, de cottes de mailles, et de boucliers de cuir, ils ne purent soutenir le choc de soixante mille soldats du Pont, et furent taillés en pièces. (g)

115 ans av. J. C.

65 ans av. J. C.

8. Après cette victoire Diophante prit le roi Skiluros, avec ses quatre-vingts fils, auprès de Palakion, et pour avoir une forte place d'armes dans la presqu'île de Trachée, où il fixa son quartier-général, il bâtit la ville d'Eupatorie, (Koslow). (8)

(d) Cinq mille pas romains. Plin. Strabo loc. cit.

(f) Strabo l. VII, p. t. g. 308, 310. Appian in Mithridat. Diod. Sic. l. XXXVII. Schraderi tab. chron. 10. Cary hist. des rois de Thrace.

(g) Strabo l. VII, p. 306.

(8) Strabo l. VII, p. 309.

Comme les mouvemens des Scythes annonçoient un projet d'attaque sur ce point là, Diophante se retrancha sur le cap qui s'avance dans le port à l'orient de Cherson, et jeta une digue sur l'embouchure de la baie jusqu'à Cténos pour la communication de ces deux villes. Voyant l'impossibilité de réussir de ce côté-là, les Scythes dirigèrent leur attaque contre la muraille qui fermoit cette petite presqu'île, et pour l'escalader ils commencèrent pendant la nuit à combler le fossé avec des fascines, mais les assiégés y mirent le feu le lendemain, et les Scythes furent obligés de se retirer.

9. De son côté Néoptolème autre général de Mithridate ayant battu la flotte des Scythes sorti du port de Théodosie, et défait leur armée sur la glace du détroit de Bospore, le roi de Pont se vit maître de toute la Tauride. (9)

Cette guerre fit languir le commerce de Cherson, qui d'ailleurs fut infiniment troublé par les ennemis que l'humeur guerrière de Mithridate lui suscitoit en grand nombre. On traitoit les Chersonites comme ses sujets dans tous les parages des états puissans où naviguoient leurs vaisseaux marchands. Ainsi tout considéré ils eussent peut-être éprouvé moins de désastres, s'il eût été en leur pouvoir de se soustraire à la protection ruineuse de Mithridate.

10. La Tauride qu'il avoit conquise, tomba ainsi que Cherson, au pouvoir des Romains après la victoire de Pompée sur Mithridate. 10. Sa dépendance an 65 av. J. C.

Dès le premier siècle ils y exercent des actes de tyrannie contre les chrétiens. Il paroît que l'apôtre Saint-André ne fit que passer de Sinope à Cherson, et que de là il remonta le Borysthène pour aller prêcher l'Evangile dans la Scythie; (10) c'est-à-dire aux Sarmates, et aux Slaves, qui occupoient alors ces contrées. Mais selon l'ancienne histoire ecclésia- Les Romains l'oppriment.

---

(9) Photius in Memnone. Comm. Academiae scient. Petrop. t. 5, p. 314.

(10) Brev. Rom. sub festo St. Andreae apost. Лѣтопись Нестора cmp. 7. St. Sophronisme contemporain de St. Jérôme dans la spécification des écrivains ecclés. où est la vie des apôtres qui n'ont rien écrit. Sinops. Kiiowien. p. 18, 19. Tillemont, Mémoire pour l'hist. ecclés. t. 1, p. 136.

stique (a) Saint-Clément disciple et successeur de Saint-Pierre dans l'évêché de Rome fut banni par l'empereur Trajan dans la Chersonèse, au-delà du Pont-Euxin. Il fut condamné à y travailler aux carrières dont on trouve encore les vestiges. C'est un cap auprès d'Inkerman à l'extrémité du port de Sévastopole. On y tailloit des pierres, on les chargeoit ensuite sur des vaisseaux et on les transportoit en Grèce pour la construction des villes. Au sommet de la montagne où sont les ruines du château d'Inkerman, il y a un puits de très-bonne eau de source. (b) Peut-être est-ce la même qui fut découverte, à ce qu'on assure, par Saint-Clément. Il gagna tous les cœurs par l'exemple de ses vertus, et convertit tout le canton. Trajan ne tarda pas à en être instruit, et avant la fin de l'année il le fit jeter dans la mer. Dans la suite les eaux s'étant retirées, les chrétiens trouvèrent son córps, qui fut, dit-on, conservé dans la Chersonèse jusqu'au milieu du neuvième siècle. (c) Baronius dit: que Philippe du pays de Cherson, venu à Rome du temps du regne de Michel III Empereur d'Orient raconta à Leon Evéque d'Ostie que le temple óu S. Clément avoit été enseveli, ayant été ruiné, et le cercueil òu son corps reposoit, englouti par les vagues de la mer; Georges Evêque de Cherson alla en procession, fit creuser et trouva le corps et l'ancre avec la quelle il avoit été jétté dans la mer. (d) Saint-Cyrille y passant en 858, (e) pour aller prêcher l'Evangile en Chazarie par ordre de Saint Ignace, patriarche de Constantinople, transporta solennellement une partie de ces reliques dans la cathédrale du pays; il les conserva dans ses voyages

Persécution du pape Clément an 94 de notre ère.

(a) St. Barnabae et aliorum apostol. scripta à Joanne Cotelerio edita Parisiis anno 1672, St. Grégoire dans les actes de St. Clément. St. Ephremi concio.

(b) Tartariae Martini Broniewski ad Tatarum legati ed. 1630, p. 268. Bielskiego Kronika 11w Ksiedze 6, stron. 706.

(c) Bollandus ad diem 9 martyr, Gautruche hist. sainte, t. III, 1 part. p. 3.

(d) Baronii annales ecclesiastici Tom. X. anno 867. pag. 388.

(e) Breviar. roman. 23 novembre, Papenbroch 9 martyr.

avec un soin religieux, et les porta à Rome au commencement du pontificat d'Adrien II, vers la fin de l'année 867. (f) Le chef qui étoit resté dans la Chersonèse, fut transporté à Kiovie vers l'an 1042, (g) par Jaroslav grand-duc de Russie: et pendant quelque temps on produisoit ces reliques en consacrant les Métropolitains de Kiovie. Mais peu de temps après cette ville fut dévastée par les Barbares et le chef s'égara.

11. Saint Clément ne fut pas la seule victime des Romains dans la Chersonèse. Ils y reléguèrent aussi une vierge nommée Flavie Domitille accusée de christianisme, et qui en effet avoit pris le voile religieux des mains du même pape. Comme elle étoit nièce des empereurs Tite et Domitien, elle fut seulement condamnée à une prison, où elle languit pendant long-temps. (11) 11. Et de Ste. Domitille, an 96 de notre ère.

Quoique ces persécutions appartiennent plus particulièrement à l'histoire ecclésiastique, je n'ai pas cru devoir les passer sous silence, parce qu'elles prouvent deux choses très-importantes savoir les premières notions du christianisme en Tauride, et la domination des Romains sur cette presqu'île; car on sait que jamais ils n'envoyoient un coupable en exil, ailleurs que dans les provinces de leur obéissance. J'ajouterai à cette preuve le legs d'Agrippa, et le témoignage de Strabon, sur la cession faite aux rois de Bospore. (a)

12. Quand le royaume de Bospore fut ébranlé, quand celui de Pont fut détruit, on daignoit à peine s'occuper de ces événemens en Europe. Mais ces changemens de scène étoient d'un grand intérêt pour les Chersonites à qui elles rendoient, pour ainsi dire, toute leur ancienne liberté. Le sceptre de Rome les dégageoit d'un assujettissement sans compensation sous de petits rois trop éloignés, et trop foibles pour protéger, et tou- 12. Cherson se relève.

(f) Anastase le Bibliothécaire vers l'an 875.

(g) Bollandus l. c. Tillemont mém. ecclés. t. II, part. 1, p. 289.

(11) Brev. rom. in festo S.-Nerei Achillei et Domitillae virginis 12 maji, lect. 5.

(a) Voyez le livre de la Tauride sous les Romains. Strabo l. VII, p. 312.

jours assez voisins et assez puissans pour nuire. Cherson ainsi délivrée de leurs exactions, débarrassée de leurs continuelles demandes, commençoit à respirer en paix au milieu des roitelets devenus ses co-états, et se trouvoit mieux défendue par le seul nom romain, qu'elle n'auroit pu l'être par la meilleure garnison.

13. An 117 de notre ère.

13. C'étoit à Rome que se balançoient les destinées de plusieurs états. L'empereur Adrien au commencement de son règne embrassa un système qui eut ses censeurs et ses partisans. Il jugea convenable de resserrer les bornes de l'empire romain, en conséquence les côtes septenrionales de la mer Noire, et de la mer d'Asof, ainsi que la Tauride, furent abandonnées à la discrétion de ces ombres de Rois, qui se disant toujours vassaux de l'empire se jouèrent bientôt de cette déclaration, et ne pensèrent qu'à rendre leurs fiefs indépendans. (13)

Son gouvernement.

Cherson qui mettoit d'autant plus de prix à la protection des Romains, que les circonstances la rendoient plus importante, continua de reconnoître leur suzeraineté. Du reste elle se gouvernoit intérieurement en république. Elle avoit des Protévons qui étoient les chefs du sénat pendant la paix et de l'armée en temps de guerre. Ces magistrats portoient le titre populaire de pères de la patrie. On les vit agir comme ses principaux défenseurs vers la fin du troisième siècle.

14. An 292 de notre ère.

14. A cette époque le roi des Sarmates, Criscon, fils d'Or, après avoir subjugué les Bosporiens, tomba sur les Laziens habitans de la moderne Imérette, traversa leur pays en vainqueur, pénétra jusqu'à la rivière d'Halys qui marquoit les bornes de l'empire romain dans l'Asie supérieure, et passa la rivière malgré l'opposition du général Constance, père du grand Constantin, que l'empereur Dioclétien avoit envoyé pour défendre ses provinces contre les Barbares.

Comme il ne leur étoit pas possible de faire face avec une armée fort inférieure en nombre, ni de la renforcer à une distance si considérable

---

(13) Formaleoni, Hist. des Colonies et du commerce de la mer Noire, ch. 16.

de Rome, l'empereur, de l'avis du général Constance, envoya aux Chersonites l'ordre de porter la guerre dans le royaume de Bospore, afin de détourner les Sarmates des frontières de l'empire.

Les Chersonites se piquèrent de zèle. Ils rassemblèrent leurs troupes des bourgs voisins, armèrent des chars de tireurs d'arc et se mirent en marche contre la ville de Bospore. Quand ils en furent à proximité, ils détachèrent à droite et à gauche une partie de leurs troupes qu'ils placèrent en embuscade. Le lendemain ils se présentent devant la place, en ouvrent le siége, et dès le soir même, feignant d'être intimidés par la supériorité de l'ennemi, ils abandonnent précipitamment leur camp. On se hâte de les poursuivre et déjà les Bosporiens crioient victoire, lorsque le détachement qui étoit embusqué les prend à dos, l'armée chersonite leur fait face, les enveloppe, les extermine, et vint prendre possession de la ville dépourvue de garnison. Les vainqueurs investissent les bourgs des Sarmates situés sur les bords des Palus-Méotides, se saisissent de leurs familles, et tuent tous ceux qu'ils trouvent armés. Siége de Bospore.

15. Quelques jours s'etant écoulés le Protévon de Cherson fit déclarer aux femmes des combattans sous Criscon, que sa république n'avoit entrepris la guerre que par ordre de l'empereur, qu'il étoit prêt de renoncer à toutes conquêtes pourvû que les Bosporiens envoyassent une députation à Criscon pour le déterminer à faire la paix avec l'empereur et à s'éloigner de ses frontières, ajoutant qu'il feroit surveiller leurs démarches, et que si cette négociation n'étoit pas suivie fidellement, il feroit passer toutes les femmes au fil de l'épée. 15. Ses suites.

La rigueur de cette menace ne permettoit pas d'hésiter. Les députés furent nommés à l'instant, et partirent accompagnés des surveillans chersonites. Quand ils arrivèrent, Constance avoit déjà conclu la paix avec Criscon, et s'étoit engagé à lui payer une forte somme d'argent. Mais les envoyés observèrent que ce traité ne pouvoit avoir son exécution, sans entraîner la perte des femmes bosporiennes et sarmates; Criscon voyant qu'il y alloit de leur vie, se désiste de la somme stipulée pour les frais de la guerre, et consentit à rendre les prisonniers romains, afin que les députés retournassent pleinement satisfaits. Constance retint aup-

près de lui deux Chersonites qu'il avoit dessein de présenter à l'empereur, en lui rendant compte du service important que ces auxiliaires lui avoient rendu. Les autres se rendirent à Bospore où ils annoncèrent à leur Protévon que les Sarmates-Bosporiens étoient réconciliés avec Rome. Aussitôt les Chersonites les traitèrent en amis, leur remirent leurs familles saines et sauves, et abandonnèrent le territoire de Bospore pour se retirer chez eux. Criscon revenu de l'expédition avec ses troupes, trouva ses états délivrés de la présence de l'ennemi, mais privé de cette garnison nombreuse qu'il y avoit laissée: et sa patrie se ressentit longtemps de la guerre qu'il avoit occassionnée.

16. Faveurs de Dioclétien.

16. De retour à Rome, Constance présenta les deux Chersonites à l'empereur qui pénétré de reconnoissance pour leurs bons offices, leur promit de leur accorder telle grâce qu'ils demanderoient. (16) Comme ils étoient encore assujettis à des taxes fort onéreuses, quoiqu'ils eussent été déclarés libres depuis deux siècles, (31) ils répondirent qu'ils désiroient être affranchis de tout tribut. Dioclétien y consentit et après leur avoir fait expédier un diplôme en témoignage de son affection pour la république dont il avoit éprouvé le dévouement, il renvoya les ambassadeurs comblés de largesses.

17. Cherson secourt Constantin, an 327 de notre ère.

17. Dans le siècle suivant on se souvint du zèle de ces auxiliaires, et on y eut recours pour aider Constantin-le-Grand à repousser les Scythes qui, étant nombreux et maîtres de la rive droite du Danube, ne pouvoient voir sans inquiétude la translation de la métropole de Rome à Bysance. A la première demande de l'empereur, les Chersonites empressés de prouver leur fidélité, s'armèrent en diligence, marchèrent droit vers le Danube, le passèrent et battirent l'ennemi. Cet avantage suffisoit à la sécurité de Constantin qui d'ailleurs avoit assez de forces à opposer aux Scythes pourvu qu'ils fussent contenus ou intimidés du côté du nord, et qu'ils sentissent le danger d'être enveloppés. Il congédia l'armée des Chersonites, appela leurs chefs à sa cour, leur exprima sa

Sa reconnoissance.

---

(31) Plin. hist. l. IV, c. 12, p. 195.

reconnoissance dans les termes les plus honorables, et non content de leur confirmer leurs priviléges, il leur en accorda de plus considérables encore par un diplôme qui leur assuroit la liberté du commerce maritime. Il leur donna son portrait gravé sur un cachet dont il leur permit de sceller désormais les requètes qu'ils lui adresseroient, afin qu'on y répondit sur-le-champ. Voulant de plus embellir leur ville d'un monument qui parlât toujours aux yeux et au cœur de ses bons alliés, il leur fit présent d'une statue d'or couronnée, et revêtue du manteau impérial, avec une agraphe, symbole d'attachement qui n'étoit usité jusqu'alors qu'entre les rois unis par les liens du sang, (b) ou d'une étroite amitié. (c) En outre il leur promit de leur envoyer tous les ans divers objets tels que des nerfs, des huiles, du bois, du fer pour la construction des balistes, et mille mesures de froment. Ils retournèrent dans leur patrie aussi touchés de la magnificence de Constantin, que lui-même l'avoit été de leur zèle.

18. Cherson avoit alors pour Protévon Diogène, fils de Diogène. Il n'y avoit pas longtemps que son successeur Byscot gouvernoit l'état lorsque de nouveaux démêlés avec les Bosporiens, lui ouvrirent encore les chemins de la gloire. Leur roi Sauromate V, petit-fils de Criscon, se disposoit à venger l'injure faite à son aïeule, qui pendant la première guerre avoit été séquestrée comme les autres femmes sarmates et bosporiennes. Mais les Chersonites n'attendirent pas l'ennemi dans leurs foyers. Ils marchèrent à sa rencontre, le trouvèrent dans les plaines de Caffa, et l'y battirent. Après cette victoire les deux états se jurèrent solennellement paix et amitié, et posèrent sur le champ de bataille les limites de leur territoire.

18. Nouvelle guerre contre les Bosporiens, an 340 de notre ère.

19. Les sermens ne sont pas toujours de bien solides garans de la tranquillité des nations. A peine quelques années s'étoient écoulées, lors-

19. Autre guerre, an 344.

(b) Macrob. l. I, c. 10 à la fin.
(c) Macrob. l. I, c. 11.

que Sauromate VI, héritier du Bospore, et de la haine de son prédécesseur contre les Chersonites, qui n'étoient à ses yeux que d'anciens sujets révoltés, rassembla une armée près des Palus-Méotides, et franchit les limites nouvellement fixées. De leur côté les Chersonites indignés de cette provocation au mépris de la foi jurée, s'avancèrent sous la conduite de leur Protévon Pharnacès, et vinrent établir leur camp sur une montagne à l'opposite de celui des Bosporiens. Pharnacès ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avoit en tête un ennemi très-supérieur en nombre, et il résolut de ne pas exposer la vie de ses compatriotes aux dangers inutiles d'un combat inégal. Comme il savoit d'ailleurs que les Sarmates avoient épousé malgré eux la querelle de leur souverain, il leur fit insinuer secrétement de le disposer à en venir aux mains avec lui dans un duel dont l'événement décideroit la réunion des deux états sous le sceptre du vainqueur, et hâteroit le retour des deux armées dans leur patrie respective, sans faire couler d'autre sang que celui des princes. Les Sarmates persuadérent facilement à leur roi d'accepter ce défi, dont l'avantage lui paroissoit d'autant plus probable, qu'étant d'une taille élevée et d'une complexion vigoureuse il portoit des armes proportionnés à ses forces, au lieu que Pharnacès étoit petit et légérement armé. On convient donc de l'heure et du lieu du combat. Les deux camps s'approchent du rendez-vous. Avant le signal Pharnacès recommande aux Chersonites la plus grande attention. »Observez bien tous nos mouvemens, »leur dit-il, et quand vous me verrez en face, tandis que Sauromate »vous tournera le dos, poussez tous à-la-fois un cri d'épouvante.«

Terminée par un duel.

Le Protévon Pharnacès est vainqueur.

Le roi et le Protévon entrent dans la carrière, le tournois commence, l'un porte des coups redoutables, l'autre les esquive adroitement, et après quelques évolutions chacun des combattans fait face à sa propre armée; aussitôt les Chersonites jettent des cris: Sauromate par un mouvement involontaire tourne la tête, dérange le collier de son casque, et donne jour à son adversaire qui poussant sa lance au défaut de l'armure, l'atteint d'un coup mortel avec la rapidité de l'éclair. Le Protévon couvert des applaudissemens des deux armées accomplit fidellement ses promesses en affranchissant les Bosporiens de la domination des Sarma-

tes, et en leur permettant à tous de retourner chez eux. Il se contenta d'en retenir quelques-uns pour la culture des terres, et recula les bornes de son pays dans le Cybernique, la moderne presqu'île de Kertsche. (16) Les marques de ces limites subsistoient encore dans le dixième siècle, du temps de Constantin Porphyrogénète. Il est probable qu'elles se terminoient à la rivière de Tchourouksou.

20. Les Bosporiens en témoignage de leur reconnoissance, érigèrent une statue dans leur ville à Pharnacès. Mais soit que ce monnment fût élevé par l'adulation de quelques personnages considérables, soit qu'il fût l'ouvrage d'un enthousiasme populaire aussi facile à éteindre qu'à exciter, le gros des Bosporiens nourrissoit intérieurement une haine implacable contre Cherson, dont chaque victoire étoit un nouveau sujet de honte et de mécontentement pour ses voisins. N'ayant plus rien à espérer d'une entreprise à force ouverte, ils tentèrent d'assouvir leur vengeance par une perfidie.

Conspiration découverte an 350 de notre ère.

Au temps où ils conçurent ce projet, Lamache étoit Protévon de Cherson. C'étoit un citoyen d'une richesse extrême en terres, et en capitaux. Son habitation s'étendoit dans quatre quartiers jusqu'à celui de Suza elle touchoit aux murs de la ville, où il avoit sa porte particulière. On peut juger de l'opulence du maître par l'immensité de ce palais qui avoit en outre plusieurs guichets embellis d'ornemens, et quatre portes cochères pour le service des écuries. Lamache étoit veuf, et n'avoit qu'une fille nommée Gycie, destinée à recueillir ce brillant héritage. Assandre II roi de Bospore la fit demander en mariage pour un de ses fils. Les Chersonites qui n'étoient pas sans défiance conseillèrent à Lamache de ne la lui accorder qu'à condition que ce prince royal viendroit habiter parmi eux, et qu'il s'engageroit sous peine de mort à ne jamais retourner dans son pays. Assandrite accepta cette condition. Gycie fut mariée, et Lamache mourut deux ans après. Il eut pour successeur dans la dignité de Protévon, Zétho. La princesse lui demanda ainsi qu'au conseil

---

(16) Constant. Porphyr. p. 148, 150.

la permission de célébrer l'anniversaire de la mort de son père, en faisant des distributions de vin et de vivres au peuple, et s'obligea de payer pendant toute sa vie les frais de ces obsèques. Le sénat y consentit. Assandrite applaudit à la piété filiale de son épouse, et pour avoir l'air de partager ses sentimens, il déclara qu'il feroit célébrer le même jour une messe solennelle, se promettant bien de mettre à profit l'ivresse générale pour exécuter le dessein qu'il méditoit.

Afin d'attirer sans éclat des étrangers dans la ville, Assandrite ordonna aux Bosporiens de lui envoyer de temps-en-temps des présens avec dix ou douze hommes d'élite, propres pour un coup de main, sans compter les rameurs. On transportoit la cargaison dans la ville par terre, et après quelques jours de repos, les jeunes gens retournoient à leur chaloupe, ordinairement vers le soir, accompagnés d'un homme de confiance; on s'embarquoit, on feignoit de sortir du port, on s'en rapprochoit à la faveur de la nuit, on ramoit vers le quartier de Suza, et les gens de l'équipage introduits dans la maison par un guichet, alloient se cacher dans un souterrain où l'on pourvoyoit à leur entretien. Assandrite recrutoit ainsi des traîtres depuis deux ans avec tout le mystère possible, dans l'intention de les faire agir au premier jour des obsèques de Lamache, et d'exterminer les principaux citoyens pendant que les autres seroient dans l'ivresse. Mais un de ces incidens qu'on appelle cas fortuits, et que la providence dispose à son gré comme des barrières entre le crime et l'innocence, préserva Cherson de sa ruine.

Une des femmes de Gycie disgraciée par sa maîtresse étoit reléguée dans un corps de logis abandonné à l'extrémité de son palais. En filant, elle laisse tomber son fuseau dans une fente du plancher; pour l'en tirer, elle est obligée de lever une brique, et en ouvrant ainsi la voute du souterrain, elle aperçoit par ce trou une foule de gens qui s'y tenoient cachés. Elle court à l'appartement de Gycie, lui fait part de la découverte; Gycie lui recommande le secret, fait appeler deux membres du sénat, leur promet de sauver la patrie d'un danger imminent, s'ils veulent lui jurer de la distinguer après sa mort par une sépulture particulière au milieu de la ville. Sur leur serment elle leur expose tout ce

qu'elle sait, tout ce qu'elle a pu savoir du complot, et des intentions de son mari. Elle fait agréer un moyen cruel, mais assuré de perdre à-la-fois tous les conjurés. Le jour des obsèques arrive, on entoure de gardes le palais de Gycie après qu'elle en est sortie avec toutes ses femmes, on y mit le feu de toutes parts, et le perfide Assandrite périt dans les flammes avec les traîtres Bosporiens. Gycie pour perpétuer la mémoire de leur affreux projet, et de son patriotisme, ne voulut pas permettre qu'on relevât les décombres de son palais. Elles étoient encore amoncelées dans le dixième siècle, et on appeloit ces ruines *l'antre de Lamache*.

Les Chersonites reconnoissans élevèrent à Gycie dans la place publique deux statues de bronze. L'une la représentoit révélant le complot, et l'autre le punissant une torche à la main. Toute l'histoire étoit gravée sur le piédestal.

Au bout de quelques années cette princesse imagina un expédient pour éprouver l'affection de ses concitoyens, et la fidélité du sénat à remplir ses engagemens. Elle feignit une maladie grave, et fit courir le bruit de sa mort. Les personnes qui étoient dans sa confidence demandèrent au gouvernement un terrain pour sa sépulture. Stratophile, fils de Philomus, alors Protévon assembla le conseil, et on décida qu'on ne feroit point d'innovation aux anciennes coutumes. On porta donc le corps de Gycie avec toute la pompe funèbre hors de la ville dans le cimetière public. Là au grand étonnement des assistans elle se lève, et s'adressant aux principaux sénateurs qui composoient le cortége, elle leur fait une vive réproche sur leur ingratitude, et leur manque de foi. Etonnés et confus de cette scène de l'autre monde, ils déclarent qu'ils vont à l'instant marquer sa sépulture au milieu de la ville, et lui promettent un décret pour lui ériger un mausolée de son vivant avec une troisième statue de bronze doré, ce qui fut réellement exécuté.

21. Telle est la substance du récit de Constantin Porphyrogénète, dont les Grecs admiroient le talent comme administrateur, et comme historien. Cependant la critique impartiale peut lui reprocher d'avoir adopté légérement une tradition fabuleuse, dont il étoit facile d'apercev- 21. Critique de l'histoire.

voir les invraisemblances. En effet on ne sauroit concevoir comment la prétendue trahison dont Assandrite fut puni, sans en avoir été convaincu, ait pu se tramer si long-temps dans le secret avec deux cents personnes. On conçoit encore moins comment l'emprisonnement quoique volontaire pendant deux ans, et les fréquens voyages des complices nombreux, ayent pu échapper à la vigilance des gardes d'un port commerçant et à la curiosité des habitans d'une ville populeuse. Les motifs de défiance prennent une force nouvelle, à la vue de tant de victimes, condamnées sans forme de procès, et immolées sans jugement. Cette violation des premières lois de l'èquité semble déposer contre la cruauté des Chersonites, ou contre la perfidie d'une épouse impatiente de se défaire de son mari.

22. Décadence de Cherson, an 579 de notre ère.

22. Depuis la conspiration qui éclata sous les Protévons Zétho et Stratophile, on perd le fil de l'histoire de Cherson jusqu'à l'époque du siége que les Huns en firent dans le sixième siècle. Cette contrée étoit alors sous la protection de l'empire d'Orient. En passant sous sa domination elle avoit eu le bonheur de conserver ses lois, son gouvernement municipal, et la liberté d'élire ses Protévons. Elle ne payoit que des impôts modiques, et jouissoit de tous les bénéfices d'un commerce considérable. Mais cette opulence même causa son malheur en excitant la cupidité des Barbares voisins. (536 de N. E.) C'étoient les Cutrigures qui en 536 possédoient encore la côte occidentale de la mer Noire, opposée à Cherson, et les Utrigures qui habitoient près de cette ville. Ces deux races de Huns ne levèrent le siége de la ville qu'après lui avoir causé de grands dommages. (22)

Protection de Justinien.

Cependant elle étoit en situation de se relever par ses propres forces, et de reprendre en quelques années un aspect florissant. Mais l'empereur Justinien prenoit trop d'intérêt à son sort pour l'abandonner à ses seules ressources, et il crut devoir la seconder du puissant appui de

---

(22) Procop. de bello Gothico, l. IV, c. 6.
Voyez livre la Tauride sous les Romains, paragraphe 14. Justinien. I. regna depuis l'an 527 jusqu'à 575.

sa munificence. Il ne se borna pas à des reconstructions, et à des embellissemens, il la fit fortifier avec soin, aussi bien que Bospore, autre ville limitrophe de son empire, et il releva en Tauride, les forts d'Aloutschta et de Gorza-Bitrose. (a)

Indépendamment de ses richesses qui attiroient l'attention des Barbares, Cherson étoit particulièrement exposée à leurs incursions, parce qu'étant une des premières villes du côté de l'Asie et du nord de l'Europe, elle se trouvoit directement sur leur passage. Il n'est donc pas 582. de N. E.
étonnant qu'à peine remise de l'invasion des Cutrigures, elle ait été assiégée par les Turcs. Mais rien n'indique leurs succès, et les circonstances de leur entreprise donnent lieu de croire que leurs efforts se dirigèrent plutôt sur la Chersonèse de Thrace. (b)

23. Comme Cherson étoit la ville la plus éloignée de Constantinople, 23. Exil de Martin I.er 655 de N. E.
on y réléguoit les prisonniers d'état. Le savant auteur de l'histoire ecclésiastique dit que le pape Martin I.er y mourut dans l'exil auquel l'avoit condamné l'empereur Constance qui favorisoit les Monothélites. Quant à moi qui ai sous les yeux le tableau des souffrances du pontife tracé par lui-même, je pense qu'il termina sa vie dans quelque autre lieu misérable de la Chersonèse de Thrace, ou du Pont, comme on appeloit alors la Tauride, et non pas à Cherson. »Nous sommes, disoit »Martin I.er dans une de ses lettres, non seulement séparés du reste »du monde, mais même privés du nécessaire. Les habitans du pays sont »tous païens, et les étrangers en prennent les mœurs. Ils n'ont aucune »charité, pas même la compassion naturelle qu'on trouve chez les Bar»bares. Il ne nous arrive rien que du dehors par les barques qui vien»nent charger du sel: et je n'ai pu acheter qu'un boisseau de blé pour »quatre sous d'or.» (23)

(a) Procop. de aedific. l. III, c. 7. Stritter. tom. I, Hunnica paragr. 115.

(b) Menander continuator historiae Hunnorum Agathiae sub imperatore Mauritio. Stritter. mem. pop. t. III, p. 63.

(23) Peyssonnel observations hist. et géograph. sur les peuples barbares qui ont habité le Pont-Euxin, Paris 1765. in-4°., chap. 16, p. 87.

Il n'y a certainement pas là un seul trait qu'on puisse appliquer à Cherson dont les habitans étoient chrétiens depuis quatre siècles, et en possession d'un commerce d'exportation de blés recueillis dans les champs fertiles de la Tauride, sans se mêler de l'exportation du sel, attendu qu'ils n'avoient pas de lacs salans dans leur voisinage.

Au reste la ville étoit divisée en quatre quartiers. Dans le premier siècle, celui du nord étoit habité par les Satarches (archi-Scythes ou Scythes-Royaux.) Les Grecs occupoient la côte maritime avec les Tauriens dans le quartier du midi. On peut supposer que les descendans des Huns s'étoient fixés dans quelque partie éloignée de la ville, où Saint-Martin se trouvant confiné parmi ces Barbares, sans pouvoir changer ni quitter sa demeure, n'avoit sous les yeux que des objets affligeans. Quoi qu'il en soit, les historiens s'accordent à désigner la Chersonèse Pontique, comme le lieu de son exil et de sa mort. (a)

24. Et de Justinien II, an 695 de 695 de notre ère.

24. A la fin du septième siècle Cherson eut aussi l'honneur et le malheur de recevoir un illustre prisonnier, dans l'enceinte de ses murs. C'étoit l'empereur Justinien II, Rhinotméte, détrôné et mutilé par Léonce, qui le relégua dans un monastère de cette ville, où il resta l'espace de quatre années, c'est-à-dire, à un an près, tout le temps qu'il fut privé du sceptre. (24)

Son évasion.

Dans la quatrième année de sa captivité son persécuteur descendit du trône à son tour, et fut remplacé par Absimare Tibère. Justinien se flattant alors qu'il pourroit reprendre les rênes de l'empire, eut l'indiscrétion de parler publiquement de ses espérances. Les Chersonites craignant d'encourir l'indignation de Tibère, s'ils étoient soupçonnés d'épouser les intérêts de son rival, conçurent le dessein de le livrer mort ou vif au nouvel empereur.

Aussitôt que Justinien eut vent de cette conspiration, il s'enfuit de

---

(a) Fleury hist. ecclés. t. XXXIX, l. I. Gautruche hist. sainte, tom. III, p. 162. Effigies romanor. pontif. Bassani 1775, tom. I, p. 20. Brev. rom. 12 novembre, lect. 6.

(24) Schraderi, tab. chron. 19, 20.

Cherson à Dory, sur le territoire des Goths, au midi de la Tauride, et de-là chez Busiros roi des Chazares, qui lui fit un accueil honorable et lui donna sa sœur en mariage. A peine cette alliance étoit-elle conclue, qu'il arriva chez ce prince des ambassadeurs de Tibère, chargés de négocier à prix d'argent le meurtre ou l'extradition du fugitif dont les prétentions lui donnoient de l'ombrage. Busiros ébloui par l'appât des promesses, oublia les liens du sang, et les devoirs de l'hospitalité. Il prêta l'oreille aux propositions qu'on lui fit, et Justinien eut péri infailliblement si par une prompte fuite en Bulgarie, il n'eût échappé aux embûches dont sa jeune épouse lui découvrit toute la trame. Après avoir couru le risque d'un naufrage à la hauteur de l'embouchure du Niéper, il arriva heureusement chez le roi des Bulgares qui le reçut avec honneur, lui donna une armée, et lui facilita les moyens de remonter sur le trône. (a)

Dès qu'il y fut assis pour la seconde fois en 701, il envoya chercher son épouse, sa vertueuse amie Théodore, et la fit couronner impératrice. Mais bornant là sa reconnoissance, il paya d'ingratitude le roi des Bulgares, et fit à l'improviste une invasion dans ses états pour reprendre la province de Zagora, dont la concession avoit été stipulée pour prix du service le plus important. Cette entreprise injuste ne fut pas couronnée de succès. (b)

Il remonte sur le trône, 701 de notre ère.

L'adversité sembloit toujours poursuivre Justinien, parce que son malheur réel étoit en lui-même, et en quelque sorte inséparable de ce caractère inquiet, fougueux, vindicatif, qui lui attira la haine de ses sujets, et l'ensevelit enfin sous les ruines de son trône, en consommant la ruine de sa maison. La vue même du danger n'étoit pas capable d'apaiser un moment la fougue de ses passions. Lorsqu'il étoit sur le

Son caractère.

(a) Theophanes, p. 312, 313. Anastas. p, 120. Nicephor. p. 27, 27. Cedren. t. I, p. 445. Zonaras, tom. II, p, 95. Codin. de orig. Constantinop. p. 44.

(b) Nicephor. c. 5, p. 27. Théophan. 311, 314. Anastas. p. 121. Zonar. t. II, p. 96. Constant Manass p. 80, 81. Glycas, p. 279. Stritter. t. III, p. 533.

point de faire naufrage, un de ses domestiques nommé Myacès lui proposa de faire vœu de ne point se venger de ses ennemis, s'il étoit sauvé. »Non, s'écria Justinien en fureur, j'aime mieux périr dans les flots que »de pardonner à un seul homme.«

Ses cruautés inouïes.

En effet impatient de faire sentir aux Chersonites et aux Bosporiens tout le poids de sa colère, il expédia en Tauride une flotte considérable, avec ordre aux amiraux d'exterminer tous les habitans de Cherson. Cette horrible commission confiée aux soins de Maure-Baise, et d'Etienne Asmiete, fut exécutée avec une rigueur inouïe par des troupes de débarquement qu'on évaluoit à cent mille hommes. Etienne fit seulement grâce aux enfans, et aux jeunes gens qu'il réservoit pour l'esclavage, ou pour compléter l'armée. Il envoya garottés chez l'empereur, le Protévon Dunos, et Zoïle, seigneur de la naissance la plus distinguée, avec quarante autres chefs de la ville, ainsi que leurs femmes et leurs enfans. Cependant le récit de tant de cruautés n'assouvit pas la fureur du monstre: il s'irrita de ce qu'on n'avoit point exécuté ses ordres littéralement, il rappela Etienne, en lui ordonnant de lui amener tous les prisonniers pour se donner le plaisir abominable de voir couler leur sang. Etienne obéit, et quoique la mer Noire fût très-orageuse, il partit avec sa flotte au mois d'octobre. Il fut accueilli par une tempête, et il périt avec soixante-treize mille hommes de son équipage. La côte de l'Asie fut jonchée de morts depuis le cap de Carambis jusqu'à Héraclée. Justinien tressaillit de joie en apprenant ce désastre qui avoit enveloppé tant de victimes avec les bourreaux coupables, selon lui, de les avoir épargnées.

Ses entreprises contre Cherson.

Toujours obstiné dans la résolution de changer Cherson en désert, il fit équiper une seconde flotte. Le bruit de cette nouvelle jeta la consternation parmi ce qui restoit d'habitans. Ils élevèrent des fortifications à la hâte, et se sentant trop foibles pour soutenir un choc aussi redoutable, ils envoyèrent implorer l'assistance du roi des Chazares. Ils furent dirigés dans leurs démarches et le système de leur défense par Elie ancien général des gardes de l'empereur, exilé d'abord à Céphalonie, et déporté chez eux lors de la première expédition avec l'Arménien Bardanès qui partageoit ses desseins. Aussitôt que l'empereur eut connoissance du plan,

il prévit les dangers, et pour les prévenir, il envoya faire des excuses au roi des Chazares par une ambassade composée de Georges Syros son chancelier, d'un général nommé Jean, et de Christophe, chef de la légion Thrace, à la tête de trois cents hommes. Il rendit en même-temps la liberté à Dunos, et à Zoïle, qu'il fit reconduire à Cherson en demandant qu'on livrât Elie et Bardanès pour être menés à Constantinople.

Il est abandonné des siens, et condamné par le nouvel empereur.

Bien loin d'entrer en négociation avec ces prétendus mèdiateurs, les Chersonites les font prisonniers, les envoient au roi des Chazares après avoir immolé le chancelier Syros au lieu de l'entendre. Convaincus d'ailleurs qu'il n'y avoit plus de sureté à espérer, aussi long-temps que Justinien occuperoit le trône, ils conviennent unanimement d'y élever Bardanès surnommé Philippique. Bientôt informé de ce vœu téméraire, Justinien tombe dans de nouveaux accès de rage. Il ordonne à son cuisinier de violer sous ses yeux l'épouse d'Elie dont il fait ensuite massacrer les enfans dans les bras de cette mère infortunée. Il fait armer et approvisionner la flotte dont il remet le commandement à Maure Baise avec l'injonction formelle de dévaster Cherson, et de n'y pas laisser une créature vivante. La flotte arrive, le siége commence, la tour nommée Centénarèse est renversée, une autre contiguë nommée Synagre est abattue. Cependant Bardanès s'éloigne de la ville, et passe chez le roi des Chazares dont les troupes surviennent en assez grand nombre pour ôter à l'ennemi l'espoir d'une descente. Maure-Baise lève le siége, et communique sa frayeur à son maître. Celui-ci passant de l'excès des cruautés, à l'excès de la crainte, révoque ses premiers ordres, et en donne de nouveaux pour entrer en négociation. Mais il n'étoit plus temps. Il avoit comblé la mesure des forfaits, et son nom seul étoit un objet d'exécration. Déjà Philippique Bardanès étoit proclamé empereur d'Orient par les Chersonites, et reconnu par les Chazares. L'armée lui prêta le serment et le suivit à Constantinople. Justinien abandonné de tous les siens chercha vainement son salut dans la fuite; il fut atteint, et condamné par le nouvel empereur à perdre la vie. Il expia ainsi les crimes sans nombre dont il avoit souillé ses deux règnes l'an 711. (c)

(c) Theophanes ad annum Justiniani, 2. p. 316, 317. Anastase, p. 122,

25. Liaison des Chersonites avec les Chazares.

25. La république de Cherson persécutée, et presque détruite par le chef de l'empire qui lui devoit sa protection particulière en reconnoissance de son attachement patriotique et de ses anciens services, ne dut les restes fragiles de son existence qu'à l'appui tutélaire des Chazares, qui ne lui avoient donné ni diplômes, ni statues d'or, et qu'elle traitoit de Barbares. Mais ce peuple à qui les raffinemens de la politique étoient inconnus, traitoit cruellement ses ennemis par habitude autant que par principes d'éducation, et servoit loyalement ses amis par respect pour la foi des alliances. Les Chersonites éprouvèrent les effets de sa générosité dans plusieurs conjonctures. Irène entre autres, fille du Chagan des Chazares, mariée l'an 714 à Constantin Copronyme fils de Léon
745 de n. E. III, empereur d'Orient, les secourut dans un grand malheur. Aussi fut-il surnommé Chazare par excellence, et le nom de la nation étrangère qu'on répugnoit d'abord à prononcer, devint un titre de recommandation et d'attachement, tant il est vrai que les procédés et les bons offices sont des liens entre les peuples comme entre les particuliers.

26. Avec l'empire.

26. Les Chersonites n'imputant qu'à Justinien tous les maux qu'ils avoient soufferts, ne se détachèrent pas de l'empire qui avoit déploré leur sort, et partagé leur indignation. Ils avoient assez de discernement pour ne pas confondre avec la forme du pouvoir, les caprices du tyran qui en abuse. Lorsqu'au milieu du neuvième siècle l'empereur Théophile fut prié par le roi des Chazares de lui donner un architecte pour bâtir et fortifier sa ville de Sarcel, ou Bielogrod sur le Donetz contre les Russes et les Petschénègues, il envoya Petronas de Constantinople à Cherson avec quelques vaisseaux; Petronas y chargea des pierres de taille, avec différens matériaux, et y prit des maçons, et d'autres ouvriers. La république se prêta de bonne grâce à tout ce qui pouvoit lui convenir, et par déférence pour les intentions de la cour, et par reconnoissance pour la nation Chazare. Petronas passa par la mer d'Asow, et après avoir re-

---

123. Zonaras, tom. I. p. 96. Nicephor. c. 6, p. 20, Cedren. t. I, p. 446. Stritter. mem. popul. t. III. Chazarico.

monté le Don et le Donez, arriva au lieu de sa destination. Mais soit qu'il eût de la répugnance pour les gouvernemens républicains, soit qu'il eût éprouvé quelques mécontentemens pendant son séjour dans leur ville, son premier soin fut d'en faire la critique à son retour à Constantinople, et il alla jusqu'à représenter à l'empereur qu'il vaudroit mieux envoyer des préteurs aux Chersonites que de leur permettre d'élire des Protévons. (26) L'empereur goûta cette idée, en récompensa l'auteur en le nommant gouverneur lui-même, et forma la province de Cherson, composée de toutes les villes grecques de la Tauride et de la Zichie soumises à la domination impériale jusqu'à la rivière de Couban, quoiqu'elles payassent un tribut aux Chazares. (a)

Cherson érigée en province romaine, an 840 de notre ère.

Cette ordonnance fit évanouir ce qui restoit de formes républicaines à Cherson, en substituant la volonté de l'empereur aux élections libres des citoyens. Il résulta peut-être de cette innovation quelques mécontentemens particuliers, parmi les personnages qui aspiroient aux premières places. Mais cette ville attachée à l'empire par deux liens qu'elle ne pouvoit ni ne vouloit rompre, par la crainte et l'intérêt, subit avec docilité le joug du pouvoir suprême, toujours plus sensible pour quelques familles considérables que pour le gros des habitans. Ils formoient une petite puissance maritime, et l'empereur avoit une flotte imposante. Ils vivoient de leur commerce, et l'empereur étoit maître d'une grande partie des ports de la mer Noire.

Ils tenoient d'ailleurs à l'empire par un troisième nœud bien fort, la même religion. Car ils avoient embrassé le christianisme dès le troisième et quatrième siècle, sous les empereurs Dioclétien et Constantin. (a) Le reste de l'Europe, à l'exception de la Lituanie, eut le bonheur d'être éclairé des lumières de l'Evangile dans le neuvième siècle.

Voyage de St Cyrille à Cherson.

27. A la même époque le roi des Chazares pria l'empereur d'Orient, 858 de n. E.

(26) Constantin Porphyr. l. II, c. 42. Peyssonnel, c. 16.
(a) Krunitz Encyclopedie 53 Theil, Seite 415. Krimen.
(a) Krunitz, loc. cit. p. 414.

Michel III, de lui envoyer des prêtres pour convertir ses sujets à la foi chrétienne. Cet apostolat fut confié à un philosophe nommé Constantin, fils de Léon patrice de Constantinople, célebre depuis par le succès de ses missions chez les Russes, chez les Moraves, et dans d'autres contrées, et que l'Eglise vénere sous le nom de Saint Cyrille. En conséquence des ordres de l'empereur il se rendit d'abord à Cherson pour apprendre, dit l'historien, la langue ou plutôt le dialecte Sarmate des Chazares dans cette ville frontière, et répandre l'instruction parmi ces infidelles. (27)

Colonie des Petschenègues.

Outre les Chazares il y avoit encore d'autres peuples païens en Tauride. Tels étoient les Patzinates, ou, comme les Slaves les appellent, les Petschénègues, nation limitrophe des Chersonites, entre les fleuves d'Atel ou Volga, et d'Heisch ou Jaïk, auprès des Majares et des Uzes. Les Petschénègues repoussés par une invasion des Chazares et des Uzes, passèrent les uns en Romélie, les autres en Tauride, et s'établirent sur les frontières de la république de Cherson. (a) Ils en devinrent les facteurs, et moyennant des prix convenus ils voituroient de la pourpre, des ceintures, des draps fins, des colliers, des léopards, des cuirs, de la cire et d'autres marchandises en Russie, en Chazarie, en Zichie, et dans d'autres provinces peu éloignées. Toutes fois cette branche d'industrie très-productive exigeoit beaucoup de prudence et de précaution entre des peuples respectivement peu scrupuleux, et souvent troublés par les malheurs de la guerre.

Etat du commerce.

Une instruction donnée par l'empereur Constantin à Romain son fils, en 947, prouve combien la prospérité de ce commerce intéressoit l'état. Il lui recommande avec instance d'en conserver la possession, et lui en indique les moyens, en observant de favoriser ou de restreindre suivant l'exigence des cas les opérations mercantiles de Cherson, dans les ports de la mer Noire, et dans les provinces romaines adjacentes, par les

---

(27) Const. Porph. Assemanni Calend. Ecclesiae Graecae Vita Sancti Cyrilli. Thounmanns Untersuchungen über die Geschichte östlicher Europäischen Völker, I Theil, Leipzig 1774, Seite 130, 131.

(a) Const. Porph. de adm. imp. c. 37.

naturels du pays, ou par l'entremise des Patzinates. (b) Il prescrit à son fils de cultiver leur amitié, de leur envoyer des agens, de recevoir leurs ambassadeurs, et de les combler de largesses. A la vérité cette extrême condescendance décèle en même temps la foiblesse de l'empire qui dépérissoit de jour en jour. (c) Au lieu de discipliner l'armée, au lieu de manier le sceptre avec la vigueur convenable au maintien des lois et de la sureté publique, cette cour avoit adopté la maxime indolente des libéralités, et souvent elle achetoit honteusement son repos au prix d'une rançon ruineuse, sur les moindres indices d'une fraude concertée, ou d'une violence méditée par des hommes entreprenans que l'appareil d'une force imposante, auroit réprimés à moins de frais.

Romain eut recours au même expédient pour éloigner de son territoire le grand-duc de Russie, qui le menaçoit d'une invasion à la tête d'une puissante armée. Elle étoit composée de Varagues, de Russes, de Polanes, de Slaves, de Crivitsches, et de Tiverces. Il y avoit en outre un corps auxiliaire de Petshénègues, dont la fidélité étoit garantie par des otages de leur nation. L'infanterie étoit embarquée sur des canots. Cette flotille fut reconnue à temps par les Chersonites qui s'empressèrent d'en informer l'empereur; il eut avis de la marche de la cavalerie par quelques émissaires des Bulgares, dont elle traversoit le pays. Il se hâta d'envoyer les premiers officies de sa cour au-devant du grand-duc avec prière de ne point pénétrer dans ses états, et d'accepter en signe d'amitié de riches présens de métaux nobles et d'étoffes précieuses. Hostilités des Russes.

La forme de ces préliminaires détourna l'orage prêt à fondre sur Constantinople. On conclut un traité de paix en dix-sept articles, dont la substance portoit, »que l'empereur payeroit aux villes de l'Asie des »subsides annuels, que les Russes n'infesteroient jamais l'empire, qu'ils »n'empêcheroient point les habitans de la Tauride de pêcher à l'embou»chure du Boristène, et qu'ils n'attaqueroient aucune des villes de la »Chersonèse (d) «ni n'y domineroient point.» Traité de paix.

(b) Const. Porph. de Castro Chersonis, c. 53.
(c) Const Porph. de adm. imp. c. 1. Stritter. tom. III.
(d) Несmора лѣшопись подъ 944 годомъ: Записки касашельно Рос-

28. Conversion de Wladimir.

28. Mais lorsque le danger fut passé, les engagemens de l'empereur furent bientôt oubliés. Le grand-duc Wladimir résolut de se faire justice, et de mettre le siége devant Cherson avec une flottille considérable. Wladimir qu'on nomma depuis l'apôtre et le Salomon de la Russie, ne bornoit pas son ambition à maintenir les droits de sa couronne; la sagesse de ses vues s'appliquoit aux moyens d'assurer le bonheur de son pays, et il crut y voir des obstacles dans les imperfections du paganisme dont il faisoit profession. Un doute le conduisit à un autre, et tandis qu'il s'acheminoit ainsi vers la vérité, quelques hommes intéressés tentèrent vainement de lui faire partager leurs erreurs. Les Bulgares qui étoient mahométans, et les juifs mêlés avec les Chazares, lui proposèrent d'embrasser leur croyance. Il s'en fit expliquer les principaux articles, et les rejeta avec une égale indifférence. Mais dès qu'il aperçut la douce lumière de l'Evangile, ses yeux se dessillèrent tout-à-coup. Ce flambeau lui fut présenté par des envoyés du Pape, et par un philosophe grec, dont les instructions parfaitement d'accord sur la morale, ne varioient que sur les cérémonies du culte. Wladimir saisissant avec amour le fond de la doctrine chrétienne, et se défiant de son propre choix entre deux routes qui devoient mener au même but, nomma, de l'avis de son conseil, les dix hommes les plus éclairés de sa nation, pour aller prendre à Constantinople des renseignemens exacts, afin de pouvoir ensuite se déterminer d'après leur rapport. La politique, lui conseilloit de faire alliance avec l'empire d'orient.

Les empereurs Basile et Constantin firent un accueil très-honorable à ces députés, dont la mission fut immédiatement annoncée au patriarche. Il les reçut avec l'effusion d'une tendresse paternelle, et les pria d'assister au service divin dans son église. Ils la trouvèrent remplie d'une affluence de fidelles, dont le maintien exprimoit et inspiroit la vénération pour le plus auguste des mystères. La beauté des candélabres, la riches-

---

сійской исторіи ч. I. cm. 55. Щербатова исторія Росс. Т. I. подъ симъ годомъ.

se des ornemens, le nombre des chantres, la ferveur du peuple, la pompe des cérémonies, tout fixoit l'attention de ces étrangers et relevoit à leurs yeux la majesté du sacrifice de la messe. Ils revinrent enchantés de ce qu'ils avoient vu et entendu. Le grand-duc et les Boyards touchés de leur récit, se décidèrent unanimement pour le rit grec : et le prince arrêta qu'il recevroit le baptême à Cherson. Il s'y rendit en effet en 988, mais toujours avec l'intention de s'en rendre maître, et de se dédommager ainsi des subsides qu'on lui avoit injustement refusés contre la foi des traités. Cette expédition lui parut d'autant plus facile qu'il pouvoit espérer du secours de l'île de Taman qu'il avoit cédée depuis quelques mois à son fils Mstislaw. Il mouilla dans le golphe en face de la ville, à la distance d'une portée de flèche. La garnison fit une résistance très-opiniâtre, et quoique fort affoiblie par les maladies, elle ne se laissa pas intimider par les menaces de Wladimir qui avoit juré de continuer le siége pendant trois ans, plutôt que de l'abandonner. Les Chersonites voyant que l'ennemi combloit un fossé qui défendoit l'approche de leur muraille, se mirent à creuser une mine dans la même direction ; ils arrivèrent sous les fondations avec des peines inouïes, parvinrent à déblayer le fossé dont les terres furent transportées dans l'intérieur de la ville, et amoncelées dans la place publique.

988 de n. E.

Il punit Cherson d'avoir violé le traité de paix.

Tant d'efforts, de courage et de persévérance auroient enfin forcé Wladimir de lever le siége, sans la perfidie d'un moine chersonite nommé Anastase. Ce traître décocha sur le camp ennemi une flèche à laquelle étoit attaché un billet contenant l'indication de quelques sources d'eau douce du côté de l'orient, les seules qui pussent abreuver la ville. (28) Wladimir profitant de cet avis fit couper les conduits, et les Chersonites se virent bientôt réduits à demander une capitulation. Le grand-duc à son entrée dans la ville manifesta le vœu de s'y faire baptiser.

La ville capitule.

---

(28) Лѣтопись Нестора подъ годами 986, 988. Le lieutenant-colonel Baldani envoyé sur les lieux en 1783, par le prince Potemkin, pour vérifier la relation de Nestor, m'assura qu'il avoit trouvé ces conduits souterrains au-delà d'une petite anse qui baigne les ruines de l'ancienne Cherson du côté du nord, et tourne vers l'orient.

Wladimir y est baptisé et marié.

L'accomplissement de ce vœu, le recouvrement des subsides arriérés n'étoient pas sans doute les seuls motifs de l'entreprise. On peut encore supposer au grand-duc l'intention secrète de réunir la possession de Cherson à l'île de Taman dont ses prédécesseurs étoient maîtres depuis long-temps. On a écrit avec moins de vraisemblance qu'il étoit venu à la tête d'une armée demander en mariage la sœur des empereurs. Cette conduite eût été trop romanesque pour un prince ausssi grand, aussi éclairé que Wladimir. D'ailleurs les empereurs n'avoient plus de sœur à marier, et la main de leur nièce Anne, fille du roi des Bulgares qu'il obtint dans ce temps-là, dépendoit uniquement de l'autorité de son père. Cette princesse vint à Cherson accompagnée de plusieurs ecclésiastiques distingués. L'évêque Michel donna le baptême à Wladimir qui se trouvant aussitôt guéri d'un mal d'yeux dont il étoit tourmenté depuis long-temps, déclara en présence des fidelles que c'étoit de ce moment-là qu'il venoit de connoitre le vrai Dieu. Le couple auguste reçut ensuite la bénédiction nuptiale, et le vainqueur de Cherson satisfait d'avoir embrassé le christianisme, à l'instant où le succès de ses armes assuroit son indépendance, abandonna sa conquête aux empereurs par un traité de paix. L'exemple de sa conversion fut suivi de toute son armée. En conséquence avant de partir de Cherson, il prit toutes les mesures relatives à l'introduction du christianisme dans ses états. Il fit rassembler des ornemens pour les églises qu'il se proposoit de fonder. Il fit demander un mètropolitain à Constantinople, d'où on lui envoya quatre évêques, dont l'un Joachim, étoit celui de Nowogorod. Cette mission fut en outre composée de plusieurs prêtres, diacres et chantres slavons. Le moine Anastase traître à sa patrie, mais fidelle au grand-duc se joignit à son clergé. Il servit ce prince jusqu'à sa mort, et s'attacha ensuite au roi Boleslave II. qu'il suivit en Pologne après la prise de Kiowie en 1018. C'est la patrie du moine grec Nestor, qui a écrit les annales de Russie au commencement du douzième siècle. Suivant lui on voyoit encore à cette époque les palais qu'avoient occupés le grand-duc et la princesse Anne derrière l'église St. Jacques, au milieu de la place de Cherson, ainsi qu'une église en bois qu'il avoit ordonné de batir sur le monceau deblayé dessous

l'enceinte. Le dit Evêque Joachim, contemporain de Wladimir, qui embrassa la religion chrêtienne l'an 991, et conséquemment plus ancien d'un siecle que Nestor, assure dans ses recits: que Wladimir épousa Anne princesse fille de Pierre roi de Bulgarie, appelée en Russie Dobrognieva *) et qu'il se fit baptiser en Bulgarie (a)

La piété de ce prince voulut aussi compenser par la construction de cet édifice, les pertes que les habitans avoient éprouvées. Car ils se virent privés de plusieurs objets qu'il fit transporter dans ses états, comme les reliques de St. Clément, et de Phébe son disciple, quelques vases sacrés, deux oratoires, deux battans d'airàin de Corinthe, et quatre chevaux de bronze. (b)

29. Après le départ de Wladimir les Chersonites rendus à leur souverain légitime, virent bientôt renaître dans l'enceinte de leurs murs, le travail et l'activité d'une ville commerçante. Les malheurs inséparables de la guerre furent promptement réparés par les efforts de l'industrie. Mais en moins d'ūn siècle une ville rivale, Soudag dont le commerce étoit alors florissant, Soudag dont la prospérité ne pouvoit s'élever qu'aux dépens des Chersonites, s'empara d'une grande partie de leurs opérations mercantiles. Dès qu'ils sentirent tout le poids de cette concurrence, ils s'en plaignirent avec amertume à Constantinople, sollicitèrent la faveur d'un privilége exclusif que la justice ne permettoit pas de leur accorder, demandèrent une diminution d'impôts devenus exhorbitans, et se soulevèrent enfin contre l'empereur Michel Ducas, engagé alors dans une guerre désastreuse contre le roi des Bulgares. Cette position critique 1078 de n.E.
l'obligea d'implorer contre ces rebelles l'assistance de Wsévolod grand-duc de Russie, qui fit marcher sur Cherson un corps d'armée commandé par ses deux fils, Wladimir et Glèbe. Sur ces entrefaites Michel Ducas vint à mourir, et Nicéphore Botoniate son successeur n'ayant point

29. Nouvelle rupture avec les Russes.

*) Et non Anne soeur des empereurs.

(a) Татищ ист Росс. кн. I. гл. 4. стр. 29 и слѣдующія.

(b) Синопсисъ стр. 64. 67. Несторъ подъ годомъ 988. Menaeum 15 Jul. la vie de Wladimir. Thuan hist. lib. 67. Michalo Lituan. de moribus Tatarorum.

de liaison avec la Russie, Wsevolod rappela ses troupes. Cependant cette démonstration réveilla le souvenir des anciennes hostilités commises par les Russes, et les Chersonites s'en vengèrent en leur saisissant quelques vaisseaux marchands à la fin du onzième siècle.

30. Un ancien historien raconte que le grand-duc Wladimir Monomaque défit les Génois possesseurs de Caffa en Tauride, et alliés des Chersonites: qu'au commencement d'un combat naval, il défia en duel le gouverneur de cette ville, qu'il le désarçonna, le fit prisonnier, lui ôta une grande chaîne d'or appelé barmes garni de perles et de diamans, et la fit conserver pour les cérémonies du sacre de ses successeurs les grands-ducs de Russie. (30)

Le fait est nié par un historien moderne, parce que, dit-il, les Génois s'emparèrent de Caffa, cent quarante ans après Wladimir, qui ne fit point d'expédition en Tauride. (a)

1095 de n. E. Il paraît que le fond de l'événement est véritable. Il est constant que l'empereur Alexis n'ayant pas accordé la satisfaction demandée par les Russes pour la prise de leurs vaissaux, en 1095, Wladimir marcha sur Cherson avec une troupe de Turcs et de Chazarès qu'il prit à sa solde. Les armées se rencontrèrent près de la ville de Caffa. Les Russes remportèrent la victoire; les Chersonites demandèrent la paix, et l'obtinrent après avoir rendu les vaisseaux, et payé les frais de la guerre. (b)

Ainsi ce n'étoit pas Wladimir le Monomaque, mais sans doute un duc apanagé, un Wladimir, fils de Wsévolod, qui s'étoit battu avec le gouverneur de Caffa, ville dont les Génois étoient réellement en possession au milieu du onzième siècle, d'après divers historiens dont l'autorité

---

(30) Wlodzimirz Monomach starostę Kafenskiego z konia męznie Kopiią wysadził, ziął z niego łancuch złoty Barmaį nazywany.

Macicja Striikowskiego Kronniki Księga 5 edicia Warszawska 1766, in-fol p. 185. Словарь Россiйской Академiи 1789, слово Бармы.

(a) Щербатова исш. Росс. ч. 5.

(b) Записки касаш. Росс. исш. ч. I. Свяшополкъ II. Великiй Князь всея Росс. сшр. 275.

détruit l'objection de l'anachronisme par rapport au duel dont il s'agit. (c)

31. Au reste l'empereur Alexis auroit risqué de compromettre sa dignité, s'il avoit eu la condescendance d'épouser la querelle des Russes contre les Chersonites. On avoit appris à Constantinople à se défier de l'obéissance d'un peuple chez lequel l'esprit de révolte s'étoit déjà manifesté. L'événement justifia cette circonspection, car dès l'année suivante les Chersonites oubliant leurs derniers revers, eurent l'audace de braver sans aucun prétexte la puissance de leur souverain légitime, et de reconnoître pour empereur un vil aventurier relégué chez eux. C'étoit un soldat nommé Diogène, qui, à la faveur de ce nom, s'étoit donné pour fils de l'empereur *Romain Diogène,* et avoit excité une émeute populaire. La crédulité inspira du zèle pour sa personne aux Comanes marchands de blé qui possédoient alors une grande partie de la Tauride, ils le firent évader pendant la nuit de la tour où il étoit enfermé, le conduisirent chez eux, et finirent par le proclamer roi. Sur ces entrefaites l'empereur qui étoit à Anchialid, fut informé par Padilus seigneur de la Valachie, que les Comanes avoient passé le Danube pour établir sur le trône le prétendu fils de Diogène. Mais cette extravagance n'eut de suites sérieuses que pour le soldat qui s'en étoit avisé, il fut pris dans le fort de Roukzis, ou Pentaze, situé près d'Andrinople, et livré à l'empereur. (31)

31. 1096 de n. E, révolte de Cherson contre l'empereur Alexis.

Si cette scène se fût prolongée, la témérité des Chersonites leur eût infailliblement attiré le juste ressentiment de Constantinople. Rien n'annonce qu'ils l'ayent éprouvé. Car on ne doit pas considérer comme une punition, la persévérance du gouvernement à refuser les réglemens prohibitifs en faveur d'une ville, au préjudice d'une autre. La concurrence de Soudag ne fut pas la seule cause de la ruine de Cherson. Elle n'eut

Rivalité de Soudag et de Théodosie.

(c) Histoire universelle d'une société in-4°. en angl. t. 35, l. 24, c. 4. Uberti foglieta lib. 11, p. 626.

(31) Anna Comnena dans l'Alexiade, ou histoire de son père l'empereur Alexis, liv. 8, p. 227.

pas moins à souffrir de la rivalité de Théodosie. La proximité de ces deux villes donnoit aux marchands la liberté de régler leurs affaires selon l'avantage des prix, sans augmentation de risques, ni de dépenses. Aussi les effets de ce voisinage importun devinrent-ils toujours plus sensibles jusqu'au milieu du treizième siècle, époque funeste à la fortune de Cherson.

32. 1320 de n. E. malheurs de Cherson. 32. Dans le siècle suivant cette ville éprouva une terrible catastrophe. Gédimin, grand-duc de Lituanie tira sa nation de l'esclavage où elle avoit gémi successivement sous les Russes et les Tatares, fit une invasion sur leur territoire, s'empara de Kiovie, résidence des grands-ducs de Russie, où il établit un gouverneur chrétien, le duc de Holszany, Mindolphe, et porta ses armées victorieuses jusqu'à Putivle De-là il poursuivit les Tatares de Crimée ou de Tauride jusques dans leur patrie, et fraya ainsi la route qu'Olgerd son fils suivit dix ans plus tard en poussant ses incursions jusqu'aux bords de la mer noire. L'historien Michailo qui a voyagé en Tauride dans le seizième siècle, y a vu des remparts, des collines, des puits, des fossés, et des camps qui portoient le nom de Gédimin. (32).

Un envoyé de Pologne au Khan des Tatares de Crimée vers la fin du seizième siècle, en faisant la description de Cherson dit, que cette ville a été détruite, non depuis plusieurs années, mais depuis plusieurs siècles (a).

1333 de n. E. Sa décadence. Cependant elle survécut et conserva encore un reste d'existence, puisqu'en 1333 elle étoit habitée par des chrétiens du rite romain auxquels le pape envoya un évêque nommé Richard avec ordre d'y fixer sa résidence et d'y bâtir une église sous l'invocation du saint pape Clément qui y avoit souffert le martyre. François Camérino missionnaire envoyé dans le même temps à Constantinople fut fait archevêque de Vospo, ou Bospore, dans la Chazarie. (b)

---

(32) Naruszewicza Taurika, p. 86, et Michaelonis legatio ad Tataros.
(a) Broniewski Tataria, p. 271.
(b) Peyssonnel. l. cit. chap. 16. Thounmann description de la Crimée I part. de montagnes; I, les ruines de Cherson.

33. Enfin la puissance qui avoit humilié tant de villes maritimes, la superbe Gènes précipita la ruine de Cherson, en lui imposant un joug qu'il étoit impossible de secouer, puisque les villes impériales n'avoient pas pu s'y soustraire. Cette orgueilleuse dominatrice des mers leur avoit défendu d'expédier aucun vaisseau à Cherson par le Bospore, ni généralement vers le nord au-delà de l'embouchure du Danube. Cette crise fut d'autant plus fatale aux Chersonites qu'elle les surprit dans un état d'affoiblissement produit par les désordres du luxe, et aggravés par la dernière invasion des Lituaniens. Le reste des malheureux habitans chercha son salut dans la protection des Tatares de Kiptschak. Mais un peuple qui appele des libérateurs étrangers, ne fait ordinairement que changer d'oppresseurs. C'étoit implorer le secours des Angles contre les Pictes. Les Barbares auxiliaires ne repoussèrent les autres Barbares que pour étendre eux-mêmes leur domination, et consommer la destruction de Cherson. Au seizième siècle ses tours et ses murailles encore entières étoient les seuls monumens de la magnificence de ses fondateurs. On voyoit dans la partie de la ville, près de l'Isthme, les ruines de son palais ducal; plus loin celles d'un monastère et d'une église. Les colonnes de marbre, et tous les ouvrages de l'art dont la solidité auroit pu résister aux outrages du temps, avoient été transportés à Constantinople pour l'ornement des maisons particulières, ou des édifices publics. (33) 33. 1350 de n. E. Sa chute.

34. Dans les premiers âges de la Grèce, on y étoit généralement persuadé que les côtes de la mer Noire étoient habitées par des hordes sauvages de Scythes inaccessibles à la pitié. La terreur qu'ils inspiroient étoit fondée sur la religion de ces Barbares, qui exigeoit que le sang des étrangers, que l'on regardait tous comme espions et ennemis, arrosat tous les ans ses autels abominables. D'ailleurs cette mer étoit redoutée à cause de ses fréquentes bourrasques, et des brouillards épais qui rendoient la navigation dangereuse; on croyoit que ces parages funestes touchoient à la région des ténèbres et aux sombres demeures de la nuit. (34) 34. Le Pont-Euxin jadis redouté.

(33) Broniewski Tataria, p. 271, 272.

(34) Formaleoni hist. du comm. et de la navig. dans la mer Noire, chap. 1. Strabon l. I.

Fréquenté ensuite.

Cependant l'audace ou les talens de quelques navigateurs triomphèrent de ces prétendus périls, et les colonies Grecques successivement établies dans cette contrée pendant le cours de quelques siècles, firent succéder la confiance à l'épouvante. On ne parla plus de tous ces prétendus périls que comme d'une fable démentie par des voyageurs dignes de foi. Par-tout où un navire abordoit, dans quelque fleuve qu'il entrât, quelque part qu'il jetât l'ancre, il étoit sûr de trouver des colonies de sa nation, et des rafraîchissemens pour son équipage. L'hospitalité, vertu sacrée chez les Anciens, n'étoit refusée à personne. Les commerçans de retour dans leur patrie, se louoient du bon accueil des habitans du Pont. Ce fut alors que la nation changea le nom odieux d'Axinos, (inhospitalier) en *Euxinos*, que cette mer conserve encore aujourd'hui, et qui veut dire hospitalier.

35. Source de l'opulence de Cherson.

35. Ainsi Cherson participa aux avantages de cette révolution. Comme dans l'enfance de son commerce la Tauride n'avoit pas d'objets d'échange à donner, elle commença par vendre des esclaves, et ce trafic avilissant pour l'espèce humaine subsista jusqu'au temps où l'agriculture fut en honneur dans la presqu'île. Elle devint alors le grenier de la Grèce, et ses secours seuls sauvèrent Athènes de la famine, sous le règne de Leucon, roi de Bospore. (35) Lorsque les Génois eurent détourné à leur profit cette source de richesses, lorsque le gouvernement avide et indolent des Tatares eut découragé l'agriculture, on vit renaître en Tauride le commerce des esclaves, et plusieurs villes célèbres eurent des marchés où les hommes étoient exposés en vente, comme les Nègres le sont encore à la côte de Guinée. (a) Tels furent les commencemens, les progrès et la décadence de cet état, qui emprunta des Grecs sa police et ses mœurs; car il faisoit partie de cette nation, qui plusieurs siècles avant notre ère occupoit une vaste contrée dont le Péloponèse étoit le centre. Il n'est pas donc étonnant que la langue grecque y fût en usage pour les affaires publiques, sur-tout depuis que les Chersonites furent

---

(35) Strabon, l. VII.
(a) Voyage de Kleemann en Crimée, chap. 15.

soumis à l'empire d'Orient. Mais dans l'origine ils durent parler la langue thrace dont l'épirotique et la valaque ont encore des restes, et le voisinage des Sarmates, des Tauriens et des Scythes y introduisit sans doute un mélange de Slavon, de Celtique et de Gothique.

Epoque de sa soumission totale, 5e. siècle.

Quant au caractère des habitans il avoit aussi beaucoup de ressemblance avec celui des Grecs; il suffit pour donner une idée de leur industrie que leur premier mobile étoit l'amour des richesses. Il est aisé de concevoir tous les désordres que produisit cette passion dominante, au milieu des ténèbres du paganisme dont l'exercice borné à des cérémonies bizarres n'avoit aucune des influences bienfaisantes de la morale. Celle de l'Evangile paroit avoir été introduite à Cherson dès le premier siècle. On voit par une légende que Saint André en fut l'apôtre, et Saint Clément le catéchiste. Mais ce ne fut que vers la fin du troisième siècle, et au commencement du quatrième que le paganisme y fut aboli par une conversion générale et l'érection d'un évêché. L'évêque de Thessalonique fut chargé d'y faire publier les décisions du concile de Nicée. (b) Cherson devint ensuite assez considérable pour être le siége du métropolitain grec, qui étoit Autocéphale, c'est-à-dire chef indépendant, et seulement subordonné en certaines matières au patriarche de Constantinople, dont la jurisdiction spirituelle s'étendoit sur cette ville, et subsista jusqu'à son entière destruction. (c)

Nous allons passer à l'examen de la Tauride sous les Bosporiens.

(b) Peyssonnel observ. hist. et géogr. sur les peuples qui ont habité le Pont-Euxin, chap. 9. Thounmann description de la Crimée, I partie.

(c) Codini notitia graecorum episcoporum. Il écrivoit après la prise de Constantinople qui arriva en 1453. Constant. Porph. de Caeremoniis, tom. II.

LIVRE VI.

De la Tauride sous les Bosporiens.

1. Origine des Bosporiens.

1. Bospore colonie grecque, émule de Cherson, fut fondée en Tauride 480 ans avant notre ère. On peut attribuer son origine, comme celle de toutes les colonies grecques, aux révolutions du Péloponèse. Dans les anciens temps cette contrée, ainsi que le continent limitrophe, avoit une surcharge de population relativement au mauvais état de l'agriculture, et à la négligence des habitans, qui pour la plupart étoient guerriers et paresseux. Les plus foibles étoient obligés de céder leurs champs aux plus forts, et de chercher ailleurs leur subsistance. (a) Les Grecs alloient toujours s'agrandissant aux dépens de leurs voisins: mais la principale cause qui les obligea de multiplier leurs colonies, fut incontestablement cet esprit de trouble et de faction qui agitoit sans cesse leurs républiques. Par-tout où le peuple, devenu trop nombreux, donnoit de l'ombrage au gouvernement, on prévenoit par des émigrations les dangers de l'oisiveté ou les excès de la licence. Quand un démagogue turbulent menaçoit le repos de sa patrie, on l'envoyoit à la tête de ses partisans dans un pays éloigné, où il pouvoit dominer au gré de ses idées, bâtir une ville, fonder un royaume, et ceindre le diadème. (b)

Et de plusieurs colonies grecques.

On trouve en outre une cause particulière de cette émigration dans la révolte d'Aristagore et d'Histiée Satrapes persans, mais Grecs d'origine, qui soulevèrent leurs compatriotes en Asie contre Darius leur roi. Ils l'accusèrent faussement d'avoir le dessein de transférer les Grecs de l'Asie

---

(a) Thucydides, l. I, c. 2.
(b) Hist. de la fondation des colonies des anciennes républiques, trad. de l'anglois. Utrecht 1778, sect. 2.

en Phénicie. Cette imputation mensongère alarma les Grecs, et répandit bientôt le vertige de la sédition dans plusieurs villes. Elles se défendirent vigoureusement contre les armées persannes envoyées pour les réduire; celles qui refusèrent de se soumettre furent réduites en cendre, et leurs habitans emmenés captifs en Perse. (c) Cette guerre qui dura six ans fut l'époque d'une grande émigration des Grecs de l'Asie, et de l'établissement de plusieurs colonies d'Ioniens sur les bords de la mer Noire.

C'est une chose assez remarquable que l'indifférence de la Grèce à l'égard de ces peuplades sorties de son sein. Elles avoient la liberté d'adopter la forme de gouvernement qui leur plaisoit davantage, et de rompre ou d'entretenir leur liaison avec la mère patrie, selon qu'elles le jugeoient à propos pour leurs intérêts. Elles ne payoient aucune taxe, apparemment parce qu'elles n'avoient aucune protection à espérer de la Métropole, avec qui elles ne conservèrent pendant plusieurs siècles, que des relations libres de pure amitié, d'alliance et de patriotisme, sans aucune ombre d'assujettissement. (d) Politique de la Métropole

2. Les Egytiens établirent des colonies dans le Péloponèse, et y furent oubliés. Celles que les Grecs fondèrent à leur tour en Italie et en Asie jetèrent des essaims en Tauride, et aux environs. Par-tout elles perdirent leur dépendance originelle, et ne gardèrent de rapport avec la mère patrie que l'identité de la langue, ainsi qu'on le verra dans l'histoire de la colonie de Bospore.

3. Les Grecs qui servoient dans l'armée navale de Darius lorsqu'il entra en Scythie, eurent occasion de reconnoître les côtes de la mer Noire, et ils s'établirent sur celles qui leur plurent le mieux, sans se mettre en peine du consentement ou du refus des naturels du pays. Ils appeloient Barbares tous les peuples qui n'étoient pas leurs compatriotes, et sous ce prétexte ils s'approprioient sans scrupule un territoire étranger, pour peu qu'il fût à leur convenance, et foiblement défendu. Il est 3. Des Milésiens, 655 av. J. C.

(c) Hérodote lib. 6 a principio.

(d) Hist. de la fondation des colonies, sect. 2. Bougainville dissertation: quels étoient les droits des metropoles grecques, 1745.

superflu de discuter la justice de ce procédé, d'après les règles de l'équité naturelle et le droit des gens. Telle fut la maxime des fondateurs de Bospore, et de tous les Grecs en général. Ils n'avoient point encore de colonies chez les Scythes d'Europe au temps de l'invasion de Darius. Il existoit seulement une ville nommée Borysthène ou Olbie (3) bâtie 655 ans avant notre ère, par les Ioniens citoyens de Milet sur la rive orientale du Borysthène, appelée Hippoléon. Elle étoit à vingt minutes du confluent de ce fleuve et du Bog, sur sa rive droite meridionale. Le Général de l'armée Russe et gouverneur général de cette province Mr. le comte de Langeron y a trouvé cette ville et en a fait déblayer les ruines. Il faut faire cette correction sur la carte géographique. Il est certain qu'elle n'appartenoit point aux Scythes, puisqu'elle fut respectée de Darius. D'ailleurs vers le milieu du cinquième siècle avant notre ère, on voyoit un temple de Cérès sur l'Hippoléon, rive droite du golphe dont une anse est aujourd'hui appelée, *nos Stanislawskoi.*

4. Des Callipides.

4. Les Callipides, Grecs d'origine, s'étendoient depuis cette rive proche de l'embouchure du Niéper le long du Bog vers l'occident.

5. Plus loin et du côté où ce fleuve se rapproche le plus du Niester, habitoient les Halizones, aussi Grecs d'origine, mais qui, comme les Callipides, avoient embrassé les mœurs des Scythes.

6. Les Tyrites, autre colonie grecque, occupoient les deux rives du Niester jusqu'à son embouchure.

7. Les Gélons, mêlés avec une nation étrangère nommée Budins, corrompirent leur langue en y introduisant des termes scythes. Ils étoient établis à la distance de six degrés de l'équateur depuis l'embouchure du Don vers le nord. (7)

8. Panticapée sur la rive occidentale du Bospore-Taurique, la moderne Kertschc, fut aussi fondée par les Milésiens, et nommée dans la suite Bospore. (8)

---

(3) Strab. L. VII. p. t. g. 306.

(7) Hérodote l. IV, p. 363, 365, 380, 381, 407.

(8) Strabon l. VII, p. t. g. 309, 310. Skimni Chii fragmenta. Plin. hist. l. IV, c. 12.

9. Les Milésiens furent aussi les fondateurs de Théodosie, que les Tatares appéloient Kaffa. (9)

10. Tanaïs maintenant Asof, Phanagorie, Taman, et Hermonassa étoient des colonies d'Ioniens et d'Etoliens. La partie orientale des Palus-Méotides et les côtes septentrionales du Pont-Euxin étoient semées de villes presque toutes bâties par les Milésiens, à l'exception de quelques-unes fondées par d'autres Grecs de l'Asie mineure. Les habitans de ces colonies étoient doux et pacifiques. Ils vivoient des produits de l'agriculture, de leurs arts et de leur commerce. La réunion de tant d'avantages précieux explique assez comment ces étrangers, qui se prêtoient un secours mutuel, parvinrent à prendre racine, et à étendre leur puissance au milieu des Scythes, nation nombreuse et aguerrie.

Les Grecs donnèrent des noms particuliers aux détroits de leur voisinage. Ils les tirèrent ou de quelques événemens fameux, ou des circonstances locales. Ils nommèrent Hellespont, le détroit des Dardanelles, parce que la princesse Helle y fut noyée en faisant ce trajet. (10) Ils appelèrent Euripe par excellence un détroit qui sépare l'île d'Eubée, Négrepont et la Grèce, où le flux et reflux, peu remarquables dans les mers voisines, changent plusieurs fois en vingt-quatre heures. Ils nommèrent Bospore le détroit entre l'Europe et l'Asie sous Constantinople, où Jupiter s'embarqua sur un vaisseau nommé Bos, où peut-être, selon Nymphius, parce que les Phrygiens traversèrent ce détroit dans un navire qui avoit à sa proue une tête de bœuf. Enfin Bospore étoit aussi chez eux le nom du détroit taurique, parce que la fille d'Inachus roi d'Argos en fit le trajet dans un vaisseau portant aussi une tête de bœuf à sa proue, pour arriver à la mer Ionienne ou grecque à l'extrémité de l'Italie. (a)

Etymologie de Bospore.

11. On distingua les deux Bospores par les noms des provinces qu'ils séparoient. On appela le premier, Bospore de Thrace, nom que portoient

(9) Ammien Marcellin, liv. II, cap. 8. Thounmann description de la Crimée, 1 partie.

(10) Ovid. métamorph. 11.

(a) AEschylus in Prometh. v. 732.

alors les provinces continentales de chaque côté du détroit. La Bulgarie et la Romélie ou Romanie, occupent aujourd'hui la place de la Thrace européenne, et celle d'Asie a pris d'abord le nom de Bythinie, et ensuite celui de Natolie, ou Anadolie. Le detroit de Crimée fut appelé Cimmérien du nom des peuples qui habitoient les côtes de la Tauride et de l'Asie, séparées par ce détroit qu'on nomme actuellement Bospore-Taurique, ou détroit de Kaffa.

Quoi qu'en disent quelques auteurs, je n'admets pas l'étymologie littérale d'après laquelle il sembleroit que les bœufs traversoient ces détroits, comme l'indique le mot composé de *bos* bœuf, et *poros* passage. Il y avoit en Grèce comme par-tout ailleurs des rivières que les troupeaux passoient à la nage pour gagner les pâturages sur la rive opposée, cependant on ne trouve pas une rivière qui ait porté le nom de Bospore. D'ailleurs le Bospore-Taurique est trop rapide et trop large à l'endroit le plus étroit, pour que les pasteurs y ayent jamais hasardé d'y conduire leurs troupeaux. Aucun historien n'en parle. On regarde comme un acte de témérité le passage du général Kochowski à travers ce détroit avec un détachement de cavalerie, quoiqu'accompagné des canots avec des charges.

Quant au Bospore de Thrace qui verse toutes les eaux de la mer Noire dans la Propontide, il a aussi trop de rapidité pour qu'un bœuf ait jamais pu le franchir. C'est un abyme qui dans sa profondeur a un courant opposé à celui de la surface: et si le Bospore-Taurique, plus large que celui-là, tiroit sa dénomination de sa nature guéable pour les bêtes, il auroit dû prendre aujourd'hui le nom d'Elaphropore, car la tradition porte que les Huns habitans en Asie passèrent en Europe et occupèrent la Tauride, sur le rapport de leurs jeunes chasseurs qui avoient franchi ce détroit en poursuivant une biche tantôt à la nage et tantôt à gué. (b)

(b) Procop. de bello Goth. lib. IV, c. 5. — Mémoires du baron de Tott sur les Turcs, tom. I, p. 3.

12. Il y avoit autrefois sur les rives du Bospore-Taurique deux villes célèbres dont la situation a donné matière à des doutes, parce qu'elles ont changé de nom chacune trois fois. C'étoit Bospore ou Panticapée, du coté de l'Europe, et Phanagurie, du côté de l'Asie. 12. Panticapée et Phanagurie.

Panticapée fut fondée par les Milésiens, sous la conduite du fils d'Aetès, roi de Colchide père de Médée, qui vivoit 1230 ans avant notre ère, et à qui Agathée roi des Scythes avoit donné le pays situé à l'embouchure de la rivière de Panticapée, nommée postérieurement Thapsis. Cette ville étoit bâtie sur la montagne du côté de la Tauride, non loin du passage des Palus-Méotides, dans le Pont-Euxin. Elle avoit son port du côté de l'orient, et près de son enceinte le bourg de Panticapum. (12) Elle fut dans la suite appelée Bospore. C'est précisément la situation de Kertsche qui est à seize minutes de latitude de la mer Noire, et à huit minutes de la mer d'Asof.

13. On trouve les mêmes caractères d'identité entre la ville connue sous les différens noms de Tamatarcha, Tmutarakan, Mattéga, et celle de Taman située en Asie dans l'île formée d'un côté par le détroit Taurique et de l'autre par deux bras du Couban nommé autrefois Vardanus, Hippanis, Antikitis. (13) Un de ces bras se jette dans la mer d'Asof, et l'autre dans la mer Noire. Les habitans des deux rives du Bospore s'appeloient Bosporiens. L'histoire a conservé des traces de leur origine.

Quatre vingts ans après la prise de Troye, les Héraclites s'étant remis en possession du Péloponèse qui leur appartenoit de droit, plusieurs mécontens émigrèrent, et formèrent des établissemens dans l'Asie mineure. Archéanax, natif de Mitylène capitale de l'île de Lesbos, allié de Pisistrate, bâtit la ville de Sigée dans le voisinage d'Ilion dont les ruines servirent de matériaux. (a) Cette colonie fut cruellement persécutée. La république

(12) Diodor. Sicil. l. IV, c. 11. Schraderi tab. chron. 3. Ptolem. geograph. l. III, c. 4 Strab. geograph. l. VII, p. t. g. 309.

(13) Strabo l. XI, p. t. g 494.

(a) Strabo l. VIII, p. t. g. 383, et l. XIII, p. t. g. 499, 602. Bose dissertation sur les rois du Bospore Cimmérien dans les Mém. de l'académie des Inscr. t. VI, p. 553. Schraderi tab. chron. 5.

d'Athènes se vengea de l'infidélité des Lesbiens en se joignant à ses ennemis. Elle partagea toutes les terres de l'île en 3,000 lots, dont elle fit la distribution à ses citoyens. Dans la guerre du Péloponèse elle s'empara des terres qui sous le nom de la Troade relevoient autrefois de la ville d'Ilion, et dont les bourgeois de Mitylènes s'étoient mis en possession. (b)

Les habitans qui survécurent aux malheurs d'Ilion donnèrent le même nom à une ville qu'ils élevèrent dans le voisinage de leur patrie et de Sigée. Jaloux des Sigéens, et se prévalant de leur détresse, ils détruisirent les murs qu'Archéanax avoit fondés. Sa colonie alla se réfugier sur les bords du Bospore-Taurique, où l'on voit qu'elle existoit 480 ans avant J. C.

14. Ier roi de Bospore, 480 av. J. C.

14. Archéanacte I.er un des descendans d'Archéanax étoit à cette époque le premier roi de Bospore. Il s'établit à Hermonassa, ville anciennement située à la gauche de l'embouchure du Couban sur la mer Noire, en face de la montagne Rouge, ou Kisiltasche, en Asie, et fondée par les Ioniens. Il s'empara en suite de Panticapée. Il eut pour successeur Archéanacte II, qui mourut 438 ans avant notre ère. Le pouvoir de sa maison sur le Bospore finit avec lui, après un espace de quarante-deux ans. (14)

15. Spartacus, 438 av. J. C.

15. Spartacus I.er qui monta sur le trône de Bospore après les Archéanactides fut la souche d'une nouvelle dynastie. Ses prédécesseurs avoient respecté la liberté de la colonie, et loin d'introduire le gouvernement despotique, ils avoient maintenu l'usage des assemblées populaires, n'exerçant que le pouvoir exécutif, sous le nom de rois, ou tyrans, titre auquel on n'attacha que bien tard une idée d'oppression. Spartacus fut le premier qui se rendit maître absolu; et nonseulement il se soutint dans cette usurpation pendant la durée de son règne, qui fut de six années, mais il la transmit à ses successeurs. Comme il avoit résidé à

(b) Thucidid. hist. Pélopon. lib. III, c. 10.

(14) Les généalogies histor. des rois, et empereurs chrét. à Paris 1736. t. I, l. I, p. 206. Thounmann, description de la Crimée. Diodor. Sic. lib. XII, cap. 14.

Bospore, son royaume en prit le nom. Il étoit situé partie en Tauride, et partie en Asie à l'orient du détroit. (15)

16. Séleucus son fils occupa le trône depuis l'an 432 jusqu'à l'an 428 avant J. C., son règne fut obscur ainsi que celui de Spartacus II, son petit-fils, qui régna ensuite pendant quatorze ans. Ce dernier eut pour fils. 16. Séleucus 432 av. J. C. Spartacus II, 428 av. J. C.

17. Satyre Ier. qui lui succéda, et qui mérita d'être compté parmi les grands rois de Bospore, bien moins pour avoir reculé les bornes de ses états que pour s'être occupé du bonheur de ses sujets tant anciens que nouveaux. (17) 17. Satyre Ier. 407 av. J. C.

Satyre eut cependant la foiblesse de céder aux perfides insinuations de quelques courtisans jaloux, en éloignant de sa personne le général Sopée dont la valeur et les talens avoient assuré le succès de ses armes. A peine l'eut-il disgracié, qu'il eut occasion de reconnoître sa méprise, et de s'en repentir. Etant sur le point de perdre des acquisitions importantes qui n'avoient pas encore pris de consistance, il rappela Sopée. Ce fidelle serviteur oublia les torts de son maître, et ne se borna pas à maintenir ses conquêtes, il en fit de nouvelles du coté de l'Asie, où le roi fixa dans la ville de Phanagurie la capitale de ses états.

Le siége de Théodosie fut moins heureux. Satyre s'y trouvoit en personne. Il le poussoit avec vigueur lorsque le général Tynnichus d'Héraclée du Pont vola au secours des assiégés. Cet auxiliaire trop foible pour se mesurer avec les Bosporiens, imagina une ruse pour jeter l'épouvante parmi eux. Il fit arriver des chaloupes de diverses plages, au son d'une musique guerrière. Ce stratagème lui réussit. L'apparition imaginaire d'une flotte considérable produisit une terreur panique. Satyre leva le siége précipitamment, et mourut en effectuant sa retraite, après avoir régné le même nombre de 14 années que son prédécesseur. Il fut inhumé dans le pays qu'il avoit conquis en Asie, à neuf minutes au nord de l'endroit le

---

(15) Corn. Nep. in Miltiade. — Strabo l. VII, p. 312.
(17) Strabo l. XI, p. t. g. 494.

plus resserré du Bospore, sur un promontoire appelé aujourd'hui Kout-Schouschka; et on lui érigea un superbe mausolée.

18. Leucon, 393 av. J. C. 18 Leucon fils de Satyre, et son successeur au trône de Bospore, étoit un prince recommandable par ses lumières et son activité. Il s'appliqua d'abord à rétablir la discipline dans son armée où le désordre s'étoit introduit par la pusillanimité des officiers, et l'indocilité des soldats. Pour y remédier efficacement il y incorpora des Scythes, qu'il distribua derrière les rangs des troupes Bosporiennes avec ordre de les charger, en cas qu'elles pliassent. Par ce moyen il acquit une grande supériorité, il renouvela le siége de Théodosie, et s'en rendit maître dès la seconde année de son règne. Panticapée tomba en son pouvoir ainsi que d'autres villes du Bospore; et vingt ans plus tard il battit une puissante flotte des Héracléotes, qui peut-être enorgueillis de leurs succès contre son père, s'étoient présentés avec des forces imposantes pour tenter une descente dans ses états. (18)

Son gouvernement. Il seroit à souhaiter que tous les conquérans imitassent la conduite louable de Leucon. Ce seroit une consolation pour les vaincus, et pour les parens des vainqueurs, victimes de la guerre. Dès qu'il fut maître de la Chersonèse enclavée entre les Palus-Méotides, le Bospore et le Pont-Euxin, jusqu'au détroit de Kaffa inclusivement, ainsi que des campagnes les plus fertiles de la Tauride où la terre produisoit alors presque sans culture, comme je l'ai vu sur les lieux, et qui rend trente pour un, son premier soin fut de favoriser l'agriculture, et d'encourager le commerce. En conséquence il ouvrit le port de Théodosie pour faciliter le transport des grains chez les étrangers, et sur-tout sur le territoire d'Athènes, chargé d'une population exorbitante, et dont on pouvoit espérer des retours très-avantageux pour une denrée de première nécessité. Ce port fut affranchi, ainsi que tous ceux de son royaume de toute espèce de rétribution d'entrée et de sortie. Les étrangers qui vinrent s'établir à Théodosie furent déclarés pleinement libres et naturalisés, et grâce

---

(18) Diodor. Sic. l. XVI. Polyen. Strat l. VI, c. 9.

à la sagesse de ses lois, cette ville devint la plus riche et la plus peuplée de l'Orient. Afin que ces priviléges fussent généralement connus, on les fit graver sur trois colonnes, dont la première fut érigée dans le port d'Athènes, la seconde au Bospore de Thrace, et la troisième au Bospore-Taurique, c'est-à-dire au commencement, au milieu, et à la fin de la route que suivoient les vaisseaux du commerce. (a)

Il nourrit l'Attique.

L'Attique lui dut son salut pendant une affreuse disette qui la désoloit. Il y envoya cinquante deux mille cinq cens lastes de froment, mesure d'Angleterre, évaluées 210,000 médimnes attiques. (b) Aussi les républicains témoignèrent-ils à Leucon toute leur reconnoissance en lui conférant ainsi qu'à ses enfans le titre de citoyen d'Athènes. (c)

Ses mesures contre les Barbares.

Ce monarque sentit la nécessité de prendre quelques précautions contre les peuples barbares qui habitoient en Asie sur les côtes orientales des Palus-Méotides, et du Pont-Euxin. Il leur interdit l'accès de Phanagurie et de Panticapée où les navires venoient déposer leur cargaison. C'étoit une mesure bien nécessaire contre des voisins fâcheux dont on avoit appris à se défier par-tout, et dont la présence auroit été dangereuse dans ces deux villes opulentes, mais sur-tout à Panticapée où le roi faisoit sa résidence. Il y tenoit une cour nombreuse et magnifique. C'étoit le passage des ambassadeurs et des etrangers, le centre des affaires d'administration, le lieu ordinaire où s'assembloient les députés des autres villes, et le rendez-vous des savans que la munificence du souverain y attiroit. Il eut en eux des amis dévoués, et des panégyristes pleins de zèle, qui perpétuèrent le souvenir des belles années de son règne dont la gloire fut cependant ternie dans les derniers temps de sa vie par la méfiance et l'avarice. On peut dire que ces deux vices en firent un autre homme dans sa vieillesse. Le même prince qui avoit montré tant de sollicitude pour le bien-être de ses sujets, devint ingénieux en prétextes et en expédiens pour s'emparer de leur fortune. La richesse fut une cause

Sa tyrannie dans sa vieillesse.

(a) Demosthenes in Leptin. Voyage d'Anacharsis en Grèce t. II, p. 5.
(b) Strabo l. VII, p. 311.
(c) Généal. hist. des empereurs et des rois, tom. I, p. 216.

de proscription, les sujets les plus opulens furent livrés à toutes les persécutions de la haine et de l'envie. Les accusations se multiplièrent, et des juges complaisans secondèrent la cupidité de leur maître en lui assurant la confiscation des biens par d'injustes condamnations. Leucon ne s'en tint pas à ces vexations particulières, il imagina une contribution générale, en décriant tout l'argent qui circuloit dans son royaume. Il ordonna la refonte de toutes les espèces; et après les avoir fait verser dans ses coffres, il en retint la moitié pour lui, et la remplaça par un alliage de cuivre qui compensoit le poids seulement, et qui consommoit la ruine des capitalistes.

Ses artifices.

Pendant le cours d'une guerre longue et très desastreuse pour son pays, il fut informé d'une conspiration dans laquelle plusieurs citoyens considérables étoient entrés. Il rassembla une quantité de riches négocians, et leur dit à titre de confiance qu'on venoit de lui offrir, et de lui livrer moyennant une certaine somme d'argent, une ville importante où étoient déposés les trésors de l'ennemi: qu'il comptoit sur eux pour un secours momentané, dont le remboursement leur seroit fait bientôt, avec un bénéfice proportionné aux avances de chacun d'eux. L'espoir du gain ouvrit toutes les bourses, et quoique la somme fût considérable elle fut trouvée à l'instant. Quand une fois elle fut dans ses coffres, il rappela ses nouveaux créanciers, et leur exposa sincèrement sa situation périlleuse, en leur observant que pour conserver leurs fonds, ils devoient se réunir autour de sa personne, et l'aider à dissiper les conjurés. L'intérêt de ces créanciers emprunta sur-le-champ les dehors du zèle, et leur suggéra une résolution courageuse. Ils prirent les armes, pourvurent à la sureté du palais, et allèrent ensuite attaquer les conjurés avec tant d'ordre et de valeur qu'ils les exterminèrent tous. (d)

Réponse caractéristique

Leucon n'ignoroit pas que le mécontentement étoit général dans ses états, car il avoit une armée d'espions, mais il méprisoit les murmures de ses sujets, et se contentoit de se mettre en garde contre leurs entreprises. L'empressement des délateurs qui l'entouroient ne l'empêchoit

(d) Polyène. Aelian. c. 13.

pas de déplorer en secret la désertion de ses anciens amis. Il ne lui en restoit à la fin qu'un seul dont le crédit ou la persévérance avoit déconcerté les intrigues des calomniateurs. Un d'eux s'avisant un jour de l'accuser, le roi s'écria naïvement dans sa colère; »Traître que tu es, je »te ferois pendre si je n'avois pas besoin d'un homme tel que toi.«

Un prince dont la vieillesse fut souillée par d'aussi horribles traits, ne devoit sans doute les louanges publiées en sa faveur dans plusieurs écrits, qu'à la flatterie de quelques auteurs célèbres séduits par ses caresses, et par ses présens, ou au bonheur d'avoir Chrysippe pour historiographe. Le fond du caractère ne peut pas subir avec l'âge un changement aussi difficile à expliquer, et il est très-probable que Leucon étouffa ou dissimula long-temps les inclinations vicieuses dont la nature avoit mis le germe dans son coeur, que dans le cours de ses belles années il eut l'art de cacher les ressorts de sa conduite, et que la politique jeta les fondemens de sa gloire. Quoi qu'il en soit, après un règne de quarante ans il transmit à ses successeurs une couronne dont il avoit considérablement relevé l'éclat, augmenté la fortune et étendu la puissance. Sa dissimulation.

19. Spartacus III son fils ne régna que cinq ans, et il eut la douleur de voir ses états molestés par les Tauriens qui levèrent la tête, après la défaite des Scythes par les Sarmates, et qui étendirent leur domination dans la presqu'île. (19) 19. Spartacus III 353 av. J. C.

Son frère Parysadès I.er qui lui succéda se fit un nom fameux dans cet âge héroïque où la valeur guerrière étoit prisée au-dessus des plus grandes vertus. Il avoit adopté un moyen sûr pour que les ennemis ne pussent pas le reconnoître dans la mèlée. Aussitôt qu'il avoit disposé l'ordre de bataille, il quittoit son costume royal, mettoit un habit qui n'étoit connu que de ses généraux, et s'il étoit obligé de fuir, il se déguisoit encore à la faveur d'un autre vêtement. Autant il étoit rusé à la guerre, autant il étoit estimé même des étrangers, pour la franchise et la bonté de son ame. Les Athéniens lui érigèrent une statue en mé- Parysadès Ier. 348 av. J. C.

---

(19) Diod. Sic lib. XVI, parag. 19. Thounmann description de la Crimée, l. Crimée.

moire des approvisionnemens de blé qu'ils en avoient reçus tous les ans. Ses sujets lui décernèrent un temple et des sacrifices. On doit regarder cette espèce d'apothéose comme le plus bel éloge que le burin de l'histoire puisse tracer; car la flatterie n'eut aucune part aux hommages de la reconnoissance publique. On ne lui rendit ces honneurs qu'après qu'il eut fini sa brillante carrière, dont un espace, trop court au gré de ses peuples, fut rempli par un règne de trente-huit années consacrées au bonheur des hommes. (a)

Pendant son règne ses deux frères Satyre et Gorgyppe possédoient deux provinces dont l'histoire est liée à celle du Bospore; car les suites de la guerre que Satyre suscita par ambition pour sa famille, causèrent la ruine de son apanage, qui s'en ressentit long-temps.

Après avoir rétabli Hécatée roi des Sindes dans son royaume situé sur la rive orientale des Palus-Méotides, dont relevoit aussi la race des Scythes dont les pères étoient en Médie, Satyre obligea ce roi d'épouser sa fille, et de répudier sa première femme qu'on aimoit beaucoup. C'étoit une princesse de Jaxomates des environs du Don, qui se nommoit Tirgatao. (b)

Elle resta dans le royaume. On lui donna pour habitation un château avec une garde. Ce divorce, quoique accompagné de ménagemens, lui parut bien rigoureux. Elle s'échappa de son honorable prison, traversa pendant la nuit des marais et des déserts que l'on croyoit impraticables, se cacha pendant le jour dans les bois, et arriva heureusement dans sa patrie. Après la mort de son père elle épousa son successeur, se mit à la tête d'une armée, ravagea le pays de son premier mari, lui dicta les conditions de la paix, et lui demanda pour otage son fils du second lit. Bientôt Satyre se jouant du traité qu'il avoit souscrit, envoie des émissaires chez Tirgatao avec l'affreuse commission d'attenter à sa vie. Elle tire d'eux la confession de cet horrible dessein, elle tue l'otage

---

(a) Polyen. Stratagem. l. VII, c. 37. Strabo l. VII, p. t. g. 310. Diodor. Sic. l. XX, c. 5.

(b) Strabo l. XI, p. t. g. 496. Amm. Marc. l. XXII.

qui étoit en son pouvoir, fait une seconde irruption sur le territoire de Satyre, et ne cesse de le désoler, jusqu'à ce que son fils devenu maître de l'apanage par la mort de ce mari perfide, eut fléchi par des prières et des présens le courroux de cette épouse outragée. (c)

Parysadès réunit sans doute à la couronne les deux portions d'héritage que possédoient ses frères, car on n'aperçoit aucune trace de domination dans leur postérité. D'ailleurs un historien le nomme roi de Pont, parce que ces provinces-là s'étendoient le long du Pont-Euxin. Quoiqu'il fût contemporain d'Alexandre roi de Macédoine, son royaume eut le bonheur d'être préservé de l'incendie dont l'Asie fut alors embrasée. La Tauride ne dut son salut qu'à sa situation qui étoit éloignée de la route où le conquérant portoit le fer et le feu.

La mort de Parysadès alluma la guerre entre ses trois fils. Satyre II, Eumèle et Prytanis se disputèrent sa couronne. Elle devoit passer sans contestation sur la tête de Satyre qui, outre son droit d'aînesse, étoit appelé par le testament de son père. Mais Eumèle qui avoit fait alliance avec quelques Barbares du voisinage, se flattoit d'appuyer ses prétentions avec des forces assez considérables pour en assurer le succès. Satyre instruit de ses desseins, marcha contre lui à la tête d'une forte armée; et après avoir traversé le Thapsis, qui a son embouchure à l'occident du détroit, il fortifia son camp avec tous les chariots qui avoient servi au transport de ses immenses provisions. Il disposa l'ordre de bataille dont il occupa le centre suivant l'usage établi parmi les Scythes. Son armée consistoit en trente-quatre milles hommes, dont dix de cavalerie, y compris deux mille Grecs soudoyés et autant de Thraces. Eumèle avoit dans son parti Ariopharnès roi des Thraces, accompagné de vingt mille hommes de cavalerie, et vingt-deux mille d'infanterie.

Guerre entre ses fils, 312 av. J. C.

Le combat s'étant engagé avec vigueur, Satyre avec l'élite de sa cavalerie chargea le centre des Barbares où étoit Ariopharnès, et le fit plier. Mais voyant que son frère Eumèle avoit l'avantage à l'aile droite, il se désista de sa poursuite pour venir appuyer les siens; il rétablit le combat,

(c) Polyen. l. VIII, c. 53.

et mit les ennemis en déroute. Eumèle et Ariopharnès ne pouvant résister aux armes d'un prince dont la valeur égaloit le bon droit, se retirèrent dans une ville royale, probablement Jenikalé, dont le Thapsis rendoit l'accès très-difficile. Il étoit d'ailleurs défendu par des précipices et par une épaisse forêt dans laquelle on n'avoit ouvert que deux routes. L'une traversoit le palais même, flanqué de grosses tours et bien fortifié; l'autre étoit pratiquée dans des marais, et formoit une espèce de digue ornée de maisons construites sur pilotis, qui s'élevoient à droite et à gauche à une grande hauteur.

Mort de Satyre II. Satyre voulant forcer cette retraite inaccessible, ravagea d'abord les villages voisins, qui lui fournirent un grand nombre d'esclaves et un butin considérable. Mais s'étant engagé trop avant, il perdit beaucoup de monde et fut obligé de renoncer à son entreprise. Cependant en se retirant à travers le marais il vint à bout d'emporter quelques tours de bois. Il fit prendre tous les outils qui s'y trouvèrent, et ranimant le courage de ses troupes il leur ordonna de se frayer un chemin dans la forêt à coups de hache. L'ouvrage fut poussé avec tant d'activité qu'Ariopharnès étoit menacé d'être pris lui-même dans sa citadelle, s'il n'eût pris à l'instant de nouvelles mesures pour sa défense. Il distribua dans le bois des tireurs-d'arc dont les traits incommodoient beaucoup les soldats de Satyre. Ils n'en mirent pas moins de persévérance à continuer leurs abatis pendant trois jours entiers, et le quatrième ils parvinrent au pied du château. Mais ils furent accablés d'une grêle de traits sur un terrain désavantageux. Maniscus, brave et habile capitaine qui commandoit les troupes soldées arriva jusques sous le mur après bien des efforts, et il y fut enveloppé par un nombre supérieur d'assiégés qui avoient fait précipitamment une sortie. Satyre vola en personne à son secours, et, après avoir soutenu quelque temps tout le poids d'une lutte inégale, il fut blessé au bras d'un coup de lance, et obligé de se retirer derrière la palissade. Il mourut avant la nuit, et termina ainsi au champ d'honneur un règne de neuf mois juste.

Prytanis, 310 av. J. C. Maniscus obligé alors de lever le siége, ramena ses troupes dans la ville de Gargaza. Il fit transporter en-deçà du fleuve à Panticapée le corps

du roi, qui fut reçu par Prytanis le dernier des trois frères. Celui-ci lui fit des obsèques magnifiques, et se rendit aux acclamations de l'armée entière qui lui déféra la couronne. Eumèle devenu l'aîné par la mort de Satyre demanda un partage qu'il n'obtint pas. Il se mit en devoir de soutenir ses droits par la force, et secondé par les Barbares il prit beaucoup de villes et de forteresses, et se rendit maître de Gargaza, où Prytanis n'avoit laissé qu'une foible garnison en retournant à Panticapée. Ils en vinrent enfin à une bataille rangée. La victoire s'étant déclarée en faveur d'Eumèle, il enferma son frère dans l'isthme voisin, et le fit consentir par un traité formel à lui abandonner toute son armée, en se désistant de ses prétentions à la couronne. Cependant Prytanis de retour à Panticapée tenta un dernier effort pour se relever, et hâta lui-même sa chute. Après avoir été complétement battu, il se réfugia dans un lieu qu'on appeloit *Cepi*, c'est-à-dire jardin, et il y fut tué.

20. Ainsi le sort des armes, d'accord en cette conjoncture avec le droit de la naissance, éleva Eumèle sur le trône où il n'avoit plus de concurrent. Mais il y porta des inquiétudes qui lui firent commettre, pour s'y maintenir, des atrocités dont le récit fait horreur. Il fit mourir tous les amis de Satyre, et de Prytanis. Leurs femmes et leurs enfans furent également immolés par ses ordres inhumains. Le jeune Parysadès, fils de Satyre, échappa seul à ce carnage, et alla chercher un asile auprès d'Asarcus roi des Scythes. 20. Eumèle, 309 av. J. C.

Eumèle, épouvanté lui-même de ses propres crimes et redoutant l'indignation de ses peuples, passa bientôt de cet égarement farouche à des réflexions qui le ramenèrent à la vertu. Il convoqua une assemblée générale où, après avoir fait son apologie, et manifesté son repentir, il promit solennellement de ne rien changer au gouvernement de ses ancêtres, et de maintenir les priviléges dont les habitans de Panticapée avoient joui de tout temps. Développant ensuite aux yeux de ses sujets le plan d'une administration paternelle, il embellit son discours des expressions affectueuses qui manquent rarement leur but dans la bouche d'un monarque, regagna ensuite la bienveillance publique dont il avoit été l'objet précédemment, et la mérita réellement dans la suite par la sagesse et

l'équité de son règne. Il étendit sa protection et ses bienfaits sur les habitans de Bysance et de Sinope, ainsi que sur les autres Grecs établis aux environs du Pont-Euxin.

Les Callantins éprouvèrent aussi les effets de sa bonté, lorsque Lysimachus roi de Thrace, qui assiégeoit leur ville, les réduisit à la plus affreuse disette. Il en reçut mille dans sa capitale, et leur fit distribuer pour leur subsistance tout le territoire de Psoa, dont les différentes portions furent tirées au sort. (20)

Les vues de ce prince ne se bornèrent pas à l'enceinte de ses états. Il déclara la guerre aux Hénioques, aux Tauriens, aux Achéens qui infestoient les mers par leurs brigandages. (a) Cette sollicitude bienfaisante pour la sureté du commerce lui attira la reconnoissance des navigateurs, délivrés par ses soins de toutes les avanies des Pirates.

Une circonstance heureuse favorisoit les nobles intentions d'Eumèle, devenu beaucoup plus puissant que ses prédécesseurs par l'acquisition d'une grande partie du territoire des Barbares de son voisinage. Il entroit même dans son plan de soumettre toutes les côtes du Pont-Euxin, et cette belle entreprise auroit été probablement couronnée du succès, si le destin n'avoit pas arrêté le cours de ses opérations par une mort prématurée. Il régnoit depuis six ans et demi, lorsqu'un accident imprévu mit fin à tous ses projets. Revenant de la Scythie dans sa capitale, et se hâtant d'arriver à l'heure fixée pour un sacrifice, il étoit enfermé dans une espèce de tente sur un char à quatre roues dont les chevaux gagnèrent la main de leur conducteur. Sa voix les effrayoit, ou les animoit encore au lieu de les retenir. Le prince averti du péril, et craignant de tomber dans un précipice qui bordoit la route, prit le parti de sauter. Son épée s'embarassa dans les roues, et lui fit faire à lui-même un tour qui le porta si rudement contre terre qu'il en mourut sur-le-champ.

---

(20) Thounmann description de la Crimée p. 100. La rivière de Psah se jette dans le Couban venant du sud

(a) Strabo l. XI, p. t. g. 495. Diodore de Sicile liv. XX.

On rapporte au sujet de la mort des deux frères Satyre et Eumèle des oracles assez frivoles, mais auxquels on ajoutoit foi dans le pays. Il avoit été dit à Satyre qu'il étoit menacé de mourir de la morsure d'un petit rat. En conséquence il avoit défendu à ses officiers et à ses esclaves de porter ce nom funeste. Il avoit une si grande frayeur de l'animal même, que ses gens étoient chargés d'en détruire l'espèce, tant à la ville qu'à la campagne, et de boucher avec du plâtre tous les trous où les rats pourroient s'être réfugiés. Au moyen de tant de précautions il croyoit avoir détourné l'augure de sa mort. Mais, comme on l'a vu, il périt dans son dernier combat contre Eumèle, d'une blessure au muscle du bras: (musculus veut dire aussi petit rat). Eumèle de son côté avoit été averti d'éviter une maison suspendue, de sorte qu'il n'entroit dans aucune sans l'avoir fait visiter par ses gens, depuis les fondemens jusqu'aux toits. Cependant il perdit la vie en se précipitant du haut d'un char couvert de tous côtés. Ainsi on crut généralement que les deux frères avoient subi le sort qu'on leur avoit prédit. Toutefois, si Satyre eût été pacifique, si Eumèle avoit eu au timon de son char une traverse à laquelle les chevaux auroient été attelés, avec une cheville mobile pour dételer subitement les chevaux dans le danger (b), les ingénieux Delphiens auroient

---

(b) О предупрежденіи нещастнаго приключенія при ѣздѣ въ повозкахъ. Описаніе махины которую можно придѣлывать по произволенію ко всякой повозкѣ на дышлѣ близъ козловъ, безъ передѣлки и перемѣны повозочныхъ частей, для избѣжанія опасности, когда взбѣсятся лошади, представлено Вольному Экономическому Обществу, съ двумя рисунками, Г-номъ Президентомъ онаго, Римско-Католическихъ церквей въ Россіи Митрополитомъ Станиславомъ Сестренцевичемъ Богушемъ, въ Санктпетербургѣ 1813 въ Іюнѣ мѣсяцѣ, и въ журналѣ общества записано.

En 1802 le 31 Mai et le Samedi 6 Juin les expériences de ce nouveau *parachute* furent faites en presence d'un grand nombre de personnes, on tira un cordon placé dans la voiture. La cheville ouvrière du timon se détacha, le train fut séparé de la caisse, les chevaux continuerent de courir et la voiture resta immobile.

été embarassés d'imaginer une autre explications n'auroient pas manqué de prouver la vérité de l'oracle par l'événement, quelqu'eût été le genre de mort des deux frères. On sait combien les applications subtiles ou forcées étoient familières aux prêtres de Delphes, qui n'étoient pas toujours assez bien servis par la simplicité des consultans, ou par la dextérité de leurs espions pour donner des conseils adaptés aux circonstances, et pour faire des prédictions dont l'accomplissement soutint la crédulité publique et la fortune du temple. Les tours obscurs, et les expressions ambiguës étoient leur ressource ordinaire; et l'ambiguité de leurs réponses inintelligibles favorisoit après coup les interprétations nécessaires au maintien de leur crédit. C'est à la faveur de ces artifices grossiers qu'on amusoit la foiblesse des hommes superstitieux par la prétendue révélation de l'avenir, ou l'explication du passé.

21. Spartacus IV. Parysadès II. Leucanor de 304 à 282 av. J.C.

21. Spartacus IV, fils d'Eumèle succéda l'an 304 avant notre ère, et régna vingt ans. Son histoire ne présente rien de remarquable, et tout ce qu'on sait de son successeur Parysadès II, fils de Satyre II, qui avoit échappé aux fureurs de son oncle, et qui régna seulement deux années, c'est qu'il fut vaincu par les Scythes, et que depuis sa défaite les rois de Bospore furent tributaires de cette nation. Telle fut la destinée de Leucanor son successeur, dont le règne fut obscur, et dont j'ai raconté la mort tragique dans le livre des Scythes.

22. Euboïtus.

22. Euboïtus frère naturel de Leucanor fut placé sur le trône du Bospore par les Sarmates, les Alains et les Grecs asiatiques, contre le gré des Scythes qui se prétendoient seigneurs suzerains de ce royaume. Il fut accablé du poids de leurs armes, et obligé de payer un double tribut. Les états limitrophes subirent le même joug. Skiluros roi des Scythes-Tauriens ne se contentoit pas de dominer, mais il opprimoit la république de Cherson, la ville de Théodosie, et d'autres colonies grecques d'un ordre inférieur, toutes assujetties aux plus dures exactions. (22)

---

(22) Lucien in Toxar. Voyez le livre V, Scythes-Tauriens. Strab. l. VII, p. 310, 311.

23. A la mort d'Euboïtus, Parysadès III monta sur un trône dont il ne subsistoit plus que l'ombre. Il voulut en relever l'éclat, par attachement pour sa nation. Une étoile brillante levée au sud, et dirigeant sa course vers la presqu'île, sembloit devoir guider Parysadès pour tirer le peuple Bosporien de l'obscurité dans laquelle il languissoit. Trompé par cette fausse lueur, il fut conduit dans l'abyme, et vit anéantir son royaume par le prince même dont il attendoit son salut. Tant il est vrai qu'un état qui ne peut pas compter sur ses propres forces, court à sa perte en implorant l'assistance d'un étranger! 25. Parysadès III. 115 av. J. C.

Pour le malheur de plusieurs générations Mithridate VI, ou Eupator à l'âge de douze ans, devint maître du royaume de Pont par la mort de son père. (23)

Malgré ses tuteurs il s'empara bientôt des rênes du gouvernement, et s'occupa d'abord ainsi pendant tout son règne des moyens de s'agrandir. Avant sa vingtième année il avoit déjà étendu sa domination sur les provinces voisines, par l'habileté de ses intrigues. Le Nord fut le théâtre de ses premièrs exploits. Il marcha sur les bords des Palus-Méotides, où il se concilia l'amitié des tribus sarmates. Après avoir passé le Tanaïs, il envoya des ambassadeurs, avec des présens et des promesses, chez les Bastarnes, chez les Gallo-Grecs qui occupoient les bords du Danube, et au nord chez les Cimbres. Ses propositions furent bien accueillies par-tout. Mais les Scythes étoient tout autrement disposés; ils n'avoient pas oublié le cruel traitement que leurs ancêtres avoient essuyé de la part des Sarmates, et la seule alliance de Mithridate avec leurs ennemis suffisoit pour les indisposer contre ce monarque. D'ailleurs ils formoient un grand état dans ces contrées, et l'ambition d'un prince étranger leur étoit odieuse. La guerre s'alluma. Le roi de Pont ne la commençoit pas dans l'intention de cueillir quelques lauriers secs et fletris dans les déserts arides des Barbares; il avoit conçu l'espérance d'une abondante moisson dans les campagnes fertiles sur lesquelles planoient les aigles Ambition de Mithridate Eupator.

(23) Strab. l. X, p. t. g. 477. Appianus Alexandrinus in Mithridaticis. Photius in Memnone cap. 2.

romaines. Les troubles intérieurs qui déchiroient alors la république favorisoient les projets d'un prince dont l'ame encore plus élevée que sa naissance brûloit du désir de se mesurer avec les maîtres du monde. En examinant la carte des pays qu'il auroit à traverser, il remarqua les Scythes comme un peuple dont il lui importoit de s'assurer à force ouverte. Ne voyant pas de motifs de sécurité dans une alliance avec une nation inconstante et perfide, qui pourroit à la sollicitation des Romains lui susciter des embarras sur son passage, ou lui couper le retour de l'Italie, son premier soin fut de soumettre les Scythes. Il les subjugua au nord du Pont-Euxin, au-delà du Borysthène, et même jusqu'à la mer Adriatique. Au nord des Palus-Méotides depuis le Tanaïs jusqu'au Borysthène, étoient les Roxolans qui furent totalement défaits par Diophante. Son expédition étoit déjà presque finie au nord de la Tauride, lorsque, par une des plus heureuses conjonctures pour lui, la république de Cherson, et Parysadès III roi de Bospore lui envoyerent demander sa protection contre les Scythes-Tauriens leurs oppresseurs. (a)

Il soumet le Bospore.

Le roi de Pont avoit effectivement un grand intérêt à réduire les Scythes de la presqu'île après avoir abattu ceux du continent. Dans ce dessein il fit entrer deux armées en Tauride, l'une sous les ordres de Diophante pour la défense de Cherson, et l'autre commandée par Néoptolème pour agir dans le royaume de Bospore. Néoptolème rencontra l'escadre des Scythes qui sortoit du port de Théodosie, et il la battit à
115 av. J. C. l'entrée du détroit. Dans la même année ce général gagna encore une victoire contre eux au même endroit sur la glace avec sa cavalerie. (b)

La convenance réciproque lia bientôt les deux rois. Mithridate impatient de mettre sous sa dépendance tous les peuples qui environnoient

(a) Salust. in fragment. ex servis Justin. lib. XXXVII, c. I. Nummus Mithridatis Eupatoris in Johannis Valentii imperio. Eutropius. Justin lib. XXXVII, cap. 3. idem. cap. 5, 38, cap. 3. Strab. l. I, p. 306, 308, 312. Appian. in Mithridat. p. 412.

(b) Strab. l VII, p. t. g. 308, 312. Cary histoire des rois de Thrace. Photius in Memnone. Commentar. Acad. Petropol. scient. Tom. 5, p. 314. Strab. l. VII, p. t. g. 307, 309. Lucian in Toxar.

le Pont-Euxin, faisoit concourir à l'accomplissement de ses vues tous les moyens de ruse ou de force qui étoient en son pouvoir. De son côté Parysadès s'estimoit trop heureux d'obtenir à quelque prix que ce fût, l'appui d'un monarque assez puissant pour le garantir des avanies que les Barbares n'auroient pas manqué de renouveler et d'aggraver encore.

Cependant Mithridate ne se pressoit pas d'agir à découvert contre les Romains. Substituant la ruse à la force il corrompit un de leurs généraux, qui lui céda la Phrygie. Elle lui fut bientôt enlevée. Il ne fut pas plus heureux dans l'usurpation de la Cappadoce, dont il s'empara l'an 91 avant notre ère. Dès l'année suivante le sénat de Rome envoya Sylla reprendre ce royaume. Cette assemblée trop versée dans la politique pour ne pas pénétrer les intentions ultérieures d'un ennemi artificieux, décréta en même-temps qu'il restitueroit aux Scythes les conquêtes faites sur eux. (c) Sa politique.

De son côté le roi de Pont toujours attentif à masquer ses projets épioit le moment où les Romains lui donneroient quelques sujets de plainte, afin de les mettre dans leur tort, et de les traiter comme d'injustes agresseurs. Il en trouva bientôt le prétexte. Lorsque les armées étoient à une grande distance de Rome, les généraux n'avoient d'autre règle dans le gouvernement des peuples, que l'avantage de la République. C'étoit le succès et non pas la justice de leurs entreprises qui décidoit les suffrages du sénat. Ils agissoient en despotes dans les pays conquis. Ils pouvoient à leur gré détrôner les princes, diviser les royaumes, disposer des trésors, transporter les habitans et fonder des colonies. (d)

Après avoir subjugué l'Asie mineure, les proconsuls qui la gouvernoient se livrèrent aux dilapidations et aux injustices les plus criantes. Ils élevoient sur le trône, à prix d'argent, des princes qui n'y avoient Les Romains odieux en Asie.

(c) Photius in excerptis ex Memnone cap. 32, p. 378. Appian in Mithridaticis p. 177, 178. Justin. lib. XXXVIII, c. 12. Strabo l. XII. Plutarch. in Sylla p. 443. Rollin hist. anc. T. 10. l. XXI.

(d) Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire Romain, par Gibbon, T. 4, p. 100.

aucun droit. Ils favorisoient les révoltes pour être appelés par le parti le plus foible : et quand ils avoient pris part aux troubles d'un état, ils finissoient par l'envahir, sans attendre les ordres de la métropole. Cette conduite les rendit odieux dans toute l'Asie où le vœu général des habitans crioit vengeance contre ces cruels oppresseurs, et demandoit leur expulsion. Animé des mêmes sentimens Mithridate mit à profit des conjonctures favorables à ses desseins. Il voyagea chez plusieurs peuples, parmi lesquels on comptoit jusqu'à vingt-deux langues différentes, qu'il parloit avec une égale facilité. Il épousa la querelle des rois, ou plutôt leur fit embrasser la sienne, et leur proposa un plan d'opérations qui fut reçu avec applaudissement. Pour en assurer l'exécution il composa une armée de deux cents cinquante mille hommes d'infanterie et de quarante mille chevaux, sans compter la flotte. Quelques jours avant de se mettre en marche il harangua ses soldats. »La guerre que vous allez »commencer, leur dit-il, est bien différente de celle que nous avons sou»tenue dans les affreux déserts, et dans les régions glacées de la Scythie. »Je vous conduis à présent dans le pays du monde le plus fertile et le plus »tempéré, rempli de villes opulentes, dont la conquête sera facile à des »troupes qui viennent de soumettre la Paphlagonie, la Colchide et le »Bospore, et qui vous offriront un immense butin.« (e)

Ils y sont massacrés 88 av. J. C.

Au reste on peut juger jusqu'à quel point le nom Romain étoit détesté en Asie, puisque les ordres de Mithridate, pour y massacrer en un seul jour quatre-vingt mille Romains qui s'y trouvoient, furent scrupuleusement tenus secrets, et ponctuellement exécutés, sans qu'un seul naturel du pays eût laissé transpirer un complot si généralement étendu. (f)

Fortune de Mithridate.

Mithridate éprouva les vicissitudes de la fortune, pendant cette guerre de trente ans contre les dominateurs du monde. Sylla appelé à Rome au milieu de ses victoires pour étouffer une faction, fut obligé de lui accorder la paix. Elle fut conclue avec la secrète résolution de la

---

(e) Rollin. T. 10, p. 231. Justin. lib. XXXVIII, cap. 3, 7.

(f) Cicer. orat. pro lege Manilia n. 7. Appianus in Mithr. Memnon apud Photium, c. 33. Valer. Maxim. IX. 2.

rompre bientôt de part et d'autre, comme l'événement le prouva trois ans plus tard. Cet intervalle de repos permit au roi de Pont de respirer, et d'armer une flotte contre celui de Bospore qui s'étoit soulevé contre lui pendant qu'il avoit sur les bras une armée victorieuse. Il intimida Parysadès, qui voulant d'ailleurs ménager les biens et la vie de ses sujets, dont le territoire étoit menacé en même-temps par les Sarmates, abdiqua la couronne entre ses mains. (g) 85 av. J. C. 81 av. J. C. Parysadès lui abandonne son trône.

Ainsi finit la dynastie des Leuconides, qui avoient occupé le trône du Bospore pendant plus de trois cents ans. A l'exemple de plusieurs peuples qui, après avoir abandonné Mithridate par la terreur des armes romaines, se rallièrent à lui après la paix, les Bosporiens se soumirent à l'autorité de ce nouveau maître, à condition qu'ils auroient un vice-roi qui résideroit chez eux. Il crut devoir y condescendre, et remit le gouvernement de cette conquête à Macharès l'un de ses fils, avec le titre de roi. (h) Macharès roi de Bospore 79 av. J. C.

24. Mithridate commençant à faire de nouvelles entreprises sur les provinces romaines en Asie, le sénat confia le commandement des armées à Lucullus qui, n'ayant gouverné que pendant la paix, et ayant passé sa jeunesse dans les emplois civils, ne sembloit pas destiné à devenir l'émule de Sylla, et à renouveler ses victoires. Mais un génie heureux est susceptible de plus d'un genre de succès, sans le secours de l'expérience qui coûte des années. Lucullus y suppléa par la lecture, et par l'entretien des hommes instruits dans le métier de la guerre. A l'exception d'un premier échec dû à l'impétuosité des Bastarnes qui vinrent, des bords du Danube, servir sous les étendards de Mithridate, il remporta plusieurs victoires sur ce grand capitaine; et après celle de Cabire près de la rivière d'Halis, il le réduisit à courir à pied au milieu des fuyards, sans avoir auprès de lui ni un seul valet, ni un seul cheval de ses écuries. Lucullus étoit sur le point de l'atteindre, et Mithridate ne dut 24. Lucullus bat Mithridate 71 av. J. C.

(g) Justin. l. XXXVIII, c. 8. Appianus p. 213, 216. Lucian in Toxar. Généal. histor. cit. p. 218. Strab. l. VII, p. 310.

(h) Appian. p. 363.

son salut qu'à la cupidité des soldats romains qui s'amusèrent à dépouiller un mulet chargé d'or et de pierres précieuses, abandonné à dessein sur leurs pas, afin de ralentir leur poursuite. Echappé de leurs mains
71 av. J. C. à la faveur de cette ruse, il s'enfuit chez Tigrane, roi d'Arménie son gendre. De-là il envoya chez les Scythes, chez les Chersonites et les Théodosiens demander des troupes, et il n'essuya que des refus, parce qu'on le croyoit à jamais terrassé. Dioclès, qu'il avoit chargé de présens pour les Scythes, déserta et passa chez Lucullus. Il n'obtint pas même le moindre secours de Macharès qui, craignant d'être dépouillé par les Romains d'une couronne dont il étoit redevable à son père, oublia les devoirs de la reconnoissance et les intérêts de sa gloire, pour chercher sa sureté dans une paix humiliante. (24)

Victoires de Pompée.

Pompée qui fut chargé du commandement à la place de Lucullus proposa des négociations à Mithridate. Ce prince, trompé par l'espoir d'une alliance avec les Parthes, rejeta ces offres avec hauteur. Bientôt, instruit du traité que Pompée venoit de conclure avec eux, il demanda la paix, sans pouvoir l'obtenir. La fortune l'accabla dès l'ouverture de la campagne. Pompée l'ayant surpris dans sa marche pendant la nuit, le
66 av. J. C. battit complétement et s'empara d'Aspis ville du Pont où il avoit déposé ses trésors avec ses meilleurs effets, parce qu'il la croyoit imprenable. (a)

Après avoir distribuée sa flotte en différens endroits pour garder la mer, Pompée fit avancer son armée de terre contre celle de Mithridate, l'atteignit, lui livra bataille, gagna la victoire, et le força de fuir jusqu'au Bospore. Mais il ne jugea pas à propos de l'y poursuivre. Car il eût fallu faire le tour du Pont-Euxin avec une armée, en traversant des pays déserts ou habités par des nations barbares. Il se contenta de laisser quelques vaisseaux en station pour intercepter les convois, et dit en terminant son expédition. »Je laisse à Mithridate deux ennemis plus puissans

---

(24) Cicer. de lege Man. Phot. in Memn. p. 373. Appian. p. 373. Oros. l. VI, c. 5. Strab. l. XI, p. t. g. 496. Dio. 36.

(a) Dio Cassius, l. XXXVII, Appian. in Mithr. Joseph. Ant. Judaic. XIV, 5, 6. Plutarch. in Pomp. p. 634 et 636. Strabo l. XII. Plin. l. XV, c. 25.

»que les armées romaines, la faim, et la nécessité.« Mithridate passa l'hiver à Dioscurias ou Sévastopole, appelée aujourd'hui Iskuriak. Au printemps il continua sa marche vers le Bospore par des chemins à peine praticables. Il fut bien accueilli chez les Hénioches, côtoya seulement le pays des Zigues où il auroit risqué d'être pris, et gagna les rives du détroit avec l'assistance des Achéens. (b) 65 av. J. C.

25. Macharès ayant appris que son père avoit passé la porte Scytique, c'est-à-dire le défilé entre le mont Caucase et la mer Noire, près de Pitschinda, à 40 minutes d'Iskuriak vers l'occident, appelé autrefois la muraille forte, envoya des ambassadeurs à sa recontre pour lui faire ses excuses, et lui représenter que la rigueur des circonstances l'avoit obligé d'agir contre ses inclinations. Mais au lieu de se laisser fléchir, Mithridate continua sa marche en ennemi implacable, et envoya des vaisseaux en croisière pour couper la retraite au malheureux Machares, qui redoutant son caractère vindicatif, aima mieux se donner la mort, que de s'exposer aux reproches, et à l'emportement d'un père irrité. Il perdit ainsi le trône qu'il avoit occupé quatorze ans. (25) 25. Mort de Macharès.

En arrivant près du Bospore Mithridate eut la douleur de voir que ce royaume, à la nouvelle de sa défaite, avoit secoué le joug de l'obéissance, et rendu hommage à la supériorité du vainqueur. Déjà les garnisons romaines étoient établies dans les villes de Phanagurie, de Cherson, de Théodosie et de Nymphéon. La défection de la première de ces villes fut l'ouvrage de Castor, qui en avoit le commandement. Panticapée suivit cet exemple, et Stratonice plus touchée des devoirs d'une mère que de ceux d'une épouse, rendit le château de Symphorien à Pompée, à condition qu'il ménageroit son fils Xipharès, s'il venoit à tomber entre ses mains. Soulèvement du Bospore.

(b) Joseph. loc. cit. Plut. l. c. Rollin hist. anc. T. 10, p. 272. Dio Cassius l. XXXVI. Appian. p. 242, 245.

(25) Appian in Mithr. Supercilium arduum Caucasi ad civitatem sindicam. Plin. l. VI, c. 5. Anville geogr. abregée, T. 2. Sarmatia pag. 115. Orbis romani pars orientalis 1782. Oros. l. VI, c. 3. Strabo l. XI, p. t. g. 496. Dio. 36.

26. Dans cet abandon général Mithridate envoya demander la paix à Pompée, qui lui imposa pour condition d'aller en personne à l'exemple du roi Tygrane, solliciter son pardon à Rome. Il résolut en effet d'y aller, mais, comme Annibal, avec une armée formidable. Pour effectuer ce projet il falloit soumettre le Bospore. Il alla en chercher les moyens chez les Sarmates à l'orient des Palus-Méotides. Il renouvela ses alliances avec les princes, et leur promit de leur donner ses filles en mariage: et il parut tout-à-coup dans le Bospore avec des forces imposantes. Ces villes se rendirent successivement, il s'empara de Panticapée par surprise, et, pour punir Stratonice de sa trahison, il fit décapiter sous ses yeux son fils Xipharès. Les rebelles, et sur-tout les confidens de Macharès furent traités avec une rigueur inouïe. Pour se dédommager de la perte de ses trésors, il établit des impôts exorbitans, dont la charge fut encore aggravée par des vexations insupportables, et le Bospore, outre les quatre-vingts mille ducats somme à laquelle nous évaluons sa rétribution annuelle de 24,500 mesures de froment, fut obligé de payer la solde de son armée.

Cependant une escorte de 500 hommes qui ramenoit les princesses ses filles, fiancées à des princes Sarmates, tua les eunuques à qui la garde en étoit confiée, et les emmena chez Pompée. Mithridate à qui cette trahison pouvoit enlever l'appui de ses gendres, ne se laissa point abattre par la douleur. Il partit de Panticapée pour former un camp sous Phanagurie où l'infidelle Castor, commandoit pour les Romains. Ce traître fit mettre le feu au château, et triompha ainsi de la vigoureuse résistance des quatre fils du roi, qui se rendirent, et furent envoyés au général romain. La seule Cléopâtre, malgré l'évidence du danger, brava les fureurs de Castor: et Mithridate eut la consolation de sauver cette courageuse princesse du milieu des flammes, à l'aide de quelques galères qu'il envoya à son secours et il repassa avec elle à Panticapée.

Révolte de l'armée de Mithridate.

La flotte romaine destinée à opérer sur le Bospore échoua sur le rivage de la Tauride, mais l'armée de terre n'étoit éloignée du Don que de trois marches: c'est-à-dire, à-peu-près la distance d'un degré de l'équateur. Les Roxolans, les Hamaxobiens et les Sirakes, tous voisins du Bospore, combattoient sous les étendards de Pompée. Si Mithridate qui étoit

déjà plus que septuagénaire avoit pu entreprendre cette expédition plutôt, il auroit été successivement renforcé par les Gèthes dont il s'étoit ménagé l'appui à l'occident du Pont-Euxin, et traversant ensuite la Pannonie et les Alpes, il se seroit joint aux Gaulois et auroit porté un coup mortel aux Romains. Car il ne risquoit pas de rencontrer sur sa route les délices de Capoue. Mais l'exécution de ce projet trop long-temps différé lui fut fatale. Son armée lasse d'une guerre de plus d'un demi-siècle, soupiroit après le repos. Une nouvelle marche l'effraya. Elle en murmura hautement. Son fils chéri, Pharnace, qu'il nomma son successeur, gâté par la prodigalité de ses caresses, se prévalut du mécontentement général. Il plaignit les soldats, leur inspira le regret de leur patrie, et les enhardit à demander d'y être ramenés. Cette flatterie les enivra. Ils le nommèrent roi, et le couronnèrent sous Panticapée, d'où son père vit la cérémonie. Dès qu'elle fut terminée ce malheureux vieillard, assiégé par son fils dans sa résidence, fut réduit à lui demander la liberté de se retirer où il pourroit hors de ses états. Il n'en obtint qu'un refus accompagné d'une abominable imprécation contre sa vie. »Puisses-tu, s'écria le père, transporté de douleur, entendre un jour de »la bouche de tes enfans, les mots que la tienne vient de proférer!« Il passe ensuite tout furieux dans l'appartement de la reine, il appelle ses femmes, leur présente des coupes de poison, et en avale sous leurs yeux. Comme il n'en sent pas l'effet il a recours à son épée. N'ayant pas réussi à se faire une blessure assez profonde, il emprunte le secours que son âge lui refuse, de la main d'un soldat gaulois nommé Bithicus, homme robuste qui, suivant la coutume du temps, étoit destiné à tuer le roi, sur sa demande. Ainsi mourut Mithridate Eupator dans la soixante-douzième année de son âge, pendant le consulat de Cicéron et de Nepos. (26)

Il se donne la mort 64 av. J. C.

---

(26) Plutarch. vit. Pomp. Strabo l. VII, p. t. g. 311. Hist. miscell. ex Tito Livio, p. 40. Tacit. annal. l. XII. Velleïus Paterculus, l. II, c. 18. App. in Mithr. p. 359, 363. Joannes Valentius in Achaemenidarum imperio. Commentar. Academ. scient. Petropolit. Tom. V, an 1738, in conversione regum Scythicorum auctore Bayero. Dio. 36. Oros. 6.

27. Son caractère.

27. Après Alexandre, Mithridate au jugement de Cicéron, étoit le plus grand roi. Toujours remarquable par sa valeur extraordinaire, et quelquefois par sa fortune, il formoit ses plans en habile capitaine, et les exécutoit avec la vigueur d'un soldat infatigable. C'étoit un second Annibal par sa haine contre les Romains. Ennemi du repos, de la mollesse et de la bonne chère, il faisoit ses délices du travail, et n'admettant à ses amusemens que des hommes aussi laborieux que lui, il disputoit avec eux la gloire de bien mener un cheval, ou le prix de la course et de la lutte. Il inspiroit le même goût à ses troupes qu'il accoutumoit à la fatigue par un exercice journalier. Son ame élevée ne se laissoit point abattre par les revers. Après les pertes les plus considérables, il trouvoit des ressources dans son application et son heureux génie. Au moment où l'on s'y attendoit le moins, on le voyoit reparoître sur la scène avec de nouvelles forces. Il n'étoit pas moins supérieur par la justesse de son jugement et l'étendue de son esprit. La connoissance de vingt-deux langues lui fut d'une grande utilité dans ses entreprises militaires, et dans la carrière des sciences. Pompée qui trouva ses mémoires dans la ville de Caine, les fit traduire et publier. On y voit entre autres choses jusqu'à quel point Mithridate étoit initié dans les secrets de la médecine. Il est l'inventeur du contre-poison qui porte son nom, et que les maîtres de l'art emploient encore aujourd'hui avec succès. Il aimoit les savans, et ne laissoit échapper aucune occasion d'enrichir son esprit. Mais l'usage qu'il fit de ses talens ne servit qu'à dessécher son cœur, et à l'endurcir par tous les raffinemens de l'égoïsme. Insensible aux besoins ou aux malheurs de ceux qui l'environnoient, il ne voyoit en eux que les instrumens de ses passions, et pour les satisfaire aucun crime ne l'arrêtoit. Il tua sa mère, sa sœur, et ses femmes; il fit périr par le poison ses deux fils, dont l'un avoit été élevé par lui au trône de Cappadoce, et l'autre par l'élection des Colchidiens. Ainsi que son ambition, son avarice étoit sans bornes. Il avoit plusieurs châteaux fortifiés dans lesquels il faisoit garder d'immenses trésors arrosés des larmes d'une foule innombrable de malheureux. Dans un de ces châteaux nommé Telaure, Pompée trouva les plus beaux meubles, les plus riches bijoux, deux

mille coupes d'onix montés en or, avec une si prodigieuse quantité de vaisselle de tout espèce, et d'équipages d'hommes et de cheval, qu'on employa un mois entier à en faire l'inventaire. On peut juger de la richesse de ses armes par le seul fourreau de son épée, qui avoit coûté quatre cents talens, ou cent soixante-douze mille ducats. Son diadème étoit d'un ouvrage exquis. Ces deux pièces précieuses furent volées, sans que Pompée le sût. Pharnace découvrit ensuite les voleurs et les punit. (27)

Ce fils dénaturé trouva son père expirant à son entrée dans la citadelle. Il eut l'atrocité de lui porter les derniers coups, et il envoya son corps à Pompée, qui lui rendit les honneurs de la sépulture aux dépens de la république avec beaucoup de magnificence. Le corps du roi de Pont fut déposé dans le tombeau de ses pères, et on rendit hommage aux actions éclatantes de son règne dans un éloge funèbre. Le parricide Pharnace obtint pour prix de son crime un traité d'alliance et d'amitié avec les Romains, et le royaume de Bospore, seul reste de tant de provinces que Mithridate avoit possédées. Pompée en excepta même la ville de Phanagurie qui s'étoit déclarée la première en faveur des Romains. Mais dès qu'il eut marché plus avant dans l'Asie avec son armée, Pharnace bloqua cette ville, et la prit par famine. Il s'empara de toute la contrée jusqu'au Don, et ruina les campagnes de la côte orientale des Palus-Méotides, en perçant la rive droite de la rivière de Couban, dont les eaux s'écoulèrent dans des plaines inférieures, et y répandirent par leur stagnation des exhalaisons funestes. Notre siècle se ressent encore de la méchanceté de ce roi. Cette contrée est si malsaine, qu'elle est presque impraticable. On appelle aujourd'hui ce canal pestilentiel, Tschernoï-Protok. (a)

Son fils Pharnace roi de Bospore.

Il étendit ses vues encore plus loin. Voyant les Romains divisés par la guerre civile entre César et Pompée, il voulut profiter d'une occasion

Ses progrès arrêtés par César.

(27) Cicer. Quaest. acad. l. IV. Velleius Patercul. l. II, c. 28. Généalog. hist. des rois, l. c. T. I. l. I, Plin. l. XXV, c. 2. Plut. vit. Pomp. et Lucul. Valer. Max. l. I, c. 8. Amm. l. 16. Dio Cassius, l. 36.

(a) Appian. in Mithridaticis. Strabo l. II, p. t. g. 496.

aussi favorable pour recouvrer l'héritage qu'on avoit enlevé à son père. Dans ce dessein, laissant le commandement du Bospore entre les mains d'Assandre, général expérimenté, il passa le Pont-Euxin et vint s'émparer de l'Arménie et de la Colchide, où il pilla le riche trésor du temple de Leucotée. Les Aorces, peuples nombreux et puissans, lui fournirent deux cent mille hommes d'infanterie, et les Siraques, vingt mille chevaux. Efficacement secondé par les efforts de cette nation qui habitoit à l'orient de la mer d'Asof, il battit le général romain, que César avoit envoyé contre lui, occupa le royaume de Pont qui l'avoit vu naître; et pénétra dans les provinces limitrophes. (b) La rapidité de ses succès ne fit qu' enfler son orgueil, et animer sa cruauté contre les Romains.

Aussitôt que César fut informé des progrès de Pharnace, il vola précipitamment à sa rencontre, et sans lui laisser le temps de se reconnoître, ni à ses troupes le loisir de se reposer, il fondit sur lui, le défit complétement, et fit part de sa victoire à un de ses amis par un billet dont le laconisme peignoit, en trois mots, l'activité, le génie, et la supériorité de l'action: *veni, vidi, vici.* Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Pharnace perdit en effet, non-seulement toutes ses conquêtes, mais presque toute son armée. Il ne lui en resta qu'un corps de cavalerie d'un millier d'hommes, qu'il ramena à Sinope. Il fit tuer les chevaux et s'embarqua avec les hommes pour se rendre dans le Bospore. Mais Assandre qu'il avoit laissé, et qui s'étoit emparé de la couronne en son absence, lui donna la mort pour se maintenir dans son usurpation, et accomplit ainsi la malédiction paternelle. (c)

28. Mithridate II roi de Bospore, 46 av. J. C.

28. César donna le royaume de Bospore à Mithridate de Pergame, fils naturel de Mithridate Eupator. C'étoit lui faire présent d'un vain titre, puisqu'Assandre étoit en possession du royaume. Pour l'en chasser son rival fut obligé de lui faire une guerre dont il ne put soutenir les frais qu'en pillant les trésors de Leucatée, que son prédécesseur y avoit

---

(b) Strabo l. XI, p. 498.
(c) Dio Cassius, l. XLII. Appian. gen. hist. l. cit.

encore laissés. Mais les Romains ne lui envoyèrent pas de secours, et il périt dans une bataille. (28)

Assandre prit le titre d'Ethnarque du Bospore; il en demeura paisible possesseur, les Romains ayant trop d'affaires chez eux pour songer à lui. Afin d'acquérir un nouveau droit à la couronne, il épousa Dynamis, fille de Pharnace. Il posséda toute la côte orientale des Palus-Méotides, jusqu'au Don, et à l'occident toute la plaine de la Chersonèse, depuis le Bospore-Taurique jusqu'à l'Isthme, qu'il fortifia d'une muraille de trois mille six cents, flanquée de tours dans sa largeur. Elle étoit de vingt-six minutes d'un degré de l'équateur avant l'écoulement de la mer Pourrie, la formation de Bycès et l'inondation de la partie orientale de Pérécop, large aujourd'hui de quatre minutes seulement. (a) Assandre lui succède.

L'usurpateur porta le titre d'Ethnarque, jusqu'à l'époque où Auguste lui conféra le titre de roi. Mais comme l'exemple récent de Pharnace avoit appris aux Romains à se défier de la fidélité d'une province si éloignée. Auguste y envoya en même-temps le chevalier Scribonius pour y commander l'armée, sous prétexte d'en maintenir la discipline, attendu qu'Assandre avoit déjà quatre-vingt-dix ans. Cette raison n'étoit que spécieuse, car ce vieillard étoit encore si vigoureux qu'il escrimoit avec les soldats à pied et à cheval. Il fut tellement affligé de voir sa puissance restreinte, qu'il résolut d'abréger sa vie, et il mourut de faim dans sa quatre-vingt-treizième année.

Comme il n'avoit point d'enfant il laissa le royaume à Dynamis sa femme. Scribonius homme d'une ambition démesurée ne regardant sa charge de commandant en chef que comme un degré pour monter sur le trône de Bospore, se donna pour petit-fils de Mithridate-le-Grand, et à la faveur de cette fable il obtint la main de Dynamis, avec la couronne. Mais son imposture ayant été découverte, les Bosporiens le mirent à mort. Il laisse la couronne à sa femme qui épouse Scribonius.

---

(28) Strabo l. XI, p. 498. Idem. l. XIII, p. 625. Appian. in Mithr. Dio l. XLII.

(a) Strabo l. VII, p. 311. Dio Cassius, l. XXXII et LIV. Appian. in Mithr.

29. Antoine éléve au trône du Pont et d'Arménie Polémon.

29. Polémon fut élevé au trône du Pont et de l'Arménie par Antoine, auquel il fut constamment attaché, dans la bonne et mauvaise fortune. Il se trouva à la bataille d'Actium, et combattit pour lui contre Auguste. Cet empereur victorieux témoigna une estime particulière à Polémon, à cause de ses grands talens militaires et politiques, et il ajouta aux deux couronnes qu'il avoit, celle de Bospore. Auguste regardant l'usurpation de Scribonius comme une révolte, chargea son ministre Agrippa de concerter avec Polémon un plan d'attaque. Ils se dirigèrent en effet sur le Bospore, l'un à la tête d'une armée de terre, et l'autre avec une flotte. Mais à leur arrivée Scribonius n'existoit déjà plus, et les Bosporiens, quoique mal traités dans un combat sanglant, refusoient encore de reconnoître Polémon pour son successeur. Agrippa les réduisit à l'obéissance au moyen d'un renfort que lui amena Hérode roi des Juifs, et déclara Polémon roi de Bospore, au nom de l'empereur Auguste, avec le titre d'ami, et allié des Romains. Ce ne fut pas le seul fruit de la victoire d'Agrippa; il reçut pour son propre compte l'hommage de toute la Chersonèse, et la légua au lit de mort à l'empereur par un testament en forme. Polémon rendit aux Romains par reconnoissance tous les étendards, et les trésors que Mithridate leur avoit pris, et pour s'affermir sur le trône, il épousa la reine Dynamis. (29)

Agrippa lui donne le Bospore, 14 av. J. C.

Il étendit sa domination en Tauride jusqu'à Théodosie, et en Asie jusqu'au Don, comme ses prédécesseurs Pharnace et Assandre. A l'embouchure de ce fleuve étoit bâtie la ville de Tanaïs, colonie Bosporienne, où les peuples nomades, et tous ceux qui naviguoient sur la mer Noire, faisoient un commerce d'esclaves et de pelleteries, en échange de vin et d'autres denrées. Cette ville partageoit avec les Bosporiens la domination sur les riverains des Palus-Méotides; peuples dont la police étoit plus perfectionnée, à mesure qu'ils approchoient du Bospore. Tanaïs n'ayant pas voulu reconnoître la souveraineté de Polémon, il l'attaqua, s'en rendit maître, et la ruina. Il eut ensuite plusieurs guerres contre les peuples

(29) Strabo l. XI et XII.

voisins pour les empêcher d'empiéter sur les provinces romaines. Il voulut aussi subjuguer les Aspurgiens habitans de la côte orientale des Palus-Méotides, depuis Phanagurie jusqu'à Gorgyppie qui en étoit éloignée de cinq sixièmes de degré. Après avoir inutilement employé la douceur et les caresses pour soumettre ces Barbares, il les investit à force ouverte. Mais il eut le malheur d'être prisonnier chez eux, et il y perdit la vie.

30. Il laissa deux fils de Pythédéras sa seconde femme, Polémon II et Zénon. Ce dernier, en récompense de l'attachement de son père pour les Romains, fut mis en possession de l'Arménie par Germanicus. Pythédéras, princesse fort estimée, hérita de Bospore après son mari, avec la Colchide, Trapézus et Phanagurie. (30)

Polémon II avoit obtenu de Caligula le royaume de Bospore et de Pont. Mais au bout d'une année Claude le lui ôta, et lui donna un équivalent en Cilicie.

31. Mithridate III arrière petit-fils de Mithridate-le-Grand voulut imiter ses exploits, et l'amour propre l'aveuglant sur la foiblesse de ses moyens, il voulut secouer le joug de la puissance romaine. Sa mère l'en dissuada en lui faisant craindre une séparation. Pour la satisfaire il dissimula, et députa auprès de l'empereur Claude son frère utérin Cotys, fils de Cotys roi de Thrace. Mais cet ambassadeur infidelle découvrit à Claude les véritables dispositions de Mithridate, et pour prix de sa perfidie obtint le don de ses états. Il en fut mis en possession par Didus. Mithridate, appuyé par Zorsine roi des Siraques, et secondé par les Tauriens, fit quelques efforts pour conserver le trône. Il en fut chassé sans espoir de retour, et n'ayant plus de ressources, il épousa Bérénice veuve d'Hérode, et embrassa la religion juive. Abandonné de son épouse, il abandonna aussi cette religion, retourna au paganisme et alla se jeter dans les bras d'Eunome roi des Adorses, qui avoit assisté les Romains contre lui. Eunome le reçut avec générosité, lui promit ses bons offices auprès de l'empereur Claude, et obtint en effet qu'on lui laisseroit la vie,

31. Extinction de la maison de Thrace.

Cotys roi de Bospore.

(30) Strabo l. XI, p. t. g. 499.

et qu'il ne seroit point mené en triomphe. Sur cette assurance Eunome le remit à des officiers qui le conduisirent à Rome. Il y parla devant l'empereur avec beaucoup de hardiesse et d'intrépidité, protestant qu'il n'étoit pas vaincu, et que sa démarche étoit purement volontaire. Environ vingt ans après il y fut tué par Galba, pour s'être moqué de sa tête chauve, et pour avoir pris contre lui le parti de Nymphidius. (31)

32. Sauromate I, 115 de n. E.

32. Sauromate Ier. succéda à Cotys, à la fin du premier siècle. Jusques-là les rois de Bospore n'ayant pas été défendus par les empereurs contre les Tauriens, avoient rompu toute liaison avec Rome. Mais Sauromate II qui monta sur le trône au commencement du siècle suivant, envoya demander la protection romaine à Trajan, lorsqu'il parut en vainqueur dans l'Orient. Cette brillante expédition de l'empereur en Arménie, en Mésopotamie, et en Arabie avoit pour but nonseulement de soumettre les Parthes et de maintenir son droit à conférer le trône d'Arménie, mais encore de prévenir l'armement des Perses et des Goths, et d'étendre la gloire de son nom. Quand il fut à Antioche il reçut les hommages de plusieurs princes de l'Asie, et entre autres d'un roi des Sarmates, ce qui prouve que cette partie du monde étoit leur ancienne patrie. Dès que le sénat eut reçu la relation des exploits de Trajan, il prononça le décret du triomphe. Mais le destin ne permit pas à l'empereur de jouir des honneurs qui l'attendoient à Rome, il mourut en Cilicie l'an 117. (32)

33. Cotys II. 123 de n. E.

33. Cotys II fut placé sur le trône de Bospore l'an 123 par l'empereur Adrien. Vingt ans après, Antonin donna successivement cette couronne à Rimitalcès et à Eupator qui lui payoit un tribut annuel.

Décadence et chute de Bospore 376 de n. E.

Depuis l'abaissement des Tauriens, Bospore eut encore à souffrir des vexations des Alains, jusqu'à ce qu'ils eussent été domptés eux-mêmes par les Goths. Ce royaume ne gagnoit rien à la destruction de ses ennemis: à peine fut-il délivré des Alains du côté de l'occident, qu'il vit paroître les Sarmates à l'orient du détroit. Ils envahirent le trône après

---

(31) Plutarch. in Galb.
(32) Plin. epist. 12, 13, 14. Eutrop. l. VIII, c. 17. Dio l. LXVIII, c. 29, 30, 31.

l'extinction de la maison de Thrace qui l'avoit occupé pendant deux siècles, et qui finit vers le milieu du troisième. A son déclin elle étoit déjà tellement affoiblie que, loin de servir de premier boulevart à l'empire romain, dont les frontières dans l'Asie mineure commençoient à la rivière d'Halys, les rois ne pouvoient pas même défendre leur propre territoire. L'an 215 ils ne purent empêcher les Goths de passer les Palus-Méotides, leurs états, le Caucase, et de pénétrer jusqu'en Cilicie. Ils étoient enfin réduits à prêter aux Barbares leurs vaisseaux et leurs propres services pour faire le métier de pirates par-tout où l'espoir du butin les attiroit. (33)

34. Depuis cette époque le trône fut presque toujours occupé par d'heureux parvenus. Le premier roi Sarmate fut Sauromate III qui eut Or pour successeur.

Or étoit Sarmate d'origine et père de Criscon. Son vrai nom tiré de l'ortographe grecque, et analogue à la langue sarmate, doit avoir été Grischko, ou Grégoire, avec le surnom d'Orowitsch, ou fils d'Or, comme les auteurs slavons l'appellent. J'ai rapporté dans le sixième livre son incursion dans les provinces romaines, et ses suites.

Sauromate IV fut battu par Dioclétien, l'an 303. Les Chersonites défirent quatre ans après Sauromate V, et s'emparèrent d'une partie de ses états. Son successeur Sauromate VI, fut tué en duel dans les plaines de Caffa en 344. Après sa mort les Chersonites affranchirent les Bosporiens du joug des Sarmates, et leur accordèrent la liberté. Mais ce gouvernement républicain ne dura pas long-temps. Les Chersonites se trouvant trop éloignés de leurs amis, n'empêchèrent pas les Sarmates voisins puissans de Bospore, de faire valoir leurs anciennes prétentions, et de porter Assandre II sur le trône dans la seconde moitié du quatrième siècle. On a vu dans le sixième livre de cette histoire sa trahison découverte, et la fin tragique de son fils.

Ce fut sous le règne d'Assandre en 376 que les Huns firent une irruption en Tauride, et renversèrent le trône du Bospore. Il eut depuis

(33) Plin. epist. 10, 14. Eutrop. l. VIII. Capitol Vita Anton. Pii. Lucian in Macrob.

cette époque la même destinée que tous les royaumes florissans placés sur la route des nations barbares qui se répandirent de l'Orient à l'occident, et le nom du royaume de Bospore disparut.

35. Voici la suite des rois du Bosporè Cimmérien, dont quelques uns ont été en même tems rois du Pont.

Sauromate I, et sa femme Pepaepiris, contemporain d'Auguste et de Tibère.

Rhéscouporis I, contemporain de Tibère et de Caligula. Mithridate, descendant de Mithridate Eupator, contemporain de Claude.

Cotys I. contemporain de Claude et de Neron.

Rhéscouporis II.

Sauromate II.

Cotys II.

Rhoemetalces

Eupator

Sauromate III.

Rhéscouporis III.

Cotys III.

Sauromate IV.

Cotys IV.

Juinthémeus

Rhéscouporis IV.

Teirunes.

Thothorses.

Sauromate V.

Rhéscouporis V., contemporain de Constantin le Grand. (35)

---

(35) Tiré de quelques notices relatives à l'histoire de la Tauride envoyées à l'auteur, d'Odessa l'an 1819 17 Fevrier par Mr le Comte de Langeron Lieutenant-General et Gouverneur général, fondées sur les médailles découvertes en dernier lieu de la collection faite à Odessa par Mr de Blaramberg Conseiller d'Etat.

36. Olbie fondée par les Milesiens dans la 2me année de la 31me Olympiade, répondant à l'an 653 avant notre ère est située selon Strabon (36) sur le Boristhène à 200 stades de son embouchure dans la mer noire. Huit stades grecs faisant une verste, deux cens stades de Strabon font vingt cinq verstes. C'est précisément à cette distance de l'embouchure du Boristhènes dans la mer noire que Mr le Comte de Langeron a decouvert les ruínes d'une grande ville, qui sont celles d'Olbie, sur le Boristhene, vis-a-vis de la rive droite du Boug qui s'y joint, et fait par cette embouchure dans le Boristhene le golfe commun de la mer noire.

---

(36) Fährt man den Boristhenes 200 stadien lang hinauf, so kommet man an eine Stadt die ebenfals den Namen Boristhenes führt und mit einem anderen Namen auch Olbia genannt wird. Sie ist eine groȿe Handelstadt, und ist von den Milesiern gebaut worden. Strabons Erdbeschreibung, überseꝫt aus dem griechische von Penzel. Lemgo 1775. VII Buch. S. 920.

LIVRE VII.

Des Amazones, et des Gynécocratumenes. Origine des Amazones, femmes des Scythes, Syriennes blanches ou Cappadociennes de naissance, dès l'année 1343 avant l'ère chrétienne.

1. Les Scythes des vallées du Caucase, leur patrie originaire, firent une expédition vers le midi de la mer Caspienne, et y conquirent le royaume de Bactriane. Comme cette conquête détermine l'époque de l'origine des Amazones, et comme les anciens historiens négligent souvent de la marquer dans le récit des faits; il faut tacher de la débrouiller.

Selon le témoignage de Trogue Pompée, dont Justin abrèga l'histoire, les Scythes, au milieu de leur domination dans l'Asie, qui avoit duré mille cinq cens ans, firent, parmi plusieurs autres conquêtes, aussi celle du royaume de la Bactriane, à l'orient de la mer Caspienne. Pendant une révolution qui s'y fit dans la moyenne époque de leur domination, plusieurs Scythes émigrèrent de Bactres. Et comme Ninus roi d'Assyrie mit fin à la domination des Scythes l'an 1395 avant l'ère chrétienne: ainsi, en y ajoûtant 750 ans qui sont la moitié de cette domination, nous aurons 2145 avant l'ère, qui correspondent à l'année de la révolution en question et de l'emigration des Scythes de Bactres.

2. Comme dans toutes les révolutions il y a toujours des oppresseurs

(1) Scythis Asia per mille quingentos annos vectigalis fuit. Finem pendendi tributi Ninus rex Assyriorum imposuit. Justini historiarum l. II, c. 4. Breitenhauch zeittafeln tab. 1. fol. 1. Columna I. Ninus stiftete die Assyrische monarchie im Jahre der Welt 2588, nach Christo 1395.

(2) Illinos et Scolopites ingentem juventutem traxerunt secum, et in Cappadociae ora, juxta amnem Thermoodonta consedere. Justin. L. II, c. 4. Thermoodon, fluvius Cappadociae. Ptolemaei Geogr. Tab. I. Asiae. Thémiscyre à l'embouchure de Thermoodon, à la rive méridionale de la mer noire. Köhleri descriptio orbis ant. Norimb. tab. num. 36.

et des opprimés, le même résultat eut lieu dans la Bactriane. Deux princes Scythes du sang royal Scolopites et Illinos, mécontens dans leur patrie, l'abandonnèrent, sortirent de la Bactriane à la fin de la moitié de quinze siècles de la domination des Scythes en Asie, savoir l'an 2145 avant l'ère chrétienne, et partirent, suivis d'une nombreuse jeunesse.

3. Ils dirigèrent leur marche vers la Cappadoce, autrement appelée Syrie blanche qui étoit peuplée d'une colonie Mede, au témoignage d'Hérodote, et voisine des Sarmates selon Pline.

Ils s'y établirent entre le mont Taurus et la mer noire, dans les champs de Thémiscyre, près du fleuve Thermodoon, nommé autrefois Cristallus, parcequ'il étoit gélé quelque fois dans l'été par la chute des eaux des sommets glacés du mont Taurus, au pied du quel il prend sa source.

4. Ce séjour étoit à plusieurs titres préférable au lieu de leur naissance. Tout le district d'Amisène, et particulièrement celui de Thémiscyre qui en faisoit partie, ont une température plus douce et plus agréable que le climat brûlant de la Bactriane. Sous ce beau ciel est une plaine immense fermée d'un côté par le Pont-Euxin, de l'autre par des montagnes couvertes de bois, et de la cime desquelles on voit tomber en cascades une quantité de ruisseaux qui forment une espèce d'amphithéâtre. Au milieu de la plaine, serpente la grande rivière de Thermodoon appelée aujourd'hui Karmilie, par les Turcs, dont tous ees ruisseaux viennent grossir le cours, en fertilisant les terres qu'ils trouvent

---

(3) Cappadociae pars praetenta Armeniae-hinc nomades Sarmatae. Pl. l. VI, c. 13. Erant Cappadoces, antequam Persae imperitarent, ditionis Medorum. Herod. l. I, p. 47. Kappadokier auch weisse Syrer genant, stammen von den Medern. Breitenhauch zeittafeln. Berlin 1785. T. I, fol. 3. La rivière nommée Karmili paroit être la même que Thermodoon. Géographie ancienne abregée par Mr d'Anville à Paris 1768, p. 35. Asia minor. Cristallus, parcequ'il géloit en été. Plutarque des fleuves. — Dénis nomme les rivages de Thermodoon, glacés; Eustathe dans les comment sur Dénis. Petit sur les Amazones. Leide 1718, p. 35. Strabo l. XI, p. 502, l. XII, p. 542, 543 texte grec.

(4) Strab. l. XII, p. 542, 543, lib. XI, p. texte grec 502.

sur leur passage. Plus loin à l'occident et sur une ligne parallèle au Thermodoon, coule encore le fleuve Iris, qui après avoir reçu le tribut de deux autres rivières, et baigné les murs de la ville d'Amasie, va se jeter dans la mer Noire. Toute la contrée présente une vaste prairie. Les yeux se promènent au loin, d'un côté sur de gras pâturages où sont répandus d'innombrables troupeaux, et de l'autre sur des champs couverts de blé, de sarrasin et de millet dont on y a toujours fait de mémoire d'homme, d'abondantes récoltes. La côte maritime est un jardin continu formé par les productions spontanées de la terre. Elle est peuplée de bêtes fauves, et de toute espèce de gibier. Elle produit sans culture des noix, des poires, des pommes, des raisins, et les différens fruits de chaque saison. Les arbres en sont couverts, et la nature libérale, se chargeant seule des peines de l'entretien, n'attend la main de l'homme que pour cueillir ses bienfaits. Les Bactriens furent exterminés en Cappadoce.

5. Mais les compagnons d'Ilinos et de Scolopites, jeunes pour la plupart, inquiets, turbulens, et impétueux, furent peu touchés de tous les avantages qui sembloient devoir les attacher à cette nouvelle patrie. Au lieu d'en jouir paisiblement, ils voulurent dominer, s'étendre et s'enrichir par le brigandage. Ils irritèrent par cette conduite insensée les naturels du pays, qui conspirèrent contre eux, et les exterminèrent.

Il ne resta de cette nouvelle colonie que des femmes et des enfans.

6. Leurs veuves devinrent Amazones. Les femmes dont la perte de leurs maris, agravée par le chagrin du veuvage, ne pouvant attendre leur salut que d'une entreprise héroïque, prirent une résolution courageuse dont la nécessité paroissoit leur faire une loi. Elles s'assemblèrent, et jurèrent, sinon de venger la mort de leurs maris, du moins de défendre à main armée les limites de leur territoire. Elles se contentèrent d'abord d'en éloigner l'ennemi, mais quand une fois elles se sentirent un peu plus aguerries, elles ne tardèrent pas à tenter au loin le hasard des combats. (a)

---

(5) Ibi per multos annos spoliare finitimos assveti, a conspiratione populorum per insidias trucidantur. Justin. hist. lib. II, cap. 4.

(a) Justin. l. II, c. 4. Strabon, l. XI, p. 504.

Une de leurs reines (b), distinguée par sa force et par sa bravoure, Antiope. leva une armée qui n'étoit composée que de femmes. Elle les exerça pendant quelque temps, et les conduisit ensuite chez ses voisins. Ses premiers succès lui ayant enflé le cœur, elle mena son armée plus avant: et la fortune la favorisant de plus en plus, elle prit un nouvel essor. Elle se donna pour la fille de Mars, et profitant de la terreur que ce nom répandoit à son approche, elle arma par-tout sur son passage les femmes contre les hommes, leur donna sur eux une autorité absolue, leur fit un amusement de la fatigue, un divertissement de la guerre, et un point d'honneur d'abandonner le fuseau et tous les soins domestiques à ceux qu'elles avoient coutume de servir comme des maîtres.

7. Cette subversion fut accompagnée de cruautés inouïes. On mutiloit les enfans mâles dès qu'ils étoient nés, pour les rendre incapables des exercices militaires. On brûloit la mammelle droite aux filles, afin qu'elle ne les empêchât pas de tirer de l'arc. Plusieurs écrivains prétendent que cette pratique a donné lieu au nom d'Amazone, qui signifie en grec, sans mammelle. (7) Mais n'est-ce pas la vanité qui a fait trouver aux Grecs leur langue et leurs divinités chez toutes les nations dont ils ont occasion de parler.

On vient de voir que l'origine des Amazones étoit entièrement étrangère aux Grecs: et d'ailleurs on fait dériver leur dénomination d'un fait qui n'est pas exact, puisque suivant l'avis d'un fameux tireur, on doit tendre l'arc au-dessus de la poitrine. (8) S'il falloit déterminer le nom primitif des Amazones, il seroit plus naturel de s'arrêter à celui de Samczony c'est-à-dire les seules femmes en langue Sarmate et Slavon.

8. Quoi qu'il en soit on applique cette dénomination aux femmes qui portent des armes ou seulement des habits d'homme. C'est pourquoi

---

(b) Otrere et Antiope reines des Amazones avaient élevé un temple de pierre à l'honneur du Dieu Mars, vû qu'elles se glorifiaient de l'avoir pour auteur de leur race. Apollonius de l'expédition des Argonautes livre II, vers. 384.

(7) Diodor. Sic. l. II, c. 27.

(8) Le brigadier Goritsche Circassien, tué à la prise d'Oczakow.

le capitaine Francisco d'Orellana quand il fit la découverte du fleuve de Maragnan vers l'an 1539, ayant aperçu des femmes, armées sur le rivage, lui donna le nom de rivière des Amazones.

Dans l'Amérique méridien.

Exploits de Amazones.

Les Amazones ne céderent en rien aux plus vaillans hommes de leur temps. La reine dont nous avons parlé, après avoir établi parmi ses troupes une exacte discipline, porta son empire au-delà du Tanaïs, et elle fut tuée dans une bataille, où elle avoit donné de grands exemples de courage. Elle avoit bâti à l'embouchure du Thermodoon une grande ville qu'elle nomma Thémiscyre, où elle fit élever un palais magnifique.

10. Sa fille lui succéda, et se montra digne d'une telle mère dans toutes ses actions. Dès sa plus tendre jeunesse, elle menait les jeunes filles à la chasse, et leur faisoit faire tous les jours quelque exercice de guerre. Elle porta ses armes fort avant, et joignit à ses états tout le pays qui s'étend depuis le Tanaïs jusqu'à la Thrace: pays au centre duquel se trouve la Tauride. (10) Ce fut là qu'elle éleva des temples, et qu'elle institua des sacrifices en l'honneur de Mars, et de Diane surnommée Tauropolitaine. (a) Son respect pour les dieux, la douceur et la justice de son gouvernement lui gagnèrent l'affection de tous les peuples conquis.

11. Après une longue suite de victoires, qui n'étoient pour ainsi dire que des marches triomphales, ces héroïnes revenant d'Europe en Asie, en soumirent une partie considérable, et elles étendirent leur domination jusques dans la Syrie.

Les reines filles de Mars eurent l'ambition de soutenir l'honneur de leur race. Elles firent toujours croître la gloire et la puissance de leur nation. On prétend qu'elles fondèrent Smyrne et Ephese, mais je trouve dans Strabon que l'ancienne Smyrne reçut seulement son nom de l'Amazone qui la possedoit, que la nouvelle ville fut bâtie à quatre stades

(10) Ovide loc. cit. Hygini fab. 5.

(a) Ovid. ex ponto l. III, epist. 2. Hygini fab. 515. Valerius Flaccus, Apollodorus. Schraderi tab chronol. Homere Odyss. hymn 1 et 2 in Venerem. Hesiodi theogonia. Strab. l. XIV. p. t. g. 633.

de l'ancienne, au témoignage de Pausanias par Alexandre le grand et qu'Ephese fut fondée, selon Herodote, par Colophone. (11).

12. Le bruit de leurs exploits jeta un tel éclat, que le roi Eurysthée crut imposer à Hereule un de ses plus grands travaux en éxigéant qu'il lui apportât le baudrier de l'Amazone Hyppolite.

Deux reines, Marthésie et Lampeto, commandoient alors deux armées, dont l'une défendoit les frontières du royaume, tandis que l'autre portoit la guerre au dehors. Elles prirent plusieurs villes de l'Asie, et en rasèrent quelques-unes, et elles occuperent effectivement la Tauride.

13. Marthesie etendit son royaume au delà du Tanaïs. Après avoir amassé d'immenses richesses, elle envoya ses trésors dans son royaume en Europe, et les fit escorter par une grande partie de son armée. Elle ne conserva dans l'Asie mineure que le petit nombre de troupes qu'elle jugea nécessaire pour s'y maintenir. Cette imprudence ne tarda pas à lui devenir funeste. Ses ennemis informés du peu de forces qui lui restoient, se rallièrent promptement, et lui livrèrent une bataille où elle fut tuée.

14. Sa fille Orythie lui succéda. Elle se fit généralement respecter et admirer par sa grande habileté dans l'art de la guerre, et par la pureté de ses mœurs. On assure qu'elle conserva sa chasteté pendant toute sa vie. Sous son règne, Hercule résolut d'exécuter l'ordre que lui avoit donné le roi de Mycene. (a) Il partit l'an 1243 avant notre ère, avec neuf longs vaisseaux que montoit l'élite des jeunes gens les plus distingués de la Grèce.

---

(11) Pausanias l. VII. Achaia, c. 5. Herodot l. I, p. 12 edit de Hamboech in 12.

(a) L'opinion commune est que Thèsée regnait à Athènes et y fut attaqué par les Amazones l'an du monde 2734 par la vengeance comme compagnon d'Hercule, et comme l'an du monde 3950, = a l'époque de la naissance de J. C. donc 3950 - 2734 les Amazones ont été en Attique l'an 1226 avant la naissance de notre Seigneur c'est-à-dire sept ans avant le commencement de la guerre de Troie, qui dura dix ans et demi, et finit l'an 1209 avant cette ère.

Battues par les Grecs.

Orythie faisoit alors une guerre offensive, et sa soeur Antiope commandoit l'autre armée sur les frontières du royaume, la troisième avoit la surveillance du port. Les Grecs cinglèrent avec assurance dans le port des Amazones qui s'y trouvoient en petit nombre, ne croyant pas avoir d'ennemis à craindre du côté de la mer. Aussitôt qu'elles se voient assaillies par les Grecs, elles courent aux armes, et font pendant quelque temps une vigoureuse défense. Mais bientôt accablées par la supériorité des agresseurs elles succombent presque toutes, et celles qui échappent au fer de l'ennemi, sont obligées de se rendre. Les deux soeurs de la reine Antiope, Menalippe et Hyppolite sont prises; l'une tombe au pouvoir d'Hercule, et l'autre entre les mains de Thésée.

Hercule demande à Hyppolite, devenue épouse de Thésée, qu'elle lui remette son armure, et lui offre à ce prix la liberté de sa sœur. Cette proposition est acceptée avec joie, on fait l'échange de l'auguste captive, contre les armes qui étoient l'objet de l'entreprise, et Hercule va les porter à Euristhée.

15. Elles se relèvent en Tauride 1234

15. Les Amazones prisonnières furent envoyées en Grece. On embarque un bon nombre de prisonnières sur trois vaisseaux pour les transporter. Mais on ne prit pas toutes les précautions que la prudence exigeoit, pour s'assurer de la soumission de ces captives qui parloient une langue particulière, et qui sous les dehors d'une résignation trompeuse, pouvoient aisément concerter un plan de révolte. Elles n'y manquèrent pas, et l'exécution de leur complot fut l'ouvrage d'un moment. Pendant le trajet elles s'emparèrent, au milieu de la nuit, des armes de leurs gardes, les poignardèrent, et en s'affranchissant ainsi, elles devinrent maîtresses des vaisseaux. C'étoit risquer de payer bien cher leur liberté, car elles ignoroient l'art de la navigation. La fortune leur tint lieu d'expérience, et après avoir vogué quelque temps à la merci des flots, elles furent poussées par un vent frais dans les Palus-Méotides.

---

(15) De Sauromatis ita memoratur: dum Graeci praliati sunt cum Amazonibus, post victoriam praelii ad Thermodontem facti, abierunt portatae tribus in navibus, quascunque capere potuerint. Herodot, lib. IV, pag. 409.

Elles abordèrent sur les côtes escarpées où les Scythes libres avoient leurs habitations. Cette côte septentrionale de la mer d'Asow où elles débarquèrent, est fort élevée au-dessus de la mer d'Asow et même de la mer Noire. Elle étoit alors occupée par les Scythes royaux qui se croyoient maîtres de tous leurs compatriotes. (a). Elles combattent les Scythes royaux.

Comme les Amazones dans la vue d'étendre les limites du royaume de Thémiscyre, avoient porté depuis long-temps en Asie le théâtre de la guerre, elles avoient abandonné leurs anciennes conquêtes en Europe, et n'en avoient pas même conservé le souvenir. Ainsi quand les intrépides affranchies eurent mis pied à terre, elles ne reconnurent ni le pays où elles arrivoient, ni les Tauriens leurs anciens sujets, ni les Scythes avec qui elles avoient une origine commune. Au-lieu de montrer une conduite amicale, elles débutèrent sur la côte par des hostilités, poussant devant elles quelques riverains timides, exterminant ceux qui résistoient, et prenant leurs chevaux.

Leur paix et mariages avec les Scythes.

Elles allèrent camper assez avant dans les terres pour que les engagemens devinssent plus sérieux et plus fréquens. De leur côté, les Scythes avec qui elles en venoient aux mains, avoient oublié la tradition des anciens exploits d'une armée de femmes originaires de l'Asie. Ils ne pouvoient reconnoître ni la langue, ni l'habillement de ces étranges pirates, et ils crurent d'abord que c'étoit l'avant-garde d'une armée, composée de jeunes gens du même âge. C'étoit une idée assez naturelle à la vue d'une petite troupe de guerriers remarquables par la petitesse de leur taille, par le timbre de leur voix, par la grâce de leurs évolutions, et par le caractère général de leur physionomie, tout-à-la-fois douce et martiale, mais plus propre à inspirer la confiance, qu'à répandre l'épouvante. Les Scythes ne les reconnurent pour des femmes qu'après quelques escarmouches où ils furent vainqueurs. (b)

(a) Hérodot. l. IV, p. 304, 408. Voyez la carte géographique.

(b) Commissa cum eis pugna potiti cadaveribus, demum noverunt esse foeminas; consilio habito, visum est nullam esse occidendam. Hérodot. l. IV, pag. 409.

16. Alors ils tinrent conseil, et resolurent de n'en plus tuer aucune. Ils envoyèrent de petits groupes de jeunes gens se promener en nombre égal à celui de ces étrangères qu'ils apercevoient hors de leur camp, à peu de distance de celui des Scythes. Cet essai ne fut pas infructueux. Les Amazones jugeant au maintien de ces groupes isolés que leurs prétendus ennemis ne venoient pas pour leur nuire, s'excitoient mutuellement à ne pas attaquer, et s'approchoient aussi paisiblement.

17. Dans une de ces promenades, où les deux partis s'accordoient à respecter une trève dont personne n'étoit convenu, un jeune Scythe rencontre une Amazone qui l'invite par signes à revenir le lendemain, en lui donnant à entendre qu'elle reviendra au même endroit avec une compagne. Il fait son rapport à ses commandans qui lui ordonnent de se trouver au rendez-vous avec un camarade. Ils y vont, et ils y trouvent la guerrière seule qui attendoit sa compagne. (a) On parle d'abord sans s'entendre, et bientôt on s'entend sans se parler. La sécurité s'établit de part et d'autre, la franchise des manières compense l'obscurité des premières explications, on se trouve respectivement engagé avant de s'être lié par des promesses, on se fait des présens réciproques dont la nouveauté fait le moindre prix, et dont l'intention relève la valeur, On se sépare avec l'expression du regret, et l'assurance qu'on se reverra le lendemain, et qu'on n'attendra pas pour se promener que le soleil soit si élevé sur les deux camps. Le lendemain d'autres jeunes gens suivent de loin leurs camarades, et cherchent de leur côté de pareilles aventures. Bientôt de nouvelles rencontres, forment des liens nouveaux. Dans la même plaine, où naguère on se provoquoit par des menaces, où l'on se défioit aux combats par des cris de mort, on ne s'attaque plus que par des signes de bienveillance, on ne s'approche que pour se témoigner le désir de vivre ensemble,

---

(a) Adolescens ad locum praesto fuit et reperit Amazonem expectantem sociam Hérod. lib. IV, pag. 410.

18. Enfin les deux camps, qui paroissent trop éloignés depuis que l'armistice a fait de l'intervalle qui les sépare, une cour d'amour, s'avancent au milieu des cris de joie de toute la jeunesse, ils s'unissent étroitement sur la foi d'une paix négociée sans artifice, et conclue sans traité. Les jeunes Scythes épousent les Amazones dont ils ont fait choix, et le droit de conquête va faire des heureux, sans que personne s'en afflige.

19. Le premier acte de complaisance que les Amazones accordèrent à leurs maris fut d'apprendre leur langue, dont l'usage étoit perdu chez elles depuis plusieurs années pendant lesquelles cette race d'héroïnes avoit parcouru tant de contrées différentes. Etant une fois parvenus à se faire entendre de leurs femmes, les Scythes leur dirent: »Nous avons »nos parens et nos biens dans l'intérieur des terres, cessons de camper »et de mener une vie oisive. Nous allons retourner à la horde. Venez-y »avec nous, vous y serez nos seules femmes.« — »Non, répondirent les »Amazones, nous avons bien pris la résolution de vivre toujours avec »vous, mais pas chez vous. Il nous seroit impossible de nous accorder »avec les femmes de votre nation, dont les mœurs et les habitudes sont »absolument différentes des nôtres. Nous ne connoissons pas leurs ouvra»ges; notre plaisir est de tirer de l'arc, de lancer des javelots, de monter »à cheval. Vos femmes au contraire, constamment occupées de travaux »paisibles, passent leur vie dans leurs chariots, et n'en sortent jamais »pour aller à la chasse, ni pour prendre d'autres amusemens qui ressem»blent aux nôtres. Ainsi notre société leur seroit insupportable. Si elle »vous convient, si nous vous sommes chères, si vous voulez agir en époux »fidelles et justes, allez demander à vos parens une partie de vos biens, »et revenez habiter avec nous.

19. Leur passage en Asie.

20. Les jeunes époux sentirent la justesse de cette observation: ils n'eurent pas de peine à obtenir de leurs familles un partage équitable de leurs biens, et ils revinrent ensuite auprès de leurs femmes.

---

(18) Quotidie castra propius admovebantur eam quisque uxor emhabens— Ibidem.

21. Alors elles représentèrent à leurs maris qu'il y auroit de l'imprudence de leur part à demeurer dans le voisinage de leurs parens, dont la haine pourroit un jour se ranimer contre elles, soit par le souvenir du dégât qu'elles avoient fait dans le pays, soit par la jalousie d'une alliance qui privoit les vieillards de la société de leurs enfans. Elles dirent que la proximité du Tanaïs offroit une barrière naturelle contre des entreprises qu'il étoit sage de prévoir; elles engagèrent donc leurs maris à passer ce fleuve avec elles, et à transporter leur demeure en Asie. Les jeunes Scythes consentirent encore à cette proposition; ils firent le trajet du fleuve, et ils allèrent s'établir en Asie, à trois jours de marche, et à la même distance des Palus-Méotides, vers l'orient dans la Sarmatie Asiatique.

22. Leurs moeurs.

22. Les Amazones conservèrent dans cette nouvelle patrie leur ancien esprit guerrier, et le communiquèrent même aux femmes du pays. Elles les accoutumèrent à partager leurs plaisirs, leurs exercices et leurs dangers; tels que l'équitation, la chasse et la petite guerre. Elles leur inspirèrent le goût des armes et de l'habit militaire, et enfin leur firent adopter leur loi, qu'aucune fille n'obtiendroit un époux, qu'elle n'eût tué un ennemi. Cette condition rigoureuse étoit cause que plusieurs d'entre elles vieillissaient ou mouroient sans être mariées.

23. De cette manière les Scythes ont abandonné la Tauride à la suite de l'avis des Amazones devenues leurs femmes et gynécocratumènes, leurs femme maîtresse; ils ont passé le Don et se sont fixés dans la Sarmatie Asiatique à trois jours de marche vers l'orient et autant de la Méotide. La suite de l'historie des Amazones Gynécocratumeues dont l'origine est indiqué n'appartient qu'à celle de la Sarmatie, et plus à la Tauride.

---

(21) Agedum proficiscamur e regione hac, et Tanai transmisso, illic habitemus. Huic quoque rei obtemperavere adolescentes, trajectoque Tanai, et a Tanai trium dierum orientem versus, totidemque a Meotide palude et aquilone itinere confecto, pervenere ad eum locum quem nunc incolunt, ubique subsederunt Herodot. lib. IV, pag. 411. 600 stadia=trium dierum iter. Herod. lib. II.=Uni gradui meridiani seu aequatoris=104 verst.

Car Hérodote donne aux Amazones depuis leur passage dans la Sarmatie Asiatique le nom du pays qu'elles occupèrent nom *compatriotique* de Cappadociennes parce que les Cappadociens aussi bien que les Sarmates étaient Mèdes d'origine. Il ne les appèle pas de Amazones parce qu'elles ne l'étaient pas. Elles n'étoient plus femmes seules, Samczony mais femmes mariées. Là dans leur nouvelle patrie adoptée de Sarmatie, elles vécurent et se multiplièrent à l'orient du Don dans l'Asie; et se perdirent dans l'abime des siècles.

LIVRE VIII.

Des Sarmates en Tauride.

1. Les Scythes amenerent de la Médie une colonie nommée Sauromates et l'établirent à l'orient de la rive Asiatique du Don.

2. Mithridate Roi de Pont faisant la guerre aux Romains, fit alliance avec ces Sarmates Asiatiques, leur fit passer le Don en Europe et les dirigea contre les Scythes alliés des Romains.

Là les Sarmates subjuguèrent les Scythes et firent changer le nom de Scythie qu'ils occupérent en Europe en celui de Sarmatie Européenne. La partie de cette histoire (1) n'entre dans celle-ci que depuis la période, où les Sarmates occuperent la Tauride. Vers la fin du 13me siècle avant nôtre ère, la colonie des Sarmates s'est trouvée augmentée de celle d'un certain nombre de femmes de cette union, vêtues en homme, allant à la chasse et à la guerre comme leurs aïeules; et cette tribu fut dépuis nommée Gynécocratumènes, c'est-à-dire issues où les femmes règnent.

3. Dès l'an 81 avant notre ère, les Sarmates nombreux, passèrent le Don, entrèrent en Europe, exterminèrent une partie des Scythes Scolotes, subjuguèrent l'autre, et devinrent maîtres de presque toutes leurs possessions.

Ainsi toute la vaste étendue du pays entre le Don ou *Tanaïs*, la mer Noire, le Danube, la Vistule, la mer Baltique et la mer Glaciale reçut le nom de Sarmatie Européenne, (a) sans cependant cesser d'être

---

(1) Recherches historiques sur l'origine des Sarmates et Esclavons ou Slaves par Mr S. S. de B. à S. Pétersbourg 1812 chez Pluchart.

(2) Pompon. Mela. lib. IV. Scythes, ch. 2 et 8.

(3) Voyez lib. VII. Amazones. — Plin. 6 et 7. — Curt. lib. II.

(a) Ptolem. tab. 8. Europae.

habitée comme la Sarmatie asiatique, par plusieurs peuples d'origines différentes, et qu'on ne nommoit Sarmates, qu'à cause du pays. Tels étoient les Finois, et les pêcheurs d'ambre les Estiens, qui à compter des premiers siècles s'étendoient depuis les bornes méridionales de la moderne Lituanie vers le nord; tels étoient les Scythes dans leurs anciens cantons; (b) les Vandales sur le rivage méridional de la mer Baltique, les Peucins et les Bastarnes au nord du Niestre, (c) qui tous, excepté les Finois, appartenoient à la nation germanique. Tels furent encore les Venetes compatriotes des Sarmates (d) peuples nombreux, et qui prêtèrent leur nom au golfe de Frischhaf, sur les bords duquel ils s'étoient fixés. Beaucoup d'autres peuples enfin étoient encore subdivisés sous le nom de Sarmates en cent différentes tribus qui habitoient jusqu'aux côtes étroites de l'embouchure du Nieper, qu'ils nommoient *Kosa* ou langue de terre sous l'eau.

4. Puissance des Sarmates au temps de Mithridate. Il en fait passer en Europe.

4. Dans le siècle qui précéda notre ère, les Scythes étoient assez puissans pour refuser le passage à Mithridate, roi de Pont, lorsqu'il voulut porter la guerre en Italie. Il fut obligé de les combattre, et après les avoir vaincus, il les croyoit encore trop dangereux pour s'y fier. Ce fut dans l'intention de les contenir, qu'il aida trois tribus de Sarmates qui lui étoient attachées, à passer de l'Asie en Europe vers la Scythie. L'une, appelée Yazyks, s'établit ensuite vers l'occident entre la rivière de Theisse et le Danube, où elle portait le nom de Métanaste, ou Vagabonde, L'autre nommée Korolle, et la Basilienne ne tardèrent pas à la suivre.

5. Ovide nous apprend que Mithridate maître de la presqu'île de Trachée comme de toute la Tauride, placa ces Sarmates dans la ville de Tauros ou Tauropole, située sur le cap Parthénion; car dans la description du fameux temple de cette ville, Ovide parle d'un Sarmate qui

---

(b) Ptolem. tab. 8. Europae. — Tacit. de situ et morib. Germanorum.
(c) Procop. de bello. vandal. lib. I, II, p. 178. Edit. de Paris. — Strab lib. VII, p. t. 9290. — Ptolem. tab. 8. Europ. — Pline lib. III, ch. 12.
(d) Strab. lib. IV. p. t. gr. 195. — Plin. lib. IV, ch. 13. — Ptolem. tab. 8. Europ. — Herodot. lib. V. in principio.

en dit en être natif. (5) Mais ces tribus ainsi isolées se seroient maintenues difficilement au milieu d'étrangers presque ennemis, sans l'assistance et l'union fidèle de toutes les trois tribus.

6. Royaume de Bospore. 6. Dès le 3me siècle, les Sarmates s'étendirent à l'orient de la Tauride, du côté du détroit voisin de la mer d'Asof, cernerent le royaume du Bospore, le minerent insensiblement, et enfin l'envahirent aussitôt après l'extinction des princes de la race des originaires de Thrace. Alors ce royaume réuni à celui des Sarmates devint pour ceux-ci un état considérable. (6) Le siége de ce petit empire fut fixé à Bospore. Sauromates III et Or, maintinrent leur nouvelle prospérité; mais Criscon fils d'Or, au lieu d'imiter ses prédécesseurs, et rechercher l'amitié des Romains, osa passer la rivière d'Halys.

7. Il ravagea tous les royaumes de l'Asie supérieure, qui étoient tombés dans la dépendance de l'empire romain. C'étoit se jouer à un ennemi dangereux. Dioclétien régnant alors, se borna cependant à faire attaquer le Bospore par les Chersonites, et bientôt Criscon, fils d'Or ou Hryszko Orowicz, fut obligé de voler au secours de sa résidence.

Le fils de Criscon, Sauromates IV, fut battu par Dioclétien en 303. Le petit-fils le fut par les Chersonites près de Caffa, et depuis ce jour, le champ de bataille servit de limites aux frontières des deux états.

8. Cette race malheureuse à la guerre, fut éteinte dans un combat singulier entre Sauromates VI et Pharnaces, chef, ou Protévon de Chersone. Ce combat imaginé pour épargner le sang de deux nations, laissoit le vainqueur arbitre souverain de toute chose. Pharnaces en usa avec une modération digne de faire passer son nom à la postérité. A quelques agricoles près dont il avoit besoin, il renvoya chez eux tous les Bosporiens, en leur permettant de se gouverner à leur manière, et affranchit le royaume du Bospore de la domination des Sarmates. Il s'assigna l'étendue de la presqu'île de Cybernique. Les Bosporiens touchés de tant de

(5) Ovid. ex Ponto, lib. III, epist. 2. vers. 45. — Diodor. Sic. lib. II, ch. 27. — Voyez livre I. de cette hist. num. 5.
(6) Zozime lib. II, chap. 21.

générosité, lui élevèrent une statue dans leur capitale. Que pourroit-on faire de mieux de part et d'autre dans ce siècle naguères si vanté? mais l'effet d'une belle action suffit rarement pour éteindre les haines nationales. (a)

9. Les Bosporiens, sans doute assez sages pour préférer le gouvernement monarchique, se donnèrent encore un roi, dont on passe le règne sous silence, comme ne fournissant rien de mémorable. Assandre II, son successeur, trop foible pour reprendre les armes contre les Chersonites, méditoit une horrible perfidie, qui fut découverte, et dont son fils fut justement victime. Assandre avoit marié ce fils à Cherson, pour se procurer la facilité d'y envoyer en secret des emissaires chargés d'incendier la ville; ils furent tous brûlés dans la maison du fils; et peu après vers l'an 375, les Huns qui avoient déjà subjugué les Sarmates de l'Asie vinrent impétueusement renverser le trône du Bospore. Quelque valeureux que fût ce peuple, ne pouvant avoir de secours de ses compatriotes de l'Asie, il fut exterminé dans les plaines de la Tauride, (après 150 ans de résidence) par une nouvelle horde de brigands intrépides, toujours prêts à mourir s'ils ne pouvoient vaincre, et il ne resta pas un Sarmate dans l'espace qui conduit vers le Danube. La Providence à fait ainsi souvent périr les petites et les grandes nations, par des fléaux semblables à ceux qui les avoient fait régner.

10. Nous avons vu ce qu'étoient les Sarmates, nous manquons de l'identité du langage de ces peuples. Mais les anciens Grecs nous disent rarement quelle langue parloient tels ou tels peuples; parce qu'eux-mêmes, habitués à trouver la leur par-tout, négligeoient l'étude des langues étrangères. On parloit grec depuis les Alpes jusqu'au Taurus. C'étoit la langue des sciences et des arts. Chez eux l'éducation commençoit à six ans par le sixième livre de la géométrie d'Euclide et par des leçons de botanique. Ils apprenoient les mots par les choses, rejetoient les inutilités, et devenoient des hommes avant l'âge. Malgré ces avantages la rouille du temps qui ne respecte rien, quand les mœurs s'altérent, ne les a pas plus épargnés que les peuples qui les avoient précédés. Ils vont se relever.

(a) Voyez liv. VII de cette hist.

Des rapports de leur langue avec le Slavon.

Ce qu'il y a de plus évident sur ceux dont nous recherchons l'histoire, c'est qu'à l'époque où ils entrèrent en Europe et en Tauride, la sainteté du droit de propriété cédoit encore à l'iniquité du droit du plus fort; des guerres presque continuelles décidoient de tout, entre les peuples qui ne se fixant nulle part, avoient peu de choses à perdre; même en se mêlant avec d'autres peuples, chacun conservoit son langage. En passant par la Sarmatie chez les Aggrippéens, il falloit se servir de sept interprètes, et les 300 tribus qui demeuroient entre les racines du mont Caucase, avoient toutes des idiomes différens, espèces de dialectes qui ne méritoient pas le nom de langues, et qui cependant empêchoient de s'entendre. Ce n'est qu'au 15me siècle, (10) où un écrivain grec dit avec précision que la langue des Sarmates *ressembloit à l'Illyrique* (a) Or c'est la langue Slavonne qu'on a parlée en Illyrie, et que l'on parle encore aujourd'hui sur les bords orientaux de la mer Adriatique, et l'illyrique récent étoit la langue thrace (b) dont l'Epirote conserve les restes. La posterité des Sarmates subsistait isolément dans la Tauride, comme les Scythes, Goths, Génois, Grecs, Arméniens, Huns. Dans le XVme siècle ces peuples parurent subitement sous le même uniforme, costume, mœurs, religion, et un siècle plus tard, on les vit du même sang et de même langue. Ce n'était pas l'espace de tems qui les transforma. C'était la force qui agit et anéantit rapidement. On vit tous les habitans de la Tauride, Turcs; tels que les Russes devenus maitres de la Tauride dans le XVIIIme siècle les trouverent.

---

(10) Herodot. lib. IV, p. 366. Timosthènes apud Plinium histor. l. VI, cap. 5. Strabo. lib. II, p. t. g. 498.

(a) Chalcondilas de reb. turcicis — L'abbé Fortis, voyage. — Guignes hist. des Huns. T. I. lib. IV, ch. 1.

(b) Jornandès de reb. gothicis cap. 50, 51, 52. Dio. pag. 243. Histoire universelle d'une société, t. 14, lib. III, ch. 25.

LIVRE IX.

De la Tauride sous les Romains, 65 ans avant notre ère jusqu'à l'an 1024 après la naissance de J. C.

1. Les Romains entamèrent la conquête de la Tauride, par celle du royaume de Bospore; mais leur domination n'y fut jamais complète, parce que tantôt ils se rendoient maîtres d'une contrée, tandis qu'on reprenoit l'autre, que souvent ils n'étoient que suzerains d'une ville, et qu'enfin la presqu'île ne leur a jamais appartenu toute entière.

Comme en parlant avec détail de tous les peuples qui ont occupé successivement la Tauride, nous n'avons pas négligé de distinguer les villes et districts qui, n'appartenant point à ces peuples, reconnoissoient la suprématie romaine, nous ne nous étendrons pas davantage sur cet objet. Les exploits des Romains dans cette partie, ont eu lieu à de si grands intervalles les uns des autres dans un espace de onze siècles, qu'on ne peut que résumer les principaux faits.

2. Dans les beaux siècles de la république romaine, la Tauride étoit encore trop pauvre, pour que ces avides conquérans daignassent y pénétrer. Il leur falloit des trônes à ébranler, de vastes états à usurper, pour récompenser le patriotisme, pour gratifier les patriciens, pour créer de nouvelles places en leur faveur, et les exciter pendant leur proconsulat, à tirer de ces nouvelles provinces de nouveaux trésors. Quand l'aigle romaine étendoit ses ailes, les rois des trois parties du monde trembloient; car l'orgueilleuse république n'en vouloit pas moins à leur gloire qu'à leur empire; leur humiliation surtout formoit la plus douce de ses jouissances.

2. De la Tauride sous la république romaine et de ces fiers Républicains.

3. Des sentimens si étrangers au droit sacré des nations, si peu d'accord avec la générosité qu'inspirent les vertus, devoient exciter une profonde haine; mais celle des souverains entre eux, la diversité de leurs intérêts personnels, s'opposoient à la réunion de leurs forces; contre une ennemi habile à les diviser, et qui n'en caressoit quelques-uns, que pour les traiter tous successivement en maîtresse du monde. Les Romains d'alors n'avoient guère de respect que pour eux, et toutes ces vertus tant exaltées de nos jours, n'étoient souvent que de l'orgueil.

Annibal eut vengé les droits des souverains, des républiques et de l'humanité outragée, sans les factions intérieures de Carthage; ce sont elles qui sauvèrent Rome, et l'on peut juger que Rome seule les excitoit, par la perfidie qui la fit triompher aussi du génie de Mithridate, roi de Pont et du Bospore. Ce prince indigné du joug romain, s'étoit allié au roi d'Arménie, et à tous ceux de l'Asie mineure pour secouer un tel asservissement; et c'est au cœur de l'Italie qu'il vouloit porter ses armes. Inaccessible à toute autre passion qu'à celle de la gloire, il n'y eût pas eu de Capoue pour lui. Mais il y avoit dans l'auguste sénat de la superbe Rome plusieurs de ces monstres accoutumés à briser les liens les plus saints de la nature, qui détachèrent le fils du père, qui à cette perfidie ajoutèrent l'infamie de couronner le crime; et qui soutenoient ainsi l'élévation de l'aigle romaine au milieu de l'opprobre. Ce fils, digne d'être l'obligé de tels maîtres, reçut encore le titre trop significatif alors d'*ami du peuple romain*. Mais du moins ce peuple, ce sénat, ne jouirent pas dans leurs murs de l'abaissement d'un si glorieux ennemi; la grande ame de Mithridate sut préférer la mort à l'humiliation. Le troisième héros qui eut tenté de reserrer la republique usurpatrice ne parut plus. Une foule de ses propres heros la soutint, et à leur défaut, des peuples brigands l'aneantirent.

4. Encore avant cette époque critique les armes romaines parurent pour la première fois en Tauride; mais on observe que jamais elles ne se portèrent sur les nations qui environnoient la mer Noire vers le septentrion, et que ce sont ces nations, qui tombèrent sur les provinces envahies par Rome. La valeur de Pompée, le bonheur d'Auguste, qui

plaçoient des rois sur le trône du Bospore, n'épouvantèrent nullement les indomptables tribus des Scythes, et des Sarmates errans depuis longtemps dans la Tauride. Les troupes de Pompée n'atteignirent pas même le Tanaïs. L'an 65 avant notre ère, il mit des garnisons à Taman, à Cherson, à Théodosie, à Ninpheon, aujourd'hui Takelmische près du cap de ce nom (4), à Panticapée, et les Romains conservèrent deux ans la souveraineté de cette contrée: mais la difficulté de la défendre les détermina à céder la couronne du Bospore à Pharnace, ce fils rebelle, et successeur de Mitridate. Pompée n'en excepta que la ville de Phanagorie, qu'il érigea en république, en récompense du premier exemple d'infidélité donné aux autres villes du royaume de Bospore, envers le légitime souverain. Jules-César donna 19 ans plus tard ce royaume à Mitridate le Pergaminien. Puis Auguste y fit succéder Assandre, en réservant le commandement des troupes au patrice Scribonius. Ces deux chefs ayant terminé violemment leurs jours, Agrippa, ministre d'Etat et de la guerre sous Auguste, conféra la couronne à Polémon, et le soutint avec une flotte, à laquelle Hérode, roi de Judée, s'empressa de joindre la sienne par attachement pour Auguste. Le triomphe d'Agrippa ayant été complet, il en refusa les honneurs à Rome, ne commandant que l'armée d'Auguste, qui étoit alors dans les Gaules, et celui-ci à son retour se déroba également à cette flatterie, en n'entrant que la nuit dans Rome.

De la Tauride sous Auguste et sous Trajan.

De notre ère. 14 à 117.

Le lendemain le peuple se rendit devant son palais, maison située sur le mont Palatin, et qui donna depuis le nom de palais à toutes les résidences des rois. Auguste suivi d'une foule immense, se rendit au Capitole, se prosterna devant Jupiter, et mit à ses pieds la couronne de laurier qu'on avoit placée dans ses faisceaux.

5. Deux ans après, lorsqu'Agrippa mourut, 12 ans avant notre ère, malgré tous ces refus de triomphe pour la Chersonnèse Taurique, il crut avoir le droit de la léguer à Auguste, à titre de conquête. Cependant

(4) Formaléoni hist. du com. ch. 15, p. 53. Ptolem. tab. 8. Europ. — carte de la Tauride.

il ne pénétra jamais dans le détroit du Bospore. (5) Sa donation ressemble fort à celle que fit le roi Théodore, baron de Neuhoff: de l'île de Corse à sa famille, pendant sa résidence à Newgate, où il finit ses jours, ou à celle de Hadgi-Ghérey, Khan de la Crimée, qui redoutant la Russie, céda cet empire à Vitolde, grand-duc de Lithuanie, par un diplome scellé avec toutes les formes usitées.

6. Auguste fixa les limites de l'empire romain par son testament, selon les bornes que la nature lui paroissoit avoir posées. Du côté de l'occident, *à l'Océan Atlantique,* vers le nord, *au Rhin et au Danube,* à l'orient, *à l'Euphrate,* et au midi, *aux déserts sablonneux de l'Arabie et de l'Afrique,* et heureusement pour le repos du genre humain, ce plan sage fut agréé par le sénat, et observé par les successeurs d'Auguste.

7. Quoique la Tauride ne paroisse pas comprise dans cet arrondissement, il est cependant certain qu'Auguste en fait mention dans tous ses actes de souveraineté, et que ses successeurs ne discontinuèrent pas de disposer du trône de Bospore, dont la domination s'étendoit jusque dans la Tauride; les Romains, il est vrai, l'appeloient barbare, parce qu'on y résistoit à l'empereur, qu'on n'y lisoit point le testament d'Auguste, et qu'on ne se soumettoit point aux décrets du sénat.

8. L'an 38 de notre ère, l'empereur Claude ôta cette couronne à Polémon II qui l'a tenoit de Caligula. En 49 Mitridate III descendant du grand Mithridate, secouru par les Tauriens et les Siraques, osa se soulever contre l'empire, il fut battu et emmené à Rome.

9. Environ un siècle après Auguste, Trajan né général, élevé en soldat, avide de toutes les sortes de gloire, après avoir été le bienfaiteur de sa patrie, voulut encore en étendre les limites. Il franchit cet immense espace; fit la conquête de la Dacie ou Moldavie, passa en Asie; s'avança au-delà du Caucase, de l'Euphrate, et jusqu'aux Indes, toujours triomphant de ces nations indisciplinées et désunies par leur propre férocité.

---

(5) Diod. Cass. cap. 5, p. 538. — Joseph antiq. jud. lib. XVI, c. 3, 4, 5. — Diod. Cass. lib. LIV, c. 25, 29. — Sueton. lib. III, cap. 19.

La Tauride, le Bospore, subjugués comme les autres, furent réduits à reconnoître la souveraîneté de Rome, et à en recevoir ou des garnisons, ou des princes tributaires.

10. Les légions romaines une fois entrées dans la partie orientale de la presqu'île, se portèrent le long de la côte, jusqu'à l'opulente ville de Cherson, située à son extrémité vers l'occident. Les successeurs de Trajan honorèrent cette partie de leurs diplomes à bulles d'Or; ils employèrent ses forces à combattre les ennemis de l'empire; mais ils la défendirent rarement; et dans certains temps de mécontentement, peut-être eussent-ils rasé Cherson, si les Barbares ses voisins, ne l'eussent mise à l'abri de leur ressentiment.

11. Trajan avoit commencé par ménager cette ville. Il la rendit libre, en ne se réservant que le droit de suzeraineté. Ce qui le prouve, c'est que Trajan y exila le pape, et que les Romains ne reléguoient jamais personne que dans leurs provinces. L'empereur Adrien son successeur, qui commença à régner en 117, suivit une marche tout opposée. Non-seulement il abandonna les conquêtes de Trajan, mais il fixa les bornes de l'empire encore en-deçà de la démarcation d'Auguste, (11) et il négligea de profiter de la position de la Tauride et de ses environs, d'où l'on pouvoit observer les mouvemens de ces nombreuses nations, qui bientôt devinrent redoutables pour l'empire. Adrien sembloit ne voir dans les conquêtes de son prédécesseur, que le vide d'une telle gloire qui obéroit l'état par l'augmentation des légions, l'accroissement des dépenses, et la diminution de ses forces. En conséquence beaucoup de provinces furent remises par lui au pouvoir de ces petits rois tributaires, qui sous l'apparence de vasselage, formèrent promptement des états indépendans de l'empire Romain. (a)

Adrien dédaigne la Tauride. Ce qu'elle devient.

12. Bientôt la Tauride fut désolée, Théodosie devint déserte, Panticapée n'offrit plus au milieu de ses ruines, que l'aspect d'un marché

(11) Pline, qui vivoit sous Trajan. lib. IV, ch. 12.

(a) The hist. of the decline and fall of the Roman empire, by Edward Gibbon, Esq. the. T. I. p. 13.

presque désert. Cherson moins exposée aux excursions des Barbares, parce qu'elle occupoit une petite presqu'île sur un des côtés de la grande, se soutint par les ressources de son commerce. Dans la suite elle se remit sous la protection de l'empire, en se réservant la même liberté, que Trajan lui avoit accordée. Sa banlieue s'étendoit le long de la côte méridionale jusqu'à Bospore. C'est ce qu'on nomma depuis *Climata*, ou provinces romaines, ce qui comprenoit quarante bourgs, outre plusieurs grandes villes. (12) Cette petite province, après le partage de l'empire, resta sous la dépendance de celui de l'Orient, à raison de sa proximité. Nous suivrons les changemens qui survinrent dans chaque siècle, selon les révolutions.

13. Les Sarmates, les Huns, et les Ongres en Tauride.

13. L'an 250 les Sarmates s'emparèrent du trône de Bospore, et de-là infestèrent les provinces romaines de l'Asie, Dioclétien fut le premier à se prévaloir de la dépendance des Chersonnites. Vers la fin du 3me siècle, ils firent par ses ordres, et avec succès, diversion aux tentatives du roi de Bospore; en récompense l'empereur les affranchit du tribut qu'ils payoient ordinairement.

14. Constantin I leur demanda aussi du secours contre les Scythes en 327, et récompensa leurs services par des diplomes honorables, par des engagemens formels d'expédier toutes leurs requêtes sans délai; et il joignit à la liberté du commerce maritime d'amples provisions de toute espèce. Enfin les Chersonnites devinrent si belliqueux, qu'ils défirent les Bosporiens, les affranchirent du joug des Sarmates, et leur rendirent leur liberté en 344, bienfait dont ils jouirent jusqu'à l'arrivée des Huns et des Ongres en 465. (14) Alors ces Barbares se répandirent dans tout le pays qui se trouve entre Cherson et Bospore. Ils prirent l'un, et ne cessèrent d'infester l'autre. C'est à cette occasion que Bospore se mit l'an 527 sous la protection de Justinien dans les premières années de son règne, après avoir secoué le joug des Ongres; une trop dure expérience

Bospore et Cherson réclament la protection de Justinien.

(12) Constant. Porphir. de adm. imp. ch. 42. p. 3 et 14.
(14) Procop. de bello gothico. lib. IV, c. 5, p. 576.

leur ayant appris qu'il falloit quelquefois savoir sacrifier la liberté à la sureté. Les Goths de Mangout reconnoissoient aussi à cette époque la souveraineté de l'Orient, et en suivoient l'armée au premier ordre. (a)

15. Justinien défendit ses anciens et nouveaux sujets de la Tauride, de Bospore et de Cherson, et fit bâtir deux châteaux sur la côte méridionale de la Tauride, Alouschta et Gorzabita. Il existe encore aujourd'hui un bourg sous le nom du premier qui signifie le diminutif *d'Hélène* dans la langue Slavonne; langue très-usitée a la cour de Justinien. L'autre château, qui veut dire montagne *battue ou coupée,* a été converti par les Turcs en *Oursova.* Mais vers le déclin du 6me siècle, il ne restoit plus aux Romains en Tauride que Cherson; car Bospore fut pris par les Turcs en 576. Il paroit cependant que cette ville retomba en 679 sous la suprématie des Chazares, (15) et qu'elle forma de nouvelles liaisons avec l'empire; car lorsque Justinien II fut detrôné, c'est là qu'il fut relégué; et après être remonté sur le trône, il arma une flotte destinée à venger des outrages qu'il avoit essuyés à Bospore, et à Cherson particulièrement. Il leur apprit enfin qu'elles relevoient de l'empire, et sans doute aussi qu'il n'y a rien de plus sacré que le malheur. Il paroit qu'au huitième siècle, les Chersonnites étoient respectueux et fidelles, car Irêne, épouse de Constantin Copronyme, les protégea beaucoup en 745.

16. L'empereur Théophile, qui régnoit un siècle plus tard, cassa leur gouvernement municipal, et envoya un préteur pour toutes les villes qu'il avoit au midi de la Tauride. Ce n'étoit cependant qu'une ombre de souveraineté, car ces villes payoient le tribut aux Chazares. L'empereur Michel envoya St. Cyrille apprendre la langue de ce peuple pour lui faire prêcher l'Evangile. Les Patzinates aussi furent maîtres de la Tauride depuis 894 jusqu'en 1050, et lorsque les empereurs commerçoient avec eux, ils éxigeoient des otages qu'ils faisoient garder dans

---

(a) Procop. de bello goth. lib. IV, c. 5.

(15) Isidori episc. hispalen. hist. Goth. quae desunt in Procopio. p. 252.

Prépondérance de Cherson au Xme siècle.

la château de Cherson: aucun auteur n'en explique la raison. Mais on entrevoit que Cherson étoit devenue la ville de prédilection, parce qu'elle avertit à temps l'empereur de la descente que les Russes méditoiènt sur Constantinople; et Constantin Porphyrogénète, qui écrivoit vers le milieu du 10me siècle, recommande à ses successeurs de ménager les Petchénègues pour le bien de la ville de Cherson, dont ils doivent avoir à coeur de protéger la conservation. En effet, depuis Justinien, jusqu'à la fin du règne de ce prince, on ne voit pas que ses ennemis ayent osé l'attaquer. (16)

17. Alors la plage méridionale depuis Cherson jusqu'à Bospore, continuoit encore d'appartenir aux Romains. Toute l'histoire de la conquête de cette plage par Vladimir, grand-duc de Russie (en 988) atteste la souveraineté que les empereurs d'Orient y exerçoient. Ce n'est qu'en 1027 qu'elle s'est soustraite à leur domination. Mahomet II, la soumit dans la dernière moitié du 15me siècle, et il ne faut pas se méprendre sur les possessions qu'avoit Constantin Paléologue, à Inkerman en Tauride, et vers le Pont-Euxin, dans le voisinage des Chazares. C'étoit un domaine de sa maison, et non de l'empire. Ducas nous apprend que les princes de la maison impériale s'y retirèrent l'an 1204, lors de la prise de Constantinople par les Latins. (17)

---

(16) Constantin Porphyr. de castro Chersonis. cap. 53. — Historisches porte-feuille vom Jahr 1783. Seite 463.

(17) Ducas pag. 74 et 75. Thounmann descript. de la Crimée, p. 38.

LIVRE X.

De la domination des Huns en Tauride, depuis l'an 375.

1. L'origine des Huns se perd dans la plus haute antiquité. Les Chinois, l'une des plus anciennes colonies Egyptiennes qu'il y ait eu et qui a conservé les caractères qui sont les monogrammes de lettres phéniciennes et égyptiennes, parle dans son histoire *d'un peuple nommé Hiong-nu qui étoit leur voisin du côté du nord.* Ce peuple, parlant chinois, de brigands indomptables, étoit devenu agricole, honnête, juste. Alors il s'étoit donné des rois sous le titre de Tanjous. Bientôt il eut une police, un gouvernement, des arts, des sciences: cet empire qui s'étendit fort loin vers l'occident devint formidable et fut connu des Perses, sous le nom de Mogols. Les Chinois ont consacré ces faits dans l'histoire des guerres qu'ils eurent avec ce peuple. (1) **1. Incertitudes sur leur origine.**

2. Il est cependant encore incertain, si la chronique de Confucius existante aujourd'hui est la véritable, depuis qu'un empereur chinois eut la fantaisie d'anéantir toutes les annales de son royaume. Quarante ans après sa mort, on se flatta d'avoir retrouvé un exemplaire de Confucius: mais n'étoit-ce pas un à-peu-près insuffisant écrit de mémoire par un nonagénaire, depuis le décès de ce capricieux empereur. Dans cette incertitude, nous nous bornerons à suivre les Hiong-nus vers les côtes de la mer Orientale, dans le Mogol, dans la Bulgarie Asiatique, que les Chinois prétendent avoir possédée; car leurs connoissances historiques ne s'étendoient pas au-delà avant l'arrivée des Jésuites dans leur empire.

(1) De Guignes Hist. gén. des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tatares occidentaux avant et depuis J. C. jusqu'à présent. Paris 1756 et 58. T. 1, lib. III, IV et VI.

3. Quelques historiens assurent que les Hiong-nus ont été subjugués par les Chinois au commencement de notre ère, et qu'une de leurs branches s'établit à Orembourg, que les géographes du moyen âge nomment Hunnie occidentale ou grande Hongrie. En rapprochant les circonstances, on voit que les Hiong-nus des Chinois, et les Huns des Grecs, sont deux branches fort différentes. Car les Huns dont il est ici question, avoisinoient anciennement la mer Glaciale, ils n'avoient point originairement de rois, ils vivoient sans gouvernement en sauvages, sans aucune espèce de connoissances même sur l'agriculture, ils étoient traîtres et vagabonds, et dans les dialectes de leurs descendans, on ne retrouve plus de traces de l'idiome chinois.

4. L'an 93 le Tanjou ou souverain des Hiong-nus ou comme les Européens ont transformé ce nom, les Huns septentrionaux de la Chine, ayant été battus et réduits à l'extrémité par l'empereur de la Chine, passèrent avec les débris de son peuple la montagne près de la rivière d'Irtisch, et s'établirent au dessus de la rivière de Jaxartes, lequel pays fut appèlé Kiptschak. Le pays qui y est au nord, celui d'Ufa et des Baschkirs, s'appèloit la grande Hongrie. Ces Huns qui s'avancèrent vers les sources du Jaïk ou Oural, firent des conquêtes en Europe. Leurs hordes les plus célèbres furent: les Cosares, les Turcs, les Patsinates ou Petschenegues, les Uses ou Polowecz, les Bulgares.

Ce sont les premiers dévastateurs de l'empire.

Ces Huns sont les premiers Barbares qui vinrent du nord de l'Asie, dévaster les états Européens de l'empire romain. Ils portèrent d'abord leurs ravages vers l'occident, s'emparèrent de la Sarmatie Asiatique, dans le pays riverain du Don, (ou Tanaïs), tuèrent le roi des Alains, (5) (ou Tanaïtes) et forcèrent ce peuple de les suivre à la guerre contre les Ostrogoths, qu'ils chassèrent en Europe au-delà du Tanaïs, en s'emparant de toutes les terres qu'ils possédoient depuis 226, ce qui formoit une durée de 150 ans.

---

(5) De Guignes hist. des Huns T. 1. L'art: des vieux Huns lib. IV. Des Huns occidentaux. lib. V. Des Huns orientaux, Rubriquis, voyages. Amm. Marcel. lib. XXXI. Zozim, lib. IV. Jornand. de reb. got.

5. C'est à-peu-près vers ce temps, que l'histoire semble distinguer de la fable, le petit incident d'une biche poursuivie par de jeunes Huns, et qui en traversant le détroit Taurique, ou selon d'autres, le Don, leur indiqua le passage à gué sur le limon que cette rivière, et les autres charient dans la mer d'Asof. Ils s'assurèrent, en suivant l'animal, que cette mer étroite, n'étoit pas profonde; et ils vinrent apprendre à leur chef, qu'il y avoit de l'autre côté, des habitans qui leur étoient inconnus. Ce fut l'arrêt de leur perte. Aussitôt les Huns prirent les armes, traversèrent le détroit, entrèrent en Tauride sous le commandement de Balamer leur chef. Après avoir renversé le trône de Bospore, ils attaquèrent à l'improviste les Goths, qui occupoient la côte orientale du détroit. Une partie de ce peuple qui cultivoit paisiblement ses champs, se laissa chasser vers le continent, jusqu'au-delà du Danube, les autres furent passés au fil de l'épée, et les Huns restèrent maîtres de la presqu'île.

5. Une biche leur indique le passage du détroit.

Quelques écrivains modernes ont voulu révoquer ce fait en doute, comme contraire à l'état présent du détroit; mais ils sont contredits par le comte de Buffon, qui conjecture que non-seulement la mer d'Asof sera un jour séparée de la mer Noire, ainsi que cela étoit sur le point d'arriver lors du passage des Huns, mais encore, que la mer Noire elle-même sera détachée de la Méditerranée, dès que les fleuves qui s'y jettent, auront amené une assez grande quantité de terre, pour fermer les deux détroits. (a)

6. La Tauride ne peut être comptée que pour un très-petit point, dans l'immense empire que se formèrent successivement les Huns; cependant toujours opprimée, elle ne respira que sous Attila qui succéda aux conquêtes, comme au trône de ses ancêtres, en 434. Ce roi nommé *tyran*, ainsi qu'on les qualifioit tous alors, étoit Hun d'origine, et surnommé le fléau de Dieu; c'étoit sur-tout celui de ses ennemis, car sa passion pour la guerre, l'habitude de voir répandre le sang, l'avoient rendu cruel, atroce même; et sa figure ajoutoit à la terreur qu'inspiroit

6. Attila ménage la Tauride. 434.

(a) Histoire naturelle par le C. de Buffon, T, 1. Théorie de la terre, édition de Berne, 1784. p. 104.

Son portrait. sa renommée. Il avoit la tête longue, le teint brun, le nez plat, les yeux petits, presque point de barbe, stature médiocre, la poitrine large, la taille courte; mais cet ensemble plus révoltant, plus hideux que celui d'un Calmouque, n'empêchoit pas la réunion de plusieurs qualités brillantes. Attilas étoit courageux sans témérité; habile à former ses plans, il les exécutoit avec prudence. Fier avec les étrangers, il se plaisoit à se montrer terrible. Ennemi implacable il vouloit être redouté. Néanmoins il connoissoit, estimoit, et récompensoit la vertu. Ami de ses sujets, il entendoit leurs plaintes, respectoit leurs propriétés, protégeoit les pauvres, étoit clément envers les foibles; il savoit régner sans pompe et sans luxe; et jamais il ne surchargeoit les peuples d'impôts. Ceux de la Tauride jouirent comme ses autres sujets des effets de cette bienveillance.

7. Ses conquêtes.

7. Il étendit sa domination vers le nord dans la Sarmatie Européenne, et fit souvent des incursions dans le sud et dans l'occident. (a) En 451 il s'empara de la Pannonie, et trois ans après, il dominoit depuis le Volga jusqu'au Rhin d'un côté, et de l'autre, depuis la Macédoine jusqu'aux îles de la mer Baltique. Il plaça souvent des rois sur plusieurs trônes, entre autres celui des Chazares alors très-puissant, parce qu'il réunissoit tout le pays au nord du Pont-Euxin et des Palus-Méotides; il y joignit encore depuis, la Tauride, et il envoya en 449 son fils aîné Ellac, avec un titre au dessus de celui de gouverneur. (7)

Mais la domination d'Attila et généralement celle des Huns proprement dits, ne se maintint en Europe, que jusqu'à sa mort. La discorde de ses fils l'anéantit en divisant toutes les tribus; la majeure partie se soumit à l'empire d'Orient et aux Goths, le reste se retira en Asie sur les bords du Pont-Euxin.

8. Des autres tribus de Huns qui succèdent à Attilas en Tauride.

8. Peu après l'extinction de cette domination en Europe, diverses tribus Hunnes d'Asie, qui tiroient leurs noms des districts qu'elles habitoient, ou des chefs qui les gouvernoient, pensèrent à l'exemple de leurs aïeux à venir aussi tenter la fortune. Cutrigur et Utrigur, deux princes

(a) Priscus. p. 64. de Guignes, T. 1. lib. IV. ch. 1.
(7) Prisci fragmènta de legat. ad Attilam.

de la rive orientale des Palus-Méotides, donnèrent ainsi leurs noms à leurs sujets, et entrèrent à leur tête, dans la Tauride qu'ils subjuguèrent. (8) Ils furent suivis par plusieurs autres tribus, que les Russes appeloient Bulgares noirs, *Kloubouk* ou *bonnets noirs*, qui ont habité depuis, la rive occidentale du Niéper.

9. Les Utrigures, s'étant ensuite déterminés à retourner en Asie, rencontrèrent à l'occident du passage du Bospore les Goths Tétraxites, et les emmenèrent avec eux dans l'île de Taman, qu'ils appeloient Svetzia. Les Grecs au contraire nommoient Cimmériens tous les Huns qui occupoient l'extrémité occidentale de l'Asie, du côte du détroit, appelé autrefois Bospore Cimmérien. (a) Les Cutrigures habitoient en-deça de ce détroit,

De tous les peuples qui remplissoient alors la Tauride, ces nouveaux maîtres s'y trouvant les plus nombreux, étoient les plus puissans. Ils eurent peu d'obstacles à vaincre, pour s'établir depuis le Bospore, jusqu'à Cherson et hors de la presqu'île au nord dans les vastes plaines des côtes de la mer d'Asof, jusqu'à la rive droite du Don. De-là, quoiqu'ils reçussent des subsides annuels des empereurs, tantôt alliés, tantôt ennemis, ils infestoient les provinces romaines au-delà du Danube. De leur côté,

10. Les Utrigures, voisins du Pont-Euxin en face de Cherson, s'étendoient jusqu'au Danube (10) et d'accord avec les Cutrigures, ils détruisirent la ville de Capi, avec le bourg Phanagurie qui en dépendoit. Mais selon les justes décrets de la providence, leur tour vint enfin; toutes les tribus s'affoiblirent, soit par le cours naturel des expatriations, soit par le nombre d'ennemis communs; et elles disparurent.

11. La malheureuse Tauride, pendant tout le temps de leur résidence, s'étoit également ressentie de leurs victoires et de leurs déroutes;

---

(8) Procop. de bel. got. lib. IV. cap. 5 et 18, p. 574. Agath. lib. V. p. 154. — Jornand c. 53.

(a) Théophan. p. 55. Anastas. p. 33. Priscus p. 44.

(10) Procop. l. cit. c. 27. l. IV. c. 5 et 18. l. I. c. 27. Prisc. l. 9. p. 65.

les unes la subjugaient, les autres la menaçaient de la vengeance. Située à la gauche du chemin, elle devenoit souvent la proie de quelque détachement de l'armée triomphante, qui poursuivoit sa marche vers le pays fertile que baigne le Danube, et au-delà de ce fleuve, dans les riches provinces de l'empire. Ce fléau ne disparut que pour faire place à la domination des Ongres.

12. Mouvement inexplicable des différens peuples.

12. Il est ainsi diverses périodes dans les annales du monde, où il semble que les nations soient comme forcées de s'entre-détruire, de se déplacer les unes par les autres, et qu'il n'y ait qu'une main invisible qui puisse arrêter ces torrens dévastateurs. Ici l'on voit les Turcs occidentaux, dispersés pendant plusieurs siècles, se réunir, se rélever au pied du mont Altaïs, (11) chasser les Avares de leur pays. Ceux-ci pousser en avant les Savires, peuples Huns, anciens habitans de la Sibérie, qui à leur tour chassent les Ongres, et les Ongres vainqueurs des puissans Chazares, arrivent aux limites de l'Europe. Telle est l'histoire des environs de la mer Caspienne au 5me siècle. Entre dix à douze prononciations et orthographes différentes qu'adoptèrent successivement les Ongres,

Des Ongres en Tauride.

nous nous sommes arrêtés au nom qu'il conservoient alors, et sous lequel ils devinrent assez célèbres le long de la mer Noire et du Danube, pour fonder l'un des plus florissans royaumes de l'Europe, avec l'aspiration de leur nom d'où resulta celui d'Hongrie.

Les écrivains Byzantins les ont nommés Turcs, du nom d'une tribu connue dans l'histoire russe sous celui de Torks; mais les deux seules dénominations remarquables, sont celles de Cutrigermatus, et de Madjares; la première parce qu'elle indique l'émigration des Cutrigures de la Tauride, la seconde parce que les Hongrois, comme descendans des Ongres, l'ont adoptée et qu'ils ne l'ont pas desavouée depuis. (12).

---

(11) De Guignes. Abul-gasi.

(12) Géographie de Busching. Priscus de legat. p. 42, 43. Procop. de bell. goth. l. IV. c. 13. Stritt. m. p. T. 1. p. 570. Thunmann *Geschichte der ost-europ. Völker, Theil 1. S. 38.* Constant, de adm. imp. c. 37, 40. p. 107, 109. Histoire générale de Hongrie par Sacy, T. 1. fin de l'introduction.

13. On les avoit crus originaires des Hiong-nus; et ce n'est que l'extrême ressemblance de leur langue avec certains dialectes finois, qui a fait changer d'opinion. Celle qui les fait descendre des environs du lac de Ladoga, n'est peut-être pas aussi erronée, car la langue hongroise a beaucoup d'affinité avec celles qu'on parle en Laponie, en Carélie, chez les Vogulitzes et autres tribus finoises, parce que toutes descendent des Huns décrits par les Grecs, et particulièrement des Ongres.

14. Selon les écrivains Byzantins du moyen âge, une de ces tribus occupant la Tauride, subsistoit encore dans le treizième siècle en Asie, aux environs d'Orembourg, qui d'après le rapport des voyageurs s'appeloit la grande Hongrie. (14).

C'est en 464 pour la première fois, qu'il est fait mention de la possession des Ongres dans la partie orientale de la Tauride; peu après on voit l'empereur Justin envoyer le patricien Probus (à Bospore) offrir à Ziligdès, roi des Ongres, une somme assez considérable, pour l'engager à se joindre à lui, contre le roi de Perse. Ziligdès le promit sous serment, mais ayant eu ensuite les mêmes motifs d'intérêt, pour s'unir au roi de Perse, il abandonna les Romains, et l'armée Ongre paya de la vie, le parjure de son Souverain. Le roi de Perse découvrant aussitôt par Justin, le peu de fond qu'il devoit faire sur un traître, fit massacrer les 20,000 hommes qu'il avoit amenés avec lui. (a) La première année du règne de Justinien (en 529) cette alliance si nécessaire aux empereurs d'Orient, parut se former plus solidement sous l'heureux auspice de la conversion de Gordas, nouveau roi des Ongres, qui reçut le baptême à Constantinople. Justinien l'accueillit en frère, le combla de présens, lui recommanda la ville de Bospore, qui venoit de se mettre sous

Alliance de l'empire avec le roi des Ongres qui embrasse le christianisme.

Pray annal. veter. Hunnor. 4. part. p. 295. Linguar. tot. orb. vocab. Petropoli editum Bel. de vera orig. et epoc. Hunn. Avar. et Hung. in Pannonia. Исторія Россійской торговли; Москва 1788, стр. 16.

(14) Voyage de Rubriquis, c. 12.

(a) Procop. de bell. got. l. I, c. 12. Justin. p. 143. Thunmann ost-Europ. Völk. 1. T. 5. p. 58. Procop. de bell. persico. p. 93, 576. Edit. de Paris.

sa protection, et au moyen de laquelle les Romains pouvoient commercer avec les Huns. Mais dans ces temps reculés, chez ces peuples encore sans droit des gens, parce qu'eux-mêmes étoient sortis du droit naturel, il n'y avoit pas de liens solides. La fourberie appeloit la vengeance, et la férocité détruisoit tout.

15. Gordas à son retour de Constantinople, fit fondre les idoles, en échangea le métal contre la monnoie courante, sans prévoir que ces deux innovations sont du genre qui irritent le plus facilement le peuple, dans toutes les parties du monde. Son frère Muagères auquel il ne manquoit qu'un prétexte pour se soulever, profita de l'occasion, tua Gordas, investit Bospore, et massacra la garnison romaine. A cette nouvelle l'empereur indigné, fit marcher les différens corps de Goths, sous le commandement de l'ancien consul Jean. A leur approche, les Ongres Utrigures abandonnèrent la ville de Bospore, les Romains la reprirent, (15) et le général persuada à Aigan chef des Ongres, d'engager sa troupe au service de l'empereur; elle suivit l'armée en Afrique sous le commandement du général Bélisaire. Un détachement de cette fameuse tribu, qui s'étoit acquis l'honorable privilége d'attaquer l'ennemi la première, dans toutes les batailles, se trouvoit avec eux; ils rendirent des services signalés aux Romains, et taillèrent en pièces deux mille Vandales, avec leur chef, près de Carthage. Ce chef étoit neveu du roi Gilimen, qui dans sa douleur n'entrevit de consolation que dans la perfidie. Il essaya de corrompre les Ongres par des présens, par des promesses, et il réussit à leur faire jurer, de tomber sur les Romains, au fort de la première bataille. Bélisaire qui n'en fut instruit qu'au moment, eut assez de peine à obtenir leur neutralité, en leur abandonnant les fuyards, car il étoit sûr de l'issue du combat: en effet sa victoire fut complète, et les Ongres l'aidèrent à poursuivre les Vandales vaincus, en se chargeant du pillage.

Un détachement d'Ongres passe avec les légions romaines en Afrique.

16. Pendant les deux années suivantes, ils servirent l'empereur contre les Goths, leurs brillans exploits trouveroient difficilement place dans

16. Leur valeur.

(15) Théophan. anno. 1. Justiniani. p. 149, 150. Justinian. p. 56. Thunmann ostl. Völk. T. 1. p. 60.

d'autres annales, si les Grecs foibles appréciateurs des hauts faits des étrangers, n'avoient consacré ceux des Ongres avec détail. Chorsoman par exemple attaqua seul 70 Goths, et les mit en fuite: pour se venger d'une blessure qu'il en avoit reçue, il osa les aller défier dans leur camp; il repoussa les 20 premiers hommes qui se présentèrent, et ne succomba qu'après en avoir tué un grand nombre. Bulgida, aidé seulement d'un Thrace, défendit la forteresse d'Ancona contre troupe de Goths. En toutes circonstances ils faisoient des prodiges de valeur, et les Romains attachoient un grand prix à les conserver; mais il falloit une continuelle surveillance pour fixer leur inconstance, et prévenir leurs trahisons. (16)

17. Par quelles fautes Justinien appela les Barbares dans l'empire.

17. La mauvaise politique de Justinien, attiroit alors une foule de Barbares et d'ennemis sur l'empire. Les subsides énormes qu'il leur envoyoit annuellement; les sommes qu'il leur prodiguoit lorsqu'ils faisoient mine de s'approcher, les excitoient sans cesse à rompre leurs traités, pour obtenir de nouveaux dons, qu'il eût été plus sûr d'employer à se défendre. (17) En 539 des Ongres coalisés avec les Cutrigures sortirent de la Tauride, passèrent le Danube, et ravagèrent les provinces romaines, jusqu'aux faubourgs de Constantinople. En 548 les Cutrigures seuls, battus par les Bulgares qu'ils rencontrèrent dans la Thrace, retournèrent dans la Tauride. Néanmoins n'étant que peu affoiblis par cette défaite, ils se préparoient à une nouvelle incursion, lorsqu'ils furent invités à se joindre à Chimal, roi des Gépides, dans l'expédition qu'il méditoit contre les Longobardes; mais à leur arrivée sur le Danube, ils trouvèrent le roi en armistice avec ses ennemis. Outrés de retourner sans butin, malgré les subsides qu'ils recevoient de l'empereur, ils passèrent le fleuve et ravagèrent l'Illyrie. Justinien alors imagina de tourner leurs compatriotes les Utrigures contre eux; avec de l'argent, il détermina leur roi Sandil, à entrer en Tauride, avec deux mille Goths Tétraxites, pour faire diversion; mais il n'en acheta pas moins encore la paix; et las enfin de payer si cher l'équivoque amitié de ces peuples volages qui ne vivoient que

(16) Procop. de bello vand. lib. I. c. 2. pag. 205 et suiv.
(17) Procop. de bello persico. lib. II. c. 4.

de rapines, il éleva en Tauride pour la défense de ses terres, les deux forteresses d'Alauchta et de Corzabita. (a)

Cette tardive précaution n'empêchoit pas la Tauride, et particulièrement la ville de Bospore, d'être en butte au premier choc des ennemis, et sous Justin II (en 576) les Turcs s'emparèrent de cette ville, pour se venger de l'alliance que venoit de faire l'empereur d'Orient avec les Vars, et les Chunnes, sujets révoltés. L'année suivante ils prirent également la ville de Cherson. Ces conquêtes leur étoient d'autant plus faciles, que tous les Ongres de la Tauride étoient déjà leurs vassaux depuis plusieurs années.

18. Des Avares.

18. Ces peuples ne sortirent de la domination des Turcs, que pour retomber sous celle des Avares, autrement nommés War-chunnes qui veut dire faux-Avares. Ils sortirent du fond de l'Asie, et s'étendirent des bords de la rivière de Til, jusqu'au Danube, et au neuvième siècle, ils en possédoient encore les environs. Cependant dès le commencement du septième, Organas, homme de génie, se préparoit à relever l'honneur de la nation. Lorsqu'il eut embrassé le christianisme, l'empereur le couronna à Constantinople; et son neveu Kovrat, après lui se déclara roi des Ongres, des Cutrigures et des Bulgares. Bientôt il secoua le joug des Avares, et régna souverainement depuis la mer d'Asof jusqu'au Caucase, et à la mer Noire; mais il eut la foiblesse de partager ses états entre ses cinq fils, en leur recommandant l'union. L'aîné, nommé Bajan, se fixa sur la rive droite du Don; les autres se dispersèrent inconsidérément sur diverses plages, et le règne des Huns finit en Europe, après avoir existé pendant trois siècles. On nommoit Uzes ceux qui y étoient restés. (18)

19. Les Ongres sont subjugués par les Chazares.

19. Les Ongres de la Tauride furent subjugués en 679, par les Chazares, mais ils ne restèrent pas à beaucoup près aussi long-temps sous ce joug étranger, que les autres peuples de la Tauride avoient été sous

---

(a) Procop. de bel. goth. lib. IV, c. 5, p. 575 et c. 19. De Guignés hist. T. I, lib. IV, c. 3.

(18) Thunmann. ost. Europ. T. 1. Seite 99. Nicéphor. Patriarch. B. hist. p. 16, 22, 23. Anna Comnena p. 201. Strit mem. pop. T. 3. Uzica, p. 947. Несторa лѣтопись подъ 388 и 398 годами.

le leur. Après avoir vécu ignorés pendant quelque temps, sept nombreuses colonnes d'Ongres, sorties de la grande Hongrie située en Asie, parurent en Europe vers la fin du neuvième siècle. Ils traversèrent les montagnes ugoriennes, marchèrent plusieurs jours dans les déserts de la Scythie, et traversèsent le Volga. Sept chefs appelés Hetu Moger, sous la suprématie d'un seul, nommé Almus, les conduisoient avec ordre. Le fils du chef suprême se nommoit Arpad.

Lorsqu'ils se présentèrent devant Kiovie, les Russes ayant appris qu'Almus étoit de la race encore exécrée d'Attilas redoublèrent d'efforts pour s'opposer à leur entreprise. Malheureusement ils succombèrent; les Ongres envahirent leurs biens, et à peine laissèrent-ils aux vaincus de quoi subsister. (19)

Les Comanes ou Polowces, que les Russes avoient engagés dans cette guerre défensive, en leur promettant un tribut annuel, se soumirent aussi aux Ongres; mais ceux-ci passèrent bientôt laissant la Tauride de côté, n'osant pas hasarder de s'y mesurer avec les Chazares, et ils allèrent languir au nord-ouest de la plaine sur la rivière de Ros, entre le Don et le Niéper. Il paroît que les Russes leur avoient fait grand peur des Chazares, et que c'est par leur conseil, qu'ils firent le tour de leurs états, par la Gallicie. (a)

20. Ces Ongres, ou plutôt ces Huns, qui ont si long-temps ravagé et intimidé l'Europe, étoient de leur nature si hideux, qu'ils sembloient placés par le Créateur entre l'homme et l'animal; cependant ils se croyoient d'autant plus beaux, qu'on avoit mis plus de soins dans leur enfance, à ajouter aux disgraces de leurs traits un assez grand nombre de cicatrices sur le visage, pour empêcher la barbe de pousser. Ils étoient forts et vigoureux, quoiqu'un peu gros, sans taille, avec le cou fort gros, et les mains et les pieds fort courts. 20. Portrait des Huns.

---

(19) Anonym. secrétaire de Bela, roi d'Hongrie, dans le 13me siècle, publié par Schwanter, sur le manuscrit de la bibliothèque de Vienne. ch. 7.

(a) Recherches sur la Sarmatie, par Jean Potocki, à Vars. T. 1. p. 110. Anonym. secrét. l. cit. ch. 8. Const. Porphyr. de admin. imp. c. 37, p. 105.

Leurs moeurs.

Ces hommes extraordinaires, ne savoient ni lire, ni écrire, ni même s'exprimer clairement dans leur langue. Ils n'avoient ni réligion, ni superstitions; toute leur éducation se bornoit à la chasse, qui devoit les préparer à la guerre. Dans leur enfance ils montoient sur des boucs, tiroient de l'arc sur les rats, et sur les oiseaux; dès qu'ils en avoient la force, on les menoit à la chasse aux lièvres, aux renards qui leur servoient de nourriture; enfin, lorsqu'ils avoient pris leur croissance, ils alloient à la guerre, mais ils n'étoient réputés *hommes*, que lorsqu'ils avoient ôté la vie à un *homme*.

Leur caractère bouillant, et sans frein, puisqu'ils étoient sans morale et sans mœurs, les rendoit si prompts à s'irriter même entre eux, qu'ils se séparoient brouillés le matin sans qu'on sût pourquoi, et se réunissoient le soir, sans qu'on eût eu besoin de les adoucir. Perfides et inconstans dans leurs trèves, ils ne savoient pas distinguer le juste de l'injuste; le mot de vertu, ni son équivalent ne se trouvoit pas plus dans leur langue, que celui de commisération, ou d'humanité. Rien n'égaloit leur goût pour le vin, ni leur passion pour l'or. Néanmoins ils étoient accoutumés dès leur enfance à supporter la faim, le froid, et la soif; et ils ne connoissoient aucune des commodités de la vie; ni même les ressources de la culture. Toujours en plein air, ils fuyoient les maisons en voyageant, ne s'y croyant pas en sureté; et chez eux, on n'auroit pas trouvé une cabane couverte de roseaux.

Ils vivoient de racines sauvages, et de toute espèce de chair d'animaux, sans assaisonnemens, à demi-crue, après s'être assis dessus à cheval, ou l'avoir échauffée, en la tenant entre leurs cuisses. Ils n'avoient jamais qu'un seul vêtement fait de toile, ou de peaux de rats des champs; c'étoit une espèce de tunique attachée autour du cou, et ils ne la quittoient, que lorsqu'elle tomboit en lambeaux. Ils enveloppoient leurs jambes de peau de bouc, se couvroient la tête d'un petit bonnet rabattu, et portoient des chaussures si mal mises, qu'elles les empêchoient de marcher librement.

Les femmes étoient chargées de pourvoir à tous ces besoins. Errans sans cesse d'un lieu à l'autre, ils les trainoient après eux sur leurs cha-

riots, c'est là, qu'elles travailloient, qu'elles élevoient leurs enfans jusqu'à l'âge de puberté; mais aucun d'eux n'auroit pû dire, où il étoit né, puisque toute sa vie se passoit en des lieux différens, sans événement digne de faire époque.

21. Les hommes continuellement à cheval, y expédioient toutes les affaires, achetoient, vendoient, traitoient, et dormoient en se laissant aller sur le cou de l'animal habitué à ce surcroît de fatigue. Ce n'est aussi qu'à cheval qu'ils délibéroient sur les entreprises sérieuses, et souvent à l'instant, ils partoient tumultueusement sous la conduite de leur chef, sans autre préparatif; usant de violence par-tout où ils passoient. La guerre formoit leur unique occupation, comme moyen d'enlever l'or des autres nations, et de se rendre recommandables parmi les leurs. Leurs armes étoient l'arc, la flèche et le sabre. Des os bien affilés tenoient lieu de pointes à leurs traits, et ils les lançoient avec une justesse toute particulière. De près ils se servoient de l'épée, et savoient esquiver les coups qu'on leur portoit. Ils avoient aussi l'art d'enlacer leur adversaire avec des courroies, qui les empêchoient, soit de marcher, soit de faire usage de leurs chevaux; pour eux, ils sembloient cloués sur les leurs, qu'ils choisissoient de grande taille, et qui étoient d'excellens coursiers. Leurs chaussures ne leur permettoient guères de combattre à pied; quand ils entamoient le combat, ils poussoient des cris horribles. Prompts et légers, souvent ils feignoient de fuir, mais c'étoit pour se rallier avec une agilité, qui confondoit l'ennemi. D'ailleurs ils ne connoissoient aucun ordre de bataille, ils se rassembloient par pelotons, couroient çà et là, faisant le plus de mal qu'ils pouvoient de tous côtés. Mais leur vivacité les rendoit peu propres à l'attaque d'un fort, d'un camp, ou d'un ville. En-tout, à la guerre comme ailleurs, ils avoient des ruses, de la cruauté, et peu d'art.

21. Leur manière de délibérer et de faire la guerre.

22. Lorsqu'ils étoient poursuivis, ils attiroient l'ennemi dans des déserts affreux, se dispersoient ensuite par des détours qu'eux seuls connoissoient, et il falloit périr dans ces lieux écartés, dénués de toutes ressources. Rien ne leur paroissoit trop inhumain, ni trop féroce envers leurs ennemis. S'ils n'étoient point en guerre ouverte avec quelques états, ils

ravageoient les pays de leurs voisins, car ils étoient généralement voleurs et brigands, mais fidelles entre eux; ils punissoient même de mort l'assassinat, et le vol considérable, quoiqu'ils ne connussent pas le gibet.

23. Pluralité des femmes. Leurs mariages. Mépris des vieillards

23. Le nombre de leurs femmes n'étoit pas déterminé par la loi, ils en prenoient tant qu'ils vouloient, sans aucun respect pour la consanguinité. Attila épousa sa fille Eska. Une autre singularité de leurs mœurs, c'est leur mépris pour les vieillards, comme s'ils avoient eu la certitude de ne jamais vieillir. Les plus importans services rendus à la nation ne changeoient rien à ce mépris, cependant quelques auteurs les ont peints comme dociles à adopter les maximes des peuples civilisés; peut-être ont-ils entendu parler de leurs descendans les Cutrigures, les Ongres, tribus qui se sont distinguées des premiers Huns, par leur bonté, leur franchise, leur esprit de justice; mais parmi ceux-là il faut encore distinguer les Ongres d'Asie,

24. Caractère des Ongres d'Asie. Leur genre de vie.

24. Qui étoient fougueux, hautains, inquiets, remuans, cherchant querelle aux uns, et prenant soin d'en susciter aux autres, (24) formant sans cesse des projets d'incursions au-dehors, parlant peu, agissant beaucoup, et sachant dissimuler leurs desseins. Les femmes partageoient tous leurs défauts, et les suivoient à la guerre.

Tous ces peuples aimoient l'argent, sans en savoir faire usage, leur vie étoit dure, leur nourriture dégoûtante, et leur négligence plus que sale. Ni ceux qui habitoient les bords du Volga, ni ceux qui avoisinoient le Danube, n'avoient l'idée de Dieu. Ils n'adoroient pas même des idoles. Leurs richesses consistoient en armes, en chevaux, en esclaves; quoique ceux-ci leur servissent principalement à garder leurs troupeaux, ils leur apprenoient à tirer de l'arc, et à monter à cheval aussi bien qu'eux.

25. Leur manière de faire la guerre étoit d'ailleurs très-semblable à celle des Huns, dont on voit qu'ils conservoient les usages et l'intrépidité. Le jour d'une bataille, celui qui savoit sauver le corps de son camarade tué, devenoit son héritier, et s'emparoit aussitôt de tout ce

---

(24) Guthrie. T. XVI, pag. 196. *und folgende*. Procop. de bello goth. lib. III, cap. 14. lib. IV, cap. 3.

qu'il possédoit. Si cette loi fut imaginée pour assurer du secours aux blessés dans le premier âge, la cupidité du second, a pû la leur rendre funeste, chez des nations féroces, qui buvoient le sang des animaux comme le lait, qui égorgeoient leurs prisonniers et qui en dévoroient le cœur. Nous les avons toutes dénommées et suivies, depuis leur sortie d'Asie, leur entrée en Tauride, et leurs invasions jusqu'aux extrémités de l'Europe; en évitant toutefois de nous en tenir aux seuls rapports des Grecs, qui les ont vues de trop près pour ne les pas connoître, et qui peut-être en ont trop souffert pour rester impartiaux; nous ne reviendrons donc plus sur cet objet, ainsi que sur l'origine des Huns, que nous croyons avoir suffisamment discutée et prouvée, dans le commencement de ce livre, et toutes les fois que les événemens nous y ont ramenés.

Leur cruauté.

26. Il est bien naturel que les siècles, les différentes manières de vivre et les divers climats ayent opéré de grands changemens au moral, et même au physique, parmi ces peuples, malgré l'identité de leurs races. Ne remarque-t-on pas de ces dissemblances chez des nations permanentes depuis plus d'un siècle, tels que les Allemands et les François? et peut-être, abstraction faite des circonstances individuelles, parce qu'ils comptent plus ou moins de degrés sur le méridien. Les habitans des pays méridionaux sont vifs, bruns, ardens d'esprit, et paresseux de corps. Ils ont le nez long, les yeux et les cheveux noirs. Au contraire ceux des pays septentrionaux, ont les cheveux blonds, le teint blanc, les yeux bleus, le visage rond, et sont flegmatiques et laborieux.

26. Des différences que le temps apporte dans les races.

Il y a en Russie des familles descendant des princes calmouques, qui ne conservent aucuns traits de leurs ancêtres, depuis qu'elles se sont alliées à des familles européennes.

Enfin que l'on se peigne l'apathique Lapon, engourdi six mois de l'année, avec ses oreilles pendantes, son visage plat et jaune; que l'on compare cette espèce de Nain au spirituel, grand et beau Hongrois, et l'on prendra une idée des différences qu'apporte successivement la révolution des siècles et celles qu'entraînent les gouvernemens. Car les Lapons et les Hongrois, ne paroissent avoir eu aucune relation, depuis leurs établissemens respectifs, et cependant ils entendent quelques mots de la

langue de ces derniers, ce qui prouve évidemment une même origine, ainsi que nous l'avons déjà établi par d'autres faits. Passons donc à celle des autres peuples. Comme les Magiares sous le nom de Huns et d'autres tribus énumérées ci-dessus, sortirent de la Tauride pour aller peupler la Transilvanie et devenir ainsi les peres de la nation Hongroise; la continuation de leur histoire n'appartient pas à celle de cette presqu'île.

L I V R E XI.

Des Chazares en Tauride l'an 679-894.

1. Les Huns habitans le nord de la Chine, ayant été vaincus et chassés par les Chinois l'an 93; allèrent chercher un établissement du coté du couchant. Cette catastrophe leur fit prendre le nom de Turcs. Ils se retirèrent au nord de la mer Caspienne et y demeurèrent dans une vallée près de quatre siècles. De là ils entrèrent dans le pays des Geugens, rempli de mines de fer et y devinrent forgerons.

2. Le nom originaire de ce peuple étoit Cosa ou Cozares, et le nom adoptif, et celui de la langue étoit Turque (a) Chaque peuple voisin prononçait leur nom à sa manière. Le Chinois les appèlait Cosa. Les Arméniens Catzires et Acatzires, les Arabes Chesr, ou les yeux demi fermés. (b) Cette denomination juste et expressive peignait l'effet de l'incommodité causée par les sables que souleve un vent leger de la mer Caspienne des bords arides qui l'environnent.

Les Perses prononçaient ce nom d'une manière dure, Chorsar qu'ils donnaient aux habitans des bords de cette mer, et qu'ils recevaient eux même dès Scythes parcequ'ils avoisinaient la mer du coté du sud.

---

(1) Geschichte der Hunnen und Turken von de Guignes Greifswald 1768. 1 Band. 5 Buch. Seite 493 und folgende.

(2) Thunman's von östlichen Völkern 1774 Seite 139.

(a) Turcos orientales quos Chazaros vocant. Theophan. Anastas. Striter Tom. III, pag. 550.

(b) John Richardson dictionary pers. arab. englich lit. C. Chezr. Les Acatzires de Jornandès sont Casares. Le geographe de Ravenne Liv. IV, pag. 134. §. 1.

3. La capitale des Cosares était située sur le Volga et s'appelait Atel du nom de la rivière à l'embouchure de laquelle elle était batie. Aujourd'hui elle s'appèle Astrachan. Ils avaient une autre ville Balangiar au pied du Caucase près du défilé, à la latitude de 46° 30′ et Astrachan est sous celle de 46° 21′, 7″. Cette ville avait des marchands Chretiens, juifs, mahometans et payens.

4. L'Empereur Héraclius étant en guerre avec le roi de Perse, et se trouvant à Tiflis, crut pouvoir profiter de la proximité du roi des Cosares. Il lui envoya des présens, et l'invita à venir le voir, à fin de l'attirer dans ses interêts. Le roi vint et dit, qu'il avait une armée prête à marcher, et à pénètrer malgré la plus grande resistance, par la porte Caspienne. Il offrit son alliance à l'Empereur, qui plein de joie, le combla de caresses, et détachant son diadème, de sa tête, il le mit sur la sienne, l'appèla son fils, et lui promit sa fille Eudocie en mariage. C'était l'an 627. 40,000 Cosares de troupes auxiliaires et aguerries vinrent sous le commandèment de Zibil, qui étoit le premier des géneraux. Le roi des Cosares retourna à Balangiar sa residence. Son armée se joignit à celle de l'Empereur. Elles entrèrent dans la province d'Adserbichan, prirent plusieurs villes et pillèrent le temple de soleil. Mais vers l'hiver l'armée Cosare se dissipa et retourna dans sa patrie. (4) Son passage et le retour se fit par la porte Caspienne que les Cosares appelaient dans leur langue dziura, c'ést-à-dire trou.

Dans la suite Cosroès roi de Perse fit élargir, fortifier et fermer ce défilé avec une porte de fer. Il assigna les revenus d'une province pour l'entretien de ce fort, établit un prince pour veiller à sa sureté, et lui accorda le privilège de sièger sur un trone d'or avec le titre de seigneur intronisé Assoris. Il faut remarquer que ce ne fut pas seulement avant la fortification de cette porte que l'armée Cosare la passa comme alliée

(3) Abulfeda p. 265. Géographe Nubien qui mourut Chrêtien l'an 1194, dans la 7. Partie de l'edit. de Paris de l'an 1619, pag. 537. Köhleri descriptio orbis antiqui tab. 28.

(4) Niceph. patriarch. pag. II. Thunm. p. 117.

de l'Empereur Héraclius: Car ces peuples savaient grimper par dessus les roches et les murs, et franchir les précipices.

En 728 ce fut par la porte Caspienne que Chagan Haf entra dans la Médie et l'Arménie; et qu'un autre chef passa en Ibérie qui appartenait alors aux Arabes. (a)

5. Dans le huitième siècle les Cosares possedaient à l'est de la mer Caspienne dans la province de Maurenhaar en Bucharie et dans l'Arabie un royaume dont la capitale s'appelait Amal. Cette ville était très-peuplée. Le roi était de la nation juive. Son grand Vizir était Mahométan et les habitans, comme le reste de la nation Cosare, étaient composés de chrêtiens, de Mahometans, d'hebreux et de payens.

6. Les Cosares après avoir vaincu les Ongres en 680, étendirent leur domination depuis la mer Caspienne, pour cette raison appelée Cosarienne, jusqu'à la mer d'Asow, et jusqu'au détroit Taurique. Ils vainquirent les Ongres, et occupèrent, le long du rivage de la mer d'Asow et du détroit Taurique, neuf provinces appelées climata, depuis le Don jusqu'au Cuban, alors nommé Verug.

7. Telle est l'histoire des Cosares peuple Asiatique, telle est celle de l'origine de leurs principaux exploits, et de leurs possessions dans cette partie du monde. A la suite de leurs victoires sur les Ongres les Cosares pénetrèrent en Europe et y occupèrent la Tauride.

8. Je ne détermine pas l'année où les Cosares entrèrent en Europe: mais dans le sixième siècle du tems de Jornandès, ils y étaient déjà. Car

---

(a) Elmahin lib. I. cap. 1, 16, lib. II, cap. 6. Thunmann S. 22 et 26. Théophan. p. 346. Plin. hist. lib. VI, c. 7. Ptolem. geogr. tab. 8 et 9. Europae. Moses Choron. lib. II, c. 62. Geogr. num. 61. Ammiani Marcellini lib. XXII, cap. 8.

(5) De Guignes Gesch. der Hunn. und Turk. I Bund. 4 Buch 25 kap. Seite 449, Gebhardi Welt-gesch. XV. I. S. 363, 368. Czackiego rosprawa o żydach Wwilnie 1807. stron. 69, 70. Extrait de la bibliothèque de Paris par rapport au royaume d'Amar par le Cte Czacki 1778.

(6) Несторъ подъ годомъ 680. Thunmann. ostl. Völker. S. 117. Leontius in Theophylacto pag. 76. Const. Porph. de climatibus. Abulfeda tab. 18. p. 309. Niceph. Patriar. p. 27, 37. Theophan, p. 311, 318.

cet auteur place les Estiens, les Cosares, et les Bulgares, les uns après les autres, entre la mer Baltique et la mer noire. (8) Cette province que les Cosares occupaient s'appelait Berzilie première Sarmatique occidentale Européenne. (a) En demeurant en Berzilie, dans le voisinage des Sarmates, les Cosares faisoient impunément des excursions au de là de la mer noire. (b)

9. La carte géographique comparée avec les descriptions citées indique que la *Bersilie* possédée par les Cosares, étoit la Litvanie. Ce nom étoit local; car Berzas signifie en Litvanien, bouleau bois dont cette province abonde et particulièrement les rives de deux Borysthenes; Ptolémée appèle la Bérésine propre, Borysthènes occidental, et selon lui le fleuve que nous appelons Dnièpre est le Borysthène oriental. (9) Plusieurs villes ont aussi ce nom de province. Birze est une ville de Samogitie avec le titre de principauté; Birze est un bourg au dessus du lac Luban d'où sort la rivière sinueuse Ewikszta qui tombe dans la Dwina, au gouvernèment de Vitepsk; Birze en Livonie, est la ville dont la cession occasionna pendant 60 ans jusqu'au traité de 1474 des différends entre l'Evêque de Riga et les chevaliers Porte-glaives. (a)

---

(8) Ripam oceani (maris Baltici) item Esti tenent quibus in austro adsedit gens Agatzirorum. Ultra quos distenduntur supra mare Ponticum Bulgarorum sedes. Jornandes de origine G. seu G, cap. V, p. 17.

(a) Chasarorum gens ex interiore Bersiliae quae est prima Sarmatiae recessu, prorupit. Theophanes p. 298. Anastas. p. 113. Stritter T. III. p. 553. Sarmatia altera Asiatica est ad orientem Sarmatiae primae; limitata monte Riphoeo, Tanai et palude Maeotica. Moses Choronensis Armenus pag. 184, 355.

(b) Hoc modo divisa gente Bulgarorum et dissipata, natio Chasarorum ex interiori Bersilia sic dicta provincia, quae Sarmatis vicina est, excursiones impune faciebant, atque ibi grassantes, transductis copiis extra Euxinum pervenerunt. Nicephor. Patr. p. 22, 23. Stritter T. II, pag. 502.

(9) Berezina et Dniepr, nommés Boristhènes par Ptolemée geogr. tab. VIII. Europae.

(a) Friebes Handbuch der Geschichte Lief-Est-und Kurlands, Riga S. 42.

10. L'an 696 après la conquête de la Tauride, la puissance des Cosares était si bien affermie sous leur Chagan Buziros Glavar, homme de tête: que Justinien II détroné et exilé à Cherson, où l'on avait attenté à sa vie, demanda à ce souverain un azîle. Buziros le reçut dans une chélandie, espèce de vaisseau, près du Bospore Taurique, avec tous les honneurs dus à son rang, lui donna sa soeur Théodore en mariage, la ville de Phanagurie en Asie pour dot, et une maison près de cette ville pour residence.

11. Les Cosares observaient inviolablement l'état politique de leur constitution. Le corps de leur nation était composé de différentes tribus de peuples et de religionaires, unies et incorporées. Leurs citoyens étaient Lamites, Mahométans, Hébreux, Chrêtiens, Turcs, Ongres, Sarmates, Slaves. La langue de ceux-ci y était assez commune.

12. L'Empereur Constantin dit que tant qu'ils furent maîtres des Ongres, ils ne leur permetaient pas d'avoir un roi, mais seulement un chef qu'ils proclamoient en les élevant sur un bouclier. Selon le Zakon des Cosares, ils permetaient d'avoir des Woiewodes, élus à leurs gré. Or Zakon et Woiewoda sont des mots purement Slavons, signifiant loi et chef-guerrier. (12)

Les Cosares protégeaient toutes leurs réligions, et favorisaient particulièrément la religion chrêtienne comme étant une communauté de culte qui établit des rapports plus immédiats entre les peuples: les Cosares, sentant le besoin qu'ils avaient des Grecs, contre leurs nouveaux ennemis les Russes et les Petschenegues, prièrent l'an 858 Michel III, de les faire instruire dans la réligion chrêtienne. L'Empereur ayant pris l'avis du Patriarche, envoya chercher à Thessalonique un de deux fils du patricien Léon, qui descendait des anciens colons Serbes, dont le dialecte était

(12) Ungri habitarunt cum Chazaris annos tres — Chaganus Chazariae princeps, primo Turcorum Ungrorum Voiewodo uxorem dedit Chazaram nobilem. Const. Porph. de A. J. c. 38. Constituit Arpadem principem quem solemni Chazarorum more in scuto erexerunt, kata tin Zakonon ton Chazaron. Stritter T. III, pag. 10.

encore celui de la province depuis la fondation de la ville de Servicia l'an 639. En conséquence Constantin fils de Léon se rendit à Cherson, ville de la Tauride possédée déjà par les Cosares, pour y apprendre le dialecte propre au peuple Slavon incorporé à la nation Cosarienne. Ses succès furent grands. Il s'établit chez eux un grand nombre de couvents et d'hermitages.

14. Mais la tolérance de divers cultes et le syncrétisme qu'ils desiraient, introduisit insensiblement parmi les Catholiques quelques cérémonies qui sous la même croyance, leur composèrent un rit à part, que l'on nomma la religion des Cosares ou Acatzires, la religion Katzer. Les Allemands donnèrent à ce mot *Ketzer* dans leur langue, la signification d'hérésie. (14)

15. Les Cosares qui passèrent en Europe, donnoient encore à leur souverain le titre Asiatique Chagan et non Karol, Krol, à la manière des Slaves. Car ce mot ne commença à designer le roi qu'après Charles magne, Carolus; comme celui de César Empereur prit faveur après Jules-César, et auguste devint l'epithete des souverains, après l'Empereur Auguste.

16. Ils soumirent les Ongres, les Cutrigures et les Utrigures qui dominaient au nord de la mer noire; ils enlevèrent toutes leurs places fortes et ne leur laissèrent pas des rois. Ils appellèrent la Tauride Cosarie. Les Goths se maintinrent dans les contrées montagneuses, mais ils n'en payèrent pas moins le tribut aux Cosares, fixés dans les plaines orientales et septentrionales de la Tauride, et maîtres des villes impériales maritimes et de la partie occidentale qu'autrefois les Tauriens possédaient à coté des Scythes. Aussi donnèrent-ils le nom de Cosarie à la presqu'île. Cependant le Chagan Busiros n'étoit ni généreux ni incorruptible. L'usurpateur Tibère Apsimare, lui ayant offert beaucoup d'or pour prix de la tête de Justinien, dont il redoutoit le parti, les gouverneurs de Phanagurie et de Bospore,

---

(14) Gebhardi Welt-geschiche XV, 1, Seite 538. Constantin. Porphyr. Assemanni Calendarium Graecum 9 Martyr. Vitae Cyrilli et Methodii, pag. 222. Apud Graecos 11 Maii. Thunmanns östliche Völker S. 131.

Historia conversionis Carinthinorum apud Duchêne scriptores rerum Francicarum. T. II, pag. 221. ch. 27.

il donna aux gardes l'ordre de le tuer, en disant qu'il les chargeait de veiller à la sureté de sa personne. Théodora, avertie à temps par un courtisan fidelle, sauva son mari, qui sut gagner de vitesse ses deux assassins, en les attirant chez lui, l'un après l'autre, et en les faisant étrangler.

17. Justinien fuit aussitôt par le détroit chez Terbel, roi des Bulgares, qui l'aida à remonter sur son trône. Son premier soin fut d'armer une flotte pour aller en même-temps chercher Théodora, et venger les outrages qu'il avoit reçus dans le cours de son exil; mais cette flotte échoua. C'est alors que Buziros, sans crainte de le braver, lui reprocha vivement la perte d'un armement considérable, qu'il avoit moins exposé pour envoyer chercher sa femme, que pour porter la guerre dans ses états; et il lui conseilla avec beaucoup de hauteur, de n'envoyer que deux ou trois vaisseaux qui suffiroient à la dignité de sa femme et de son enfant; car Théodora étoit accouchée depuis son départ d'un prince qu'on nomma Tibère. Il ne paroît pas que, sentant la justice de ces reproches, Justinien ait répliqué. Après avoir fait couronner à Constantinople sa femme et son fils, toute sa fureur se porta sur les Chersonnites, qui eurent recours à Buziros; et pour lui prouver leur dévouement, ils lui livrèrent 300 hommes de troupes impériales avec leurs commandans Dunos et Zoïle, qu'ils nommoient traîtres à la patrie. Dunos étant mort en chemin, les Chazares qui l'amenoient, célébrèrent ses funérailles par le sacrifice des troupes prisonnières, et ils immolèrent Zoïle sur la tombe, tandis que leur armée faisoit lever le siége de la ville de Cherson aux impériaux.

Les Chazares immolent les prisonniers Romains.

18. Alors les Chersonnites réclamèrent Philippique qui s'étoit réfugié chez Buziros, pour le proclamer empereur et le conduire à Constantinople. Mais leur inconstance étoit si connue, que Buziros crut devoir assurer leur fidélité au nouvel empereur par des sermens et par des sacrifices, qui lui valurent une forte rançon. C'est ainsi que l'intérêt décidoit du droit d'hospitalité chez ces petits despotes; la sureté des alliances n'étoit pas plus solide. Le fils de Buziros alla par ordre de son père devaster la Médie, l'Arménie, sans avoir reçu aucune injure; et il laissa le nom chazare en horreur parmi ces peuples, que d'autres avoient

18. Les Chersonites veulent élire un empereur.

autant de raisons d'abhorrer, car les mêmes traits servent à les peindre tous. (18)

19. Alliance des empereurs, et des rois des Chazares.

19. Néanmoins les mésintelligences des Chazares avec l'empire, ne furent jamais de longue durée, et après Justinien en exil, on vit l'empereur Léon bien affermi sur son trône, rechercher la fille du Chagan en mariage, pour son fils Constantin, destiné à lui succéder. Si cette alliance prouve la foiblesse de l'empire, elle ne démontre pas moins la prépondérance des Chazares au 8me siècle. Il est vrai que deux cents ans plus tard, Constantin Porphyrogénète blâmoit cette politique de Léon; cependant elle valut à l'empire, de la tranquillité pendant plus d'un siècle, parce que les Chazares dominant au milieu des peuples brigands, les tenoient en respect chez eux, et du sein de la Tauride, préservoient l'empire de leurs incursions. En conséquence les empereurs les distinguoient dans leurs diplomes par l'expédition de Bulles à trois sous d'or, tandis que celles de Russie n'en avoient que deux.

20. Religion chez les Chazares, et leur ignorance dans les arts.

20. Les dévastations que les Petschénègues, peuple d'Asie, renouveloient sans cesse sur les terres européennes, consolidèrent encore l'union de l'empire avec les Chazares, sous les empereurs Théophile et Michel III parce que l'intérêt devenoit encore plus commun. La religion formant, en tout pays, les rapports les plus immédiats, nous avons vu les Chazares demander à Michel III, comme à leur meilleur conseil, les moyens de s'instruire. Son successeur Théophile leur envoya un architecte l'an 834 pour bâtir, sur les rives du Don, la ville de Sarcel, ou ville blanche, destinée à les défendre des entreprises des Petschénègues. Petronas Camètère célèbre dans son art, transporta les ouvriers, les outils, et le plus de matériaux qu'il put de Cherson, sur le Don, où toutes les choses nécessaires étoient encore inconnues. Heureusement il y trouva une

---

(18) Stritteri mem. pop. T. III, pag. 609. Excerpta e script. Byzantinis pag. 545. Constant. Porphyr. de adm. Imp. c. 38, p. 107 et 8. Bandurii ammadv. ad hunc locum pag. 124. Theophan. p. 311, 314, 341. Anastas. p. 120, 123. Nicephor. p. 27, et sequ. Cedren. p. 445. Manas, p. 80 et 81. Glycas, p. 279.

terre propre à faire des briques et des tuiles, et avec le gravier chargé de tartre qu'il découvrit au fond du fleuve, il parvint à faire de la chaux. C'est ainsi que le génie dans chaque art parvient à surmonter toutes les difficultés. Mais l'art le plus difficile sera toujours, non celui d'élever des villes et de conquérir des états, mais celui de les conserver et de les gouverner. (20)

21. Les Russes font des conquêtes sur les Chazares, de 864 à 884.

21. Entre tous les ennemis des Chazares les Russes étoient alors les plus formidables; ils s'emparèrent d'abord de la province de Séverie; et 20 ans après de celle de Kiovie, sur la rive occidentale du Niéper; et de la ville, en face de l'embouchure de la Desna, qui devint ensuite la capitale de la monarchie russe. On put juger à la fin du 9me siècle, du déclin de la puissance des Chazares, quand tout manifestoit celle de l'empire, par l'outrage qu'osa leur faire le roi des Bulgares, en renvoyant à Constantinople des prisonniers Chazares tout mutilés. Le respect, ou le mépris qu'une nation reçoit des autres, sera toujours le thermomètre de sa force. Les Chazares en s'unissant aux Uzes, et aux Madjares, réussirent à éloigner les Petschénègues et à les forcer de chercher un nouvel établissement dans l'occident; mais ce ne fut que pour un moment. Parvenus au Pont-Euxin, ils entrèrent en Tauride avec la rage de la vengeance, chassèrent d'abord les Ongres, vassaux et voisins des Chazares, auxquels ceux-ci s'étoient alliés par précaution, et à qui ils avoient donné un roi, persuadés déjà que le gouvernement d'un seul est toujours le plus fort dans la défense comme dans l'attaque. On dit que Lébédias, chef de la tribu à laquelle, selon l'usage, il donnoit son nom, refusa cette première couronne, qu'il la déféra à Arpad, fils du chef d'une autre tribu; et il fut loué d'une générosité, qui ne méritoit que le titre

(20) Const. Porphyr. de adm. Imperii c. 42, p. 111, 114. — de caeremoniis lib. II, c. 28. pag. 198 et su. — Thunmann descrip. de la Crimée. p. 12. — Nicephor. p. 38. — Théoph. p. 343. — Cedren. T. I, p. 457, T. II, p. 528. — Zonar. T. II, p. 105. — Vita S. Cyrilli et Method. acta sanct. ad 9 mart. — Géogr. Nubien. p. 254.

de prudence. Les descendans d'Arpad ont régné en Hongrie, plus de quatre cents ans, jusqu'à André de Venise qui mourut en 1301. (21)

Cet usage de nommer les tribus du nom des chefs, jette beaucoup d'obscurité sur les lieux qu'elles habitoient. Cependant celui qu'occupoit Lébédias, se retrouve aujourd'hui par le monastère, la vallée, et la forêt de Lébédin situés aux sources du grand Jugoul, qui tombe dans le Boh.

22. Les divisions intestines des Chazares accélèrent leur ruine en Tauride.

22. Le roi accordé trop tard aux Ongres, ne les sauva pas, c'étoient des secours suffisans qu'il leur falloit, et le Chagan des Chazares n'étoit plus en mesure de les fournir; un ennemi plus dangereux que tous les autres l'accabloit, c'étoit la discorde de ses sujets. Une faction composée de trois tribus dont la principale se nommoit Cabares, conspiroit à-la-fois contre sa personne, et contre le gouvernement monarchique; bientôt la guerre civile s'alluma, parce qu'il ne sut ni arrêter, ni punir les chefs. On se battit, il fut victorieux, mais sa domination s'éclipsa dans le pays qu'il possédoit en Europe, parce que nombre de tribus qui l'habitoient, se retirèrent les unes en Asie dans les vallées, et d'autres dans les plaines du Caucase, que leurs descendans occupent encore aujourd'hui, sous le nom de Cabardah, ce qui désigne des Cabares montagnards, ou voisins des montagnes. Quelques tribus se joignirent aux Ongres (que Porphyrogénète appelle Turcs), elles leur apprirent leur langue, et toute

Ce qu'ils conservèrent en Europe et en Asie jusqu'au XVIme siècle.

liaison fut rompue entre elles et les Chazares restés sous les lois du Chagan. Néanmoins la réputation de ceux-ci, retentit encore long-temps dans la Tauride, qui retint le nom de Chazarie, jusqu'au 16me siècle. En Europe ils conservèrent encore 70 ans les provinces de Viatitschie, et celle à l'orient du Donetz, avec la ville de Sarkel ou Bielgorod; ce fut le grand-duc de Russie qui les leur enleva en 984. En Asie ils avoient

---

(22) Apud Raynald, T. XV, sub. hoc. anno n. 8. Naruszewicza Taurika, p. 10. na karcie. 55. Leo grammat. pag. 477. Cedren. T. II, p. 596. Thunmann, descript. de la Crimée, p. 13. Constant. de adm. Imp. cap. 38. p. 107, 108. Stritteri mem. pop. T. III, p. 609. Bandurii animadv. p. 124. Carte No 20. de la Pologne par Rizzi Zannoni en 1772. Histoire de Hongrie par Sacy. Нестора лѣтопись подъ сими годами. Татищева Россійская Исторія Кн. II, стр. 12, 17.

neuf provinces à l'orient de la mer d'Asof, et du détroit Taurique. En 1016, Basile II empereur d'Orient, envoya une flotte contre eux, sous le commandement d'un certain prince inconnu en Russie, que les Grecs nomment Sphangos, et qu'ils supposent frère du grand Vladimir. Le grand-duc de Russie, se joignit à lui avec ses troupes de terre; ils vainquirent et firent prisonnier le Chagan Thulides; toutes ces tribus passèrent sous la domination russe; ensuite sous celles des Polowces, qui en restèrent maîtres jusqu'à l'an 1238, treize ans après l'invasion des Tartares Mogols en Europe.

23. Le peuple Chazare subsista en Asie, sans se mêler avec ceux qui le subjuguèrent pendant tout le cours des 13me et 14me siècles: on remarque l'attention suivie des pontifes romains, à leur faire prêcher l'Evangile. Innocent IV et Nicolas IV, les recommandent au zèle des Dominicains. Jean XXII nomme les Chazares dans la lettre qu'il écrit à l'archevêque de Bospore François Camérino. Urbain V ordonne aux Minorites, d'aller chez les Chazares. Enfin, l'écho répétoit encore leur nom, quand on ne savoit plus où retrouver les débris du trône de leur souverain, ni les marques de leur puissance. Semblables aux hommes célèbres, mille bouches vantoient encore leur gloire, quand leurs cendres n'existoient plus.

24. Alors, les peuples guerriers se distinguoient avantageusement des peuples nomades. Les Chazares étoient particulièrement renommés dans les armées étrangères: les empereurs d'Orient recrutant avec peine chez les Grecs, voués à la vie commode, faisoient des capitulations si avantageuses, avec les Chazares, que souvent on payoit pour s'enrôler dans leurs armées alliées. Parmi les Chazares, tous ceux qui n'étoient pas assez riches en troupeaux pour mener une vie oisive, qui n'avoient pas assez de capitaux pour commercer, ou qui n'étoient pas en guerre pour leur propre compte, alloient la faire chez les autres; c'étoit pour eux le premier voeu, et aussi le premier moyen de s'enrichir, car ils n'aimoient pas l'agriculture, soutien de la population; d'ailleurs ils étoient fort en honneur dans les armées impériales. L'empereur les invitoit à sa table le jour de Noël, avec les autres chefs des légions étrangères. Ils devoient

24. Leur manière de vivre.

s'y présenter dans le costume national, vêtus de cabades et de isakes, ce qui peut être regardé comme une marque de distinction. (24)

25. Un historien du sixième, et l'autre du 10me siècle remarquent que les Chazares placés entre les Estiens et les Bulgares qui habitoient au nord de la mer d'Asow et de la mer Noire, étoient les plus belliqueux, qu'ils savoient se passer de blé, et vivre de leurs chasses. Leur politique étoit, pour l'époque où ils brilloient, très-systématique. Ils préféroient généralement l'habitation des villes, dès qu'ils étoient assez riches pour commercer, mais ils imposoient des tributs aux habitans des campagnes. C'étoient leurs neuf provinces asiatiques, qui approvisionnoient celles de l'Europe, tantôt par le détroit de la Tauride, tantôt par les états des Alains habitant sur le Don, et qui pouvoient leur en barrer le passage. |

La vie nomade que les Cozares menèrent en Litvanie, malgré leur éloignement pour l'agriculture, doit cependant avoir été différente de celle des pâtres qui erraient dans les pays méridionaux. Car au septentrion la nature cache ses richesses, et ne les prodigue qu'au travail; il faut s'y approvisionner pour une moitié de l'année, où l'animal engourdi peut seul se passer de nourriture. Les historiens ne nous disent pas comment ils purent se soustraire à cette prévoyance: ils remarquent seulement, que dans aucun pays, leur population comme celle du peuple non agricole n'egala celle des Scythes, des Alains, ni des Huns. Ils prospérèrent sous le gouvernement monarchique pendant deux siècles, mais uniquement par leurs armes, et un peu par le commerce; ils n'eurent jamais ni arts, ni police. L'écriture n'étoit même employée chez eux que pour les correspondances politiques avec la cour de Constantinople.

---

(24) Constant. de adm. Imp. c. 37, 40. Broniewski descriptio Tatariae parvae. Il écrivoit en 1519. Нестора лѣтопись подъ симъ годомъ.

Voyage de Rubriquis cap. 1, p. 5, apud Raynaldum l. 11, epistola I. Tom. XIII, anno 1258 nro 48. Idem Epistola 44, lib. I. T. XIV hoc anno num. 34. Tom. XV, hoc anno num. 4.

Michel Ducas hist. Byzant. cap. 23.

Jornandès de G. seu G. cap. V, pag. 16, 17.

Le défaut de police dans un gouvernement qui s'étendoit en Asie et en Europe et d'un côté jusqu'en Tauride, doit avoir contribué pour beaucoup à la perte de l'état, sur-tout depuis la fréquente communication de ce peuple avec les Grecs; les dissentions de l'empire étoient une gangrène dangereuse pour ses alliés. (25) En effet, comme nous venons de le voir, les Chazares ne périrent que par la discorde. Lorsque le grand-duc des Russies détruisit leurs villes, il emmena les bourgeois prisonniers et les distribua dans les siennes. Plus tard, en 1113 le grand-duc Vladimir Monomaque en chassa tous les Juifs Chazares, que le grand-duc Swiatoslave y avoit dispersés.

26. Tout ce qui concerne les peuples sortis de la Tauride, étant hors de notre sujet, nous bornerons ici ce livre, que nous avons évité le plus qu'il nous a été possible, de surcharger de noms inconnus, et de répétitions fastidieuses.

---

(23) Amm. Marc. lib. III, cap. 2. — Constant. Porph. de adm. Imp. c. 11. — de Castro Chersonae, et de Castro Bosporo, pag. 62. — Codinus in notatis Graecor Episcopor. p. 4. — Theophan. p. 314. Anastas. 121. Nicephor, p. 28. Zonar. T. II. p. 96. Татищева кн. II, Истор. Росс. Ч. I, стр. 216, 221, 263. Нестора лѣтопись подъ симъ годомъ.

LIVRE XII.

Des Petschénègues en Tauride depuis l'an 894 jusqu'en 1050, et en Europe depuis 822.

1\. Incertitude sur leur origine.

1\. Les Grecs appeloient Scythes, les Petschénègues qui s'étendirent en Tauride, au préjudice des Chazares. Mais Scythes étoient-ils véritablement? Il est certain que dans une insurrection des Scythes européens, qui vivoient sous le gouvernement monarchique, cinq siècles avant notre ère, un grand nombre emigra, passa en Asie au-delà du Volga, et s'y étendit jusqu'au mont Imaüs ou Mustag.

Une tribu de Scythes royaux, nommée Patzinates, habitoit alors endeçà d'Imaüs entre les fleuves de Volga et d'Ural, en s'étendant vers l'orient.

2\. Au tems de l'expédition d'Alexandre contre les Scythes européens, ces Scythes occupoient un grand espace depuis le Don jusqu'au Danube; et entre les deux bras les plus méridionaux du Danube, qui forment l'île Peucé, se trouvoient avec les Scythes de l'île, les Basternes peuples de la même langue germanique. Mais tout ce que renfermoit cette partie de la Scythie européenne, s'appeloit Peucins. Ces tribus étant devenues trop nombreuses, s'avancèrent vers le nord, et dans le premier siècle de notre ère elles habitoient au fond du continent, depuis la rivière de Tyras jusqu'au Nieper, en suivant la rive gauche. Ces Peucins étoient un peuple gothique, ou ce qui revient au même, Scythique, appartenant aux Germains. Dans le neuvième siècle les Patzinaques, Piecingues, Patzinacites, ou Petschénègyes, ayant été repoussés au-delà du Volga par les Chazares, les Uses et les Madjares, ils furent contraints de chercher un autre établissement dans l'occident.

Sans admettre que les Peucins sont Scythes d'origine, il est démontré que tous les noms qu'on leur a donnés dans l'histoire moderne, leur appartenaient alors. Kangli ou Kangar, qu'on leur attribue, signifioit glorieux, et a été le surnom de trois tribus Patzinates, à l'époque de leur demeure près de la mer Caspienne. On fait dériver le nom de Petschénègues du mot Slavon Pietsch qui signifie *rôtir*, comme s'ils avoient eu l'usage barbare de faire rôtir leurs prisonniers, et rien ne le prouve; cela ressemble plus à un sobriquet que denotait, leur visage basané meridional, qu'à un nom donné aux Peucins, l'ortographe en usage dans le moyen âge les rapproche beaucoup, et on la retrouve dans le nom de la ville de Pitschina qui paroît indiquer que sous ces deux noms on ne reconnoissoit qu'un même peuple. Le village de Petschénègue existe encore avec d'anciennes fortifications, sur le Donetz septentrional, entre les villes de Tschuguiew et d'Izium, dans le gouvernement de Charkow, où vivoient les Peucins, ainsi que les Petschénègues. Leur voisinage et la ressemblance des noms, fit confondre l'origine Germanique des uns avec l'origine Hunne des autres.

3. La probabilité est pour l'origine hunne.

3. Enfin nous ne retrouvons rien d'européen dans ce peuple, il nous paroît plutôt d'origine asiatique. On ne peut guère s'en rapporter au nom de Scythes, que les écrivains grecs donnoient trop généralement à tous les Barbares dont ils ne connoissoient pas l'origine. Cependant d'après Comnène, et Porphyrogénnète, nous nous déterminons à penser que les Patzinates ou Petschénègues, étoient des Huns de la langue finoise, et que les Peucins étoient Scythes de la langue germanique. (3) Comme nous

(3) Herodot. lib. IV, p. 365. — Plin. hist. l. IV, c. 12 et 14. — Ptolem. tab. 7. Asiae. tab. 9. Europae. Anna Comnen. p. 950. — Cedrenus, T. II, p. 528, 775 et suiv. — Anville tit. VIII. p. 308, l. X, p. 329. — Zonaras, T. IS, p. 257, et suiv. — Stritt. m. p. t. III, pag. 776 et ch. 15, p. 797, 950. Patzinacika. mem. pop. t. III. — Constant. Porphyr. de adm. Imp. c. 37. c. 9. c. 38, p. 107, et suiv. p. 111, 114, 185. — Curt. supple l. I. Miechovita hist. Pol. — Tacit. de situ et morib Germ. c. 46. Strabo. l. VII, p. t. 91, 305, et suiv.

Записки касашельно Россійской Исторіи Ч. I, пункшъ 23, 338.

avons déjà traité cette matière dans les livres des Scythes, et des Huns, nous éviterons ici une plus longue dissertation, qui sortiroit de notre sujet.

4. De l'arrivée des Petschénègues en Europe, en 822.

4. Les brigandages que les Petschénègues commirent aux environs des sources du Donetz, en passant de l'Asie en Europe, doivent avoir précédé de beaucoup la construction de la forteresse de Sarkel, qui ne fut entreprise par les Chazares qu'en 834, pour s'opposer à leurs incursions. En effet les Grecs en parlent douze ans plutôt, ainsi que les annales allemandes. (4) Celles-ci les désignent même sous différens noms, comme habitans déjà sur le Danube, dans le voisinage des Bulgares.

5. Ce ne fut que vers le milieu du 9me siècle, qu'ils s'établirent en Tauride; alors ils devinrent les colporteurs des Chersonnites, et ils étendirent leur commerce jusqu'au-delà du Danube. Tous les peuples voisins des Chazares à l'ouest et au sud-ouest, se réunirent pour dompter ces vagabonds qui infestoient leurs possessions; quelques-uns restèrent sous le joug des Uzes, d'autres fuirent vers la mer Caspienne; mais la majeure partie allant chercher un établissement vers l'occident, rencontra les Ongres, sujets des Chazares, et les força d'abondonner leur demeure, une partie s'en retourna vers le Don et marcha vers la Perse; il n'y en eut qu'un certain nombre qui passèrent le Niéper au-dessous de la ville de Kiovie, pour s'établir des deux côtés du fleuve, entre les Russes et les Chazares. Quelques historiens cependant leur font battre les Ongres, et usurper leur demeure, qui vingt ans plus tard ne suffit plus à leur population. C'est alors qu'ils s'étendirent vers le Danube. (5)

6. Leurs possessions au Xme. siècle. 915 à 950.

6. Leur nouvelle république consistoit vers le milieu du 10me siècle en huit provinces, subdivisées en quarante districts. Quatre de ces provinces étoient situées à la gauche du Niéper, et avoisinoient du côté

Нестора лѣтопись подъ годами 888, 889 и 899.
Guthrie hist. génér. T. XVI, part. 7, l. 43. *Sammlung Russ. Geschichte. 1. Band. Seite 438, 454*

(4) Chronicon Laurishamense ad annum 822, p. 147, 155 in den noten Ditmars Chronik. Dresd. 1790. S. 566.

(5) Ammian. Marcel. lib. XXII, cap. 8. — Tacit. de situ et moribus Germ. — Ptolem. geogr. tab. 8. Europae.

de l'orient l'Uzie, la Chazarie, l'Alanie, la république de Cherson, et le royaume de Bospore. Les quatre autres s'étendoient à la droite du fleuve, et étoient limitrophes au nord et à l'occident de la Bulgarie, de l'Ongrie, de la Russie, et des peuples tributaires de cette dernière. Les Barbares qui subjuguoient la Tauride, les uns après les autres, en possédoient rarement la partie montagneuse, située au sud-ouest; des défilés étroits, des montagnes inaccessibles, les forçoient de s'arrêter dans les plaines qui se présentent à l'entrée; et ordinairement Cherson et Bospore achetoient leur paix, par un tribut annuel. Les Grecs appeloient ces plaines Patzinatie. Pour venir de chez eux en Tauride, il falloit passer en deux endroits le fossé qui traverse l'isthme qui sépare la mer Noire, et le golfe de Carcinite ou Nécropole, d'avec le Sivasche, ancien canal, par lequel on pouvoit passer d'une mer à l'autre avec des vaisseaux, mais qui est rempli par des broussailles depuis près de deux mille ans.

Cet ouvrage n'étant que l'histoire de la Tauride, nous n'entrerons pas dans les détails des guerres que soutinrent les Petschénègues du continent pendant plus de deux cents ans, contre les Bulgares et les Grecs au-delà du Danube. Ceux de la Chersonnèse étoient si divisés d'intérêts avec eux, qu'ils n'y prirent aucune part. Les Petschénègues de la rive gauche du Niéper, habitans les plaines qu'on appelle Steppe, ainsi que ceux qui s'étendoient sur la rive droite jusqu'à la Pannonie ou moderne Esclavonie, campoient en grande partie sous des tentes, dans des chariots, et étoient aussi mauvais voisins en Europe, qu'ils l'avoient été en Asie. Il est vrai que souvent les nations policées les payoient pour aller piller les autres; politique dangereuse, dont le siècles éclairés sont désabusés. L'exemple suivant suffiroit pour démontrer que les hommes se ressemblent plus ou moins dans tous les âges. (6)

Des Chersonnites nomades, et de l'usage qu'on en faisoit.

7. Un nommé Bagas offre à l'empereur d'Orient de soulever les Petschénègues contre les Bulgares, s'il veut lui conférer la dignité de patriarche. Il l'obtient et part avec des présens; les Petschénègues acceptent,

---

(6) Chalcondilas Atheniensis, anno 462. — Joannes ab Uphaguen. in parergis historicis, p. 606. imprimés à Dantzig.

mais deux ans s'écoulent sans qu'ils paroissent en Bulgarie. De quel côté étoit le tort? le soupçon ne pouvoit tomber que sur des hordes avides de pillage; le patriarche n'étoit pas du rang qu'on accuse impunément: il fut donc prouvé, que l'amiral n'avoit point envoyé de vaisseaux au-devant de ces troupes auxiliaires, et sans examiner, s'il en avoit reçu l'ordre, on alloit lui crever les yeux, s'il n'eût pris la fuite. Cependant les Petschénègues seuls étoient coupables; ayant eu connoissance des divisions qui régnoient entre les généraux grecs, ils avoient préféré de faire seuls cette année la première tentative contre les Russes, et le grand-duc Igor les avoit payés pour s'éloigner; mais non sans se précautionner contre leur retour.

Commencement de leurs guerres avec les Russes. 915 à 920.

8. La Russie alors s'étendoit jusqu'au Danube. Le grand-duc Sviatoslave séduit par les charmes inappréciables d'un climat doux sous un ciel pur, avoit choisi la ville de Péréiaslavietz, aujourd'hui Rouschtschouke, sur la rive gauche du Danube, pour sa résidence, et abandonné celle de Kiovie située au centre de l'empire. Ce fut précisément cette ville que les Petschénègues assiégerent. Un jeune Kioviste la sauva. Plein de courage et d'adresse, sachant bien la langue Petschénègue, il sort de la ville, traverse l'armée ennemie, et vient avertir le voévode de Tschernigow, que s'il entreprend une attaque, les bourgeois feront une sortie; il s'y détermine, le siége est levé; et ce qui étoit encore plus précieux pour le grand-duc, sa mère et ses enfans sont sauvés. L'année suivante il vengea cette invasion, mais plus tard les Petschénègues, avertis par l'empereur d'Orient, du retour de Sviatoslave dans ses états, après avoir fait la guerre à l'empire, lui barrèrent le passage sous les cataractes du Niéper, et le malheureux prince fut englouti par les eaux.

972. Ils sont pillards sur le continent.

Les guerres respectives des Petschénègues avec les Russes, et les défaites réciproques augmentèrent leur inimitié personnelle, et les lièrent chacun avec les nations, qui pouvoient les aider à détruire leurs voisins. Les Polonois et les Russes par exemple étant en guerre, les Petschénègues furent toujours du parti des Polonois.

Boleslave le Hardi, grand-duc de Pologne, ayant été couronné roi par l'empereur Oton III en 999, crut avoir reçu en même-temps tout

droit sur les peuplades *Homoglottes*, c'est-à-dire, qui parloient la même langue. En conséquence, il attaqua celles qui habitoient les deux rives de l'Oder, et qui en grande partie reconnoissoient le sceptre allemand. Vers l'orient ses prétentions et ses armes se croisèrent avec celles des Russes. De-là les longues guerres meurtrières, et la jalousie qui s'établit entre ces deux états. Les Petschénègues, toujours du parti polonois, ne négligeoient pas de piller pour leur compte le pays qui les séparoit, pays situé au pied du mont Krapak, dans la partie septentrionale nommée Karpatie, ou Chrobatie blanche, et qui n'étoit encore envahi par aucun des deux Souverains; souvent même leurs ravages s'étendoient jusqu'aux villes et villages frontières de la Pologne; ils se retiroient ensuite avec leur butin dans l'intérieur de leur pays, en laissant leurs frontières désertes; c'étoit la toute leur politique.

Leur vie pacifique en Tauride.

En Tauride au contraire, les Petschénègues, n'étant ni gênés par l'indigence, ni tyrannisés par l'opinion, s'étoient formés une existence qui tenoit le milieu entre l'état civilisé, et l'état de nature, dont l'intérêt éloigne toute espèce de violence. Ayant des ports commodes, des terres fertiles à l'abri des insultes, ils devinrent bientôt cultivateurs, attachés à la glèbe habitans des villages, et marchands habitans les villes. (7) Les choses précieuses dont ils faisoient emplète pour les empereurs d'Orient, ne pouvoient être exposées ni sur des chariots, ni sous des tentes aux injures de l'air, ou à l'infidélité des voisins. Insensiblement la cour de Byzance s'accoutuma à distinguer un peuple utile, de ces hordes septentrionales connues sous le même nom, et qui ne cessoient de dévaster les terres de l'empire. Elle observoit l'étiquette des bulles de deux sous d'or dans les lettres qu'elle leur adressoit; elle recevoit leurs ambassadeurs, et en envoyoit chez eux; les avantages du commerce lui imposoient ces ménagemens.

La superbe Cherson enfin, si fière de ses richesses, loin de les traiter de barbares, comme tant d'autres peuples, les respectoit, et les craignoit,

---

(7) Naruszévicza historya narodu Polskiego. — Const. Porphyr. lib. I, c. 31, p. 99. de adm. imp. Stritteri mem. pop. T. III. Patzinatica, p. 770. Chalcocondylas hist. Turcic, lib. XXX.

parce qu'ils dominoient en Tauride. Létopis, historien russe, croit même qu'ils ont été un moment maîtres de Cherson. Il est certain que leurs rapports commerciaux avec l'empire, les rendoient attachés à sa défense, et par cette raison redoutables aux Russes, aux Hongrois et aux Bulgares, sur le territoire desquels ils étoient à portée de faire de sanglantes diversions, et d'emmener beaucoup de captifs. Aussi l'empereur Constantin Porphyrogénnète, recommanda-t-il à son fils de ménager leur alliance. (8)

Détails sur leur commerce en 949.

9. Les Petschénègues, voisins des Chersonnites, faisoient aussi le commerce avec ceux de la Tauride, à titre de commissionnaires de leur part et de celle des impériaux, moyennant un salaire convenu. Ils importoient la pourpre, les étoffes fines de soie, les draps brodés, les bordures d'hermines, les peaux de léopards, le poivre et d'autres marchandises, qu'ils alloient chercher dans la Russie, la Chazarie et la Zichie.

Les détails de ce commerce, et la manière dont il se faisoit, démontrent l'insuffisance des lois de ces peuples sur les propriétés, et le peu de respect qu'elles inspiroient. Dès qu'on étoit en guerre, il n'y avoit plus de sureté. Même en paix, un commissionnaire impérial arrivé à Cherson, envoyoit chez les Petschénègues demander des sauve-gardes, des conducteurs, et des otages, qu'il laissoit ensuite sous bonne garde dans la forteresse de Cherson. En mettant pied à terre sur le territoire des Petschénègues, il devoit leur remettre les présens de l'empereur, et quelque précieux qu'ils fussent, ils n'en mettoient pas moins un prix excessif à leurs marchandises, comme à leurs services. Conducteurs, valets, femmes, parens, tous se présentoient, les familles des otages à leur tête, pour demander tout ce qu'ils voyoient, et qui pouvoit être rare chez eux; tandis qu'ils se faisoient payer au poids de l'or, les loyers, les provisions de bouche et les charois. Il falloit bien se soumettre à cette avidité, car ils étoient les seuls qui procurassent sans concurrens ces marchandises.

---

(8) Constant. Porphyr. de adm. imp. cap. 9, p. 59, 61, cap. 1, p. 55, cap. 2 et 3, pag. 56 à 59.

Lorsque les Petschénègues eurent formé des établissemens en Bulgarie aux environs du Niéper, du Niester, et sur d'autres rives, le commissionnaire impérial ne quittoit plus son bord. Il se faisoit annoncer par son commis, donnoit des otages, ne remettoit les présens qu'après avoir reçu les sermens accoutumés de loyauté, choisissoit ensuite ses marchandises, et remettoit à la voile. (a) Cherson perdit à ces nouveaux arrangemens, parce qu'elle ne fut plus un entrepôt nécessaire.

10. Ils sont subjugués par les Polowces.

10. Cette prospérité des Petschénègues ne se soutint guère qu'un siècle. Les peuples commerçans deviennent rarement guerriers sans s'affoiblir, sur-tout si c'est une folle ambition qui les rend agresseurs; victorieux ou vaincus, la perte des hommes est la plus irréparable. Les Petschénègues l'éprouvèrent dans leurs guerres contre les empereurs d'Orient; quelque heureuses qu'elles ayent été, quelques secours qu'ils ayent reçus de leurs compatriotes des environs du Niéper, ils finirent par ne pouvoir résister aux Comanes, ou Polowces, ainsi que les Slaves les nommoient, et ils furent subjugués vers le milieu du XIme siècle. Chassés de la Tauride, ils firent quelques incursions dans la Russie, mais c'étoit déjà conjointement avec leurs vainqueurs. Cent ans plus tard ils existoient encore sur la rive gauche du Danube, d'où ils infestoient la Bulgarie et l'empire. Enfin leur nom se perdit sous celui de Vlaches, et de Scythes riverains du Danube.

11. Leur gouvernement.

11. Les Petschénègues nombreux en Tauride dans le commencement, y formèrent, ainsi que nous l'avons observé, une république plus puissante que toutes les autres tribus réunies. Les chefs de chaque district étoient toujours choisis dans la même famille, n'importe à quel degré de parenté, mais jamais un fils ne succédoit à son père; les historiens n'expliquent pas le motif de cette règle; ils ne s'étendent que sur leur manière de faire la guerre. Leurs bataillons formoient en tout et en parties des angles saillans. De distance en distance les rangs étoient entremêlés de chariots, les uns chargés de femmes et d'enfans, les autres por-

(a) Const. de adm. imp. c. 6. p. 57 à 59. de legat. imper. Cherson. in Patzinaciam. — Stritt. mem. pop. T. 3. Patzinat.

tant des tours élevées; et l'ordre de la marche avoit tant d'ensemble, que de loin ces armées présentoient l'idée d'une ville mobile. Ne connoissant d'autres armes que l'arc et la flèche, le combat s'engageoit d'aussi loin qu'on pouvoit s'atteindre, il se soutenoit en serrant les rangs, et aux sons d'une musique composée de flûtes et de cimbales. Mais enivrés de la victoire par la richesse du butin, on étoit toujours sûr de les surprendre dans leurs camps, parce qu'ils s'y abandonnoient à la débauche la plus effrénée.

12. Il est difficile d'entendre ce que les Grecs ont voulu indiquer, en disant que les chevaux des Petschénègues leur servoient à étancher leur soif; à moins qu'après leur avoir ouvert la veine, ils n'en bussent le sang, usage propre à rendre l'homme féroce. Ils se faisoient aussi des conducteurs au moyen de leurs chevaux pour passer le Danube dans l'endroit le plus large, assis sur un sac de cuir rempli de matières légères, telles que la paille ou de l'écorce, ils s'attachoient à la queue de l'animal, et traînoient en même-temps avec eux leur selle et leurs munitions de guerre. On présume que ceux-là portoient la robe longue asiatique, parce qu'il est dit, que ceux de la mer Caspienne, en mémoire de la séparation de leurs compatriotes, avoient adopté la tunique sans manches, qui ne passoit pas les genoux, ce qui suppose une singularité étrangère à l'usage commun. Quant aux mœurs, les détails de ce livre aident assez à les juger, pour nous dispenser de les caractériser. (12)

---

(12) Anna Comnena p. 192. à 203. — Stritt. mem. pop. T. III. p. 931. Patzinatica. p. 835 et 36. Thunmann description de la Crimée. pag. 13. — Guthrie hist. génér. T. 17. liv. XLIII. p. 7. — Niceph. chron. p. 115, 62 et 63. — Cinnam. p. 137 et 158. Const. de adm. imp. c. 37. p. 105 et 6. — Cedren. T. II. p. 780.

Записки касательно Росс. Историѣ, T. I, пункшъ 29, стр. 209.

LIVRE XIII.

De la possession d'une partie de la Tauride par les Russes, depuis le neuvième siècle.

1. Le nom russe inconnu aux Anciens.

1. Malgré l'étendue de nos recherches, nous n'avons pu découvrir aucune trace du nom russe, jusqu'au sixième siècle, dans les anciennes descriptions du nord de l'Europe. Les Grecs eux-mêmes pensoient qu'il n'y avoit point d'habitans au nord des marais de Prypiat; ils savoient cependant qu'à l'orient de la mer Baltique le pays étoit habité, puisqu'on leur portoit de l'ambre jaune que les Budins et Gelons y ramassoient. Dans le troisième siècle avant notre ère, ces peuples se nommoient Guttons ou Goths, et leur rivage s'appeloit Metonomon. Loin de son extrémité se trouvoit au nord, le grand golfe de Finnie, renfermant l'île *Uxi-Same*. La rivière d'Uxa qui se jette dans le Ladoga, fermoit la grande péninsule de Finnie, et les habitans se nommoient Sames. Vers le premier siècle de notre ère, les Estiens occupoient ce rivage. A côté d'eux, vers l'orient, se trouvoient les Finois leurs voisins; et dans les montagnes du gouvernement de Minske étoient les Venèdes, dangereux par leurs brigandages, et qui dans le second siècle dépossédèrent les Estiens: alors les Goths s'emparèrent de la côte, et les Finois se jetèrent dans le pays abandonné au sud de la mer Baltique. La rivière de Chrone, aujourd'hui Niémen, traversoit le pays occupé par les Arimphéens, peuple soumis à certaines lois de sociabilité, et renommé au cinquième siècle pour sa douceur. C'est au sixième qu'on commence seulement à trouver la dénomination de Russie, petit état borné par la Poméranie, la Laponie, la Permie et le Polock, et avant que ce siècle soit écoulé, on voit la Russie déjà inonder la Slavie. (1)

(1) Precis des recherches sur l'origine des Slaves chap. XVIII des Russes. Voyez la carte. Anna Comnena. lib. X. p. 273. Formaleoni. c. 14. p. 18 et

Les Estiens, les Finois, et les peuples germains, étoient les plus anciens habitans connus sous divers noms. Les Grecs appeloient Tauro-Scythes, les Slaves qui passèrent sous la domination des Russes Varagues, et c'est ainsi qu'ils les désignent dans la description de leur expédition navale contre Constantinople, et dans le 15me siècle un historien Byzantin a fait leur histoire.

2. Les Russes s'emparent de la Tauride, dans le 9ème siècle.

2. Les Russes étoient maîtres de la Tauride avant le grand-duc Igor Rurikowitsch, qui commença à régner l'an 879. Ils enlevèrent d'abord aux Chazares la partie asiatique de la Tauride, à côté des Petschénègues, qui avoient déjà chassé ces mêmes Chazares de la partie Européenne; car c'est ainsi que dans ces temps, une horde repoussoit l'autre, parce que la dernière arrivant n'ayant pas encore beaucoup *guerroyé*, se trouvoit la plus nombreuse. Au surplus le grand-duc Igor, après avoir reçu les anciens subsides stipulés de Constantin VI, fit avec cet empereur un traité dont les termes prouvent que les ducs de Russie n'avoient aucun droit sur les villes de la Chersonnèse, et que s'ils en souffroient quelques dommages, c'étoit à l'empereur qu'il devoient en demander réparation ou justice. Néanmoins c'étoit à condition que le grand-duc et certaines villes de sa domination toucheroient annuellement une somme stipulée; ce qui ressemble fort à une concession. Mais tous les articles en furent si souvent enfreints, que le traité ne passa pas la première génération. Swiatoslave, fils d'Igor, rentra dans tous les droits sur cette presqu'île; son fils, le grand Vladimir, disposa de cette partie dans le partage qu'il fit à ses enfans; et ses successeurs en soutinrent la jouissance par la force de leurs armes. (2)

Traité du 20 avril 945. article 10.

19. Nicéph. Gregoras, T. II, p. 427, 429. Strit. mem. pop. T. III. Comania. p. 950. — Uzica. p. 935. mem. pop. T. I. p. 451. T. III. p. 447. Linguarum totius orbis vocabularia augustissima cura collecta, num. 46 à 75. Cedren. T. II. p. 528. Constant. Porphyr. de adm. imp. c. 42. p. 111, 114. Stritteri mem. pop. T. II, p. 1042.

(2) Hérodot. lib. IV. qui vivoit 444 ans avant J. C. Id. liv. III et IV, pag. 407 et 402. Voyages de Pythéas de Marseille, vers l'an 260. — Tacite de situ et moribus Germ. Il mourut vers la fin du 1er siècle. — Ptolem. geogr. tab. 8. Europ. il est mort avant la moitié du 2e siècle. Ammian.

3. Le Bospore taurique qui joint la mer Noire avec celle d'Asof, et qui divise, la Tauride de l'Asie, partageoit aussi autrefois ce royaume. La ville de Panticapée, aujourd'hui Kertsche étoit la capitale de la partie européenne. Tmutarakan, ou la moderne Taman étoit celle de la partie asiatique. Quelques géographes croient cette ville de Tmutarakan, élevée sur les décombres du vieux Riésan: mais ils oublient que la province de Cosoguie, située au pied du Caucase, appartenoit aux ducs russes de Tmutarakan, et que le Riésan situé au fond de l'empire russe, se seroit trouvé éloigné de leur résidence, de dix degré de l'équateur. Et christianisme d'Astracan n'auroit pas été surveillé isolément par l'eglise Russe, à l'époque du dixième siècle, si une ville Russe et conséquemment chrétienne avoit existé sous le nom de Tmutarakan sur la terre de Riésan. Ce qui prouve encore mieux le voisinage de Tmutarakan de l'empire grec, c'est la perfidie avec laquelle les Grecs se défirent de Rostislave, alors grand-duc, et dont ils redoutoient les entreprises. Le nommé Kotupan, payé par eux, l'empoisonna, fuit à Cherson, et prédit que sous huit jours ce prince n'existeroit plus. La prédiction s'étant accomplie, les Chersonnites firent périr ce monstre, pour ne pas être soupçonnés d'avoir part à son forfait. Or, si Tmutarakan eût été le vieux Riésan, le criminel Kotupan, n'eût pu apporter en huit jours cette nouvelle à Cherson, puis qu'il n'est pas supposé qu'il a couru la poste. Nous pourrions encore appuyer notre opinion sur d'autres faits; mais nous craindrions de fatiguer le lecteur, qui peut trouver ces preuves, dans les descriptions que les anciens géographes nous ont laissées de Tmutarakan, grande ville située dans la partie asiatique, vis-à-vis de Panticapée, véritable situation de Taman, qui a porté successivement plusieurs noms. Cette recherche a été poussée jusqu'à l'évidence par les soins de son Excellence Moussin-Pouchkin. (3)

Discussion sur la ville de Tmutarakan, ou Tamateika, capitale de la Tauride asiatique.

Marcell. l. XXII, c. 8. mort. l'an 371. Записки касательно Росс. Исторіи, Ч. I, стр. 11, 12.

(3) Chalcondylas Atheniensis. Anno 462. — Joannes ab Uphagen in parergis historicis. p. 600. Записки касательно Росс. Исторіи T. I, пунктъ 23, стр. 55. Историческое изслѣдованіе о мѣстоположеніи древняго Россійскаго города и Тму-Тараканскаго Княженія, издано Алексѣемъ Мусинымъ-Пушкинымъ въ С. П. Бургѣ 1794.

Une pierre trouvée en 1793 dans les décombres d'une ancienne forteresse de Taman, porte cette inscription: »L'an 6576 de l'indiction, le prince Olegh, mesura la mer sur la glace depuis Tmutarakan, jusqu'à Kertschew et la trouva de 8054. Sajines.« Or, l'année de la création répond à 1068 de notre ère; et la mesure à la distance dont Taman est éloigné aujourd'hui de Kertsche, est en ligne droite à travers la mer. Une autre preuve que les historiens de ce temps ont erré sur les limites de l'empire de Russie, c'est qu'ils n'ont fait aucune mention de cette moderne Taman, en parlant des conquêtes de Swiatoslave sur les Chazares, ni à l'occasion du
en 965. partage qu'il fit à ses enfans. Cependant son fils Vladimir auquel il as-
988. signa Taman, entreprit cette même année sa fameuse expédition contre la ville de Cherson, appartenant à l'empereur d'Orient. Les historiens en allèguent différens motifs, dont nous avons déjà discuté la validité. Il crut que s'il emportoit la capitale, toute la presqu'île se rendroit; d'ailleurs, il comptoit sur les dispositions favorables, qui naissent du mécontentement des habitans. L'empereur Basile II venoit de changer leur république en monarchie, mais ce n'étoit pas sans doute une raison pour se donner un maître étranger, car Vladimir ne réussit à s'emparer de la ville que par la supercherie d'un moine, ainsi que nous l'avons dit ailleurs.

4. Les Russes deviennent puissans à Taman dans le XIme siècle.

4. Comme alors le système politique de tous ces peuples, n'avoit de base que l'intérêt du moment, il varioit sans cesse, et trente ans n'étoient pas encore écoulés que Mstislave, dit par les Grecs Sphangos, fils (a) de Vladimir, devenu l'allié de Basile, parce qu'il étoit puissant à Taman, aida cet empereur à renverser le trône des Chazares, transférés d'Europe en Asie. Ce qui démontre encore l'étendue de la domination russe, au-delà des bornes que les historiens lui assignent. (b)

1034. 5. Taman fut ensuite réunie à la principauté du duc Iaroslave qui
1054. la légua à son fils Swiatoslave II. Oleg fils de celui-ci la reçut en don,

(a) Ou frere prétendu.

(b) Busching géogr. 783. — Const. Porphyr. de adm. imp. c. 42. p. 113. — Journ. von Russland. 1794. Sept. Seite 217. — Carte géogr. de Russie. — Patericon. p. 72. — Strabo. geogr. gen. lib. XI, p. 494. Таmищева Истор. Росс. Кн. II, стр. 118.

mais Rostislave duc de la partie russe, dite Volhinie, l'en dépousséda ainsi que de la Cosoguie. Comme quelque temps après il fut empoisonné, Olegh y 1064.
fut renvoyé pour la seconde fois par son père, à la prière des Tamanois, et à la persuasion du moine Nicon. Mais le malheureux Oleg ayant été fait 1078.
prisonnier dans cette ville par les Chazares, après la bataille perdue contre Vsévolod, ils l'envoyèrent en exil dans les états de l'empereur. Sans doute au moyen d'une forte rançon il fut relâché, et à son retour de Constantinople, aidé par les Polowces il attaqua les ducs David et Volodar, qui s'étoient emparés de Taman, il les fit prisonniers à son tour, 1094.
et cette possession une fois affermie, assura aux Russes, non-seulement une plus grande étendue de puissance, mais aussi un commerce très-avantageux sur le Bospore Taurique et dans les deux mers qu'il joint ensemble. Cependant il fallut encore le disputer, car les Chersonnites, en vertu d'un droit d'étape et de monopole accordé par Constantin le grand, à titre de privilége, s'arrogeoient le commerce exclusif de la mer Noire, souvent même ils enlevoient les vaisseaux marchands, et ce fut le sujet d'une guerre dont nous avons déjà rendu compte dans le cours de cette histoire. Oleg et ses fils conservèrent Taman jusqu'au commencement du 12me siècle. Ensuite il n'y fut plus question de la domination des Russes. Ce sont les Polowces qui les remplacèrent. (5)

6. Générosité des Russes envers les Polowces. 1237.

6. Souvent un peuple s'enrichit des pertes de l'autre, c'est ce qui arriva aux Polowces, pendant, et après les guerres intestines des princes russes. Ils s'emparèrent de la Tauride, où ils vécurent de rapines comme toutes les hordes nomades, braves par oisiveté, entreprenantes par désespoir. Bientôt ils furent chassés eux-mêmes, par les Tatares Mogols. Quelques-uns se réfugièrent vers le Danube; d'autres chez les Russes,

---

(5) Thunmann. T. I. pag. 159. — Anna Comnena Const. Porphyr. de climatib. Cedren. pag. 719. Nicéph. Gregor. T. I. pag. 20, 21. — Stritteri mem. pop. T. III. p. 984 et 950. Georg-Acropolit. pag. 29 à 32.
Өеодосійскаго игумена лѣтопись стр. 180, 188, 351.
Записки касательно Россійской Исторіи Т. I, стр. 347, 380. Несторъ стр. 117, 136, 152.

qui oubliant généreusement leurs pillages, leurs incendies, leurs massacres, les reçurent avec une bonté hospitalière, et pourvurent à tous leurs besoins. Rien n'indique mieux, que cette urbanité, les progrès de la civilisation chez les Russes au 13me siècle. Cette generosité des Russes envers les Barbares Polowces prouve la grande supériorité des mœurs et la culture des lettres qu'ils pouvaient tenir des Slaves dont ils étaient une branche. Chez les Slaves la connaissance de lettres a été introduite l'an 858. L'Empereur Michel III, ayant été prié par les Cosares d'envoyer des missionaires pour instruire les Sarmates, peuple uni à leur nation dans la religion Chrétienne, fit venir de Thessalonique Cyrille et Methode, fils du patrice Leon qui parlaient Serbe, et dont l'usage resta parmi la colonie avec la quelle un prince Serbe fils de Dervan grand possesseur des terres en Saxe inferieure, avoit émigré et fut reçu par l'Empereur Heraclius l'an 639 et placé en Thessalie. Ces missionaires se rendirent en Tauride pour apprendre le dialecte des Sarmates, unis aux Cosares qui dominaient alors en Tauride, et les instruirent par cœur les Sarmates dans la religion, qui ignoraient les lettres.

Deux ans après les Bulgares ont prié l'Empereur Michel III une semblable grace et l'obtinrent. L'an 863 Rastik prince de Moravie de la nation Slavonne pria aussi l'Empereur de lui envoyer des pretres Chrétiens pour instruire lui et son peuple dans la religion Chrétienne et pour les apprendre à lire en même tems. L'Empereur ordonna à ces mêmes fils de Leon de se rendre en Moravie. Dans leur chemin ils s'arrêtèrent près de Kaab ou Arabon pour se préparer à cette sainte mission, et pour composer les lettres pour les Moraves Slaves. Ils adoptèrent les initiales Greques, et y ajoutèrent sept autres lettres, composées pour exprimer les sons Slavons qui n'existent pas dans la langue Grecque. C'était dans cette orthographe que l'an 912 était signé le traité entre Oleg grand-duc de Russie, successeur de Rurik et l'Empereur de Constantinople. On ne trouve pas qu'avant la composition des lettres pour les Slaves de Moravie l'an 863 que les Slaves eussent eû des lettres, ou des Runes qui en est le mot identique.

7. Depuis lors jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, la Tauride est restée en partie sous le joug des Tatares, et en partie sous celui des Génois. Cependant Nogaïa-chan, maître de cette presqu'île, maria sa fille à Théodore, duc de Smolensk, et de Iaroslave, lui donna Cherson avec toutes les villes du continent en dot, et mourut sans enfans mâles. Mais on ne voit pas clairement à qui sa succession fut dévolue.

LIVRE XIV.

Des Polowces ou Comanes, en Tauride; depuis l'an 1050 jusqu'à 1227, espace de 177 ans.

1. Origine des Comanes.

1. Les Polowces, que nous ne nommerons plus que *Comanes*, parce que c'est leur vrai nom, mirent fin à la domination des Russes au-delà du Bospore taurique, et en-deçà. Ils firent également disparoître celle des Petschénègues: leur conformité de langage avec ces derniers, fait présumer qu'ils étoient Huns d'origine. Probablement ils tiroient leur nom de la rivière de Cuma qui roule au pied du Caucase, et va se jeter dans la mer Caspienne, après avoir formé trois lacs dont le dernier se perd dans les sables, à une demi-journée de la mer. Nous croyons que les Slaves nommoient Polowces, tous les habitans inconnus des vastes campagnes qui s'étendent le long des bords septentrionaux du Niester, de la mer Noire, de la mer d'Asof et du Cuban: cette dénomination était cependant moins générale que ne font aujourd'hui les nations occidentales de l'Europe, aux yeux desquelles tous les peuples au-delà du Volga, sont Tatares, et au-delà de l'Indus, sont Indiens.

Ce nom de Polowces, après avoir désigné deux ou trois peuples, finit par n'être propre qu'aux Comanes, parce que selon la langue Slavonne, il indique l'habitation des campagnes; et dans la Russie Blanche on donne encore l'épithète de Polowces, aux habitans de Mstislavie, parce qu'ils n'ont que des bocages, et point de forêts. Il en a été de même pour les Petschénègues, qui ont habité ces campagnes avant les Comanes, qui les en expulsèrent. De là vient la méprise des historiens sujets à confondre ces deux peuples, parce qu'ils sont également Huns d'origine.

---

(1) Stritter. m. p. t. III. Comanica p. 950.

2. Les écrivains Byzantins fixent l'époque de l'arrivée des Comanes de l'Asie sur le Danube, lorsqu'ils furent appelés par les Petschénègues, pour les aider à se défendre contre les entreprises de l'empereur d'Orient. Les Russes les connoissoient deux cents ans plutôt. Les étrangers ont fait de leur nom, Plauci, Blauci, Wlahi, Blahi, d'où se forma enfin Walachi, selon quelques-uns; (2) l'on confondoit anciennement les Polowces, les Polonois, et les Polociens; aujourd'hui personne ne fait cette faute.

Etymologie erronée du nom de Valaches.

3. Nous avons vu comment les Petschénègues furent expulsés de la Tauride par les dits Polowces Comanes. Ceux-ci commencèrent par payer un tribut annuel aux Goths, qui pour lors étoient les plus forts: mais peu de temps après, de tributaires, ils devinrent souverains assez puissans, pour imposer des tributs à leurs premiers dominateurs.

3. Les Comanes sont maîtres absolus de la Tauride en 1095.

4. Le prince Belu-chan, de la nation mogole, empereur de Kiptschak, ayant l'amour des conquêtes, fit marcher son général Télépuga, à travers les terres des Sarmates, vers la mer d'Asof et sur le Don, pour détruire ou disperser les divers peuples du continent, restes infortunés des anciens Scythes; et parmi ceux-ci se trouvoient les Comanes, aux environs de la mer d'Asof, sur les rives de la mer Noire près de l'embouchure du Danube.

4. Les Tatares ou Tartares, s'emparent de la Tauride en 1237.

5. Ne se jugeant pas assez forts pour résister, ils passèrent le Danube avec leurs femmes et leurs enfans sur des sacs de cuir, et errèrent long temps en Thrace, jusqu'à ce que l'empereur Jean les prit à sa solde et leur assignât des terres. On croit qu'ils étoient au nombre de dix mille. Ceux qui habitoient le continent septentrional de la Tauride subirent le joug du vainqueur; mais presque tous ceux de la partie maritime imitèrent ceux des rives du Danube; aussi trouve-t-on dans la description généalogique de Surgian, homme de la cour de l'empereur Andronique, cette phrase remarquable: »Son père étoit issu de la famille noble de ces »Comanes, qui depuis longues années s'étoient réfugiés dans la Scythie »hyperboréenne, chez l'empereur Jean Ducas," et trois ans après la prise de Constantinople, on lit encore: »Que les Comanes vinrent demander

5. Ce que deviennent les Comanes.

»leurs arrérages de 60 ans à Mahomet II, nouveau souverain de cet »empire.« (5)

Depuis l'entrée des Tatares en Tauride, on n'y vit plus que des princes apanagés de cette nation, sous le titre d'Ouloug-Beg, et répandus avec leurs hordes particulières dans le plat pays. Les malheureux Comanes (formant le gros de la nation), qui furent surpris au nord des Palus-Méotides, connoissant par tradition les maux que les Tatares avoient fait éprouver à leurs pères sur les bords du Cuma, se précipitèrent en foule chez les Russes leurs ennemis, où ils furent humainement reçus. Ceux-là embrassèrent aussitôt le Christianisme. Leur prince, nommé Kotiak, fut le premier baptisé; et la religion a tellement allié les deux nations, qu'il ne reste plus même de traces de leur mélange, (a) parce qu'ils n'ont pas eu des traits nationaux distinctifs dans leurs visages.

---

(5) De Guignes hist. des Huns et des Tatares, T. III. lib. XVIII, c. 1. et hist. des Mogols de Kipt. — Nicéph. Gregoras. T. I. p. 20, 21, 182. — Georg. Acropol. pag. 29, 32. — Stritteri m. p. t. III. Comanica pag. 934, 985 et 6. — Thunmann de la Crim. pag. 15. — Ducas pag. 191.

(a) Anna Comnéna Nicéphor Gregoras T. I. p. 67. — De Guignes hist. des Huns, T. III. l. XV. hist. des Mogols. — Joseph. antiquit. jud. — Hérodot. l. IV. p. 568. Записки касательно Россійской Исторіи T. III. пункть 43, стр. 280-289.

LIVRE XV.

Des Génois en Tauride, depuis la fin du 11me siècle, jusqu'à l'an 1475.

1. Les Génois, ainsi que nous l'avons déjà observé, s'établirent en Tauride du consentement des Comanes, et y donnèrent ensuite des lois, jusqu'au moment où les Tatares vinrent les en chasser. Le commerce seul les conduisit dans cette contrée, mais pour juger des avantages qu'ils en retirèrent, il faudroit pouvoir se faire une juste idée du commerce de ce temps, et de son activité progressive.

Du commerce de ce temps. 1201.

2. Ce n'est pas le pays qui a le plus de mines d'or, d'argent, ou de diamans qui devient le plus riche, c'est celui qui a le plus de productions nécessaires aux hommes, et des arts qui flattent leur goût; ce sont là les mines toujours renaissantes, qui attirent les richesses de toutes les autres parties du monde.

Le midi de l'Asie est le plus fertile et le plus varié en productions de ce genre; la nature y est prodigue, en raison du climat. La Chine que l'on appeloit autrefois, *la Sérique*, les Indes orientales, l'Arabie, et les autres pays méridionaux, dès le 10me siècle attiroient tous les négocians de l'Europe; et toutes les puissances maritimes, avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, s'efforçoient à l'envi de trouver un passage plus commode que celui du golfe Persique, ou de l'Euphrate qui s'y décharge. Déjà dix siècles avant notre ère, les marchandises orientales et méridionales étoient transportées de ses ports à Palmyre, ville bâtie par Salomon; et qui du côté de l'occident n'étoit éloignée de la mer que de 260 verstes ou de 150′ minutes de l'équateur. C'est aussi là que les Arabes et d'autres peuples apportoient les différens objets de commerce des comptoirs qu'ils avoient sur la mer Rouge. De Palmyre on les faisoit

arriver dans les ports de la Méditerranée, où les nations marchandes les recevoient de la seconde, ou de la troisième main, et les distribuoient par mer en Europe. (3) Ophir de la S. Ecriture est Sofala.

La communication du Pont-Euxin avec la mer Caspienne par le Phase et le Cyrus, est attestée par tous les Anciens. C'est par là qu'on alloit à la Chine et dans les riches provinces de l'Asie. La rivière de Cyrus se perdoit alors dans les immenses plaines qu'entourent de hautes montagnes; des colonies grecques qui s'étoient établies sur les bords de la mer Noire, sont parvenues à couper ces montagnes, à saigner les plaines, et à se débarrasser du lac, en conduisant toutes les eaux, et la rivière elle-même, vers la mer. Ces prodigieux travaux sont attribués à Jason; sans doute ils avoient pour objet de favoriser le commerce. (a)

4. Pendant long-temps les Scythes de la Tauride le firent d'une manière plus pénible, par caravane, en traversant le Bospore Taurique pendant les fortes gelées.

Dans le 4[me] siècle avant notre ère, Alexandre roi de Macédoine ayant trouvé que les Perses, jaloux de la prospérité de leurs voisins, avoient détourné le commerce à leur profit, en nuisant à la navigation de l'Euphrate par le fleuve d'Araxe, et à celle de la mer Noire par le Cyrus, s'efforça de le diriger de nouveau vers l'Europe; mais les révolutions postérieures y apportèrent de continuels obstacles.

Deux cents ans plus tard, les Ptolémées rois d'Egypte, se prévalurent des difficultés de la navigation par l'Euphrate, pour attirer le com-

---

(3) Les textes de la S. Ecriture pour Sofala sont: 3 Regum c. IX v. 26. c. X. v. 11. 2 Paralipom. c. VIII. v. 17. c. IX. v. 10. Sofala est dans la Cafrerie vis à vis de l'ile de Madagascar. La flotte de Salomon sortait du bout de la mer rouge que Moïse traversa; Elle passa le détroit de Babelmandel dans la mer Arabique, passa l'équateur et s'arrêta devant le tropique du Capricorne, entre l'île de Madagascar et la côte de Cafrerie sur laquelle est le royaume de Sofala, qui n'a point de mines d'or, mais le sable d'or en telle abondance qu'on y paye non au poids, mais à vue d'oeil.

(a) Formaleoni, l. XIV. p. 45. pop. Ponti Euxini, p. 45. — In Thesauro Ital. 116. fogl. p. 236.

merce du midi vers la mer Rouge, et pour s'approprier celui des Indes orientales, dont l'expédition d'Alexandre avoit encore mieux fait connoître les avantages. C'est alors qu'Alexandrie devint le centre du commerce, et que Palmyre tomba: Palmyre! dont les décombres attirent encore les observateurs, comme monumens de son ancienne opulence.

Alexandrie succède à Palmyre pour le commerce.

5. Les marchandises arrivoient à Alexandrie par l'Isthme de Suez. On les embarquoit sur des navires capables de traverser l'Océan; mais le canal manquoit à la jonction des deux mers, les rois n'osoient pas l'achever, dans la crainte d'inonder l'Europe, le niveau de la mer Rouge se trouvant de trois coudées plus haut que celui de la Méditerranées, et n'ayant point à leur disposition l'art des écluses. Pompée seul, dans le dernier siècle qui précède notre ère; irrité de la perte des sommes immenses qu'il voyoit passer de Rome à Alexandrie, pensa à rouvrir l'ancienne route des colonies grecques aux Indes, par la mer Caspienne, à travers les provinces romaines. (5) Il envoya sur les lieux des experts, qui assurèrent que les marchandises pouvoient se transporter par terre, des bords du fleuve Indus à l'Oxus, fleuve qui communique avec la mer Caspienne, dans l'espace de sept jours; mais son adversaire ayant triomphé, il devint victime de la haine des rois d'Egypte, et n'eut pas le temps de réaliser ce projet. Il le fut depuis par les Barbares dans le septième siège.

6. La propagation du mahométisme en Egypte, anéantit le commerce de cette riche contrée; Alexandrie le marché général de l'occident fut réduite en cendres; les lumières et les bienfaits du christianisme disparurent, par-tout où les Arabes portèrent le fer et la flamme. Pour qu'il s'établisse une libre communication entre des peuples différens, il faut que la société et les mœurs ayent acquis un certain degré de civilisation. L'époque des croisades à cet égard, dit un auteur moderne, fut un

Alexandrie détruite au 7me siècle.

---

(5) Joseph. ant. Jud. — Hérod. lib. IV. p. 568. — Formaleoni l. III. p. 191. c. 13. à la fin. c. 14. p. 190 et p. 18 et 19.

accident heureux; en donnant une violente secousse à l'Europe, elles l'ont tirée de sa léthargie. (6)

Les croisades, 1095. Leur influence sur le commerce.

Ces expéditions tout extraordinaires qu'elles étoient, produisirent des effets qu'on n'auroit pu ni attendre, ni prévoir; sur-tout relativement au commerce; quoique l'issue en ait été aussi malheureuse, que le motif étoit déraisonnable et contraire à l'esprit du christianisme. Il en résulta des progrès rapides, parce que les croisés traversoient partout des pays mieux cultivés, plus adonnés aux arts, et qu'en avançant en Orient, ils prirent le goût de ses précieuses productions. C'est ainsi qu'à leur retour, malgré leur peu de talent pour rendre ce qu'ils avoient observé, on vit se former dans chaque état, un nouvel ordre de citoyens qui en se vouant au commerce, s'ouvrirent une nouvelle route à la fortune, et leur nombre contribua bientôt à rendre leur pays plus florissant. Les républiques d'Italie, depuis long-temps étoient à cet égard d'un bon exemple; les croisades accrurent encore leurs richesses et la domination de quelques-unes. Venise y gagna la Dalmatie, l'île de Candie, quelques autres îles de l'Archipel, la Morée, et ce qu'elle désiroit le plus, l'étendue de son commerce.

Les Génois à Caffa. 1201.

7. C'est aussi à cette époque que les Grecs fondèrent une nouvelle colonie à Sarapanis, aujourd'hui Scharapan voisine du Phase, et que les Génois formèrent leur établissement à Caffa, ou Théodosie en Tauride. La commodité de la rade invitoit au commerce; ils achetèrent un terrain assez considérable pour bâtir des maisons et des magasins, à condition toutefois »de payer 1° les droits ordinaires d'entrée et de sortie »pour toutes les marchandises qu'ils introduiroient dans la péninsule. — »2°. De laisser à chacun la liberté d'acheter et de vendre toutes les marchandises transportées d'autres lieux.« Cet établissement fut d'abord petit et obscur, il n'y venoit que des marchands de Gênes pour trafiquer jusque dans la Méotide. Le conseil de leur république les invita pru-

---

(6) Robertson. Sect. 1. T. I. p. 48 et notes de l'introduction à l'hist. de Charl. Quint.

demment à se lier d'amitié avec toutes les villes maritimes de leur voisinage. Insensiblement ils en obtinrent des emplacemens séparés pour leurs bâtimens, des terres pour leur subsistance; et après s'être entourés modestement d'un large fossé, d'un petit rempart, ils firent venir des matériaux sur leurs vaisseaux, élevèrent des forts, et se mirent en état de défense. (7)

8. Caffa resta toujours le centre de leur commerce; mais ils en étendirent les rayons par terre jusqu'aux Indes, et vers la Chine. Ils obtinrent d'ailleurs du roi Léon le privilège de négocier dans toutes les provinces de l'Arménie, depuis la mer Noire, jusqu'à la mer Caspienne.

9. Les Indiens de leur côté, ne voulant pas laisser interrompre le commerce oriental, qui leur étoit si avantageux, recherchèrent l'ancienne route. Les marchés du Phase commencèrent à être fréquentés, Constantinople remplaça Alexandrie, et devint l'entrepôt des productions orientales. Quoique le despotisme y eût presque anéanti toute vertu publique, de belles manufactures, l'amour du faste, une grande magnificence, un reste de goût pour les sciences rendoient cette superbe ville, fort supérieure à l'Europe entière. L'Asie offroit aussi de son côté les débris de tous les arts, de toutes les connoissances, que les encouragemens des Califes y avoient fait naître; et les mœurs Européennes paroissoient encore bien grossières en comparaison de celles des Orientaux. Mais ce fut sur l'état de la propriété des biens, et sur les règlemens commerciaux, que les heureux effets de cette comparaison eurent d'abord le plus d'influence. L'amour des richesses l'emportant ensuite sur l'indolent amour de la vie, on vit bientôt l'homme civilisé, si souvent en contraste avec lui-même, affronter par cupidité les plus grands périls, voguer à la merci du plus inconstant des élémens, et s'immoler à la soif de l'or.

Constantinople devient le centre du commerce.

(7) Moreri, Dict. au mot Caffa. — Formaleoni cap. 22. pag. 171. — Nicéph. Gregoras T. II. pag. 427. à 29. Cantacuzen. T. III. p. 812 à 13. Thunmann descrip. de la Crimée p. 44. Stritter. T. II. p. 1042. Constant. Porphyr. de adm. imp. cap. 42. pag. 111 à 114. — Hieronymi de Marignis. p. 1435. in Thesauro Italico Gravii.

10. Rivalité de Venise et de Gênes. 1210. 10. De ces prodigieux efforts tendant au même but, naquirent tant de haines et de rivalités nationales. Lorsque Constantinople tomba entre les mains des croisés latins, les Vénitiens et les François se disputèrent les dépouilles de l'empire; c'est-à-dire les îles de l'Archipel, et de tous les ports de la Romanie. Les Génois, déjà très-jaloux des Vénitiens, leur envioient l'île de Candie, qui par sa situation à l'entrée de l'Archipel, les rendoit maîtres de la mer. Ils réussirent à leur faire enlever cette île un moment, par Henri Comte de Malte, et ce fut la première source des haines, et des longues guerres que ces deux républiques se firent dans la suite. (10)

Un même esprit de gouvernement, les mêmes vues de commerce, une habileté presque égale dans l'art de la navigation; une domination de même étendue sur deux mers opposées élevoient pour eux mille motifs de concurrence, sur-tout à l'endroit où ces mers se réunissent.

11. Commerce des Vénitiens à Asof. 1203. 11. Tandis que Constantinople étoit au pouvoir des Latins, les Vénitiens percèrent avec leurs vaisseaux marchands jusqu'à Tana, la moderne Asof; (11) ancienne colonie des Cariens de la ville de Milet. Les marchands de Pise y eurent aussi leur établissement, c'étoit l'entrepôt de tous les peuples méotiques. Les Vénitiens s'y maintinrent l'espace de deux siècles, nonobstant l'invasion des Mogols en Tauride. Les Génois
1223. s'étant brouillés avec les Tatares, ne purent reconquérir le commerce d'Asof; ils tremblèrent même d'être exterminés à l'arrivée des Mogols; mais jamais ceux-ci ne dévastoient que les pays qu'ils ne pouvoient pas garder, ils laissèrent même à l'entrée de la Tauride une colonie, qui s'établit dans les premières plaines sous des tentes.

---

(10) Записки касательно Россійской Исторіи Часть I, стран. 275. Formaleoni cap. 17. pag. 97. — In Thesauro Ital. 116. fogl. p. 239.

(11) Hist. de la répub. de Venise par l'ab. Laugier. T. 2. liv. VIII. Paris 1758. — Villehardouin. conquêt. de Constant. num. 136. — Nicetas choniat. de rebus post expugnationem urbis num. 6. — Hist. génér. du com. de la Crim. T. 22. — Formaleoni cap. 21. pag. 141 et 153. — Thunmann. descrip. de la Crim.

12. Cependant, lorsque les Comanes furent entièrement expulsés, les deux républiques éprouvèrent de nouvelles frayeurs, et ne conservèrent leurs établissemens, qu'en distribuant beaucoup d'or aux Barbares. Les Vénitiens continuèrent ainsi de tirer par la mer d'Asof, le produit des terres de ces nouveaux maîtres, et de celles de leurs voisins. Ils échangeoient des miroirs, de la verroterie, des ustensiles de fer et de cuivre étamé, contre du blé, de la cire, des peaux et du poisson salé. Quelquefois les Tatares demandoient des draps, et quelque peu d'or monnoyé, dont ils faisoient usage pour la parure de leurs femmes. L'esprit des Vénitiens, toujours fécond en expédiens lorsqu'il s'agissoit de profit, substitua les gallions aux navires dont on s'étoit servi jusqu'alors. Ces vaisseaux armés en guerre, transportoient plus surement une grande quantité de marchandises, mais ils ne pouvoient entrer dans tous les ports de la mer Noire, celle d'Asof ne portoit que de petits bâtimens; il fallut partager en deux branches leur commerce et leur navigation dans ces parages. 1257.

13. Deux flottes partoient tous les ans de Venise, l'une de grands bâtimens destinée pour le Phase, et pour les côtes méridionales: l'autre de galères propres au transport des marchandises, pour les plages de l'occident, et par le détroit Taurique à Asof.

Les Génois, qui avoient aidé à déposséder les Grecs, leur rendent Constantinople. 1261.

Ces succès qui nuisoient aux Génois, réveilloient leur ambition, excitoient de plus en plus leur haine, leur suggérèrent le vaste projet de remettre les Grecs sur le trône de Constantinople, après 58 ans d'usurpation. Il en arriva que les Génois se trouvèrent protégés par les Empereurs Grecs, comme les Vénitiens l'avoient été par les Latins, et que Michel Paléologue couronné à Nicée, en Asie, fit aussitôt alliance avec eux, nommément contre Venise, où Baudouin, le dernier empereur d'origine françoise, fut obligé de se retirer.

L'empereur Michel favorise les Génois.

14. Depuis ce temps, les Génois restèrent toujours fidelles aux empereurs, observant dans la suite de favoriser, entre les compétiteurs au trône, celui qui leur faisoit les plus belles promesses. Les Grecs étoient leurs anciens ennemis, c'est à ce titre qu'ils avoient aidé à déplacer la couronne de Constantinople; mais l'intérêt de leur commerce

changea toutes ces dispositions. L'empereur de son côté, sans méconnoître le service, ne se laissa point aveugler par la reconnoissance. A son entrée dans Constantinople, il retint le petit nombre de Vénitiens et de Pisans, bourgeois industrieux qui y étoient fixés; mais les nom-
1262. breux Génois, leurs riches négocians, furent invités à se retirer dans les faubourgs de Péra et de Galata, où entre autres priviléges, l'exemption de péages, et la navigation libre leur furent accordés. De ce moment ils purent se regarder comme maîtres de tout le commerce de la Tauride, et ils s'inquiétèrent peu du petit dommage que leur faisoit la concurrence des Mahométans sur la mer Noire.

15. Cependant, l'empereur de Kiptschak, suzerain de la Tauride, ayant embrassé la religion mahométane, ordonna à tous ses sujets de l'imiter, et il fut obéi avec une telle promptitude, que bientôt les Sarazins d'Egypte ne virent plus d'obstacle à envoyer leurs vaisseaux dans la mer Noire. Le soudan demanda à l'empereur Michel la liberté de son pavillon, pour aller acheter en Circassie et en Mingrélie les recrutemens nécessaires pour ses Mamelucs; cela ne pouvoit se refuser, et ce fut une perte pour les Génois, qui s'étoient approprié jusque-là l'exclusif de ce commerce; mais ils s'en prévalurent pour obtenir beaucoup d'autres grâces. (15)

16. Les Génois relèvent et fortifient la ville de Caffa.

16. A-peu-près vers ce temps, le noble Doria releva la ville de Caffa, y appela une colonie génoise, et il se bâtit une telle quantité de maisons en amphithéâtre, sur la pente douce qui conduit de la montagne à la mer, que Caffa devint une heureuse copie de la superbe Gènes. A mesure que les richesses s'accrurent, on éleva des remparts de hautes murailles; on se fortifia de toutes manières. Les indolens Tatares nomades sourioient avec mépris à ce qu'ils appeloient *des folies d'étrangers*; mais les Vénitiens jaloux à leur tour de cette puissance, n'en jugeoient

(15) Formal. p. 145. c. 21. p. 155. — Pachymer. lib. I. c. 29. lib. II. c. 4. — Du Fresne hist. de Constant. p. 5. — Georg. acrop. n. 85. — Nicéphor. Gregor. lib. IV. c. 2. — Codin de offic. Constant. c. 14. — Abulgasi Bayadur-Chan, hist. généalog. des Tatares part. 7. ch. 5.

pas si légérement. Le pape Urbain IV s'entremit en vain, pour concilier ces deux républiques, et pour réunir leurs forces contre l'empereur, quand toutes deux sollicitoient à l'envi ses bonnes grâces. Les Génois conservèrent toujours la préférence: c'étoit plus contre les Vénitiens que contre les Tatares, qu'ils se prémunissoient de protections et de remparts: néanmoins ce fut l'empereur de Kiptschak, qui leur fit le premier la guerre; ils perdirent et reprirent dans la même année leur belle ville de Caffa; enfin, il fallut acheter la paix, et payer un tribut annuel au suzerain, pour se garantir de ses incursions.

17. Ils tentent la découverte du nouveau monde, fin du 13me. siècle.

17. Les succès des Sarrazins en Syrie sur les armées chrétiennes alarmèrent aussi promptement cette colonie sur le commerce de l'Europe; car les richesses accumulées par les négocians, les font moins songer à s'en servir, qu'à les augmenter encore. Ce fut dans cette vue que Tédisio Doria, et Ugolini Vivaldi, imaginèrent d'aller chercher une nouvelle route vers l'occident. Ils partirent de Gênes sur deux galères, mais jamais on n'entendit parler d'eux. (17) Sans doute la providence dans ses impénétrables décrets, préparoit de loin par cette foible tentative, la glorieuse découverte réservée au génie de Christophe Colomb, et ce retard étoit un grand bienfait pour l'humanité, car c'en eût été fait d'elle, si les maladies que l'on a été chercher en Amérique, se fussent rencontrées avec les ravages soutenus de la lèpre, ravages qui n'ont cessé qu'au commencement du quinzième siècle.

18. Guerre entre Venise et Gênes. 1295.

18. Venise seule alors disputoit l'empire de la mer à Gênes, qui pendant sept ans que dura sa guerre avec les Pisans, fit sortir de ses ports 627 bâtimens de toutes formes et de toutes grandeurs. Ses victoires constantes sur ses malheureux voisins, élevèrent sa puissance maritime au plus haut degré où elle soit jamais montée, et il en résultoit de si grands avantages pour son commerce, que les Vénitiens ne purent en rester témoins de sang froid. Il violèrent une trève de deux ans, atta-

---

(17) Hist. univers. T. 35. l. XXIV. c. 4. p. 198. — Uberto Foglietta gen. hist. l. V. p. 400. — Hist. des révol. de Gén. T. 1. lib. I. p. 101.

quèrent les Génois, les forcèrent malgré eux au combat et succombèrent. Les Génois victorieux se bornèrent aux reproches, et n'usèrent point avec rigueur du droit de la guerre sur les équipages; mais la générosité d'une nation ennemie par rivalité de commerce, n'en a jamais désarmé une autre. (18)

Les Vénitiens, enflammés de courroux, envoyèrent Morosini, avec une flotte de soixante galères, dans la Propontide, avec ordre d'y détruire tous les établissemens des Génois, d'abattre leur puissance, et d'empêcher que les Pisans ne fussent accablés. Morosini se présenta d'abord devant le faubourg de Péra, qu'il trouva sans défense, pilla le comptoir, y mit le feu, et entra dans le Bosphore pour faire la même exécution sur un autre magasin appartenant aux Génois. Cet ordre rempli, il laissa
1294. 25 galères en Orient, et ramena ses prises à Venise, d'où il repartit aussitôt pour aller faire la même opération à Caffa, qu'il trouva également sans troupes et sans armes. La place se rendit, et la saison étant déjà avancée, il étoit sage d'hiverner. En effet cet an 1294 le froid devint extraordinaire; le détroit des Palus-Méotides, fut entièrement pris de glace, et les Vénitiens souffrirent beaucoup d'un climat aussi opposé au leur.

On n'apprit que très-tard à Gênes, les malheurs de Caffa; mais la flotte mit aussitôt à la voile pour porter la guerre dans Venise même. La haine de ces deux républiques étoit si envenimée, qu'on croyoit qu'elle ne s'assouviroit que par la destruction d'une des deux colonies de la mer d'Asof, ou de la mer Noire. Pendant cette querelle, les souverains de la Grèce, de l'Asie mineure, de la Perse et de l'Égypte, favorisoient alternativement les uns ou les autres, selon leur intérêt particulier, ainsi que les Vénitiens avoient fait en soutenant les Pisans. Les
Trève. 1296. maux que se firent respectivement les belligérans, amenèrent enfin une trève de plusieurs années, et l'on se reposa l'an 1296 par lassitude, sans cesser de se porter envie. (a)

---

(18) Uberto Foglietta l. VI. p. 401.—Hist. univers. t. 35. l. XXIV. ch. 4.

(a) Formaleoni ch. 23. p. 134 et ch. 21. p. 154 et 138. — Histoir. de Venise de l'ab. Laugier T. 3. l. IX. — De Gênes par le chev. de M. T. 1.

19. Soit que les Génois ne se fussent point aperçus de l'inconstance de l'empereur de Constantinople, soit qu'ils eussent leurs raisons pour dissimuler, ils ne cessèrent de lui marquer leur reconnoissance. Un corsaire, nommé André, ayant pris aux Perses, ennemis communs, un navire chargé d'étoffes précieuses, remit tous les prisonniers, et une partie du butin à l'empereur Andronique Paléologue. Ce prince touché du désintéressement d'un homme, dont la profession n'en paroissoit pas susceptible, le fit maître de sa garderobe; et concluant de sa probité en faveur de ses semblables, il prit à sa solde un nommé Rontzer pirate catalan avec toute sa bande, le fit grand-duc, ou commandant d'armée, et lui confia huit galères, pour éloigner les Turcs de ses côtes Européennes. Mais comme les titres ne changent rien aux habitudes, Rontzer tomba sur tous les vaisseaux marchands qui passoient le détroit de Constantinople. Le chef de l'escadre génoise ne s'en laissa pas imposer par le pavillon soi-disant impérial.

19. Reconnoissance des Génois. 1306 etc.

20. Il coula à fond plusieurs galères, s'empara des autres, mais ne conserva aucunes de ses prises; et la république offrit quatre vaisseaux à l'empereur, pour défendre l'entrée des Dardanelles aux Perses.

20. Vaisseaux Génois au service de l'empereur. 1319.

21. Cependant, malgré toutes ces preuves de reconnoissance, il est probable qu'elle déplut à l'empereur, en requérant du Pape Jean XXII l'érection de Caffa en évêché, avec la jurisdiction des églises de l'empire de Kiptschak et de Bulgarie, ce qui attachoit plus étroitement les habitans de ces pays-là aux Théodosiens, avec lesquels les Génois étoient en commerce. Ce fut dans les mêmes vues d'union avec ces nations, qu'ils fondèrent peu après un grand collége. Comme en même-temps le faubourg de Péra cessa de relever de l'évêque catholique romain siégeant à Constantinople, les Grecs soupçonnèrent les Génois de quelques projets ambitieux, ou au moins hostiles. C'est ce qu'Andronique III leur reprocha, sans que toutefois il soit rien éclaté. (21)

Mécontentement d'Andronique sur l'évêché de Caffa. 1337.

---

l. III. p. 238 à 242. — Hist. univers. T. 35. l. XXIV. ch. 4. p. 201 et 2. — Uberto l. VI. p. 402. — Pachymer. T. II. p. 375.

(21) Pachymer, lib. V. cap. 12 et 18. lib. VI. cap. 25 et 32. — Ni-

22. Fin de la guerre des deux républiques.

22. Avant cette époque la trève avec Venise étoit expirée, et cette république étant en mesure d'attaquer le faubourg de-Péra, les Génois hors d'état de résister, offrirent la réparation de tous les torts, le prix des frais de l'armement, et la guerre fut terminée, du moins pour un temps, qui nous laisse celui de reprendre le fil des événemens de la Tauride.

23. Colonie arménienne en Tauride. 1340.

23. Les Tatares ayant conquis l'Arménie en 1262, et transporté nombre d'habitans vers les contrées que bornent Casan et Astrakan, ceux-ci, après de longues souffrances, sollicitèrent auprès de la colonie de Caffa, la permission de venir s'établir dans ses environs. On les plaça entre Karas-Bazar et Soudag; les marchands, les ouvriers se fixèrent à Vieux-Krim, qu'ils nommèrent dans leur langue Kazarat, et à Caffa, où ils entourèrent leur quartier de fortes murailles, pour se garantir contre les incursions des Tatares. Dans les années suivantes arrivèrent aussi nombre de pauvres familles génoises, auxquelles le gouvernement assigna des terres depuis Caffa jusqu'à Bospore. (23)

Cet accroissement de population rendoit cette ville une des plus florissantes de la Tauride. Des milliers de maisons environnoient son vaste port, des tours nombreuses et un château fort bâti sur une éminence, la défendoient d'un côté, tandis que de l'autre ses navires armés protégeoient ses côtes. Les Génois naturellement fiers sentoient déjà leur supériorité sur un peuple sans arts, sans industrie, sans discipline militaire et sans marine. Bientôt le mépris qu'ils nourrissoient pour les Barbares ne tarda pas à éclater en offense.

24. Querelle entre un Génois et un Tatare. 1343.

24. Un marchand Génois injurie un Tatare sur le marché; l'insolent est frappé, il tue à l'instant le Barbare; le tumulte s'élève, le combat s'engage, beaucoup de Tatares périssent; les Génois triomphent sans perdre

---

céphor. Gregoras lib. VII. cap. 2 et 7. — Thunmann, descr. de la Crim. p. 44. — Hist. de Ven. de l'ab. Laug. T. 3. l. X. — Cantacuzen. l. II. cap. 29. — Nicéphor. l. X. c. 14.

(23) Mémoires manuscrits de Mgr. Joseph prince Argoutinski-Dolgorouki arménien, archevêque de l'Eglise arménienne en Russie, communiqués au feu prince Potemkin en 1789.—Nicéphor. Gregoras T. 2. Cantacuzen T. 3.

un des leurs; mais les vaincus vont porter la fureur dans l'ame de leur Kan Djanibek. En sa qualité de souverain, il n'hésita pas à ordonner aux Génois d'évacuer la ville et le port, qu'on leur avoit permis d'occuper. Son droit étoit incontestable, mais la soumission douteuse. La raison prescrivoit de chercher à calmer le Kan irrité; mais la raison perd son empire à côté de la force, et les Génois prêts à se défendre, renvoyèrent avec mépris le héraut du prince.

25. Aussitôt Caffa fut assiégée; peu importoit aux habitans que l'élévation des murs défendoient des flèches; l'ennemi convaincu de l'inutilité de l'entreprise, convertit sans plus de succès le siége en blocus; les Génois choisissant leur moment, firent une sortie, dans laquelle ils tuèrent cinq mille Tatares. L'animosité étoit d'autant plus grande, qu'il ne restoit pas en Tauride, hors de Caffa, un Génois qui n'eût été pillé et chassé de son habitation. La passion dirigeant ainsi l'attaque et la défense, la flotte génoise environna la péninsule, en éloigna tous les bâtimens marchands, fit souvent des descentes meurtrières sur le continent; tout commerce d'ailleurs étant interrompu, les habitans tombèrent dans la misère, et la guerre changea tellement de face, que ce furent les Tatares qui devinrent généralement les véritables assiégés. Les croisades avoient été si à la mode dans le siècle passé, que le pape Clément VI pensoit à en ordonner une pour secourir les Génois; mais la nécessité ramena seule les deux parties à un accommodement. Djanibek fit solennellement ses propositions par une ambassade, et Boccanegra, gouverneur de Caffa, les accepta. (25) 25. Siége de Caffa. 1344.

26. Le Kan vouloit en même-temps assurer aux Vénitiens le libre passage à Tana, par le détroit Taurique. Négociation à laquelle les deux républiques mirent peu de facilité, parce que les Génois exigeoient que les Vénitiens contribuassent aux frais des guerres que le commerce en- 26. Vaines tentatives d'accommodement entre Gènes et Venise.

(25) Formaleoni chap. 22. p. 148. — Nicéph. Gregoras T. II. p. 424 à 29. — Constant. T. III, p. 812 à 813. — In thesauro italico Graevii. — Uberto Foglietta hist. gen. p. 144. — Thunmann, description de la Crimée, pag. 44.

traineroit, et que ceux-ci ne vouloient ni entrer dans les dépenses, ni renoncer au passage; ce qui présageoit une nouvelle guerre.

Celle dont les Génois venoient de sortir avec honneur, ne fut pas sans inconvéniens pour eux, dans leurs trois ports de Phase, Sinope et Trébisonde. Les bourgeois de toutes ces villes, sûrs du mépris de cette riche colonie, se croyant toujours en butte à ses insultes, lui vouèrent une haine générale, et lui firent beaucoup de mal.

27. Prétentions des Génois sur les deux mers.

27. Les Génois se prévaloient de leurs forces, et vouloient à tout prix, s'emparer exclusivement du commerce; voilà ce qu'il étoit aisé d'apercevoir. La peste et la guerre de Hongrie ayant considérablement affoibli les Vénitiens, leurs vrais concurrens dans la mer Noire et dans celle d'Asof, ils choisirent ce moment pour s'allier avec le sultan de Nicée, et pour obtenir des Paléologues la cession de plusieurs établissemens sur les côtes du Pont-Euxin. Non contens d'envahir tout le commerce de ces parages, ils s'accoutumèrent à regarder la navigation de cette mer, comme leur propriété, et ils l'interdirent aux Pisans, comme aux Vénitiens, prétendant d'ailleurs, qu'il en fût pour eux de la mer Noire, comme de l'Adriatique par rapport aux Vénitiens (22). Mais ceux-ci, loin d'acquiescer à ces prétentions, ne cessoient d'envoyer leurs vaisseaux marchands aussi fréquemment dans ces deux mers que dans les autres.

28. Guerre entre Gènes et l'empire. 1349.

28. Un jour enfin, les Génois confisquèrent les navires marchands de Venise, et les emmenèrent à Caffa. En même-temps, pour mieux défendre la sortie du détroit de Constantinople, ils demandoient à l'empereur Cantacuzène de leur céder du terrain, pour étendre l'enceinte de Galata; et sur le refus ils mirent le feu à plusieurs maisons du faubourg voisin, s'emparèrent de plusieurs vaisseaux qui étoient dans le port, assiégèrent quelques villes de l'empire, et surprirent deux ou trois îles de l'Archipel.

---

(22) Nicéphor. Gregor. T. II. pag. 427 à 29 et 551. — Cantacuzen. T. III. p. 812 et 13. — Strit. m. p. t. III. p. 1118 à 22. — Hist. de Venise par l'ab. Laugier. T. 3. l. XII.

29. L'intérêt commun lioit l'empereur avec les Vénitiens; mais, la république laissant peser sur lui toutes les charges de la guerre, le réduisit à conclure une paix honteuse; c'est-à-dire, que les Génois promirent par serment de ne plus l'inquiéter, et qu'ils payèrent les îles qu'il leur convenoit de garder. 29. Traité presque aussitôt rompu que formé.

Venise, tout affoiblie qu'elle étoit, envoya des ambassadeurs à Gènes, pour se plaindre des hostilités, bien résolue de faire la guerre, si elle n'obtenoit pas la restitution de ses navires; car en quelque situation que l'on se trouve, le plus dangereux de tous les moyens dans le péril, est de faire descendre son ame au niveau de sa détresse, et les Génois prouvèrent que même la modération ne fait souvent qu'augmenter la témérité de l'ennemi: ils méprisèrent les plaintes du sénat, et la guerre fut déclarée.

30. Le traité de l'empereur n'étant que l'ouvrage de la foiblesse, fut rompu aussitôt qu'il se vit une alliée telle que Venise. On fit venir de Dalmatie, de Candie et de Négrepont, tout ce qu'il y avoit de bâtimens propres à être armés en guerre, et on en forma une flotte de 29 galères, qui trouva la flotte génoise dans le port de Caristo, et la battit. Mais selon les vicissitudes de la guerre, et sur-tout selon celles du terrible élément sur lequel elle se faisoit, les années suivantes, les Vénitiens éprouvèrent des revers de tout genre. D'abord la ville de Négrepont leur fut enlevée; un orage terrible endommagea leur flotte, et en 1352, elle fut détruite dans un combat près de Constantinople. Par un retour de l'aveugle fortune, l'année suivante les Génois éprouvèrent le même sort sur les côtes de Sardaigne, et pour sauver leur état, ils furent forcés de se soumettre à Visconti, archevêque et souverain de Milan. 30. L'empereur arme avec les Vénitiens contre Gênes, fin de 1349.

31. Après d'énormes pertes respectives en hommes et en argent, la paix se fit, et les choses se trouvèrent à-peu-près dans la même situation, où la guerre les avoit prises. Les Génois eux-mêmes n'ayant plus besoin de protecteur, chassèrent le gouverneur milanois, élurent un doge, et rétablirent leur ancien gouvernement républicain. 31. Paix générale 1357.

Le brave Zoaglio, commandant de l'armée et gouverneur de Caffa, se hâta ensuite d'augmenter les fortifications de cette ville, et elle de-

vint le réfuge de tous ceux que la terreur des armes ottomanes excitoit à s'expatrier.

32. Tremblement de terre, ses suites. 1357.

32. Il est des époques dans les annales du monde, où tout, jusqu'aux élémens, semble conjuré contre certaines nations. Cette même année un tremblement de terre ruina les murs de Gallipolis et une grande partie de la Thrace. Soliman, fils d'Orchanes, sultan de Nicée, fut assez peu généreux pour profiter de ces désastres; quoique gendre de l'empereur Cantacuzène, il passe l'Hellespont, s'empare de la forteresse et de plusieurs autres endroits ruinés. L'empereur réclame ses possessions: Orchanes paroit reconnoître la justice de sa demande; mais au moment où Cantacuzène appareilloit pour aller reprendre ses côtes, l'un des empereurs, nommé Jean, (car il y en avoit trois alors) se présente devant Constantinople; il faut défendre le siége de l'empire, l'expédition est retardée, et la Thrace est perdue pour toujours. (24)

Cet événement qui semble étranger à notre sujet dans le début, y a comme tant d'autres, des rapports secrets, que les événemens politiques peuvent seuls développer. 1°. Ce passage des Turcs en Europe, prépara la prise de Constantinople, qui fut suivie de la perte de Caffa pour les Génois. 2°. On accuse la république de Gènes de leur avoir facilité le trajet, moyennant soixante mille pièces de monnoies d'or, et quelques conditions favorables à son commerce. En effet il paroit bien difficile que cette entreprise se soit effectuée sans la participation des Génois, à la vue d'une île d'où ils dominoient la mer. Ils n'écoutoient alors que la vengeance contre l'empereur d'Orient, qui s'étoit uni avec Venise pour les châtier, et ils étoient loin de prévoir qu'à 120 ans de-là, ce seroit la cause de leur ruine. Généralement les passions ne consultent guère que le pressant intérêt du moment.

33. Autorité des Génois en Tauride.

33. Cette faute, d'ailleurs, ne changea rien à l'autorité dont les Génois jouissoient en Tauride. Les Tatares qui se plaisoient à recevoir d'eux des rétributions régulières en argent, leur laissoient soutenir le commerce,

---

(24) Cantacuzen. l. IV. c. 39 et s. Leonclavius annal. Turc. Cantemir. vita Orchanis.

se contentoient du plat pays, et leur abandonnoient les villes et les ports qu'ils n'auroient su ni fortifier, ni entretenir. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'ils n'élisoient jamais un chef, sans consulter les Génois, et que plusieurs princes souverains du pays soumirent leurs différens à leur arbitrage. Toutes ces déférences leur donnoient de grandes facilités, pour s'emparer successivement des villes commerçantes de la Tauride.

34. La ville de *Sou-dag*, qui veut dire en plusieurs dialectes orientaux, *eau* et *montagne*, parce qu'elle est située sur une hauteur et y est pourvue d'une bonne source, tentoit particulièrement les Génois, par sa rade spacieuse. Avant Caffa, c'étoit la plus fameuse place de la Tauride; les Russes y apportoient les marchandises du Nord, les Turcs celles de l'Asie mineure, du Levant et des Indes. On juge de son étendue, parce qu'elle renfermoit une centaine d'églises. Quoiqu'elle fût déchue de sa splendeur, les Génois s'en emparèrent. Elle avoit été libre sous l'empire d'Orient par les Latins, malgré la suzeraineté des Polowces, et ensuite malgré celle des Mogols. Comme elle souffroit toutes les sectes, les mahométans, au commencement du 14me siècle, étoient parvenus à expulser les chrétiens. Sous les Génois (26) elle obtint un évêque catholique. Elle avoit eu un évêque grec dès l'an 786.

34. Ils s'emparent de Sou-dag. 1363.

Quoique la politique ne formât pas encore alors un système combiné, cependant elle étoit déjà assez avancée pour qu'il se trouvât chez les Théodosiens, des gens en état de prévoir que les musulmans étoient les vrais, les terribles ennemis qu'il falloit redouter, et contre lesquels les deux républiques devoient se réunir, au lieu de s'épuiser par des guerres entre elles; et n'ayant pu ramener leurs compatriotes à des vues si sages, on les vit retirer leurs capitaux du commerce, s'enfermer dans le vieux Krim, ou retourner dans la mère patrie.

35. Effectivement les richesses brillantes de Caffa, l'étendue de son commerce, étoient un appât sans cesse offert à l'avidité des petits souverains de l'Asie. Il falloit tenir une escadre toujours armée, pour arrêter

35. Le pape sollicite une croisade contre les Turcs. 1372.

(26) In Thesauro italico. Uberto Foglietta p. 622.

leurs tentatives, et ces énormes dépenses devoient un jour mettre la colonie hors d'état de résister à ses ennemis. Le pape Grégoire IX prétendoit tourner contre eux toutes les forces de la Chrétienté. Il adressa une bulle aux divers états, pour les engager à secourir l'empereur Jean Paléologue, qui venoit de s'unir à l'Eglise romaine; il alloit jusqu'à reprocher aux puissances de souffrir que leurs marchands approvisionnassent les Turcs; mais on étoit désabusé de la fureur des croisades; et loin delà, un nouvel incident étoit prêt à remettre les deux républiques aux prises. (a)

36 Nouvelle guerre entre les deux républiques pour le libre passage de la mer Noire 1378.

36. Marc Justiniani, arrivant un jour à Constantinople avec une escadre de dix galères, pour escorter la flotte marchande, qui revenoit des bords du Tanaïs, le commandant Carlo Zeno, noble vénitien, lui présente un acte de cession de l'île de Ténédos, de la part d'un empereur détrôné: c'étoit un poste très-avantageusement situé, à l'entrée du détroit de Gallipoli. Justiniani jugea de cette concession, comme font en général les hommes qui trouvent bon et valable tout ce qui favorise leurs intérêts. Il se prévalut de cette piece pour s'emparer d'une île qui assuroit à la république de Venise l'empire de la mer Noire, et la conquête des établissemens Théodosiens bordant ses côtes. Le sénat approuva cette violence.

37. Les Génois armèrent de nouveau, l'empereur régnant alla en personne reprendre l'île, la guerre se poursuivit pendant trois ans avec l'acharnement de la haine; Venise faillit à être prise par les Génois; et

Paix de 1381.

à l'ordinaire, les deux républiques également épuisées, firent la paix à Turin. Mais Venise plus anciennement fondée que sa rivale, avoit aussi d'autres ressources pour recouvrer son ancienne prospérité. On la vit en peu de temps plus forte, plus florissante que jamais.

Conséquences de la guerre pour Gênes.

Gênes, au contraire, ne put se relever des maux que lui avoit faits la guerre; elle perdit une seconde fois son gouvernement républicain, elle fut obligée de renoncer à la domination de la mer Noire; de bor-

---

(a) Thunmann, descr. de la Crim. p. 45 et 46. Записки касательно Россïйской Исторiи, Ч. II. стр. 987. — Raynald hoc anno no 29.

ner son commerce aux produits de ses établissemens en Tauride, et de laisser jouir les Vénitiens d'une entière liberté de commerce dans la colonie de Tana. Quelques auteurs cependant présument que cette générosité des Génois étoit plutôt dictée par la modération, que par l'excès de leur foiblesse; et qu'ils prévoyoient d'ailleurs, que Tamerlan, ou Témir-Aksak empereur de Zagatai, qui marchoit alors en conquérant à travers la Perse vers l'occident, ne manqueroit pas de s'emparer un jour de Tana, qui dominoit le Don, et en défendoit le passage. (27)

Ils avoient encore à craindre Tokatmische, empereur de Kiptschak, autre conquérant, qui étoit déjà presque à leur porte. Celui-là n'ayant été souverain que d'une partie de ce grand état, nommé la horde bleue, déjà affoiblie, divisée par les révolutions que Témir-Aksak y opéroit; étoit monté cette année à un haut degré de puissance, par la politique de Démétrius, grand-duc de Russie, qui terrassa son compétiteur au trône, Mamaï-Kan. Celui-ci entièrement défait, fuit avec ses trésors vers Théodosie, où les Génois lui donnèrent asile. Mais soit pour plaire à Tokatmische, soit par avidité, sans aucun respect pour le droit des gens, ils ne rougirent pas de violer l'hospitalité, de se défaire de Mamaï et d'hériter *ab intestat* de ses immenses trésors. Ce crime sans excuse, fit grand tort aux chrétiens et à la religion, aux yeux des Mahométans.

38. Le commerce de la colonie alors s'affoiblissoit chaque jour. La route du Phase aux Indes, à travers l'Arménie, et la mer Caspienne, étoit longue, dispendieuse, remplie d'écueils. Il y avoit plus d'avantage à prendre de la seconde main les marchandises qui arrivoient à Bagdat par le golfe Persique, et à les faire venir par la ville de Tauris, ville située entre la mer Noire et la mer Caspienne au dessous d'Erivan (faussement prise pour Ecbatane, capitale du royaume de Médie, laquelle s'appèle aujourd'hui Hamadan et Madian), jusqu'au détroit Taurique, et de-là à Caffa. Mais cette spéculation leur fut enlevée, par le traité que les Vénitiens firent avec le Soudan d'Egypte. Ce traité qui ne fut consolidé qu'un

38. Traité des Vénitiens avec l'Egypte, très-nuisible aux Génois. 1388.

(27) Hist. de Venise. T. V. lib. XVII. par l'abbé Laugier.

demi-siècle après, par l'alliance d'amitié et de commerce qu'ils signèrent avec le Soudan Abulfer Hamet, n'en assura pas moins à cette république le commerce exclusif des marchandises indiennes, qui venoit par l'ancienne route de la mer Rouge à Alexandrie, (a) les frais étant moindres.

39. Dédommagement pour Gênes.

39. Ce coup porté à la colonie génoise eût été ruineux, si elle n'eût embrassé une autre branche de commerce en tournant de Tauris à gauche, vers Kharissem ou Korkandje, ville située à l'orient de la mer Caspienne, dans la Bulgarie. C'étoit un trafic d'autres objets, peut-être moins lucratif, mais le trajet étoit plus court, plus sûr, plus agréable à une distance de vingt degrés de l'équateur; et toute la route étoit semée de villages, et d'auberges suffisamment approvisionnées. Aujourd'hui ces contrées ne sont occupées que par les daims et les chamois. (b)

40. Les Génois cultivèrent aussi davantage le commerce qui se faisoit par le détroit Taurique, qui en prit le nom de détroit de Caffa, à force d'être fréquenté par les habitans de cette ville; et quand Tana ou Asof, en passant sous la suzeraineté des Mogols, cessa d'appartenir exclusivement aux Vénitiens, les Génois en firent de nouveau l'entrepôt de leurs marchandises. Ce fut quatorze ans après qu'ils se furent désistés du commerce d'Asof, par le traité de 1381 avec les Vénitiens, que Tamerlan vint l'occuper dans sa marche vers la Tschercassie. L'absence de la flotte vénitienne facilita son entreprise, et les Européens qui y avoient des comptoirs, envoyèrent des députés au-devant du conquérant, pour le supplier de ne point les traiter en ennemis.

Tamerlan maître d'Asof. 1395.

Tamerlan recueillit leurs présens, et reçut leurs députés avec faste, sous une tente spacieuse, ornée de tapis d'or, enrichie de perles et de diamans, il promit que leur commerce ne seroit point troublé, qu'il iroit les voir et trafiquer avec eux; il jura sur sa tête, qu'on ne leur

(a) Танищева Истор. Росс. Кн. IV, стр. 290. Thunmann descript. de la Crimée. p. 16. Moler Ortelius Golmitz. Teixera. André de la Vallée, hist. univ. d'une société. T. I. lib. I. cap. 5. Formaleoni. Hist. de la répub. de Venise par l'abbé Laugier. lib. XXVI. p. 176.

(b) Thunmann, description de la Crim. p. 16. — De Guignes hist. des Huns. T. III. lib. XVIII. cap. 1.

feroit aucun mal. Mais c'étoit un de ces brigands que les succès ont mis au rang des héros. C'est par ses vices, par ses cruautés qu'il s'étoit frayé le chemin de la gloire, et la force en main, il se jouoit de toutes les lois, même de ses sermens. Quelques jours après celui qui sembloit assurer la tranquillité d'Asow, il entra dans la ville, qui fut livrée au pillage; les dépouilles des temples, les magasins, les maisons des particuliers, tout devint la proie des Tatares; le butin fut immense. La ville fut brûlée, les chrétiens passés au fil de l'épée, la colonie détruite. Ensuite les Tatares de Zagataï vinrent encore bloquer Caffa, et sans le brave Godefroi Zoaglio, qui les battit sur mer et sur terre, Caffa eût infailliblement subi le sort d'Asow. (c)

Le commerce de Kiptschack et de Bucharie s'étoit soutenu tant que la maison mogole de Zinghis-kan avoit régné; mais aussitôt que Temir-Aksak se fut emparé de cet empire, il fallut le transporter en Syrie, et à Alexandrie.

41. L'armée victorieuse de Kiptschak entra en Tauride au moment où le grand-duc Vitolde venoit de déposer le Kan. Elle brûla Théodosie, et ravagea plusieurs autres villes habitées par les Grecs; c'est alors que les Génois en fuyant ces exterminateurs portèrent en Ukraine, où Gédimin régnoit, le pernicieux art de distiller l'eau de vie, ce qui devint une source d'intempérance et de désordres; et ce fut l'extrême déréglement introduit à Kiptschak, qui enhardit Hadgi-Ghéraï-kan, à prendre les rênes du gouvernement de la Tauride, et à se déclarer souverain indépendant de cette presqu'île, qui étoit une province de l'empire de Kiptschak.

41. L'art de distiller l'eau de vie perd l'Ukraine. 1398.

42. Hadgi-Ghéraï savoit que les Génois n'avoient entretenu avec les Tatares qu'une alliance nécessaire au maintien de leur commerce; et au moyen d'une redevance, il leur laissa toutes les mêmes facilités. Hadgi, Tatare de la horde enveloppée par Vitold et placée sur les frontières occidentales de la Litvanie, habitant à Lida, reçut ce surnom de

42. Hadgi-Ghéraï protège le commerce des Génois. 1428.

(c) Formaleoni fin du chap. 21. — Hist. univers. d'une soc. T. XXXV. lib. XXIV. ch. 4. — Hist. de Venise par l'ab. L. T. V. lib. XVIII. — De Guignes hist. des Turcs et des Tart. T. III. lib. XVIII. c. 1. — Татищева Истор. Росс. К. 4. стр. 290. — Исторія Росс. Торгов. Москва 1788.

Gueray; parce qu'il avait l'habitude de repondre, à la suite de son caractère facile, en Litvanien, gueray, ce qu'il signifie: bien.

D'un côté il étoit convaincu qu'une république marchande n'entameroit jamais la guerre si elle étoit tranquille; de l'autre il étoit trop éclairé pour ne pas sentir que son intérêt exigeoit qu'il ménageât les Génois, utiles à son royaume; car les Tatares n'entendoient rien au commerce, et celui de la Crimée fût tombé sans le génie de la colonie étrangère. Les intentions de celle-ci, néanmoins, n'étoient pas aussi pacifiques qu' Hadgi-Ghéraï se le persuadoit; l'amour de la domination, excité par l'avidité, n'admet jamais de bornes, c'est parce que l'on a obtenu que l'on ambitionne davantage, sans prévoir que le dernier degré, auquel on parvient à force d'usurpation, est toujours celui dont on descend avec le plus de rapidité: mais rien ne pouvoit guérir les Génois du désir d'envahir les autres villes de la Tauride.

43. Les Génois s'emparent de Baluclava. 1433.

43. Celle de Cembalo, nommée depuis Baluclava, ou plutôt Bellachiave, mécontente de son gouvernement, se souleva précisément à l'arrivée d'une escadre génoise de vingt bâtimens, chargés de six mille hommes de débarquement, pour les côtes de Caffa. Mais Charles Lomellini, averti à temps, cingla vers Baluclava, fit une descente, et secondé par les patriotes, il soumit la ville à sa patrie, après l'avoir emportée d'assaut. Ce triomphe imprévu, qu'on pourroit croire concerté à loisir, n'empêchoit pas que les ressources de la colonie n'allassent toujours en diminuant, surtout depuis que les marchandises des Indes ne passoient plus par ses mains. (29)

44. Leur situation à cette époque.

44. Mais celles qu'elle portoit à Constantinople, la teinture cramoisie qu'elle exportoit de Perse dans les ports de la Méditerranée, et la quantité d'or qu'elle possédoit, l'empêchoient de s'apercevoir que son opulence tenoit plus à l'intérêt de ses capitaux qu'au produit de son commerce, et que sa puissance étoit à l'agonie. Tant que la terre rapporte

(29) Hist. univ. d'une société. T. XXXV. lib. XXIV, cap. 4. — Hist. de Gênes par le Chev. de M. T. I. lib. VII. p. 556. — Uberto. Fogl. hist. lib. X. p. 567. — In Tesauro. Italico. Graevii. — Hieronimi de Marignio. p. 1435. — Formaleon. c. 21. p. 155.

un peu et que les greniers sont pleins, le cultivateur reste sans inquiétude; comme le jardinier, malgré que les branches se sèchent, pourvu qu'il ne manque pas de quelques fruits. Rien n'endort la vigilance de l'homme autant que l'abondance, ou même une subsistance assurée.

45. Dans cette situation les Génois ne balancèrent pas à déclarer la guerre au Kan de la Crimée Hadgi-Ghéraï, sur ce que ses sujets avoient pillé la ville de Caffa, et qu'il ne les avoit pas contraints à la restitution. Malheureusement la justice de la cause n'accroît ni les ressources, ni la puissance, et le courroux sans forces est souvent dangereux. Il arriva cependant un secours d'Italie qui débarqua à Caffa, et marcha sans s'arrêter vers le Bosphore.

45. Ils déclarent la guerre; ils sont surpris, battus, et perdus. 144.

Les Tatares apprennent que les Génois campent hardiment sur le bord opposé d'une rivière qui les sépare, que pleins de mépris pour leurs hordes, ils ne prennent aucune précaution; ils savent que le corps d'armée est en arrière, alors ils attaquent l'avant-garde, la dispersent, et poursuivent les fuyards. Ceux-ci jettent l'épouvante dans le corps d'armée, les Tatares l'atteignent, ils massacrent tout sans miséricorde. Un très-petit nombre se sauve à Caffa, se rembarque sans se reposer, et retourne à Galata, (30) reconnaissant que le mépris de l'ennemi a perdu plus d'états, que la lâcheté des attaqués, ou le courage des attaquans.

46. La catastrophe, redoutée depuis long-temps par les gens sages, arriva enfin. Constantinople, la capitale de l'empire d'Orient, qui n'existoit déjà plus que dans la banlieue de cette ville et des deux faubourgs appartenans aux Génois, fut attaquée par Mahomet II à la tête de trois cent mille hommes, avec une formidable artillerie, tandis que les disputes de religion divisoient tous les esprits, qu'on murmuroit de l'union de l'empereur avec Rome, qu'on s'excommunioit, et que, préoccupé par les haines personnelles, au lieu de se rallier pour la défense commune, chacun ne pensoit qu'à fuir le danger. Cinq mille hommes seulement restèrent fidelles à la patrie et à leur souverain, Constantin Paléologue; les

46. Prise de Constantinople par Mahomet II. 1453.

(30) Chalcondylas, de reb. turc. pag. 150, 151. — De Guignes, T. III. lib. XVIII. cap. 1. — Stritteri T. III. p. 1189.

Génois sous les ordres du brave Justiniani, le héros de son siècle, firent, au nombre de deux mille, les plus grands efforts pour sauver l'état; mais leur général blessé mortellement, l'empereur tué, tout fut perdu; les Turcs emportèrent la ville d'assaut. Les faubourgs se soumirent aux contributions militaires, et au tribut honteux des enfans destinés au sérail du Sultan. Les Génois d'ailleurs obtinrent avec de l'or, la libre navigation de la mer, les moyens de leur ruine n'étant pas encore préparés; mais vingt années plus tard Caffa devait être totalement anéantie. (31)

47. La république de Gênes déclare la guerre à Mahomet.

47. Le désastre de la colonie de Péra et de Galata n'abaissa ni le caractère national, ni le ton impérieux de la république, qui avoit des richesses intérieures, qui étoit encore respectable sur mer, et qui se comptoit au rang des plus grandes puissances de l'Europe; c'est à tous ces titres qu'elle osa demander raison au conquérant de la Grèce, des violences qu'on s'étoit permises envers les habitans des deux faubourgs; ils demandèrent des compensations proportionnées aux dommages, et sur le refus ils déclarèrent la guerre. Mais le succès ne répondit point au ton des menaces, et les progrès de Mahomet les laissèrent sans ressources pour le soutien de leurs colonies. Ils furent réduits à transporter la propriété de la ville de Caffa, et celle du royaume de Corse, à la banque de St. George, en se réservant la suzeraineté.

48. Elle céde ses colonies à la maison de St. George.

48. Cette société, sur le modèle de laquelle se sont calquées depuis les diverses compagnies des Indes, avoit plus de moyens de conserver ces possessions, que l'état lui-même; son opulence faisoit de sa maison une ville dans une république; elle avoit ses magistrats, son conseil, ses finances, ses quartiers, qu'elle gouvernoit par elle-même, selon ses propres lois: et, après la cession que lui fit la république, elle fut obligée d'avoir de plus ses vaisseaux, ses troupes, ses officiers, ses forteresses et ses gouverneurs, pour se défendre.

---

(31) Phranzez lib. II. c. 19. lib. III. c. 8 à 16. — Ducas c. 32 à 39. — Raynald 1453. mum. 2. Petrus Bizaras hist. — Foglietta, Chalcondylas. L. VII.

49. Mais quelque puissante, quelque habile que fût cette maison, le fardeau étoit trop considérable; treize ans après s'en être chargée, elle céda l'île de Corse au duc François Sforce, qu'une faction venoit de faire souverain de Gênes. (49)

49. La Corse passe à la maison de Sforce. en 1464.

50. Par ces changemens la colonie de Caffa, ayant reçu de nouveaux encouragemens, reprit un nouvel essor. Dans une de ses petites guerres de terre, elle prit le fils du Kan, Sultan Mengli-Ghéraï, et le garda, mais avec tous les égards dûs à son rang, et avec tous les soins qu'exigeoit son éducation dans les langues et les sciences. Ils le mirent ensuite sur le trône dans la 18me année de sa détention.

50. Le fils d'un Kan, prisonnier à Caffa. Les autres fils du Kan, recherchent l'amitié des Génois. 1461 à 67.

Hadgi-Ghéraï Kan de la Crimée, laissa sept fils en mourant; tous recherchèrent l'appui des Génois, pour arriver au trône, et pour les défendre contre l'ambition des chefs des hordes, qui vouloient l'usurper. Ce conflit de prétentions laissa enfin un libre cours au commerce de la colonie, elle aida injustement Nourdelet, l'avant dernier des sept frères, à succéder à son père; et le nouveau Kan alla aussitôt confirmer avec Casimir, roi de Pologne, l'alliance qu'il avoit vu son père cultiver avec un soin particulier. (50)

51. Cette influence des Génois sur les élections des Tatares, étoit un peu fondée sur l'achat des suffrages. Sans doute, après avoir payé pour les Kans, ils se crurent assez forts pour placer les juges d'autorité; ils voulurent en soutenir un avec hauteur, et cette injustice fit prendre aux Tatares la résolution d'immoler la liberté de leur propre nation à la perte de la colonie génoise. Celle-ci dans son esprit d'ambition, oublioit qu'elle n'avoit plus, comme autrefois, de secours à espérer de la mère patrie, que son ancienne splendeur ne brilloit plus que d'un feu

---

(49) Formaleoni ch. 22. pag. 165. à 69.—Hist. univers. d'une soc. T. XXXV. lib. XXIV. chap. 4. — Uberto Foglietta lib. X. p. 603. — Hist. de Gênes. par le chev. de M. T. II. lib. VIII. p. 18. — Hist. portefeuille. pag. 464.

(50) Breitenhaupt Ergänzungen der Geschichte von Asia und Afrika. letzter Theil. Seite 245. — Guagn. kron. ks. 2. cz. 1. Лызлова Скифская Истор. Ч. 2. глава 3. Cromer lib. 27. 28.

prêt à s'éteindre, et que dans sa situation elle devoit respecter ses voisins, et se craindre elle-même. En effet l'anarchie la minant déjà, les Tatares furent plutôt spectateurs qu'auteurs de sa perte, que la forme de son gouvernement contribua encore à accélérer.

52. Gouvernement colonial de Caffa.

52. Il étoit composé d'un consul, que la république de Gênes envoyoit chaque année de l'Italie, et de deux conseillers élus par la municipalité de Caffa. Quatre juges dirigeoient les affaires de la campagne; un préfet y présidoit. C'étoit un naturel de la presqu'île, dont l'élection dépendoit du Kan. Mais selon d'anciennes conventions, la confirmation étoit réservée au gouvernement de Caffa. Le préfet Mamaï étant mort, sa veuve corrompit un certain Pétrocos pour faire succéder son fils, nommé Seïtac. Celui-ci tenta en vain de séduire le consul; le choix tomba sur un Tatare appelé Eminéc, et il se trouva successivement deux consuls incorruptibles; mais celui de 1474 accepta deux mille ducats de la veuve Mamaï, un des juges en reçut mille, et il fut arrêté entre eux, d'accuser le préfet Eminéc d'un commerce avec le Grand-Seigneur pour livrer Caffa.

53. Cabale pernicieuse. 1474.

53. Quelque difficile qu'il fût de rendre cette calomnie vraisemblable, Ghéraï-Kan consentit à déposer le préfet, mais il refusa d'élire Seïtac observant que Cara Murza, allié d'Hayder-Sultan, recherchoit cette place, et qu'il étoit trop fortement soutenu pour la lui refuser sans danger. Les Génois, selon l'usage, confirment ce choix, ou du moins ont l'air de l'approuver jusqu'au jour de l'installation. Alors trois mille sequins répandus à propos, font encore redemander Seïtac; un nommé Squarciafico avertit le Sultan qu'il est entre les mains des Génois, que s'il résiste à leur volonté, il court à Soldaïa délivrer les cinq héritiers du trône, qui ont droit de régner avant lui, car il n'étoit que le sixième fils d'Hadgi-Ghéraï.

54. Cause du soulèvement des Tatares.

54. Il fallut céder à la force, Seïtac fut préfet, mais Eminéc calomnié, dépossédé injustement, recourut dans sa fureur à la protection de Mahomet II contre la tyrannie des Génois, dont toute la nation Tatare étoit indignée. Hayder Sultan profitant de son côté de cette disposition générale des esprits, se mit à la tête d'une confédération. Il chassa Seï-

tac, rétablit Eminéc, ferma aux Génois le passage de Bospore, et les Tatares qui jusque-là n'avoient osé se hasarder en mer, allèrent jusque dans le détroit de Constantinople, arrêter deux galères envoyées de Gênes au secours de Caffa. (a)

55. L'année suivante ils offrirent la Tauride à Mahomet, le suppliant de mettre fin à la tyrannie des Génois, et jurant de reconnoître pour Kan, celui qu'il établiroit. Eminéc alors assiégeoit Caffa. Mais Hayder-Sultan n'ayant pas de quoi soutenir sa nombreuse confédération, la mena en Pologne ravager la Podolie. 55. Ils offrent la Tauride à Mahomet II. 1475.

Mahomet avoit une flotte prête à mettre à la voile pour l'île de Candie, quand les députés des Tatares arrivèrent. Il n'hésita pas entre une expédition certaine, et une entreprise douteuse. Dix mille Azapes, et autant de Janissaires furent embarqués pour Caffa, sous les ordres du Vizir Achmet Pacha.

56. Le Kan Mengli-Ghéraï qui regardoit la colonie de Caffa comme le domaine le plus précieux de sa maison, vouloit faire les derniers efforts pour la défendre, mais à la vue de la flotte arrivée et rangée dans le port, ses Tatares et les Génois perdirent également courage; l'on n'opposa aucune résistance au débarquement; le Schirin Séïtac abandonna la ville, dont l'artillerie fit promptement tomber les vieilles murailles, tandis que l'on minoit le château. Cependant le commandement étant dévolu à un des chefs de la nation Arménienne, le pacha sut le gagner pour l'empêcher de faire une défense sérieuse, et bientôt il se rendit à discrétion. Achmet n'en pilla pas moins la ville tranquillement. Il laissa la vie aux habitans, mais en retenant leurs biens. (b) Prise de Caffa.

57. Préalablement les bourgeois reçurent ordre de déposer leurs armes dans la maison de ville, et d'apporter vingt mille ducats. 57. Traitement fait aux habitans.

(a) Formaleoni. c. 22. pag. 191 à 93. — Thesaur. ital. 116 Foglietta. p. 626 à 28. — Stryykowski. 190, kronik. ks. 20. rozd. 3.

(b) Formaleoni. c. 22. pag. 193 à 97. — Historisches Portefeuille. l. cit. — Breitenhaupt, Ergänzungen. l. cit. Seite 246. Mémoires manuscrits de Mgr. Joseph l. cit. — Hist. univers. d'une société. T. XXXV. l. XXIV. — In thesauro italico Uberto Foglietta. lib. XI. p. 626.

Quarante mille Génois furent envoyés à Constantinople, pour y peupler un quartier resté désert; tous les esclaves passèrent au Grand-Seigneur, et les naturels du pays se trouvèrent forcés de se racheter, pour des sommes proportionnées à leur condition. On ne leur laissa que par grâce la moitié de leurs biens, ils furent assujettis à un tribut, et, pour comble d'opprobre, quinze cents enfans mâles arrachés des bras de leurs parens, allèrent grossir le nombre des victimes du sérail. Les maisons considérables, les palais, les églises les plus majestueuses, furent rasés; Achmet ne conserva que les moins belles, pour la dévotion de ses musulmans.

Cruauté du pacha envers les traîtres.

Huit jours après la prise de la ville, il donna un grand dîner au second étage du Franc-Asur, au bord de la mer, à tous les principaux Arméniens, qui avoient trahi le pays; puis en les congédiant il les fit descendre l'un après l'autre, par un escalier très-étroit, au bas duquel le bourreau les attendoit la hache levée, pour leur trancher la tête. Il ne réserva que le perfide Squarciafico, le principal moteur de la perte de Caffa, qu'il envoya subir son supplice à Constantinople, où il transporta des richesses immenses.

58. L'évêque meurt de douleur.

58. Tel fut le triste sort de cette florissante colonie, occupée par les Génois depuis près de quatre siècles. Elle faisoit alors partie des provinces du duché de Milan. (c) L'évêque de Caffa, nommé Simon, étoit allé solliciter des secours à Kiovie chez Martin Gastold, Palatin de cette province, pour le roi de Pologne. La nouvelle de ce désastre le surprit à table, et il mourut subitement de douleur.

59. Tentative des Génois pour se sauver.

59. Pendant le trajet de Caffa à Constantinople, un Génois, nommé Siméon Formario, conçut le projet d'une délivrance commune, et gagna ses compatriotes, pour se jeter à un signal convenu sur leurs gardes, tuer chacun leur homme, et conduire le vaisseau chargé des cinq cents garçons, et d'un riche butin à la ville d'Akermann, nommée autrefois Moncastro.

(c) Степенная книга гл. 15, 33. Hist. univers. d'une société. lib. 1. Uberto Foglietta. lib. cit. Mémoires de Mgr. Joseph. l. cit. Stryykowskiego. kron. ks. 20. rozdz. 3. Hist. des révolutions de Gênes. T. I. lib. III. p. 339. Hist. de Gênes par le chev. de M. T. II. lib. VIII. p. 59.

60. Tout s'étant exécuté avec une adresse parfaite, ils partagèrent le butin entre eux; mais une dispute s'étant élevée, le commandant de la place, qui n'épioit qu'un prétexte pour s'emparer de la prise, nomma leur querelle *un combat,* leur arrivée, *un attentat formé contre la ville,* s'empara de tout, renvoya l'équipage, et livra les cinq cents enfans à Etienne, prince de Valachie.

Perfidie du gouverneur d'Akermann

61. Les Turcs comme l'on peut croire, ne se bornèrent pas à la prise de Caffa; leurs conquêtes s'étendirent dans la même année jusqu'à Soudag, Baluclava, et Inkerman. Les fuyards qui s'étoient réfugiés dans ces villes, furent exterminés, ou envoyés à Constantinople. Cherson dont les Génois n'ambitionnèrent jamais la possession, mais la ruine; Tanaïs où ils négocioient par intervalle avec les Vénitiens, furent pillées et rasées. Bospro que les Génois nommoient Aspromonté, et où ils tenoient un consul; Kertsche, que les Tschercassiens avoient entièrement dégradée, ne coûtèrent aux Turcs qu'une seule marche; (61) Mancup, située sur une haute montagne, qu'on appeloit Acier, parce qu'aucuns traits n'y pouvoient atteindre, et qu'on la croyoit imprenable balança d'autant moins à se défendre qu'elle étoit renforcée de beaucoup de Génois fugitifs. Achmet étoit décidé à la prendre par la famine en serrant, et tenant le blocus aussi long-temps qu'il le faudroit; mais l'ennui du commandant, qui ne pouvoit se passer du plaisir de la chasse, accéléra la perte de la ville; il fut pris en sortant, les Génois fuirent par une porte opposée; on les poursuivit, la plupart furent tués, ou faits prisonniers, et emmenés à Constantinople. Mengli-Ghéraï-Kan, et plusieurs autres Sultans subirent aussi la déportation,

61. Les Turcs étendent leurs conquêtes en Tauride.

Mengli-Ghéraï à Constantinople.

62. Malgré tous ces massacres, malgré tous ces enlèvemens, il restoit encore beaucoup de Génois dans la ville fortifiée du vieux Crim. Il n'étoit pas facile d'éteindre une nation, qui occupoit depuis quatre siècles les plus grandes, les plus riches parties de la presqu'île. Ce qui en restoit devoit compter sur la reconnoissance de Mengli-Ghéraï-Kan, dont ils avoient soigné l'éducation pendant huit ans, et qu'ils avoient élevé au

C'est lui que les Génois prient d'intercéder pour eux.

(61) Thunmann description de la Crimée. pag. 46 et 33 à 48 p. 53.

trône. Ce fut donc à lui, que ces malheureux fugitifs adressèrent les présens qu'ils avoient pu dérober à l'avidité du vainqueur, en le suppliant de les faire agréer à Mahomet, dans l'espoir de l'adoucir sur leur sort. On étoit à la fin de la troisième année de la conquête, et le sang ruisseloit encore dans la Tauride; l'animosité entre les compétiteurs au trône étoit au comble. Mengli ne manqua pas d'en instruire le Grand-Seigneur, et ce fut d'une manière efficace pour les particuliers, et honorable pour lui. (62)

63. Mengli-Ghéraï, Kan de la Crimée. 1478.

63. Mahomet en se réservant la suzeraineté de la Tauride, et la souveraineté de quelques places fortes, le fit installer Kan de la Crimée, à la tête de ses troupes. C'est en cette qualité qu'il débarqua à Koslow, plein de sentimens tendres pour les restes de la colonie génoise, et pressé de traiter avec ceux qui s'étoient réfugiés au vieux Crim. Un nouveau jour sembloit luire après tant d'orages, mais ce n'étoit qu'une fausse lueur, qui couvroit des intentions perfides.

Sa perfidie, sa cruauté.

A peine Mengli-Ghéraï eut-il reçu un renfort de troupes turques, qu'il attaqua inopinément la ville, avec laquelle il venoit de traiter, et tous les Génois y furent passés au fil de l'épée, à l'exception de quelques amis d'enfance, dans le salut desquels il confondit toute sa gratitude pour la nation. Ceux qui ont voulu excuser cette cruauté disent qu'elle fut l'effet d'une vindicte particulière, contre le chef de vieux Crim, qui étoit Génois. Cet homme avoit donné sa fille en mariage au fils du Kan, avec ordre d'attenter aux jours du Kan, qui, de son côté donna la même instruction à son fils, contre son beau-père. Le Génois ayant découvert le premier le complot, fit arrêter son gendre. Le motif, la cause, l'excuse, tout est horrible; et ce qui donne quelque vraisemblance à cette tradition, c'est que Mengli ne fit massacrer que les Génois; les Arméniens, les Grecs furent transplantés au fond de la presqu'île. (a)

---

(62) De Guignes. T. III. lib. XVIII. c. 1. -- Thunmann description de la Crim. p. 39. — Historisches Portefeuille l. cit.

(a) Mémoires de Mgr. l'archevêque Joseph. l. cit. Historisches Portefeuille vom Jahre 1783. Monat October, Seite 469.

64. D'autres Génois échappés de la Tauride, lors de la conquête, se retirèrent à Koubescha, district au pied septentrional du mont Caucase, sur la rivière de Koïsou. Ils y étoient environ deux mille il semble qu'il serait indispensable de préciser d'avantage ce nombre, la différence étant trop grande entre mille et deux mille, à deux mille familles; un auteur moderne présume que ce sont encore les mêmes habitans qu'on nomme *Francs* aujourd'hui: mais leur langue qui est un ancien dialecte du Caucase, ne l'indique pas.

64. Reste de la colonie génoise.

65. La république de Gênes se ressentit long-temps de l'irréparable perte de Caffa, nommée quelquefois la petite Constantinople, et l'une des plus importantes colonies du Levant. Cependant les Génois ne laissèrent pas de faire encore pendant long-temps, un commerce avantageux avec les habitans par la mer Caspienne, sur-tout en marchandises des Indes, drogues, épiceries, étoffes de soie et de coton. A la fin les Turcs en prirent ombrage, ils défendirent non-seulement le commerce, mais même la navigation de la mer Noire. Néanmoins les Tatares ne purent y renoncer pour leur compte, et ils portoient à leurs ci-devant maîtres en toutes choses, les marchandises qu'ils recevoient d'Astrakan par la mer Caspienne; ce qui déplut encore aux Turcs. La Tauride entre leurs mains fut bien déchue de sa splendeur. La célèbre Caffa passa depuis aux Tatares qui la possédèrent jusqu'à l'an 1577, que les Turcs en dépossédèrent le Kan Mahomet; mais en changeant de maîtres, elle ne changea pas de sort. (b)

65. Fin du commerce de la république en Tauride.

(b) De Guignes T. III. l. XVIII. c. 1. Güldenstät Reisen in die Caucasischen Gebürge, herausgegeben von Pallas. 1 Theil. Beschreibung des Cauc. zur politischen Geogr. und Völkerkenntniss. Seite 492 et 420. — Hist. des révol. de Gênes T. 1. l. III. p. 336. — Hist. de Gênes par le ch. M. T. 2. l. VIII. p. 59. — Hist. univers. d'une société T. 35. lib. XXIV. c. 7. et T. 17. l. VI. Chans de Tatarie Crimée note *. Diction. du commerce, vol. 2. col. 582. — Histoire universelle T. 20. l. XVII. chap. 3. pag. 589.

LIVRE XVI.

De la Tauride sous les Mogols, ou Tatares. Depuis l'an 1223 jusqu'en 1783.

1. Origine commune des Turcs, des Mogols, et des Tatares.

1. En admettant l'authenticité des auteurs, et des mémoires particuliers des diverses tribus des Mogols, ceux-ci, ainsi que les Tatares, descendent de *Turc* prétendu septième descendant de Japhet. C'est sur cette base qu'Abul-Gasi-Bayadur, Kan de Kharissem, autre descendant de Ginghis-Kan, a composé son histoire généalogique des Tatares. (1) Mais en comparant les historiens persans et Mogols, avec les historiens Chinois, on trouve que les Tatares de ceux-ci, sont les Hiongus septentrionaux, et que les Mogols des autres sont les Hiongus méridionaux, car ils n'en diffèrent point.

Kiptschak, petit-fils de Mogol, régnoit 2730 ans avant notre ère, c'est-à-dire 453 ans après le déluge, selon le calcul samaritain; mais selon les critiques Européens l'an 1135. Ses descendans sous le nom de tribus mogoles, ont de tout temps habité sur les bords des rivières nommées aujourd'hui Don, Volga, et Oural, (mais qui s'appeloient anciennement Tin, Tel, et Jaïk). Ce pays fut connu des Chinois l'an 206 avant notre ère, sous le nom de Kiptschak, et chez les Slaves sous celui de Zawolgska. Qui signifie: *au-delà du Volga, ou horde Dorée du camp brillant;* parce que l'empereur fixoit sa résidence pendant l'été, au milieu des vastes plaines qui séparent le Don et le Volga. (a) L'hiver il se re-

---

(1) Histoire généalogique des Tatares en 1663, impr. à Leyde en 1726. part. 1 et 3. chap. 2 pag. 165 et part. 9. chap. et pag. dernière. préf. p. 7.

(a) De Guignes hist. des Huns et des Tatares. T. 1. l. V. ch. 3. T. 2. lib. VIII. chap. 1. — Abul-Gasi, part. 2. chap. 61. — Tableau chronologique des principaux états de l'histoire ancienne. *Исторія Росс. торговли Москва 1788. стр. 28. — Там. Ист. Росс. Кн. I. гл. 25. стат. 9. стр. 354.*

tiroit à Sumerkent, ville située sur la rive gauche du bras du Volga nommé Achtuba. Après le sac de cette ville par Bathu-Kan, il choisit Scherisaraï, ou palais doré, un peu plus bas à 48° 45′ d'élévation polaire.

2. Les Tatares ont composé une des plus anciennes tribus de la nation Turque, mais selon l'usage du temps, les conquérans illustroient leur lignée, par le nom qu'ils donnoient à leur nouvel empire, et aux peuples vaincus. Des nations entières s'éclipsoient, et reparoissoient ainsi tour-à-tour par le seul résultat du sort de leurs armes. C'est ainsi que le nom des Turcs, quoique *Protoplastes* des Mogols et des Tatares, fut enseveli entre les montagnes d'Altaï, pendant 450 ans, et qu'il ne reparut qu'au milieu du 6me siècle. Il devint ensuite si célèbre, qu'un auteur méridional du 12me siècle ne parle dans sa géographie de l'Asie, que des différentes tribus turques, qui peuploient la Tatarie orientale et occidentale. De même les Tatares étant devenus conquérans, ont effacé les Mogols pendant quelque temps; puis ceux-ci ont repris l'avantage pour le reperdre encore, et se confondre avec le Turc, tige commune de leurs différens noms. (b)

2. Les Tatares sont une branche différente des Mogols.

3. Ginghis-Kan étoit un prince de l'ancienne famille des empereurs mogols, qui ont dominé sur le vaste pays au-dessus, et à l'occident de la Chine. (c) Il naquit l'an 1164; l'étendue et la durée de la puissance qu'il fonda, surpassa la durée de tous les autres empires. Les bornes de l'Asie étant trop étroites pour ses fils, ils passèrent en Europe; l'ainé eut en partage la conquête de Kiptschak, à laquelle il joignit l'acquisition de la Tauride. Le second nommé Zagataï, régna dans les royaumes de

3. Les fils de Ginghis-Kan en Tauride, de 1206 à 1223.

1100 Bortan unter ihm werden die Mogolen 1135 machtig. Breitenbauch Zeit-tafeln tab. IV. fol. 2. column. 3 Mogolstan.

(b) Rubriquis c. 49. — De Guignes hist. des Huns et des Tatars. T. 1. l. V. T. 3. l XVIII} c. 1. — Géogr. de Nubies écrite vers 1170. — Boter pars 4. lib. II. — Abulgasi par. 2. c. 5. — Histoire des Tatares part. 2. c. 15. pag. 148. part. 3. ch. 4. p. 156.

(c) Zeit-tafeln der algemeinen Geschichte vom Ursprung der Monarch; en bis ins achtzehnte Jahrhundert von Breitenbauch Berlin 1785. Tab. IV. fol. 2. Columna 2. 1176 Temujin oder Gengisch Chan stiften die Monarchie der Mogolen Columna 4 Kiptschak 1227 Batu Macht; Russland zinsbar.

Caschgar et de Maurenner, à l'orient de la mer Caspienne, auxquels il donna son nom. Bathu-Kan, fils et successeur de Zuzi, passa le Volga en 1224 et battit les Russes sur la rivière de Kalka, ou Kalmius, qui tombe dans la mer d'Asof. C'étoit la seule nation en état de lui résister. Il subjugua facilement les peuples du Caucase, extermina ou chassa les Comanes, qui occupoient les plaines jusqu'au-delà du Don; soumit les
1227. Bulgares, les Tschercassiens, ainsi que d'autres peuplades voisines, et s'affermit dans la Tauride. Depuis ce temps des colonies de Kiptschak s'y établirent, des princes Mogols apanagés s'y répandirent dans les plaines, près des villes fortes des Génois. C'est donc très-improprement qu'on appeloit Tatares en Europe, les Kans de la Crimée et leurs sujets. Néanmoins c'est un usage si consacré dans l'histoire, que malgré cette observation, nous nous croyons obligés de nous y conformer. (2)

4. Nogaïa s'allie à l'empereur d'Orient et devient chef d'une horde nouvelle. 1261.

4. Les Tatares se signalèrent d'abord dans leurs nouveaux établissemens, par leur cruauté, et par tout ce que le fanatisme put encore y ajouter, car ils mirent de l'acharnement, et de la force, à étendre le mahométisme. Il fut assez singulier pour le temps, de voir l'empereur Michel Paléologue, donner sa fille naturelle Euphrosine en mariage au musulman Nogaïa, général de l'empereur de Kiptschak. (3) Mais dès-lors sans doute, les intérêts politiques l'emportoient déjà sur toute autre considération. Ce général ne tarda pas à se déclarer indépendant, et il devint le fondateur d'une horde qui s'est divisée en plusieurs branches elle subsiste encore aujourd'hui, au-delà du Cuban, au nord de la mer d'Asof, et près de la mer Caspienne; pendant long-temps cette horde forma en Tauride une race séparée, et quoi qu'on ait fini par la confondre

---

(2) Abulgasi part. 1. c. 1. p. 436 et part. 5. p. 384. Записки касательно Россійской Исторіи Ч. 3. стран. 387. Breitenbauch Zeit-tafeln, Tab. 4. fol. 2. Kiptschak hist, univ. d'une société T. 22. Du commerce de la Crimée. Koiatovicz, hist. Litvan. part. 1. l. VIII. p. 287. Cromer. lib. VII. Thunmann descr. de la Crimée. p. 14. Лызлова Скифская Исторія Ч. I. Кн. 2.

(3) Abdallach, hist. gén. des Tatares. De Guignes T. 3. lib. XVIII. c. 1. Abulfeda. Diarbek. Arabschach.

avec les autres Tatares, elle se distingue encore par les traits du visage, et par le dialecte.

5. La Tauride érigée en royaume, par Mengu pour Oram. 1266.

5. Mengu-Kan, empereur de Kiptschak, est le premier qui ait détaché la Tauride de son empire, pour en former un royaume séparé à Oram son neveu, fils de Timur, qui choisit pour résidence Caffa, et Crim, les deux principales villes de la Chersonnèse Taurique. (4)

Crim, ville riche, étendue, policée, commerçante, portoit l'épithète de vieille, et c'est elle qui donna son nom à toute la Crimée. On prétend qu'un cavalier bien monté n'en pouvoit pas faire le tour dans une journée. Il y avoit des colléges où l'on enseignoit plusieurs sciences. Les caravanes y arrivoient régulièrement de l'Asie; plusieurs habitans y élevèrent des mosquées et de superbes bâtimens pour éterniser leur nom, autant que leur piété. Le parvis d'une de ces mosquées étoit de marbre blanc, et les parois de porphyre.

6. Expédition contre les Iazigues. 1276.

6. Mengu-Timur, donataire, et conséquemment suzerain de la Tauride, entreprit une guerre contre les Yazyks, peuple habitant les plaines qu'arrosent le Don, et le Niéper, jusqu'aux forêts méridionales de la Lituanie inclusivement. Oram fut alors nommé Kan de la Crimée; et des troupes auxiliaires russes, qui l'aidèrent à vaincre les Yazyks. Toutes leurs habitations furent détruites comme de coutume; la ville de David gorodok située sur la rivière de Pripiat, se soumit, et Oram congédia aussitôt les Russes, en les comblant de présens. (a)

7. Evénemens qui contribuèrent à l'indépendance de la Tauride de 1320 à 1331.

7. Les empereurs de Kiptschak, s'occupèrent successivement à maintenir la Crimée dans leur dépendance, et à resserrer les nœuds qui unissoient les deux états; la religion étant pour tous les hommes le lien le plus fort, l'empereur Usbek s'appliqua à ranimer le zèle du mahométisme qui s'étoit fort relâché dans ses états, et sur-tout en Tauride; mais à mesure que la population s'accrut, et que le commerce devint plus flo-

---

(4) De Guignes l. I. Pachymere, et hist. des Huns T. 3. l. XVIII. c. 1. Hist. gén. d'une soc. T. XXII. p. 205. Crimée. — Kleemanns Reise p. 106. — Abulgasi part. 7. c. 5. p. 453.

(a) Chronograph. c. 160. — Степенная книга 10. гл. 6.

rissant, l'indépendance, qui suit trop souvent la force, sépara la Tauride de l'empire de Kiptschak, plusieurs événemens concoururent à cet effet, particulièrement les guerres des nations voisines, et celles qu'elles portèrent en Crimée. Le grand-duc Gédimin, et son successeur, dans l'espace de dix ans, forcèrent à main armée tous les Tatares de la Lituanie, de se retirer dans cette presqu'île. Olguerde, fils de Gédimin, pénétra jusqu'à Siniewody, golfe près l'embouchure du Boh, ou peut-être près de la rivière de Sinioucha, car Olguerde trouva les eaux bleues, aussitôt après avoir passé Tscherkask. C'est là qu'il rencontra trois armées de Sultans; il les défit en différens combats, et tua les chefs. Les fuyards qui passèrent le Niéper, s'établirent sur ses rives. Ils devinrent ensuite le plus ferme appui des Tatares de Crimée, en s'unissant à eux sous le même Kan, et Olguerde se trouva paisible possesseur des champs qu'ils avoient occupés depuis le Don, jusqu'à Oczakow inclusivement. (b)

8. Peste de Kiptschak. 1348.

8. Un accident plus funeste, repoussa encore d'autres Tatares dans la Crimée en 1348, ce fut la peste qui moissonnoit tous les habitans de Kiptschak; ils se précipitèrent en foule dans la Tauride, vers la partie contigue de la presqu'île, et les Russes, les Polonois eurent bientôt à se plaindre de leur voisinage.

9. Les Tatares de Crimée s'emparent de Kiovie et de la Podolie. 1357.

9. Déjà les victoires d'Olguerde, l'apparition de Vitolde, et sur-tout le sac de Cherson, dont nous avons rendu compte, tenoient les Chrétiens de Tauride dans la consternation, sans espoir de se relever. Chaque jour ils voyoient les hordes ennemies se multiplier, et s'enrichir par de nouvelles conquêtes, le duché de Kiovie, l'Ucraine, et la Podolie tombèrent ainsi sous leur joug, et les Baskaks ou gouverneurs qu'ils y envoyoient, renchérissoient encore sur l'oppression habituelle de leur gouvernement.

10. Les chrétiens de la Tauride ap-

10. Les Chrétiens remplis de terreur, mais amollis par le luxe, et plongés dans l'indolence, au milieu de leurs persécuteurs, ne trouvèrent

---

(b) Koialovicz hist. Lituan. pars 1. lib. VIII. p. 289. — Chronograph. par. 1. lib. II. — De Guignes, T. 3. l. XVIII. c. 1.

d'autre remède à tant de maux, que d'appeler de nouveaux ennemis, pour les défendre contre les Lituaniens, qu'ils croyoient encore plus cruels que les Tatares; ceux de Kiptschak, non moins avides que les autres, accoururent avec empressement sur la première demande; Tokatmische, descendant de Genghis Kan, au sixième degré, vint prendre les rênes du gouvernement; et ne manqua pas de rechercher d'abord l'alliance des Lituaniens. Le Grand-duc Olguerde régnoit encore. Ce puissant allié favorisa sans doute l'ambition du nouveau Kan Tokatmische, car celui-ci, profitant aussitôt de l'armée qui lui étoit confiée, entreprit d'aller détrôner son arrière-neveu Uruss-Kan, empereur de Kiptschak. La tentative ne lui ayant pas réussi, il fut obligé de se réfugier à Samarcande, chez Tamerlan, empereur de Zagataï, ou Maurenner, à l'orient de la mer Caspienne. Il en obtint une armée, revint attaquer Uruss, le tua, et s'empara de l'empire.

pellent les Tatares de Kiptschak à leur secours. de 1350 à 1376.

L'insatiabilité attachée à l'ambition, rend souvent ingrat; l'orgueilleux Tokatmische, fier de sa puissance, osa tourner ses armes contre son bienfaiteur, sous le prétexte qu'en qualité d'étranger, Tamerlan ne possédoit qu'injustement l'héritage de ses ancêtres. Mais cette arrogance ne fut pas soutenue de la fortune, Tamerlan plus fort l'investit, et remporta de si grands avantages, que la ville capitale de Saraï tomba en son pouvoir. Il y fit une entrée solennelle, s'assit sur le trône de Kiptschak, et retourna à Samarcande. (c)

11. Timur Kutkluk, petit-fils de Tamerlan, qui servoit sous ses ordres, songea un moment à profiter de la défaite de Tokatmische, pour reprendre les possessions qu'il avoit été contraint d'abandonner dans l'empire de Kiptschak. Mais après avoir rassemblé grand nombre de ses sujets, son oncle Edigei-Mangab, lui fit faire des réflexions sur l'avidité de son

11. Nouveau Kan en Crimée 1391 jusqu'à 1398.

(c) Biskupa Naruszewisca Tauryka czyli wiademosci starozytne w Warszawie 1787. 8. 13. Stran. 87. do Krolow Kazimiersa i Alexandra w Metrykach listy Stryykowskiego kronika ksiengi 12 rozdz 1. do 12. — Abulgazi part. 5. c. 4. p. 402. part. 7. c. 3. p. 462. De Guignes hist. des Huns et des Tatares T. 3. l. 18. c. 1. année 1376.

grand-père, qui pouvoit s'approprier sa petite armée en la fondant dans la sienne, et il se détermina à marcher vers la Tauride, qui sembloit n'attendre qu'un génie entreprenant, pour l'aider à secouer le joug d'un empire étranger. La circonstance d'un interrègne favorisoit encore Timur Kutkluk, il fut élu Padischach, ou empereur de la Crimée. Le consentement de ses compatriotes, les guerres intestines qui déchiroient Kiptschak, la protection de l'empereur grec, dont il s'étoit assuré; ses propres talens enfin et son courage, tout paroissoit assurer cette couronne.

12. Politique des Litvaniens.

12. Les Litvaniens s'étant soustraits à l'obéissance des Russes, et leur ayant même enlevé plusieurs de leurs provinces occidentales, il étoit de leur intérêt d'avoir les empereurs de Kiptschak pour alliés, et les Kans de Crimée à leur dévotion, pour tenir d'un côté les Russes en respect, et de l'autre pour faire la sureté de leurs frontières en Europe. Il leur étoit également nécessaire de s'attacher les hordes belliqueuses des Tatares; cette politique n'a point changé depuis l'union de la Pologne avec le grand-duché de Litvanie par le roi Jagaillo, fils d'Olguerde, parce que ce duché fut gouverné près de deux siècles par des ducs feudataires des rois de Pologne.

1396. Ces mêmes principes déterminèrent Vitolde, grand-duc de Litvanie, après sa conquête du duché de Smolensk sur les Russes, à secourir efficacement Tokatmische contre Tamerlan. Il fit marcher deux corps considérables vers le Don; en vain trois princes Tatares, chefs des hordes de Crim, de Kerkel et de Mancoup, voulurent-ils s'opposer à leur passage, ils y périrent avec une grande partie de leurs hordes, mais les vainqueurs se trouvèrent eux-mêmes si affoiblis, qu'ils retournèrent à Smolensk. (6)

13. Alliance des Tatares de Crimée avec les Russes, contre Kiptschak. 1396 et 97.

13. On ne sait pourquoi Vitolde marcha en personne contre les habitans de Kiptschak, l'année suivante, en même-temps que les Tatares de Crimée, alliés aux Russes, attaquoient aussi cet empire. Sans doute, Basile Dimitrowitsch, grand-duc de Russie, défendoit la cause de Timur Kutkluc; et Vitolde, protecteur de Tokatmische, vouloit lui soumettre ses

---

(6) Russia seu Moscovia, itemque Tataria. Lugdun. Batav. 1630. Tataria I. Excerpta e Michaelonis Litvani fragmentis p. 192.

sujets. Il est certain que Vitolde passa le Don, qu'il enveloppa une horde entière de Tatares d'au-delà du Volga, qu'il emmena cette horde en Litvanie, et qu'il l'établit entre Vilna et Troki. Il ne négligea point la Chersonnèse Taurique, où il avoit des vengeances à exercer sur les hordes, qui avoient fait échouer son expédition de l'année précédente, et tout prouve qu'il pénétra plus avant. Les brèches de Gédimin et de Vitolde, les collines, les puits, les remparts, les chaussées, qui portent encore ces noms, attestent la présence de ses armées en Tauride; et un historien qui écrivoit sous Sigismond Auguste, roi de Pologne, démontre que Vitolde força Timur Kutkluc de descendre du trône, et d'abandonner la presqu'île.

»Les ancêtres de Votre Majesté, *dit-il en s'adressant à ce souverain,* »ont subjugué Timur Kutkluc, comme tous les autres Kans infidelles, »attachés aux empereurs grecs, et leur ont substitué des Kans choisis »parmi les Tatares nés en Litvanie.“

14. Timur, chassé de Crimée, s'empare de Kiptschak. 1398.

14. Les Litvaniens ayant étendu leurs frontières vers l'orient jusqu'à Putivl, et au sud jusqu'aux portes de la Tauride, et au Nieper, ne vouloient pas d'un sang ennemi, et étranger aux Mogols sur le trône; il leur falloit en Crimée des Kans qui leur fussent entièrement dévoués.

Mais Timur Kutkluc, au-dessus des revers par son génie, et convaincu de la haine de Tamerlan, son grand-père, pour l'ingrat Tokatmische, tourna aussitôt ses armes contre Kiptschak (a), s'empara de la capitale, et s'y fit proclamer empereur. Tokatmische se réfugia chez Vitolde, qui lui assigna, à dix lieues de Vilna, la ville de Lida pour résidence en lui en abandonnant tous les revenus. Vitolde fit quelques tentatives pour le rétablir; mais Tamerlan soutint son petit-fils sur le trône; il y termina sa carrière en 1401. Tokatmische fut tué cinq ans plus tard, par Abuséid successeur de Timur Kutkluc.

(a) Stryikowskiego Kron. Ksiega 14. rozd 4, 5. Gwagnina Kron. lit. 452. tit. Vitold. Russia itemque Tataria pag. 193. Broniowsky legat. pag. 254. Koïalowicz. lit. T. 1. p. 260.

15. Edigei, oncle de Timur, devient souverain en Tauride. 1408.

15. Edigei-Mangab s'étoit retiré comme tous les mécontens chez Tamerlan, il commandoit ses armées contre Vitolde; il les commanda encore contre les Russes devant Moscou, après avoir été un moment empereur du malheureux empire de Kiptschak. On le perd de vue ensuite jusqu'en 1418, où on le voit allié avec l'ordre Teutonique, ravageant la province de Kiovie; faisant ensuite sa paix avec Vitolde, et obtenant de lui la confirmation de la souveraineté de la Tauride. (15).

16. Raison du surnom de Gherai. 1423 à 1467.

16. Il eut pour successeur Hadgi-Dewlet-Ghéraï, prince Mogol descendant de Genghis-Kan. L'histoire se tait sur les circonstances qui l'élevèrent sur le trône de Kiptschak. On sait seulement qu'il naquit à Troki en Litvanie pendant l'exil de son cousin l'infortuné Tokatmische, et qu'un paysan nommé Ghéraï le sauva avec peine du massacre, ordonné par les ennemis de sa famille. Il avoit alors 10 ans, et étoit en Asie. Huit ans après, quelques hordes mécontentes du gouvernement, cherchoient un prince du sang de Genghis-Kan, pour s'en faire un chef. Le bon paysan leur présenta Hadgi; et ne demanda pour toute récompense des dangers qu'il avoit courus, que l'attribution de son nom à tous les descendans de Hadgi. C'est ainsi que *Ghéraï* devint le surnom de cette branche de Genghis-Kan, et qu'il s'y conserve encore avec fidélité de nos jours. Si les hommes étoient plus attentifs à éterniser le souvenir des bonnes actions, peut-être s'en feroit-il davantage.

17. Fin de l'empire de Kiptschak.

17. Ce fut sous le règne d'Hadgi, que l'empire de Kiptschak fut entièrement détruit; trois souverains l'usurpèrent à-la-fois; Seraï sa capitale, le dépôt des trésors d'une partie de l'Europe, fut la première pillée et brûlée; maintes hordes se déclarèrent indépendantes, l'empire se démembra, chaque province se donna un roi, et Hadgi-Ghéraï, trop foible pour lutter contre cette révolution, se retira chez Vitolde qui l'avoit mis sur le trône, et qui le plaça encore sur celui de la Tauride. Quoique l'histoire n'en fixe pas l'époque, d'après nos recherches, il paroît que ce ne

---

(15) Cromer lib. 10. Stryik. kron. ks. 14. rozd. 5. Schefferdin hist. génér. des Tatares Abulgazi hist. généalogique des Tatares VIIe. partie, c. 3. p. 466, 467. Narusz Taur. p. 93. Michailo.

peut être que dans la troisième décade du quinzième siècle, ce qui revient à l'année 1428. Nous le nommons Dewlet-Hadgi-Ghéraï, car Hadgi seul signifie *saint*, c'est un nom que les Mahométans donnent à ceux qui visitent la Mecque, qui font de grandes actions, ou des fondations utiles. (a)

18. Le royaume de Dewlet comprenoit la presqu'île de la Tauride, encore occupée par les Goths et les Génois, qu'il fallut soumettre à certaines conditions. Ce qu'on appeloit la petite Tatarie, s'étendoit vers l'orient, jusqu'à la rivière de Mius qui se jette dans les Palus-Méotides, et qui bornoit l'empire de Kiptschak. La rivière de Samara, qui tombe dans le Boristhène, servoit de limites du côté de la Russie; à l'occident elle confinoit à la Pologne, nommément à la Podolie et au duché de Kiovie, qui embrasse les deux rives du Boristhène. La rive gauche se trouvoit défendue par les châteaux de Krémenczuk, d'Upsk, d'Herbédéïewrog et de Missurym. Plus bas étoit encore Tyahinia. Oczakow et Kotschubei, situés entre le Boh et le Dniester, appartenoient, ainsi que les châteaux ci-dessus nommés, aux Polonois, avec nombre de villages et de bourgs semés çà et là. On y communiquoit par deux ponts, que le grand-duc Vitolde avoit construits sur le Boh. Les Tatares faisoient passer leurs troupeaux sur les pâturages, par le pont de Dniester, moyennant une redevance aux propriétaires polonois. Ces deux villes étoient très-importantes pour le commerce. (b)

18. Hadgi-Dewlet-Ghéraï, roi en Tauride.

Oczakow fut assiégée en 1415 par le roi Jagaillo, parce qu'elle retenoit les blés qui lui étoient envoyés de la Pologne. Sous Casimir son fils, qui régna depuis 1447 jusqu'en 1492, les bâteaux chargés de grains arrivoient par le Dniester, pour débarquer sur les deux côtés de son embouchure, dans les villes de Akerman et de Kotschubei, où des vaisseaux venant de Chypre les chargeoient. Cette dernière ville, se nommait

(a) Tataria excerpta e Michaïl. Litv. fragm. Lugd. Bat. 1630. l. 16 p. 193. Stryikowski l. 15. vol. 8.
(b) De Guigues hist. des Huns l. 18. c. 2. Chalcondylas de reb. turc. l. 3.

autrefois Adgibei. Plus au nord, Odesse, a été relevée sous le regne de Catherine II, par le vice-amiral chevalier de Ribas, et est devenue un des meilleurs ports de la mer Noire (c) par les soins du Duc de Richelieu, sous le regne d'Alexandre I.

Hadgi-Ghéraï, sous lequel l'empire de Kiptschak avoit croulé, eut plus de facilité qu'un autre pour affranchir la Tauride de toute espèce de dépendance des petits souverains, qui s'étoient élevés à sa place. Il y fut d'ailleurs enhardi par l'exemple des rois de Casan et d'Astrakan, qui s'emparèrent du diadème, et surtout par l'appui de Vitolde, qui ne négligeoit rien pour lui procurer le titre d'empereur de Crimée. Ces soins d'un côté, et la reconnoissance de l'autre, formèrent entre ces deux princes les liens les plus doux. Mais Vitolde mourut de chagrin en 1430, pour s'être cru roi de Litvanie un moment, et n'avoir pu surmonter les obstacles qui furent apportés à son couronnement par Yagailo.

La politique prescrivoit à Hadgi de montrer à Vladislas et à Casimir, les Jagaillonides, le même attachement; il ne fit ni guerre ni traité à leur insçu, il avoit toujours des gentilshommes polonois à sa cour, il protégeoit les marchands obligés de passer par ses états pour le commerce de Caffa, et il faisoit respecter saintement les frontières de la Pologne; quelquefois même il les défendoit. De leur côté les princes polonois et Litvaniens avoient un grand intérêt à soutenir Hadgi dans toutes ses entreprises, pour s'assurer une alliance inébranlable avec ses hordes belliqueuses. Déjà les Tatares de Kiptschak commençoient à faire des incursions en Podolie. Ils y étoient excités par les Litvaniens (d), qui malgré l'union formée depuis un demi-siècle par leurs ducs installés à Wilna, ne pouvoient encore s'accoutumer à ne point séparer leurs intérêts de ceux de la Pologne, ni à surmonter la haine qui subsistoit depuis

(c) Narusz. Taur. p. 99 à 104. Dlugosz l. 11. Instruction de Sigismond I. donnée l'an 1542 pour fixer les limites entre la Turquie et la Pologne.

(d) Tataria excerpta e Michalionis Litv. fragm. Lugd. Batav. ex officina Elzeviri 1630 p. 193. Stryikow. cap. 15. pag. 10. k. 3. f. 532. edycyi Warszaws. p. 528. Naruszewicza Taur. p. 97 à 98. Dlugosz, contemporain de Hadgi. De Guignes T. 3. l. 18. c. 1.

l'établissement des deux états. Hadgi Ghéraï, fidelle à ses engagemens, secourut les Polonois, et saisit cet instant pour déclarer son indépendance. Il attaqua en même-temps les Génois, alliés de Kiptschak, les défit en bataille rangée et leur enleva la ville de Caffa.

19. L'histoire ne dit point comment les Génois la reprirent. Mais on aperçoit une lacune de 5 ans, pendant laquelle il paroit qu'Hadgi s'étoit réfugié chez Casimir roi de Pologne, et qu'après être descendu du trône, l'usurpateur étant mort, il y fut rappelé en 1443 par les Tatares de Crimée, et que l'installation se fit solennellement à Wilna, d'où il partit bien accompagné pour la Crimée. (e) 19 Hadgi descend et remonte sur le trône. 1437 à 1443.

Quelques années après, il fut soupçonné d'ingratitude par les Polonois, sur l'invasion subite des Tatares de la Crimée, et ils se préparoient à en tirer vengeance, lorsqu'on reconnut que c'étoit un neveu du roi Jagaillo, et du duc Vitolde, proscrit et chassé du royaume, qui avoit ramassé en Crimée des Tatares vagabonds, pour l'aider à entrer en possession de la succession de ses oncles (f): cette tentative resta sans succès, et Hadgi ne négligea rien pour prouver au roi Casimir, qu'il n'y avoit aucune part. Il le secourut ensuite contre Sed-Achmet, l'un des souverains de Kiptschak, sur la rive droite du Volga, qui étoit venu ravager la Podolie. Hadgi sortit de Pérécop, lui ferma le passage, le battit, et le força d'abandonner tout ce qu'il avoit pris. Sed-Achmet qui avoit été engagé dans cette fausse démarche par les Litvaniens, se flattoit de trouver un asile sûr chez eux; mais leurs députés ayant été arrêtés par Hadgi, la honte de leur trahison découverte, les porta à une perfidie; ils livrèrent Achmet à Casimir, qui le fit enfermer dans la forteresse de Kowno pour le reste de ses jours.

20. Hadgi-Ghéraï, après tous ces importans services, chercha encore à cimenter son alliance avec la Pologne, dont les frontières étoient presque sans défense du côté de la Crimée; il offrit à Casimir la force de 20. Nouvelle alliance entre Hadgi et les Polonois. 1455.

(e) Stryikow. Kron. ks. 11. rozd 3. p. 556 à 582. ks. 17 et 18. Hist. univ. d'une société. T. 35. l. 24, Uberto Fogli. hist. Gen. l. 11. De Guignes T. 5. lib. 18. cap. 1.

(f) Stryik. istor. part. 2. c. 3. p. 25.

ses armes contre tous ses ennemis, moyennant dix mille florins de tribut annuel, ce qui fut accordé. La somme étoit considérable pour le temps, le florin d'alors valant autant que le ducat d'aujourd'hui. Des raisons qu'on n'explique pas, empêchèrent l'exécution de ce traité, et les Tatares de Crimée punirent les Polonois de leur infraction par le ravage des palatinats de Podolie et de Russie. (g)

Les Polonois manquent au traité. 1458.

Déjà dès ce temps, la puissance exécutrice n'appartenoit plus au roi, les Grands de l'état ne lui en laissoient que l'ombre: ils la ravirent entièrement dans la suite, et préparèrent, sans le prévoir, l'entière destruction du royaume. L'union de la Litvanie avoit en apparence agrandi ses forces, mais elle y avoit jeté un gerne de corruption, par les priviléges que les Nobles extorquèrent au roi Jagaillo. D'abord en récompense du trône, et ensuite pour assurer la succession à son fils encore mineur. Les successeurs de ce prince payèrent toutes ces fautes.

La Russie au contraire sortoit à cette époque de l'asservissement où l'avoit tenue jusque-là le joug des Tatares. Les grandes choses se font presque toujours par un seul homme. Jean Wasilewitsch monta sur le trône en 1450, et soumit presque aussitôt ces tyrans qui ne se sont pas relevés depuis.

Hadgi-Ghéraï, délivré de son côté de ses orgueilleux suzerains, regardoit avec complaisance la future stabilité de sa couronne; cependant un peu troublé des succès de la Russie, on voit qu'il avoit cherché à se lier plus étroitement avec la Pologne. On prétend qu'il alla même jusqu'à confirmer solennellement, la donation de l'empire de Russie, qu'avoit faite Tokatmische, cousin de son trisaïeul, à la Pologne, et qu'il en expédia le diplome scellé du sceau d'or à Crim, l'an de l'Hégire 867, ce qui revient à 1461 de notre ère. (h)

(g) Stryikow. Kron. Ks. l. 18. Rozd. 8. p. 589. Ks. 19. Roz. 5. Now. edyc. stran. 604. De Guignes hist. des Huns l. 18. cap. 1. Gwagnina Kron hist. ks. 2. sc. 1. Starey edyc. stran. 51.

(h) De Guignes hist. des Huns l. 18. c. 1. Hauteserre hist. des papes T. 4. siècle 15. Tit. Paul II.

21. L'usage que faisoit Hadgi d'un droit si équivoque, éveilla l'attention des Génois sur le droit mieux fondé qu'il pourroit un jour faire valoir sur Caffa, ville enclavée dans la Crimée. Ils sollicitèrent la permission de faire une levée d'hommes en Pologne, sous le prétexte de défendre leurs ports contre les entreprises de Mahomet II. On leur amenoit 500 hommes que le staroste de Braçlaus fit massacrer, parce qu'ils lui avoient brûlé un bourg et tué un homme. Le prétexte de cette levée valoit mieux que le motif pour lequel ils vouloient la faire. Hadgi, loin d'élever des troubles dans son intérieur, fut toujours le premier en armes pour défendre ses voisins contre les entreprises des Turcs; ce fut lui qui en 1465 rendit aux Russes le service d'empêcher le Kan de Kiptschak de passer le Don.

21. Inquiétude mal fondée des Génois sur Hadgi 1465.

22. Le pape Paul II lui envoya Louis de Bologne, Franciscain patriarche d'Antioche, en qualité d'ambassadeur, pour le déterminer à se joindre à Frédéric III, empereur d'Occident, dans la croisade que le souverain pontife prêchoit depuis deux ans contre Mahomet II. On ne sait trop où, ni comment le turban auroit pu se ranger sous la croix. Hadgi, sans doute, comprit bien cet embarras. Il répondit q'il feroit en tout ce que feroit le roi de Pologne Casimir, son ami et Seigneur. Or Casimir étoit un allié de Mahomet; il ne pouvoit rompre avec lui, ayant à se défendre contre les Russes, contre l'ordre Teutonique, et il ne devoit pas souffrir que ses feudataires fissent aucune démarche hostile.

22. Ambassade du pape en Crimée. 1466.

23. Au surplus, Hadgi-Dewlet-Ghéraï touchoit à sa fin, une mort, qu'on pourroit nommer prématurée, l'emporta l'année suivante. Ce qu'il étoit devenu par son seul génie, peint son caractère. On ne fait jamais des grandes choses sans une certaine force d'ame; et non-seulement il fonda le royaume de Crimée, mais il consomma son indépendance. (i)

23. Mort d'Hadgi-Ghéraï. Son Caractère. 1467.

Formé à l'école de l'adversité, il s'est familiarisé avec la vérité; la flatterie est arrivée trop tard pour dégrader son ame, et son jugement

(i) De Guign. hist. des Huns l. 18. c. 1. Hauteserre hist. des Papes 4 siècle. Dlugosz anno 1460 à 66.

a eu le temps d'acquérir la maturité que donne vers le grand âge l'habitude de l'exercice, et surtout celle des contradictions. Hadgi avoit été élevé en exil, dans l'obscurité de l'indigence; il s'étoit trouvé en danger, sans appui; cependant il s'étoit créé des ressources, et ses vertus, son courage d'esprit, avoient subjugué l'estime du duc Vitolde.

24. Sa politique. Ses alliances.

24. Elevé au trône de Crimée, il sut profiter des troubles et de la division de l'empire de Kiptschak, s'en détacher et se maintenir dans l'indépendance pendant un règne de quarante ans, en esquivant la guerre, sans cependant faire cause commune avec la Russie. Mais ennemi naturel de Kiptschak, il ménageoit Jean Wasilewitsch, toujours terrible dans ses vengeances, et qui, après avoir soumis ses Tatares, portait encore une haine mortelle à tout ce qui le nom en conservait. Des trois états voisins de Hadgi, il ne restoit donc que la Pologne avec laquelle il dût s'allier intimement, et elle a toujours eu à se louer d'une fidélité que quelques Souverains croient au dessous d'eux, et dont d'autres présument pouvoir se passer. Son ame élevée supportoit, surement avec peine, la suzeraineté de la Pologne, néanmoins la reconnoissance adoucissoit ce joug, et ses procédés prouvèrent qu'elle n'est incompatible sur le trône avec la politique, que pour les rois plus avides que sensibles.

Malgré l'esprit inconstant de ses sujets, son gouvernement fut doux, sans cesser d'être juste, il comprit que le plus sûr moyen de contenir des hordes toujours altérées de rapine, de brigandage, étoit de les mettre en état de se procurer le nécessaire, et de leur inspirer le goût des commodités de la vie; pour cela il faut employer le plus grand nombre possible d'habitans dans les ateliers, et n'en tenir sous les armes qu'autant qu'il est nécessaire au bon ordre de l'intérieur, et à la sureté des frontières. Non-seulement Hadgi fut fidelle à ce précepte, mais il se fit un point d'honneur de respecter la république de Caffa, l'alliée, la feudataire de ses plus implacables ennemis, par cette seule raison, qu'elle entretenoit l'abondance au sein de son royaume, et que ses peuples en contractoient l'habitude de mœurs plus douces.

On remarque qu'en dépit du dogme impérieux du mahométisme, qui ordonne *la conversion de tous les autres religionnaires par tous les*

moyens qu'on a en main, Hadgi étoit d'une tolérance presque évangélique, se servant de la religion pour assurer son bonheur, pour faire celui des autres, et jamais pour en faire l'instrument de ses passions. Il est vrai qu'en cela les premières instructions de sa jeunesse paroissoient lui servir de guide; il avoit été élevé en Litvanie précisément à l'époque où les Polonois y faisoient prêcher l'Evangile, et il lui restoit de l'instruction des missionnaires, une sorte de respect mêlé de confiance dans la mère du Christ, à laquelle il adressoit des vœux et portoit des offrandes, dans une chapelle qui lui étoit dédiée en Tauride, près de la ville et de la montagne de Kierkel.

25. Les huit fils de ce prince si sage, se disputèrent ses états et trois se les partagèrent: Dewlet-yar, Nourdelet, Hayder. La Crimée sous ces trois Khans, qui se déchiroient mutuellement, étoit dans un désordre effrayant, Nourdelet qui avoit d'abord succédé à son père, triompha de ses autres frères, et occupa le trône seul; mais Hayder le lui reprit, et fut à son tour dépossédé par un autre frère nommé Mengli, le sixième fils d'Hadgi-Ghéraï, (9) le même qui avoit été fait prisonnier par les Génois, et qui fut couronné par eux après que Nourdelet, et ses autres frères furent enfermés à Soudag, et à Mancoup.

25. Les huit enfans d'Hadgi se disputent le trône, pendant deux ans.

26. Son frère Hayder, pendant l'année qu'il avoit régné, n'avoit pas manqué de renouveler l'alliance de la Pologne, mais presque aussitôt il avoit ravagé la Podolie. Mengli-Ghéraï se piqua de plus de fidélité envers l'ancien ami de son père, le roi Casimir; il l'avertit d'une incursion que les Tatares de Kiptschak devoient faire dans ses états. Malheureusement les Litvaniens ne le servirent pas aussi bien, ayant tardé à venir joindre son armée, il se trouva trop foible, pour résister aux Tatares, et ils désolèrent impunément Zytomierz, Kremieniec, Kuzmin, Czudnow et Ulodzimierz.

26. Mengli-Ghéraï fait Khan de Crimée, par les Génois après 8 ans de détention. 1469.

---

(9) Guagnina Kron. o Ziemi Tatarskiey, ks. 58. Czesc. 3. tit. Hordy Tatarow Krymskich Starey edycii. — Abulgazy histoire généalogique des Tatares, part. 7. ch. 3. p. 467.

27. Son alliance avec les Russes. 1492.

27. Dès que Mengli-Ghéraï, fut affermi sur le trône, Mahomet, Khan de Kiptschak, rechercha son alliance contre les Russes, et il ne fit nulle difficulté de la conclure, n'y ayant rien alors d'incohérent avec le système politique des Polonois. (10) Dans les commencemens sa reconnoissance pour les Génois, fut poussée jusqu'à la foiblesse; du moins ses sujets l'accusèrent de tolèrer les injustices de cette avide colonie; peut-être n'étoit-il pas assez fort pour les empêcher; mais le peuple qui souffre, ne considère rien au-delà de ses maux, et les accroît presque toujours en voulant y remédier.

28. Sa foiblesse pour les Génois le perd; il est fait prisonnier. 1475.

28. Les Tatares formèrent une confédération à la tête de laquelle ils placèrent Hayder, et envoyèrent offrir la couronne à Mahomet II. Mengli-Ghéraï n'avoit eu que le temps de se réfugier à Caffa, puis à Mancoup ou Mangout, sur l'avis de l'approche d'une flotte Turque. C'est là qu'il fut fait prisonnier et emmené à Constantinople, où il resta l'espace de trois ans, dans la faveur de Mahomet, ainsi que nous l'avons observé dans le dernier livre. Cette faveur ne tenoit pas seulement à ses grâces personnelles, mais au désir que Mahomet avoit de le faire consentir à la féodalité de la Tauride envers l'empire ottoman.

Pendant ce temps, ce malheureux pays étoit déchiré de nouveau, par les compétiteurs au trône, qu'ils regardoient comme vacant. Mengli supplioit Mahomet d'arrêter le cours de ces désordres; les Tatares eux-mêmes envoyèrent appuyer ses instances, en jurant de reconnoître pour Khan celui que l'empereur nommeroit, pourvu qu'il mît fin à leur malheur, à ces maux qui étoient leur ouvrage.

29. Traité entre Mahomet et Mengli pour l'asservissement de la Tauride. 1478.

29. Mahomet connoissant assez Mengli, pour se croire sûr de son dévouement, fit avec lui le traité suivant.

D'abord Mengli-Ghéraï jura pour lui et pour ses successeurs, une soumission inviolable à la Porte; avec l'obligation de faire la guerre ou la paix, selon les intérêts de l'empire. Il consentit de plus à ce que les Khans fussent installés sur le trône par le Grand-Seigneur, et à ce qu'ils

---

(10) De Guignet, T. III. l. 18. c. 1.

pussent de même, en être dépossédés par sa seule volonté. Mahomet stipula ensuite : 1°. Que l'empereur ottoman ne pourroit jamais élever au trône qu'un prince de la race de Genghis-Khan. 2°. Que la sublime Porte, ne pourroit jamais, sous quelque prétexte que ce pût être, faire mourir un Khan, ni aucun prince de la maison de Ghéraï. 3°. Que les états du Khan, et même les terres que les princes pourroient posséder ailleurs, seroient des asiles inviolables pour ceux qui viendroient s'y réfugier. 4°. Qu'on feroit la prière publique pour le Khan dans les mosquées, après celle qu'on y fait pour le Grand-Seigneur. 5°. Que quelque chose que le Khan demandât à la Porte par une requête, il ne seroit jamais refusé. 6°. Que le Khan arboreroit l'étendard à cinq queues. Elles ont été depuis divisées. Le Khan n'en a que deux, les autres sont partagées entre le Kalga Sultan, le Nouradin Sultan, et le Schirin Bey. Cependant en cas de guerre le Khan arboroit toujours les cinq queues.

Par le dernier article il fut convenu que pendant la guerre, l'empereur payeroit par campagne cent vingt bourses de 167 ducats turcs chacune, pour l'entretien de la garde du Khan, et quatre-vingts bourses pour les Mursas du moindre rang. Mahomet II jura ensuite de son côté pour lui et ses successeurs, de maintenir ces conditions, aussi long-temps que les Khans demeureroient fidelles à leurs engagemens.

On a cru à tort, que ce traité assuroit la reversion de l'empire ottoman à la couronne de Crimée à défaut d'héritier mâle de la maison régnante. L'histoire n'en fait aucune mention. De même, quoiqu'il fût alors vraisemblable que, si la maison ottomane venoit à s'éteindre, les Turcs ne pourroient guère choisir leur empereur que dans la maison souveraine de Ghéraï, il n'y avoit aucune condition à cet égard; si l'une ou l'autre eût existé, Mr. de Peyssonnel, consul de France, l'eût trouvée dans les renseignemens qu'il a obtenus de la Porte, sur ce qui regardoit les Khans de la Crimée. Ce qui peut avoir donné lieu à cette erreur, c'est un écart des Janissaires, qui voulurent une fois élever un Khan de la Tauride sur le trône de Constantinople. (a)

(a) Traité sur le commerce par Mr. Peysonnel T. 2. pag. 228 à 31.

30. Mengli-Ghéraï retourne Khan en Crimée. 1478.

30. L'inauguration de Mengli se fit en conformité du traité avec toute la pompe usitée dans cette cour. Le Divan fut assemblé, les députés de la Crimée y furent admis, et l'empereur s'y rendit en personne. Le Capidgi Bacha (dignité qui répond à celle de chambellan) revêtit Mengli-Ghéraï d'un superbe cafetan de drap d'or fourré d'hermine, lui mit sur la tête un bonnet bordé de zibeline et orné d'une aigrette de brillans. Le porte-glaive lui ceignit l'épée à poignée d'or, garnie de diamans, et mit le carquois et l'arc sur ses épaules. Puis le diplome d'investiture fut lu, et le Moufti harangua le Khan.

Un cheval superbement enharnaché lui fut présenté en sortant de la salle, et les personnes de la plus haute distinction l'accompagnèrent jusqu'au palais qui lui étoit destiné. Quelques jours après, il fut reconduit à Kozlow en Tauride avec les députés, assisté du chambellan chargé de publier son investiture et la confirmation impériale. Les Tatares le revirent avec allégresse, et exaltèrent Mahomet II comme le réparateur des malheurs qu'ils s'étoient attirés.

31. Pacte des Tatares avec la Porte.

31. Mais à peine Mengli-Ghéraï eut-il déclaré aux principaux Murzas la nécessité de se soumettre à la Porte, que par-tout le mécontentement éclata; il fallut demander en secret des secours à Constantinople, et favoriser leur descente; alors la force fit ce que la raison n'avoit pu obtenir; cependant les Tatares, en se soumettant, réussirent à faire adoucir le premier traité: 1° ils réservèrent à leur Khan la pleine souveraineté; le droit de vie et de mort; l'entretien de quatre mille hommes pour sa garde aux frais de l'empereur; la prérogative des créations et dépositions des Kalgas, des Nouradins et de tous les officiers de l'état.

2°. Il s'assurèrent le droit d'élire leur Khan parmi les Sultans Ghéraï, descendans de Genghis-Khan, et le libre commerce sur la mer Noire, avec l'engagement d'acquitter les droits aux douanes impériales.

3°. L'empereur stipula, comme suzerain de la Tauride, que les Tatares se joindroient avec leur Khan aux armées de l'empire dans tous les cas de guerre, mais qu'il les approvisionneroit de toute espèce de munitions, et que le butin qu'ils feroient en pays ennemi, leur appar-

tiendroit en récompense de leurs services; que le Khan ne feroit ni la guerre, ni la paix, sans le consentement de la Porte.

4°. Il se réserva la propriété de la ville de Caffa, le droit de tenir une garnison à Kozlow, et comme Calife protecteur de la religion mahométane, de ses sépulcres et des autres lieux saints, le droit exclusif aux nominations des charges principales ecclésiastiques, ainsi que les dépositions. Enfin l'insertion du nom de l'empereur régnant dans les prières publiques dans toutes les mosquées de la domination du Khan de la Crimée.

32. Les Tatares une fois soumis à l'empire ottoman, Mengli-Ghéraï, au lieu de renvoyer les troupes, résolut de s'en servir pour étendre sa propre domination. C'est alors qu'il viola tous ses traités avec la colonie génoise à Caffa et à vieux Crim. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déjà dit de son ingratitude envers les Génois, et de la barbarie avec laquelle il extermina tous les Chrétiens. Il est dans les annales de chaque pays des périodes de malheurs qui ne s'expliquent que par des décrets impénétrables. La passion ordinaire des tyrans est de dominer sur la plus grande étendue de pays, sur le plus grand nombre de sujets possible; mais Mengli extermina ses sujets, détruisit ses villes, ruina les campagnes, et fut ensuite obligé de hasarder de nouvelles entreprises sur l'empire démembré de Kiptschak, dans la seule vue d'en tirer des hordes assez nombreuses pour repeupler les campagnes situées entre le Don et le Nièpre, et en même-temps pour réparer ses pertes volontaires. Sans doute il aura éprouvé que rien ne pouvoit remplacer une colonie aussi industrieuse que celle de ses bienfaiteurs, et que son père avoit si long-temps respectée, mais il se conduisoit par des principes très-opposés. (b)

32. Ingratitude et barbarie de Mengli-Ghéraï.

Il dévaste son pays, et est obligé de le repeupler.

33. Fier de la protection du Grand-Seigneur, il ne s'allia avec aucun de ses voisins; plein de confiance dans la sureté de ses places, fortifiées

33. Sa mauvaise politique.

(b) Hist. univ. d'une société T. 12. l. 6. num. 17. Tit. Hadgi-Ghéraï Khan. La Croix p. 501 à 2. De Guignes T. 3. l. 18. c. 2. Hist. Porte-feuille l. cit.

par la nature, il fit la guerre à tous, et se crut certain de plaire à ses sujets, en leur procurant du butin. On présume que Mahomet lui avoit permis d'employer ses troupes à la conquête de Kiptschak, à condition qu'il n'en jouiroit qu'aux mêmes conditions imposées pour la Crimée. Il est certain qu'il vainquit le Khan avec l'armée turque, et qu'il prit possession d'une partie de cet empire; mais ce n'étoit pas celle où régnoit Achmet, car beaucoup plus tard on le voit encore en guerre avec lui.

Sous Hadgi les Tatares de Crimée étoient devenus un peuple; sous Mengli, ce ne furent plus que des hordes semblables à celles de Kiptschak, vouées au brigandage, et avilies à leurs propres yeux.

Les Russes avoient des frontières à défendre contre ces deux nations Tatares, et contre les Polonois. Ceux-ci de leur côté, étoient exposés aux dévastations des Criméens, et aux surprises des Russes toutes les fois qu'ils étoient occupés ailleurs. Cette position leur rendoit l'alliance de Kiptschak nécessaire, quoiqu'ils en fussent éloignés, parce qu'elle leur assuroit en cas de guerre avec la Russie, des diversions propres à les garantir du pillage des Criméens.

34. Les frères de Mengli passent de Pologne en Russie. Ils y portent par vengeance des idées de commerce et de guerre. 1480 à 83.

34. La politique vraie ou fausse de ces quatre voisins, jointe aux conflits des raisons d'état, produisit la plupart des événemens qui composent l'histoire de Mengli-Ghéraï. Les princes ses frères voulurent inconsidérément se retirer en Pologne, avant qu'il eût rompu son alliance avec Casimir; ils ne purent y rester, et passèrent en Russie; outrés de la mauvaise réception de Casimir, ils sollicitèrent le grand-duc Jean Wasilewitsch, de les venger, et du roi et de leur frère. Il paroît que pour lors le grand-duc se contenta d'engager Mengli à faire la guerre à la Pologne, et que tandis qu'il ravageoit la Podolie, qu'il brûloit Braçlaw (capitale de l'Ucraine), qu'il pilloit Kiovie, le grand-duc profitoit habilement des lumières que lui apportoient les Sultans sur les richesses que retirait la Crimée du commerce de la mer Noire. Ses ambassadeurs firent solliciter auprès de Bajazet, successeur de Mahomet au trône de Constantinople, la permission d'envoyer ses sujets trafiquer à Caffa, et dans les autres villes de la Tauride, et aussitôt l'ordre fut expédié au Sultan fils de l'empereur, commandant à Caffa, d'avoir à favoriser en tout le commerce

des Russes, ce qui nécessairement devoit nuire à celui des naturels du pays. Mais Mengli estimoit moins cette source de richesses que le butin enlevé chez ses voisins.

35. La religion, qui chez les Mahométans a une influence si puissante sur l'opinion, qui règle nombre d'actions, ne put mettre de frein au caractère perfide de Mengli. En dépit de l'hospitalité, première vertu des Musulmans, il fit prisonnier le fils du Khan de Kiptschak qui, pressé par la famine qui désoloit son pays, étoit venu passer l'hiver en Crimée; il fallut que son frère Achmet Khan vint avec une armée pour le délivrer. Mengli ayant été battu en bataille rangée, et n'étant pas assez fort pour prendre sa revanche, suscita les Tatares Nogaïs contre Achmet, rentra de nouveau en Pologne, sous prétexte que Casimir étoit son allié, et fit une incursion en Russie, parce que ses frères y étoient. Le plus sérieux de tous ces motifs, c'étoit le pillage, qu'il renouvela toutes les fois qu'il crut pouvoir le tenter. Malheureusement il ne fut bien réellement défait en Pologne qu'à Wiszniowieç par le frère du roi. Après avoir réparé ses pertes, il revint encore plusieurs fois dans la fin de ce siècle, s'avança jusques sur les bords de la Vistule, fit un grand nombre de prisonniers à Belz, à Krasnystaw, à Turobin, à Krasne et à Lublin. Il pilla Lançuta, Lezaysk, Zawichost, Opatow, pénétra même en Litvanie. (c)

Nouvelle perfidie de Mengli.

Ses incursions en Pologne, de 1488 à 1494.

1498 à 1500

36. Les fréquens succès de Mengli donnant de l'ombrage à Achmet Khan, il voulut s'allier contre lui et contre les Russes, avec Alexandre roi de Pologne, et vint à la tête de cent mille cavaliers camper entre le Volga et le Don. Delà ses ambassadeurs furent presser la diète de Piotrkow, de fournir les troupes déjà stipulées avec le roi. Elle confirma d'abord le traité. En conséquence Achmet entra en Russie, s'empara de plusieurs villes, autrefois dépendantes des Polonois, et les leur remit; mais tout noble qu'étoit ce procédé, quelque pressantes que fussent les demandes d'Achmet, la lenteur ordinaire des délibérations républicaines lui présageoit qu'il feroit la campagne seul. La Pologne n'entretenoit

36. Alliance [illegible] d. Kiptschak et de la Pologne. 1501.

(c) De Guignes T. 3. l. 18. ch. 1. Исторія Россійской торговли. Москва 1788, стр. 30.

point d'armée; il falloit convoquer le ban et l'arrière-ban; il falloit de plus se taxer pour les frais extraordinaires de la guerre; ces sortes de débats étoient toujours longs dans les besoins les plus urgens de repousser l'ennemi; ils le furent encore bien davantage sur de simples considérations politiques, qui n'embrassoient que la prévoyance des maux éloignés; et la diète finit sans qu'il y eût rien d'arrêté.

37. Fausseté des Polonois.

37. L'hiver survint, l'armée d'Achmet souffrit beaucoup en rase campagne, et diminua sensiblement. Il renouvela ses instances à la diète du couronnement d'Alexandre, mais les Polonois, qui ne désiroient rien plus que de voir les Tatares s'entre-détruire réciproquement, les sachant déjà en guerre, se dispensèrent d'accomplir le traité; ils continuèrent d'amuser le malheureux Achmet par de vaines promesses, sans aucun effet. Mengli alors tomba sur son armée, et la fit en grande partie prisonnière.

Achmet se réfugia d'abord à Bielogrod, puis à Kiovie appartenante alors aux Litvaniens. Il pensoit même à se retirer à Constantinople, mais il fut averti que Bajazet, prévenu par Mengli sur son alliance avec les chrétiens, avoit donné un ordre secret au pacha de le livrer à Mengli. Il fallut donc revenir à Kiovie d'où on le transféra à Wilna, ensuite à Troki, toujours nourri d'espérances, et en même-temps gardé à vue. (d)

38. Mengli devaste encore la Pologne. 1502.

38. Mengli, débarrassé de cet ennemi, ravagea la Podolie, la Russie-Rouge, le palatinat de Sendomir, les environs de Rzeszow, de Jaroslaw, de Radom et de Belz; passa la Vistule, pilla Opatow et Kunow. La seule ville de Pacianow lui opposa une foible résistance. Son butin étoit immense, il retourna en Crimée, et l'année suivante il recommença le pillage sur d'autres villes.

On ne s'explique pas comment une armée de Tatares pouvoit aller passer à une distance de dix degrés de l'équateur, à travers un pays ennemi, toujours dévastant, sans qu'on s'opposât ni à sa marche ni à son retour; sans qu'on essayât de reprendre, si ce n'est les richesses enlevées, au moins les prisonniers qu'on savoit devoir être autant d'esclaves.

(d) De Guignes T. 3. l. 18. chap. 1.

Comment tant de liens brisés de la mère aux enfans, des fils aux pères, ne crioient-ils pas à la fois secours et vengeance?

39. Accusons en un gouvernement sans unité, qui accoutumoit à séparer son intérêt de la cause commune, depuis qu'on en avoit retiré la défense au roi, et que le pouvoir d'ordonner résidoit dans les seuls représentans de la république, c'est-à-dire dans les grands propriétaires sûrs, avec leurs châteaux forts, d'échapper au brigandage de leurs voisins, et qui s'inquiétoient peu des pertes de la multitude. D'ailleurs un royaume républicain, sans moyens d'exécution, sans ressources, sans fonds publics, ne pouvoit jamais rien faire pour sa sûreté, au moment précis du danger. 39. Causes premières de cette indifférence sur les malheurs de l'état.

Pour se procurer des fonds, il eût fallu établir des impôts proportionnés aux revenus nets des terres nobles, et les plus riches, toujours les plus puissans, calculoient que ces impôts surpasseroient de beaucoup les pertes de quelques fermes, pillées ou brûlées de temps à autre par les Tatares, qui se hasardoient rarement à pénétrer dans l'intérieur du royaume: en conséquence ils perdoient aussi beaucoup moins de ces hommes appelés sujets qu'on amenoit en esclavage, d'autant que ceux-ci pouvoient se réfugier dans les châteaux de leurs maîtres, et que les Tatares ne venoient jamais pour entreprendre des siéges, mais seulement pour piller le plat pays et les villes ouvertes. C'est ainsi que dans un gouvernement mixte, et aussi mal assis, la tranquillité commune est toujours immolée à l'intérêt particulier, tandis que la prospérité et le bonheur d'un souverain unique repose sur la réunion de tout ce qui peut concourir à la félicité générale, qui n'existait plus en Pologne.

40. Mengli qui n'avoit que les ruses de la politique, mais qui savoit en tirer des armes conformes à la perfidie de son caractère, continua de pousser ses ravages, ses dévastations, aussi loin que possible; et au moment où les Polonois permirent à Achmet d'envoyer son frère Kosac, attaquer la Crimée, conjointement avec les Tatares Nogaïs, dont les secours étoient certains, il offrit la paix à la Pologne, en affectant de s'adresser particulièrement au roi, à ce débonnaire Alexandre, entièrement gouverné par son maréchal prince Michel Glinski, que l'or de Mengli 40. Politique astucieuse de Mengli. Il offre la paix. 1506.

avoit séduit. Ame vile qui trahit l'état et son maître, après s'être assuré d'un asile en Russie (e) où il finit aussi mal.

41. Le traité est signé contre tous les intérêts de la Pologne.

41. La première clause de ce traité infamant assuroit l'éternelle réclusion du malheureux Achmet, la violation de tout ce que les souverains et les états ont de plus sacré, *l'alliance* et *l'hospitalité;* et cela fondé sur l'inverse des vrais intérêts de la Pologne, qui n'étoient pas de détruire les rois de Kiptschak, trop foibles pour lui nuire dans l'éloignement où ils étoient, et toujours assez forts pour faire de puissantes diversions en sa faveur, lorsque ses dangereux voisins les Criméens venoient la troubler. Cependant par un aveuglement bizarre, ni les Grands, ni la diète, n'y mirent obstacle; le traité fut signé, et le foible Alexandre, en sa qualité de Souverain grand-duc de Litvanie, fit enfermer à Kowno l'infortuné Achmet pour le reste de ses jours.

42. Achmet réclame en vain le droit des gens.

42. Ce fut en vain qu'il réclama le droit des gens, qu'il représenta qu'il étoit le dernier de la maison souveraine de Kiptschak, et qu'il prédit aux Polonois, qu'aussitôt qu'ils auroient mis fin à cet empire, les Tatares de Crimée, n'ayant plus de frein de ce côté, ne connoîtroient plus de bornes à leurs brigandages. On crut qu'il ne considéroit que la justice qui lui étoit due; il ne fut point écouté; mais tel étoit réellement l'espoir de Mengli sur les suites de cet absurde traité. Les Russes se hâtèrent d'achever la ruine de Kiptschak, et depuis lors, jusqu'à deux siècles de-là, les Tatares de Crimée ne cessèrent de dévaster la Pologne, qu'après la paix de Carlowitsch, conclue au commencement du 18me siècle, traité par lequel le Grand-Seigneur s'engagea formellement à contenir les Tatares dans le respect dû aux propriétés de leurs voisins. (f).

43. Nouveaux brigandages de Mengli. 1506.

43. Mengli ne négligea pas de s'emparer de quelques débris de l'empire de Kiptschak qui devint la proie des différentes factions, et toujours occupé de rapines, il rentra sans cesse en Pologne; il se hasarda même

---

(e) De Guignes T. 3. l. 18 ch. 1. Zycie ksiencia Michala Glinskiego. w Lubczu roku 1560. na karcie. 13.

(f) De Guignes T. 3. l. 18. ch. 2. Bielskiego kronika ksiega 4. Tytuł Tatarowie w Litwie. Щербатова Исm. Росс. Т. 4. Ч. 2. Кн. 10.

en Russie jusqu'au-delà de l'Occa; battu complétement près de cette rivière, il fut obligé d'abandonner un immense butin. Mengli fit ensuite un traité solennel avec le Czar; son épouse fut reçue à la cour de l'Impératrice; mais la faveur avoit peu de prise sur une ame dominée par une insatiable avidité; deux ans après il envoya ses fils ravager la Russie. Un autre traité qu'il conclut avec Sigismond I, roi de Pologne, ne fut pas mieux observé. Quoiqu'il reçût des subsides pour les secours convenus en cas de guerre, il laissa le Czar entrer en Pologne, et livrer bataille près d'Orsza: sans avancer, attendant l'issue du combat, pour embrasser le parti du plus fort, et tomber à son profit sur celui qui auroit succombé. Sa fourberie.

Cette double perfidie eut un succès fâcheux pour les deux couronnes, et d'un bien dangereux exemple pour les hommes de l'espèce de Mengli. Le Czar battu lui fit des présens pour n'en être point poursuivi, le roi victorieux l'en combla également pour qu'il ne pillât pas la Pologne en se retirant; c'est ainsi que le vice couronné enhardit aux succès. (g)

44. Commerce des Vénitiens sous Mengli-Ghéraï-Khan.

44. Mengli calculoit que le pillage lui rapportoit beaucoup plus que le commerce, et il ne s'informoit pas si le pays s'en trouvoit mieux ou plus mal. La concurrence des Génois ayant cessé par les conquêtes de Mahomet II, les Vénitiens s'étoient empressés d'obtenir la libre navigation de la mer Noire au prix d'une contribution annuelle de dix mille ducats. Ce tribut considérable en apparence ne pouvoit pas être proportionné aux avantages qu'ils devoient retirer de ce commerce, car ils étoient alors les seuls à parcourir cette mer, et à pourvoir tous ses marchés des produits de l'Occident. Indépendamment du grand nombre de bâtimens que les négocians équipoient à leurs frais, le gouvernement entretenoit vingt-quatre vaisseaux marchands, dont quatre faisoient régulièrement chaque année le voyage du Tanaïs vers les Palus-Méotides (i).

(g) De Guignes hist. T. 3. l 18. cap. 2. Guthrie hist. génér. T. 16. sect. 7 l 43. Bielskiego Kron Ks. 5. rok. 1514.

(i) Sabellicus Revolutions d'Italie, traduites de l'Italien de Mr. Denina, par l'abbe Jardin T. 6. l 18. p. 340. à Paris 1773. Marin Sanuto, istoria de duchi di Venezia. Apud Muratori rer. Italic. T. 22. p. 959.

Une des principales sources de la richesse commerciale des Vénitiens à cette époque, tenoit à leur manière de préparer la cire et à la grande consommation qu'entraînoit l'usage déjà établi de s'en servir dans les églises et dans les cours. Quoique la cire fût commune dans tous les pays que baigne la Méditerranée, elle ne se travailloit bien qu'à Venise; on étoit persuadé que l'éclat de sa blancheur dépendoit de la qualité de l'air, de celle des eaux, et de la singulière situation de cette ville qui la rend inaccessible à la poussière. Ce préjugé fit long-temps rechercher ces cires dans toute l'Europe, et le produit de ce seul objet de commerce surpassoit ce que l'on peut imaginer. Celui des blés, du beurre et du sel que le pavillon vénitien transportoit de la Tauride à Constantinople, étoit aussi très-lucratif. La ville de Tana, détruite par Tamerlan, se trouvoit remplacée dans le port d'Asov, par des forteresses récemment élevées, espèce de comptoirs et de marchés où se faisoit le commerce des productions particulières à la Méotide. Les Vénitiens n'y pouvoient aborder qu'avec de petits bâtimens, mais ils chargeoient des poissons d'une grandeur si extraordinaire dans ces parages, qu'ils pèsent jusqu'à mille livres, leurs œufs en pèsent cent; ceux-ci réduits en masse, et salés par les pêcheurs, résistent aux plus longs voyages de terre et de mer.

Ils trouvoient là des pelleteries de toute espèce, dont les peuples du septentrion avoient introduit l'usage en conquérant l'Europe; non-seulement les princes, les grands, les magistrats en ornoient leurs habits de cérémonie, mais peu de particuliers riches résistoient à ce luxe. Les Russes apportoient aussi dans ce port la rhubarbe d'Astrakan, le chanvre, le lin en nature, et des toiles grossières. Il y venoit des fers de la Sibérie; mais les Vénitiens, par un mauvais calcul, tarirent pour eux toutes ces branches de commerce qu'ils ne pouvoient retrouver ailleurs.

Les événemens les moins importans, lorsqu'ils contrarient ou qu'ils blessent l'amour-propre des souverains, peuvent avoir de longues et graves conséquences. Bajazet, empereur d'Orient, avoit formé le plan d'acquérir l'île de Chypre, lorsque les Vénitiens, pour avoir le droit de s'y opposer, donnèrent la fille du noble Cornaro en mariage à Jacques roi

de cette île; en même-temps ils la déclarèrent fille de la république, et à ce titre ils prirent solennellement l'île de Chypre sous leur protection immédiate. Bajazet irrité de se voir enlever l'espoir d'une conquête sûre, déclara la guerre aux Vénitiens sous des prétextes frivoles, et leur défendit la navigation de la mer Noire. Ils la recouvrèrent à la paix, mais les avantages du commerce étoient prodigieusement diminués. Les Grecs assujettis à l'empire ottoman, avoient repris leur ancienne route par cette mer; les Turcs eux-mêmes commençoient à prendre goût au commerce, et leur pavillon jouissoit d'une liberté prépondérante dans tout l'empire, auquel tous les ports de la mer Noire appartenoient.

Un nouvel incident vint mettre le comble à la mesure. Les Turcs prirent un bâtiment marchand appartenant à un des principaux gentilshommes de la république. L'année suivante, ce gentilhomme se trouvant général de la flotte vénitienne, prit un navire ottoman destiné pour la personne du Sultan, qui se crut outragé, et le pavillon vénitien fut exclu pour toujours de la navigation et du commerce de la mer Noire. La république ne négligea rien pour faire révoquer cet arrêt; Soliman fut inéxorable (k). Il réserva même le commerce de la mer Noire pour ses seuls sujets, ne voulant pas que les étrangers pussent juger de l'étendue de ses forces navales.

45. Tout ceci s'effectua dans les neuf dernières années du règne de Mengli, qui ne discontinua pas ses brigandages. En régnant sous la protection des Génois, il avoit prouvé jusqu'à quel excès peut être porté la dissimulation; en passant sous la protection de la Porte, il démontra une perfidie sans bornes; en mourant, il laissa un fils aîné, digne de lui, et qui, favorisé quelquefois par l'occasion, le surpassa. Il se nommoit Mahomet; la nature l'avoit formé à la honte de l'humanité, et pour le malheur de ses voisins. Il trouva d'ailleurs l'ancien esprit de rapine, revivifié chez les Tatares, que son grand-père Hadgi n'avoit pu que contenir. 45. Mort de Mengli-Ghéraï-Khan. 1515.

(k) Formaleoni hist. du com. de la mer Noire. chap. 23. pag. 198 et 199 et pag. 225 à 227.

Mahomet-Gheraï-Khan 1515 et 16.

Mahomet, fidelle imitateur de son père, admit aussi sa fourbe politique; et celle des voisins étoit si fausse, qu'ils mirent souvent la sienne en action les uns contre les autres. Sigismond I roi de Pologne l'engagea le premier par des présens à entrer dans les provinces méridionales de la Russie, tandis qu'il pénétreroit dans celles du nord. Le Czar instruit à temps de cette perfidie, prit ses mesures pour faire face aux deux armées; il fit ensuite comprendre à Mahomet qu'il auroit bien plus d'avantages à entrer en Pologne, Sigismond se fiant au traité qu'il venoit de faire avec lui. Ses raisonnemens, appuyés de quelque argent, déterminèrent Mahomet. Il envoya ses fils mettre la Podolie à feu et à sang; ils rapportèrent un butin immense, enlevèrent cent mille prisonniers, et Sigismond n'osa se plaindre qu'en lui faisant payer le subside ordinaire. Mahomet rejeta la faute sur des vagabonds, même sur ses fils, qu'il prétendoit ne pouvoir contenir; d'ailleurs, pour prouver sa loyauté à Sigismond, il entra encore dans le courant de l'année en Russie, tandis que le Czar croyant l'avoir gagné, s'avançoit en Pologne, et laissoit ses frontières sans défense. Il détacha des seccurs de son armée, mais déjà les Tatares s'étoient retirés avec leur butin.

46. Il est battu trois fois tant en Russie qu'en Pologne. 1517 et 18.

46. Mahomet, encouragé par le succès de ces deux perfidies, en hasarda de nouvelles contre la Pologne, contre la Russie, et fut consécutivement repoussé trois fois avec d'énormes pertes. Cependant le Czar qui désiroit prendre les Tatares à sa solde, s'abaissa encore à faire les premières ouvertures de paix. Une circonstance particulière engagea Mahomet plus que ses défaites, à signer un nouveau traité (10). Les habitans de Casan, mécontens de leur Khan établi par les Russes, irrités qu'un prince musulman souffrit le joug des chrétiens, vouloient aider celui-ci à le secouer; mais naturellement timide, connoissant l'inconstance des Tatares d'un côté, et la prépondérance de la Russie de l'autre, il se disculpa de cette entreprise, comme ayant encore présens à son souvenir les malheurs qu'avoit essuyés sa patrie pendant les dernières révolutions,

Nouvelle paix Nouvelles perfidies. 1519.

---

(10) Hist univers. d'une soc. T. 17. De la Croix p. 501 et s. Koialowicz. Decius de Sigismundi temporibus.

et loin d'aider ses sujets, il punit les auteurs du projet de révolte. De ce moment sa perte fut décidée. Des émissaires secrets allèrent offrir à Mahomet la couronne pour son frère Sahib-Ghéraï; la proposition fut accueillie avec joie, et aussitôt 80,000 hommes se mirent en marche.

47. Il met la couronne sur la tête de son frère, et ravage la Russie. 1521.

47. Mahomet surprit Casan, passa au fil de l'épée la garnison chrétienne, épargna le Khan par respect pour l'illustre sang musulman, mais il mit le diadème sur la tête de son frère. Au retour de cette expédition, il se joignit à une troupe de Tatares qui alloit ravager la Russie, et nonobstant son traité, il fit aussi entrer son frère d'un autre côté, pour obliger le Czar à diviser ses forces; ce soin étoit superflu, Basile, loin de se défendre, abandonna Moscou sa capitale; les habitans se retirèrent dans le château de Kreml, sans provisions, sans munitions, sans artillerie, et en si grand nombre qu'ils s'y étouffoient debout.

Le bien naît quelquefois de l'excès du mal. Dans cette détresse, le gouverneur imagina de racheter le butin argent comptant, offrit un tribut annuel au nom du Czar, et le même assujettissement dans lequel les souverains de Kiptschak avoient tenu les Russes; mais du moins il sauva les habitans (a).

A ce prix, Mahomet leva le siége, croyant s'emparer encore de Rézan. Il fit d'abord signifier au commandant, qu'en vertu du nouveau pacte, toute la Russie étoit à sa discrétion. Ce commandant nommé Jean Kowar, Autrichien de naissance, demanda à voir ce traité. Pendant qu'il étoit occupé à le lire attentivement, un arquebusier natif du Palatinat, voyant le nombre des ennemis se grossir, braqua le canon sur la porte (11), tira sans ordre, repoussa l'ennemi et sauva la ville. Mahomet qui, outre l'or et les effets sans nombre qu'il emportoit, emmenoit cent huit mille prisonniers, ne voulut pas risquer de les perdre en s'arrêtant devant une bicoque. Pour alléger le transport, pour former, dit-on, sa jeunesse à la cruauté, il lui abandonna le massacre des vieillards, des valétudinaires et des enfans; puis se mit en marche avec le reste pour

---

(a) Степенная книга, степень 17. гл. 10.
(11) Guthrie cit. 1521.

la Crimée. Tous ces malheureux furent vendus à Caffa; mais le pacte fait à Moscou resta entre les mains de Kowar.

48. Défi du Czar à Mahomet-Khan 1522.

48. L'année suivante, le Czar à la tête d'une armée formidable s'avança jusqu'à Kolomna, et envoya de-là un héraut à Mahomet pour le défier à la bataille *en homme d'honneur, et non pas comme il faisoit en voleur de grand chemin.* Mahomet répondit »qu'il faisoit la guerre à »sa manière, et non à celle de ses ennemis; qu'il se décidoit de même »pour le combat; que toutes les portes de la Russie lui étoient ouvertes, »et qu'il y entreroit le jour qui lui conviendroit," comme il lui convenoit alors de porter la guerre en Tschercassie et en Mingrélie, le Czar rentra au centre de son royaume, mais il envoya sa nombreuse armée à Casan contre Sahib-Ghéraï-Khan; celui-ci désespérant de résister à de si grandes forces, résigna la couronne à Safa-Ghéraï son neveu, âgé de treize ans, et fut à Constantinople solliciter des secours contre les Russes.

Mahomet avoit envoyé un corps de troupes pour appuyer Safa-Ghéraï, et ce corps pouvant lui être utile dans le besoin, il se hâtoit d'entrer en Asie du côté du Sud, et il débuta par s'emparer d'Astrakan. Les Tatares Nogais, maîtres de ces environs, jaloux de sa puissance, mécontens de son humeur altière, résolurent de le perdre. L'un d'eux, nommé Mamaï, en qualité d'allié, lui conseilla de retirer sa garnison de la ville, et de camper à la manière des Tatares. A peine son camp étoit-il établi, qu'il fut entouré par les Nogaïs.

49. Mort de Mahomet. 1523.

49. Le perfide Mahomet y périt, et son armée fut poursuivie jusqu'aux portes de Pérécop. Le dernier de ses fils s'empara du trône, mais le Grand-Seigneur l'en fit descendre comme usurpateur, pour y placer Séadet-Ghéraï son oncle, avec une pension de mille aspres (ou deux ducats sept huitièmes) par jour. Sahib-Ghéraï-Khan, dépossédé de Casan, servit d'otage à Constantinople pour gage de sa fidélité. Il y passa à la solde de l'empereur avec toute sa suite, et depuis lors la Porte n'a plus cessé de disposer du trône de la Crimée.

Depuis lors, les Khans sont nommés par la Porte.

Les Tatares ne goûtèrent point leur nouveau Khan, tranquille par caractère, et qui avoit contracté à Constantinople les habitudes d'une politesse qui contrastait trop avec leurs usages grossiers. Séadet lui-même

ne se trouvoit plus aussi bien parmi eux, et au premier mouvement que son cousin Islam éleva contre lui, il résigna la couronne pour éviter, disoit-il, le déchirement de la patrie, mais en réalité pour retourner à une cour où il étoit aimé, où il fut accueilli, et qu'il servit en homme de talent. (12)

50. Islam-Ghéraï-Khan, fils de Méhémet-Ghéraï, exercé à tenir des troupes de brigands sur pied, paroissoit convenir davantage aux hordes qu'il vouloit gouverner; cependant l'état se divisa en deux factions; la sienne étant la plus foible, il céda au torrent. La couronne fut encore remise à la disposition du Grand-Seigneur, et conférée à Sahib-Ghéraï, ci-devant Khan de Casan, résidant alors à Constantinople. Les premiers momens de son règne furent doux et pacifiques, mais sa timidité inquiète le perdit; il soupçonna injustement Islam de regretter le trône, de conspirer contre sa vie, et sans autre examen il le fit mourir. La Porte en fut indignée, et comme il étoit détesté de ses voisins, particulièrement de la Russie dont il ravageoit sans cesse le territoire, malgré les traités les plus solennels, l'empereur Sélim envoya son grand-vizir le déposséder.

50 Nouveaux Khans. 1533 à 1545.

Sahib-Ghéraï Khan en 1534, dépossédé en 1551.

51. Dewlet-Ghéraï, petit-fils de Mengli-Ghéraï-Khan, fut mis sur le trône à sa place. Mais à peine avoit-il pris possession de ses états, que les Russes, qui n'avoient cessé d'être vassaux des Tatares jusqu'au règne du Czar Ivan Wassiliéwitch, s'emparèrent de la ville de Casan. Deux ans après ils conquirent le royaume d'Astrakan, et le reste de l'empire de Kiptschak, à l'ouest de la rivière de Jaïk, aujourd'hui l'Oural; ainsi il faut regarder Sahïb-Ghéraï comme le dernier des princes de la race de Genghis-Khan, qui ait régné dans l'empire de Kiptschak. Néanmoins les descendans de ce fils de Genghis-Khan régnèrent encore long-temps dans la petite Tatarie, dont ils devinrent maîtres par droit de conquête. (a)

Les Russes dépouillent Dewlet-Ghéraï d'une partie de ses états. 1552 à 1557.

---

(12) De Guignes hist. des Huns et des Tat. T. 3. l. 18. cap. 2. Hist. univ. d'une soc. T. 17. l. 6. tit. Khan des Tatares. Dictionnaire du commerce.

(a) De Guignes hist. T. 3. l. 18. c. 2. La Croix pag. 505.

Le nouveau Khan de Crimée vouloit essayer de défendre et de reprendre plusieurs places; de faire tête aux Russes, ou hasarder des incursions chez eux; mais ce fut toujours avec tant de pertes et de désavantages, qu'il en perdoit toute considération; car chez les Musulmans, une continuité de disgraces signifie *mauvaise politique*, *mauvais guerrier*, *mauvais souverain*, et *désagréable aux yeux du destin*. Il osoit cependant demander des tributs au Czar, beaucoup trop fort pour penser encore à l'assujettir; loin de-là ses sujets s'étant révoltés, il fut trop heureux d'obtenir la paix avec les Russes et les Tschercassiens pour se raffermir sur le trône.

52. Ordre de l'empereur Sélim, de se joindre à lui contre les Perses. 1568

52. Il y avoit dix ans que Dewlet-Ghéraï vivoit dans un repos absolu, chose étrange pour les Tatares, lorsque l'empereur Sélim lui ordonna de seconder son expédition contre les Perses. Ce prince vouloit les attaquer au nord du Caucase, pour éviter les inconvéniens qui avoient fait échouer ses prédécesseurs, comme la difficulté du transport des vivres, et la possibilité de défendre les frontières avec de petites forces. Sélim fit donc passer ses troupes par Caffa. Dewlet, obligé de le joindre avec une partie des siennes, fut encore chargé de faire percer l'isthme qui se trouve entre le Volga et le Don, tandis qu'il voguoit vers la mer Caspienne pour faire une descente sur le bord méridional persan. Les Perses effectivement n'avoient point de flotte sur cette mer; mais Sélim auroit dû prévoir que les Russes chasseroient les Criméens, occupés à creuser le canal, et qu'ils ne souffriroient jamais que les Turcs s'agrandissent aux dépens des Perses.

53. Impossibilité de joindre le Volga au Don.

53. On ne savoit point encore alors, ce qui est démontré aujourd'hui, qu'une telle entreprise est impossible, parce que le lit du Don, qui n'est éloigné de celui du Volga que de trois quarts de degré de l'équateur (c'est-à-dire de 76 verstes), est plus haut de près de 60 toises que le niveau de ce dernier fleuve; et que le fond qui est d'un roc très-dur, forceroit seul d'abandonner l'ouvrage.

Les travailleurs et l'armée, considérablement affoiblis par le froid, la fatigue, les pluies continuelles et le défaut de vivres, se rembarquèrent

pour retourner en Crimée; l'armée turque fut également obligée de regagner Constantinople. (b)

54. Expédition de Dewlet à Astrakan. 1569.

54. L'armée que Dewlet-Ghéraï confia à Andi-Ghéraï, prince de sa maison, accompagné de trois de ses fils pour l'expédition d'Astrakan, ne fut pas plus heureuse, quoique l'empereur Sélim lui eût envoyé de grands secours, et qu'il réunît environ quatre cent mille hommes; plus le nombre étoit considérable, plus le commandant russe se flatta de la voir périr de faim et de froid; il évita le combat; il répandit qu'il arrivoit des secours; et ainsi qu'il l'avoit prévu, l'armée combinée leva le siége précipitamment, elle fut poursuivie par les Russes, et une partie fit naufrage sur la mer d'Asov.

55. Moscou incendié. Mort de Dewlet. 1571.

55. C'est dans ce même temps que trente mille Nogáis passèrent des environs du Volga, au nord de la Crimée, où ils firent de grands dégâts jusqu'à ce que les Russes les en chassassent. Dewlet de son côté fit la dernière année de sa vie une incursion jusqu'à Moscou, où il mit tout à feu et à sang. Ce fut un mal difficile à réparer, et que le Czar eût peut-être évité par quelques sacrifices d'argent; sa vanité lui défendoit d'être ou de paroître tributaire d'un Khan de Tatares; mais n'ayant ni limites naturelles, ni place de défense, le salut du peuple en pareil cas doit être la loi suprême. (c)

56. Mahomet-Ghéraï élu. Règne 10 ans et est dépossédé en 1584.

56. Mahomet-Ghéraï succéda à Dewlet, selon la volonté du Grand-Seigneur. Il fit aussitôt une alliance étroite avec le roi de Suède Jean, dans la vue d'entrer en Russie, et le roi entra dans les frais de l'expédition (13). Vers la sixième année de son règne, il osa désobéir à la Porte qui lui intimoit l'ordre de faire une irruption en Russie, et l'on vit que malgré le titre de Souverain, malgré les honneurs rendus à son rang, le Grand-Seigneur traitoit les Khans à-peu-près comme ses pachas ou gouverneurs de provinces. Un de ces pachas arriva à Caffa avec une

---

(b) Boter. par. 1. p. 163. Stryik. star. edycia stron. 775.
Лызлова Скиеская Исторія, Ч. I. стр. 775.
(c) Cantémir hist. de l'emp. ottom. De Guignes T. 3. l. 18. c. 2.
(13) Guthrie hist. gén. T. 16. sec. 4, 6, 39, année 1571.

armée, battit le Khan à la tête de ses troupes, le tua, passa au fil de l'épée comme rebelles tous les Tatares qu'il put atteindre, et créa aussitôt un autre Khan. Ce fut Sahib-Ghéraï, exilé à l'île de Rhodes, pour avoir fait mourir Islam prince de son sang, dans la crainte d'une conspiration, et qui d'ailleurs étoit sage et pacifique. On le revit sur le trône avec plaisir, mais il ne régna que trois ans.

57. Gazi-Ghéraï, le plus grand prince de la Crimée. 1587.

57. Gazi-Ghéraï, son successeur, fut de tous les rois de la Crimée le plus digne du trône; il étoit juste, modéré, généreux, religieux observateur de sa loi, et grand général. Les années qu'il avoit passées prisonnier en Perse, l'avoient mis à même d'acquérir des talens et de l'instruction, car la Perse étoit pour les Turcs ce qu'Athènes étoit à l'égard de la Grèce; il y avoit des savans, des arts, des bibliothèques. Gazi-Ghéraï en profita; il étoit instruit, excellent poëte, habile musicien. Ce n'est pas la seule fois que la captivité a produit d'heureux effets sur la jeunesse des princes. Frédéric le Grand fut dans le 18me siècle un de ces exemples du fruit qu'on peut tirer d'une retraite forcée avec un esprit actif et une ame encore toute de feu; la méditation devenant à-la-fois besoin et ressource, fait naître la lumière du choc de ses propres idées; mais l'adversité est encore une leçon plus sûre pour le cœur, surtout pour celui des rois. (14)

D'après toutes les qualités qu'on accorde à Gazi-Ghéraï, on devroit s'attendre à un règne pacifique; malheureusement ces vertus douces ne pouvoient suffire à contenir des sujets Tatares, qui n'admettoient point de justice envers les étrangers, parce qu'il leur falloit du brigandage. Cependant il s'appliqua à tourner leurs armes vers les nations qui avoient des torts avec eux. D'abord il repoussa un Sultan, c'est-à-dire, un prince de la maison de Ghéraï, retiré à la cour du Czar Théodore, qui infestoit la Crimée, il le vainquit et le poursuivit jusque dans l'Ucraine. Ce fut d'ailleurs en exécution d'un traité conclu par son prédécesseur avec la Suède, qu'il entra en Russie, qu'il pénétra jusques dans la capitale. La

(14) Boter. part. 1. p. 163. Güldenstädt Reisen. Лызлова Скиѳская Ист. Ч. I. Кн. 3. гл. 6.

terreur qu'il y répandit fut si grande, que Théodore fit vœu de bâtir une église sur le lieu même où il apprit qu'il lui arrivoit de Novogorod des secours, avec lesquels il fit enfin lever le siége. Les fils de Gazi-Ghéraï retournèrent ensuite dans le même pays qu'ils avoient trouvé bon à ravager; il n'existoit plus alors d'autre prétexte que la passion inhérente aux Tatares. Trois ans après ils y furent battus sans être corrigés; et pour calmer leur humeur inquiète, Gazi les joignit comme troupes auxiliaires à celles de la Porte contre Rodolfe II, empereur romain, et lui-même se signala dans cette guerre près de la rivière d'Aluta.

Pendant ce temps, le Czar Boris succédoit à Théodore, Gazi lui envoya des ambassadeurs qui, par quelques causes impossibles à démêler, rapportèrent des idées si nouvelles sur la puissance que déployoit le Czar, que les Tatares parurent guéris du désir de retourner au pillage dans ce royaume.

58. Gazi meurt. Sélamet lui succède. Il fait une grande faute par bonté. 1608.

58. Gazi-Ghéraï put enfin terminer sa carrière en paix, et selon l'expression de l'historien turc *rendre au trésorier du ciel son ame plus belle que le brillant.* (a)

Sélamet-Ghéraï lui succéda, et marcha aussitôt en Natolie contre ses deux cousins Mohammed et Schakim, mécontens de la cour de Constantinople, et qui désoloient le pays. Il les vainquit, obtint leur pardon, les ramena en Crimée et leur confia les premières charges du royaume. Cette générosité, pleine de bonté, déposoit au moins contre sa prudence. Ceux qui s'étoient révoltés contre un souverain qui régnoit despotiquement dans trois parties du monde, devoient oser beaucoup plus contre un simple Khan son feudataire. Les liens de la reconnoissance n'enchaînent que les ames douces et sensibles, ce sont des fers insupportables pour les autres, sur-tout pour ces ambitieux pleins d'eux-mêmes, dont la haine envers leurs protecteurs augmente en raison de l'humiliation qu'ils éprouvent des bienfaits; mais Sélamet-Ghéraï avoit encore trop peu de connoissance des hommes; c'est une expérience qu'on n'acquiert qu'à la honte du cœur humain, et qu'aux dépens de l'humanité, sur le trône.

(a) De Guignes T. 1. l. 18. c. 1. Guthrie T. 1. sec. 6. au commencement.

Dgianibek, petit-fils du fameux Mengli-Khan, découvrit à Sélamet-Ghéraï la trahison de ses deux cousins qui fuirent aussitôt en Tschercassie, où ils levèrent des troupes. La Porte envoya au secours de la Crimée une armée sous le commandement de Rizvan Pacha, qui débuta par des propositions de paix, tendantes à remettre les rebelles dans les premières places qu'ils occupoient. Ils alloient accepter, lorsque le Khan, déjà attaqué d'hydropisie, mourut. Une maladie aussi lente ne permit pas de soupçonner le pacha, mais une mort ne pouvoit arriver naturellement plus à-propos pour lui.

60. Mohammed usurpe la couronne. 1610.

60. L'élévation de Dgianibek-Ghéraï au trône fut un millième exemple des grands événemens par les plus imperceptibles causes. L'absence du vent alizé qui souffle régulièrement dans la saison avancée, fit tout pour lui au détriment de Mohammed. Celui-ci s'étoit déja emparé du trône à la tête d'une armée, en prenant possession du palais-royal de Baktchi-Seraï; il marchoit droit à Caffa, où Rizvan Pacha commandoit; à son arrivée, il demanda les têtes de ses cousins Dgnianibek et de Dewlet-Ghéraï qu'il savoit à Caffa. Sur le refus il s'emporta en imprécations contre l'empereur, en injures contre le pacha, s'empara du fort de Sarigheul, et commença le siége de la ville. La Porte, informée des succès de Mohammed, ne voulant point compromettre son autorité, s'étoit pressée d'expédier un diplôme en faveur de l'usurpateur, avec un Aga pour l'installer. Mais Rizvan Pacha de son côté avoit dépêché Dewlet à Constantinople, pour rendre compte au Grand-Seigneur de tout ce qu'avoit fait Mohammed au mépris du droit de suzeraineté, et du danger que couroient les habitans d'être passés au fil de l'épée s'il prenoit la ville. Il lui paroissoit de la justice de l'empereur d'envoyer de prompts secours au Sultan Dgianibek, qu'il recommandoit à Sa Hautesse pour le trône de Crimée, comme entièrement dévoué à la Porte.

61. Le hasard, autant que la volonte du Sultan, met Dgianibek sur le trône.

61. L'Aga étoit parti quand Dewlet arriva: néanmoins le Grand-Seigneur, ému par la lettre du pacha, fit embarquer à la hâte vingt mille hommes d'élite sur neuf galères, et expédia un nouveau diplôme pour Dgianibek, mais avec ordre de le rapporter et de rétrograder si l'Aga avoit déjà remis celui dont il étoit porteur à Mohammed; heureu-

sement la flotte le devança. C'est ainsi que ce que nous nommons accident, et qui souvent est un ordre de choses disposées par la Providence, vient en un instant renverser les profondes combinaisons du crime. L'Aga retenu par le calme retourna à Constantinople; et les troupes arrivèrent le soir même de la nuit qui devoit couvrir la fuite du Pacha. Alors tout changea de face. Le grand-écuyer proclama Dgianibek, Khan de la Crimée; Mohammed leva le siége de Caffa, et Rizvan Pacha, déclaré commandant-général des troupes, le poursuivit. Les armées se rencontrèrent près de Sahra, et »pendant une journée entière, *dit Abdalach*, la terre »tonna en répondant au bruit du canon, tandis que la grêle des flèches »perçoit les enveloppes des ames, et les en faisoit sortir." Ce combat opiniâtre décida du sort de Mohammed. Il fit encore une tentative sur Baktschi-Séraï; n'ayant pu réussir à la surprendre, il se retira en Russie; Schakim s'enfuit en Perse, et la Crimée n'hésita plus à faire hommage à Dgianibek. La politique de ce temps étoit sans doute d'accueillir le plus grand ennemi de son voisin, au lieu de se faire un allié de ce dernier, car on verra Mohammed reparoître encore sur la scène.

62. Une autre singularité porta d'une manière imprévue des missionnaires en Crimée. Dgianibek-Ghéraï ayant envoyé un Génois de Caffa en Pologne, c'est-à-dire, attendre selon l'usage pendant plusieurs mois ses ordres ultérieurs à Kamieniec; le Génois fit connoissance avec les Jésuites de cette ville, il leur peignit l'état déplorable du christianisme en Crimée, leur demanda un missionnaire. Le père Zgoda offrit ses services, et comme, par la constitution du pays, un Khan ne pouvoit souffrir dans ses états un prêtre chrétien, qu'il ne lui eût été envoyé de Constantinople, ou trouvé parmi les captifs, il fallut attendre du zèle infatigable des Jésuites, qu'ils trouvassent les moyens d'aplanir ces difficultés. Bientôt Zgoda se fit recommander au gouvernement de Constantinople, et suivit le prince de Valachie comme aumônier. Les Tatares dans une escarmouche le firent prisonnier, l'emmenèrent en Crimée, et toutes les conditions favorables à sa mission se trouvèrent remplies (a). Il ne lui

62. Un Jésuite missionnaire en Crimée. 1612.

(a) Josephi Jouvency histor. societ. J. pars 5. lib. 16. num. 27. edit. Rom. 1710.

manquoit plus que de retrouver son Génois, et dès la seconde semaine, le doigt de la Providence vint encore le lui désigner; pour achever de couronner son entreprise, il fut installé curé et logé dans une maison peu éloignée de Caffa.

65. Dgianibek marche en Perse. 1617. 63. Dgianibek-Ghéraï, occupé à rétablir la tranquillité dans ses états, n'en sortit que par l'ordre du Grand-Seigneur, pour se joindre au grand-vizir et à Rizvan Pacha dans la nouvelle expédition tentée en Perse, en laissant à gauche le Caucase. Dgianibek, à la tête de cent mille hommes, pressé de montrer sa reconnoissance à la Porte, prit la route la plus courte, mais la plus incommode dans les temps de sècheresse. Il trouva les rivières à sec, les sources taries; l'armée ne pouvoit se procurer d'eau qu'en creusant des puits profonds, encore étoit-elle par-tout saumâtre, mal saine. A juger des lacs salans, des rivières qui charient des eaux de même qualité dans toute la plaine qui se trouve entre la mer Noire et la mer Caspienne, on peut croire que dans l'origine du monde, ces mers se sont communiquées, de l'avis de Strabon et de Pline.

Après tant de peines, de privations et de fatigues, les Tatares, toujours conduits par l'avidité du butin, tombèrent dans le désespoir à la nouvelle de la mort du grand-vizir et de la dispersion de l'armée. Dgianibek n'avoit pas moins de regrets à tant de sacrifices, dont la Porte ne lui tiendroit aucun compte, comme il arrive trop souvent quand les efforts restent inutiles (b).

64. Intrigues de Mohammed à Andrinople. 64. C'est d'ailleurs sur les trônes dépendans d'une autre couronne, qu'on est plus près des grandes vicissitudes; et puisque Mohammed existoit encore dans les cours, Dgianibek ne devoit pas être tranquille dans la sienne.

Mohammed, passé de Russie à Andrinople, avoit obtenu son pardon du grand-vizir, conséquemment peu après celui de l'empereur, il entra même fort avant dans ses bonnes grâces. Mais l'humeur altière du nou-

---

(b) Strabo lib. 1. Güldenstädt Reisen durch Russland und im Kaukasischen Gebirge von Pallas. De Guignes hist. des Huns T. 3. l. 18. c. 2. La Croix p. 504.

veau favori étoit peu faite pour réussir dans une cour despotique; il déplut à je ne sais quel esclave du sérail, fut enfermé aux Sept-Tours, puis envoyé à Rhodes, parce qu'il avoit manqué de s'échapper. Malheureusement des décrets impénétrables favorisent quelquefois les ames les plus noires. La chute du grand-vizir fit élever à cette éminente place un protecteur de Mohammed qui eut l'injustice de le recommander au Grand-Seigneur pour le trône de Crimée. Sans avoir rien à reprocher à Dgianibek-Khan, sans même lui faire notifier un avertissement de sa déposition, Mohammed fut installé Khan de la Crimée à Constantinople et aussitôt embarqué. L'infortuné Dgianibek, fier du témoignage de sa conscience, osa se retirer à la cour de celui qui s'étoit regardé comme l'arbitre de sa destinée; et pour être mécontent des autres, il ne paroît pas que son caractère en fut altéré.

Dgianibek perd la couronne par l'injustice du grand-vizir. 1623.

Schakim-Ghéraï n'eut rien de plus pressé que de quitter le service de Perse, pour s'associer de nouveau à la fortune de son cousin qui, sans égard pour la Porte, lui conféra la charge de Kalga, destinée à un prince Tatare par l'empereur; c'étoit en quelque sorte un adjoint qu'on vouloit lui donner pour s'assurer de sa conduite. On avoit raison de s'en défier; mais pourquoi s'être mis dans le cas de le craindre? Il fut tranquille quelque-temps comme le lion rassasié, jusqu'à ce qu'il soit excité par le besoin ou par la colère.

Mohammed Ghéraï-Khan.

Un officier que Mohammed détestoit, étant devenu pacha d'une province voisine des états du continent, il entra en fureur, et résolut d'attaquer ce pays, comme s'il n'appartenoit pas à l'empereur. Le pacha nommé Timur le battit près de Babadag; il perdit une partie de son armée dans le combat, l'autre partie se noya en repassant précipitamment le Danube, sans que son acharnement diminuât. Il voulut ensuite assiéger Caffa, parce qu'il y savoit Timur, et trouvant de la résistance, il ravagea les environs, tua ses propres sujets qui, las d'être gouvernés par une bête féroce, supplièrent enfin la Porte de les délivrer de ce tyran. Le capitan-pacha ou grand-amiral, chargé de venir réintégrer Dgianibek dans les fonctions royales, n'avoit malheureusement point assez de monde, pour forcer Mohammed de rendre la couronne. Deux ans s'écou-

lèrent ainsi, avant que l'arrêt prononcé par la Porte pût s'effectuer. Ce fut autre grand-amiral qui ramena Dgianibek pour la seconde fois.

66. Mort de Mohammed. Dgianibek remonte sur le trône. 1629.

66. Mohammed, se fiant peu aux Tatares, en tira beaucoup d'argent par des contributions onéreuses, pour être en état de payer des Cosaques, qu'il crut enchaîner à sa cause en leur promettant le butin; mais à la vue de la flotte, ces troupes mercenaires payées d'avance, s'enfuirent avec l'argent qu'elles avoient reçu. Mohammed fut battu, et périt les armes à la main; les fuyards de ses troupes que l'on put atteindre, furent condamnés aux travaux des animaux que l'armée avoit enlevés aux habitans du pays, et ils virent tous avec joie Dgianibek reprendre les rênes du gouvernement. Ce n'est pas que Mohammed n'ait su se faire respecter de ses sujets, ils estimoient sa bravoure, et ses voisins en faisoient aussi un certain cas. Mais le sceptre l'éblouit; il perdit de vue la distance qui restoit entre lui et la pourpre impériale. C'est ainsi que tôt ou tard la Providence se sert des passions des coupables, pour s'en faire justice.

Schakim quitta les Tschercassiens, chez lesquels il s'étoit retiré d'abord pour aller solliciter son pardon à Constantinople. La facilité qu'il y trouva inquiétoit beaucoup Dgianibek. Rien n'étoit plus naturel; il intrigua de loin sans doute, pour affoiblir une faveur si peu méritée.

67. Dgianibek déposé et envoyé à Rhodes. 1633.

67. Schakim fut exilé dans l'île de Rhodes, et cet événement qui seroit peut-être arrivé sans lui, enivra Dgianibek d'orgueil; il se crut tout-puissant, il osa manquer aux déférences dues au suzerain qui l'avoit placé deux fois sur le trône; l'ambition le perdit, il fut déposé, et envoyé à Rhodes pour avoir été moins fort que sa fortune, après avoir montré tant de grandeur dans l'adversité. (c)

68. Trois autres Khans déposés en 10 ans 1633 à 1644.

68. Inacet-Ghéraï, fils de Gazi-Ghéraï, fut élu Khan de la Crimée, et son frère fut fait Kalga. Malgré les exemples dont ils avoient été témoins, ils osèrent essayer de secouer le joug de la Porte qui, après les

(c) De Guignes T. 8. l. 18. ch. 2. La Croix pag. 504. Breitenbauch, Ergänzungen der Geschichte von Asien und Afrika. Erster Theil, Geschichte der Krimmischen Tataren, bis Seite 259.

avoir déposés, les fit mettre à mort; ce qui étoit aussi du côté du suzerain une infraction à la loi établie pour les princes descendans de Genghis-Khan.

De tous les fils de Hadgi-Ghéraï, le seul Mengli avoit laissé de la postérité, et Bahadur-Ghéraï étoit alors le seul rejeton de cette auguste tige. Il fut élu Khan, mais il mourut sans postérité. Ce fut Mohammed, fils de Sélamet-Ghéraï, qui lui succéda, et qui fut encore déposé la troisième année de son règne. La couronne alors passa à son frère Islam-Ghéraï; celui-ci fit la guerre aux Polonois pendant tout son règne; le défaut de payement des subsides promis à la Crimée, et la protection qu'il accordoit aux Cosaques, en furent tantôt le motif, tantôt le prétexte. Il voulut venger Boguslave Chmielniçki, qui avoit été mis injustement en prison par le grand-porte-étendard de Pologne; il demandoit du secours pour les Ucrainiens outragés par les Polonois. Déjà il avoit hasardé quelques tentatives avec 600 pêcheurs. Mais Islam-Ghéraï ne fut pas le maître de le seconder; les Polonois instruits de ses intentions, portèrent plainte au Grand-Seigneur et en obtinrent l'ordre à Islam de rompre toutes liaisons avec les Cosaques, de respecter les frontières de la Pologne, et de restituer les captifs qu'il y avoit faits.

Islam-Ghéraï Khan. 1644.

La Porte ne pouvoit être obéie néanmoins qu'autant que la Pologne acquitteroit fidellement les quatre-vingt mille florins de subsides (ce qui revenoit à-peu-près à sept mille ducats de Hollande). Les promesses ne lui coûtoient rien dans les momens d'inquiétude; l'exactitude se régloit ensuite sur les forces intérieures; les Tatares, mécontens d'avance, saisirent la première infraction au traité pour entrer en Pologne, ils furent appuyés par les Cosaques, et Islam étoit à leur tête. Il bloqua l'armée ennemie campée près de Zbaraz, et réduisit le roi Jean Casimir qui étoit venu au secours, à entrer en négociation.

70. C'est alors que le roi le qualifia de *Khan libre des grandes hordes criméennes, circassiennes,* etc. etc., en le priant de se rappeler les services que le feu roi Vladislave son frère lui avoit rendus; et d'en montrer sa reconnoissance, en cessant de protéger des sujets révoltés contre la République.

70. Guerre, et nouveau traité avec la Pologne. 1649.

Islam prétendit que c'étoit sa nation qui étoit offensée que le roi n'eût pas requis ses armes. L'ancien traité fut renouvelé aux mêmes conditions; le comte Sigismond Dönhoff fut donné en otage pout sureté des arrérages que le roi paya de sa caisse, et les Tatares se retirèrent. (d)

Quatre ans après, ce furent mêmes infractions, mêmes incursions, mêmes traités; et toujours par la même cause, le vide des caisses publiques, que la modicité des impôts empêchoit de pouvoir remplir. Les Polonois cependant payèrent les cent mille ducats d'arrérages, et Islam se détacha des Cosaques, ainsi que des Russes, avec la ferme résolution d'abattre, s'il le pouvoit, la puissance de ces derniers, qui commençoit à lui paroître inquiétante.

71. Mort d'Islam-Ghéraï. Son frère Mohammed lui succède. 1655.

69. Mais la brièveté de sa vie ne lui permit pas d'effectuer ce projet. (e)

Mohammed-Ghéraï, son frère, lui succéda. Les Polonois, les Cosaques s'empressèrent de le complimenter sur son avénement au trône. Fidelle envers les premiers, il ne tarda pas à envoyer une armée à leur secours, sous les ordres de son neveu; cruel envers les seconds, contre lesquels il vouloit défendre ses alliés, il fit couper le nez et les oreilles à leurs ambassadeurs.

L'armée polonoise, commandée par le grand-général Potoçki, joignit celle des Tatares; et contre l'ordinaire les belligérans, les auxiliaires, se trouvèrent d'accord sur le siége d'Human, parce que l'intérêt respectif portoit les uns à raser cette forteresse entourée de trois remparts, comme chef-lieu des Cosaques, et que les autres renversoient avec plaisir cette barrière qui s'opposoit à leurs incursions en Pologne; ils y attachoient une si grande importance, qu'on les vit descendre de cheval et monter à l'assaut; mais la garnison forte de trente mille hommes se porta devant le second rempart et ils furent repoussés.

(d) Rudawski annal lib. 1. chap. 7. p. 649.

(e) Rudawski annal. l. 4. c. 11. l. 5. c. 3: Bielskiego kroniki dokonczenie zebrane 2. Dlugosza z innych pod tymi laty. w Warszawie 1764.

Chmielniçki pendant ce temps s'avançoit à grands pas avec trente mille Cosaques, et quatre-vingt mille Russes qui le suivoient. On résolut de ne laisser qu'une poignée d'hommes devant la place et d'aller au-devant de lui. Le combat dura cinq heures. Chmielniçki fut forcé d'abandonner le champ de bataille et de se barricader avec des chariots, entre lesquels il resta cinq jours, méditant quelques coups de désespoir; mais l'insubordination des bataillons du grand-général vint ranimer ses espérances. Avec de l'argent on étoit presque toujours sûr de séduire un chef Tatare.

72. Trahison d'un chef de Tatares. 1656.

70. Se rappelant qu'il avoit été lié dans sa jeunesse avec Achmet Murze, il l'invita à venir le voir secrétement la nuit, et lui offrit dix mille ducats s'il vouloit entrer dans son parti; le marché fut aussitôt conclu, Achmet retourna au camp, se plaignit au Sultan de la disette des fourrages, demanda la permission de se retirer à quelques lieues, où les chevaux vivroient dans l'abondance. Le Sultan donna dans le piége, et ne s'en aperçut qu'en voyant Chmielniçki sortir de ses barricades. Potoçki, n'étant plus assez fort pour lui résister, leva cette espèce de siége, et ne put l'empêcher de se réunir aux trente mille hommes renfermés dans Human.

Probablement Achmet-Murze séduisit aussi le Sultan après l'avoir trompé, car les Tatares retournèrent en Crimée chargés du butin qu'ils firent sur les bagages abandonnés, et la Pologne, livrée à ses propres forces, fut attaquée à-la-fois par les Russes, qui se joignirent aux Cosaques pour faire le siége de Léopol, et par le roi de Suède qui prit Cracovie et se fit prêter hommage par les états.

73. Mohammed soumet les Kosaques à la Pologne.

71. Mais Mohammed-Ghéraï Khan répara envers la Pologne la trahison de son neveu. Ce fut lui qui entoura Chmielniçki près de Jeziorna, comme il venoit de lever le siége de Léopol; et non content de le forcer à une alliance étroite avec la Crimée, il le contraignit d'abandonner les Russes et de reconnoître les rois de Pologne pour légitimes seigneurs, tant que la royauté existeroit.

Malheurs inséparables du gouver-

On s'étonne de ce que la Pologne a pu résister alors à tous les ennemis qu'elle avoit à combattre sans armée, car celle-ci n'étoit ni payée

nement de la Pologne. ni disciplinée. L'état étant toujours sans argent faute d'impôts; il étoit aussi sans gouvernement sous une diète qu'on imagina précisément alors de dissoudre et qui s'arrogeoit les pouvoirs législatif et exécutif; ne laissant au roi que celui de conférer les grâces et les charges, et ce roi ne pouvoit commander l'armée, qu'autant que le grand-général lui en cédoit le droit. Au milieu de tous ces inconvéniens que faisoient encore plus ressortir les circonstances difficiles où l'état se trouvoit, les Tatares de Crimée étoient ses seuls alliés; mais Mohammed refusa de marcher tant qu'il ne verroit pas les rassemblemens formés, et cette condition le rejeta à un an de là. Enfin il fut à la rencontre de Ragozzy, prince de Transilvanie, qui désoloit la Pologne, et le défit entièrement.

Mohammed chasse Ragozzy de la Pologne en 1657.

Il secourt les Kosaques soumis à la Pologne. 1658.

L'année suivante il reçut avec pompe la seconde ambassade du général Cosaque Wyhowski, dévoué à la Pologne. Les premiers envoyés avoient été pris et noyés sous les glaces par la faction opposée des Cosaques de la rive gauche du Boristhène. Wyhowski, successeur de Chmielnicki dans l'affection et le commandement de ceux de la rive droite, demandoit du secours contre les autres. Une partie de l'armée de Mohammed se mit aussitôt en chemin, et avec ces forces prépondérantes il fit beaucoup de mal aux Russes qui se joignirent à la faction ennemie. Après avoir arrêté le cours des eaux au confluent des rivières de Desna et de Sem, entre lesquelles se trouvoient campés quarante mille Russes et dix mille Cosaques; il les attaqua de front près de Konotop avec une telle fureur, que la plupart périrent ou se noyèrent; il passa ensuite le Boristhène, mit tout à feu et à sang sur la rive gauche, ne respectant ni les femmes ni les enfans de la faction opposée, comme si l'affinité nationale n'étoit qu'un véhicule de plus à l'acharnement dont la haine est susceptible (f).

Ambassade de Mohammed en Suède. Il s'allie ensuite avec les Russes. 1661.

Mohammed crut en raison de cette guerre, qu'il faisoit en quelque sorte aux Russes ennemis de la Suède, pouvoir tirer quelque argent de Charles XII; mais ce prince, persuadé qu'il étoit payé par la Pologne et

(f) Pastorii Florus Polon. p. 755 à 56. Guthrie, sous cette année 1656. T. 16. sect. 8. l. 43.

que loin d'être dévoué à la Suède, il ne lui vouloit que du mal, se plaignit de la captivité dans laquelle le Khan retenoit plusieurs Suédois qu'il avoit pris pendant la guerre de Pologne. L'envoyé, embarrassé du reproche, balbutioit sur la rançon qu'on attendoit pour les délivrer, et il partit avec quelques présens pour lui et pour son maître. Sur la simple apparence de ce point de ralliement entre les Tatares et les Suédois, le Czar envoya des émissaires à Wyhowski avec des présens pour le faire rentrer sous son obéissance; il commençoit à vaciller, lorsque les Tatares s'y opposèrent, en le pressant de s'en fier à leur secours. Mais eux-mêmes l'abandonnèrent presque au même moment sur les offres du Czar pour un subside annuel, avec promesse d'acquitter les arrérages de sept ans. Telle étoit la foi de ces hordes les unes envers les autres. (g)

78. Mohammed termina sa carrière peu d'années après, et l'on vit pour la première fois élever au trône de Crimée une autre ligne de Ghéraï, surnommée Tschaban, ce qui signifie berger. Ce fut Mahomet IV, empereur ottoman, qui le nomma Adel-Ghéraï-Khan. Il continua la guerre que ses prédécesseurs avoient commencée en Pologne, mais il changea de parti.

78. Mort de Mohammed. Elévation d'Adel-Tschaban-Ghéraï nouvelle branche. 1666.

79. Les états policés, en se liguant entre eux, stipulent les frais de la guerre, les vivres et les subsides, mais les Tatares auxiliaires ne connoissoient ni traité, ni obligation, ni convenances autres que celle d'emporter beaucoup d'argent dans le sein de leurs familles, et l'on disoit alors point d'argent, point de Tatares. La Pologne en avoit si peu qu'elle ne pouvoit payer les subsides convenus. Le premier retard les détermina à s'unir aux Cosaques pour entrer en Ukraine, c'étoit le prélude de leur désertion; ils rencontrèrent six mille Polonois qui furent aisément enveloppés par soixante mille hommes, le commandant lui-même fut fait prisonnier. L'année suivante ils fondirent en Pologne, en Valachie, et dans la Russie Rouge tout-à-la-fois, avec quatre-vingt mille hommes de leurs hordes et vingt-quatre mille Cosaques, sous le commandement de

79. Les Tatares et les Kosaques entrent en Pologne sous Dorosz. 1667.

(g) Rudawski annal. lib. 9. cap. 3. Guthrie T. 16. hist. génér. sect. 6. l. 42. année 1661.

Doroez, qui s'étoit soumis à l'empereur turc. Ils s'étoient hâtés de prévenir la jonction des armées russes et polonoises, en apprenant l'alliance offensive et défensive conclue entre ces deux puissances. Leur premier exploit fut de bloquer l'armée du grand-général, mais les Cosaques qui n'étoient pas des leurs, étant entrés en Crimée, y levèrent le blocus dans la quinzaine et demandèrent à renouveler le traité qu'ils venoient de violer, et auquel ils manquèrent aussitôt en pillant trois cents villages dans leur retraite, sans que personne ait songé à les punir.

80. Adel-Ghéraï est déposé. 1671.

80. On ne sait pourquoi quelques années plus tard, Mahomet IV qui avoit tiré Adel-Tschaban-Ghéraï de l'ile de Rhodes pour le mettre sur le trône, l'en fit descendre sans lui faire aucun reproche. Quelques auteurs du temps attribuent ce caprice à Kologli favori de Mahomet (18), qui, pendant l'ivresse de son maître, en extorquoit tous les ordres qui lui convenoient. Peut-être avoit-il quelques basses flatteries à récompenser dans la personne de Sélim-Ghéraï-Khan, auquel passa la couronne de Crimée. On fut le chercher à Jamboli, terre située au nord d'Andrinople, à la distance d'un degré de l'équateur, où il vivoit depuis qu'il avoit été donné en ôtage du vivant de son père. C'étoit d'ailleurs dans les environs de cette ville, que les Sultans de la maison de Ghéraï avoient leurs apanages. Genghis-Séraï en étoit le chef-lieu. Le palais étoit séparé de la ville par une esplanade, et toutes les rues y aboutissoient dans la direction d'un cercle. (a)

Sélim Ghéraï-Khan. 1671.

81. Le commerce des Vénitiens. 1672.

81. Sous ce règne les Vénitiens s'efforcèrent de relever leur commerce en Tauride. Depuis long-temps ils sollicitoient la libre navigation de la mer Noire, ils finirent par l'acheter au poids de l'or des ministres de la Porte; mais ceux-ci tout en l'accordant, méditoient les moyens de rendre cette liberté illusoire. Deux vaisseaux munis d'un firman du Grand-Seigneur s'étant présentés à Constantinople pour passer avec une riche cargaison, furent arrêtés à la douane. Cette résistance d'un ministre

(18) Rudawski annal. additamenta. Mizleri sub anno 1766 et 67. Guthrie hist. génér. T. 7. sect. 2. l. 23.

(a) Mémoires de Tott sur les Turcs et les Tatares. T. 2. p. 28.

subalterne à la permission accordée par le souverain, eût été punie de mort, si, comme l'on juge, elle ne lui eût pas été insinuée. En effet le divan prit en considération tous les motifs allégués par le douanier, et malgré l'argent reçu, il fut défendu aux Vénitiens de passer outre; ainsi la mer Noire continua d'être fermée pour les bâtimens étrangers (b)

La Porte d'ailleurs consultoit sur beaucoup de choses Sélim-Ghéraï qui passoit pour un grand politique, et peut-être se soucioit-il peu qu'on favorisât le commerce des Vénitiens dans ses états. La guerre paroissoit l'occuper davantage, et il s'en préparoit une sérieuse entre la Pologne et la Porte, relativement à la protection accordée par le Grand-Seigneur aux Cosaques, sous les ordres de Dorosz.

82. Sélim-Ghéraï, dès cette même année, parut à la tête de son armée, accompagné de ses deux fils, sous les étendards de Mahomet, marchant contre Wiszniovieçki roi de Pologne. Ce fut lui qui ravagea la Pocutie et la Volhynie, dans lesquelles il fit mille prisonniers; mais après avoir repassé le Dniester avec son énorme butin, il fut atteint près de Kaluz par le grand-général de la couronne Jean Sobieski, qui venoit de battre ses deux fils, et qui leur reprit les prisonniers avec une partie considérable de ce qu'ils avoient pillé en Pologne. L'armée polonoise n'en fut pas moins détruite par les ottomans dans la conquête de l'Ucraine, de la Podolie et de la ville de Kamienieç, et ce fut encore sous la médiation de Sélim que la guerre se termina par ce traité honteux qui abandonnoit ces provinces aux Turcs. Il est vrai que la diète suivante déclara qu'un traité forcé ne pouvoit obliger la nation, et la guerre recommença. Le grand-général Jean Sobieski alors étoit sur le trône; il battit Sélim-Ghéraï, que sa mauvaise fortune força de rentrer en Crimée, où un sort plus malheureux l'attendoit encore. (c)

82. Sélim combat sous les étendards de Mahomet IV en Pologne. 1672 à 75.

83. Le même caprice qui l'avoit fait roi, lui enleva sa couronne, pour la mettre sur la tête de Murat-Ghéraï, dont le règne ne fut que

83. Il est déposé et Murat-Ghéraï.

(b) Formaleoni ch. 23. p. 233. Ch. Chardin voyage de Perse en 1673. Dictionnaire de Moréri, mot Caffa.

(c) Formaleoni ch. 23. p. 233. Chevalier Chardin voyage de Perse en 1673.

lui succède, et meurt la 4e. année. 1678 à 82.

dé quatre ans. Mais il fut témoin de la singulière expédition de Frédéric-Guillaume électeur de Brandebourg, qui amena son armée en traîneaux pour surprendre et chasser les Suédois de la Prusse. Cette manière peu usitée dans les pays méridionaux ne laissa pas d'en imposer au Grand-Seigneur, et à Murat-Khan. L'un et l'autre conclurent promptement leur paix avec l'électeur, et l'envoyèrent complimenter à Berlin.

84. Sélim est rappelé en 1681, et déposé en 1683; reintégré en 1687.

84. Nous ne parlons ici d'Adgi-Ghéraï-Khan, qui n'occupa le trône qu'un instant, que pour ne pas laisser d'interrègne.

C'est alors que les talens militaires de Sélim le firent replacer sur le trône par le même Mahomet, qui croyoit en avoir besoin dans sa guerre contre Léopold, et qui l'envoya aussitôt au siége de Vienne, à la suite duquel il perdit encore un moment sa couronne. Le grand-vizir battu par le grand Sobieski roi de Pologne, ayant été forcé de lever le siège, la fidélité de Sélim fut suspectée, et Kior-Ghéraï-Tschaban, Khan des Tatares de Cuban, fut mis à sa place. Les partisans de Sélim représentèrent à l'empereur, que cette branche tirant son origine d'un berger, les Ghéraï la regardoient comme illégitime; celle-ci, il est vrai de son côté, faisoit les mêmes reproches à la famille régnante. Enfin l'empereur considérant que la Porte devoit des ménagemens à cette famille, en reconnoissance de l'assujettissement de la Crimée par Mengli-Ghéraï, renvoya Kior dans le Cuban, et rappela Sélim qu'il sembloit avoir reçu comme jouet des mains de la bizarre fortune. (d)

85. Motifs de la Porte.

85. On doit présumer que c'étoit aux Tatares que Mahomet craignoit plus particulièrement de déplaire. Les nations s'habituent toutes insensiblement à vénerer la branche régnante, et respectivement celle-ci se plie, ou se trouve ployée au goût national. Celui de la rapine étoit si parfaitement secondé en Crimée par les Khans dont nous venons de parcourir la dynastie, que ce rapport peut servir de preuve à la vérité que nous avançons.

(d) Cantemir hist. ottom. T. 2. p. 70. T. 7. p. 40. La Croix p. 504. Nouveaux mém. des missions du Levant vol. 1. p. 102. De Guignes hist. T. 3. l. 18. c. 1 et 2.

86. La haine des nations voisines pour ces hordes barbares démontre aussi combien elles étoient constamment dangereuses. Sous Sélim-Ghéraï, les empereurs de Russie essayèrent d'aller les réprimer jusques chez elles; mais la mésintelligence qui existoit entre Pierre et Sophie entraîna celle des commandans. Une année Sélim coupa les vivres à Gallitzin qui fut obligé de se retirer; une autre année il repoussa l'armée russe de Pérécop, et il fallut renoncer à ces entreprises tant qu'il régna. Il n'en fut pas moins déposé une troisième fois, ce qui ressembla fort à un interrègne; deux Khans parurent l'un après l'autre sur le trône, sans qu'on ait rien à citer d'eux pendant l'espace de deux ans.

86. Sélim chasse les Russes de la Crimée. 1688.

87. Sélim revint une quatrième fois en prendre possession, toujours porté par ses qualités, par ses talens, et par le besoin que la Sublime Porte pressentoit en avoir. (e)

87. Il est déposé en 1690, et rappelé en 1692.

88. Il battit en une seule campagne les Allemands, les Polonois, les Russes, sauva l'étendard de la religion prêt à être enlevé, et rétablit les affaires de l'empire ottoman qui visoit à la décadence. Tant de gloire enthousiasma les Janissaires au point qu'ils vouloient le couronner Empereur. Sélim s'en défendit en alléguant les engagemens que ses ancêtres avoient contractés avec la Porte, et l'horreur qu'il auroit d'y monter par une trahison. Les Janissaires, touchés de ces sentimens d'honneur, s'apaisèrent, et Sélim pour toute récompense demanda au Grand-Seigneur la permission d'aller à la Mecque; faveur nouvelle pour un prince Tatare. On craignoit que des princes d'une naissance aussi illustre, n'eussent trop de facilité pour soulever le peuple, et qu'après s'être emparés de la ville, ils ne se fissent déclarer successeurs des Califes. Ce pélerinage mérita à Sélim le titre d'Adgi, ou de Saint; mais il fut arrêté, ainsi que la grande caravane qui le suivoit, par les Arabes qui exigeoient un tribut qu'il n'avoit pas de quoi payer; et ce fut avec beaucoup de peine qu'il obtint un délai jusqu'à son retour en Crimée.

88. Ses hauts faits. Les Janissaires veulent le couronner.

(e) Breitenbauchs Ergänzungen der Geschichte von Asia und Afrika, erster Theil, Seite 260. L'abbé Coyer vie de Jean III, pag. 545. Cantémir hist. Ottoman. Tom. II.

89. Privilége accordé à ses descendans.

89. Il jouissoit alors d'une grande considération en Turquie. Le Grand-Seigneur l'appeloit son père, et en reconnoissance de ses services, il accorda à sa postérité le privilége d'être seule élevée au trône de Crimée. La noblesse jura aussi de n'obéir à aucun autre prince de la maison de Ghéraï, tant que la branche d'Adgi-Sélim-Ghéraï-Khan subsisteroit.

Guerre en Hongrie sous Achmet II. 1694.

La guerre qu'il fit en Hongrie avec l'armée de l'empereur Achmet II, ne fut pas heureuse; ce n'étoient plus ces foibles Chrétiens que ses prédécesseurs faisoient fuir devant eux à mesure qu'ils approchoient, et Sélim en observant ces changemens dans les mœurs et l'humeur belliqueuse des Russes particulièrement, pressentoit de loin que la Crimée auroit le même sort que l'empire de Kiptschak, où ses ancêtres, après avoir dominé les Russes, avoient fini par être subjugués.

90. Il prévoit la puissance de la Russie.

90. Déjà les frontières de la Russie étoient devenues presque impénétrables aux Tatares, par un cordon de troupes que commandoit le général Boris Szeremetow aux environs de Sewsk et de Bielgored (f). C'étoit le prélude de la puissance de Pierre-le-Grand; son génie la lui faisoit pressentir, et dès la paix de Neuwied entre Mahomet IV et les souverains russes, il avoit conjuré l'empereur au nom de la sûreté de son diadème de continuer la guerre. Il fit également tous ses efforts à la fin du dix-septième siècle, pour dissuader Mustafa II de conclure le traité de Carlowitsch. L'instruction que Pierre I procuroit à ses sujets, la construction d'une flotte à Woronèje, la réforme de la milice sur le pied allemand, devenoient des motifs beaucoup plus instans que ses anciennes conjectures. Mustafa étoit ébranlé. Mais les souverains ont rarement le temps ou l'occasion d'acquérir la connoissance des hommes; leurs fautes ou leurs malheurs naissent presque toujours de leurs mauvais choix.

91. Perfidie démasquée qui ne change rien aux résultats. 1698.

91. Mustafa, se défiant de l'intérêt qu'un Khan de Crimée devoit avoir de nuire aux Russes, envoya secrétement un de ses confidens s'informer au plus près de ce qui se passoit en Russie. Cet homme, con-

---

(f) Peyssonel commerce de la mer Noire, T. 2. p. 232. Breitenbauchs Ergänzungen der Geschichte von Asia und Afrika, erster Theil, Seite 260.

vaincu de la vérité de l'exposé d'Adgi-Sélim, revint promptement à Constantinople, pour en rendre compte à l'empereur; mais il vit avant le grand-vizir son oncle et son protecteur. Celui-ci qui avoit vendu la promesse de la paix à quelques plénipotentiaires du congrès, lui dicta un rapport tout contraire. Mustafa, frappé d'une si grande opposition sur des choses de fait, adressa de vifs reproches à Sélim, et c'est alors que les furtives intrigues des cours parurent dans tout leur jour; mais ce fut moins pour l'instruction du souverain que pour celle des courtisans perfides, qui apprirent à devenir encore plus impénétrables.

Sélim se borna à répondre que Sa Hautesse devoit faire sévèrement examiner son émissaire. En effet on le trouva nanti du premier rapport, sur lequel il fut étranglé et le grand-vizir déposé. Ce triomphe de la vérité n'empêcha pas Sélim de prévoir que ses conseils seroient contrecarrés par d'autres ministres également dirigés par une avidité insatiable; et pour n'en pas devenir la victime, il prévint la fin des négociations en abdiquant la couronne, croyant aller terminer doucement à Cérès en Macédoine l'une des plus singulières carrières dont les destinées se soient plu à donner l'exemple aux hommes, mais ce n'étoit pas le dernier caprice de la fortune à son égard. (g)

92. Le Grand-Seigneur, ainsi que Sélim avoit cru l'entrevoir, se laissa persuader qu'il étoit indécent à un souverain de rétrograder. L'armistice se conclut d'abord pour deux ans, et l'année suivante on l'étendit à trente. En même-temps il fut enjoint aux Tatares de respecter les frontières de leurs voisins; et perdant à-la-fois l'espoir du butin des guerres habituelles de la Porte, la certitude des subsides ou des contributions volontaires de ceux qui désiroient se préserver de leurs incursions, ils tombèrent dans la misère qui attend les peuples ennemis de la culture. A peine les paresseux Criméens savoient-ils tirer de leur fertile pays le pain nécessaire à leur subsistance. — 92. 25 Janvier. 1699.

93. La Porte, fidelle à son engagement avec Sélim, plaça son fils aîné Dewlet-Ghéraï sur le trône, mais il devenoit plus difficile que jamais — 93. Dewlet-Ghéraï-Khan. 1698 à 1700.

(g) Relation de Ferrand, appendice d'Abdalach. De Guignes T. III.

de s'y maintenir. Dewlet n'avoit que des talens militaires qu'il ne trouvoit pas même l'occasion d'employer. L'empereur Mustafa, on ne sait sur quel mécontentement, ordonna de le déposer, pour rappeler une cinquième fois son père, qui devoit enfin mourir sur le trône et qui en étoit digne, puisqu'il avoit su si fréquemment s'en passer.

Dewlet désobéit, et ne voulut pas céder le trône à son père.

94. Adgi-Sélim remonte encore sur le trône. 1702.

94. Adgi-Sélim envoya le second de ses fils combattre Dewlet, avec ordre de le traiter en rebelle. Il fut atteint en Tschercassie, vaincu, et emmené en Crimée pour l'exécution de la sentence de mort. Mais le Sublime Auteur de toutes choses, pour la perfection de son plus bel ouvrage, a voulu qu'un grand homme fût toujours sensible. Sélim vit son fils, laissa couler les larmes d'un père, le serra dans ses bras, et jouit du bonheur inconnu aux autres pères de lui faire une seconde fois présent de la vie. Ce fut le dernier acte remarquable de la sienne; la mort l'enleva la deuxième année de son cinquième règne (19). Sans doute la nature l'avoit doué d'une manière très-extraordinaire, quant aux éminentes qualités qui tiennent toujours l'homme au-dessus de sa bonne ou de sa mauvaise fortune. La fermeté de son caractère se montra souvent inébranlable dans ses résolutions, mais jamais opiniâtre dans la mobilité des circonstances; ne prétendant ni à être plus fort qu'elles, ni à les mépriser, il sembloit que l'aveugle fortune ne fût à ses yeux que l'instrument de la Providence, et qu'il lui ait en cette qualité voué une obéissance implicite. Sans orgueil sur le trône, une force supérieure pouvoit l'en faire descendre, mais non pas l'abaisser. Grand homme de guerre, philosophe, religieux et politique, s'il fut intolérant, il n'en faut accuser que le dogme qu'il professoit. On a de lui une histoire fort estimée des orientaux.

Il meurt en 1704. Son caractère.

95. Gazi-Gheraï-Khan. 1704.

95. Gazi-Ghéraï-Khan, le second de ses fils, fut installé Khan de Crimée. Il étoit si beau, il avoit le port si noble, ses traits enfin paroissoient si étrangers à ceux des Tatares, qu'on le supposoit fils d'une femme

---

(19) Les additamens à l'histoire d'Abdalach par Ferrand, Coyer p. 197. Cantemir p. 419.

européenne. En effet le sérail des Khans, à l'imitation de celui du Grand-Seigneur, renfermoit des femmes de toutes les nations. On remarquoit d'ailleurs en Gazi-Ghéraï une grande indulgence pour les esclaves chrétiennes, et une tolérance si marquée, que les Jésuites vinrent avec sa permission desservir l'église catholique. (20)

A beaucoup d'autres égards, marchant sur les traces de son père, il osa conseiller la guerre à la Porte contre la Russie. Malheureusement ce n'étoit pas l'avis du grand-vizir Ali-Pacha; il fut déposé. Accoutumé à cette étrange conduite d'une cour, qui faisoit et défaisoit les souverains plus facilement qu'on ne verroit ailleurs congédier l'officier d'une maison, il s'étoit sans doute préparé à n'y pas mettre plus d'importance, car il céda fort tranquillement sa couronne à Dewlet-Ghéraï son frère, auquel l'empereur envoya selon l'usage le sabre, le bonnet orné d'un panache de diamans, accompagné du diplôme. C'est avec ce vain cérémonial qu'on distrayoit l'attention des Tatares du ridicule de ces caprices continuels et de leurs conséquences. Au surplus ces peuples non-policés oublioient promptement le souverain qui s'éclipsoit, pour ne songer qu'aux moyens de s'insinuer chez le nouveau maître; qu'auroient fait de plus des courtisans consommés! Gazi-Ghéraï se retira au palais de Genghis-Sérai, éloigné d'un degré de l'équateur de Constantinople, et il y mourut de la peste.

Il est déposé en 1706.

96. Dewlet-Ghéraï son successeur avoit la réputation d'un grand capitaine, et étoit fort aimé de ses sujets; mais quoique appelé pour la seconde fois au trône de Crimée, il ne l'occupa encore qu'un moment. Les Catholiques seuls eurent le temps de bénir son règne: à l'exemple de son frère et de son prédécesseur, il écouta favorablement les représentations qui tendoient à leur procurer des consolations spirituelles. Le marquis de Férial, ambassadeur à Constantinople, et Mr. Ferrand, médecin françois, se déterminèrent à agréer la mission du père Ban, jésuite, exerçant alors ses fonctions à Constantinople. Il arriva en Crimée pourvu de grandes recommandations et chargé de présens pour Dewlet.

96. Dewlet-Ghéraï, Khan en 1706.

---

(20) Stocklein Reise-Beschreibung T. 2. n. 240.

Bientôt il obtint la permission de bâtir une chapelle à Baktschi-Séraï, puis celle de faire venir de Constantinople le père Courbillon qu'il se donna pour adjoint. Dans la suite, pour concilier l'autorité et la sûreté du père Ban, l'ambassadeur de France lui conféra le titre de Consul en Crimée. (21)

97. Déposé la même année.

97. Mais alors le souvenir du règne de Dewlet-Ghéraï avoit déjà eu le temps de s'effacer. Ce nouveau Khan, consulté par la Porte sur la guerre qu'elle vouloit faire à la Russie, oublia les suites fâcheuses qu'avoient eues les conseils de ses prédécesseurs, il ne sut pas même se soustraire à un avis inutile, s'il contrarioit les vues du grand-vizir Aly-Pacha; et l'année même de son couronnement il fut déposé, relégué à Rhodes, puis à Chio (a).

98. Kaplan-Ghéraï élevé au trône en 1708, et déposé en 1709.

98. Kaplan-Ghéraï, du choix du grand-vizir, fut installé par ordre de l'empereur Achmet III. Dans ce court intervalle le ministre sans doute avoit fait de sérieuses réflexions sur le danger de rompre ouvertement avec une puissance telle que la Russie, et après avoir puni cette opinion dans la personne du dernier Khan, il se résuma pour susciter à la Russie des ennemis capables de l'abaisser, en ordonnant à Kaplan-Ghéraï-Khan, 1. de favoriser la félonie de Mazeppa, hetman ou grand-général des Cosaques, qui s'étoit vendu à Charles XII roi de Suède; 2. de conseiller aux Cosaques d'imiter l'exemple de leur chef, et de leur promettre l'assistance de la Porte, même celle de la Crimée (b).

Ce n'étoit point déroger à la précision de ces ordres que d'engager aussi le roi de Suède à continuer la guerre contre la Russie. Mais comme le Khan y avoit un intérêt direct pour nourrir plus long-temps ses Tatares de butin, et que la perte de la bataille de Pultava força Charles XII de se retirer chez le Grand-Seigneur, la Porte fit un crime de ce conseil à Kaplan-Ghéraï, auquel d'ailleurs elle reprochoit une guerre

---

(21) Stocklein Reise-Beschreibung, Tom. II.

(a) De Guignes hist. T. 3. l. 18. ch. 2. Breitenbauchs Ergänzungen, T. 1. p. 264.

(b) Guthrie T. 16. sect. 8. l. 42 et sect. 6. année 1708 et 9.

entreprise sans sa participation contre les Tschercassiens en passant par le Couban. Il en exigeoit un tribut levé sur la jeunesse des deux sexes. Les Tschercassiens lui envoyèrent une troupe de déserteurs simulés qui, une fois incorporée à l'armée, massacra les chefs, et secondée par les siens, chassa les Tatares. Kaplan-Khan lui-même n'échappa au massacre qu'avec des difficultés extrêmes. Mais il avoit fait une fausse entreprise; il avoit donné un conseil dont l'issue étoit fâcheuse; il fut déposé, et Dewlet-Ghéraï rappelé pour la troisième fois (c).

99. Dewlet, instruit par ses propres disgraces, s'appliqua à éviter les vicissitudes du sort qui se jouoit ainsi des couronnes. Quelque peu étendue que fût sa domination, quelque médiocre que fussent ses revenus, un trône a toujours de l'attrait pour celui qui s'y est assis une fois. Pressé d'en interdire le retour à Kaplan, il dévoila au Grand-Seigneur ses intrigues avec Mazeppa, et sans le prévoir il perdit le grand-vizir dont Kaplan ne faisoit qu'exécuter les ordres. 99. Dewlet, Ghéraï, Khan pour la troisième fois.

Le Grand-Seigneur continuoit d'entretenir les deux mille hommes de gardes auprès du Khan de Crimée, mais c'étoit un foible secours, et rien ne pouvoit le dédommager des pertes qu'avoit entraînées la paix de Carlowitsch (en 1699), nul moyen depuis lors de tirer ni tributs ni subsides des voisins. Les Khans, il est vrai, avoient peu de dépenses obligées; en cas de guerre, les sujets nés militaires se rassembloient en foule au lieu du rendez-vous, avec armes, chevaux et provisions, dans l'espoir du butin qui leur servoit de paye. Néanmoins les terres mal cultivées fournissoient peu à l'impôt, les douanes ne rapportoient presque rien, et Dewlet ne pouvoit s'accoutumer à la modicité d'un revenu si disproportionné avec sa dignité. En dépit de tous les traités, il rêvoit sans cesse au prétexte d'une incursion dans le pays voisin. L'empereur de Russie le lui fournit.

100. Ce prince avoit fait élever quelques redoutes pour la sureté de ses troupes campées à peu de distance. Dewlet les attaqua, mais il fut 100. Il attaque les Russes en 1709.

(c) Stocklein Reisebeschreibungen T. 2. Num. 246. Breitenbauchs Ergänzungen, 1 Theil, Seite 261.

battu, et les Russes s'emparèrent de deux forteresses sur le détroit taurique. Comme il avoit essentiellement tort, il étoit dangereux de réclamer les secours de la Porte; cependant il l'osa, et il ne lui en arriva aucun mal, parce que Charles XII retiré à Bender, faisoit jouer tous les ressorts de la politique, pour changer les dispositions pacifiques d'Achmet III (d).

101. Lettre surprise par Charles XII sur les moyens de subjuguer la Crimée.

101. Charles XII s'étoit procuré à prix d'argent la copie d'une lettre que l'empereur Joseph I écrivoit à Pierre-le-Grand, et par laquelle il lui conseilloit de déporter les Cosaques, de peupler l'Ucraine d'Allemands et de Suédois pris à Pultava, d'élever plusieurs forteresses jusqu'à la mer Noire, ajoutant que n'ayant plus les Tatares en tête, il pourroit un jour subjuguer la Crimée, et même aller plus loin.

102. Guerre entre la Porte et la Russie. Fin de 1710.

102. Cette lettre qu'il envoya au Grand-Seigneur, fit son effet. Achmet déclara la guerre à Pierre I vers la fin de l'année, et Dewlet-Ghéraï entra en Ucraine au mois de janvier. Six mille Cosaques l'y joignirent. Mazeppa étoit mort; Orlik le remplaça dans le commandement; naturellement ils devoient attirer à eux un nombreux parti, mais les Tatares devenus plus avides en raison de leur longue abstinence, pillèrent indistinctement amis et ennemis, ce qui dégoûta de les seconder.

103. Dewlet se réunit au grand-vizir. 1711.

103. Dewlet se joignit au grand-vizir Baltadgi-Méhémet-Pacha, dont l'armée devançoit de beaucoup celle de Pierre I vers le Danube. Ce prince ne pouvoit avancer que lentement faute de vivres. Démétrius Cantémir, prince de Moldavie, s'étoit engagé formellement à lui en fournir dès qu'il seroit dans ses états; mais il ne lui étoit plus possible de les livrer. Pierre avoit assis son camp dans la plaine de Hors-iesti, près de la ville de Husch sur le Pruth. Cette plaine entourée de montagnes est aujourd'hui couverte de roseaux, parce qu'elle est souvent inondée (e). Pierre I

(d) Joseph Stocklein Reisebeschreibung N. 246. Breitenbauchs Ergänzungen Theil 1. Seite 266. Europäische Fama 93. Seite 700. Lünigs Theatr. Cerem. Seite 229.

(e) Relation orale du comte Boris Mellin lieutenant-général, qui dans la dernière guerre a eu la curiosité d'aller reconnoitre le lieu où étoit assis le camp de Pierre I.

y fut bloqué par les Turcs et par les Tatares, qui occupoient à-la-fois le sommet des montagnes et les défilés. Un détachement qui avoit passé le Pruth, empêchoit les Russes de puiser de l'eau dans la rivière et d'y abreuver leurs chevaux.

104. On ne pouvoit se tirer de cette affreuse position qu'en offrant une somme considérable au grand-vizir, et tous les bijoux que l'Impératrice Catherine Ire put amasser dans le camp. C'est ainsi que les Russes furent délivrés, et avec eux le souverain qui jetoit les fondemens de leur grandeur future. Ce fut une leçon; on s'instruit à la guerre par ses propres fautes.

104. Traité de Pruth Fureur de Charles XII Reproches de Dewlet au grand-vizir.

Mais Charles XII son implacable ennemi, alors dans le camp des Turcs, ne put pardonner au grand-vizir la précipitation de ce traité. Dewlet-Khan prétendit qu'il ne pouvoit le signer sans l'autorisation du Grand-Seigneur. Baltadgi-Méhémet au contraire s'en supposoit le représentant, et entendoit que sa volonté fût simplement exécutée. Il opposoit d'ailleurs l'article du Coran, qui prescrit d'accorder la paix à celui qui la demande. *Si j'arrêtois Pierre*, ajoutoit-il, *qui gouverneroit son pays?* Ce traité néanmoins un peu plus tard lui coûta la vie. Dewlet qui connoissoit mieux la cour de Constantinople que Charles XII, le lui prédit au moment où, furieux, il abandonna l'armée turque pour retourner à Bender. Mais qu'importoit un vizir ou un autre alors pour Charles qui n'avoit point d'argent, quand Pierre pouvoit acheter tous les officiers de la Porte!

Le triomphe de Baltadgi-Méhémet fut d'abord aussi complet qu'il pouvoit le désirer.

105. Non-seulement la Porte confirma le traité de Pruth, mais elle reconnut Pierre I maître de l'Ucraine et des Cosaques. En même-temps elle décida de renvoyer Charles XII dans ses états; Dewlet reçut l'ordre de lui compter neuf cents bourses, et de l'escorter par l'Ucraine et par la Pologne avec une armée suffisante jusqu'en Suède. C'étoit une avance bien considérable pour un Khan de Crimée, quoique insuffisante pour payer les dettes du roi. Charles le déclara; Dewlet entra en fureur: „Je te „ferai jeter dans le Niester, lui dit-il, car tu m'exposes au plus grand dan-

105. La Porte confirme le traité, et lui donne une grande extension. 1712.

„ger avec la Porte, qui regarde la dépense de son argent faite contre sa „disposition comme un crime capital.

Le véritable prétexte de cet emportement étoit le peu d'envie qu' avoit Dewlet de reconduire Charles, depuis que l'espoir du bu in s'étoit évanoui par la souveraineté de l'empereur de Russie sur l'Ucraine. Charles n'avoit pas plus d'envie de se fier à lui.

106. Le roi de Suède découvre une trahison.

106. Habile à intercepter les lettres, il en avoit encore saisi une, par laquelle il lui étoit démontré que sur une apparition concertée des Russes, et après une légère résistance, les Tatares étoient convenus de l'abandonner. Il se hâta d'accuser Dewlet auprès du Grand-Seigneur; probablement il ignoroit que celui-ci eût sa partie liée avec le séraskier de Bender qui, redoutant l'effet de cette lettre, obtint précipitamment l'ordre de renvoyer Charles XII par le port de Salonichi à Marseille, s'il n'acceptoit pas le convoi du Khan par terre (d).

107. La Porte fait entourer la maison du roi. Il se défend.

107. Quatorze mille Turcs et Tatares entourèrent la maison de campagne de Charles. Dewlet-Ghéraï juroit qu'il ne lui arriveroit rien sous son escorte. Charles persistoit à attendre la réponse du Grand-Seigneur, et sur le refus, il entreprit de se défendre avec environ quatorze cents Suédois; car il fut abandonné d'un corps de sept mille hommes, composé de Cosaques et de Polonois, qui n'avoit cessé de l'accompagner jusqu'alors. Quelque vigoureuse que fut la défense de Charles, elle ne pouvoit se soutenir long-temps; il ne lui restoit que cinquante hommes quand Dewlet s'empara de sa personne.

109. Le roi de Suède reste à Andrinople. Le Khan et les ministres sont déposés. 1713.

109. Ce fut avec tous les égards auxquels il pouvoit prétendre; mais dans ces entrefaites la lettre du roi étant parvenue au Grand-Seigneur, la permission de rester à Andrinople lui fut aussitôt expédiée, et le mufti, le grand-vizir, le Khan de Crimée, étant tous démasqués, furent tous également déposés.

C'est ainsi que la cour de Constantinople punissoit ou ses propres fautes, ou l'inconsidération des ordres qu'elle accordoit au plus fourbe

(d) Europ. Fama 93. p. 700. Lünigs theatr. Cerem. p. 229. Guthrie hist. gén. T. 16. sect. 6. liv. 42. années 1711 à 1713.

de ses ministres sans autre examen. Kérim-Ghéraï, fils cadet de Dewlet, empressé de justifier la conduite de son père, montroit à tout le monde l'ordre par lequel le Grand-Seigneur lui enjoignoit d'arracher Charles XII de l'asile qu'il lui avoit accordé, et la Porte eut beau désavouer cette violence, elle n'en donna pas meilleure opinion de sa bonne foi. Souvent elle engageoit les Khans à entreprendre des guerres qu'ensuite elle se dispensoit d'appuyer de ses forces. Le joug d'une telle subordination devenoit chaque jour plus insupportable, mais il leur étoit physiquement impossible de s'y soustraire; on avoit pris trop de précautions contre leurs tentatives. D'un côté la noblesse étoit vendue à la Porte, même les princes du sang Ghéraï. De l'autre un préjugé religieux faisoit regarder le Grand-Seigneur par tous les Musulmans, comme le successeur des Califes, le dépositaire des clefs de la Mecque, et le chef de la religion. Or le mahométisme étoit très-solidement établi en Crimée (e).

Kaplan-Ghéraï remonta sur le trône de Crimée une seconde fois, en dépit de tout ce que Dewlet avoit tramé contre lui, pour l'empêcher d'être rappelé. Pendant les quatre ans qu'il régna, toujours occupé de ses anciens griefs contre la Russie, sur le refus des arrérages des subsides, auxquels mit fin le traité de Carlowitch, il ne cessa d'intriguer pour indisposer la Porte contre cette puissance.

110. Séadet Ghéraï, Khan de Crimée en 1717, déposé par la noblesse en 1722.

110. Il alléguoit sur-tout l'étendue et le danger de ses conquêtes sur les Perses vers les bords de la mer Caspienne; mais ce fut sans succès; il succomba, et Séadet-Ghéraï lui succéda. Celui-ci mécontenta la noblesse, qui de son autorité privée le déposa. Adgi-Schirin-Bey, soutenu d'un parti de vingt mille hommes, lui fit signifier de sortir de la presqu'île; ne pouvant opposer qu'une foible résistance, il céda à la force; la Porte de son côté fermant les yeux sur cette révolte, le déposa, et laissa encore renvoyer Méhémet-Ghérai par Schirin-Bey.

(e) Guthrie t. 16. sec. 6 et 8. jusqu'à l'année 1724. Peyssonnel l. c. p. 226 à 234.

III. Enfin Dewlet-Ghéraï se vit rappelé une quatrième fois par la Porte (f).

III. Dewlet-Ghéraï, Khan pour la quatrième fois. Son arrogance.

Sans doute en sa qualité de grand-capitaine, le Grand-Seigneur croyoit en avoir besoin, et de son côté il se sentoit nécessaire; du moins il est permis d'en juger ainsi par l'arrogance de sa conduite. On eût dit qu'il étoit devenu le suzerain, que le Grand-Seigneur n'étoit plus que le Khan soumis, et que toutes les vicissitudes de la Crimée retomboient sur le Divan. Dewlet, après avoir pris congé de la cour d'Andrinople, s'arrêta sous les yeux de l'empereur en montant à cheval, un pied à l'étrier et l'autre sur la pierre du montoir. Sa Hautesse voulut savoir ce qui pouvoit le retenir si long-temps dans cette singulière attitude. Dewlet répondit qu'il attendoit la tête du grand-vizir, auquel il ne pouvoit pardonner la paix du Pruth. Non-seulement elle lui fut envoyée à l'instant, mais encore celles du reis-effendi et du janissaire-aga, dont il s'étoit montré mécontent dans sa conversation avec le Grand-Seigneur. Enfin il ne partit qu'après avoir obtenu justice de tous ses anciens ennemis. Deux ans après il osa se la faire lui-même. De nouveaux troubles étant survenus entre les Tatares, un officier de la Porte vint lui signifier l'ordre de sa déposition. Sans s'émouvoir il fit dépouiller cet homme, le revêtit d'une peau de mouton, et ordonna de le conduire hors de la Crimée, monté sur un âne. La Porte n'eut pas l'air de faire attention à ce mépris de son pouvoir, mépris plus outrageant qu'une révolte. Cependant quelques mois après Dewlet fut déposé et exilé. Cette fois on ne pouvoit disconvenir que la peine ne fût bien méritée (g).

Il paroît que la Porte en excitant quelque-fois les Khans pour ses intérêts particuliers, à s'écarter des termes de la soumission, leur fournissoit, ainsi qu'à la noblesse, les moyens d'insubordination qui mènent à la révolte. La noblesse se distinguoit en deux classes. La première

---

(f) Breitenbauchs Ergänzungen t. 1. Seite 267. Webers Russland t. 3. Seite 5. Peyssonnel comm. l. t. 2. pag. 270 et 71 et comm. de la mer Noire t. 2. p. 236 et 37.

(g) Peyssonnel comm. de la mer Noire, t. 2. pag. 234 à 237.

étoit composée des descendans des anciens conquérans de la Crimée, subdivisés en cinq familles, dont la plus grande étoit celle des Schirins. Le plus âgé de cette maison étoit toujours Bey, et en cette qualité considéré comme le défenseur des lois du royaume et de la liberté du peuple. Ces nobles se nommoient généralement Murzas. Nous venons de voir quelle autorité ils s'arrogeoient déjà sur les Khans; nous allons juger par les progrès de leur ambition du danger des premières innovations qu'on laisse impunies.

Menti-Ghéraï, fils de Kaplan-Khan, ayant été élevé au trône de Crimée, les Murzas ne tardèrent pas à démêler son dévouement au Grand-Seigneur; ils comprirent que ce seroit un obstacle insurmontable aux desseins secrets qu'ils formoient d'envahir la souverainetè, et la possession immédiate de la presqu'île. Dès l'année suivante un rassemblement de quatre-vingt mille hommes demanda impérieusement Dewlet-Ghéraï pour Khan. N'ayant pu l'obtenir, ils se soulevèrent sous le commandement de son cousin Dély, se retirèrent en Tschercassie, et se réunirent aux Nogaïs et aux Cosaques pour chasser Menti, et sur-tout pour se soustraire à la suzeraineté de la Porte. Celle-ci essaya d'abord en vain de déposséder Dély; il fit de grands ravages jusqu'à Azov. La rebellion s'apaisa cependant, mais ce qu'il y eut de singulier, c'est que peu après Menti, cet ami fidelle, fut déposé. De l'impunité et de l'ingratitude, il résulta une seconde révolte sous Mengli oncle de Dély, chef de révoltés. La Porte crut l'apaiser en offrant le trône à Kaplan-Ghéraï. Celui-ci, informé de la résolution prise au Divan de châtier la noblesse, répondit qu'il étoit fait pour être Khan des Tatares, mais non pas leur bourreau.

Menti Ghéraï-Khan. 1724.

112. Mengli, frère de Kaplan, chef de la précédente sédition, ne fut pas si délicat; il accepta tout, même le rôle le plus perfide, envers les révoltés qui l'accueillirent. Selon l'usage il assembla un grand Divan, auquel le Schirin-Bey étoit obligé d'assister, et ce devoit être son tombeau. Un de ses officiers vint l'en avertir dans la salle même du Divan, il feignit de sortir pour un instant et fuit en Tschercassie, d'où il revint

112. Mengli-Ghéraï-Khan. 1725.

ensuite terminer tranquillement ses jours dans ses terres, où on ne jugea plus nécessaire de l'attaquer (21).

113. Cette révolte coûta la vie à un grand nombre de Murzas, qui manquèrent de moyens pour se soustraire au supplice. Mengli, après s'être rendu odieux par la sévérité qu'il exerça envers ses anciens complices, essaya de regagner le cœur du peuple en l'affranchissant du tribut d'un mouton, dû au Khan par chaque maison; il n'en fut pas moins déposśédé. Kaplan son frère alors accepta les rênes du gouvernement; il n'y avoit plus de mal à faire. C'étoit la troisième fois qu'il remontoit sur ce trône, auquel tant de changemens faisoient perdre toute considération.

Kaplan-Ghéraï-Khan. 1730.

Kaplan fut battu par les Russes pour avoir violé leur territoire, en prenant le chemin le plus court du côté du Caucase, pour aller selon l'ordre de la Porte secourir la ville de Bagdad assiégée par les Perses. Deux ans après il voulut conquérir Derbent dans le Schirvan, et il fut également repoussé. Ces longues absences du Khan avec ses meilleures troupes, détermina l'impératrice à s'en prévaloir, et elle déclara la guerre au Grand-Seigneur comme suzerain de la Crimée, car ni les ordres réitérés de la Porte pour faire respecter ses frontières, ni la ligne fortifiée, défendue par vingt mille hommes de garnison depuis le Niéper jusqu'au Don, rien ne la garantissoit des incursions des Tatares, et jamais elle ne pouvoit obtenir la restitution des captifs ni du butin. (a)

L'armée russe entre en Crimée. 1736.

Le maréchal-général comte de Munich parut donc à la tête d'une armée formidable devant Pérécop, avec ordre de délivrer les prisonniers, d'exterminer les Nogaïs et de dévaster la Crimée, à moins qu'elle ne se soumit entièrement à la Russie. Le Khan qui attendoit le maréchal à la tête de cent mille Tatares à l'entrée de la presqu'île, ne négligea rien

---

(21) Webers Russland T. 3. Seite 5. Breitenbauchs Ergänzungen T. 1. S. 267. Hamveys Reisen T. 2. Seite 192.

(a) Historische, politische und militärische Nachrichten von Russland des Herrn Generals von Manstein, Leipzig in 8. 1771. Seite 86 à 89. Breitenbauchs Ergänzungen T. 1. Seite 269.

pour l'arrêter par des excuses, par des promesses. Il rejetoit les fautes passées sur les Nogaïs, habitant les vastes plaines hors de la péninsule, et dont il étoit à peine souverain honoraire. Quant à l'assujettissement de ses liaisons avec la Porte, on savoit trop qu'il n'étoit pas le maître de les rompre. Ces raisons qui auroient pu avoir leur poids auprès du ministère, étoient sans force auprès d'un général. Munich s'avança pour forcer les lignes; c'étoit un fossé sec, large de douze toises sur sept de profondeur et long de quatre minutes de l'équateur, depuis la mer Noire jusqu'au Sivache, sur lequel étoit une forteresse gardée par les Turcs. Le rempart qui bordoit la lisière intérieure du fossé, étoit flanqué très-imparfaitement par six anciennes tours élevées de distance en distance. Cent mille Tatares remplissoient le parapet. (b)

114. Les Russes sans prendre la peine d'ouvrir la tranchée, méprisant tous les secours usités de ponts, de facines et d'échelles, se précipitèrent dans le fossé, sous la grêle des boulets et des balles, se formèrent des échelons avec leurs baïonnettes, escaladèrent ainsi les remparts, en chassèrent les Tatares, et s'emparèrent de la forteresse de Pérécop. L'armée forma ensuite un bataillon carré pour s'avancer en Crimée, et y pénétra, quoique continuellement enveloppée ou harcelée par l'ennemi; tactique qu'on ne peut employer que dans des plaines immenses (c).

114. Les Russes escaladent la forteresse de Pérécop.

Cette armée ne marchoit que la torche à la main; elle incendia les villes et les villages dont les malheureux habitans s'étoient retirés dans les montagnes. Le Khan lui-même avoit abandonné sa résidence, la ville de Baktschi-Séraï capitale de la presqu'île; elle ne fut pas plus épargnée que celle de Kozlow. La belle bibliothèque des Jésuites devint aussi la proie des flammes. Par-tout où l'armée pénétra, elle ne laissa que des monceaux de cendres,

---

(b) Mansteins historische, politische und militärische Nachrichten von Russland, vom Jahre 1727 bis 1744. Seite 141.

(c) Mansteins Nachrichten von Russland, vom Jahre 1727 bis 1744. Seite 142. 144. 152. 157.

Enfin elle s'arrêta à Achmetchig, exténuée par la disette des vivres et par d'excessives chaleurs, dont on ne cherchoit même pas à se garantir en marchant la nuit. L'armée étoit déjà beaucoup diminuée, et d'ailleurs singulièrement mécontente de l'insolence des généraux alliés avec le ministre favori. Munich la ramena à Pérécop, d'où elle partit vers le milieu de juillet (d).

Ces dévastations irritèrent plus les Tatares qu'ils ne les affoiblirent; dès le mois d'octobre ils recommencèrent leurs incursions, traitèrent la Petite Russie comme on avoit traité la Crimée, et emmenèrent avec eux un grand nombre de captifs. Les Cosaques qui les poursuivirent, n'en purent reprendre que trois mille.

115. Mengli-Ghéraï remonte sur le trône en 1737.

115. La Porte qui rend toujours les chefs responsables des événemens désastreux, déposa le Khan, et plaça sur le trône Mengli-Ghéraï pour la seconde fois.

Nouvelle campagne.

Le maréchal de Munich entama la campagne cette année au-delà du Boh, et le maréchal-général comte de Lascy marcha vers la Crimée. Le Khan l'attendoit à Pérécop dont il avoit réparé les fortifications. Mais Lascy jeta un pont sur le canal de Jénitschi, qui fait la communication du Sivache avec la mer d'Azov; il entra par la langue de terre qui sépare les deux mers, et se trouva aussitôt à Arabat. Le Khan s'y rendit par des marches forcées, jeta une forte garnison dans la forteresse, et assit son camp de manière à se flatter de rendre le passage et même le retour impossible aux Russes. C'étoit aussi l'opinion de plusieurs généraux auxquels Lascy avoit déjà accordé des passe-ports pour se retirer de l'armée; car sûr de son plan, il ne vouloit s'ouvrir à personne avant l'exécution. Un jour il fit mettre sur le bord du Sivache tous les tonneaux vides, et les chevaux de frise, pour en former des radeaux. C'est ainsi qu'il passa cette mer pourrie, vis-à-vis de Karas-Bazar; il battit ensuite Mengli-Ghéraï qui vint l'attaquer dans son camp, prit les retranchemens défendus par les Turcs, et la ville même, à laquelle il fit mettre

(d) Mansteins Nachrichten von Russland, Leipzig 1771. Seite 59. Hist. 5. J. Vilnae.

le feu, ainsi qu'à plus de mille villages qui n'avoient été épargnés l'année précédente que parce qu'ils ne s'étoient pas trouvés sur le passage des troupes (e),

La commission de Lascy ne s'étendoit pas plus loin; après l'avoir remplie, il sortit de la malheureuse Crimée. Mengli voulut encore l'inquiéter dans sa retraite supposée près de Jenitschi, tandis qu'il passoit le Schoungar, détroit qui divise le Sivache en deux parties. Lorsqu'il arriva, Lascy étoit déjà dans la plaine hors de la presqu'île, il voulut l'attaquer et fut battu. L'un fut ensuite prendre ses quartiers d'hiver en Ucraine, l'autre rentra en Crimée.

117. Mengli tente en vain d'entrer en Russie. Campagne de 1738.

117. Dès que la saison permit de rentrer en campagne, Mengli sortit à la tête de quarante mille cavaliers, dans l'espoir de forcer les lignes des Russes, mais il les trouva si bien gardées, qu'après avoir formé son camp sur le Don, il sentit la nécessité de le lever promptement, crainte de subir le même sort que plusieurs de ses détachemens qui furent enveloppés (f).

Le sort de Mengli dans toutes ses précautions étoit toujours d'être dupe des ruses de l'ennemi. Tandis qu'il établissoit des vedettes dans tous les passages connus des Russes, Lascy, fécond en ressources, découvroit une nouvelle entrée en Crimée par le bourbeux Sivache, que les premières chaleurs dessèchent promptement en plusieurs endroits peu profonds, et dont les vents d'occident repoussent souvent les eaux en pleine mer; c'est ce qui arriva le lendemain de son arrivée devant la forteresse de Pérécop; toute l'armée put passer à gué, et à quelques chariots près qui furent submergés quand le vent cessa, le maréchal-général comte de Lascy ne perdit pas un homme. Ses ordres portoient de prendre Caffa, ville alors occupée par les Turcs; mais les dévastations de la campagne dernière mettoient un obstacle insurmontable à celles qu'on méditoit encore cette année.

(e) Manstein S. 231 à 234.
(f) Manstein S. 236. 237 et 260.

118. La dévastation du pays force Lascy de se retirer.

118. A mesure que l'armée avançoit, elle se trouvoit dans un désert. La malheureuse Crimée, traitée comme le Palatinat, étoit également devenue, du pays le plus fertile, le pays le plus inculte. Turenne et Munich n'avoient pu qu'obéir, mais Lascy ne pouvoit que rétrograder, car pour comble de malheur, un vaisseau chargé de provisions venoit d'échouer dans la mer Noire. Avant de se retirer, il fit seulement sauter les fortifications de Pérécop (g).

Les Tatares, bien sûrs que les Russes ne tenteroient plus rien dans cette partie, et y manquant de subsistances eux-mêmes, rejoignirent l'armée turque dans la Bessarabie, pour ne la plus quitter jusqu'à la fin de la campagne.

119. Fin de cette guerre. 1739 et 40. Traité de Belgrade.

119. Cette guerre qui dura trois ans, coûta des millions et cent mille hommes à la Russie, sans autre produit que la ruine du pays voisin. Elle n'avoit, il est vrai, été entreprise que pour former une diversion en faveur de la maison d'Autriche, et elle se termina par le traité séparé conclu entre cette dernière puissance et la Turquie en septembre 1739 à Belgrade. Celui de la Russie ne fut signé qu'au mois de février suivant.

120. Sélim règne en 1741. Il est déposé pour la révolte de ses sujets contre lui. 1747.

120. Sélim-Ghéraï-Khan avoit succédé à Mengli. L'esprit de justice qu'on lui supposoit fit son malheur; les Tatares se persuadèrent que par excès de délicatesse il se croyoit obligé d'indemniser les Russes des pertes que la nation leur avoit causées en Ucraine, ils se soulevèrent contre lui, et il n'eut que le temps de se retirer à Bender chez les Turcs. Une horde rebelle poursuivant l'autre, quelques-unes pénétrèrent au-dela des frontières de la Russie, néanmoins il n'en arriva rien, et le Grand-Seigneur ayant fait savoir que Mengli n'avoit contracté d'engagement que par son ordre, la révolte s'apaisa. Le châtiment du mépris de ses volontés étoit encore trop récent, pour qu'on n'en redoutât pas un nouvel exemple. Cependant selon l'usage qu'entraine la loi de la responsabilité des chefs, Sélim fut déposé, et réintégré seulement cinq ans après.

(g) Manstein S. 250 à 282.

122. Dans cet intervalle, Kaplan dont on ne parle pas, occupa le trône, et Sélim n'y remonta que pour y terminer sa carrière. Quoique le Grand-Seigneur fût le maître d'y élever qui il vouloit, il avoit toujours égard à la recommandation du Khan mourant, lorsqu'il désignoit un successeur; c'est ainsi qu'Aslan-Ghéraï, nommé par Sélim, fut confirmé par la Porte, mais elle ne le laissa régner que deux ans (h).

122. Kaplan élevé à sa place. 1748. Sélim rappelé en 1753. Il meurt.

123. Alim-Ghéraï qui le remplaça, est accusé d'avoir considérablement accru les redevances que payoient les Nogaïs à ses prédécesseurs, ce qui étoit de nature à lui aliéner le cœur de ces peuples. Mais il n'avoit ni assez de pénétration, ni assez de jugement pour en pressentir le danger. Sans justice dans le cœur, sans justesse dans l'esprit, il n'avoit ni fermeté ni caractère; mais il se croyoit digne quand il étoit fier, et fort quand il se montroit opiniâtre. Une fréquente absence d'idées le rendoit souvent silencieux, sans qu'il eût la conscience de son insuffisance. Quelquefois il affichoit de l'ambition sans projet, comme il s'avouoit vindicatif sans objet, protégeant les uns, opprimant les autres; étant trop orgueilleux pour demander un conseil, et trop borné pour discerner une bonne méthode d'une mauvaise; c'est ainsi que passant de l'avidité au caprice, il bouleversa tout dans le gouvernement, ignorant jusqu'au respect qu'exigent les anciens usages.

123. Alim-Ghéraï 1755. Son portrait.

124. Entre les quatre grandes hordes bessarabiennes, deux étoient toujours gouvernées par des séraskiers ou maréchaux-généraux, de la famille de Ghéraï, sous la dépendance des Khans. Alim, deux ans après son élévation, imagina de donner une de ces charges à un de ses fils au préjudice des frères du défunt séraskier, tous plus âgés que son fils, et contre la loi établie parmi les Sultans, qui devoient se succéder par ordre de naissance. Ces premiers mécontentemens des Nogaïs contre Alim-Khan furent encore suivis de plusieurs autres. Les murzas de la horde voisine des Nogaïs, ayant pillé un village russe, la Porte ordonna de

124. Ses fautes 1757.

(h) Breitenbauchs Ergänzungen, T. 1. S. 270. Peyssonnel T. 2. p. 237.

donner prompte satisfaction sur tous les délits commis. Alim au lieu de s'adresser au séraskier, qui par la sagesse de sa conduite avec sa horde fautive devoit inspirer toute confiance, chargea son fils le séraskier de cette commission. Cette insulte fut d'abord vivement sentie, mais l'atrocité de l'exécution mit le comble à l'indignation générale qu'excitoit déjà l'injustice du Khan. Le jeune séraskier fit charger de fers nombre de murzas, sans distinguer les innocens des coupables, en mit quelques-uns à mort, fit périr les autres dans les prisons, abandonna leurs femmes à la brutalité de ses gens; et sous prétexte des dédommagemens dûs aux Russes, il exigea des sommes excédant de beaucoup le montant des déprédations. Il est vrai qu'il partagea ce surplus avec le grand-vizir, et qu'Alim fut loué à la Porte, tandis que ses sujets l'exécroient.

En effet, s'il eût cherché les moyens de les opprimer, il n'en eût peut-être pas découvert un si grand nombre qu'il en rassembla par sa seule maladresse. Constantinople manquant de blé, le grand-vizir comprit qu'il pouvoit se flatter que le Khan affameroit ses sujets pour le servir; et ce fut encore le jeune séraskier auquel Alim confia cette dangereuse opération; il y employa tant de procédés iniques, qu'à la fin deux hordes se soulevèrent. Il fuit à Baktschi-Séraï chez son père, mais les blés n'en furent pas moins expédiés à Constantinople: service que le grand-vizir (d'ailleurs plein de reconnoissance pour l'argent qu'il avoit reçu) ne manqua pas de faire valoir auprès du Grand-Seigneur, pour le tenir en garde contre les plaintes que devoient naturellement lui porter les hordes mécontentes.

Alim avoit aussi injustement fait son fils ainé séraskier du Couban, et de la Tschercassie. La conduite de celui-ci étoit en tout semblable à celle de son frère le séraskier de la horde Nogaïe, ses violences, le dérèglement de ses mœurs, ses vices enfin, soulevèrent les murzas; il voulut se défendre et fut battu. Alim-Khan, pour se venger de l'affront fait à son fils, saisit un vaisseau venant d'Abhaza, fit mettre aux fers le patron du navire avec tout l'équipage, sans exception même des marchands turcs qui ne pouvoient avoir de part à cette querelle, non plus que leurs femmes qu'on n'épargne pas d'avantage. Tant d'excès, tant d'abus

de pouvoir de toute part, engagèrent les Nogaïs de Bessarabie, du Couban et de Tschercassie à s'unir pour faire cause commune, et les deux séraskiers furent chassés.

Alim-Khan pouvoit encore arrêter le mal dans sa source: en nommant à la place de ses deux fils les Sultans désignés par leur âge et leur rang; c'étoit le conseil de ses plus fidelles serviteurs, mais une femme originairement esclave russe, âgée de plus de cinquante ans, d'un esprit vif, d'un caractère d'autant plus altier qu'elle partoit de plus bas, gouvernoit Alim par la force de l'habitude qui succède aux passions usées, et il ne régnoit que par elle. Le peuple qui n'exerce que machinalement l'empire du plus fort sur le foible, accusoit cette femme de magie. Le séraskier des Nogaïs étoit le favori des deux; souvent elle mettoit à profit la foiblesse du Khan pour son fils, et celui-ci tiroit parti de l'aveuglement que son père avoit pour sa belle-mère. Au milieu de cette communauté d'intérêt, il n'y avoit pas de parti violent qu'une telle femme ne préférât à l'abandon des deux charges, dont ses beaux-fils étoient revêtus. Bientôt on en vint aux mains.

Un frère d'Arslan (déposé en 1755) nommé Kérim, souffloit l'esprit de vengeance parmi les murzas; il avoit un agent secret chez les Nogaïs qui alluma la guerre; le séraskier fut encore battu, la Moldavie fut livrée au pillage; on refusa à la Porte le secours de blé, sans lequel on croyoit que Constantinople ne pouvoit subsister. Le Khan en réclama des secours avec plus de confiance contre les révoltés; mais le grand-visir, politique rusé, prévoyant les suites de cette affaire, fit de si grands préparatifs avec tant de lenteur que le Khan étoit perdu avant que l'armée ottomane entrât en campagne.

125. Kérim-Ghéraï Sultan, au contraire, simple spectateur en apparence, après avoir tout préparé de loin entra en Bessarabie, et se mit à la tête des Nogaïs; les Turcs de Romélie se rangèrent par milliers sous ses étendards, et il réunissoit plus de cinquante mille hommes, lorsque le ministre ottoman jugea que le remède le plus efficace étoit de remplacer Alim-Ghéraï-Khan par Kérim-Sultan qui, après avoir fomenté les troubles, auroit intérêt de le faire cesser par le rétablissement

125. Alim déposé Kérim élevé à sa place. 1758.

de l'ordre. Le sort d'Alim étoit trop mérité; nous ne reviendrons point sur son caractère, qu'ont suffisamment tracé ses fautes. Il est peu de Khans qui ayent fait plus de mal peut-être sans le comprendre, et qui soit parti plus détesté sans le croire.

Son excellente conduite dans toutes les circonstances.

Depuis que les Khans étoient sous la dépendance des empereurs turcs, on en voyoit rarement élever au trône d'aussi jeune que Kérim-Ghéraï, à peine avoit-il quarante ans. Jamais aucun d'eux ne fut plus aimé de Tatares, et ne mérita mieux de l'être. La manière dont il a conduit son projet, prouve du génie, du courage et de la fertilité dans les moyens, car il sut profiter des dispositions d'un peuple indocile, saisir l'instant qui ne lui laissoit pas le temps de se refroidir, et se frayer ainsi le chemin du trône, en répandant le moins de sang possible, sans jamais se laisser effrayer par les mauvais succès, ni intimider par les préparatifs de ses ennemis. Parvenu à son but, il se montra plein d'égards envers Alim, et tous les autres sultans déposés.

Son premier soin fut aussi de réparer les dommages qu'il avoit causés malgré lui en Moldavie. Tous les effets furent restitués avec la plus scrupuleuse exactitude; lui-même renvoya chez eux près de vingt mille esclaves qu'il avoit emmenés. Enfin il démontra que la justice, que la générosité peuvent s'accorder avec l'ambition; il traita même avec toutes sortes de bontés ceux qui avoient mis le plus d'obstacles à son élévation. Elle avoit eu une marche si extraordinaire, qu'on ne pouvoit s'empêcher d'y reconnoître l'affoiblissement du pouvoir de la Porte en Crimée, accoutumée à voir intriguer chez elle pour obtenir la couronne, et y renoncer au moindre ordre, sans aucun murmure.

127. Kérim-Ghéraï-Khan est déposé, et Maksoud élevé à sa place. 1764.

127. Cette cour ne pardonnoit pas à Kérim la révolution qui lui avoit forcé la main, et elle n'attendoit qu'une occasion pour l'en punir. Une guerre malheureuse contre les Tschercassiens servit de prétexte; Kérim fut déposé, exilé à Rhodes, et rappelé par les besoins qu'eut la Porte de ses talens quatre ans après. (22)

---

(22) Peyssonnel comm. de la mer Noire T. 2. p. 339 et 373. Kleeman voyage en 1768 et 70 ch. 24.

Maksoud, pendant ce court règne, ne montra que de l'avidité et du penchant à la cruauté. Sans les soins de l'envoyé de France, sans les présens qu'on lui fit à temps, il eût fait périr Yacoub-Aga, grand-douanier de Balta, uniquement pour s'emparer de ses biens. On lui reproche aussi d'avoir fait livrer aux Juifs un esclave assassin de son maître. Il est vrai qu'il étoit conforme aux lois tatares de faire mourir un coupable par la main de l'offensé; mais cet esclave s'étant fait musulman, il ne pouvoit être livré à des Juifs; et si d'autres actions n'avoient pas décélé son humeur sanguinaire, il eût paru très-juste que le coupable subit la punition qu'imposoit le gouvernement sous lequel le crime étoit commis. (a)

Ce ne furent aucuns de ces motifs qui firent déposer Maksoud; ce fut à l'ordinaire un prétexte et non pas une raison. La ville de Balta, située sur l'ancienne lisière de la Pologne (b), avoit été saccagée par des brigands; Maksoud les avoit fait mettre à mort selon les règles prescrites, mais il n'en fut pas moins déposé. Au reste ce n'étoit plus une honte, et la facilité avec laquelle Maksoud se prêtoit à ramener le calme dans son ame, à se rendre agréable tout ce qui l'environnoit, l'a promptement consolé de la perte d'une couronne aussi fragile. Il aimoit la littérature, et étoit plus instruit que ne le sont communément les Orientaux.

Maksoud est déposé, et Kérim rappelé 1768.

Kérim-Ghéraï-Khan, comme nous l'avons observé, étoit un homme d'état et un homme de guerre. Le Grand-Seigneur le fit appeler pour concerter avec lui les opérations de la campagne qu'il étoit prêt à ouvrir contre les Russes; et la ruine de la nouvelle Servie fut arrêtée dans cette conférence. Kérim, dispensé d'aller en Crimée pour son installation, se rendit à Kawschany près de Bender, résidence ordinaire des Khans pendant la guerre; c'étoit le rendez-vous des troupes turques, tatares et Cosaques destinées à cette inhumaine expédition; c'est de là qu'il dépêcha

Kérim-Khan pour la seconde fois.

(a) Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tatares T. 1. p. 214 à 216. Kleeman ch. 24.

(b) Oukaze de l'an 1795, 27 janvier. Déclaration de guerre de la Russie 1768. 18 novembre. Mém. de Tott T. 1. p. 236.

ses ordres à tous les grands vassaux de Tatarie, en fixant la redevance militaire à trois cavaliers par huit familles. C'est aussi à Kawschany que les chefs des confédérés polonois envoyèrent leurs députés, pour aplanir les difficultés par l'entremise du chargé d'affaires de France.

128. Guerre entre la Porte et la Russie.

128. Les trois armées destinées à attaquer en même-temps, devoient se mettre en marche le 7 de Janvier. Le froid étoit excessivement rigoureux; les principaux officiers se pourvurent de tentes *hyémales,* dont le mécanisme simple mériteroit d'être adopté dans toutes les armées, puisqu'il assure le moyen de soutenir plus de fatigues.

Kérim-Khan dirigeoit ses colonnes vers le nord; après une marche forcée, il se hâta d'asseoir son camp sur la rive du grand Ingoul qui tombe dans le Boh. Il touchoit à la nouvelle Servie, du côté par lequel l'incursion devoit frapper sur ces malheureux habitans. Le conseil de guerre décida qu'à minuit le tiers de l'armée passeroit la rivière en plusieurs colonnes, qui se subdiviseroient pour couvrir la surface de la nouvelle Servie, incendier à-la-fois tous les villages, toutes les récoltes amoncelées, s'emparer des troupeaux et enlever les habitans. Le même conseil régla que chaque soldat employé aux incendies auroit deux associés dans le corps d'armée, pour assurer leur part au butin.

Le froid étoit si considérablement diminué, que l'eau commençoit à recouvrir la glace. Les Tatares sans s'effrayer se développèrent le long de l'Ingoul, en s'éloignant les uns des autres, et le traversèrent légérement au petit trot. Mais les Turcs dont la crainte suspendoit ou appesantissoit la marche, au milieu du fracas des glaces rompues, perdirent beaucoup de monde. Dans le nombre des heureux échappés qui déploroient la destinée de leurs camarades engloutis sous les glaces, ils en nommoient un chargé d'une somme d'argent assez considérable pour faire la fortune de son fils. Aussitôt un Cosaque offre d'aller repêcher la bourse pour deux ducats. On lui indique le passage, il plonge, reste assez de temps pour inquiéter, reparoît enfin avec le trésor, et plonge encore, parce que le camarade du mort regrette ses pistolets garnis en argent; il les rapporte sans exiger une augmentation de salaire, et court rejoindre ses drapeaux. Ces traits ne sont pas rares parmi eux.

129. A mesure que l'armée s'avançoit, on n'apercevoit que des flammes, on n'entendoit que des cris de douleur, et bientôt la fumée déroba aux yeux cet horrible spectacle. En approchant du fort St.-Elisabeth, Kérim y envoya un détachement pour engager la garnison à se tenir sur la défensive, car une sortie l'eût fort embarrassé dans l'état déplorable où se trouvoit le corps qu'il commandoit. Le piége réussit, et ses Tatares purent retourner au point de ralliement, d'où ils devoient partir avec le butin. Les soins, la patience, l'extrême agilité qu'ils mettent à conserver ce qu'ils ont pris, est digne de remarque. 129. Incendie de la nouvelle Servie.

130. Il n'est pas rare de voir un seul homme suffire à la conduite de cinq ou six esclaves de tout âge, de plus de soixante moutons, et d'environ vingt boeufs. Ils placent le père de famille sur un cheval de main, le fils sur un autre cheval, prennent la femme en croupe, mettent les enfans la tête hors d'un sac suspendu au pommeau de la selle; une jeune fille peut encore être assise sur le devant, en la soutenant par un bras; les troupeaux marchent en avant, et rien ne s'égare sous l'oeil vigilant du conducteur. Il sait pourvoir à la subsistance de tout cela, aller à pied quand il le faut, pour soulager les esclaves. Il est fâcheux que tant d'industrie et d'adresse s'appliquent à des choses aussi inhumaines. On a peut-être eu plus de raison dans le dix-huitième siècle que dans aucun autre, de soutenir que le plus cruel ennemi de l'homme, c'est l'homme lui-même. 130. Habileté des Tatares a conduire leur butin.

Dans cette affreuse guerre, il y eut plus de cent cinquante villages consumés par les flammes; l'air chargé de la partie volatile des cendres et de la vapeur des neiges fondues, formoit un brouillard grisâtre qu'on étoit forcé de respirer, et qui s'étendoit jusqu'à un degré de l'équateur au-delà des frontières de la Pologne, où l'arrivée des Tatares put seule donner l'explication de ce phénomène. (c)

131. Ce fut le dernier exploit de Kérim-Ghéraï-Khan. Arrivée à Bender, il s'y trouva fort incommodé d'affections hypocondriaques, auxquelles il étoit fort sujet. Un médecin du prince de Valachie, Grec de 131. Kérim-Khan meurt empoisonné à 40 ans. 1769.

(c) Mémoires de Tott sur les Turcs et les Tatares; fin du premier tome.

nation vint, après lui avoir été souvent proposé, lui offrir les secours de son art. Il assuroit que la maladie n'étoit pas difficile à guérir, qu'une seule potion, nullement désagréable au goût, suffiroit. A cette condition j'y consens, répondit Kérim, et le médecin sortit pour aller chercher les drogues nécessaires. Le résident de France qui étoit présent, effrayé de l'empressement et de la proposition, essaya de lui faire partager ses craintes; mais inutilement. Dans ces sortes d'affections, les malades profondément occupés des objets qui les flattent, changent difficilement d'idée; quelle folie vous agite! dit Kérim au résident; cet infidelle oseroit-il? . . . . En cet instant le médecin Siropole rentroit avec la potion, et dès le lendemain la foiblesse du malade étoit telle qu'il ne sortit plus du Harem. Ses amis effrayés signifièrent à Siropole que sa vie dépendoit de celle du Khan leur maître; malheureusement il connoissoit trop bien le moral de ses juges, pour n'être pas certain d'avance qu'ils s'occuperoient moins du mort que du successeur.

Kérim expira aux doux sons de quelques instrumens pour s'endormir, disoit-il plus gaiement; et tandis que le Divan s'assembloit pour décerner par intérim l'autorité du gouvernement, Siropole réussit à se faire expédier des passe-ports et des billets de poste pour la Valachie, où il alla vivre dans l'impunité, sans qu'on ait jamais cherché à découvrir qui avoit pu l'engager à commettre ce crime. Il enleva à la Crimée le prince le plus sage, le plus grand, le plus chéri de la nation.

132. Son portrait. 132. La nature avoit doué Kérim de la force du corps, des avantages d'une taille et d'une figure également agréable et majestueuse; elle ne lui avoit rien refusé du côté des grâces de l'esprit; tous les plaisirs avoient des droits sur lui (d) dans les heures de délassement, mais jamais ils ne l'enlevoient à un devoir, ni à une affaire; aussi se défioit-il moins par religion que par amour du bon ordre, des liqueurs spiritueuses, et tous ceux qui violoient ce point de la loi, le trouvoient inexorable.

(d) Tott T. 1. page 237 à 39. Peyssonnel traité du comm. de la mer Noire T. 2.

C'est ainsi qu'il faisoit marcher de front la religion, la politique, les mœurs et le gouvernement, remontant plus particulièrement avec les étrangers à l'origine ou à l'examen des différens préjugés nationaux, il y voyoit quelques vieilles erreurs, et en plaignant l'humanité, il se plaisoit à la justifier. Ses recherches sur l'influence du climat, sur l'abus de la liberté, sur les avantages des principes de l'honneur, sur l'importance des bonnes maximes en matière de gouvernement, sur la nécessité de tenir les lois en vigueur, n'auroient point été désavouées par Montesquieu. Peut-être ensuite étoit-il un peu outré dans la pratique, car il se plaisoit à faire de grands exemples pour de petites fautes, et il étoit impitoyable pour ceux qui se trouvoient en mesure de lui disputer quelque chose; jamais il n'étoit généreux qu'après les avoir abaissés; de même il ne savoit être affable qu'avec les petits; les autres rangs le trouvoient haut, fier, ou imposant.

En général, quoiqu'il fût colère et impétueux, ses bonnes qualités l'emportoient de beaucoup sur ses défauts, parce que ceux-ci se trouvoient tempérés par un amour extraordinaire de la justice; peut-être même étoit-il encore plus avide de gloire et de réputation qu'il n'étoit ambitieux. Il préféroit le second de ses fils, qui, dès l'âge de neuf ans, annonçoit toutes ces dispositions; l'ayant appelé poltron lorsqu'il s'exerçoit à tendre deux arcs à-la-fois, il lui pardonna d'avoir osé à l'instant tirer sur lui, et il ne l'en aima que davantage.

S'il ne fût pas mort si jeune, et qu'on l'eût laissé prolonger son second règne, il eût fait beaucoup de changemens en Crimée. L'activité de son esprit, et ses connoissances acquises en chimie, en physique, en astronomie (sans lui faire négliger le génie, les fortifications et la géographie) le portoient à la recherche de nouvelles découvertes. Persuadé, on ne sait sur quel fondement, que les montagnes de Crimée renfermoient des métaux précieux, il alloit les faire exploiter. L'alchimie l'occupoit aussi, et lui coûtoit beaucoup. Cette erreur, fille de l'avidité, tient bien moins à l'avarice qu'à des goûts dispendieux, et à une générosité déplacée qui élève toujours la dépense au-dessus des moyens. Kérim aimoit le luxe, la pompe et toutes les superfluités qu'elle entraîne.

Les Chrétiens l'ont accusé de vexations, pour tirer d'eux des sommes qu'il répandoit en libéralité ou en magnificence ridicule dans le pays. Il laissa des dettes immenses que son énorme mobilier ne put jamais payer. Ceci prouve qu'avec de grands talens et de rares vertus il ne faut que manquer de modération pour avoir de grands torts.

133. Dewlet, neveu de Kérim, lui succède. 1769.

133. Mais ce fut encore à la gloire de son nom que son neveu Dewlet-Ghéraï dut son élévation au trône.

134. Ce jeune prince, d'un caractère trop foible pour oser suivre les traces de son oncle, ne montra d'autre but que celui de se dévouer au grand-vizir. C'étoit ordinairement un appui. Néanmoins à peine sa barbe, dont il étoit fort occupé, eut-elle le temps de croître, que Kaplan-Ghéraï lui succéda au bout de dix mois, et ne régna lui-même qu'un an. Il perdit la bataille de Larga contre les Russes, et fut aussitôt déposé. (23)

Kaplan-Ghéraï. 1770.

135. Sélim remonte sur le trône 1771.

135. La guerre se poursuivant avec acharnement, la Porte qui avoit besoin des Tatares, crut devoir rappeler Sélim-Ghéraï qui ne lui fut pas d'un grand secours. Cette année la Russie opposoit deux armées aux Turcs; toutes deux moissonnoient des lauriers, l'une en Moldavie sous le maréchal-général comte de Romanzow-Zadounaïski, l'autre sous le commandement du général en chef prince Bazile Dolgorouky, surnommé depuis le Criméen.

Le prince Bazile ayant séparé son armée en deux corps, força d'un côté les lignes et la forteresse de Pérécop, défendues par Sélim-Khan, tandis que de l'autre, après être entré par le canal Jemitschi et avoir traversé la langue de terre, il prenoit d'assaut la forteresse d'Arabat. Cette journée fut suivie pour les Turcs de la perte de Caffa, de la reddition de Kertsche et de Jénikalé, de la prise de Kozlow, de celle de Baluclava, de Balbek, et de Taman avec l'île. La flotte turque ne tenant plus la mer Noire, celle d'Asov put protéger sans inquiétude ces conquêtes.

---

(23) Tott T. 2. p. 29. Breitenbauchs Ergänzungen T. 1. S. 272. Tout ce qui suit est tiré des gazettes.

Les Tatares alors se soumirent à Catherine II. Sélim promit d'envoyer ses deux fils en otage à St-Pétersbourg; ayant ensuite manqué à cet engagement, il se vit entouré de troupes russes dans sa résidence, abandonné des siennes, et trop heureux de pouvoir se retirer furtivement, avec sa famille et ses partisans, à Constantinople. Cette absence formant un intérim, les mécontens élurent à sa place Sahim-Ghéraï fils d'Achmet.

136. La Porte fit marcher des troupes contre eux, mais soutenus par les Russes, ils restèrent victorieux, et Sahim accepta l'élection de la nation qui, d'un commun accord avec lui, renonça à toute liaison avec la Porte, déclara le royaume aussi indépendant qu'il l'étoit avant la prise de Caffa par Mahomet II, et se mit sous la protection de la Russie sa nouvelle alliée.

136. Sahim, elu par la nation, s'allie conjointement avec elle à la Russie. Décemb. 1771.

Sahim renouvella cet engagement l'année suivante, et pour le consolider par la liberté de la navigation de la mer Noire, il céda à l'impératrice les villes de Kertsche, de Jénikalé et de Kilbouroun sur le Niéper.

Mustafa III qui régnoit alors, eût bien voulu rompre ces nouveaux traités. Il nomma plusieurs Khans, mais il n'étoit pas en mesure de les soutenir; il tenta même une réconciliation avec Sahim qui fut disgracié à la cour de Pétersbourg pour cette intrigue, et aucun des protégés de la Porte ne fut élu à sa place; celui de Russie, Dewlet frère de Sahim, eut la préférence. De nouvelles intrigues le détachèrent encore de cette puissance. La Porte en soulevant les Tatares Nogaïs, du voisinage de l'île de Taman, se flattoit de reconquérir la Crimée, où des largesses pouvoient lui faire des partisans; mais rien ne lui réussit; la paix de Kaïnardgi fixa l'indépendance de la Tauride. Ce fut néanmoins avec des adoucissemens dans les conditions.

Dewlet-Khan 1774.

137. Sahim fut reçu en grâce et confirmé Khan par Catherine II, avec stipulation de respecter la jurisdiction spirituelle du grand-calife, et d'être approuvé de la Porte. A la réserve des places cédées, l'impératrice abandonna à Sahim toutes les conquêtes qu'elle avoit faites en Tauride. Le Grand-Seigneur de son côté lui envoya toutes les marques de la royauté, le kaftan, le turban, le sabre, et il fut convenu avec la Russie que le Khan nouvellement élu notifieroit son avénement au trône,

137. Traité de Kaïnardgi, 10 juillet 1774.

aux deux cours: qu'il ordonneroit de faire des prières publiques pour le Grand-Seigneur dans toutes les mosquées: qu'il recevroit les juges nommés par le cadilesker de Constantinople, et qu'il feroit battre monnoie au coin de la Turquie.

La Porte protestoit d'observer inviolablement le traité; mais trop foible pour tenir un autre langage, elle usoit de ruse pour soulever le nombreux parti qui restoit à Dewlet-Ghéraï, et pour mettre à profit l'inconstance naturelle aux Tatares. Ce peuple n'étoit pas assez mûr pour apprécier les avantages que Catherine II venoit de lui assurer, en formant de la Crimée un nouvel état dans l'Europe.

Les plaintes que le cabinet de Pétersbourg porta au Grand-Seigneur sur ces intrigues secrètes, qu'on pouvoit attribuer à ses ministres, furent reçues avec toutes sortes d'égards. Dewlet et ses adhérens eurent ordre de quitter la Crimée; les agens de la Porte y restoient, et cette satisfaction apparente ne leur donna que plus de facilité d'aigrir les esprits. L'exécution du traité devoit fournir assez promptement un prétexte de soulèvement.

138. Sahim déposé. Dewlet soutenu par la Porte. La guerre s'allume. 1776.

138. Sahim-Khan était obligé de remettre à la Russie les villes de Kertsche, de Jénikalé et de Kilbouroun. Aussitôt la nation s'assembla, déposa Sahim et rétablit Dewlet, sans prévoir la prochaine entrée des Russes sur leur territoire.

Quoique chacun eût fait ses préparatifs d'avance, et que la cour de Constantinople ne gardât plus de mesure, celle de Pétersbourg conserva toujours l'avantage que donne l'activité. Le Grand-Seigneur, après avoir confirmé l'élection de Dewlet, fit déclarer par la nation assemblée »que »l'indépendance des Tatares ne pouvoit s'accorder avec la religion maho»métane, et que la possession des trois villes cédées étoit contraire aux »intérêts de ceux qui la professent.«

Le parti de Sahim triomphe. 1777.

Alors les deux partis également enflammés se livrèrent bataille; celui de Sahim, appuyé par les Russes, triompha. Dewlet fut solliciter des secours à Constantinople, tandis que l'impératrice faisoit avancer une nouvelle armée sous les ordres du prince Prosorowski, pour soutenir l'exécution du traité de Kaïnardgi. La Porte qui ne se soucioit pas d'une

rupture sanglante, loin de mettre ses troupes en marche, imagina de proposer un troisième Khan qu'elle fit entrer par l'Asie, et que la nation agréa généralement. Mais enfin cette cour comprit qu'il n'y avoit rien de plus à faire de l'inconstance nationale, et que ce n'étoit pas par des menées qu'elle vaincroit les Russes. En conséquence Dewlet fut abandonné; le Grand-Seigneur confirma Sahim; celui-ci lui rendit hommage comme au calife, envoya en même-temps un autre ambassadeur à la cour de Russie pour notifier son rétablissement au trône, et la paix fut censée n'avoir point été rompue entre les deux puissances.

139. Ces succès enivrèrent Sahim; et au mépris des convenances, il ne tarda pas à se livrer inconsidérément à son goût pour les manières européennes. Il alloit en carrosse, il mangeoit assis; sa table étoit servie en belle vaisselle; sa garde ne portoit plus l'habit du pays; il introduisoit la tactique des troupes étrangères parmi les siennes, et s'il n'osoit point encore se raser, du moins cachoit-il les extrémités de sa barbe dans une large cravate. Les Tatares qui l'approchoient de plus près, commençoient à goûter ces innovations; soit qu'elles tendissent à civiliser la nation, soit qu'elles ne fussent que commodes pour lui, elles ne pouvoient que servir les vues de la Russie; mais la Porte s'en offensa comme d'un attentat irréligieux envers le Coran, et cette décision du calife fit une impression fâcheuse sur tous les bons musulmans.

139. Il est persécuté par la Porte, pour ses innovations.

L'empereur turc, profitant du premier moment d'effervescence, demanda une nouvelle élection; son parti attaqua Sahim; le commandant de Caffa, ville dont il faisoit sa résidence, se souleva; heureusement qu'étant là, à portée d'être secourue par les garnisons russes de Kertsche et de Jénikalé, il eut le temps de s'échapper par mer du nouveau palais qu'il faisoit construire. Sept mille Tatares furent taillés en pièces par les Russes près de Baktschi-Seraï; cette ville et celle de Caffa furent prises, et la plupart des habitans de cette dernière passés au fil de l'épée. Sélim-Khan, rappelé par le Grand-Seigneur et toujours réputé vrai patriote par les Tatares, fut également battu près de Baluclava, réduit à fuir vers Sinope.

140. La Crimée soumise de nouveau à Sahim 1778 et 79.

140. Toute la Crimée enfin se soumit de nouveau à Sahim; il fallut bien que la Porte en confirmât encore l'indépendance, quoiqu'elle ne cessât de chercher sourdement à la détruire.

Quelques historiens assurent que Catherine II ne s'occupoit alors qu'à assurer cette indépendance, et ils en donnent pour preuve l'ordre que reçut le Maréchal-Général Comte de Souworow-Rimnisky, de transplanter tous les Chrétiens de Crimée dans diverses parties de l'empire, pour les sauver des maux qui tomboient sur eux dans toutes les révolutions, comme victimes de tous les partis. La rigueur de l'hiver fit périr nombre de ces malheureux avant d'arriver au lieu de leur destination; mais l'intention de l'impératrice étoit pleine de prévoyance, et en dépeuplant ainsi la Crimée, elle démontroit n'avoir d'autres vues que celles de la maintenir en paix avec elle-même.

141. La Russie prend possession de la Crimée. 1783.

141. Ce fut la Porte qui en y reproduisant sans cesse de nouveaux troubles; fit naître l'idée d'en prendre possession pour mettre fin aux dépenses qu'entraînoit la défense du trône et du pays. C'est ce qu'exprimoit le manifeste publié au nom de Sa Majesté Impériale de toutes les Russies, Catherine II, et signé par le prince Potemkin, en date du 8 avril 1783. Par les mêmes considérations Sahim-Ghéraï-Khan céda cette presqu'île à Catherine II, et je l'en vis sortir au mois d'août pour aller jouir d'une pension digne de son rang au sein de l'empire.

Sahim-Khan ne parut pas se repentir de son abdication, mais, par une suite de son caractère naturellement inquiet, il s'ennuya en Russie, ou peut-être préféroit-il le climat de Constantinople comme plus analogue à celui qu'il quittoit. L'impératrice n'y mit aucune difficulté, et ce fut son malheur. Car aussitôt arrivé, la cour l'exila à Rhodes, retraite ordinaire des Khans déposés. Il étoit le dernier des Khans de la Crimée, presque le premier des Ghéraï; et contre tous les droits de cette maison dont nous avons rendu compte, il périt de mort violente par ordre du Grand-Seigneur.

142. Fin du règne des Mogols.

142. Ainsi disparut le reste de l'empire des Mogols; empire le plus étendu, le plus puissant qui ait jamais existé sur la surface du globe. La postérité de Genghis-Khan, après avoir dominé pendant six siècles des

rives de l'Irtische, de l'Amur, et du Gange au Danube, resta encore longtemps terrible à l'Europe dans le Kiptschak. Qui eût dit alors que ce seroient les Mogols ou Tatares (comme on les appelle en Europe) qui, après une aussi longue possession, céderoient la Tauride aux Russes, et d'une manière aussi opposée à celle dont ils l'avoient conquise? Car ils s'en frayèrent le chemin à travers des flots de sang, et, pour y asseoir leur domination, ils exterminèrent les Génois; ils enlevèrent aux Chrétiens toutes leurs propriétés, les persécutèrent pour leur religion.

143. Les Russes au contraire y entrèrent provoqués par la déclaration de guerre du seigneur suzerain des derniers Mogols, et après les avoir soumis, ils respectèrent leurs propriétés, leur culte, leurs mosquées, et laissèrent aux plus scrupuleux la liberté de se retirer, s'ils répugnoient à prêter serment de fidélité à une souveraine chrétienne. Il leur fut encore permis de se choisir des juges parmi eux, pour rendre leur existence non-seulement plus tranquille, mais encore aussi douce que s'ils n'eussent pas changé de maître. 143. Sage conduite de la Russie.

La domination des Khans de la petite Tatarie s'étendoit sur la presqu'île de la Crimée, le pays des Nogaïs, et la plus grande partie de la Tschercassie. C'est tout ce qui restoit à la maison Ghéraï, du vaste empire qui, dans la division des états conquis par Genghis-Khan, étoit tombé en partage à Zousi-Khan son fils ainé. De la domination des Khans.

144. Le gouvernement étoit calqué depuis l'asservissement de la Tauride (en 1478) sur celui de l'empire dont elle relevoit. Le Khan avoit son moufti, son premier ministre ou vizir, le chef de la justice ou cadilesker, et son grand-conseil ou Divan, avec cette différence que le Khan étoit souvent déposé, tandis que ses grands officiers ont toujours été respectés par la cour de Constantinople. 144. Gouvernement et pouvoir des Khans.

Selon la constitution primordiale du royaume, les Khans ne pouvoient rien changer aux priviléges de la noblesse, moins encore punir un noble sans la participation des beys, et Mengli essaya en vain d'anéantir ces chefs des grandes maisons, en proposant son vizir pour chef de la noblesse. Tous les esprits se soulevèrent contre une semblable innovation. Néanmoins les Khans, qui ne pouvoient être despotes par eux-

mêmes, disposoient souvent de l'autorité de la Porte contre leurs sujets, sur-tout en temps de guerre, où leur crédit devenoit quelquefois prodigieux.

145. Manière dont il étoit reçu à la Porte.

145. On les appeloit à la Porte pour conférer sur des matières importantes, et ils y étoient reçus en rois: le vizir, ainsi que tous les Grands, alloit au-devant du Khan hors de la ville; il s'asseyoit devant le Grand-Seigneur, et prenoit le café avec lui. Le corps des Janissaires lui rendoit ses hommages. Dans toutes les villes où il passoit, le pacha ou le gouverneur alloit au-devant de lui et marchoit à pied à la tête de son cheval jusqu'à ce qu'il lui dît de monter sur le sien.

146. Son protocole.

146. Si le Khan écrivoit aux puissances étrangères, il s'intituloit: Moi, N. Ghéraï, par la grâce de Dieu, empereur des Tatares etc. Mais avec la Porte, il se qualifioit plus modestement. A la tête de ses commandemens se trouvoit le chiffre de son nom, et à la fin le grand sceau. Il portoit son petit sceau au doigt; c'étoit le signe de ses volontés absolues; même pour les grâces qu'il demandoit au suzerain, rarement osoit-on les lui refuser.

147. Revenus de la couronne.

147. Avec toutes ces prérogatives, il eût fallu pouvoir soutenir la dignité de la couronne, et à peine les revenus s'élevoient-ils à quatre cent mille ducats, sur lesquels il falloit encore donner des assignations à la plupart des officiers de la cour, et entretenir les postes. On ne pouvoit s'en servir que sur un ordre du Khan, mais il n'en coûtoit au voyageur que ce qu'il vouloit bien donner. Le Khan héritoit des nobles qui mouroient sans héritiers au septième degré, mais c'étoit un médiocre produit. Les présens qu'il recevoit à son avénement des princes de Moldavie et de Valachie, consistoient en mille ou deux mille sequins de chacun, avec un carrosse attelé de six chevaux. Ces princes lui étant subordonnés, souvent il en exigeoit dans le courant de l'année des contributions, parce que sur la moindre plainte ils eussent été déposés par la Porte. Les Grands de celle-ci, et plusieurs puissances étrangères, entretenoient aussi l'amitié du Khan par des présens considérables. Lorsque tout cela étoit insuffisant, il expédioit un murza à quelques pachas avec une lettre, un couteau tatare et une paire de pistolets; le pacha com-

prenoit qu'il falloit de l'argent, et ne pas lésiner sur la somme. Les sultans en usoient de même, et le proverbe des Tatares et des Turcs disoit „qu'il falloit avoir peur d'un sultan, dès qu'il étoit aussi haut que le „manche d'un fouet." En effet il pouvoit devenir un maître, et faire repentir du refus.

148. Nous avons expliqué ailleurs que les armées ne coûtoient rien au Khan, et qu'il pouvoit mettre jusqu'à deux cent mille hommes sur pied. Selon le système féodal, les gentilshommes étoient obligés de marcher à la tête de leurs vassaux; chaque soldat portoit dans un sac de quoi subsister pendant trois mois; le pillage fournissoit au surplus. Mais quand l'armée marchoit à ses fraits, toute la pauvre noblesse qui venoit à la cour, étoit vêtue et entretenue aux dépens du Khan, et pendant la guerre cette nombreuse suite devenoit une charge dispendieuse pour des revenus aussi bornés. Les ressources se trouvoient uniquement dans les trésors enlevés aux ennemis, dans les sommes dont on payoit la retraite des Tatares. 148. Forces militaires.

149. Car les Khans qui, en s'alliant avec des pachas ou de riches murzas, pouvoient tirer un parti utile de la vanité de leurs sujets, ne s'allioient pas même entre eux. Leurs femmes étoient choisies parmi les esclaves, les Tschercassiennes surtout comme les plus belles, obtenoient la préférence, on ne les regardoit point comme princesses; à la mort du Khan elles demeuroient dans le harem de leurs fils qui, loin de leur marquer des égards, se portoient souvent envers elles aux dernières violences. Elles étoient rarement admises à leur table, et elles devoient se tenir debout tandis qu'ils mangeoient; leur respect étoit extrême. 149. Mariages de la maison royale. Etat des femmes.

On juge qu'elles avoient peu de part à l'éducation de leurs enfans; celle des sultans étoit aussi soignée que le comportoit le pays. Les beys de Tschercassie, tributaires de la couronne, briguoient à l'envi l'honneur d'être ataliks ou gouverneurs des jeunes princes, et les Khans de leur côté n'étoient pas fâchés de s'assurer de ces beys par une aussi grande marque de confiance; ils considéroient d'ailleurs comme avantageux d'accoutumer de bonne heure leurs enfans aux fatigues de la guerre, en les élevant chez un peuple continuellement en armes. Le premier sentiment Education des Sultans.

qu'il étoit d'usage d'inspirer aux jeunes princes, c'étoit la générosité. En effet la plupart d'entre eux regardoient comme une honte de s'attacher à quelque chose; ils donnoient tout ce qu'ils avoient jusqu'à leurs propres vêtemens. Comme un sultan n'avoit qu'un habit, on prenoit hypothèque dessus le jour qu'il l'endossoit, et le premier qui l'avoit *réclamé* étoit sûr de l'avoir. Lorsqu'on vouloit mettre en avant quelques préceptes de prévoyance, ces princes demandoient si l'histoire faisoit mention qu'un descendant de Genghis-Khan fût mort de faim? Le Khan lui-même n'étoit estimé de ses peuples qu'en raison de sa libéralité, comme véritable caractère de la grandeur. On en a cependant vu, sur lesquels le pouvoir de l'éducation n'avoit pu assouvir l'avidité, mais il en est très-peu qu'on puisse taxer de tyrannie. Habitués aux vicissitudes de la vie privée avant d'arriver au trône, ils voyoient de trop près la misère et le malheur de la classe inférieure, pour penser à la vexer, et ils connoissoient aussi mieux les hommes, leur nation et les courtisans.

Les sultans n'étoient jamais gardés à vue, comme ceux de Constantinople; leur personne étoit sacrée même pour cette cour. Ceux qui parvenoient aux charges, habitoient leurs départemens, ou près du Khan, si elles les attachoient à la cour: les autres se tenoient en Romélie dans les terres que la Porte leur donnoit en apanage, quelques-uns restoient en Tschercassie avec des pensions du Grand-Seigneur; tous s'y réfugioient dès qu'ils éprouvoient des mécontentemens. Ils avoient chacun une suite nombreuse de murzas qui s'attachoient à eux et qu'ils entretenoient selon leurs facultés toujours disproportionnées avec leur dignité et leurs charges.

Des sultanes. Les sultanes demeuroient ordinairement au Harem de leur plus proche parent, et séparées de leur mère. Elles n'épousoient guère que des murzas de la famille des Schirin, ou des nobles des autres premières maisons, et très-rarement des Turcs d'une grande considération. Dès qu'un sultan montoit au trône, il regardoit comme un de ses premiers devoirs d'établir ses sœurs, même ses autres parentes; il y avoit une dot d'étiquette; mais communément son choix tomboit sur un gentilhomme pauvre dont il vouloit faire la fortune. Cette faveur, ces alliances avec la maison

royale, se payoient souvent bien cher, car les sultanes maîtrisoient indistinctement leurs maris, quelques-unes même en sont devenues les persécutrices, d'autres ont su les faire périr.

150. Il étoit des charges dans l'état que le Khan pouvoit conférer à ces nouveaux alliés de la couronne, comme celle de séraskiers ou généraux de Nogaïs, espèce de vice-rois au nombre de trois. Dans la stricte règle cependant, on les réservoit à des princes, ainsi que celle d'Or-Bey. Quant aux dignités de Nouradin et de Kalga, elles ne pouvoient être conférées qu'à des sultans, et il falloit l'agrément de la Porte pour la dernière. 150. Les six grandes dignités du royaume.

Le Kalga étoit la première personne après le Khan, c'étoit lui qui commandoit les armées en son absence, et lorsqu'il mouroit, c'étoit encore le Kalga qui, comme vicaire du royaume, prenoit les rênes du gouvernement; mais dans les simples cas d'absence, il y avoit toujours un Kaïmakan. Le sultan Kalga tenoit son divan tous les jours. Le grand-juge de l'armée y rendoit toutes les sentences. Le kapidgi-bacha, principal introducteur des ambassadeurs, y assistoit debout, armé d'un grand bâton d'argent; son office étoit encore d'apposer le sceau du Khan à tous les commandemens qu'on expédioit.

Le nouradin-sultan étoit à l'égard du kalga ce que celui-ci étoit à l'égard du Khan. Si dans l'intervalle de la succession au trône, le kalga venoit à mourir, le nouradin se trouvoit chargé de la régence, ainsi que du commandement de l'armée.

L'Or-bey, troisième dignité de l'état, étoit gouverneur d'Or-Kapi ou Pérécop; suivoient les séraskiers, qui tenoient leur divan et condamnoient à mort sans appel dans tous les délits publics et les affaires criminelles. Il y avoit encore deux autres dignités réservées aux princesses. Celle d'Anabey leur donnoit une sorte de jurisdiction civile sur les sujets relevant d'elles; le Khan les conféroit ordinairement à sa mère et à quelque autre femme de son père, ou à ses favorites.

151. Toutes les grandes charges de la cour devoient être remplies par des murzas, si l'on en excepte celles de mufti, de grand-juge de l'armée et de secrétaire du divan, qui exigeoient plus d'instruction que 151. Des grands officiers de la couronne.

n'en avoit communément la noblesse. Le mufti étoit supérieur en dignité au vizir, comme chef et dépositaire de la loi, sur laquelle il donnoit ses décisions; et sa place se trouvoit marquée au divan après les sultans et les schirin-bey. Cependant le grand-vizir n'en paroissoit pas moins le premier officier de la couronne, car toutes les affaires du gouvernement s'expédioient par lui, en sa qualité de premier ministre, de suprême dépositaire du pouvoir du Khan. Le grand-trésorier et le contrôleur-général ne se mêloient que des revenus de la couronne. Le divan-effendi étoit le secrétaire d'état, chez lequel se faisoient toutes les expéditions pour la Porte, ou pour les affaires étrangères. Nous ne parlerons ni des écuyers, ni des officiers de la maison qui, comme dans toutes les autres cours, étoient plus ou moins nombreux, selon le faste du temps.

152. De la noblesse en Crimée.

152. On ne croiroit pas que les Tatares, qui paroissoient être restés en arrière sur tant de choses, poussassent aussi loin qu'aucune autre nation plus civilisée, la chimère de la naissance. Un murza qui seroit entré dans le commerce, auroit perdu l'estime de ses égaux, et seroit déchu de sa noblesse. Ils ne se mésallioient jamais. Mais selon la loi musulmane, ils ne se refusoient pas les concubines, et les enfans qui en naissoient étoient aussi légitimes héritiers que les autres.

Nous avons dejà remarqué qu'on distinguoit les murzas en deux classes: les descendans des anciens conquérans de la Crimée, et ceux qui n'avoient acquis la noblesse que par l'élévation de leurs ancêtres aux grandes charges. La première classe n'étoit composée que de cinq familles, subdivisées en une infinité de branches, qui toutes portoient le même nom de maison, joint au nom de circoncision. Chacune de ces familles avoit son bey particulier, qui laissoit croître sa barbe comme le Khan, ce qui étoit une grande distinction. La maison Schirin se croyoit plus de droit au trône que la maison régnante, parce que selon l'ancienne tradition un Schirin, compagnon de Genghis-Khan, entra le premier en Crimée. C'est aussi celle-là qui avoit le plus d'alliances avec la couronne. Son bey étoit le personnage le plus considérable de toute la Crimée, il avoit au divan la première place après les sultans. On atteste une singularité assez bizarre sur la maison Baron, c'est que depuis un temps

immémorial elle n'a pu se subdiviser, parce qu'elle ne s'est perpétuée qu'en ligne directe. Le père étoit le Baron-Bey, et le fils le Baron-Murza. Ces gentilshommes de Baron viennent enfin de s'eteindre. Les nobles de haut parage dédaignoient assez généralement les charges, même le viziriat. Ils ne connoissoient d'autre profession que celle des armes. Lorsqu'ils n'étoient point à la cour, ils vivoient honorablement dans leurs terres, se transmettant de père en fils les sentimens d'honneur qu'on trouve en Europe chez les nations les mieux policées. Ils montroient sur-tout de l'élévation, de la générosité dans l'accueil qu'ils faisoient aux étrangers. Mais ils regardoient une affaire d'honneur comme honteuse; selon leur système la véritable bravoure ne devoit éclater qu'à la guerre. (25)

153. Dans leurs assemblées, dans leurs repas, ils avoient des étiquettes de politesse et de rangs exactement observés; personne ne disputoit le pas, mais un noble des premières familles le cédoit souvent à un noble d'un ordre inférieur s'il lui étoit fort supérieur en âge. Le jour des noces, le vin, les liqueurs spiritueuses étoient permises jusqu'au sur-lendemain, et l'on buvoit à la santé les uns des autres. Si plusieurs sultans y étoient invités, ils mangeoient tous séparément, et le maître de la maison les servoit le bonnet sous le bras. Au mariage des sultans, il y avoit un maréchal de la noce qui veilloit à l'observation des règles. C'étoit toujours le bey de Jachelow; il conduisoit la princesse au lieu de sa destination, et du moment où il sortoit de la capitale (Baktschi-Séraï) jusqu'à ce qu'il y rentrât, il commandoit despotiquement par-tout où il passoit; il avoit même droit de vie et de mort sur toutes sortes de personnes. 153. Usages et noces.

154. Cette noblesse qui a fait l'appui du trône pendant tant de siècles pouvoit porter ses contestations au divan du Khan en matière civile; mais dans les affaires criminelles, elle se trouvoit soumise comme la classe la plus commune, à la jurisdiction du séraskier; et rien n'étoit plus juste, puisque par ses actions elle avoit dérogé à toutes ses préro- 154. De la justice.

---

(25) Mr. de Peyssonnel traité du commerce de la mer Noire, T. 2. Mémoires sur l'état civ. milit. et polit. de la petite Tatarie 1755. p. 222 et 338.

gatives. La justice s'administroit chez les Tatares avec beaucoup plus d'équité que chez les Turcs, où la partialité étoit commune. Tous les kadis ou juges établis par provisions du Khan, jugeoient en dernier ressort toutes les affaires où il n'alloit pas de la vie. On pouvoit récuser leur jurisdiction avant qu'ils eussent pris connoissance du procès; autrement s'ils n'avoient pas jugé conformément à la loi, il ne restoit d'autre ressource que de les prendre à partie au divan, tribunal suprême, présidé par le Khan, qui toutefois en matière criminelle ne punissoit que les délits publics. Dans les réclamations particulières, comme celle d'un fils qui poursuit le meurtrier de son père, le divan après avoir jugé l'homme coupable, le faisoit remettre entre les mains du demandeur; celui-ci l'égorgeoit lui-même, ou payoit quelquefois pour l'exécution qui se faisoit sur un pont en face de la petite porte du sérail. Il étoit maître de lui faire grâce en commuant la peine en une forte amende, et la peine étoit la même pour tous les ordres de l'état.

155. De la division des hommes en Crimée.

155. Ces ordres étoient divisés en hommes libres, en affranchis et en esclaves; les hommes libres en nobles et en roturiers. Le peuple n'étoit point serf, mais seulement soumis au service militaire. Les esclaves étoient des étrangers enlevés dans les différentes guerres, ou achetés, ou livrés en forme de tribut. Les Tschercassiens accoutumés à faire le commerce d'hommes comme d'une marchandise, en fournissoient beaucoup, et ils donnoient au Khan un tribut annuel de deux cents filles et de cent garçons au-dessous de vingt ans. On sait que c'est le plus beau sang du monde: l'usage d'épouser ces belles esclaves, fait circuler ce sang aujourd'hui dans les veines des Tatares; il ne leur reste plus rien des traits de leurs ancêtres les Mogols; leur physionomie d'un ovale presque rond est généralement agréable, leur chevelure est brune, leur taille est au-dessus de la médiocre, et malgré la douce température du climat, la frugalité de leurs repas, l'activité de leur vie les rend très-robustes. Il n'est point d'hommes qui puissent endurer comme eux la chaleur, le froid, la faim, la soif, et toutes les fatigues de la guerre. Indissolublement unis à l'apparition de l'ennemi, tous se rangeoient derrière leur Khan; ceux-là pour défendre leurs prérogatives avec leurs terres; ceux-ci

pour conserver leurs mosquées; tous pour maintenir le trône et la liberté. La profonde politique de Catherine II, unie à la puissance, pouvoit seule renverser tout cela.

156. De la division des terres, et des lois féodales.

156. Le système féodal existoit en Crimée, comme il a existé universellement en Europe. Toutes les terres étoient divisées en fiefs, possédés par des nobles ou attachés à des dignités, et en domaines roturiers. Un certain nombre de fiefs comprenant plusieurs villages, formoient un district. Les fiefs nobles étoient tous héréditaires et indépendans, ne relevant d'aucun autre fief, pas même de la couronne. Le Khan n'en retiroit aucune redevance annuelle. Lorsqu'il alloit à l'armée seulement, chaque district étoit obligé de lui fournir mille piastres, ou 255 $\frac{25}{111}$ ducats de Hollande, un chariot attelé de deux chevaux, chargé de biscuit ou de millet à son choix. Les nobles, les seigneurs de fiefs faisoient travailler leurs terres par des esclaves, ou les concédoient à des vassaux libres ou affranchis. Ceux-ci lui payoient la dixme des grains et du miel; plus, un droit de cinq pour cent sur les troupeaux. Il y avoit aussi des droits de corvées en travaux de bras, d'armes ou de voitures. Les terres incultes dont le Khan faisoit présent à condition de les défricher et de bâtir des villages, étoient regardées comme roturières. Au milieu de toute cette étendue de terrain, le plus riche des nobles n'avoit pas trois cents ducats de revenus; aussi n'abusoient-ils guère de la permission d'avoir plusieurs femmes, car soit complaisance, soit usage de céder à leur vanité, elles étoient si dispendieuses, qu'une seule suffisoit à une si modique fortune.

De la religion.

Les Tatares, quoique fort attachés à la religion mahométane, se montroient moins fanatiques que les Turcs, parce qu'ils avoient plus d'instruction sur ce point. Leurs écoles étoient nombreuses et fréquentées; on y enseignoit que le Coran ne défendoit le vin qu'aux savans et aux commerçans dont il troubloit les occupations, mais qu'il étoit presque nécessaire à l'état militaire; du moins ils se le permettoient même hors des noces. Au contraire les Nogaïs étoient aussi ignorans sur leur religion que sur tout le reste; à peine avoient-ils la foi du musulman. On cite à ce sujet la repartie d'un bouffon de Sélim-Ghéraï, pressé par son maître

d'embrasser le mahométisme. Non, je ne puis, répondit celui-ci, pour ne pas vous désobliger entièrement, je me ferai plutôt Nogaïs (a).

157. Des religions tolérées en Crimée.

157. Quoique le Coran admette peu de tolérance, l'intérêt commun portoit les esprits au maintien de la tranquillité publique, au soutien du souverain, et il en résultoit une indulgence respective sur les différens dogmes. Les Grecs qui étoient colons pour la plupart, reconnoissoient le patriarche de Constantinople pour chef de leur Eglise, et avoient un archevêque au monastère de St.-Georges, sur la côte méridionale de la Crimée. Les Arméniens relevoient de la jurisdiction spirituelle du mont Ararat; c'étoient les plus nombreux d'entre les Chrétiens; ils avoient deux évêques nommés par le patriarche de Constantinople. L'un gouvernoit toutes les églises depuis l'orient de Caffa jusqu'à Kéni dans la Tschercassie. Le diocèse de l'autre comprenoit depuis Baktschi-Séraï jusqu'à Kawschany sur le Niester, c'est-à-dire, toute la partie occidentale de la Crimée.

Les Jésuites possédoient un oratoire, dans lequel il leur étoit permis de remplir toutes les fonctions ecclésiastiques, pourvu qu'on n'aperçût pas extérieurement l'enceinte d'une église. Ils jouirent ainsi pendant long-temps d'une grande liberté. Mais une de leurs têtes entreprenantes, orgueilleuse ou fanatique, se crut assez affermie pour élever la maison d'un étage, pour agrandir l'église et y placer une cloche. Sélim-Ghéraï prince (qui termina sa carrière en 1704) et qui toléroit avec peine les Chrétiens dans ses états, aperçut ces changemens en allant à la chasse; il entra particulièrement en fureur sur la couleur verte qui décoroit les fenêtres, et dans sa colère il proscrivit non-seulement cette église, mais donna l'ordre d'abattre également les autres. Les plus riches des Grecs et des Arméniens furent mis aux fers, trop heureux d'en être quittes pour une exorbitante amende. Jusque-là, ces différentes églises étoient assez unies pour dire la messe dans le besoin les unes chez les autres. Ceci prouve ce que peut la nécessité sur l'opinion et sur le caractère; les esprits se concilient, mais aussi il est impossible de faire corps.

(a) Stocklein Reisebeschreibung, T. 2. Num. 246. Peysonnel T. 11,

Le Grand-Seigneur dans les permissions qu'il accordoit aux évêques arméniens, ne distinguoit jamais les rites. Chacun payoit donc à l'évêque et aux églises arméniennes les droits dits d'*étole*, et on y laissoit faire les fonctions qui se payoient, comme le baptême, le mariage et la sépulture. Une des choses qui nuisit le plus aux Chrétiens en Crimée, ce fut l'obstination que mirent les Arméniens lors de la peste de 1713 à enterrer leurs morts dans leurs églises qui étoient aussi communes aux catholiques; les uns et les autres furent les premières victimes de ce cagotisme. Les missionnaires en prirent acte pour bâtir une chapelle à Baktschi-Sérai. C'étoit une permission difficile à obtenir, car tous les princes Tatares généralement repoussoient les sollicitations des Chrétiens à cet égard, et ils n'étoient plus indulgens envers les Arméniens, que parce que le Grand-Seigneur donnoit le *barat* ou privilége à leurs évêques. (b)

Les Jésuites, soutenus par des personnes pieuses, ne négligèrent pas les tentatives auprès de la Porte et des Khans, pour arriver à relever l'église de Caffa; ils se firent aussi appuyer par le roi de Pologne, et le Khan régnant parut s'y prêter; mais piqué qu'on se fût d'abord adressé à la Porte, il donna des ordres secrets fort contraires à l'entreprise. On s'étonne que l'idée de joindre la qualité de médecin à celle de missionnaire (idée qui n'est pas neuve) ne soit pas venue aux Jésuites, qui étoient si habiles dans l'art de s'introduire chez les nations étrangères, et qui savoient mieux que personne, que c'est en se rendant nécessaire, qu'on se fait accueillir des Grands: or la médecine étoit presque inconnue en Crimée; et c'est avec son secours que les autres missionnaires pénètrent dans tous les états musulmans. Les Juifs eux-mêmes qui avoient une existence si médiocre en Crimée, et qui y font encore un si misérable trafic, pourroient user de cette ressource, mais ils ne pensent même pas à porter leurs enfans vers cette étude. Ils habitent principalement

---

(b) Peyssonnel T. II. Dissertazione polemico-critica sopra due dubbi di conscienza concernenti gli Armeni catholici sudditi del imperio ottomano, presentata alla sacra congregazione di propaganda etc. in Venezia 1783.

la ville de Tschefont-Calé (qui en prend le nom de ville des Juifs) à la vue de Baktschi-Séraï. C'est une espèce de secte particulière, nommée *Caraïtes*. Ils rejettent toutes les rêveries des rabbins, et n'admettent que certains livres du vieux testament.

158. De la langue des Tatares, ou des Mogols de la Crimée.

158. Tous ces colons de différentes nations conservent entre eux chacun leur langage primitif, et cependant sont obligés de parler généralement la langue du pays, qui ne diffère de celle des Turcs que comme les dialectes. Car les Mogols et les Tatares sont deux branches qui ont les Turcs pour tige. Mais leur dispersion dans l'énorme espace de l'Asie, et des siècles accumulés les uns sur les autres, avoient prodigieusement diversifié leur langage. (c)

Dans des temps postérieurs, après un long oubli du nom turc, une de ces tribus occupée dans les forges des Geugens près du mont Altaï, s'étant soulevée, subjugua ses maîtres, asservit plusieurs autres peuples, et d'expéditions en expéditions, parvint à conquérir l'empire de Kiptschak sur les Mogols. C'est là qu'ils se confondirent de nouveau avec eux pendant plusieurs siècles, et qu'ils adoptèrent leur langue. Séparés ensuite, les Turcs pour s'emparer de l'Asie mineure, puis de l'empire d'Orient, et les Mogols pour fonder le royaume de Crimée, il se trouve qu'aujourd'hui les Turcs et les Tatares criméens qui sont Mogols d'origine s'entendent réciproquement (d).

159. Telle est l'histoire des vicissitudes, des révolutions de la Tauride, de cette belle presqu'île occupée successivement par tant de peuples divers, et dont la possession est d'une si grande importance pour la Russie. La fertilité de ce territoire appelle des bras, et la sagesse du gouvernement ne peut manquer de lui en procurer; alors ses productions seront recherchées par le commerce de Constantinople, comme elles l'étoient anciennement. Il ne faut que revivifier l'agriculture, pour faire reprendre au commerce son essor, car d'un côté la Crimée peut approvisionner une escadre à laquelle, en vertu d'un traité, le passage des

---

(c) Vocabularium comparativum omnium linguarum, 2 Tom. Petropoli.
(d) De Guignes hist. des Huns et des Tatares, T. 1. liv. 5.

Dardanelles est ouvert du consentement de la Porte. De l'autre, les terres de la Tauride sont susceptibles de la même fécondité qu'à l'époque du règne de Leucon Roi de Bospore, où elles nourrirent l'Attique et le Peloponèse.

160. Enfin, pour comble des avantages de la Tauride, on assure que, quoique située dans un climat très-chaud et entourée de la mer, elle n'est pas sujette aux tremblemens de terre. Les matières bitumineuses qu'elle couvait dans ses entrailles sont déjà brulées, consumées, et éteintes. En montant sur l'immense montagne au bord méridional de l'île l'escalier, que l'Impératrice Catherine II a fait construire à l'arrivée de l'Empereur Joseph II qui visita cette île, on voit aussi loin que l'oeil artificiel peut pénétrer, des gouffres horribles ouverts, noircis par les feux volcaniques, aujourd'hui éteints. Le reste de la masse de l'île que couvre la superficie entre Pérécop et le pays montueux, est salin, et humide.

161. Ce sont encore seulement les deux presqu'iles, savoir celle de Kertsche entre les mers Noire et d'Asov, et le Bospore Taurique, et l'autre orientale au delà de ce Bospore, appelée Taman ou Tamatardon, qui sont remplies de charbons de terre qui ne sont pas consumés par le feu. Le savant Pallas (e) a publié ses raisonnemens sur ce sujet à l'occasion de l'éruption de feu souterrain qui eut lieu au fond de la mer d'Asov et de la formation d'une île, et d'une autre éruption sur le bord de cette mer l'an 1794. Ce phénomène, dit-il, est d'une nature différente du volcan. Dans ces presqu'îles la masse abonde de sources de petréole et est pleine de gouffres qui regorgent d'un limon salé, mêlé de gaz élastique dans les quels ils bouillonnent continuellement. Quand, à travers d'une couche de terres qui brule au fond, la mer trouve une ouverture pour faire irruption dans ces cavités incendiées, l'expansion opérée par l'eau reduite en vapeur, et par le developpement de differens gaz, se fait une issue avec fracas, et fait découler le naphte, que les habitans cueillent et puisent, comme un article considérable de leur commerce.

FIN.

(e) Pallas, de l'état physique de la Tauride. A St. Pétersbourg 1795.

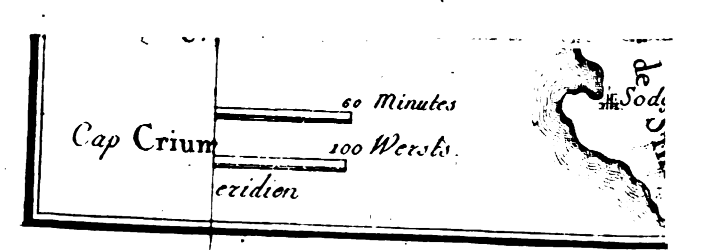


METROPOLITANA ECCLESIARUM ROMANO CATHOLICARUM IN IMPERIO ROSSIACO

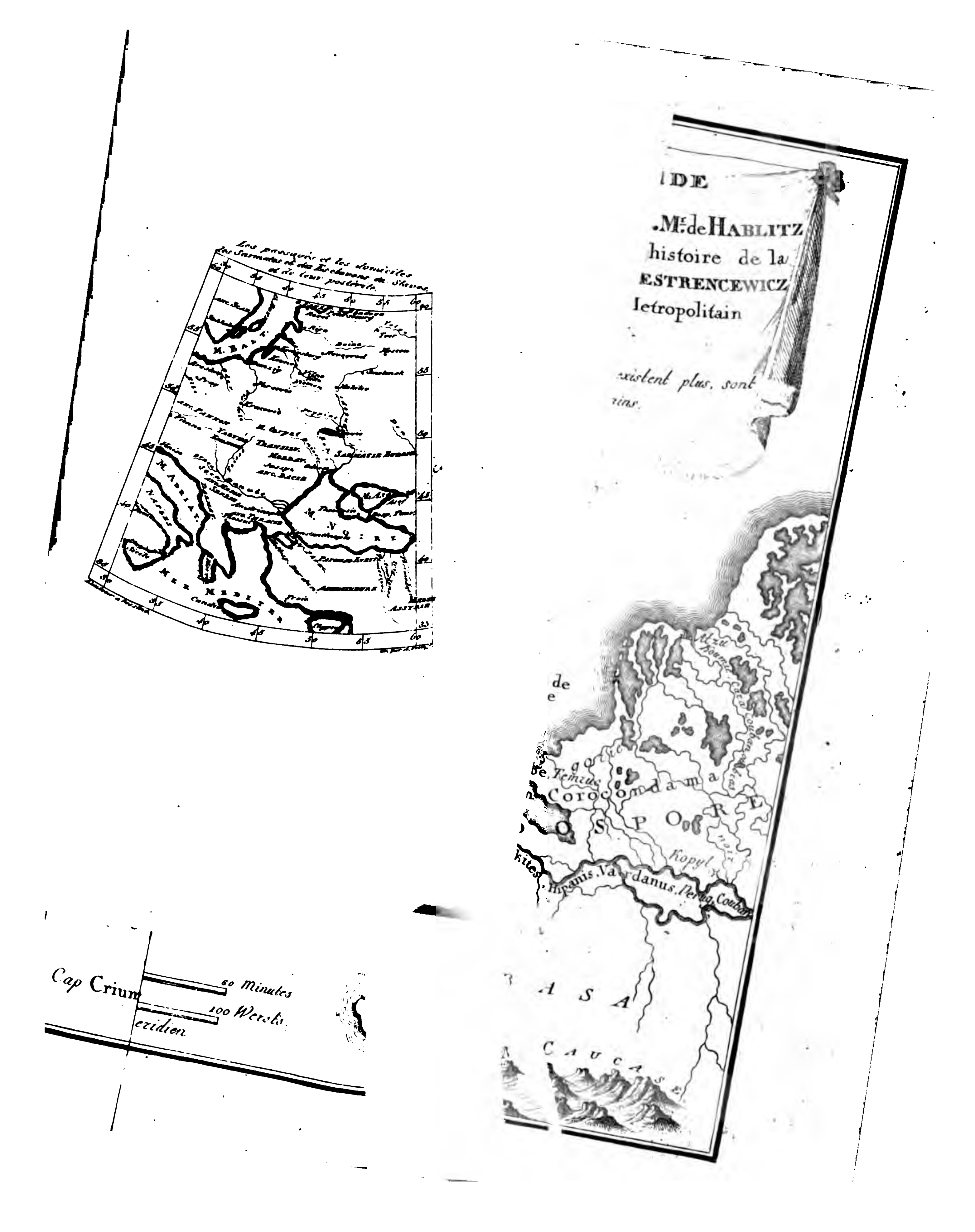
Petropoli extructa dotata consecrata 1 Maji Anno 1825.
per ✝ Stanislaum Archiepiscopum Mohiloviensem natum in Litvania 3 Septembris anno 1731.

Сажень 3 аршина или 7 футъ
Pertica - tres cubitus vel septem pedes

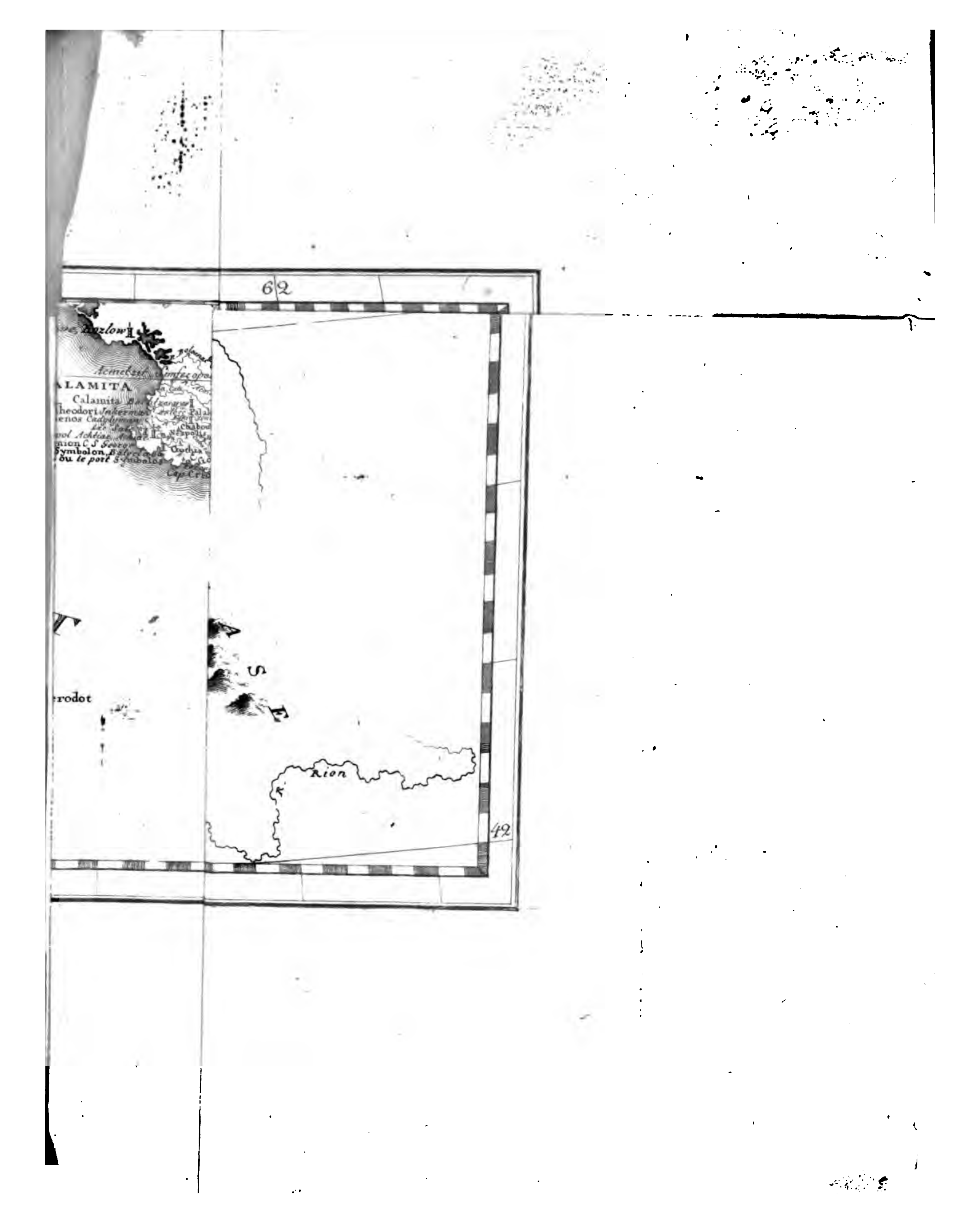
1 2 3 Аршина — 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 — Сажень Pertica






DE
Mr. de HABLITZ
histoire de la
ESTRENCEWICZ
Metropolitain
existent plus, sont
Cap Crium
60 Minutes
100 Wersts
Corocondama
O S P O R E
Kopyl
Hypanis. Vardanus. Cou
C A U C A S E
Les passages et les domiciles des Sarmates et des Esclavons ou Slaves et de leur postérité.


La Tauride
d'après les trois Cartes de S.E.Mr. de Hablitz
Cons. d'Etat actuel, pour l'histoire de la
Tauride. de Mgr. Stanislas Sestrencewicz
de Bohusz Archevêque Metropolitain
de Mohilow.
Les anciens noms et villes qui n'existent plus, sont
marquées en caracteres Romains.
Mer d'Asof
Bospore Taurique
Tamirake
Tarkan
Eupatorie
Cap où le monument de
Satyre roi du Bospore
Achilleon
Phanagorie
Corocondame
R. Antikites
Ermonasse
Kopyl
Abasa
Pays de
Sodguc Calé
M. Caucase
Cherronisos ou
C.
60 Minutes
100 Wersts
Cap Crium


62
ALAMITA
Calamita
heodori
Chabou
Symbolon
ou le port Symbolos
Cap Cri
erodot
Rion
42

